

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172097 5

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

to the

New York Public Library

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

TOME SOIXANTE-HUITIEME.



A PARIS,
A L'ADMINISTRATION DU MERCURE,
RUE VENTADOUR N° 5;
ET CHEZ EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30.

1816.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

LA RESTAURATION,

POEME INÉDIT EN TROIS CHANTS.

Deuxième fragment.

CHANT PREMIER.

Celui qu'on avait vu long-temps victorieux
Par un bonheur constant éblouir tous les yeux,
Etait enfin vaincu ; la fortune lassée
Cessait de seconder son audace insensée.
Affaibli chaque jour par de nouveaux revers,
Détesté des Français, haï de l'univers,
Dépouillé de sa gloire et de sa renommée,
Ce colosse effrayant n'était plus qu'un pygmée.

Digitized by Google

Lui-même ayant détruit le prestige enchanteur
Qui cachait les ressorts de sa fausse grandeur,
Il ne lui restait plus de sa vaste puissance
Que la présomption, l'orgueil et l'arrogance ;
Et dans un tel état, sans amis, sans appui,
Lorsque le monde entier se liguait contre lui,
On le voyait toujours, avec la même audace
Aux paroles de paix opposer la menace ;
Et du bord de l'abîme entr'ouvert par ses mains,
Il méditait encor de perfides desseins.
Mais le Rhin est franchi ; de Germains, de Tartares
Nos champs sont inondés ; des hordes de barbares
Sèment de tous côtés le ravage et l'horreur.
Tout retrace à nos yeux ces siècles de fureur
Où des peuples entiers, sans lois et sans patrie,
Ravageaient tour-à-tour la superbe Italie ;
Et détruisant par-tout les monumens des arts,
Partageaient les débris du trône des Césars.

. . . . . .

Cependant le danger qui s'approche et s'augmente
Jusqu'en la capitale a porté l'épouvante.
Tel un torrent fougueux inondant les vallons,
Détruit en un instant nos fruits et nos moissons ;
Ainsi de l'ennemi les phalanges guerrières
S'avançant à grands pas menacent nos barrières.
Tout fuit à leur approche, et de débris couverts
Nos champs et nos hameaux bientôt restent déserts ;
Leurs tristes habitans jusques dans Paris même
Apportent leur misère et leur frayeur extrême ;
On n'entend en tous lieux, dans ces affreux momens,
Que des cris, des soupirs et des gémissemens.
Enfin, la vérité se montrant toute entière,
Dévoile de nos chefs l'imposture grossière ;
Et bientôt dans nos champs on voit se déployer
De nombreux bataillons prêts à nous foudroyer.
Un bruit épouvantable et semblable au tonnerre
Ebranle nos maisons et fait trembler la terre.

Digitized by Google

C'est l'airain étranger dont l'imposante voix
Retentit dans nos murs pour la première fois.
Ainsi qu'on voit les flots d'une mer qui s'agite,
Le peuple vers le bruit court et se précipite :
L'effroi, l'inquiétude ont saisi tous les cœurs,
Et chacun se prépare à de nouveaux malheurs.
Quel sera le destin de cette ville immense
D'ennemis entourée et presque sans défense ?
Celui qui de l'Europe alluma le courroux,
Dans un piège entraîné se trouve loin de nous;
Et de ses légions les déplorables restes,
Bien loin de nous servir nous deviendraient funestes.
Ses dignes courtisans qui juraient de périr,
De combattre pour lui jusqu'au dernier soupir,
Soigneux de conserver leur vie et leurs richesses,
En fuyant lâchement ont trahi leurs promesses,
Enrichis des sueurs d'un peuple malheureux,
Ils lui laissent le soin de combattre pour eux.
Tout-à-coup le bruit cesse. Un lugubre silence
Nous présage déjà qu'il n'est plus d'espérance.
C'en est fait ; notre sort est enfin décidé :
Le nombre a triomphé, la valeur a cédé.
Tout effort désormais deviendrait inutile.
Nos soldats consternés traversent notre ville.
Le dépit, la douleur se peignent dans leurs yeux :
On les voit à regret abandonner ces lieux.

LOGOGRIPHE.

Je porte un nom brillant dans la mythologie.
Lecteur, sois attentif et connais mes effets.
Dans le monde idéal je puise mes secrets.
Etre surnaturel, en moi tout est magie.
Je trompe et je séduis ; talisman merveilleux,
J'abrège les tourmens d'un amour malheureux ;
Je pénètre un cœur froid d'une brûlante flamme ;
De la nymphe et du dieu je ne forme qu'une ame ;

Digitized by Google

J'ai des adorateurs dans le monde réel ;
Mon sort est éclatant ; mais quelquefois cruel ;
Dans le palais des rois je fixe mon asile ;
Ce n'est plus Cupidon qui me sert de mobile ;
L'intérêt est mon but, mon principe et ma fin ;
Je me couvre avec art et remplis mon destin.
Douze élémens, lecteur, composent ma structure.
Désunis et combine : en moi tu pourras voir
Un être intéressant et cher à la nature,
Un chef de musulmans investi du pouvoir,
Le lieu d'où l'on se plaît à contempler l'orage,
Un mot doux à l'oreille et charmant pour le cœur,
Un tour vif et brillant qui frappe et fait image,
Ce principe inconnu secret du créateur,
Un discours affranchi de mesure et de rimes,
L'être souple et subtil qui change à volonté,
Le métal corrupteur vil instrument de crimes,
Un poëte fameux dans la postérité,
Celui que sans erreur on ne peut définir,
Le fils du dieu des arts dont la lyre divine
Sut émouvoir Pluton et charmer Proserpine,
La fleur à vif éclat qu'un souffle fait périr,
Ce qui mène un héros à l'immortalité,
Un immense océan, un habitant de l'onde,
L'heure où l'ame retourne à la Divinité,
Un empire connu dans les fastes du monde.

Par M. CHARTIER DE CHENEVIÈRES.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Songe*. Celui du Logogriphe est *Framboise*. Le mot de la Charade est *Corail*.

Digitized by Google

QUATRE ÉVÉNEMENS DANS UN JOUR.

ANECDOTE.

Mme de Blanc-Ménil comptait neuf lustres; moins vieillie par les années que par de longs malheurs, il ne lui restait plus que de légers vestiges de sa beauté, qui l'avait rendue autrefois l'objet des hommages d'une foule d'hommes trop empressés à lui plaire, pour ne l'avoir point exposée à la jalousie de quelques femmes. Douce, prévenante, affectueuse, l'on recherchait son entretien, quoiqu'il n'eût rien d'original et de piquant, parce que le cœur en faisait continuellement les frais. Mme de Blanc-Ménil, après avoir été long-temps maltraitée par la fortune, avait enfin recueilli un héritage qui se montait à 20,000 liv. de rentes. Un fils unique qu'elle idolâtrait, lui faisait sur-tout sentir, avant cette heureuse circonstance, l'amertume de sa position. Si l'opulence dont elle allait jouir la flattait, c'était seulement à cause de Charles, cet objet de sa tendresse maternelle. Quoiqu'enclin, dès son jeune âge à l'oisiveté, source première des chagrins de la vie, Charles, guidé par un excellent naturel et par les leçons de la meilleure des mères, avait surmonté son aversion pour le travail; il ne s'y livra d'abord avec ardeur que par le seul désir de dédommager sa mère des sacrifices que son éducation lui avait coûtés. Les éloges qu'il reçut de ses maîtres enflammèrent son zèle; il s'appliqua de plus en plus chaque jour à l'étude, et remporta plusieurs prix à l'université de Paris.

Quand Mme de Blanc-Ménil parlait à son fils de la joie qu'elle éprouvait de ses succès, et de ses regrets de ne pouvoir lui procurer les amusemens de son âge, il lui répondait, en l'embrassant: Notre pauvreté m'est chère; ne vous en plaignez pas, au contraire aimons-la, je lui devrai mon bonheur. Si vous eussiez vécu dans l'opulence, je me serais abandonné à la paresse; j'aurais vu

Digitized by Google

mon adolescence se perdre au milieu de frivoles jouissances, et je ne connaîtrais pas les seuls plaisirs qui soient véritables, le calme de la conscience et le travail.

A l'époque où l'héritage dont nous venons de parler échut à Mme de Blanc-Ménil, son fils à peine entré dans sa dix-neuvième année, venait de sortir de l'école polytechnique, où il s'était distingué, emportant avec lui l'estime de ses maîtres et l'amitié de ses camarades. Il devait sur-tout ces avantages précieux à la douceur, à la pureté de ses mœurs, à sa déférence respectueuse pour ses supérieurs, et aux égards qu'il témoignait à ses égaux.

Charles, lui dit Mme de Blanc-Ménil, la Providence a fait pour nous plus que je n'osai jamais lui demander. Me voilà propriétaire d'environ 500,000 liv. en immeubles : je t'en laisse la libre disposition; uses-en comme de biens à toi; ouvre ma maison à tes amis; tu es sage, prudent; je suis certaine que ta conduite justifiera ma confiance.

Charles, ne voulant point abuser des bontés de sa mère, ne fit que des dépenses utiles; et continuant de se livrer à ses travaux, s'attacha à composer sa société de quelques-uns de ses camarades qui lui parurent les plus dignes de son affection, à cause de l'attention qu'ils avaient de partager les tendres soins qu'il prodiguait à sa mère.

Un soir du mois de mai qu'ils soupaient tous ensemble, Mme de Blanc-Ménil vanta le charme qu'on goûtait à respirer l'air de la campagne dans les premiers beaux jours du printemps. Eh bien! maman, reprit Charles, c'est demain dimanche, allons-y faire une partie. — Volontiers, où irons-nous? — A Sceaux ou à Saint-Cloud, ou bien à Meudon. — Je préfère un endroit tout à fait solitaire, où rien ne me rappelle la ville. — Vous risquerez de n'y pas trouver de quoi dîner. — Nous emporterons une volaille froide, un pâté; et puis dans aucun village on ne manque d'œufs, de beurre, de lait. — Oh! pardonnez-moi. — Bon, reprit un des jeunes gens, nommé Alexis, vous voilà bien embarrassés, nous pouvons, si Madame le veut, passer une journée déli-

Digitized by Google

cieuse dans le hameau le plus isolé et le plus joli du monde : nous y ferons bonne chère, nous y trouverons de bon vin, et tout cela ne nous coûtera qu'un remercîment. — Ce lieu est-il habité par quelque génie ou par quelque fée, demanda Charles en riant ? — Non, répondit Alexis, mais par un ancien professeur de l'école, M. D... Cet homme respectable qui reçut de ses pères une fortune considérable, n'embrassa la carrière de l'instruction que par le désir d'être utile à ses semblables ; il regardait les émolumens de sa place comme le patrimoine des pauvres, et le leur distribuait en entier. Quand les travaux de sa chaire devinrent pour lui trop pénibles, loin de suivre l'usage assez généralement adopté de confier sans discernement un emploi aussi important que le sien à un suppléant peu capable, il s'en démit en faveur de celui de ses élèves qui était le plus en état de le remplacer, et se retira dans le hameau de F.... où il possède une superbe terre. Là, prenant pour modèle Cimon l'Athénien, il ouvre ses jardins au public, partage ses récoltes avec les indigens. Son bonheur consiste à faire celui des autres, et son plus grand plaisir est de recevoir à sa table des élèves de l'école. Allons le surprendre. — En aussi grande compagnie, ce serait au moins indiscret, dit Mme de Blanc-Ménil. — Oh ! mon Dieu non, Madame, plus nous serons de monde, plus il éprouvera de satisfaction. — Vous le croyez ? — Je vous l'assure.

Sur la parole d'Alexis, on part le lendemain pour se rendre au village de F.... Pendant toute la route, l'entretien roula sur le vénérable professeur ; on brûlait d'impatience d'arriver à son séjour. Après environ trois heures de marche, Alexis, plein de joie, s'écrie : Courage, nous touchons au terme de nos désirs ; j'aperçois les tourelles du château, je ne les vis jamais sans attendrissement : leur aspect me rappelle tant de doux souvenirs ; et j'en suis certain, ajouta-t-il, en s'adressant à Mme de Blanc-Ménil, le tableau dont vous allez être témoin laissera dans votre belle ame des souvenirs ineffaçables.

On entre enfin dans le village de F.... Grand Dieu !

Digitized by Google

dit Alexis, la porte du château est fermée ; et le front pâle, le sein palpitant, il ouvre la voiture, en sort avec précipitation ; dans la cruelle inquiétude qu'il éprouve, il n'ose poursuivre son chemin, et demande à une jeune paysanne, qui se trouvait sur son passage, des nouvelles de M. D.... Hélas! Monsieur, répondit-elle, voilà aujourd'hui précisément quatre semaines que le brave homme n'est plus ; les pauvres trouvaient un père en lui : aussi, le jour de sa mort, tout le canton retentissait de cris, de gémissemens ; et depuis cette époque, plus de jeux, plus de danse. Nos heures de repos se passent à prier pour le défunt ; il n'en a guère besoin, je crois ; il sera monté tout droit au ciel ; mais enfin, cela console. — Ses parens doivent être dans une profonde douleur ? — Oh ! ce ne sont que de petits cousins, ils héritent. — A-t-il fait quelques legs particuliers ? — Il a laissé 60,000 liv., à l'effet d'établir une école gratuite pour les orphelins, et un hospice pour les vieillards ; il a fait des rentes à tous ses domestiques, et puis il a donné sa bibliothèque et 20,000 fr. au professeur qui tient à présent sa chaire. Oh ! pour celui-là, par exemple, il est bien affligé : il vient tous les jeudis et tous les dimanches pleurer sur la tombe de son bienfaiteur ; on l'y a vu encore ce matin. Quant aux domestiques, ces pauvres gens n'ont pu se décider à rester dans le village ; ils l'ont quitté le lendemain des funérailles de leur maître.

La paysanne continuait à parler sur ce sujet, Alexis, absorbé dans ses réflexions l'écoutait sans l'entendre, et ne songeait pas à rejoindre sa société. Mme de Blanc-Ménil ayant appris de son côté la mort de M. D...., envoya chercher Alexis par Charles et par ses camarades. Dès qu'ils furent remontés en voiture, elle ordonna au cocher de retourner vîte à Paris, voulant les éloigner au plutôt d'un lieu qui ne pouvait faire naître en eux que de sombres pensées.

On avait déjà fait la moitié de la route ; Mme de Blanc-Ménil était parvenue par son aimable entretien, à rendre un peu de calme à Alexis, quand, tout-à-coup, la soupente de la voiture cassa. Le village le plus voisin

Digitized by Google

de l'endroit où cet accident les surprit, se trouvait distant de trois quarts de lieue. Charles, craignant que sa mère ne se sentit incommodée de la chaleur du jour, la priait de ne pas faire ce chemin à pied; mais elle le voulait absolument. Sur ces entrefaites, Alexis aperçoit une jeune femme qui se promenait, en tenant par la main une petite fille de cinq à six ans, et s'informe d'elle s'il n'y avait pas quelque habitation sur la route. La maison de mes parens, répond la jeune femme, n'est éloignée que de quarante pas d'ici, ce sont de pauvres gens; mais, si vous consentez à me suivre chez eux, vous serez bien reçus. Mme de Blanc-Ménil cède aux instances d'Alexis et de Charles, qui la pressent d'accepter cette offre. Elle recommande à son cocher d'aller faire raccommoder la soupente brisée, et de venir les reprendre dès qu'elle serait en bon état : celui-ci fait observer que le travail de l'ouvrier durera peut-être plusieurs heures. Nouvel embarras! où dînera-t-on? La jeune femme lève cet obstacle, en assurant les voyageurs que s'ils peuvent se résigner à faire un repas frugal, ses parens seront charmés de partager leur dîner avec eux.

En entrant dans la chaumière, les voyageurs sont frappés d'émotion à l'aspect de deux vieux époux qui leur représentent l'image parfaite de Philémon et Baucis. Clotilde, c'était le nom de la jeune femme, raconte l'accident survenu à Mme de Blanc-Ménil, et l'honneur qu'elle veut bien leur accorder. La vieille Marcelle court aussi vîte que son âge le lui permet pour apporter à cette dame un bon fauteuil; Clotilde aide à son vieux père à retirer la table sur laquelle le couvert de la famille était placé, pour en dresser une plus grande; on la pare de linge blanc et de vaisselle d'étain d'une extrême propreté. Marcelle déniche les œufs du poulailler, Clotilde trait la vache, on prépare à la hâte une bonne soupe aux choux, une giblotte de lapin, un filet de porc frais est mis à la broche, on fait griller du boudin, des saucisses, le vieux Marcel va chercher dans le caveau quelques bouteilles d'un excellent vin, et l'on se met à table.

Mme de Blanc-Ménil, touchée de l'accueil qu'elle reçoit de ses hôtes, se livre à la plus franche gaieté; tous

Digitized by Google

les convives suivent son exemple, à l'exception d'Alexis et de Clotilde.

Sur la fin du repas, la fille de Clotilde, la petite Ninette, qui n'avait pas cessé de tenir ses regards attachés sur Charles, s'écrie : Comme ce beau monsieur ressemble à mon oncle ; nous ne le voyons plus, mon oncle. — Tu sais bien qu'il est en Italie, répond sa grand' maman. — Vous avez un fils ? reprend Mme de Blanc-Ménil. — Qui, Madame, un bon fils ; il nous honore, lui, du moins, dit avec une sorte d'orgueil et le ton du reproche le vieux Marcel, en regardant Clotilde. Celle-ci baissa les yeux et poussa un soupir. Ma femme, montre à Madame, dit Marcel, les médailles que mon fils t'a envoyées. Elle tire aussitôt de sa poche deux boîtes qui contenaient deux médailles en or, sur un côté desquelles la tête du Poussin était gravée ; sur l'autre on lisait : Premier prix de sculpture. Marcel, l'an.....

Mme de Blanc-Ménil songea avec attendrissement que presque tous les hommes célèbres étaient nés sous un toît de chaume. Ensuite elle dit au vieillard : Vous êtes un heureux père ! — Heureux ! reprit ce dernier ; oui, si ma fille..... Les joues de Clotilde deviennent d'une pâleur mortelle ; des larmes humectent ses paupières. — Grand papa, je t'en prie, ne fais pas pleurer maman, dit Ninette en joignant ses petites mains. — Elle ne saurait répandre trop de larmes, reprit le vieillard d'un ton sévère. Mon ami, réplique avec douceur sa femme, tu déchires l'ame de notre enfant. — Elle n'a point ménagé la mienne. La bonne mère regarde son mari ; il entend sa prière et se tait.

En ce moment une chaise de poste s'arrête à la porte de la chaumière. C'est Jules, c'est mon fils, dit la vieille Marcelle, c'est lui-même. A peine a-t-elle prononcé ces mots que son fils bien-aimé la presse sur son cœur ; il vole ensuite dans les bras de son père, puis il couvre tour-à-tour de caresses Clotilde et Ninette. La présence des voyageurs n'a point arrêté l'effusion de ses sentimens. Dans l'ivresse qu'il éprouve de se retrouver au sein de sa famille, il n'a point aperçu les étrangers ; il

Digitized by Google

les voit enfin, leur adresse des excuses : ils y répondent par des complimens.

Revenu de son premier trouble, Jules dit à sa sœur : Je ne m'attendais pas au bonheur de te rencontrer ici ; mais par quel hazard ton mari n'y est-il pas avec toi ? — A cette question que Clotilde redoutait d'entendre, elle demeure sans voix, son front se couvre d'une sueur froide : elle s'évanouit. Ninette, effrayée de l'état de sa mère, pousse des cris déchirans ; son aïeule l'éloigne de ce douloureux spectacle. Charles et ses amis transportent Clotilde dans sa chambre. Le vieux Marcel empêche Jules de les suivre. Laisse une sœur trop coupable, dit-il, et que ton inquiétude pour elle ne corrompe point le plaisir des premiers momens de notre réunion. Jules ne conçoit rien à ce discours ; il aime tendrement Clotilde ; il ne pourra que la plaindre et non la haïr s'il la trouve criminelle ; mais son père commande, il obéit.

En entrant dans la chambre de Clotilde, les regards d'Alexis s'étaient portés sur un tableau représentant cette jeune femme occupée à allaiter son enfant. A ses côtés on voyait un homme d'environ trente ans, qui tenait un livre à la main, et paraissait toutefois moins occupé de sa lecture que de la jeune femme, qu'il contemplait avec une vive émotion. Cette dernière figure était la ressemblance parfaite du professeur élève de M. D..... Alexis savait que cet homme estimable avait épousé par inclination la fille d'un pauvre laboureur ; il devine alors les motifs de la scène dont il vient d'être le témoin, s'approche de Mme de Blanc-Ménil, lui serre la main en lui adressant un regard significatif, et sort de la chaumière avec ses amis.

Les soins de Mme de Blanc-Ménil et ceux de la bonne Marcelle rendent à Clotilde l'usage de ses sens ; elle ne les reprend que pour faire éclater sa douleur : Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, que vais-je devenir entre un père et un frère justement irrités ! Pourquoi, mon Dieu, ne m'avez-vous pas ôté la vie ? Calme-toi, mon enfant, dit Marcelle en fondant en larmes, ta faute est affreuse, sans doute ; néanmoins tu trouveras toujours en moi une tendre mère. — Hélas ! votre bonté ne sert qu'à me faire

Digitized by Google

sentir plus vivement mes torts. Loin d'être le soutien de votre vieillesse, je l'accable d'affliction. Je vous ai ravie au bonheur que vous goûtiez avec mon père. Inflexible sur l'honneur, il vous reproche continuellement votre faiblesse pour une fille indigne de vous; lui, mon père, qui jamais avant mon funeste égarement, ne vous adressa que des paroles d'amour et de paix! Croyez-vous que je puisse supporter plus long-temps ce supplice? Non, mon parti est pris; plus d'un chemin mène à la mort; je me délivrerai d'une existence qui trouble celle de tous les miens. Mon mari alors, mon mari que j'ai trop offensé, aura soin de vous; mon père et mon frère verront que je me suis rendu justice; ils me pardonneront et verseront peut-être quelques larmes sur mon tombeau. Où sera-t-il placé? s'écrie la vénérable Marcelle; la religion n'exile-t-elle pas de la terre sainte l'impie qui brave ses lois! Insensée! veux-tu déshonorer par un nouveau crime les cheveux blancs de ton père et les miens! Dieu te recevrait-il dans son sein? Et ta fille, que lui répondrais-je quand elle me demanderait sa mère? Rejette de ta pensée l'horrible dessein que t'inspire le désespoir; répare ta faute par une conduite exemplaire; ton époux, touché de ton repentir, écoutera peut-être les prières de tes vieux parens. Il est bon, juste, sensible; il ne voudra pas repousser de ses bras la mère de son enfant. — Jamais, jamais il ne me pardonnera; il m'a arrachée à l'indigence, il a fourni à mon frère les moyens d'entrer dans la noble carrière des arts; je lui devais le titre de mère, et j'ai pu le trahir!!!!

Pourquoi vous livrer à ces idées terribles? répliqua Mme de Blanc-Ménil.

Toujours le repentir trouve un Dieu qui pardonne.

Votre époux serait-il plus inflexible que Dieu? Je le vois, votre jeunesse séduite par un indigne amour, s'écarta du sentier du devoir; vous avez manqué à votre époux, à votre enfant; vous vous êtes manquée à vous-même; mais ainsi qu'il arrive toujours, votre séducteur a été sans doute le premier instrument dont la Providence s'est servie pour vous punir; il s'est joué de ses

Digitized by Google

sermens comme vous vous étiez joué des vôtres; vous vous serez livrée, pour regagner son cœur, à des démarches imprudentes; votre époux a connu l'injure que vous lui aviez faite; il vous a bannie de sa maison. — Il est trop vrai, voilà ma triste histoire. Vous voyez bien, Madame, qu'il ne me reste aucune espérance. — Votre mari vous aime encore, puisqu'il vous a mise sous la protection paternelle. Attendez tout du temps et de votre résignation.

Mme de Blanc-Ménil réussit par ses discours à dissiper l'horrible agitation de Clotilde, qui pourtant ne pouvait songer sans effroi à reparaître devant son frère; mais tandis qu'elle se faisait une image cruelle de sa prochaine entrevue avec lui, Jules cherchait à savoir si les erreurs d'une sœur chérie étaient tout-à-fait inexcusables. De questions en questions, il apprit de son père que l'époux de Clotilde lui avait donné de légitimes sujets de jalousie avant qu'elle méconnût ses devoirs. Je respire, dit Jules; je puis encore et la plaindre et l'aimer. Il supplie son père de lui permettre de porter quelques consolations à l'infortunée, et le décide en même-temps à se rendre aussi auprès d'elle.

Clotilde, que ne rassurait point leur présence, cache précipitamment sa tête entre ses mains, et dit à Ninette: Ma fille, conjure-les d'épargner ta malheureuse mère; ils accueilleront les vœux de l'innocence! Tout-à-coup l'on entend marcher à grands pas au dehors; la porte de la chaumière s'ouvre avec force. Papa! papa! s'écrie Ninette, quel bonheur; il n'est plus fâché contre nous, et l'enfant baise avec transport les mains de son père. Clotilde se jette aux pieds de son époux en criant: Grâce! grâce! Vous m'avez trompé, Alexis, dit le professeur; vous m'avez assuré, en montrant sa femme, vous m'avez assuré que les jours de Madame étaient en danger; pour quel motif? Grâce! grâce! répète Clotilde. La vieille Marcelle leve des yeux supplians sur son gendre; Ninette tombe à genoux à côté de sa mère. Tu as raison de t'humilier, dit Marcel à sa fille; la honte, voilà désormais ton partage. Mon père, reprit Jules, oubliez-vous les titres de Clotilde auprès de nous? Que penseront

Digitized by Google

d'elle ces étrangers? Ne pouvez-vous être abusé sur son compte? Les apparences...—Non, non, je suis coupable, s'écrie Clotilde; loin de moi l'idée de surprendre par un mensonge l'estime que je ne mérite pas. Je suis coupable, mais l'avenir m'appartient; j'expierai le passé; mon frère ne rougira plus de sa sœur, et ma fille recevra de moi des leçons de vertu.

Ma femme, dit le professeur d'une voix émue, en relevant Clotilde, ma femme, ah! pourquoi le public n'ignore-t-il pas les sujets de plainte que j'ai contre vous, j'aurais pu les oublier. Monsieur, reprit Jules d'un ton ferme, vous auriez dû vous respecter assez pour ne mettre personne dans la confidence d'un semblable secret; n'avez-vous pas d'ailleurs autorisé, en quelque sorte par votre exemple, les torts de votre femme? Ne deviez-vous pas veiller sur sa jeunesse? N'étiez-vous pas son protecteur autant que son époux? ne pouviez-vous déployer de caractère que pour devenir son accusateur? Je sais ce que vous avez fait pour mes parens et pour moi: mais plus nous étions liés à vous par la reconnaissance, plus vous deviez craindre de nous ravir le seul bien que nous ne tenions pas de vous, l'honneur! — Mon frère, mon cher frère, ménage-le, je t'en supplie. — Laisse-le, Clotilde, dit le professeur; laisse-le s'abandonner à l'élan d'un cœur généreux. Je l'avoue, je ne suis pas irréprochable, ton frère seul a raison; Jules, embrasse moi. — Est-ce un frère que j'embrasserai? — Oui, le frère le plus tendre. Clotilde, je viendrai souvent te voir, serrer notre enfant sur mon sein; mais je ne puis encore te rappeler auprès de moi. Il faut d'abord accoutumer le public à nous revoir ensemble. — Vous ne sauriez trop tôt, dit Mme de Blanc-Ménil vous réunir à la mère de votre fille, si vous voulez lui rendre la réputation qu'un éclat scandaleux lui a fait perdre. Dans une affaire de cette nature les délais ne font qu'aggraver le mal. Croyez-moi, si vous tardez à reprendre Clotilde, on vous représentera comme un homme séduit par une femme artificieuse. Si, au contraire, vous la ramenez dès aujourd'hui dans votre maison, on pensera que, calomniée auprès de vous, elle

Digitized by Google

a trouvé les moyens de vous prouver son innocence. Le retour de son frère, dont les bonnes mœurs sont connues, appuyera cette favorable opinion, et la vie régulière de Clotilde la confirmera.

Le raisonnement de Mme de Blanc-Ménil porta dans l'esprit du professeur une douce conviction, dont ce secret, il sentait depuis long-temps le besoin. L'entière réconciliation des deux époux s'opéra le même soir. Cet événement prêta d'abord à rire aux gens malins; les gens sages y applaudirent; le professeur n'eut jamais à se repentir de son indulgence, et Mme de Blanc-Ménil se félicita toujours de l'heureuse issue d'une promenade qui avait commencé sous de si lugubres auspices.

Mme Dufresnoy.

NOTE

Sur la dernière Elégie de Mme Babois.

Tout le monde a pleuré M. Ducis, mais personne ne l'a encore aussi bien pleuré que Mme Victoire Babois. Cette dame, connue par des élégies pleines de sensibilité, de grâce, de mollesse, et de mélancolie, vient de soupirer sur sa lyre la mort de son illustre ami, et ses accords, sortis de son ame, sont dignes d'elle, et du poëte que nous regrettons tous. Qui ne se plairait à répéter avec Mme Babois, en parlant de M. Ducis:

Où trouver de sa voix l'accent sublime et tendre?
Celui qui l'entendit ne doit plus rien entendre!

et lorsque plus loin elle s'écrie:

Ainsi son cœur brûlant, mais pur comme un beau jour,
Jamais de la vertu n'a séparé l'amour.
Et, sans qu'il y prétende, oh! comme elle est *unie*
Au charme douloureux de la *mélancolie!*
A ces trésors cachés, mais riches, mais féconds,
D'où jaillissent des traits, des accents si profonds;

Digitized by Google

D'où sortent la pitié, le remords, la tendresse,
La piété, l'amour, *le charme*, les douleurs;
Tous ces vers faits avec des pleurs,
Qu'on lit, qu'on répète sans cesse,
Et qui restent dans tous les cœurs.

Ne se dit-on pas que cet éloge si pur, si touchant, si mélodieux, peut être appliqué à Mme Babois elle-même.

EXPOSÉ DES MOTIFS

Qui ont engagé, en 1808, S. M. C. Ferdinand VII, à se rendre à Bayonne, présenté à l'Espagne et à l'Europe; par Don Juan Escoiquiz, conseiller d'état, commandeur de l'ordre de Charles III, etc., etc. Traduit librement de l'espagnol en français, augmenté de notices historiques sur Don Juan Escoiquiz, ainsi que sur plusieurs ministres et grands seigneurs espagnols, et où l'on trouvera des pièces authentiques concernant le massacre de Madrid. In-8° de 200 pages, orné du portrait de l'auteur. A Paris, chez Michaud, imprimeur du roi, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Don Juan Escoiquiz, auteur de cet ouvrage, est également connu dans les lettres et dans la diplomatie. Après avoir publié les *Nuits d'Young*, traduites en vers espagnols, il donna un poème épique sous le titre de *Mexico conquise*. Il fit successivement paraître les traductions du *Paradis perdu* de Milton, en vers espagnols; la *réfutation d'un mémoire contre l'inquisition*, la traduction de deux romans de Pigault-Lebrun, parmi lesquelles on remarque celle de *M. Botte*; enfin l'ouvrage dont nous parlons. Ce dernier avait déjà obtenu deux fois en France les honneurs de la traduction; l'une fut publiée à Toulouse en 1814, par M. de Carnerero, espagnol réfugié; l'autre parut à Bourges la même année, sous le nom du docteur Raynal.

En s'écartant souvent du texte pour substituer ses réflexions à celles de l'auteur original, M. de Carnerero a

Digitized by Google

omis un grand nombre de passages intéressans ; il pensa moins à faire connaître l'ouvrage de Don Escoiquiz, qu'à flatter cet homme puissant, dont il réclamait la protection pour rentrer dans sa patrie.

Le travail du docteur Raynal mérite le même reproche, et en outre, il a fini par ne plus écrire en français, pour s'être souvent attaché à rendre minutieusement certains mots étrangers. Sa version, calque infidelle, ne peut donner aucune idée du style vif et piquant de l'auteur.

Enfin M. de Pradt, dans ses mémoires historiques sur la révolution d'Espagne, vient encore d'appeler l'attention sur le ministre espagnol, en rapportant sa conversation avec Buonaparte, et s'est fortement trompé en voulant signaler les prétendues inexactitudes de l'ouvrage de Don Juan Escoiquiz. On serait vraiment tenté de croire que le négociateur de Napoléon a voulu se venger, pour n'avoir pas aussi bien calculé que le précepteur de Ferdinand VII. Aussi le nouveau traducteur s'est-il attaché à combattre les allégations de M. de Pradt, à relever les erreurs, les omissions, et les fautes qui fourmillent dans les productions de l'archevêque de Malines. Le critique signale les nombreux emprunts faits par M. de Pradt dans les *mémoires de Llorente*, publiés sous l'anagramme de son nom *Nellerto*, que le diplomate français a pris pour le véritable nom de l'auteur ; dans l'*apologie d'Azanza et d'O-Farrill*, écrit *Offaril* par M. de Pradt, dans *l'exposé de Cevallos*, enfin dans la brochure *romanesque* de M. Rocca, sur la guerre de la péninsule.

Le nouveau traducteur qui s'est caché sous le nom pseudonyme de *Brunadru*, après un avertissement rempli d'intérêt, donne une notice biographique sur Don Juan Escoiquiz. Il résulte de ses recherches que le précepteur de Ferdinand VII est né dans la province de Navarre, en 1762, d'une famille noble, qu'il fut envoyé jeune encore à Madrid, et reçu dans les pages de Charles III ; qu'il se fit remarquer par son amour pour les lettres et les sciences exactes, par son esprit observateur, et sur-tout par la sagesse de ses goûts.

Digitized by Google

En sortant des pages, Don Juan avait à opter entre un brevet de capitaine ou l'investiture d'un canonicat; il se décida pour ce dernier parti, et entra au chapitre de Saragosse, l'un des plus distingués de l'Espagne. Sa réputation s'accrut tellement, que lorsqu'il fut question de donner un précepteur au prince des Asturies, le roi jeta les yeux sur le chanoine pour lui confier l'éducation de son fils aîné.

La douceur d'Escoiquiz, les charmes qu'il répandait dans ses leçons, lui gagnèrent l'amitié et la confiance de son élève, qui repoussait les prévenances de Don Manuel Godoy, plus connu sous le nom de prince de la Paix, par des manières pleines de franchise et de grandeur. Le favori jugeant bien que cette conduite devait être attribuée au précepteur, le fit en conséquence exiler à Tolède.

Le prince sentant combien il lui était important de conserver des relations avec un homme dont son ennemi redoutait autant l'influence, entretint une correspondance active et secrète avec Escoiquiz. L'Espagne indignée contre Don Manuel Godoy, allait se soulever; tout se réunissait pour préparer une de ces commotions politiques qui ébranlent les trônes, si elles ne les renversent pas. Don Juan loin d'abandonner son élève, composa plusieurs mémoires pour essayer de dessiller les yeux de Charles IV et de la reine; mais Godoy fait considérer les avis du chanoine comme des actes de révolte, et le célèbre procès de l'Escurial eut lieu. Les déclarations courageuses de l'accusé firent trembler le favori ambitieux, qui se hâta de faire ordonner la détention de l'Infant.

Bientôt les événemens de l'Escurial arrivent, le peuple de Madrid, réuni aux troupes régulières, fait tomber le favori; Ferdinand VII est appelé au trône, et Don Juan devient conseiller d'état.

Que pouvait faire le roi et son ministre, sans finances, avec une armée mal organisée, les meilleures troupes éloignées, environnés des Français, qui maîtres du Portugal, des places fortes du royaume, des positions

Digitized by Google

militaires, environnaient la capitale, et commençaient à parler en ennemi.

Tremblant sur l'avenir, Escoiquiz crut qu'il serait utile de se rapprocher de la France, et de s'occuper d'unir le prince des Asturies à l'une des sœurs de Napoléon, dont on avait tout à craindre et tout à espérer. C'est d'après ce plan que Ferdinand partit pour la France, suivi de son fidelle conseiller. Ce dernier fut bientôt apprécié par Napoléon, qui chercha à le gagner sans pouvoir y parvenir. Il était même si jaloux de la conservation de l'honneur de son prince, qu'il demanda hautement, un jour qu'il le crut compromis, une réparation que Napoléon ordonna à M. de Pradt de faire en son nom.

Après les renonciations de Bayonne et la ratification de Bordeaux, Escoiquiz suivit les princes à Valençay, où il éprouva bientôt de nouveaux chagrins qui furent causés par un de ses parens, Juan Gualberto Amezega. Sous prétexte d'être dévoué à ses princes, il se présente à Valençay, où il obtint la charge de grand écuyer du roi. Le traître s'entendait avec la police de France, et se servit de ses intrigues pour faire éloigner ses compatriotes. Le duc de San-Carlos fut envoyé en surveillance à Lons-le-Saulnier, et Don Escoiquiz eut ordre de se rendre à Bourges, où prodigue envers les malheureux, il employait la plus grande partie de ce qu'il possédait à secourir ses compatriotes, et les Français indigens.

Ayant épuisé ses principales ressources, la campagne devint son asile, et sa bienfaisance quoique restreinte, n'en devint que plus active. Enfin, la coalition de 1814 ayant fait changer les dispositions de Buonaparte à l'égard des princes, Don Juan se rendit à Valençay pour les accompagner dans leur patrie, où il rentra glorieusement, ayant pris la part la plus active aux négociations qui avaient amené cet heureux résultat.

Don Juan Escoiquiz n'a écrit cet exposé que pour répondre à des gens mal instruits ou mal intentionnés, qui avaient osé l'accuser de trahison. Profitant de sa captivité, on avait semé le bruit qu'on devait attribuer à son

Digitized by Google

impéritie, ainsi qu'à celle des autres conseillers d'état ses collègues, le voyage que le roi Ferdinand avait fait à Bayonne au mois d'avril 1808. Le duc de l'Infantado et D. Pedro Cevallos (et non *Cevalhos*, comme le dit M. l'abbé de Pradt), placés dans la même position que Don Juan, avaient regagné la confiance de la nation, et ce dernier ne pouvait trouver l'occasion de se disculper. L'on en vint même jusqu'à publier un écrit sous son nom, écrit qu'il désavoua hautement. Sitôt qu'il fut rentré à Madrid, il s'empressa de composer cette justification, qui jette le plus grand jour sur les événemens arrivés en Espagne, et sur les motifs qui engagèrent la famille royale et les princes à se rendre à Bayonne.

L'auteur fait d'abord connaître les renseignemens que le roi, son conseil privé, et lui en particulier, avaient sur les desseins de l'empereur des Français, depuis l'époque de son arrivée à Madrid jusqu'au 10 avril 1808, que le roi partit de sa capitale pour se rendre à Burgos; il fait sentir combien le prince de la Paix est coupable, et démontre qu'il est auteur des malheurs affreux qui ont accablé l'Espagne. Après avoir tracé le tableau de la cour et de Madrid, rendu compte des dangers qui environnaient le roi lors de l'arrivée de l'auteur (28 mars 1808), ce dernier indique les motifs puissans du roi et de son conseil pour ne pas soupçonner le projet secret de Napoléon; il décrit le voyage de S. M., son arrivée à Bayonne, la conduite suivie par le roi et par son conseil. Don Juan donne les raisons de sa conduite particulière et des motifs qui le firent agir. Après une réponse au sermon prêché à Cadix contre ceux qui avaient partagé la captivité du roi à Valençay, on trouve des détails piquans sur les derniers instans de cette détention, sur la négociation à l'occasion de la rentrée de S. M. dans ses états, ainsi que sur le départ de Valençay.

Le reste du volume contient des pièces justificatives fort curieuses. Le n° III, renferme la fameuse conversation entre Napoléon et Don Juan; elle est fort longue, et bien plus intéressante que celle publiée par M. de Pradt. Le traducteur a fait suivre ces pièces d'une notice sur le massacre des habitans de Madrid (3 mai 1808).

Digitized by Google

et termine par un examen impartial des *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne*, par l'ancien archevêque de Malines. Le traducteur reproche à l'exprélat le peu d'exactitude qu'il a apportée dans les noms, dans les dates et dans les faits; puis il fait remarquer les nombreuses fautes qui se trouvent dans son ouvrage, même dans la préface, ainsi que dans l'avis qui précède le corps de l'ouvrage. En effet, pour un homme qui se dit être au fait des choses les plus secrètes de l'Espagne, il est surprenant de trouver l'erreur suivante (note, p. 8): « On lui avait accordé (au prince de la Paix) des hon» neurs bizarres et inusités, tels que de faire porter des » drapeaux flottans aux portières de sa voiture. » Le fait est qu'on avait permis à D. Manuel Godoy de faire peindre des drapeaux flottans dans les armoiries dont les panneaux de ses voitures étaient ornés. Plus loin l'épouse de ce favori est tantôt appelée Marie-Thérèse et Louise de Bourbon. Je ne suivrai point le critique dans tous les reproches qu'il adresse au diplomate de Napoléon; qu'il me soit seulement permis de dire que sur 406 pages dont se composent les Mémoires historiques, le nouveau traducteur n'en laisse à l'auteur que 152.

Enfin, pour terminer, je dirai que cette traduction est très-fidelle et bien écrite; qu'elle contient des notices biographiques fort étendues sur les principaux personnages de la cour d'Espagne, tels que D. Manuel Godoy, Don Joseph-Miguel Azanza, D. Cavallero, Eugenio Yzquierdo, Pedro Cevallos, D. Olaguer Feliu, Gomes Labrador, le duc de San-Carlos, le duc de l'Infantado et autres; que les notes, pour être courtes, n'en sont pas moins substancielles et curieuses; enfin, que cet ouvrage doit être lu et conféré avec celui de M. de Pradt, dont il est le correctif et le régulateur.

ROQUEFORT.

Digitized by Google

LETTRE A UN PROVINCIAL.

La Ménagerie littéraire, ou le Diable qui n'en est pas un.

Vous exigez de moi, Monsieur, quelques détails sur les nouveautés qui égayent maintenant le bon peuple de notre bonne ville de Paris. Cette année paraît malheureusement frappée de stérilité : nous sommes en quelque sorte réduits à vivre sur les souvenirs du passé. Peu s'en faut même qu'on ne regarde aujourd'hui comme des fictions *les puces travailleuses*, *l'araignée sensible*, *La femme sans langue*, *le héron à deux têtes*, et tant d'autres merveilles qui faisaient dernièrement les délices des boulevarts.

Pour comble de détresse, nous venons de perdre les jongleurs indiens, qu'on voyait seulement dans la rue Castiglione, à la différence de certains autres jongleurs qui se rencontrent par-tout. Ces habitans de l'autre monde poursuivent leurs expéditions, et essayent de lever des tributs en Normandie. Instruits qu'ils avaient affaire à des connaisseurs, on assure qu'à Rouen ils se sont surpassés. L'un d'eux ne s'est pas contenté, comme à Paris, de s'enfoncer son épée jusque dans l'estomac; pour suppléer au défaut de recette, il l'a mangée, et se l'est, comme on dit, passée au travers du corps.

MM. Franconi avant leur départ, afin d'assurer leur succès en province, ont voulu mêler quelques bipèdes à leurs quadrupèdes; les sujets abondent, mais les talens sont rares; on ne leur a présenté que des actrices qui bronchent à chaque pas, et des acteurs beaucoup moins forts que le *Régent*. (1)

Faute de mieux, et puisque nous sommes sur le chapitre des bateleurs, je vais vous parler d'une petite

(1) Superbe cheval anglais que MM. Franconi seuls ont pu dompter.

Digitized by Google

ménagerie littéraire qui affiche incognito rue du Pont de Lodi. C'est là que l'on voit un singe à la fois si faible et si lourd qu'il lui a fallu d'abord un porte-béquille pour le soutenir et le défendre, et bientôt après un cornac pour truchement.

L'enseigne est tout à Paris; aussi les propriétaires de ce fagotin l'ont-ils produit dans le monde sous le titre de *Nouveau Diable boîteux*. Marche-t-il droit, ou cloche-t-il comme le véritable Asmodée? c'est ce qu'on ne peut dire, car on ne l'a jamais vu qu'à genoux devant le public, dont il voudrait avoir l'air de se moquer. Ne me demandez point, Monsieur, quelle est la patrie de cet homoncule *nain manqué*, pygmée capable tout au plus de combattre contre les grues; on a d'abord cru qu'il était Français; mais ses allures cyniques, ses espiégleries maussades, sa physionomie plus laide encore que ridicule, ont déterminé le public à adopter à son égard l'opinion des nègres, qui regardent les singes comme le rebut d'une nation étrangère jeté parmi eux pour y végéter.

Comme notre fagotin a vécu jusqu'ici dans une obscurité profonde, il ne peut soutenir le grand jour; aussi est-il forcé de se traîner dans l'ombre. Tout chez lui est emprunté, son nom même de *singe* ne lui appartient pas; car si tout singe est un animal, tout animal n'est pas un singe. Au reste, s'il partage avec l'orang-outang le triste privilège d'être le dernier des hommes, il n'est pas comme lui le premier des singes. Aussi méchant que le babouin, il paraît moins fort que lui. Vous le voyez, Monsieur, notre héros n'est proprement ni *singe*, ni *babouin*, d'où nous devons conclure que c'est un *magot*, animal singulier qui tient le milieu entre les deux espèces.

L'effronterie est pour réussir un moyen en général plus sûr que le mérite. Le magot s'est donné pour avoir de l'esprit, les badauds ont cru, et en ont été pour leurs ducatons. En effet il n'en est point là comme chez *Bobèche, qui fait tout pour l'honneur;* on ne rend point l'argent à la porte; d'ailleurs notre singe est trop honnête pour vouloir risquer une banqueroute complète; aussi

Digitized by Google

s'est-il assuré *quelques tours du bâton.* Ces sortes de profits seraient, dit-on, assez considérables, si sa délicatesse lui permettait de ne point partager; mais souvent on l'a vu renvoyer à leur véritable adresse les marques de souvenir qui lui sont personnellement adressées. Voyez, Monsieur, quelle est ma bonne-foi! Plus loyal que certains journalistes qui disent étourdiment le mal dont ils ne sont pas sûrs, et qui se taisent presque toujours sur le bien qu'ils savent, j'avouerai que le talent de plusieurs des entrepreneurs attachés à l'exploitation du journal mérite des égards. Quoi de plus spirituel, par exemple, que le *porte-béquille du singe boîteux?* C'est, dit-on, un assez bon jeune homme dont le corps est mince, court, et en tout sens d'une petitesse remarquable. Créé et mis au monde pour amuser le public, il naquit dans le sanctuaire *des lettres.* Versé dans la connaissance des caractères, il eût déjà pu s'illustrer par des peintures de mœurs; mais il a mieux aimé jusqu'ici vivre frugalement de chroniques et de calembourgs. A tout pécheur miséricorde; il a promis de soigner désormais sa réputation, et de se livrer à la *composition.* On assure qu'il va, comme libraire-éditeur, publier plusieurs ouvrages dans lesquels il aura soin de ne rien écrire, afin d'en assurer le succès. Né pour éclairer son siècle, il a quelque temps tenu le flambeau qui répandait un faux jour sur la petite lanterne magique où le Singe boîteux évoquait les ombres de plusieurs auteurs encore vivans. Vous comprenez, Monsieur, que je veux parler ici de cette espèce de panorama, autrement dit galerie historique, dont le cadre n'est pas nouveau, et qui n'a point été rempli d'une manière neuve. Plusieurs portraits sont à peu près sans couleur, quelques autres ne signifient rien, et c'est précisément ceux qu'on a trouvé les plus ressemblans. A quoi bon peindre des hommes déjà connus et qui, entrés dans le domaine de la renommée, ne peuvent plus échapper à la gloire? Les bonnes et les nourrices avaient-elles attendu l'apparition du Singe boîteux pour décerner à M. Bouilly la palme de la sensibilité, et pour publier que de sa plume s'écoulent avec des larmes une foule de mots qui vont au cœur

Digitized by Google

et s'y enfoncent, comme il le dit lui-même, *jusqu'à la garde?* Le Singe boiteux n'était pas de ce monde, que déjà tous les artistes avaient reconnu que M. *Carle Vernet* ne donne point de relâche à l'admiration de ses contemporains, et qu'il court par trois routes différentes à l'immortalité, où il est porté par ses chevaux, ses tableaux et ses calembourgs. Un reproche plus grave que je me crois en droit d'adresser aux diables associés, c'est d'avoir un instant, par des révélations indiscrètes, troublé le repos de Mme la comtesse de V..., plus connue sous le nom de Mme *Julie Molé*. On assure que sans les prompts secours de l'un des médecins de l'Odéon, M.., plus connu sous le nom de M. *Metembière*, nous serions réduits à pleurer cette muse de la rue de Vaugirard, que nous avons eu la consolation de voir dernièrement promener encore au Luxembourg sa misantropie et ses repentirs. (1)

Pour moi, je l'avoue, si je m'étais mêlé de biographie, j'aurais suivi une autre marche; loin d'inscrire sur le livre de vie une foule d'auteurs qui n'en ont déjà que trop noirci les feuillets, par un travail plus utile, j'aurais délivré un brevet d'immortalité à une foule d'illustres inconnus. On juge aisément que je me serais dû d'abord à M. N..... mécanicien aussi habile que littérateur distingué. Je l'eus représenté environné des membres épars d'une foule de malheureux auteurs qu'il a impitoyablement disséqués; on l'eut vu, les ciseaux à la main, composant sans encre ni papier, quatre volumes de pièces de rapport, et, à l'aide d'un certain crédit, forçant les colléges à louer, et sur-tout à acheter ce chef-d'œuvre de marqueterie, dont tous les ébénistes paraissent jaloux.

Vous n'auriez pas sur-tout été oublié, illustre M. *** dont les bontés se sont long-temps étendues sur tous les journaux, et qui enrichissiez à la fois, de vos pâles écrits, *le Mercure* que vous avez appauvri, un journal

(1) Madame Julie Molé est l'auteur de *Misantropie et Repentir*, pièce de Kotzebue; qu'elle a traduit de l'allemand avec des secours étrangers.

Digitized by Google

Quotidien que vous avez affaibli, feu *Nain Rose* que vous avez tué; voire même le *Singe boîteux*, que, malgré tous vos talens, vous n'avez pu rendre plus mauvais. Les archives où dorment pour jamais les petits articles de M. ** pourront être utilement consultées par la postérité, qui, sans doute, aura besoin de quelques certificats de vie pour croire à son existence.

Mais la notice, qui, sans doute, eût pu assurer à elle seule le succès de mon livre, et que je me serais plu à tracer avec le plus de vérité, eût été celle du *cornac*, interprète assermenté du *Singe boîteux*. D'abord brillant Ermite de la Chaussée-d'Antin, puis Ermite de la Guiane, où les chaleurs excessives paraissent lui avoir porté à la tête, il ne reste plus de lui, après tant de métamorphoses et de nombreux changemens de livrée, qu'un vieillard usé, qui, se rendant justice, s'est de lui-même nommé le Franc Parleur. Rarement à certaines époques on vit long-temps sans avoir des ennemis; pour accabler ses détracteurs, notre cornac a recueilli, dans différens journaux, ses pages éparses comme celles de la Sybille, et en a formé peu à peu quelques volumes, déjà d'un grand poids dans la littérature légère. Sans doute qu'en réunissant ainsi ses ouvrages, il a voulu forcer en gros un succès qu'il n'a pu obtenir en détail. Sur combien de théâtres n'aurais-je point à déplorer ses chutes! peut-être que la notice eût été un peu longue, mais l'aurait-elle parue? Dailleurs, comment abréger en un pareil sujet? Un seul trait a souvent suffi pour peindre un grand homme, il faut des pages entières pour caractériser les petits. Un écueil sur-tout à craindre en élevant ainsi un autel aux dieux inconnus, serait de ne pouvoir suffire à la consommation de l'encens, parfum que ces Messieurs hument avec un plaisir d'autant plus grand, qu'ils le méritent moins. Peut-être, d'ailleurs, qu'un pareil ouvrage pourrait se ressentir de l'ennui des sujets, et qu'il paraîtrait de difficile digestion à la plus grande partie des lecteurs. Tout le monde n'est pas aussi heureusement constitué que *Jacques de Falaise*, et il n'est donné qu'à ce normand privilégié d'avaler presque en même-temps, et sans se gêner, *des noix*, *un fourneau de pipe*, *trois*

Digitized by Google

cartes roulées ensemble, une rose avec ses feuilles, sa tige, et même ses épines; un oiseau vivant, une souris vivante, et enfin une petite anguille aussi toute en vie. De pareils débuts promettent beaucoup, et pour répondre à l'attente du public, il se propose d'envoyer sous peu un cartel de défi à notre singe. Sera-ce le *Diable boîteux* qui *engoulera* le normand, cera-ce le normand qui avalera le *Diable*, c'est ce que l'événement ne tardera pas à nous apprendre; j'aurai soin, Monsieur, de vous faire connaître tous les détails de cette lutte; les paris sont ouverts, et l'on distingue déjà un grand nombre de guinées sur le tapis. Il n'appartient à personne de faire son éloge. Toutefois, Monsieur, permettez qu'en passant je vous prie de remarquer que, suivant le précepte d'Aristote, ma lettre a un commencement, un milieu et une fin; mérite fort mince, sans doute, mais qui ne se trouve cependant pas toujours dans les petits articles de nos antagonistes, qui, plus prompts à écrire qu'à imaginer, ne savent jamais, ni commencer, ni finir.

Agréez, Monsieur, etc.

NOTE

Sur les galeries du Luxembourg.

La translation des tableaux de la galerie de Rubens au Muséum, m'a fait naître une idée que je vous prie de publier par la voie de votre journal, si vous la trouvez susceptible de quelque intérêt.

Ces tableaux avaient été faits pour la galerie occupée aujourd'hui par le grand escalier, c'est là où ils sont restés près de deux siècles. Celle où nous les avons vus en dernier lieu avait été consacrée, par Marie de Médicis, pour y retracer l'histoire et les vertus d'Henri IV. Ne pourrait-on pas profiter aujourd'hui de l'état de viduité dans lequel se trouve cette galerie, pour réaliser ce projet? Qu'elle circonstance plus favorable pourrait se rencontrer, que celle de la restauration de l'illustre fa-

Digitized by Google

mille des Bourbons, dont ce grand prince était le chef, et dont le souvenir est si cher aux Français?

Il résulterait ce me semble divers avantages de cette entreprise, celui de rendre à cette galerie sa destination primitive, de rappeler sans cesse la gloire, la bonté et les vertus d'un de nos plus grands rois. Nous ajouterons encore à tous ces avantages, celui de donner occasion à nos habiles artistes de fixer, par de nouveaux chefs-d'œuvre leur réputation, la gloire de l'école française, et sa supériorité sur toutes celles des autres nations de l'Europe. L'exécution de ce projet serait d'autant plus utile, même pour les progrès de la peinture, que le costume français du temps d'Henri IV, sur-tout celui des hommes, était favorable à cet art, et qu'en y introduisant, comme l'a fait Rubens, l'allégorie et la mythologie adroitement ménagées, on pourrait faire des tableaux de sujets français, vraiment historiques.

PONCE.

BEAUX-ARTS.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

BERRUGUETE (ALPHONSE.)

Peintre, Sculpteur, Architecte.

Cet artiste, du mérite le plus éminent, est le premier professeur qui répandit dans le royaume le goût d'un dessin pur et exact. C'est lui qui fit connaître les belles proportions du corps, le grandiose des formes; rien enfin ne lui fut étranger de tout ce qui constitue la peinture, la sculpture et l'architecture.

Il naquit à Paredes de Nava, vers 1480. Son père, Pierre Berruguete, peintre de Philippe Ier, lui donna les premiers élémens. Alphonse, à la mort de son père, ne trouvant point de maître digne de lui, fut en Italie. Valari nous apprend qu'il était à Florence en 1503. C'est

Digitized by Google

alors qu'il copia le plus célèbre carton que Michel-Ange avait tracé, en concurrence avec Léonard de Vinci, pour peindre la guerre de Pise, dans la salle du grand conseil de cette ville (1).

Berruguete fut à Rome en 1504, avec Michel-Ange, son maître, que le pape Jules II avait appelé pour travailler au Vatican. Notre espagnol aida beaucoup Buona Rota; et resta toujours à ses côtés dans cette capitale, où il fit des progrès vraiment extraordinaires. C'est alors que le Bramante, architecte de S. S., chargea Berruguete de faire un modèle de cire en grand du Laocoon, pour le couler en bronze. Il eut pour concurrens Jacob Sansovino, Zacharie Zacchi, de Volterre, et le Vieux, de Bologne; mais Raphaël préféra le modèle de Sansovino.

Berruguete revint à Florence, et Philippe Lippi étant mort, il travailla, quoique sans l'achever à un tableau des religieuses Hyeronimites que Lippi avait commencé. Alphonse resta quelque temps encore dans cette ville, y laissant, ainsi qu'à Rome, plusieurs amis, parmi lesquels on voit avec plaisir figurer Baccio Bandinelli, et André del Sarto.

Il revint en Espagne, riche de pratique et de savoir, et resta quelque temps à Sarragosse, où il fit l'autel de la chapelle et le sépulchre du vice-chancelier d'Arragon.

Désirant connaître Damien Formente, qui travaillait au grand autel de la cathédrale de Houesca, Berruguete le fut voir. Formente se trouva bien de cette visite, car il corrigea sa manière en cherchant à imiter un aussi grand artiste.

De retour en Castille, Berruguete fut distingué d'une manière éclatante par Charles-Quint.

L'empereur le nomma de suite son peintre, son sculpteur, et lui ordonna différens ouvrages, tant pour l'Alcazar de Madrid, que pour le palais que l'on construisait

(1) Les personnes instruites savent que cet ouvrage admirable de Michel-Ange servit d'étude à Aristote de Saint-Galles, à Ridolfo, à Ghirlandaio, François Granicio, Baccio Bandinelli, Raphael d'Urbin, et à tous les grands artistes de ce temps.

Digitized by Google

à Grenade. Bientôt après il fut nommé valet-de-chambre du souverain.

Alphonse de Fonseca, archevêque de Tolède, le fit travailler au grand collége qu'il fondait à Salamanque (1).

L'évêque de Cuença, Jacques Ramirez de Villa Escasa, l'employa pour la galerie du grand collége de son évêché, et l'on peut juger des travaux dont fut chargé Berruguete, puisque l'on employa plus de 150,000 ducats d'or à cet ouvrage.

Berruguete s'étant marié avec une demoiselle de Rioseco, se fixa dans cette ville, où il exécuta le sépulchre de l'évêque de Palencia dans le collège de Saint-Grégoire, et le maître-autel du monastère royal de Saint-Benoît; il y termina beaucoup d'autres ouvrages, et fut occupé tant à Valladolid que dans plusieurs autres villes de la Vieille-Castille.

En 1526, Alphonse fit un marché qu'il conclut en 1532, pour l'église de Saint-Benoît. L'une des conditions expresses était que dans le grand œuvre qu'il allait diriger, il ferait au moins les têtes et les mains tant en sculpture qu'en peinture.

Berruguete fut chargé de la sculpture du chœur de la cathédrale de Tolède, ouvrage magnifique autant qu'immense; (2) il fit aussi la Transfiguration de N. S. que l'on voit au-dessus du fauteuil de l'archevêque, et qui lui valut tant d'éloges.

A la suite de ces occupations constantes, Berruguete devint si riche qu'en 1559 il acheta de S. M. Philippe II la seigneurie de Ventosa, près Valladolid.

Personne jusqu'à présent n'a disputé à cet artiste son mérite singulier et ses connaissances profondes dans les

(1) Le traité portait littéralement que toutes les peintures et statues qui composeraient le maître-autel, seraient toutes de la main de Berruguete.

(2) Tous les marbres pour cette grande entreprise se tirèrent des carrières d'Espeja, et l'albâtre de celles de Cogolludo. Il n'est pas déplacé de dire ici que l'Espagne produit des marbres de la plus grande beauté, et qu'elle en possède en même-temps une variété étonnante.

Digitized by Google

trois arts qu'il cultivait; Palomino dit au f° 47 du premier volume de son ouvrage :

« Berruguete fut celui qui apporta en Espagne, » comme disciple de Michel-Ange, la perfection de la » peinture à l'huile. »

Berruguete cependant se distingua davantage dans l'art de la sculpture, ainsi que le fit son maître. La noblesse des caractères, une anatomie un peu chargée, un dessin correct, et sur-tout le grand art de faire trouver sous les draperies tous les effets du nud, sont les avantages qui constituent sa facture. Il faut ajouter qu'il terminait tout avec un soin particulier.

Dans l'architecture, s'il n'eut pas un goût plus exquis, c'est qu'il suivit un peu trop la manière de son temps, qui offrait des parties exactes et pleines de finesse, mais dont l'ensemble présentait un peu de confusion.

Les Villalpando, les Ruy-Diaz, les Grégoire Pardo, Jean Mancano, Torribio Rodriguez, Pierre Martinez, de Castaneda, Jean-Baptiste et André Hernandez, Dominique Cespedes, Vigarny, étaient des artistes du plus grand mérite qui travaillèrent avec Berruguete aux sculptures, bas-reliefs et ornemens des temples. Quelques-uns d'eux furent si habiles que dans la suite des temps on a donné à Berruguete les produits de leur talent.

Isaac de Helle peignit aussi en 1568 un tableau de l'Espérance que l'on attribue encore à notre Alphonse, et que je rappelle ici comme un hommage au savoir de Helle.

Berruguete fut un des artistes les plus laborieux qui aient existé; Sarragosse, Madrid, Valladolid, Palencia, Santoyo, Paredes de Nava, Villar de Fallades, Médina del Campo, Salamanque, la Mejorada, la Ventosa, Cuenca, Alcalà de Henarès, Tolède, possèdent dans leurs palais et cathédrales des preuves incontestables de la fécondité de cet habile homme.

On admire particulièrement à Grenade les bustes et ornemens du superbe palais commencé par Charles V. On a tort, au surplus, de croire que les bas-reliefs qui sont sur les supports des colonnes soient de lui.

Digitized by Google

Alphonse Berruguete, après avoir laissé des témoignages si honorables de ses nombreux talens, mourut dans Alcalà en 1561.

Le souverain lui fit faire des funérailles de la plus haute magnificence.

F. Q.

LETTRE

DE L'AVOCAT POURETCONTRE.

Vous ne verrez pas, Monsieur, la seconde représentation de *Laquelle des trois;* l'auteur a prudemment retiré cette pièce, et l'annonce qu'on en a faite n'était que l'affiche de consolation ordinaire en pareil cas. Cet acte de modestie désarme la critique : il n'y a donc plus rien à dire sur cette méprise.

J'apprends avec plaisir que votre journal est lu à la cour ; il en peut résulter pour lui de brillans avantages. Je souhaite qu'on lui rende l'encouragement qu'il recevait l'an dernier, et dont il me semble plus digne que jamais. Les bons principes, la saine littérature et l'amour désintéressé de la patrie se sont réfugiés dans cette feuille ; tout le monde la lit avec empressement, et j'observe que les opinions les plus opposées se réunissent pour applaudir à l'esprit qui la dirige. Ainsi, tandis que le *Journal de Paris* plaide avec chaleur une question mal posée ; que celui des *Débats* se livre à tous les charmes d'une nouvelle invention désignée par le nouveau mot d'*ultrà-royalisme*, et que la *Quotidienne* déclare à la multitude de ses abonnés qu'elle est constitutionnelle, le *Mercure de France* suit paisiblement sa route entre ces écueils ; il n'allarme aucun parti, il ne froisse aucun intérêt, et il sait se rendre utile à la puissance sans offenser personne. La sagesse de cette conduite aura sa récompense. Mais pour ne parler que des choses étrangères à la politique, quel plaisir pour vous, Monsieur, d'être l'interprète de la vérité entre la ville et la cour !

Digitized by Google

d'apprendre à celle-ci, par exemple, que M. Raoul Rochette est un pauvre écrivain ; que son mémoire sur *l'improvisation chez les Romains* est un lourd fatras ; que celui de M. Letrôsne sur *la population de l'Attique* est rempli d'aperçus fins, d'idées neuves ; qu'il existe des hommes de lettres dignes de fixer ses regards, et qui n'ont jamais été de *circonstance ;* que les auteurs dramatiques attendent de la justice du monarque la transmission de leur noble héritage à leurs derniers descendans, à l'exclusion des comédiens qui dépouillent les veuves et les orphelins de ceux qui ont le plus honoré leur pays ; que les acteurs, enfin, ne sont point indignes de quelque bienveillance lorsqu'ils ne sont pas aussi mauvais qu'Armand, dont le public attend et hâte de tous ses vœux la prochaine retraite !... Cette tâche va devenir pour votre journal une source inépuisable d'agrémens de toute espèce, et je vous en félicite de bon cœur.

Mlle Paradol-Félis, qui a débuté à l'Opéra dans le rôle de *Didon*, a joué, ou plutôt chanté celui d'*Alceste ;* elle a montré dans tous deux les qualités et les défauts que l'on doit attendre d'une débutante. La qualité de sa voix et le charme de son extérieur doivent l'engager à travailler. Si cette demoiselle s'y décide, nous pourrons avoir un beau et bon sujet de plus.

Ce théâtre nous prépare un ouvrage fait pour mériter l'attention publique ; je veux parler de *Roger, roi de Sicile*, dont le poëme offre des situations tour à tour gracieuses et attachantes. La musique est d'un compositeur justement célèbre ; il m'a fait entendre quelques passages de la partition de cet opéra, et j'ai vivement partagé le plaisir d'une assemblée capable d'en juger. Un mérite que j'y ai particulièrement remarqué, c'est la rapidité des phrases musicales, qui exclut la répétition fastidieuse des mêmes mots ; ainsi lorsque le héros nous annoncera *qu'il retourne dans son camp*, nous n'aurons pas à craindre qu'il mette plus de temps à le dire qu'il n'en faut pour le faire. Dans cette pièce l'action est comptée pour quelque chose, et les cinq décors nouveaux n'y seront qu'accessoires : l'éloge est complet.

Vous savez que l'académie des beaux-arts a reçu dans

Digitized by Google

son sein M. Berton, surintendant honoraire, survivancier de la musique du roi; mais vous ignorez peut-être, et je ne puis vous taire que cette nomination a eu lieu à la pluralité de vingt-huit voix contre une; ce qui, au dépouillement des scrutins, a produit un léger murmure causé par le rire involontaire des membres, qui ne se souvenaient plus de M. Nicolo.

Pour ne plus revenir sur l'institut, je vous dirai, avec un peu d'orgueil, que mon désir est accompli, et que la marche tracée dans ma dernière lettre a été suivie: on a chargé plusieurs membres de cet illustre corps de terminer les débats existans entre MM. Picard et Duval. Cela rappelle que M. Bigot de Préameneu est membre de l'académie; on ne se souviendrait pas aussi facilement de ses titres; son tiers dans cet arbitrage sera le premier. Au reste, il importe que l'académie, fasse de temps à autre, quelques élections semblables, pour justifier les épigrammes dont elle est souvent l'objet.

La comédie du siècle, *le Philinte de Molière*, a été joué dernièrement au Théâtre Français avec un ensemble, un talent qu'il ne m'est pas permis de passer sous silence. Je déplore si souvent la nécessité de vous rendre compte des mauvaises représentations, que je trouve un plaisir bien doux à vous parler de celle-ci. Vous avez déjà deviné qu'Armand n'y jouait pas; cela a répandu un charme délicieux sur cette soirée. Damas qui possédait si bien le rôle de Philinte, est maintenant chargé de celui d'Alceste; il y met une chaleur, une énergie d'expression, une force de sentiment qui lui font le plus grand honneur. Baptiste aîné est bien placé dans l'autre; le ton de la haute comédie lui convient; il y est noble, sensible et vrai. L'espace me manque pour citer les autres acteurs; il suffit de dire qu'ils ont tous fort bien secondé leurs camarades.

L'Odéon a donné, *par ordre, le Chevalier de Canolle* et *le Chemin de Fontainebleau*. Le duc et la duchesse de Berri ont assisté à cette représentation.

Il n'y a toujours rien de nouveau pour l'Opéra-Comique. J'y suis entré l'autre jour par désœuvrement. Ah! Monsieur, quelle thébaïde! on donnait *Jeannot et Colin*;

Digitized by Google

plus, *L'une pour l'autre;* ah! Monsieur, quelle musique! quels acteurs! j'en suis encore tout étourdi, tout transi. A quoi pense Martin? Il ne chante plus. Que fait Lesage? Il ne joue plus. Mme Moreau est éteinte. Richebourg ne vaut rien. Le petit Ponchard a du zèle; Huet fait ce qu'il peut; mais tout cela ne forme pas une troupe. Il n'y a pas dans tout ce théâtre de quoi donner de la vogue au moindre Pont-Neuf. Cela est inquiétant. Son genre est cependant français; et il faut qu'il soit devenu bien détestable pour qu'à ce titre je n'y trouve pas quelque chose. Heureusement Mme Gavaudan va reparaître; le congé d'un mois qu'elle avait obtenu pour rétablir sa santé, est expiré; et nous allons la revoir ce qu'elle a toujours été, charmante. J'ai bien peur que le début de Mlle Lobé, femme Richebourg, ne soit une compensation à l'heureux événement que je vous annonce. J'ai vu jouer cette actrice autrefois, et je tremble. Cependant il convient d'attendre; c'est de la comédie que je lui ai vu jouer, et c'est à Feydeau qu'elle va débuter, il y a bien de la différence.

Le 17 juin, ou l'Heureuse journée, et *les Chansonniers*, sont deux pièces du Vaudeville sur le compte desquelles je vous dois un mot. Il me sera facile de m'acquitter. Il existe entre ces deux ouvrages une analogie frappante : mêmes auteurs, même motif, même sujet, et presque mêmes détails. Quatre demoiselles à marier par-tout; quatre militaires et quatre chansonniers à leur donner; incertitude d'un père et d'une mère jusqu'à ce qu'on ait chanté beaucoup de couplets de circonstance; et enfin, quadruple mariage des deux côtés. Voilà toute l'histoire. De l'esprit, beaucoup d'amour pour la famille des Bourbons, souvent de la gaîté et trop de longueurs. Tel est ce qu'il y a à louer et à blâmer dans ces deux pièces, de MM. Désaugiers et Gentil.

Farinelli n'est qu'une bluette, fondée sur une mince anecdote; mais les auteurs l'ont présentée avec grâce. Ils ont déguisé l'extrême faiblesse du sujet en la couvrant de traits heureux, de couplets bien écrits; les acteurs ont fait le reste. Farinelli est jeune, il n'est pas

Digitized by Google

encore sorti des pages. Sur trois pommes cuites qu'il attend pour son déjeûner, le valet de l'auberge qu'il habite en mange une; deux auteurs, ses voisins, dévorent les autres. Ces Messieurs, habiles à brocher des pièces sur toutes les circonstances, en préparent une sur la mort de Farinelli, qu'un journal a tué. Ils associent à cet oraison funèbre ce chanteur lui-même, qui, pour se venger de leur crédule inhumanité, feint d'avoir empoisonné les pommes de leur déjeûner. Enfin après s'être amusé aux dépens de tous, il les rend à la santé par une ariette; et le garçon d'auberge épouse une petite marchande d'huîtres qui est là pour cela. Mlle Lucie chante bien le rôle de Farinelli, elle pourrait s'appliquer à le jouer d'avantage : la voix de cette intéressante actrice est fort agréable; il est à désirer qu'elle travaille la partie dramatique. Philippe représente on ne peut mieux l'auteur Ardélion, qui s'attribue l'ouvrage de son confrère. Ce rôle est pris dans la nature; on dit même que l'auteur a voulu peindre un de ses collaborateurs que je ne veux pas nommer : dans ce cas il a réussi, tout le monde a reconnu l'original. Guénée n'est pas très-plaisant dans l'autre auteur; il a de la bonne volonté. Edouard est utile; bien placé par-tout, il n'est remarquable nulle part; il donne à son valet d'auberge une assez bonne physionomie. Mlle Betzy est une écaillère très-appétissante; moins d'embonpoint et plus de talent lui siéraient à merveille.

Une grande partie de l'approvisionnement du théâtre des Variétés est faite par un M. Durand, qui change plus souvent son nom, que la forme de ses ouvrages. Je respecterai, comme je le dois, son incognito; il n'appartient à personne de le trahir : en littérature, les convenances équivalent aux lois qui régissent la société civile; c'est un crime d'y manquer. C'est donc à M. *Durand* que je reprocherai le peu de soin qu'il met à compose ses pièces. Il a de l'esprit sans doute, une sorte d[r] penchant à l'observation; mais il abuse d'une malheu[e] reuse facilité; il ne se respecte pas assez, et il fait tro- peu de cas du public. Comment a-t-il pu se flatter qup ce dernier accueillerait son *Cadet Roussel intrigant*? le

Digitized by Google

est vrai que les mêmes spectateurs avaient eu l'air de rire de *Jocrisse grand-père*. Mais de bonne foi, est-ce à des personnes raisonnables et sur un théâtre où l'on compte quelques bons acteurs, qu'il faut offrir de telles parades ? Je vous reparlerai de ces pièces ; le temps me presse. Je me hâte de vous apprendre, Monsieur, la transaction amiable que j'ai encore conseillée entre les administrateurs des Variétés et Mlle Cuisot, elle vient d'avoir lieu à la satisfaction de tout le monde.

Une autre action plus sérieuse vient d'être intentée par une dame Fornerod née Quimper, à la descendante de Corneille, qui exploite si bien le souvenir de ce grand nom. Chacune prétend être la seule descendante en ligne directe. On a d'abord commencé cette réclamation avec toutes les politesses d'usage ; déjà les malices s'en mêlent, et le public attend les injures : j'espère cependant les prévenir. En ma qualité d'*Avocat des comédiens*, je suis le défenseur de beaucoup plus de gens qu'on ne pense. Ma clientelle ne se borne pas aux acteurs qui se montrent sur les théâtres ; tous ceux qui se produisent en public, à quelque degré de scandale que ce soit, rentrent dans mes attributions. C'est à ce titre que je suis saisi de la discussion élevée entre les susdites dames. Mais avant de hasarder aucun jugement, il faut que je consulte les sacs, que je lise les pièces qui m'ont été adressées par toutes les parties, et c'est de quoi je m'occupe. Ainsi donc jusque-là, cette lettre n'étant à autres fins,

Je suis, etc.

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens.

DU DERANGEMENT DANS L'ORDRE DES SAISONS.

Tandis que tout est dans le désordre sur ce globe, et que les gouvernemens s'occupent ou feignent de s'occuper à chercher les moyens d'y remédier, cette confusion semble s'étendre jusqu'à la nature, les saisons paraissent aussi dérangées que la politique. La fin de l'hiver

Digitized by Google

nous a donné des jours dont on aurait remercié le soleil au milieu de l'été, et l'été vient de nous en faire essuyer qui auraient excité des murmures au milieu de l'hiver. Un froid embrumé, des pluies morfondantes ont déshonoré le mois de juin et de juillet; et il paraît que cette méprise du temps est presque générale dans tous les pays compris entre le Rhône et la Tamise, du moins par les lettres de Lyon, de Bruxelles; on voit qu'on y éprouve la même température.

On y gémissait tristement auprès des foyers, quand le bruit s'est répandu qu'on avait découvert des taches nombreuses dans le soleil. On assure néanmoins qu'il n'y a rien à craindre, que les pluies dont on s'allarme n'ont rien d'extraordinaire aux mois de juin et de juillet; que cette humidité désordonnée est une espèce de crise à laquelle la nature est assujétie, à peu près tous les neuf ans soit, dit-on, par la révolution de l'apogée de la lune, soit par une période physique. On cite en preuve les journaux des années 1767, 1768 et 1769, par lesquels ont voit qu'en effet ces trois étés n'ont dû être ni moins tristes, ni moins désolans que celui-ci.

Mélanges de politique et de littérature, extrait des Annales de M. Linguet, année 1777.

Cet article a été fourni par M^me^ de Genlis.

INTERIEUR.

Une ordonnance du 10 juillet a nommé les princes de la famille royale grands'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

— Par une autre ordonnance, le roi a annullé les exemptions accordées sous le gouvernement précédent pour le droit de port d'armes de chasse. Tous sans exception sont assujétis au droit de 15 fr. En effet, la charte ne reconnaît point de privilégiés.

— Une ordonnance du 17 prescrit de faire une nouvelle édition des cinq codes qui nous régissent; elle contiendra les changemens que l'ordre actuel nécessite, et par conséquent la suppression des dénominations, expressions et formules qui rappellent les divers gouvernemens antérieurs au retour de S. M. La loi sur la suppression du divorce sera comprise dans cette édition.

— Par autre ordonnance, le roi a créé des commissaires-priseurs

Digitized by Google

dans les villes de Marseille, Nimes, Bordeaux, Lyon, Rouen, Lille, Bayonne, Montpellier et Caen.

— Par une ordonnance du 17, le roi a organisé la garde nationale du royaume. Les dispositions très-étendues de cette ordonnance nous empêchent de la rapporter : c'est le code militaire de cette arme.

— Ordonnance du 19 qui proroge au 1er septembre prochain le délai pour les déclarations à faire relativement aux tissus de fabriques étrangères qui sont prohibés; il était expiré le 1er juillet.

— Le ministre de l'intérieur a écrit à MM. les préfets, que considérant les mesures d'épuration des maires et adjoints comme terminées, il les prévient qu'à l'avenir les propositions de destitutions des maires, des adjoints et des conseillers municipaux lui devront être faites par des arrêtés particuliers, motivés et accompagnés de pièces.

— Le ministre de l'intérieur, par une lettre du 4 juillet, a recommandé aux préfets de faire exécuter toutes les dispositions qui régissent l'instruction publique.

— Une lettre du ministre des finances adressée aux préfets, a pour objet d'empêcher que les fonctionnaires publics n'excitent personne à faire l'abandon de sa quote-part dans l'emprunt de cent millions. Le roi ne veut recevoir que le don du zèle et de l'amour.

— Le roi a autorisé la ville de Pont-sur-Seine à changer son nom, et à prendre celui de Pont-le-Roi. Les marques de dévouement que cette ville, si maltraitée en 1814, a données à la cause sacrée, lui ont mérité cette faveur.

— M. Gallatin, envoyé extraordinaire des Etats-Unis de l'Amérique, a présenté ses lettres de créance au roi.

— Sa Majesté a daigné confirmer les privilèges dont l'académie avait autrefois joui; ils consistent dans le droit que son directeur a d'être introduit auprès du roi, de lui soumettre sans intermédiaire les nominations qu'elle a faites; il harangue Sa Majesté au nom de l'académie. Les médailles frappées par ordre du roi, dans les événemens publics, sont distribuées à tous les académiciens, et trois d'entr'eux ont des places aux spectacles de la cour.

— Le roi a nommé une commission pour s'occuper de l'organisation de l'instruction publique. Les membres de cette commission sont MM. de Beausset, évêque d'Alais; l'évêque d'Aire; le vicomte de Chateaubriand, le comte de Fontanes, et Royer-Collard. M. l'évêque d'Aire n'ayant point accepté, M. l'abbé d'Etchegarai a été nommé à sa place. Toutes les maisons d'instruction, toutes les écoles sont sous l'inspection de la commission d'instruction publique, à l'exception des séminaires.

— Sa Majesté a été à Saint-Denis visiter la maison royale qu'il a établie pour l'éducation des filles des défenseurs de l'état. Il y a été reçu comme un père chéri et bienfaisant doit l'être de ses enfans.

Digitized by Google

Par une marque insigne de faveur, il a daigné attacher lui-même la cravatte du drapeau de la garde nationale de cette ville, et quelques jours après M. le grand aumônier est retourné à Saint-Denis pour bénir le drapeau.

— M. Thomas a obtenu, à la dernière exposition, le grand prix de peinture. Le public, et la section de peinture l'avaient décerné à M. Lancrenon, qui n'a eu que le second. Toutes les sections réunies l'ont donné à M. Thomas, qui ne l'a emporté que d'une voix. L'institut a cependant déclaré qu'il regrettait de n'avoir pas deux premiers prix à donner.

— L'académie des inscriptions avait proposé pour sujet de prix d'expliquer le système métrique d'Hiéron d'Alexandrie, et d'en donner le rapport avec les autres mesures des anciens. Le prix a été décerné à M. Letrosne, actuellement membre de l'institut, mais qui n'y a été nommé que postérieurement à la remise de son mémoire.

— M. le baron de Lessert et M. le baron Maurice, maître des requêtes, ont été nommés associés libres par l'académie des sciences.

— La cour de cassation a rejeté le pourvoi de Babeuf, Dufei, Zenowitz et Laurent-Beaupré, dans l'affaire du *Nain tricolore*; Bouquot s'était désisté de son pourvoi. On se rappellera qu'ils ont été condamnés à la déportation.

— La cour de cassation ayant rejeté le pourvoi de Pleignier et de ses complices, ils ont subi leur jugement le 27 de ce mois. La voiture ayant été les prendre à Bicêtre, où ils avaient été transférés, Pleignier fut si abattu pendant toute la route, qu'il pouvait à peine supporter la voiture, Carbonneau gémissait sur le sort de sa famille, et Tolleron montrait plus de fermeté et de résignation. Après la lecture qui leur fut faite de leur arrêt, les secours de la religion leur ont été offerts, et ils les ont acceptés. Carbonneau et Tolleron paraissaient, en allant au supplice, écouter attentivement les exhortations de leurs confesseurs. Pleignier ayant plusieurs fois dans l'après dîner répété qu'il voulait parler au roi, M. le chancelier s'est transporté à la prison; il ne paraît pas que ses déclarations aient quelque importance, et seulement il cherchait à prolonger son existence. En effet, l'exécution qui devait se faire à six heures n'a eu lieu qu'à huit heures passées. Le public s'y était porté en foule, le plus profond silence régnait; mais à peine Pleignier a-t-il eu subi le supplice, que les cris de *Vive le roi!* se sont fait entendre de tous les côtés.

— Tandis que ces parricides expiaient leur crime, un autre grand coupable était puni du sien à Lyon. Le général Mouton-Duvernet ayant été condamné à mort à l'unanimité par le conseil de guerre, et son pourvoi en révision ayant de même été rejeté, il a été conduit à la mort le 26 au matin. Ce général ayant su la veille le rejet de son pourvoi, a demandé qu'il lui fût donné un confesseur, et il a trouvé dans la religion de puissantes consolations. Il a reconnu et hautement avoué tout le mal qu'il avait fait, et a dit qu'il avait eu tort de suivre le système de défense auquel il s'était

Digitized by Google

livré. On l'a conduit en voiture au lieu de l'exécution; deux ecclésiastiques l'accompagnaient, et il récitait avec eux les prières des agonisans. Il voulait ne pas avoir les yeux bandés; mais son confesseur exigeant qu'il eût un bandeau, lui-même se l'est attaché sur-le-champ, et auparavant il a récité tout haut le *Domine salvum fac regem*. Au moment où il levait les mains au ciel, la troupe a fait feu. Sa vie fut coupable, mais sa mort édifiera tous les chrétiens.

— Le fils de Regnault-de-Saint-Jean-d'Angely vient, dit-on, de débarquer au Hâvre, muni des pouvoirs de son père pour vendre les biens qu'il avait en France.

— Un bâtiment appartenant au port de Marseille ayant été rencontré à la hauteur de Civita-Vecchia, fut chassé par un corsaire tripolitain. L'équipage abandonna le vaisseau et se sauva à terre. Le corsaire prit le bâtiment et l'emmena à Tripoli. Le pacha ayant su que la prise était française, l'a fait remettre au consul du roi.

— On annonce l'arrivée prochaine, à Paris, de S. E. le cardinal Pacca, qui se rend en France pour y traiter des affaires civiles de l'église gallicane. M. Courtois de Pressigny, évêque de Saint-Malo, qui revient de Rome, est arrivé au Bugei. M. l'évêque de Sisteron, qui était resté en Angleterre, est, dit-on, de retour en France.

— MM. les maréchaux duc de Conégliano, comte de Jourdan, duc de Trévise, de Tarente, de Reggio, d'Albufera; comte de Gouvion Saint-Cyr, duc de Coigni, comte de Beurnonville, duc de Feltre, de Valmi, et comte Pérignon, ont tous prêté serment entre les mains du roi. M. le comte de Vioménil, qui était absent, a prêté le sien quelques jours après.

— La médaille frappée pour le mariage de Mgr. le duc de Berri, représente d'un côté la tête de S. M. Louis XVIII, très-ressemblante; sur l'autre face est le génie de la France, tenant deux couronnes. Au milieu de l'une on lit ces mots : *Carolus Ferdin.*, et dans l'autre *Carolina Ferdin*, au haut : *spes altera regni.*

EXTERIEUR.

Le duc de Cambridge est arrivé de Hanovre pour assister au mariage de la princesse Marie, sa sœur, avec le duc de Glocester. Il était attendu pour cette cérémonie, qui a dû se faire le lundi 21 juillet. La tendre affection qui les unit a fait que la princesse, sa sœur, a désiré attendre son retour; c'est lui qui doit la remettre à son mari. La princesse portera le manteau royal de velours rouge et un diadême en pierreries. Tous ses vêtemens seront de fabriques nationales, et elle a fait connaître son désir que toutes les dames qui assisteraient à la cérémonie, ne portassent pas d'autres étoffes que celles fabriquées en Angleterre.

— L'armée anglaise a laissé en Sicile un monument glorieux et utile de son séjour dans cette île. Elle a construit près du cône le plus élevé de l'Etna, à environ 9,000 pieds au-dessus du niveau de

Digitized by Google

la mer, un petit bâtiment qui contient trois pièces et une écurie; on le nomme *la casa inglese*. On lit au-dessus de la porte cette inscription: *Ætnam perlustrantibus has ædes Britanni Sicilia, anno salutis* 1811.

— Il existe en Allemagne une Mme Krudener, qui depuis quelque temps se mêle de tenir des conférences publiques sur la religion. Elle a de nombreux prosélites, puisqu'à l'une de ses assemblées il y avait plus de 500 personnes. Elle réside maintenant à Kreusach, dans le haut margraviat de Bade. Apparemment que dans ses pieuses instructions elle ne cite pas le précepte formel de saint Paul, qui recommande aux femmes d'écouter et de garder le silence.

— Les arbitres nommés pour examiner les droits des divers prétendans au duché de Bouillon, et prononcer sur leur validité, ont admis les prétentions de M. le prince de Rohan et rejeté celles de M. Philippe d'Auvergne, qui est au service de l'Angleterre.

— Des lettres de Philipsbourg annoncent la rupture d'une digue du Rhin vers l'endroit où une partie de la Saalbach s'y réunit. En Hollande, toutes les prairies qui environnent le Rhin et l'Issel sont sous l'eau.

— Le grand duc de Hesse a pris possession, le 11 juillet, de la ville de Mayence, mais la ville seule est mise entre ses mains. La citadelle, les forts et toutes leurs dépendances, restent au pouvoir des troupes de l'Autriche et de la Prusse, qui y tiendront des garnisons. Le duc de Hesse prend le titre de grand duc du Rhin.

— Une femme belge, mariée en Angleterre, était venue dans son pays natal pour embaucher des ouvrières en dentelles et les emmener avec elle; celles-ci ont été arrêtées à Ostende au moment où elles s'embarquaient, non pas à cause de leur émigration, mais parce qu'elles avaient pris les patrons, qui sont une propriété très-importante des maîtres de fabrique.

— La deuxième chambre des états-généraux du royaume des Pays-Bas a admis, sur le rapport de la commission qu'elle avait nommée à cet effet, l'uniformité des poids et mesures dans tout le royaume, à la majorité de 70 voix contre 2. Le roi vient d'augmenter l'escadre hollandaise qui croise dans la Méditerranée, de deux frégates, en sorte qu'elle consiste actuellement en six frégates. On pense qu'elle fera sa jonction avec la flotte anglaise, pour coopérer à l'expédition d'Alger. Les Napolitains arment de leur côté contre les barbaresques. Les Algériens évacuent toutes leurs richesses dans l'intérieur des terres. La flotte de lord Exmouth est partie de Portsmouth, on l'a vue passer à la hauteur de l'île de Portland, avec un vent favorable pour sortir de la Manche. Elle consiste en vingt-trois bâtimens, dont un de 120 canons, *la Reine Charlotte;* un de 98, quatre de 74, quatre grosses frégates, et les autres de diverses grandeurs.

— La Russie a fait annoncer qu'elle allait payer en Allemagne les dettes qu'elle y avait contractées et qui étaient arriérées.

— L'empereur a envoyé au prince royal de Suède 200 croix de Saint-Georges en argent, pour les distribuer aux soldats suédois qui se sont le plus distingués dans la dernière guerre.

Digitized by Google

MERCURIALE.

Le temps des bonnes mœurs est revenu ; elles sont donc choquées de voir courir dans Paris des femmes revêtues d'un costume demi-militaire : ces dames l'affectionnent particulièrement. La police pourrait fixer ses regards sur les inconvéniens de ce carnaval perpétuel, dont le moindre est de produire des méprises étranges, et aussi fâcheuses pour les femmes que pour les maris.

La mémoire de Henri IV est le titre d'une enseigne fort bien peinte que l'on admire rue Saint-Honoré en face celle du Four. Notre muséum en plein vent est d'une richesse immense ; hélas ! ! !....

A Paris, tout est spectacle et mode. Dans ce moment il faut avoir une travée à Notre-Dame, une tribune à l'institut, une loge pour l'opéra de *Natalie*, et sans doute une fenêtre à la Grève, afin de varier.

Le *Diable boîteux* s'est engagé à mériter l'honneur de notre critique : il ne tient pas sa promesse. Destouches pressentait l'existence de ce pauvre *diable* lorsqu'il fit ce vers applicable :

Avez-vous à *lâcher* encore quelque sottise ?

A la séance de l'académie des inscriptions et belles-lettres, M. Raoul-Rochette a été fort applaudi par les dames, qui ne l'ont pas entendu. Les savans ne l'ont pas applaudi, parce qu'ils le comprenaient bien.

Mémoire, *Exposé*, *Réplique*, *Lettres*, voilà où MM. Picard et Duval en sont. Où donc est l'huissier du comte Almaviva pour leur crier, avec sa petite voix claire : *Silence*, *Messieurs !*

En parlant de l'œuf bordelais qui annonce le retour de Buonaparte, et que l'on fait voir par curiosité à Londres, on a oublié la circonstance principale : c'est que Buonaparte est dedans.

MM. Georges Duval et Rochefort n'ont pas été présentés au duc de Berri, comme un journal l'a prétendu. A la vérité, lorsque le prince sortit du spectacle ces

Digitized by Google

Messieurs étaient immédiatement derrière lui; mais rien n'a prouvé que quelqu'un y prit garde.

ANNONCES.

Méthode facile pour bâtir les églises, les chapelles, les cimetières et les presbytères des campagnes, 75 cent.; *Les petits Bâtisseurs*, 1 fr.; *Du fléau des incendies, moyen d'en garantir les habitations*, 50 c. Les trois ouvrages réunis, franc de port, 3 fr. Se trouvent chez l'auteur, M. Cointereau, à Sainte-Perrine de Chaillot, n° 99, et chez Delaunay, libraire, galeries de bois, au Palais-Royal, et Brunot-Labbe, quai des Augustins.

Ces trois brochures ont été présentées à S. Ex le ministre de l'intérieur, qui les a accueillies, car elles présentent des vues utiles et des moyens économiques. Les hommes et les circonstances *d'un certain temps* n'ont pas favorisé M. Cointereau. S. A. R. Monsieur l'avait pris sous sa protection en 1788; le feu roi lui avait donné des marques d'intérêt. Cointereau, attaché à ses illustres protecteurs, défendit leurs bienfaits avec une vivacité très-loyale, mais très-peu circonspecte. Certes nous ne l'en blâmerons pas, et autant qu'il est en nous nous cherchons à lui faire rendre par ses contemporains une justice tardive. On s'est vengé de l'homme sur sa découverte, ce qui était facile, car ses ennemis étaient ses juges. Excepté dans le Lyonnais, où le *pisé*, c'est-à-dire, la bâtisse en terre, prend les formes les plus commodes et les plus élégantes, et cela de temps immémorial, il est reconnu que par-tout ailleurs la bâtisse en terre est celle du pauvre, dont elle affiche au-dehors par sa laideur, l'extrême misère. Cette bâtisse devient non-seulement plus laide mais plus incommode lorsqu'on l'entremêle avec celle en bois, par les différentes retraites que prennent ces deux corps, ensorte que l'on ne voit de tous côtés que des scissures par lesquelles l'air et l'eau ont un libre passage. Le pisé obvie à ces graves inconvéniens; mais l'auteur a fait bien plus, il a inventé

Digitized by Google

un instrument qu'il a nommé *crescise*, avec lequel il forme la terre même du sol en gros moëllons très-durs et compactes, il les lie avec l'argile détrempée, et le mur finit par être d'une seule pièce. La crescise peut donner toutes les formes, offrir des moulures et des ornemens, servir à élever des colonnes, ensorte que les jardins du riche, sa ménagerie, ses basses-cours peuvent être décorés à peu de frais par des bâtimens qui ne sont ordinairement destinés qu'à l'utilité. Les vues de l'auteur nous ont paru très-saines, et la lecture de ces opuscules sera utile à tous les propriétaires. On ne peut contester aux Anglais de profondes connaissances en économie rurale; ils ont fait venir Cointereau, et lui ont fait élever plusieurs bâtimens pour leur servir de modèles. La méthode est simple et facile, car ce sont des ouvriers anglais qui ont exécuté sous ses ordres, et il ne communiquait avec eux que par interprète.

Notice par M. Michel Berr sur les Benjamites, poëme traduit de l'hébreu par M. de Malleville. Chez Egron, imprimeur, rue des Noyers, n° 37.

M. Berr examine la question si véritablement le poëme de M. de Malleville a été traduit de l'hébreu; il paraît en douter, et ses connaissances dans la littérature hébraïque rendent son opinion d'un grand poids. Cette dissertation n'a rien de pesant ni d'ennuyeux; l'auteur a su y jetter de l'agrément par la comparaison qu'il a faite de quelques autres morceaux de littérature.

Les Lis, idylles sur les événemens de 1814 et 1816; par M. B. Chez Bobée, imprimeur, rue St.-Paul, n° 2.

Nous rendrons compte de cette brochure.

Journal général de la littérature de France, sixième cahier, juin 1816. Chez Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n° 17.

Ce journal rend un compte intéressant de tout ce qu'il y a de nouveau dans la librairie française, et n'est pas seulement utile à ceux qui en font un objet de commerce.

Galignani's repertory, of English litterature (8th. year.) On souscrit à Paris, rue Vivienne, n° 18, à la librairie de Galignani, rédacteur de ce journal, qui

Digitized by Google

paraît tous les mois. Prix de la souscription : 36 fr. par an pour toute la France, port franc ; 40 francs pour l'étranger : pour six mois, 20 fr., 22 à l'étranger ; chaque numéro 3 fr. 50 c.

Ce journal est à sa huitième année, il avait été suspendu à cause des événemens de 1815, et le quatre-vingt-neuvième numéro vient de reparaître.

La littérature anglaise jouit depuis si long-temps d'une estime générale, que l'on doit accueillir avec empressement un ouvrage qui nous rend un compte fidelle de tout ce qu'elle produit de nouveau. Les journaux en ce genre sont très-multipliés en Angleterre et si coûteux, qu'il est d'un grand avantage de trouver réuni dans celui-ci tout ce que nous avons intérêt de connaître. Chaque numéro est de huit feuilles ; nous en extrairons des morceaux.

L'anti-martial, ou *les extravagances de la guerre*, boutade d'un poëte ; par F. de T. In-8°. Prix : 60 cent., avec cette épigraphe :

Bien heureux sont les pacifiques.

Chez les marchands de nouveautés.

M. *Demmenie* continue tous les soirs ses intéressantes expériences dans l'ancienne salle de M. Olivier, rue Neuve-des-Petits-Champs, vis-à-vis la trésorerie. Il joint à une merveilleuse dextérité des connaissances étendues dans l'art de la verrerie ; et ceux à qui des notions peuvent suffire, sont certains d'en prendre de bonnes en l'écoutant. L'émail et le verre prennent en peu d'instans sous ses doigts les formes les plus élégantes et les plus variées, tantôt c'est une fleur ou bien un oiseau. On a en outre le plaisir de voir mouver de très-jolis tableaux, dont l'un représente avec une grande fidélité une marine et un coucher du soleil.

Errata du dernier numéro.

Page 454, ligne 29, au lieu de *penatis*, lisez *peccatis*.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.



AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

LES DÉSIRS.

Parvum parva decent. HOR. Ep.

Auprès du feu quand je tiens les pincettes,
De mes désirs roulent les tourbillons;
Aussi nombreux que ces vaines bluettes
Que je fais naître en poussant mes tisons.

Du genre humain une bonne partie
A désirer aime à passer sa vie;
Car c'est, hélas! lorsqu'on y pense bien,
Un sot état que ne désirer rien.

Un financier aussi lourd que sa caisse,
Dort le matin, il dort aussi le soir.

Digitized by Google

Lassé du jour, lassé de sa richesse,
Il vit sans crainte, ainsi que sans espoir.
Il est midi, lui dit son secrétaire ;
Eveillez-vous. Il répond : Pourquoi faire ?

Or la fortune, ou prudente ou sévère,
D'un pareil mal a su me garantir,
Et l'or chez moi n'éteint pas le désir.
Accourez donc, vous qui d'une chimère
Connaissez l'art de former un plaisir.

Je voudrais bien voir le champ de mon père
Jusques ici prolonger ses sillons!
Dit le berger couché sur la fougère.
J'aurais alors grand nombre de moutons;
Et quatre chiens de la plus belle taille
M'entoureraient, prompts à livrer bataille
A tous les loups, tyrans de ces cantons.

Je voudrais bien avoir un vaste empire!
En déjeunant s'écrie un fils de roi;
Et dans le cercle où je ferais la loi
Voir le soleil sur tout ce qui respire
Suivre son cours, sans sortir de chez moi.

Je voudrais bien donner à ma poupée
Nouveau bonnet et plus joli jupon!
Dit un enfant dont l'âme est occupée
Du soin d'orner un buste de carton.

Je voudrais bien montrer sur le théâtre
Mes vers pompeux et mon style éclatant!
Dit, plein d'orgueil, un poëte idolâtre
De ses travaux, que le sifflet attend.

Je voudrais bien avoir l'aile rapide
De cet oiseau qui porta Jupiter;
Et dominer, dans mon vol intrépide,
Tout à la fois l'air, la terre et la mer!
Tels sont les vœux du comte de Tufière,
Qui, par l'orgueil, gonflé comme un ballon,
Comme un ballon, dans sa démarche altière,

Digitized by Google

Semble planer sur le vaste horison,
Et dont les pieds restent dans la poussière.

Vous soupirez, aimable Zénobé,
Et vos beaux yeux mouillés de quelques larmes,
D'un cœur ému trahissent les alarmes.
Dans le chagrin votre esprit absorbé,
Des plus doux biens ne goûte plus les charmes.
Qui vous condamne à ces cruels soucis?
Voyez-vous fuir vos plus tendres amis?
Ah! dites-vous, un costume à la mode
Que vous refuse un époux incommode
Cause vos pleurs.... Excusez si j'en ris.

Je ris aussi quelquefois de moi-même.
Combien de riens auxquels je tiens encor!
Combien de fois, plein d'une erreur extrême,
Je poursuivis, dans un pénible essor,
Les plus grands maux au lieu du bien suprême,
Et la fumée en des nuages d'or!

Volez, Désirs, troupe utile et frivole,
Que l'Espérance accompagne toujours!
Sur l'univers, comme les fils d'Eole,
Vous répandez, en suivant votre cours;
Et la tempête et le frais des beaux jours.
Volez, suivis de Soucis et d'Amours!
Puisqu'il le faut visitez ma retraite:
Je suis mortel, je dois subir vos lois.
Mais, s'il se peut, dans mon ame inquiète,
Sans les amours arrivez quelquefois.

J.-P. Brès.

ÉNIGME.

De l'esprit et du corps j'entretiens l'embonpoint;
J'étale sur le teint et les lis et les roses.
Celui qui ne m'a point
N'est pas riche quand même il aurait toutes choses.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je présente un état agréable ou fâcheux.
Mon aspect est flatteur; je souris au jeune âge
Qui se plaît à rêver un avenir heureux;
Mais je suis dédaigné du penseur et du sage.
Méditez, en effet, mon bizarre destin:
Mon aurore éblouit par sa vive allégresse;
Je suis paré de fleurs; cependant la tristesse,
Compagne des soucis, devance mon déclin:
Plus de ris et de jeux, partant plus de tendresse.
La rose autour de moi se transforme en cyprès,
Et je compte mes jours par de cuisans regrets.
Sept élémens, lecteur, composent ma structure.
En les décomposant chez moi tu pourras voir
Le mois qui ressuscite et pare la nature;
Un musulman titré, ferme appui du pouvoir;
Un être peu commun, doux charme de la vie;
Du peuple volatil le chant délicieux;
D'un objet feint ou vrai la fidelle copie;
Ce qu'on exige ici dans la langue des dieux;
Un redoutable mal; la sœur de la vengeance;
Ce qui défend nos jours en toute circonstance;
Un nom prééminent révéré dans les cieux;
Un habitant des airs, un élément, un sage.
Veux-tu me diviser par égale moitié?
Vois un être léger, capricieux, volage,
Et ce qu'un sexe, enfin, déguise sans pitié.

Par M. CHARTIER DE CHENEVIÈRES.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot du Logogriphe est *Métamorphose*, dans lequel se trouve Mère, Omar, Port, Ose, Métaphore, Ame, Prose, Prothée, Or, Homere, Homme, Orphée, Rose, Trophée, Mer, Homar, Mort, Rome.

Digitized by Google

LA NOUVELLE EMMA,

Ou les Caractères anglais du siècle; par l'auteur *d'Orgueil et Préjugé*, traduit de l'anglais. Quatre vol. in-12. Prix : 10 fr., et 12 fr. 50 cent. franc de port. Chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23; et Roger, libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, n° 11.

Les mères peuvent le faire lire à leurs filles.

Cette épigraphe pouvant n'être qu'un piége tendu à la bonne-foi des acheteurs, je commencerai par assurer qu'elle a une très-juste application. Le respect pour les mœurs est exactement conservé; les incidens en petit nombre, présentés dans le cours de l'ouvrage, servent uniquement à mettre en jeu les caractères des personnages; les uns ont des ridicules, d'autres des défauts mêlés de bonnes qualités. On ne doit point s'attendre à trouver ces grands événemens qui agitent l'ame avec violence; il n'y a pas dans ce roman la plus petite tour, ni le moindre revenant, quoiqu'il soit d'origine anglaise. C'est le tableau de l'intérieur d'une société de campagne, et il n'est pas dépourvu d'intérêt. Malgré cet éloge, la critique aura son tour, mais avant je dirai en proposition générale, que le meilleur roman est non-seulement très-peu utile, mais même, considéré relativement au bon emploi du temps, qu'il est nuisible. En effet, si une jeune personne commence son cours de lecture romanesque par ce qu'il y a de meilleur, il n'est rien de moins certain qu'elle aura toujours cette sage précaution; mille piéges lui sont tendus, et n'y eût-il que sa propre curiosité, elle finira par ne plus choisir. Je ne crois pas être moraliste trop sévère en affirmant que le temps consacré à la lecture d'un roman est perdu pour la véritable instruction, et qu'il est au moins pris sur celui qui appartient à des soins importans, ou bien à un travail utile. Je vais cependant rendre compte d'un

Digitized by Google

roman, voilà entre ma pensée et un acte bien positif, une dissidence remarquable; j'en conviens, mais un torrent débordé n'est point arrêté dans ses ravages en voulant élever une digue au milieu de son cours; placez-là sur ses bords, et peut-être parviendrez-vous à empêcher de plus grands malheurs. Une bonne réflexion que les miennes auront fait naître, soit à une mère de famille trop indulgente, soit à sa jeune fille, sera pour moi un grand succès.

Emma est charmante, elle a vingt et un ans, des talens que ses dispositions naturelles lui eussent permis de porter très-loin; mais il eût fallu faire des études suivies, avoir une teinte de caractère dont Emma ne se croit point dispensée, mais qu'elle remet toujours au *lendemain*. M. Woodhouse, son père, n'est point infirme, il a seulement une disposition nerveuse si irritable, que toujours près d'être incommodé, sans jamais le devenir, il se livre perpétuellement aux petits soins qui conservent sa santé dans un juste équilibre. Le caractère n'a rien cependant de petit, car cette inquiète surveillance s'étend à tout ce qui l'entoure. Le froid, le chaud, le serein, l'inquiètent pour les autres autant que pour lui-même. Si dans les repas, dans les thés qu'il donne, il n'offre pas avec une grande largesse, ce n'est pas parcimonie, mais un accident pourrait arriver, et il en tremble. Heureusement qu'Emma, sa fille chérie, fait avec art disparaître tout ce que la manie de son père aurait de désagréable pour ses hôtes.

C'est en bas âge qu'Emma perdit sa mère, elle n'en peut avoir de souvenir. La fortune de M. Woodhouse lui a permis de donner à sa fille Mlle Taylor pour institutrice. La suite de l'ouvrage prouvera qu'elle était une digne maîtresse; seulement elle a trop vu les bonnes qualités de son élève, et point assez les défauts qui pouvaient leur nuire. Emma a beaucoup d'esprit, mais point de jugement, car celui-ci naît de la comparaison des idées, des choses et des personnes; à son âge on n'a rien acquis de tout cela. Quand on est doué de grandes facultés morales et qu'on les emploie sans réflexion et sans guide, on fait des fautes, de grandes fautes; je ne dis pas de

Digitized by Google

criminelles, car d'une part le cadre de l'auteur n'en comporte pas de pareilles, mais on trouble la société, on fait du mal à tout ce qui nous entoure; quand on réfléchit ensuite, que le cœur est sensible et l'esprit délicat, on est mécontent de soi, et combien alors on se trouve malheureux; telle est Emma.

M. Woodhouse est trop occupé d'éviter un rhume, pour se livrer à de grands intérêts. Son caractère dramatique est parfaitement conservé, et si bien que c'est lui qui donne d'une manière inattendue l'heureux dénouement des petites aventures d'Emma.

Le grand malheur de celle-ci était donc de trop présumer d'elle-même.... Son premier chagrin fut de se séparer de M^lle^ Taylor, qui se marie à M. Weston, homme d'un excellent caractère, qui a des manières agréables, un âge convenable, et une fortune *compétente*. Les regrets de la séparation sont d'autant plus vifs, que M^me^ Weston les méritait.

Emma demeure à Highbury, grand village, et même presque ville; M. Woodhouse qui n'a pas la moindre force de corps ni d'esprit, ne cesse de regretter M^me^ Weston. Emma ne voit les ridicules de son père que pour les réparer, elle les rejette sur son état vaporeux, et il est tel que les pas de ses promenades d'été et d'hiver sont calculés; il les parcourt suivant l'état du ciel, qu'il observe soigneusement.

M^me^ Weston demeure à Runsdall, terre que son mari a achetée de ses profits dans le commerce, il a pu en se mariant ne pas chercher la fortune. Sa première épouse lui a laissé un fils nommé Franck Churchill. Le jeune homme a été adopté par son oncle maternel, un Churchill. A l'époque du second mariage de son père, Franck est majeur, vit chez son oncle qui, n'ayant point d'enfans, lui a fait prendre son nom. Milady Churchill aime passionnément le neveu de son mari, et c'est par là seulement qu'elle a un rôle soutenable; car cette femme, toujours se plaignant d'être malade, est insupportable à tout le monde. Ses capricieuses volontés se succèdent si vîte, qu'elle en a toujours quelqu'une en réserve à opposer aux désirs des autres, et comme elle est riche,

Digitized by Google

ses volontés sont despotiques. M. Weston sacrifiant l'amour paternel à l'avantage de son fils, l'a confié à son oncle Churchill, et c'est seulement quand il va à *Enscombe* qu'il peut voir Franck.

La société de M. Woodhouse éprouve un grand vide par la perte de Mlle Taylor; elle est composée de M. Knigthley, dont le frère a épousé la sœur aînée d'Emma, de M. Elton, vicaire d'Hygbury, de Mme Bates, et de sa fille puînée; et d'une Mme Godard, maîtresse de pension. Toutes ces dames *sont très-prômptes à accepter les invitations qui leur viennent d'Hartfield;* on va les chercher en carrosse, et elles s'en retournent de même toutes les fois que *Jacques, ses chevaux, et M. Woodhouse ne trouvent pas que ce soit une corvée trop forte.*

Mme Bates, veuve de l'ancien vicaire d'Hygbury, âgée, un peu sourde, jouit d'autant de considération que l'on peut en avoir quand on n'est point riche. Sa fille est si bonne qu'elle est aimée généralement, quoiqu'elle ne soit plus jeune, que jamais elle n'ait été jolie, et qu'elle ne cesse jamais de parler. Mais comme elle n'ouvre la bouche que pour dire des choses affectueuses, marquer sa reconnaissance des attentions que l'on a pour sa mère et pour elle, ou pour dire du bien de quelqu'un, on lui pardonne son bavardage. Un jour que la société, doit par les soins d'Emma, s'assembler pour prendre du thé et faire la partie de M. Woodhouse, Mme Godard écrit pour demander la permission d'amener avec elle mis Henriette Smith, l'une de ses pensionnaires, jolie blonde aux yeux bleus, blanche, potelée, âgée de dix-sept ans, mise en bas âge chez Mme Godard, où elle est très-bien élevée; car cette maison d'éducation ne ressemble point aux autres, on y étudie, on y joue, on y a une nourriture *saine et sur-tout abondante.* Les grâces d'Henriette, la douceur de son caractère, voilà tout ce que l'on sait d'elle, ses parens sont inconnus. Elle a été passer un temps assez long dans une famille de fermiers nommés Martin; ils louent la ferme de Donwell qui appartient à M. Knigthley. Emma, dont l'imagination est vive, et qui est souveraine dans la maison paternelle, prend la réso-

Digitized by Google

lution de *protéger Henriette, de l'instruire, de la détacher de ses anciennes connaissances.* Cette entreprise lui paraît très-louable, digne d'elle, de ses loisirs, et de l'influence dont elle jouit. Ces projets l'occupent tellement que la soirée lui paraît courte, et que l'instant du souper arrive. Moment critique pour la sensibilité de M. Woodhouse, parce qu'il est convaincu que les soupers sont nuisibles à la santé, il offre de tout en tremblant.

Emma, vive et décidée, a bientôt introduit l'humble et docile Henriette à Hartfieldt; bientôt elles ne se quittent plus. Celle-ci qui ne sait pas grand-chose, ne peut parler que de ce qu'elle sait. Le sujet le plus fréquent de ses conversations est la famille Martin, où se trouve un fils aimant sa mère, ses sœurs, et qui donne toutes les preuves d'un *excellent naturel.* Emma s'est mis dans l'esprit, et l'on ne sait pourquoi, qu'Henriette doit appartenir à des gens puissans; d'ailleurs elle veut élever Henriette au niveau de sa société, elle cherche donc à l'éloigner de ces *fermiers*, qui n'ont pu prendre les *belles manières;* au cas que sa jeune protégée ait conçu quelque idée favorable pour le jeune Martin, l'élégant vicaire M. Elton, jeune, vif, paraît à Emma l'homme qui doit les faire oublier. Déjà elle projette leur union, arrange sa société et ses promenades. Cette idée lui paraît si simple, qu'elle craint de ne pas avoir été la première à qui elle soit venue.

M. Knigthley n'est rien moins qu'enchanté de la grande intimité d'Emma avec Henriette; c'est un grand et bel homme, d'un caractère froid et réfléchi; il a 37 ans, a vu naître Emma, il est son allié, et comme il est franc, il se permet de parler librement et de blâmer quand il le juge convenable. Aussi dit-il un jour à Mme Weston : *Henriette est la plus mauvaise compagnie qu'Emma puisse avoir; elle ne sait rien, et croit qu'Emma sait tout.* Mme Weston, en qualité d'ancienne institutrice, défend son élève.

Emma se croit bientôt sûre de réussir dans ses projets; car M. Elton vient plus fréquemment que jamais à Hartfield. Si elle loue Henriette, ce qui lui arrive sou-

Digitized by Google

vent, il enchérit sur les éloges. Emma, pour lui donner des occasions plus fréquentes de la voir, veut faire le portrait d'Henriette, et pendant qu'elle *posera* elle prie Elton de faire la lecture. Le portrait terminé, il se charge de le porter à Londres pour y faire mettre une bordure. L'imagination d'Henriette commence à s'exalter; mais une lettre du jeune Martin trouble toutes ses idées; il l'aime et la demande en mariage: que faire? Emma la décide à refuser ce parti, qui est véritablement avantageux.

Ce refus excite la colère de M. Knigthley, et elle redouble quand il entend Emma lui dire que Martin n'est pas l'égal d'Henriette. *Non, s'écrie-t-il, il n'est pas son égal; car il est autant son supérieur en jugement qu'il l'est en fortune. Au reste, si vous songez à Elton vous perdez vos peines.*

Diverses circonstances nécessaires à lire dans l'ouvrage font naître chez Henriette un vif attachement pour Elton. Celui-ci, cependant, quoique la louant sans cesse devant Emma, ne s'explique point : elle en est très-impatientée. L'usage est en Angleterre de se rassembler pendant les fêtes de Noël. M. Jean Knigthley est venu de Londres avec sa femme, fille aînée de M. Woodhouse, et toute la famille est invitée à dîner chez M. Weston. Henriette, qui devait être du dîner, tombe malade, et n'est pas de la partie. M. Elton s'y trouve, se montre très-gai, au grand mécontentement d'Emma. Le retour se fait par un temps horrible; la neige tombe; les plus grandes frayeurs assiègent M. Woodhouse, et l'arrangement des places dans les voitures est tel que M. Elton, qui s'est beaucoup plus occupé du dîner que de la maladie d'Henriette, qu'on lui a destinée *in petto*, fait en route une déclaration d'amour si directe à Emma, qu'elle s'en offense, sur-tout d'après le ton méprisant qu'il prend en parlant de la protégée dont Emma prétend qu'il s'est montré très-amoureux. Il descend de voiture brouillé avec Emma lorsque l'on passe devant son presbytère, et la laisse livrée aux plus cruelles réflexions. Elle a fait le malheur de sa jeune amie, non pas, se dit-elle, en l'empêchant *d'épouser* Martin; mais

Digitized by Google

en lui inspirant de l'attachement pour Elton. Elle a de la peine à croire qu'elle ait mal jugé des choses et des personnes, et cependant elle n'est pas contente d'elle-même. Que dira Knigthley ; *la première, la plus fatale erreur venait d'elle : elle avait tort.*

Le lendemain de Noël, Elton part pour Bath. C'est à ce moment que le rôle d'Emma devient pénible. Henriette a recouvré la santé. Comment porter un coup terrible à cet être aimable et trop confiant ? Emma seule l'a trompée : la position est intéressante. Le caractère d'Henriette est fait pour intéresser.

Depuis long-temps M. Weston annonçait l'arrivée de M. Frank Churchill à Highbury. Attendu après les fêtes de Noël, il ne vient point : sa tante ne lui permet pas de s'éloigner. La lettre d'excuse qui arrive au lieu de lui, rend tout le monde mécontent. Le sévère M. Knigthley, qui ne paraît pas très-prévenu en faveur du jeune homme, soutient que s'il eût eu un véritable sentiment de ses devoirs, il serait venu chez son père. *Un homme bien convaincu de son devoir, dit-il, trouve toujours moyen de le remplir.* Autant Knigthley met de vivacité à blâmer Frank, autant Emma en met à le défendre. Le désir qu'elle a de donner quelque dissipation à Henriette, dont le cœur et l'esprit sont très-malades, font vaincre à Emma la répugnance qu'elle éprouve à rendre visite à Mme Bates. Ce n'est pas tant la surdité de la mère et le bavardage de la fille qui causent cette répugnance, qu'une secrète jalousie contre Jeanne Fairfax, petite-fille et nièce de ces dames, et dont elles font le principal sujet de leur conversation ; il est pénible d'entendre vanter sans cesse ses bonnes qualités, ses talens et ses lettres : bien plus, de les entendre lire ; car Jeanne est à Londres chez le colonel Campbell, dont la femme a pris Jeanne en amitié ; son père a sauvé la vie au colonel sur le champ de bataille. Elle en a fait la compagne de ses filles, lui a donné les mêmes maîtres. Jeanne a reçu l'éducation la plus distinguée, et ses talens y font honneur. Sa grande beauté leur donne un nouveau prix. Emma, qui a passé une partie de sa jeunesse avec elle, l'a revue plusieurs fois dans les voyages

Digitized by Google

qu'elle a faits chez sa grand'mère ; elle apprécie Jeanne, et l'en aime d'autant moins. C'est en Angleterre bien autrement qu'en France ; nos dames ne sont pas capables d'une semblable jalousie. Emma, fort peu heureuse dans ses combinaisons, a calculé, avant de se résoudre à faire sa visite, l'époque de la dernière lettre ; il ne peut en être venu depuis, et cependant le matin même il en est arrivé une de Londres. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle annonce un très-prochain voyage de Jeanne Fairfax chez sa grand'mère. Miss Campbell, mariée depuis quelques semaines à M. Dixon, va en Irlande visiter avec toute sa famille les terres de son mari. Jeanne passera chez Mme Bates tout le temps qu'il pourra durer. Je renvoie à l'ouvrage même pour connaître ce qui se passe dans l'esprit de la belle Emma ; car elle est belle aussi, et il n'a tenu qu'à elle de n'avoir rien à envier à Jeanne ; mais comme *elle a toujours remis au lendemain* à vaincre les difficultés et à porter au point de perfection ce qu'elle a appris, elle ne se dissimule pas que si ses talens passent la médiocrité, ils sont loin d'atteindre à ceux de la belle Fairfax.

(*La suite à un N° prochain.*)

LE CONTEMPTEUR.

(IIe article.)

Une des lois les plus impérieuses de la nature est la reproduction des espèces, et pour qu'elle ne fut point éludée, elle a eu soin de l'entourer de voluptés ; aussi tous les animaux concourent avec empressément à son exécution. L'homme, toujours en lutte contre elle, a cru devoir y mettre des entraves, et il les a multipliées sous différentes formes. En vain deux individus de différent sexe sont-ils sollicités par l'instinct naturel de se rapprocher ; en vain tous les caractères de la puberté développés en eux les y autorisent ; l'accomplissement de leurs vœux est subordonné à la volonté de ceux dans la

Digitized by Google

dépendance desquels leur éducation les a placés. Ce sont ordinairement les pères, ou bien ceux qui leur sont substitués. Or, cette volonté constamment répressive est presque toujours dirigée par des vues tout-à-fait étrangères au vœu de la nature, bien qu'elle puisse être quelquefois raisonnable dans l'ordre social. Tantôt elle est fondée sur une prévoyance que les seules institutions humaines peuvent justifier; telle est la nécessité que les futurs époux soient préalablement pourvus de moyens d'existence pour eux et pour les enfans qui sont censés devoir naître de cette union. Or, ces moyens sont ou positifs, si les individus appartiennent à la classe propriétaire ou capitaliste, ou éventuels si l'industrie est leur seul apanage. Dans le premier cas, le père qui a quelquefois une nombreuse famille, calcule que s'il se désaisit, en faveur de chacun de ses enfans, d'une partie de ses possessions ou de ses capitaux (1), il s'appauvrira sensiblement, et ce n'est qu'avec regret et le plus tard possible qu'il fait ce sacrifice pour quelques-uns d'entre eux; les autres se consumeront en vains désirs ou se livreront à des liaisons illicites, suivant les lois de cette même société qui sont impuissantes à favoriser leurs penchans légitimes; que si la famille est dépourvue de biens, il faut que les jeunes gens, avant qu'il leur soit permis de se choisir une compagne, aient acquis le talent nourricier qui doit lui tenir lieu de propriété, ainsi qu'à ses enfans. Ce n'est pas que la nécessité de l'état social une fois admise, il soit déraisonnable que l'expérience des pères préserve la jeunesse des calamités qui seraient la suite infaillible de son imprévoyance sur les résultats d'une union entourée du plus absolu dénuement, mais cela même ne prouve rien en faveur de l'espèce qui est assujétie à cette gêne.

Et comme si ces obstacles, qui par leur liaison intime

(1) Nous avons observé précédemment que les possessions territoriales et leurs produits ont été long-temps les seules richesses. Tout le monde sait, que par succession de temps, les métaux précieux en ont composé une factice qui les représente, et que ce sont ceux qui les possèdent qu'on nomme *capitalistes*.

Digitized by Google

avec l'ordre établi, sont devenus presque naturels, n'étaient pas assez fâcheux, le caprice des hommes sait en imaginer bien d'autres pour retarder ou empêcher l'accomplissement du vœu de la nature et de la jeunesse; telles sont ce qu'on appelle *les convenances*. Convenance de fortune, convenance d'état, convenances de préjugés, d'amitié, de haine, etc., etc. Les contrariétés qui en résultent enfantent une grande partie des chagrins qui empoisonnent la vie humaine.

L'attrait que la nature a imprimé aux deux sexes l'un pour l'autre, afin que ses intentions fussent plus surement remplies est si véhément, qu'il excite souvent entre les mâles d'une même espèce, des fureurs et des combats plus cruels que ceux même que les besoins de leur existence les porte à se livrer quand l'objet est contesté. Une cause particulière suscite fréquemment cette rivalité parmi les animaux, c'est la rareté des dispositions favorables que la femelle ne manifeste qu'à des époques déterminées. La femme est, à cet égard, traitée plus généreusement par la mère commune, d'où il devrait résulter des conséquences plus avantageuses à la propagation; mais quoique les penchans soient aussi vifs chez l'homme que chez la brute, ils sont modifiés, et même tout-à-fait dénaturés par l'effet de ses facultés intellectuelles.

L'AMOUR.

Dans les animaux l'amour n'est qu'une sensation physique et passagère; pour l'homme il est devenu un *sentiment* qui peut être défini *une sensation réfléchie*, conséquemment plus prolongée. Quelle supériorité apparente au premier aspect en faveur de l'homme; mais combien est-elle chèrement achetée! C'est par le pouvoir de la réflexion qu'il a jugé les plaisirs de l'amour purement physiques, trop matériels et trop grossiers; il y a en conséquence apporté une sorte d'épuration qu'il a désignée sous les noms de *délicatesse*, de *pudeur*. Il en est résulté en effet un surcroît de jouissance à laquelle cette partie de nous-même qu'on appelle ame ou esprit, prend au moins autant de part que le corps, et qui a

Digitized by Google

bien aussi ses délices; et c'est de là qu'il a pris le nom *d'amour moral*, par opposition à *l'amour physique*. J'observe toutefois que cette qualification lui convient mal, comme j'aurai lieu de le faire remarquer par la suite; et même en suivant l'étymologie du mot *mens*, qui veut dire esprit, celle *d'amour mental* serait beaucoup plus juste. Quoi qu'il en soit, le même esprit d'observation lui a fait concevoir des idées de *beauté* à laquelle ses désirs s'attachent presque exclusivement, ou du moins elle ne peut être suppléée à ses yeux que par la jeunesse; en sorte que la plupart des femmes qui sont dépourvues de la première et qui ont perdu la seconde, sont dédaignées et comptées pour rien dans les fonctions les plus intéressantes de la vie.

Cependant cet amour, tout moral qu'on se plaît à le peindre, est tellement subordonné aux sensations physiques, qu'il s'use et s'éteint avec elles. La femme dont la constitution est plus délicate, a par cela même, des sensations plus fines; le sentiment chez elle, participe de cette délicatesse; c'est pourquoi la pudeur lui est plus naturelle. Elle aime avec plus de tendresse et de constance, et la satiété dont elle est tôt ou tard la victime, est une source de peines intarissables pour son cœur, dont elle ne peut se dédommager qu'en se dépravant, suivant l'opinion rigoureuse, qui lui prescrit des devoirs plus sévères.

Eh! combien d'autres disgrâces n'éprouve pas l'amour? souvent ce sentiment n'est point partagé par celui qui l'inspire; que de chagrins alors il fait éprouver à celui qui est dédaigné. En vain l'homme est en possession du droit de manifester ses désirs; en vain a-t-il assujéti le sexe faible à tous ses caprices dans l'usage ordinaire de la vie; dans ce seul cas la femme conserve l'égalité, la supériorité même; elle peut résister impunément à toutes ses provocations, si elle ne partage pas son empressement; quel que soit le motif qui la détermine, elle aime à le parer du nom de sentiment. Hélas! si elle osait scruter sa conscience et s'avouer les mouvemens qui l'agitent, combien de fois n'aurait-elle pas à rougir!

Digitized by Google

Ne dissimulons pourtant pas ce qu'il peut y avoir de louable dans notre espèce. Le cœur humain est susceptible de quelques affections vraiment sublimes, telles sont celles de l'estime et de l'amitié, et quand elles s'allient à l'amour pour dicter son choix, c'est alors que l'homme est vraiment un être supérieur. Malheureusement l'expérience prouve que ce cas est infiniment rare.

Au reste, tant que dure la vivacité des premiers transports, il s'en faut bien qu'ils soient une source constante de plaisirs pour ceux qu'ils affectent. Tout animal est jaloux de l'objet qu'il désire ou qu'il possède; mais à la crainte naturelle de perdre celui de sa jouissance, se joint, pour l'homme seul, l'amertume de l'amour propre blessé, sorte de sentiment, qui bien que factice, n'en a pas moins de violence. Les plus belles années de sa vie sont souvent abreuvées de ce double poison qui constitue une jalousie particulière à son espèce: elle fait son propre tourment et celui de l'objet de sa passion. Les querelles élevées entre les brutes pour une semblable cause sont vives, mais de courte durée; celles de l'homme se renouvellent à chaque instant, et leurs effets en sont quelquefois atroces.

Quoique nous prétendions avoir épuré l'amour, il est pourtant incontestable que les différentes combinaisons qu'il nous inspire contrarient incessamment les idées morales qui constituent ce que nous nommons la *vertu*, et qu'il intervient intempestivement dans une infinité d'actions de notre vie, qui sans lui seraient beaucoup plus estimables. Bien plus, la facilité que nous trouvons à en multiplier les actes au gré de nos désirs, et qui semblerait un privilège attaché à notre espèce, devient fatale à une multitude d'individus qui trouvent la mort dans la dissipation inconsidérée des sources de la vie.

Certes, si l'amour procure aux animaux des jouissances bien courtes et bien grossières, toutes les modifications que lui a fait subir notre intelligence sont loin d'avoir augmenté la somme de notre bonheur.

Parmi les abus que j'ai signalés, ceux de la difficulté des unions légitimes et de l'abandon auquel sont condamnées les femmes privées de jeunesse et de beauté,

Digitized by Google

pourraient être contestés en objectant que la population humaine, malgré ces vices apparens de la civilisation, s'accroît dans une progression qui deviendrait effrayante si tous les individus de ces deux classes étaient également appelés à la propagation. Je répondrai que s'il était vrai que l'excès de la population pût jamais être un fléau, ce serait une disgrâce particulière à notre race; car dans toutes les autres c'est un bienfait de la nature, et j'en conclurais que l'espèce humaine est un composé d'élémens incompatibles, dont les combats éternels la tiennent dans une incertitude et une agitation fort étrangères au bonheur.

L'AMITIÉ.

La bienveillance est un sentiment que la nature a imprimé à tous les êtres vivans en faveur les uns des autres. L'homme est à cet égard un peu mieux partagé que les autres animaux, en ce que chez lui ce sentiment se développe et se perfectionne par la réflexion, et produit ce qu'on nomme *l'amitié*. Quoiqu'il en soit, ce seul instinct suffit pour le déterminer quelquefois à se priver d'une portion de son nécessaire et le céder à son semblable.

Quelques auteurs ont prétendu que ce désintéressement apparent est un véritable égoïsme, qui trouve une privation légère moins pénible que la vue de la souffrance d'autrui, qui l'affecte désagréablement. En admettant cette interprétation, l'égoïsme est encore un des plus beaux dons de la nature. Heureux si les effets en étaient toujours aussi bienfaisans! mais bientôt cette faculté de réfléchir dont l'homme fait un abus constant, trouve le moyen de diviser la sensibilité et de la porter exclusivement sur lui-même, et sous ce rapport l'égoïsme est devenu le poison de la société. Cependant la bienveillance et l'amitié prévalent encore sur quelques ames privilégiées, et il est bon d'observer qu'elles conservent d'autant plus d'énergie que l'homme est resté plus près de la nature; car, par une inconséquence inexplicable, l'avarice, l'un des plus honteux effets de l'égoïsme, s'accroît en proportion du bien-être. Quoiqu'il

Digitized by Google

en soit, le sentiment de l'amitié n'en est pas moins un des plus beaux apanages de l'homme ; on a vu ses effets se porter jusqu'à l'héroïsme et commander les plus grands sacrifices ; sans en excepter celui de la vie.

Il y aurait pourtant de l'injustice à ne pas admettre en partage de cette précieuse qualité, cet aimable animal compagnon fidelle de l'homme, et dont le dévouement sans bornes et désintéressé fait souvent honte à la froideur dont il s'est lui-même laissé pénétrer.

Au reste, si j'ai dû féliciter la gent humaine de ce bel attribut, j'éprouve le chagrin de lui offrir plus de motifs de regrets que de satisfaction, puisque le petit nombre de cas où elle sait en tirer avantage atteste qu'il est presqu'entièrement perdu pour elle.

L. C. D. L. B. C.

(*La suite à un N° prochain.*)

OBSERVATIONS,

1° *Sur la confection d'une nouvelle carte de la retraite des dix mille ;* 2° *sur la dénomination d'*Epithrace, *ou* Villes épithraces *; par J.-B.* Gail, *lecteur royal.*

La marche des Grecs vers la Haute-Asie, et leur étonnant retour connu sous le nom de *retraite des dix mille*, a donné lieu à des cartes très-savantes ; mais tout en leur payant un tribut d'estime mérité, nous avons cru pouvoir, soit d'après des renseignemens et plans modernes, soit d'après une étude plus approfondie du texte de Xénophon, arriver à une nouvelle carte qui représenterait avec plus d'exactitude, 1° le tracé des pays ; 2° la position des peuples, des villes et des fleuves ; 3° la direction de la marche et sur-tout le retour des dix mille de Cunaxa en Grèce.

1° *Tracé des pays.* Pour la Grèce et pour les côtes de la Thrace et du Bosphore, nous trouverons des secours et dans les cartes de M. de Choiseul, et dans le plan des

Digitized by Google

Dardanelles de M. le comte Andréossi. Pour la Haute-Asie, nous profiterons de la carte de M. Olivier. Quant à la carte du Caucase et des pays adjacens, par M. Lapie, elle offrira un tracé plus correct et plus sûr du pays des Carduques, des sources de l'Euphrate et des côtes de la Colchide.

La carte de Danville (Asia minor) place Sinope par 41° 2', *c'est-à-dire, un degré trop au sud. Grâces aux observations de M. Beauchamp, qui a relevé une grande erreur, nous dirons que la latitude de Sinope est de* 42° 2' 16". On conçoit qu'une erreur d'un degré dans la latitude de toute la côte septentrionale de l'Asie mineure baignée par le Pont-Euxin, doit apporter de grands changemens dans la position de tous les lieux voisins du Pont-Euxin.

Notre nouvelle carte profitera de plans particuliers de Sinope et autres villes, et sera basée, comme on voit, sur des matériaux authentiques et récens.

II. *Position des villes et des fleuves.* Le texte de Xénophon sous les yeux, nous rechercherons de nouveau la position des lieux que traversèrent les Grecs dans leur marche de Sardes à Cunaxa, et particulièrement depuis leur départ des Pyles de Syrie, et peut-être parviendrons-nous à éclaircir la nature et la position des canaux de la Babylonie, lesquelles, dans des cartes connues, ne s'accordent pas avec le texte de Xénophon.

Malgré tous nos efforts, la position des lieux que nomme Xénophon depuis les canaux de la Babylonie jusqu'aux défilés des Carduques restera, il faut l'avouer, trop peu déterminée; mais nous devrons à l'itinéraire de notre historien militaire et géographe tout ensemble, les moyens de réparer de grandes erreurs commises sur la position des Carduques, des Scythins, des Taoques, et de quelques villes de la côte du Pont-Euxin. *Un texte pur et la direction de la marche bien établie d'après ce texte, nous autoriseront à rapprocher les Taoques de plus de trois degrés de longitude des côtes du Pont-Euxin. La position des Scythins sera déterminée par la position des Macrons, comme la posi-*

Digitized by Google

tion des Chalybes et des Taoques le sera par celle des Scythins. (1)

Quant à l'excursion des Grecs dans la Thrace, elle a été l'objet d'un *Mémoire sur la géographie de l'Odrysie*, qui je l'espère, donnera lieu à d'utiles rectifications.

III. *Marche des dix mille de Cunaxa en Grèce.* Les Grecs venaient de vaincre en bataille rangée les formidables armées d'Artaxerxès; mais ils avaient perdu Cyrus. Dès-lors s'évanouirent tous les projets de conquête et de gloire : les Grecs ne songèrent plus qu'à la retraite.

Vers le milieu de la nuit qui suivit la bataille, (2) l'armée revint au camp d'avant l'action. Ariée s'y était déjà réfugié. Il était éloigné de quatre parasanges du camp des Grecs. (A., 1, 10, 1; t. 3, p. 494.)

A partir de ce camp l'armée avait le soleil à sa droite : elle se dirigeait donc vers le nord : conséquence qui avait échappé à MM. Delisle et Danville, et à laquelle a été conduit M. le comte de la Luzerne. Ce savant répond très-bien à Voltaire, qui ne savait pas le grec, mais qui, doué d'une sagacité égale à son goût exquis, avait dit : « *Si quelqu'un comprend la marche des Grecs dans* » *laquelle ils tournaient le dos à la Grèce, il me fera* » *plaisir de me l'expliquer.* » Cette explication demandée, l'illustre comte de la Luzerne la donne au grand homme dans une petite note bien modeste, dont quelqu'un a profité sans même prononcer le nom de son auteur.

A l'aide de cette note nous éviterons une erreur; mais les conseils de ce même savant nous manquent pour le moment où les Grecs sortent des défilés des Carduques.

Au sortir de ces défilés, les Grecs traversent l'Euphrate près de sa source et à travers le pays des Taoques et des Scythins, arrivent sur les bords du Pont-Euxin : alors ils marchaient du midi au nord-ouest.

---

(1) Retraite des dix mille, l. 4, ch. 8, t. 4, p. 190 et *passim*, de ma traduction complète de Xénophon.

(2) A., 2, 2, 7; t. 3, p. 520 de ma traduction complète de Xénophon. A est abréviation de *Anabase*, ou *retraite des dix mille*.

Digitized by Google

Comment donc supposer avec un savant, que sans motif et contre toute vraisemblance, ils se soient tout à coup dirigés droit à l'est pour revenir ensuite droit à l'ouest? Ni le texte grec, ni aucune autre autorité quelconque ne sauraient justifier cette hypothèse. Nous essaierons de prouver qu'une telle déviation de la part des Grecs est inadmissible.

Le texte de Xénophon sous les yeux, nous suivrons les Grecs pas à pas, d'abord depuis Sardes jusqu'à Cunaxa, ensuite dans leur retraite depuis Cunaxa jusques dans la Thrace, terme de leur retraite. Xénophon, dans la position critique où il se trouvait, ne pouvait pas toujours prendre des notes très-exactes. Nous aurons donc des difficultés à vaincre; mais nous espérons en surmonter une grande partie.

Si nous ne parvenons pas à répandre un jour complet, toujours aurons-nous reculé les ténèbres. D'autres viendront qui répandront la lumière à grands flots : nous aurons du moins la confiance de croire, que dans un mémoire très-détaillé et maintenant terminé, nous sommes quelquefois parvenus à expliquer le texte de Xénophon par sa géographie, et sa géographie par son texte; à faire concorder avec notre carte les mesures itinéraires données par le texte grec, à établir par fois des points d'appui, et à corriger des erreurs de près de quatre degrés en longitude.

Un savant justement célèbre annonce le projet de rectifier plusieurs de ces erreurs; mais qu'il me soit permis de réclamer l'avantage de l'antériorité, et de remarquer que je les ai signalées en 1814 dans un de mes opuscules classiques, intitulé *Extraits d'Hérodote*. Paris, Aug. Delalain.

*Observations sur la dénomination d'*Epithrace *ou* villes Epithraces *employée dans mon Atlas, n°* 16.

A tout moment on rencontre dans Thucydide, Xénophon, Démosthènes, Isocrate, etc., ces locutions : ἡ Θράκη et τὰ περὶ τὴν Θράκην : on les rend par *la Thrace;* mais en réfléchissant sur le génie de la langue et sur de

Digitized by Google

nombreux témoignages historiques, j'ai pensé qu'une seule et même locution ne pouvait rendre deux locutions évidemment distinctes, et que la première signifiait *la Thrace proprement dite*, celle qui était habitée par les Barbares; et l'autre *l'épithrace* ou *villes épithraces*, dénomination qui indiquerait les colonies grecques établies sur la mer Egée, depuis la presqu'île de la Pallène jusqu'à Byzance à peu près, et auxquelles les Athéniens, à une époque indiquée par Thucydide (8, 64, 1), donnèrent un gouverneur, ce que notre historien n'annonce pas comme une création de place. Un helléniste français fort habile traduit τὰ ἐπὶ Θράκης, par *les pays de la Thrace*, ou *les affaires de la Thrace*, version conforme à celle de l'interprète latin, qui donne *ad obeundas res Thraciæ*, tandis que Hudson traduit *in Thraciam pergens*; mais je crois tous les deux fautifs.

La version que j'ai proposée paraîtra plus exacte à ceux qui se rappelleront les constans efforts des Grecs pour s'emparer du littoral de la Thrace, et leurs succès à une époque indiquée par Strabon (p. 498, édit. de Kühn) dans cette phrase : « *La Thrace fut divisée en* » *deux parties; l'une, la partie septentrionale, appar-* » *tint aux Thraces; l'autre, savoir, le littoral de la* » *Thrace*, (ἡ παραλία) *demeura aux Grecs.* »

On pourrait, d'après Thucydide (2, 97 et ailleurs), montrer une partie de la côte de la Thrace habitée par les Barbares; mais quelle conclusion en tirer? celle que nous admettons nous-mêmes, que toute la côte de la Thrace n'était pas uniquement occupée par les Grecs; qu'entre plusieurs colonies grecques, certaines portions de terrains intermédiaires étaient restées au pouvoir des Thraces, en vertu de traités avec Sitalcès (1) et autres; qu'enfin le mot *épithrace* n'entraîne pas l'idée de continuité de terrain sur la côte. Mais en faisant cette concession, nous nous croyons fondés à prétendre que la *dénomination* d'*épithrace avertit d'une division sinon*

(1) Voy. le 2e tableau chronologique de mon Atlas, olymp. 97, 431 ans av. J. C.

Digitized by Google

géographique du moins politique de la Thrace, en Thrace proprement dite (la partie septentrionale qu'habitaient les Barbares), et en épithrace, ou colonies épithraces, ou villes épithraces, dénomination qui indiquerait le littoral de la Thrace.

En proposant cette innovation, je corrige une erreur grammaticale dix mille fois répétée; j'ajoute en quelque sorte une région à la Grèce; je me rends utile à nos géographes, et je fournis à nos historiens un moyen de se rendre intelligibles lorsqu'ils auront à parler de l'époque où les Grecs, après avoir long-temps convoité le littoral de la Thrace, virent enfin leurs efforts couronnés.

Sur ce point de critique grammaticale et géographique, j'ai composé un mémoire détaillé. Puissent d'heureuses circonstances favoriser l'impression de ce mémoire et de tant d'autres mémoires! En attendant que ce vœu s'accomplisse, je me féliciterai du moins de l'usage de ces rapports annuels où l'institut annonce les recherches de ses membres et en indique la date. Un fait, entre tant d'autres, attestera l'utilité de cet usage. Depuis plus de dix ans j'avais énoncé mon opinion sur la *prétendue ville d'Olympie*; l'année dernière un savant étranger énonça la même opinion. Sans l'usage dont je parle, que devenait le fruit de mes recherches sur ce point de critique? Un autre peut-être en aurait eu l'honneur.

Je me permettrai d'étendre cette observation sur d'autres travaux qui m'ont conduit à des résultats dont je me verrais avec peine enlever le fruit, tels que ma dissertation sur *la course des chars*, par Sophocle; mon *Mémoire sur l'épithrace*; ma *première bataille de Mantinée*, qui influa si puissamment sur les destinées de la Grèce, et dont cependant le nom n'est pas même prononcé par ceux de nos historiens qui ont traité de l'histoire ancienne; *l'Histoire de ce Sitalcès, qu'on peut surnommer l'Epaminondas de la Grèce*, et dont cependant nos historiens n'ont pas plus aperçu le royaume que les géographes n'ont discuté philologiquement sa *Thrace odrysienne*; une *Excursion sur ces gouverneurs* qui relevaient du roi des Odryses, et que de célé-

Digitized by Google

bres antiquaires, Eckel, Cary et autres, ont mal à propos rangés parmi les rois de Thrace, et dix autres mémoires que je croirais d'une aussi haute importance.

J.-B. GAIL, *lecteur royal, conservateur des manuscrits grecs et latins de la bibliothèque du roi.*

VARIÉTÉS.

Jeu des Anecdotes.

Le *Mercure de France*, avant nos troubles politiques, était remarquable par son enjouement; il s'efforçait sur-tout de procurer aux paisibles habitans des maisons de campagne, des moyens de se récréer pendant les longues soirées d'hiver. Le logogryphe et la charade ne peuvent suffire, il faut des jeux, des contes, des anecdotes. L'intention étant de ramener le *Mercure* à son véritable but, j'ai pensé, Monsieur, que vous accueilleriez la relation suivante.

Je me trouvais l'hiver dernier chez M. de Grandval, dans un vieux château, où une circonstance particulière avait réuni une société nombreuse. Le temps était affreux; les cartes, qui nous occupèrent dès le matin, finirent par nous fatiguer, et selon l'usage, après dîner on fit un grand demi-cercle devant le foyer. La conversation tomba sur l'esprit humain; l'un l'éleva, l'autre le rabaissa; la plupart le traitaient fort peu favorablement, appuyant leur avis de tous les traits historiques et de toutes les anecdotes qui se présentaient à leur mémoire. Quelqu'un proposa de procéder avec ordre à l'examen d'un si grand personnage, et d'essayer de produire une ressemblance complète. M. de Grandval, saisissant cette idée, fit des billets, et voulut que le sort assignât à chaque peintre les couleurs dont il ferait usage. L'expédient fut applaudi, et l'urne nous divise en deux partis.

Beaucoup de divisions et de subdivisons indiquées au

Digitized by Google

parti favorable à l'esprit humain, en faisaient un bataillon redoutable. Ma foi, dit gaîment M. de Senneville, que le sort plaçait du parti opposé, et qui devait commencer par le mot *bizarreries*, vous avez voulu nous diviser en troupes distinctes, qui chacune eût son chef, et j'ai l'honneur de commander la première, mais en vérité j'aurais besoin de toute l'armée pour me seconder, car tout est réuni dans le mot qui m'est échu. L'esprit humain cesse-t-il jamais d'être bizarre, alors même qu'il se montre sous les formes les plus différentes et les plus opposées ? Il est vif, il est lent; il est léger, il est lourd; profond, puéril; savant, ignorant; stérile, fécond; borné, inventif; malin, rusé; simple, niais, même stupide; fort, faible; fier, humble; vain, orgueilleux; rampant; bon, cruel; médisant, généreux, contrariant, satirique, entêté, chicanneur, prudent, imprudent, adroit, inconséquent, fou, sage, exalté, insouciant, inquiet, résolu, incertain; franc, faux, fourbe, traître, dissimulé; il brave la mort, il la redoute. Vous y ajouterez, Messieurs, tout ce qui vous conviendra; pour moi, voilà le texte de mon sermon, que mes collègues et moi nous allons développer de notre mieux et sur tous les points.

Le parti favorable fut tout étourdi à ce discours. M. de Grandval, établi pour juge, comme le Polémon de Damétas et de Corydon, invita M. de Senneville à commencer, en lui disant que ses rivaux trouveraient sans doute encore moyen de se tirer heureusement d'affaire avec ce qui leur était départi; que cependant il le priait de s'en tenir strictement aux limites naturelles de son territoire. M. de Senneville le promit, et peut-être se proposait de débiter d'abord tout ce qu'il avait à dire pour son compte, avant qu'un des siens lui succédât; mais bientôt chacun d'eux lança un trait de sa façon, comme empressé de prendre part à la lutte et de soulager son chef; ce qui donna un mouvement remarquable aux efforts de ce premier parti, et produisit un agréable désordre que je me garderai bien de ne pas essayer de transmettre dans mon récit, voulant faire connaître dans tous ses principes le *Jeu des Anecdotes*.

Digitized by Google

On ferait un volume de toutes les bizarreries humaines, de tous les contrastes, de toutes les originalités qui furent citées. Accumulant les singularités, M. de Senneville montra Galilée craignant les esprits; Loke n'osant s'approcher d'un mort; le grave et profond Mallebranche s'amusant sur le Pont-Neuf à écouter les joueurs de violon et les chansonniers; Charles-Quint jouant aux échecs avec son singe; un prince gratifiant un astrologue d un évêché, pour lui avoir dit la bonne aventure; Richelieu, Mazarin, croyant aux sorciers et aux diables. Un des adjudans de M. de Senneville fit le portrait comique d'un marquis de P....., qui n'osait ni rire ni parler, de crainte de manquer à la représentation; la tête, les épaules, les bras de ce personnage ne se remuaient qu'avec art et dessein. Il se mordait les lèvres, fronçait le sourcil, il jetait un regard dédaigneux; c'était là sa réponse ordinaire à presque toutes les paroles qu'on avait l'honneur de lui adresser. S'il faisait la grâce de dire un oui ou un non, s'il racontait une histoire, c'était d'une voix si basse que, pour ne pas l'interrompre, on n'osait ni tousser ni cracher. Alors il se regardait comme une espèce de divinité qu'on honorait en silence. Un autre parla d'un bon gentilhomme qui ne se faisait jamais saigner sans s'être fait apporter sa pertuisane, parce que, disait-il, un homme de guerre ne devait répandre son sang que les armes à la main.

Il n'est peut être pas de manies qu'on ne se plut à rappeler. Un jeune homme rapporta cette anecdote, que raconte l'abbé d'Arnaud, où celui-ci rendant visite au grand duc de Toscane, trouva ce prince se promenant dans sa chambre entre deux grands thermomètres, et ayant en main cinq ou six calottes, qu'avec la prestesse du plus adroit joueur de gobelets il ne cessait de remettre sur sa tête ou d'en ôter, selon les degrés de froid ou de chaleur que les thermomètres indiquaient. M. de Senneville, revenu à la charge, parla d'un médecin allemand si passionné pour Horace, que les œuvres seules de ce poëte, multipliées en plus de quatre cents éditions de tout âge et de tout pays, composaient sa bibliothèque. Un gentilhomme napolitain, dit-il, avait soutenu qua-

Digitized by Google

torze duels pour prouver que l'Arioste était préférable au Dante, et avoua en mourant n'avoir jamais lu ni l'un ni l'autre. La manie de Jacques Ier qui voulait toujours parler latin ne fut pas oubliée, et l'on conta son aventure avec le duc d'Auxonne, notre ambassadeur. Celui-ci s'étant présenté un jour que le monarque, environné de plusieurs seigneurs, était auprès du feu et le bonnet sur la tête, Jacques lui dit : *Si vestra dominatio haberet tiaram qualem ego habeo, eam rogarem tegere caput* (Si votre seigneurie avait un bonnet comme le mien, je la prierais de se couvrir.) Le duc qui avait la riposte en main répondit : *Sciat majestas vestra quod meus pileus in hâc occasione debet inspici sicut tiara* (Que votre majesté sache que dans cette occasion mon chapeau doit être regardé comme un bonnet), et il se couvrit. Les seigneurs qui étaient présens ne voulant pas être découverts tandis que le duc d'Auxonne avait le chapeau sur la tête, défilèrent l'un après l'autre. Le roi lui dit alors : *Nullos habemus censores, commodè loquamur latinè* (Nous n'avons point de censeurs, parlons latin à notre aise.) — *Tunc*, répondit le duc, *æquum est ut discipulus sit detectus coram domino* (il est juste en ce cas que le disciple soit découvert devant le maître), et il se découvrit.

L'autre parti s'efforçait de commencer à parler, il n'y put parvenir; il lui fallut entendre encore dépeindre différens originaux. Un nouveau champion raconta qu'une dame connue dans tout Paris mangeait régulièrement soixante grosses pêches par jour, disant que si elle y manquait elle perdrait sa gaîté. Une autre (c'était une marquise) sonnait à deux heures après minuit pour demander un bal, comme on demanderait un bouillon; il fallait alors que ses voisins se rassemblassent pour former une danse à la hâte, sans quoi elle allait périr. Il en était de même d'une comtesse, si les cartes dont elle se servait, et même tous ses gens, n'étaient parfumés à la bergamote et au jasmin. Un baronnet de Londres s'était, dit-on, fait une maxime constante d'agir dans les choses les plus indifférentes de la vie, suivant les idées abstraites de la raison, et de n'avoir aucun égard

Digitized by Google

aux usages. Il avait commencé par ne point avoir d'heure fixe pour prendre ses repas et pour dormir. Ne voulant employer aucune phrase qui ne fût exactement vraie, jamais il ne disait à quelqu'un je suis votre serviteur, il se bornait à souhaiter toutes sortes de biens. Toujours à son lever il se mettait à la fenêtre, et après avoir respiré l'air une demi-heure, il récitait de toute sa force une cinquantaine de vers pour l'exercice de ses poumons. Il choisissait préférablement des vers d'Homère, parce que le grec, sur-tout dans ce poëte, est plus sonore, plus ronflant, et plus propre à faciliter l'expectoration que toute autre langue. D'observations en observations, il en vint à se coiffer d'un turban, au lieu de porter une perruque, parce que celle-ci lui parut une coiffure moins saine, et à se faire faire des habits tout d'une pièce, parce que les nombreuses coutures des vêtemens ordinaires et les ligatures qu'ils nécessitent, empêchaient, selon lui, la circulation du sang.

Le chef du parti opposé, M. de Saint-Albin, prit enfin la parole, et commença par s'étonner que l'on voulût faire un crime à l'esprit humain de quelques bizarreries, d'où l'on ne pouvait rien conclure après tout, sinon qu'il n'était pas exempt de défauts et même de maladies. Citez-nous donc aussi, dit-il, tous les écarts d'imagination qui naissent des affections mélancoliques. Que ne nous parlez-vous de cet homme de Burcott, au comté de Worcester, qui se tint pendant vingt-huit ans au lit, se croyant privé de toute chaleur naturelle, et y suppléant par une immense réunion de chemises, de couvertures de laine et de bonnets de coton. Entretenez-nous de cette folle qui tenait toujours le doigt levé, dans la ferme persuasion qu'elle soutenait le monde. N'y eut-il pas aussi une jeune fille qui s'imagina qu'elle était en enfer, et que rien ne pouvait éteindre le feu dont elle prétendait être dévorée? Faites plus; prenez la nouvelle de Cervantès, et montrez-nous le licencié Vidriera se croyant un homme de verre....

Cet exorde effraya le parti Senneville et causa une grande rumeur; on sentit la tactique de l'orateur, qui cherchait à ridiculiser d'avance toutes les nouvelles cita-

Digitized by Google

tions qu'on pourrait opposer. Une dame qui n'avait pas encore parlé, réclama son droit. Nous n'avons pas tous combattu, dit cette amazone, j'ai de grands coups à porter, et j'invite toute notre armée à ne pas se laisser ainsi forcer dans ses propres retranchemens.

Sa voix enflamma plusieurs guerriers qui ne s'étaient pas encore montrés dans la carrière, et ceux-ci s'emparèrent tous à la fois des armes dont on avait voulu se servir contr'eux. Ce fut alors une véritable réunion de Don Quichottes suant sang et eau, à férailler contre le fantôme présent à leur imagination. L'un attaquait l'esprit humain dans ses lois, souvent oppressives; l'autre dans ses gouvernemens, tant de fois incertains ou défectueux. Ils montraient les factions, les guerres ne cessant d'ensanglanter le monde; les proscriptions portées par les citoyens contre les citoyens; là les trônes renversés pour faire place aux républiques; ici les républiques détruites pour élever des trônes; les conquérans, les dévastateurs seuls honorés; Alexandre et César regardés, célébrés comme des dieux. Vous vanterez, disait un autre, ses méditations profondes, ses sciences, ses découvertes : quel en est souvent le résultat? Nous rions des vains pronostics de l'astronomie et des efforts impuissans des aérostats; mais pensons-nous sans frémir à ces nouveaux foudres qu'il inventa pour remplacer des armes beaucoup moins meurtrières, et ravager en un seul instant les cités, les campagnes, en détruisant des milliers d'individus? Sa sagacité, direz-vous, devina le Nouveau-Monde : voyez bientôt les Portugais portant la flamme et la désolation chez les Mexicains; l'infortuné Guatimozin et toute sa famille jetés nus et vivans sur des brasiers ardens. Par-tout, à l'arrivée d'une portion vagabonde de l'Europe pour s'emparer de cette terre nouvelle, les indigènes massacrés, proscrits, ou traités comme des bêtes de somme; enfin de malheureux Africains arrachés à leur patrie, achetés, emballés à fond de cale, tous pêle-mêle et pouvant à peine respirer, pour aller exploiter les entrailles d'un sol dévasté.

— *Ecoutez! écoutez!* s'écriait le parti opposé, comme en Angleterre dans la chambre des communes;

Digitized by Google

mais nos Don Quichottes n'écoutaient rien ; l'un d'eux s'espadonnait contre la barbarie combinée des hommes envers leurs semblables. Le cœur et la raison, disait-il, ont dans tous les temps dicté des peines pour les coupables, mais est-ce le cœur qui a pu se montrer ingénieux à inventer des supplices ? Est-ce le cœur qui a imaginé de faire scier des hommes entre deux planches ? (*Ecoutez ! écoutez !*) Est-ce le cœur qui a déterminé ces situations douloureuses, ces horribles étreintes dans lesquelles mouraient lentement des malheureux courbés sous des chaînes qui resserraient et rapprochaient les deux extrémités de leur corps (*Ecoutez ! écoutez !*) Non, c'est l'imagination d'un artiste qui seconda le cœur féroce de Phalaris par l'invention du taureau d'airain ; c'est l'esprit humain qui, dans l'antiquité, suggéra le supplice de Régulus, et qui dans nos temps modernes, a enfanté les tortures et l'inquisition. Plus cruel que les plus cruels emportemens, il conduisit un czar de Moscovie à faire enfoncer un clou dans la tête d'un ambassadeur qui s'était couvert devant lui ; se récréant dans ses barbares folies, il guidait ce roi de Maroc, dont le divertissement habituel était de réussir en même-temps à monter à cheval, à tirer son sabre, et à couper la tête à l'esclave qui lui tenait l'étrier.

M. de Senneville était rentré en lice, et dérida l'assemblée par le chapitre amusant des distractions ; un autre parla de cette invention bizarre que l'on nomme *étiquette*. Selon lui, elle causa la mort du roi d'Espagne Philippe III. Ce monarque était placé près d'un foyer trop ardent et se trouvait seul ; il ne convenait pas qu'il arrêtât lui-même l'impétuosité de la flamme, ni qu'il se levât même pour appeler du secours. Un seigneur qui survint enfin, s'excusa d'un tel office avec beaucoup de regrets sur les graves conséquences qui en résulteraient pour ses prérogatives et pour son rang. Les officiers en charge n'ayant pu être rencontrés assez tôt, le roi éprouva une chaleur si vive, qu'il en eut un érésipèle à la tête, et une fièvre qui le conduisit au tombeau. Vinrent ensuite les ruses, les tours d'adresse, les traits de perfidie, la magie, la sorcellerie, la peur de la mort, celle

Digitized by Google

des revenans, les apparitions, les marques d'orgueil, les défiances, les préventions. Le parti Saint-Albin ne savait plus auquel entendre. Plusieurs de ses antagonistes allèrent jusqu'à citer quelques-uns des passages les plus touchans et les plus sublimes de Racine, de Jean-Jacques, et de Fénélon, pour y opposer des calembourgs, des turlupinades ou des réparties de suisse. Les minuties, les riens, les naïvetés, les balourdises, étaient un sujet inépuisable en anecdotes. Minuit sonna, et cependant l'amazone n'avait pas encore *porté ses grands coups*. On fut forcé de suspendre la séance, mais on se promit bien de la reprendre du matin.

(*La suite à un prochain numéro.*)

J.

RÊVE D'UN AMANT DES LIS.

La fête où la garde nationale parut épuiser tous les lis de la capitale, si le sol ne les reproduisait comme par enchantement, m'a fait rêver. Voyons si mon rêve en s'accomplissant me fera surnommer l'*Amant des lis* : je n'ai d'autre ambition.

Je rêvais donc que d'un commun accord tous les Français s'étaient donné, pour le 15 août, parole aux Champs-Elysées. Leur intention était d'y célébrer une fête auguste que tous avaient décorée du beau nom de *la Fête des lis*.

Je rêvais que comme par enchantement les Champs-Elysées s'étaient trouvés illuminés. (On sut ensuite que c'était par ordre du souverain suprême des lis, qui ne fait rien sans esprit, que cette illumination s'était exécutée).

Je rêvais que tous les musiciens, grands artistes comme ménétriers, faisaient danser tous les amans de cette belle fleur.

Mais le plus beau du rêve c'est qu'aucun garde nationale, aucun fonctionnaire, aucun Parisien, enfin, n'avait manqué au rendez-vous; que tous portaient à leur boutonnière un lis épanoui, et que les dames, qui

Digitized by Google

s'étaient rendues en foule au lieu indiqué, en portaient un magnifique sur la tête.

Jamais rêve ne fut plus agréable; jamais l'air ne fut plus embaumé; jamais les esprits ne furent plus satisfaits.

Que les Français soient reconnaissans, et mon rêve deviendra une réalité.

F. Q.

NOTE

Sur l'ouvrage ayant pour titre : De Buonaparte, sa famille et sa cour.

Presque tous les journaux ont rendu compte de cet ouvrage très-curieux; il renferme beaucoup d'anecdotes sur des personnages qui ne peuvent échapper à l'œil de l'histoire; mais il présente aussi des lacunes que l'auteur s'empressera de remplir dès qu'il en sera averti. Un mot d'un homme important en apprend plus sur son caractère que toutes les belles phrases de cet auteur qu'une femme d'esprit appelle *la commère du genre historique.* C'est en le lisant qu'on apprécie toute la justesse de cette idée de Fontenelle : *l'histoire est une fable convenue.*

Parmi les anecdotes les plus curieuses de l'ouvrage en question, on remarquera particulièrement une mystification du Poinsinet de notre siècle. Pour dédommager ce poëte, nous rappellerons un de ses bons mots à Savary, ministre de la police. Ce ministre lui demandait un jour s'il fallait beaucoup de temps pour faire un bon poëme. — Monseigneur, répondit-il, il en faut toujours trop pour le faire mauvais.

L'auteur, très au courant de ce qui s'est passé à la cour et à la ville sous le règne de Buonaparte, n'aurait pas dû oublier une épigramme de Chénier contre l'illustre Carion de Nisas, qui prétendait descendre des rois d'Arragon, et qui en proclamant Buonaparte em-

Digitized by Google

pereur à la tribune, se faisait siffler dans la tragédie de *Pierre le Grand*:

Prince Carion, s'il vous plaît,
Quittez le cothurne tragique.
Vous serez mieux dans le comique:
Vous êtes un si bon valet!

X.

LES TROIS AGES,

Ou les Jeux olympiques, l'Amphithéâtre et la Chevalerie. Un vol. in-12. Chez Firmin Didot, rue Jacob, n° 24.

Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec les *Quatre âges de la femme*, de M Ponchon. Ces deux livres sortent bien des mêmes presses, mais non de la même plume; et si leurs titres ont quelque ressemblance, on en trouvera moins dans leur style. J'ai cru devoir prémunir mes lecteurs contre ce quiproquo; il a été funeste à plus d'une personne de ma connaissance. M. Ponchon, en célébrant après Legouvé le mérite des femmes, n'a montré que sa galanterie. L'auteur anonyme *des Trois âges*, au contraire, en chantant les jeux brillans de la Grèce, les spectacles sanglans de Rome, et les nobles fêtes de notre chevalerie, a fait succéder aux burlesques hémistiches de M. Ponchon, une versification remarquable par sa pureté et par son élégance. Je n'accorderai pas à cet ouvrage un titre que l'auteur lui-même n'a pas cru devoir lui accorder. Il ne l'intitule pas poëme, seulement il donne le nom de *chant* aux six pièces de vers qu'il a faites sur les jeux olympiques, le cirque et la chevalerie. On me trouvera peut-être un peu sévère; mais en conscience je ne puis appeler autrement des souvenirs historiques rassemblés avec plus d'exactitude que d'agrément, des tirades écrites avec plus d'art que d'inspiration. Le travail se fait trop sentir dans tous les vers de M. ***, son ton est trop didactique. Il invoque en commençant Clio et Minerve; elles n'ont point été

Digitized by Google

sourdes à sa prière, car son livre est plein de vérités et de sagesse. Mais il aurait aussi bien fait, en chantant les jeux olympiques, d'appeler à son aide la muse de Pindare. Ce poète lyrique, dont M. *** fait mention, ne lui a point semblé digne d'être imité.

> *O Pindare! quel trouble* et quel brûlant délire
> *Animent tes accens, inspirent* tes écarts!

On ne trouvera ni *trouble*, ni *brûlant délire*, ni *écarts*, dans les *Trois âges*; la part de M. *** est cependant encore assez belle. Nous serions trop exigeans de demander des poètes; et nous n'aurions pas à nous plaindre, si nous avions quelques versificateurs aussi habiles que l'auteur du livre que j'annonce.

Dans un discours préliminaire, qui prouve que l'auteur sait aussi bien écrire en prose qu'en vers, il nous donne lui-même le plan de son ouvrage, si l'on peut dire toutefois que les *Trois âges* aient un plan. Il ne se dissimule pas la difficulté qu'il y avait à être neuf dans un sujet tel que celui qu'il a choisi. « On ne pouvait » éviter la concurrence des grands modèles; mais il était » possible de s'arrêter de préférence à quelques tableaux » moins connus, et le sujet était encore assez riche pour » qu'un tel choix ne l'appauvrît point. Les épisodes » qu'on a choisis sont presque tous empruntés de l'his- » toire. En voulant prouver l'influence des fêtes sur les » mœurs, il fallait citer des exemples: tout autre sys- » tème n'eut donné à cet ouvrage qu'un caractère ro- » manesque, et n'eut laissé apercevoir aucun rapport » entre les principes et les faits. »

La morale est une belle chose, mais elle n'est guère poétique. Un poème vit de fictions; on ne trouve que des faits dans les Trois âges. L'auteur continue: « On » a cherché à conserver à chaque siècle sa couleur, à » chaque institution son langage, les mots qui lui sont » consacrés, que le temps n'a point vieillis, et qui, en » peignant mieux les mœurs locales, ont permis de » répandre plus de variété entre les trois parties de cet » ouvrage. » J'ai lu avec attention les six chants des

Digitized by Google

Trois âges, mais je n'y ai point trouvé de *variété*. C'est par-tout le même ton, la même correction et la même froideur de style; par-tout *des vers aussi exacts que Mezerai*. Par-tout enfin, je le répète, des vers très-bien faits, et trop rarement de la poésie. On va en juger par quelques citations; mais avant d'entrer dans cet examen, je crois devoir citer un passage du discours préliminaire, qui mérite d'être remarqué; il est question du goût des Romains pour les horribles jeux du cirque : « Le désir » des éloges, l'amour de la vie, contribuèrent à per- » fectionner l'art de combattre, et cette habileté fut une » espèce de voile jeté sur le crime. On prétendait n'aller » voir qu'une lutte d'adresse et de courage; mais une » secrète férocité faisait désirer de voir mourir; on jouis- » sait de la catastrophe comme du triomphe; et l'am- » phithéâtre aurait déplu sans victimes. » *Désirer de voir mourir*, me semble présenter une alliance de mots aussi étrange qu'énergique. Cette curiosité barbare n'est malheureusement que trop commune; et l'empressement que l'on montre tous les jours pour voir des malheureux expirer sur l'échafaud, prouve que le peuple de Paris, comme celui de Rome, *désire de voir mourir*.

Les jeux olympiques, l'amphithéâtre et la chevalerie sont les trois parties de ce livre : il y a deux chants pour chaque partie. C'est dans les deux premières que l'auteur avait le plus de souvenirs à redouter; les *Géorgiques*, le 5e livre de l'*Enéide*, traduits si bien par Delille, et presque tous les poëtes anciens et modernes ont traité ce sujet, ou ont emprunté leurs comparaisons des jeux et des courses de la Grèce. Toutes les fois que M. *** s'est trouvé en concurrence avec ces grands modèles, il a été court; ensorte que s'il les a imités il ne leur a fait que de légers emprunts. Voici à peu près tout ce qu'il dit de la course des chars. Il peint Agénor animant ses cour- siers :

Son ardeur les excite, et son bras *redoutable*
Fait voler sur leurs flancs le fouet infatigable.
Mais bientôt, enflammés par un essieu brûlant,
Les orbes de son char s'embrasent en roulant.

Digitized by Google

Ce tourbillon de feu que l'air attise encore,
S'attache en pétillant à *l'axe qu'il* dévore.
Agénor tombe enfin, privé du double appui
Qui fait obliquement et s'abat loin de lui;
Il tombe, et voit traîner dans la vaste carrière
Son trône d'un moment jeté dans la poussière.
Ces écueils imprévus semés de toutes parts,
Des rivaux d'Agénor embarrassent les chars.
Les coursiers révoltés résistent à leurs guides.
Théagène lui seul, plus adroit, plus rapide,
Ramenant sous le frein ses chevaux *effarés*,
Devance les guerriers dans la plaine égarés;
Et son char effleurant la borne qu'il évite,
Vers le but qui l'attend roule et se précipite.

Ces deux derniers vers ont de la rapidité et sont une imitation fort heureuse de *meta fervidis evitata rotis*. *Effarés* est une expression familière et même triviale qui ne convient point à la noblesse du sujet; *l'axe qu'il* dévore est d'une dureté trop imitative; *redoutable* n'est pas ce me semble, l'épithète qu'il faudrait dans le premier vers. La séparation des deux roues est exprimée d'une manière poëtique. Il y a peut-être trop d'épithètes. Ce défaut, qui est celui de l'école moderne, se fait sentir dans *les Trois Ages;* il y a sur-tout des mots que l'auteur affectionne: quelquefois il les répète jusqu'à satiété; par exemple, *colossal*, *paternel*, *maternel*, *fraternel*, reviennent à chaque instant; *criminel* est aussi fréquemment employé.

(*La suite à un N° prochain.*)

Suite du Dictionnaire raisonné des Etiquettes, etc. Par Madame la comtesse de Genlis.

Amour. On n'a jamais vu dans la bonne compagnie des hommes d'assez mauvais ton pour y afficher, comme dans les Contes de M. Marmontel, les sentimens les plus

Digitized by Google

dépravés (1); mais sur la fin du 18e siècle, l'affectation de *sensibilité* que chaque jour semblait accroître, devint à certains égards si ridicule, que malgré la grâce et l'élégance des personnes qui l'avaient mise à la mode, elle tomba tout à coup en discrédit; on s'en moqua avec esprit et gaieté; la raison se trouvait au fond d'accord avec la malice, et dans ce cas les épigrammes sont véritablement redoutables. La raison a toute son autorité, tout son poids lorsqu'elle amuse la malignité. On vit se former dans la société *un parti de l'opposition* qui, par sa gaieté, la légèreté de son ton, la finesse de ses plaisanteries, déconcertait sans cesse le sérieux de *la secte sentimentale*, et déjouait ses plus touchantes dissertations. Tandis que les uns affichaient en tout genre les sentimens les plus exagérés, les autres affectaient une insouciance que souvent ils n'avaient pas, et bientôt la vérité ne se trouva plus ni d'un côté ni de l'autre. A force de se moquer des fausses vertus, on finit par estimer moins les véritables, parce qu'on ne les discerna plus, et que l'habitude du sarcasme et de l'incrédulité s'étend à tout indistinctement. Lorsqu'on a eu le malheur de mettre tout son amour propre à n'être la dupe d'aucune affectation, on perd l'heureuse faculté d'admirer, et l'on ne passe alors que trop facilement de la censure à la satire, et de la médisance habituelle à la calomnie. Ainsi dans le monde l'esprit observateur n'est pas sans danger; il aiguise sans doute la finesse de l'esprit, mais il peut gâter le caractère si le cœur n'est pas essentiellement sensible et bon. On était frappé dans le monde par les contrastes les plus étonnans; on entendait les discussions les plus étranges, et dans la même société les entretiens les plus singuliers et les plus variés. Des

(1) L'auteur de ce Dictionnaire croit avoir démontré dans le conte des *Deux Réputations* la fausseté dangereuse et le ridicule des peintures du monde des Contes de M. Marmontel. Nulle réclamation ne s'éleva contre cette critique, et quelques années après, M. Marmontel faisant une nouvelle édition de ses Contes, retrancha de l'ancienne préface cette phrase: *Si ces Contes n'ont pas le mérite de peindre fidellement le monde, ils n'en ont aucun.*

Digitized by Google

femmes d'une conduite au moins imprudente, disser-taient gravement sur toutes les affections de l'ame et sur tous les devoirs de la vie. Livrées à l'ambition, à la plus extrême dissipation, elles vantaient avec enthousiasme le charme de la retraite, de la lecture, et la puissance de l'amitié; elles peignaient l'amour sous les traits les plus romanesques, et ne le concevaient que *platonique*. D'un autre côté, et souvent dans le même salon, on ne parlait qu'avec une ironie piquante de l'amitié, de l'amour, et l'on se glorifiait de ne croire qu'à la vanité. En effet, l'amour propre seul formait presque toujours le fond de ces liaisons; on voulait sur-tout qu'elles fussent brillantes; on croyait que le langage d'une pruderie sentimentale dispensait du mystère, et que d'ailleurs l'éclat des conquêtes effaçait la honte des égaremens. Il y avait dans toutes les têtes (du moins à bien peu d'exceptions près) une fermentation d'orgueil, de prétentions, de désirs ardens d'obtenir des succès de quelque genre qu'ils fussent, qui jointe à la confusion des idées morales, au dénuement de principes, dénouait peu à peu tous les liens de la société et desséchait l'ame en exaltant l'imagination. On ne marchait point avec effronterie vers le vice, on ne levait point avec audace le masque de la vertu, au contraire, on parlait toujours d'elle sinon avec le charme de la vérité, du moins avec les expressions de l'enthousiasme. On n'était pas tout à fait hypocrite; on mettait plus de soin à s'abuser soi-même qu'à tromper les autres; on se pervertissait en croyant raffiner, épurer tous les sentimens; l'artifice n'était pas toujours avec la fausseté, mais la déraison était par-tout. Au milieu de ce désordre intellectuel et moral et d'un égoïsme universel, l'amour fut dénaturé comme tous les autres sentimens. Dans la conversation, on finit par le représenter comme une passion véhémente jusqu'à la démence, jusqu'à la rage, et dans la réalité il n'eut en général qu'une influence d'intrigue sur la dernière moitié du 18e siècle. *Amour de la patrie.* Voy. *Patriotisme.*

Amusemens. Ils furent brillans et nobles dans le siècle dernier. Il régnait alors une grande magnificence dans

Digitized by Google

les maisons des princes, et même dans celles des particuliers riches; on y donnait des fêtes, on y jouait la comédie, on y jouissait d'une parfaite liberté. Il y avait à Paris une grande quantité de maisons ouvertes. Dans les sociétés particulières on faisait de la musique, on jouait des proverbes, ce qui était plus ingénieux et plus spirituel que de jouer des *charades*; Tout à coup les prétentions à l'esprit mirent les sciences à la mode; on fit pendant les hivers des cours de chimie, de physique, d'histoire naturelle, on n'apprit rien, mais on retint quelques mots scientifiques; les femmes prirent une teinte de pédanterie, elles devinrent moins aimables, et se préparèrent ainsi à disserter un jour sur la politique.

Les femmes pourraient, aussi bien que les hommes, s'appliquer avec succès aux sciences, en renonçant à une partie des amusemens frivoles qui occupent presque toutes leurs journées. Mais quand elles voudront n'avoir que l'apparence de l'instruction, elles ne tromperont personne à cet égard, et elles perdront tous les agrémens de leur sexe, car le ridicule le plus frappant de la pédanterie est réservé à cette prétention mal fondée.

Anglomanie. Ce furent les philosophistes, et sur-tout M. de Voltaire, qui répandirent en France l'anglomanie, qui fut si générale sur la fin du dernier siècle. M. de Voltaire à la vérité critiquait avec beaucoup d'injustice Shakespeare, et les autres grands littérateurs anglais, dont il empruntait les principales beautés sans les citer. Mais d'un autre côté, il répétait dans tous ses pamphlets, et dans son *Dictionnaire philosophique*, que les Français étaient des *Welche*, que ce siècle *était dans la boue*, etc.; et il vantait avec emphase la constitution, la liberté, les mœurs anglaises. Les encyclopédistes, et tous les jeunes auteurs copiaient ces pompeux éloges; et, tandis qu'on se moquait de nous sur tous les théâtres de l'Angleterre, nous faisions sur les nôtres le panégyrique des Anglais. Les femmes ne portaient plus que des robes à l'anglaise, des papelines, des moires, des toiles, du linon d'Angleterre; elles vendaient leurs diamans pour acheter des petits grains d'acier et des verreries anglaises; la poterie anglaise faisait dédaigner la porcelaine de

Digitized by Google

Sèvres; on reléguait dans les gardes-meubles les magnifiques tapisseries des Gobelins, pour y substituer du papier bleu anglais; on renonçait à toute conversation pour passer les soirées à prendre du thé et à manger des tartines de beurre; on culbutait les beaux jardins de Lenotre, on contournait nos majestueuses allées *à perte de vue*, on détruisait nos bassins et nos jets d'eau, on creusait de petits ruisseaux bourbeux, honorés du nom de rivière; on surchargeait nos parcs de ponts, d'ermitage, de ruines, de tombeaux; nos jeunes gens allaient passer huit jours à Londres pour y *apprendre à penser*: le résultat de cette étude était de raccourcir les étriers de leurs chevaux, de hausser le siége de leurs cochers, et dans la société, de terminer toutes les discussions par *un pari*. Enfin, on métamorphosa des champs de verdure en tapis de jeu, on établit des courses de chevaux, on se ruina, on perdit toutes les habitudes nationales, c'était perdre une grande partie de l'attachement qu'on a naturellement pour son pays; on se moqua de l'antique galanterie, de l'ancienne politesse, on cessa d'être français...; l'esprit d'innovation devint général, et cet esprit, uni aux idées *philosophiques*, devait produire tout ce qu'on a vu. On en était là au commencement de l'année 1789!....

LETTRE

DE L'AVOCAT POURET CONTRE.

Les heureux de la terre ont de nombreux priviléges: leurs crimes sont des fautes, leurs fautes des erreurs, et leurs erreurs ne sont rien. Cette vérité odieuse, cette maxime des nations corrompues, vous l'avez méditée comme moi, Monsieur; vous en avez reconnu la funeste influence sur nos mœurs, et je n'ai pas la prétention de vous apprendre quelque chose à ce sujet; je veux seulement prévenir l'idée que je sacrifie à l'idole en intervertissant l'ordre hiérarchique adopté dans mes lettres. Leur objet étant les théâtres en général, il est naturel que les

Digitized by Google

plus considérables, les plus importans passent les premiers : c'est la marche que je suis ordinairement en vous donnant une espèce de revue plus ou moins amusante, selon que l'écrivain est affecté et le lecteur en bonne ou mauvaise disposition ; mais de nouvelles circonstances veulent un ordre nouveau, et j'arrive par le chemin de ce long préambule à vous dire que la Comédie Française et l'Opéra seront aujourd'hui sacrifiés à l'Odéon. Je vous ai promis sur ce dernier théâtre quelques réflexions dont c'est ici le lieu de s'occuper. Encore une fois, ne croyez pas que son bonheur soit le motif de ma préférence ; on sait que dans sa plus grande infortune je ne l'ai point abandonné, et je dissimulerais en vain le plaisir que sa résurrection me cause ; mais le seul amour de l'art me conduit.

J'attendrai donc que l'opéra de *Nathalie* ou *la Famille russe* soit débarrassé des longueurs et de quelques inconvenances qui lui ont beaucoup nui, pour vous en dire ma façon de penser. Cependant rien ne m'empêche de rendre justice à plusieurs parties du poëme et à la belle facture d'un bon nombre de morceaux qui ne dépareraient pas un chef-d'œuvre.

Le début de M. Eric-Bernard occupe en ce moment les habitués du Théâtre Français : les avis de ces Messieurs sont partagés. Le groupe qui est à poste fixe devant la cheminée du foyer pendant l'hiver, et sur le balcon lorsque l'été n'est pas trop pluvieux, est partagé en trois classes ; la première espère beaucoup, la seconde peu, et la troisième..... je n'achève pas : vous devinez. Quel embaras pour un homme qui veut être impartial ! et comment fixer son opinion lorsqu'il n'est pas présomptueux ? Je m'abuse, ou je crois que le compte de mes propres impressions n'est pas celui que je dois au public ; ce sont les siennes qu'il faut lui rappeler. Le jugement de la multitude est presque toujours fondé en justice ; c'est à nous de l'épier, de le saisir, et de le transmettre avec de modestes observations si nous voulons le rectifier, et de n'y rien ajouter s'il nous paraît complétement sage. Dans l'occurence, les trois arrêts me semblent exagérés. Le milieu entre *beaucoup*, *peu* et *rien* pour-

Digitized by Google

rait fournir une base solide à l'opinion raisonnable que l'on doit avoir du talent de M. Eric-Bernard. Ce débutant est jeune, beau, assez bien fait; il a de l'intelligence, de la chaleur, et une voix qu'il nuancera davantage en la travaillant moins; mais un défaut que je voudrais taire, et qui lui fermera la route des progrès, c'est la servile imitation d'un homme que les jeunes gens doivent se borner à admirer. Par l'effet d'un art enchanteur Talma nous a accoutumés aux plus grands torts de sa diction; il a une manière, et ce n'est pas avec cela que l'on fait école. Il n'est ni Baron, ni Lekain, ni Larive : il est lui, c'est-à-dire, intéressant, pathétique et souvent sublime; mais il faut qu'il finisse à lui, ou nous perdrions la scène qu'il embellit de sa présence. L'extrême émotion de M. Eric-Bernard ne lui a pas encore permis de se livrer à ses inspirations; plus tard nous le jugerons mieux.

Je vous ai dit, Monsieur, que l'existence d'un second Théâtre Français est un bienfait pour l'art dramatique. Je n'ai pas besoin d'éloquence pour vous en convaincre; vous savez cela aussi bien que le dernier bourgeois de la rue de Vaugirard : mais ce que vous ignorez peut-être, et ce qui passe les limites du douzième arrondissement, c'est la difficulté d'administrer, de faire prospérer un établissement en butte, par son utilité même, à une foule de passions opposées entr'elles. N'attendez pas que je vous conduise dans le labyrinthe obscur de ces rivalités, de ces haines qui s'attachent à tout ce dont peut naître le bien public ou quelque fortune particulière; nous ne sortirions pas de ce cercle honteux où tournent sans cesse les ennemis des hommes et des choses. Bornons-nous au souvenir du triste état où languissait le théâtre de l'Odéon, lorsqu'une main réparatrice en accepta le gouvernement. Je déclare ici ne prétendre en rien juger les personnes, ne vouloir faire aucune comparaison fâcheuse pour qui que ce soit; cela tombe précisément à côté de mes attributions. Je m'attache aux faits: Abandonné de ses chefs, dépouillé de ses avantages, déshérité de son titre, et menacé d'une prochaine clôture, l'Odéon a tout à coup recouvré son fondateur, son guide

Digitized by Google

naturel, ses encouragemens, sa gloire. Les comédiens ont retrouvé leur père; les auteurs, un conseil, un appui tel qu'il est difficile de le supposer, quand on n'en a pas fait l'épreuve. Il n'y a ici, de ma part, nulle exagération; aucun intérêt personnel ne préside à l'expression de cette vérité; s'il était possible de la mettre en doute, j'en appellerais à tous les artistes de bonne foi, à tous les auteurs qui n'admirent pas trop leurs ouvrages refusés, et dont les relations avec M. Picard ont eu quelque suite; ils rendraient justice à la douceur, à la sûreté de son commerce, et à la franchise de ses avis. Inaccessible au soupçon de flagornerie, j'insiste sur ce point, parce qu'il est d'une plus grande influence qu'on ne le croit sur la prospérité d'un théâtre. Les gens de lettres ont sans doute des défauts comme tous les hommes, ils en ont même de particuliers à leur profession; mais en général, ils sont sensibles aux procédés, faciles à séduire quand on s'en empare avec des formes aimables; et dans le conflit d'opinions produit par cette fronde toujours renaissante, le plus grand nombre aimerait mieux les refus de Mazarin que les faveurs de Richelieu.

Point d'émulation, point d'arts. C'est un principe consacré chez tous les peuples éclairés. De la concurrence, naissent les talens; et cette noble envie de surpasser ses compétiteurs produit les succès. Il faut donc deux temples à Thalie. Le premier, desservi par des gens du plus haut mérite, n'a rien à redouter des efforts du second; ils pourraient même s'entr'aider sans se nuire. L'un se remplit de fidelles accoutumés à l'odeur de l'encens qu'on y brûle, et qui ne déserteront jamais son culte; on achète par un petit pélerinage le plaisir d'assister aux cérémonies de l'autre; ils ne sauraient donc se faire aucun tort.

Au grand regret de plusieurs malins personnages, je ne me livrerai pas ici à la recherche de quelques plaisanteries bien rebattues sur *la Comédie française*. Elle a certainement ses abus, comme toutes les institutions; chez elle

J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourraient mieux aller prenant un autre cours;

Digitized by Google

mais en dernier résultat, ce théâtre est encore le plus beau du monde; dès qu'il le voudra, il en sera le plus utile; et ce n'est pas en décourageant ses premiers sujets qu'on en obtiendra l'accomplissement de tant de vœux. Cette raison fortifie la nécessité de poursuivre les médiocres jusqu'à ce qu'ils aient renoncé au dangereux empire qu'ils veulent y prendre. Que le talent domine, c'est juste; cette prérogative est sa récompense : mais que la nullité commande! cela ne peut-être; et je consacrerai tout mon temps à la défense de cette cause.

L'Odéon doit beaucoup au *Chevalier de Canolle;* il y aurait de l'ingratitude à le contester. Mais en ramenant la foule à ce théâtre, cette pièce a seulement déterminé plutôt l'effet de la révolution qui devait s'y opérer. Les bons ouvrages font beaucoup, mais le mode d'administration fait d'avantage. Je n'en veux qu'un exemple : sous l'ancienne direction (dont encore une fois je n'apprécie point la conduite), la comédie posthume de Colin-d'Harleville, *les Querelles des deux Frères*, attirèrent une affluence plus considérable encore que celle qui se presse en ce moment sous les voûtes de l'Odéon; elle s'écoula, et avec elle s'évanouit l'espoir d'un bonheur plus durable. Ce qui ne fut alors qu'une bonne fortune, est aujourd'hui le gage d'une longue félicité. En même-temps qu'une ordonnance consolide l'établissement et assure le sort des personnes qui y sont employées, le directeur appelle ses confrères au partage de sa gloire et de ses succès; il gouverne d'une main ferme et d'un esprit facile le timon de l'état qui lui est confié; et il prouve qu'à défaut du *Chevalier de Canolle*, le premier ouvrage digne de ses soins aurait fixé l'attention publique.

Pourtant j'entrevois un danger, et je me hâte de le signaler. Cette remarque s'accordera avec mon impartialité, et fera la part de cet esprit de *journalisme* qui veut de la critique par-tout. Il me semble que l'Odéon accorde trop de place au vaudeville. Ce genre, qui n'est que toléré chez lui, n'y doit être qu'un léger accessoire. Il plaît, voilà l'excuse; il attire, voilà le péril. Le charme de la musique, des voix agréables, le pouvoir des chan-

Digitized by Google

sons sur les oreilles françaises, justifient en quelque sorte le plaisir qu'on y trouve; mais si ce goût devenait une préférence, adieu la comédie! les excellentes scènes de M. Picard lui-même pâliraient devant un *flon-flon*. Les exemples ne me manqueraient pas pour autoriser cette crainte. La province que je viens encore de parcourir en ressent les funestes effets; le trop fréquent voisinage du vaudeville et de l'opéra-comique a tué la comédie. Ce malheur est grand, et nous devons d'autant plus le déplorer, que je suis certain de voir se réaliser la prédiction suivante: Quelle que soit la puissance de la musique, elle ne peut vivre sans une étroite affinité avec la poésie. Nous avons de bons compositeurs, mais on fait beaucoup de mauvais opéra-comiques, et de plus détestables vaudevilles. Le public se lassera des accompagnemens à cause des paroles; habitué à deux jouissances, il sera blasé sur les charmes d'une seule; son goût pour la comédie simple, naturelle, sera perdu; et s'il ne déserte pas les salles de spectacles, ce n'est qu'au mélodrame qu'il ira chercher des émotions quelconques, sans penser même à les définir.

Ne voyez pas, Monsieur, dans le succès du mélodrame un moyen d'atténuer le mérite de ma prophétie; vous vous abuseriez: observateur par nature et par état tout ensemble, j'ai bien étudié le caractère des différens spectateurs que j'ai vus dans les théâtres de nos départemens, à Paris même; et j'ai trouvé par-tout un tendre penchant pour les grands airs et les couplets, à l'exclusion de l'amour jadis si fort, pour le mélodrame. Celui-ci a beaucoup perdu de son crédit; mais je réponds qu'il le retrouvera, et le public se portera avec d'autant plus de fureur à ses solennités, qu'il y sera presque autorisé par l'état des choses.

La bonne comédie doit donc être la pierre fondamentale de l'édifice dont M. Picard est le restaurateur, puisque la tragédie lui est interdite: il croulera encore une fois s'il s'écarte de ce principe. Le meilleur système d'administration ne tiendra pas contre les effets que doivent produire des parades telles que *la Fin du monde*, par exemple.

Digitized by Google

Le temps, l'espace et les expressions me manquent pour vous parler, Monsieur, de cette dégoutante rapsodie. Le Vaudeville et les Variétés l'ont refusée; Bobèche lui-même ne l'aurait point acceptée. Jugez-en par ces traits dont ma mémoire s'est involontairement salie: *les taches du soleil sont des taches de rousseur..... Elles n'ont rien d'étonnant, parce que cet astre est sans cesse exposé au hâle.. .. Comment le soleil a-t-il passé la nuit?....* Quand on exprime la crainte de voir le monde périr par le feu, une marchande de gâteaux crie: *Cela brûle?....* Par l'eau, un marchand de tisanne répond: *A la fraîche, qui veut boire?.....* Et tandis que l'on cherche à deviner les accidens qu'on observe sur le soleil, un homme s'écrie: *Savon pour enlever toutes sortes de taches*, et on l'invite à débarbouiller l'astre du jour. Toutes ces gentillesses finissent par la remarque patriotique que le nombre dix-huit en France doit porter bonheur. .. La plume échappe de ma main; je n'ai pas la force de vous en dire davantage, et je ne sais si je trouverai celle de vous assurer des sentimens avec lesquels je suis, etc.

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens.

MERCURIALE.

Dans les réunions où les auteurs vont quêter des complimens, sous le prétexte de demander des conseils, y a-t-il plus d'avantages pour eux à lire avant déjeuner qu'après? (*Réponse à l'ordinaire prochain.*)

On s'occupe d'une cargaison de comédiens pour le Brésil. Le directeur ne tient pas à la qualité. St.-Eugène, Armand et Mlle Delâtre pourraient bien faire un voyage de long cours.

Les derniers numéros du *Journal des Dames* contenaient quelques articles piquans. C'est une nouvelle.

Nous sommes si tranquilles qu'on serait fondé à dire qu'il n'y a plus de politique. Est-on certain qu'il y ait une littérature?

Digitized by Google

Au sujet d'une pierre de cent livres pesant, tombée du ciel, un journal a dit qu'en tombant sur une maison elle y aurait causé du dommage. On peut ajouter à cette assertion que sa chute sur une souris l'aurait infailliblement mise à mort. Voilà de ces vérités qu'il est important d'écrire.

Dernièrement un Anglais ayant eu la jambe amputée voulut la faire enterrer dans une église de Londres. On lui demanda trop cher pour la cérémonie : Laissez-la, dit-il, elle ira une autre fois avec le reste du corps.

Le *Constitutionnel* nous parle avec enthousiasme de *l'aisance* de Mlle Cuisot. — Tu Dieu ! se serait écrié M. Desmasures, si c'est là de l'aisance, ce n'est pas de la plus noble.

On a remarqué que le théâtre Feydeau était devenu l'Odéon de la Chaussée d'Antin depuis que MM. T.... et D..... y travaillent.

On dit que la fin du monde est retardée ; cependant on pourrait la croire prochaine aux choses extraordinaires dont on est témoin. Une actrice refuse par vertu la main d'un riche banquier ; deux auteurs en procès prennent des arbitres ; le *Diable boîteux* n'a pas fait de fautes de français dans son dernier numéro ; Mlle Georges ne fait plus que trois contre-sens par soirée ; l'Odéon était plein le 25 juillet ; enfin, le *Journal des Débats* prêche la modération et la *Quotidienne* la tolérance.

ANNONCES.

La nouvelle exposition du *Cosmorama* offre une vue générale et plusieurs aspects de l'île et des fortifications de *Malte*. Le public paraît très-empressé de connaître la situation géographique, et les prodiges que l'art a opérés sur ce rocher stérile, qui par les soins des illustres chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, est devenu une des plus agréables et des plus sûres stations de l'Europe ; d'ailleurs l'histoire de cette incomparable chevalerie est trop célèbre pour ne pas exciter la curio-

Digitized by Google

sité et l'admiration. Nous engageons aussi nos lecteurs à parcourir le précis historique de cette exposition, qui est un abrégé très-soigneusement rédigé de l'histoire de Malte, ainsi que des vicissitudes et des exploits des preux qui l'ont gouvernée pendant plusieurs siècles avec tant de sagesse et tant d'honneur.

Les élèves de M. Pierre continuent d'exposer aux yeux du public les intéressans tableaux que cet habile artiste avait produits. L'art n'a point dégénéré entre leurs mains, et l'exécution est toujours aussi parfaite. Possesseurs de tous ses moyens, ils cherchent à ajouter à leur collection déjà nombreuse; l'empressement du public doit contribuer à leur faire faire de nouveaux efforts auxquels nous nous empresserons de rendre justice.

Il est question de poursuivre la mise en circulation du beau plan général de Paris connu sous le nom de *plan Verniquet*, du nom de son auteur.

Ce travail, le plus considérable et le plus détaillé de ceux de ce genre, puisqu'il forme un atlas de 72 feuilles grand in-folio, a coûté 30 ans de soins à M. Verniquet; il le commença en 1774. Il eut en 1785 l'honneur de voir ses dessins agréés par le roi, qui en ordonna l'exécution. Ce même prince, en 1789, accorda à l'auteur, à titre de récompense, le privilége exclusif de la gravure du plan de Paris, *pour lui et ses hoirs à perpétuité.*

Ce plan, auquel un très-grand nombre d'artistes et ingénieurs ont été appelés à travailler, est remarquable par l'étendue de son échelle, ce qui lui a assuré l'avantage de la plus précise exactitude. Il a été levé à raison d'une ligne par pied, et réduit ensuite pour la gravure à une demi-ligne par toise. Il a toujours servi et sert encore journellement pour tous les projets de changemens, ouvertures de rues et embellissemens qui se font dans Paris.

On portera sur les planches de ce plan les changemens résultans des derniers travaux exécutés dans Paris.

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

LA RESTAURATION,

POEME INÉDIT EN TROIS CHANTS.

Troisième fragment.

CHANT PREMIER.

La foule se dissipe et le tumulte cesse,
Le peuple se retire accablé de tristesse,
Bientôt tout est désert. Il semble en peu d'instans
Que Paris ait perdu ses nombreux habitans.
Plus de plaisirs bruyans, ni de jeux, ni de fêtes :
Les esprits sont glacés, les bouches sont muettes ;
On n'entend plus le bruit des coursiers ni des chars ;
Le calme et la frayeur règnent de toutes parts.

Digitized by Google

La nuit redouble encor nos craintes et nos peines.
Deux cent mille étrangers sont campés dans nos plaines.
Les côteaux d'alentour éclairés de leurs feux,
Retentissent de cris et de transports joyeux.

. . . . . .

Quand du fier Alaric les terribles cohortes
Tenaient Rome assiégée et veillaient à ses portes,
Sur la foi des remparts, des tours et des créneaux,
Les Romains se livraient aux douceurs du repos.
Tout à coup on entend des hurlemens funèbres;
Une sombre clarté perce dans les ténèbres;
Et le peuple éveillé par de lugubres cris,
Voit Rome toute entière en proie aux ennemis.
La terreur aussitôt de tous les cœurs s'empare,
L'un veut fuir, et périt sous les coups du barbare;
L'autre, du Visigoth croit braver les efforts,
Et confie aux verroux sa vie et ses trésors.
Mais bientôt par le feu les maisons embrasées
S'ouvrent de toutes parts. Les portes sont brisées.
Le soldat y pénètre, et cet instant fatal
Du désordre et du meurtre est le cruel signal.
La beauté, la vertu, l'honneur et l'innocence,
Il n'est rien d'épargné. L'épouse sans défense
Aux yeux de son époux arraché de ses bras,
Endure des affronts pires que le trépas.
Le barbare sans frein se livre à tous les crimes.
Les efforts des bourreaux, les sanglots des victimes,
Les cris du désespoir qu'on entend en tous lieux,
Par d'horribles accens frappent l'air et les cieux.
Les flammes, qui bientôt gagnent la ville entière,
Prêtent à ce tableau leur affreuse lumière;
Et le jour qui paraît fait voir à tous les yeux
D'innombrables essaims de soldats furieux,
Qui plongés dans l'ivresse et souillés de carnage,
Par d'effroyables chants célèbrant leur courage,
Au milieu des débris, sur des monceaux de morts,
De leur gaieté féroce exhalent les transports.

Digitized by Google

Enfin lorsque de sang leur rage est énivrée,
Le meurtre cesse, et Rome au pillage est livrée.
Tout l'or des nations conquis par tant d'exploits,
Les chefs-d'œuvre de l'art, les dépouilles des rois,
Des richesses sans nombre en tous lieux rassemblées,
Que dix siècles de gloire avaient accumulées,
Par d'ignorans vainqueurs, ces précieux objets
Dispersés ou détruits, sont perdus pour jamais.
C'est ainsi qu'un barbare en ces jours de misère
Humilia l'orgueil des vainqueurs de la terre;
Il vengea l'univers par d'insignes forfaits,
Et rendit aux Romains les maux qu'ils avaient faits.
D'un semblable fléau redoutant la furie,
Le Français désolé tremble pour sa patrie;
Il voit autour de lui des vainqueurs irrités
Prêts à venger l'affront de leurs champs dévastés;
Et le peuple abusé, sur la foi de son maître,
Croit que ces fiers guerriers que le Don a vu naître,
Des Vandales, des Goths, imitant les fureurs,
Vont de notre cité faire un séjour d'horreur.

. . . . . .

Le monarque puissant de cet empire immense
Est ici, sous vos murs, il vient sauver la France.
Ah! ne redoutez plus ces guerriers étrangers;
Alexandre est leur chef, il n'est plus de dangers.
Ce n'est point pour ravir vos enfans et vos femmes,
Dévaster vos cités et les livrer aux flammes;
C'est pour vous délivrer, c'est pour rompre vos fers,
Mettre un terme aux malheurs que vous avez soufferts,
D'un despote insensé briser la tyrannie,
Que vous voyez l'Europe armée et réunie.
Ouvrez les yeux, Français, rassurez vos esprits,
Et connaissez enfin, qui sont vos ennemis.
Vous n'en aviez qu'un seul, il était sur le trône.
C'est lui qui par le crime usurpant la couronne,
Immolait vos enfans et pillait vos trésors;
C'est lui qui prétendait, par d'indignes efforts,

Digitized by Google

D'Attila, d'Alaric surpassant la furie,
Ramener parmi nous l'antique barbarie.
Mais son règne est passé : chérissez ses vainqueurs,
Et ne voyez en eux que vos libérateurs.

ÉPITAPHE DE M. ***

Ci gît un poëte qui fut
Père de mainte tragédie,
Desquelles aucune ne put
Jusqu'au troisième acte être ouïe.
Piqué d'être mis au rebut,
Il fit, sans qu'on s'en aperçut,
Deux traités de philosophie,
Et cependant jamais ne fut
Membre d'aucune académie.
Je faux, il fut de l'institut.
Quatre jours avant qu'il mourut
On l'y mit en cérémonie.
Celui qu'à sa place on reçut
Répandit des fleurs sur sa vie;
Et ce jour-là le public sut
Qu'il venait de perdre un *génie*.

DE CAZENOVE

LA MORT D'UN ÉPOUX.

Élégie.

Il n'est plus!.... et je vis, et mes tristes concerts
Redisent ma douleur à ces bosquets déserts.
A peine sur mon front les roses d'hyménée
Annonçaient de mes jours l'époque fortunée;
A peine un avenir trompeur
A mes regards charmés présentait le bonheur,

Digitized by Google

Que des rives du Styx la déité puissante
Vint frapper mon époux d'une fièvre brûlante;
Et malgré mes soupirs, mes larmes, mes transports,
Je le vis de mes bras descendre chez les morts.
Malheureuse! j'entends ces hymnes funéraires
Qui m'annonçaient le départ sans retour.
Je frémis, je succombe à mes douleurs amères,
Et la tombe est pour moi le plus heureux séjour.
L'airain retentissant au milieu des ténèbres
Augmente ma frayeur. Mille spectres funèbres
Environnent la couche où mon œil égaré
Cherche et ne trouve plus un époux adoré.
Les vents frais du matin, les fleurs et la verdure,
Des tranquilles forêts l'hôte mélodieux,
Tout ce qui plaît dans la nature,
Sous un voile de deuil vient affliger mes yeux.
Au fond de ce triste bocage,
Je n'entends plus la voix qui pénétrait mon cœur.
Pour consoler mon pénible veuvage,
Progné seule répond au cri de ma douleur.
Ah! dans ce lieu désert, dans cet antre sauvage,
Allons cacher ma peine et pleurer mon malheur.
Que dis-je, hélas! je ne puis te survivre,
De mes beaux jours toi l'infidelle espoir;
Pour te chérir j'aimais encore à vivre:
Tu n'es plus! pour mon cœur *mourir est un devoir.*
Adieu, vous que je pleure encore,
Mère sensible et vertueux parens.
O vous! qui de ma vie avez soigné l'aurore,
Ecoutez mes adieux et mes derniers accens.
Au sein de Jéhova, dans l'éternel empire,
Je vais joindre l'ami pour qui mon cœur soupire.
Je l'entends.... il m'appelle.... ô doux ravissement!
Cher ami! cher époux! une sombre tristesse
Depuis que tu n'es plus m'environne sans cesse.
Je ne puis vivre, hélas! dans cet affreux tourment.
Ce monde m'importune, et je sens que mon ame

Digitized by Google

S'éloignant pour jamais du séjour des douleurs,
Va goûter près de toi d'une immortelle flamme
Les plaisirs purs, les célestes douceurs.
O cher époux! je te rejoins, je meurs!

P. ALBERT.

COUPLETS

Adressés à S. A. R. Mgr. le duc de Berri, à l'occasion de son mariage avec la princesse de Naples.

AIR *de l'Oriflamme.*

O toi! l'honneur de la chevalerie,
Toi dont l'aspect enflamme le guerrier,
Berri! le myrthe, au gré de la patrie,
Va donc fleurir pour toi près du laurier.
Louis devait ce prix à ta vaillance;
Et nous mettons nos voix à l'unisson
Pour répéter le cri cher à la France:
Vive Berri! gloire au fils d'un Bourbon!

Peuple français bénis ta destinée!
Vois Caroline à la cour de Louis,
Le front orné des roses d'hyménée,
Consolider le triomphe des lis.
Son nom pour nous est d'un heureux présage,
Et nous verrons Caroline-Bourbon
Mère d'un fils objet de notre hommage,
Et de l'amour qu'inspire un si beau nom.

Oui, des Bourbons la race auguste et chère,
A notre amour conservera ses droits;
Et nous serons, sous leur règne prospère,
Ce qu'ont été nos pères autrefois.
Fiers d'obéir à leurs lois paternelles,
Tout bon Français tient gravé dans son cœur

Digitized by Google

Ces mots sacrés pour des sujets fidelles :
Tout pour le roi, la patrie et l'honneur.

Plus de danger pour notre belle France;
Près de Louis elle a dans Ferdinand
Un défenseur dont la haute vaillance
Lui garantit les beaux jours qu'elle attend.
Et nos guerriers, si la voix de la gloire
Sous Ferdinand les appelle aux combats,
Sauront, par lui menés à la victoire,
A son exemple affronter le trépas.

ENVOI.

Du vaillant Béarnais illustre rejeton,
La muse qui t'adresse aujourd'hui son hommage
Sait qu'il est mal aisé de trouver un langage
Digne de ton auguste nom.
Mais témoin des apprêts de l'hymen d'un Bourbon,
Elle n'a pu résister à l'envie
De parler du guerrier qui tout à la patrie,
Quand l'honneur parle obéit à sa voix :
Toujours prêt à défendre au péril de sa vie,
Le trône du meilleur des rois.

CHAS.

ÉNIGME.

Je suis un abrégé des merveilles du monde;
Mais non, je suis plutôt moi-même un monde entier.
Chez moi chacun peut faire à l'aise son métier :
On y rit, on y pleure, on y chante, on y gronde.
J'ai de grandes vertus, mais en crimes j'abonde.
Tant pis pour qui chez moi craindrait de s'ennuyer.
J'offre tous les plaisirs, le bal, la comédie,

Digitized by Google

La science, la sagesse, et même la folie.
Une nymphe charmante en me faisant sa cour,
Pour elle, par ses dons augmente mon amour.

CHARADE.

Souvent par mon premier courant à la fortune,
L'homme trouve la mort, chose, hélas! trop commune.
Le plus fameux docteur en tentant mon dernier,
Souvent tranche des jours qu'amusait mon entier.

LOGOGRIPHE.

Parmi tous les hôtes des bois
Je jette l'effroi, l'épouvante.
Vous avez deux pieds, j'en ai trois:
Coupez ma tête et je vous tente.
Retournez-moi sans différer,
La chose devient différente;
Car vous allez me comparer
Le sein de votre amante.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Santé*. Celui du Logogriphe est *Mariage*, dans lequel on trouve Mai, Aga, Ami, Ramage, Image, Rime, Rage, Ire, Arme, Marie, Geai, Air, Mage, Mari, Age.

Digitized by Google

LA NOUVELLE EMMA.

(II^e et dernier article.)

Toute charmante qu'est Emma, elle est femme et jalouse; cette passion lui met tout à coup dans l'esprit que si Jeanne n'a pas été en Irlande, c'est assurément parce que M. Dixon étant sur-tout amoureux de la fortune de miss Campbell, aurait bien pu conserver son cœur pour les charmes de Jeanne. Dans le cours du roman cette idée se développe, acquiert pour Emma un nouveau degré de certitude; car bientôt ce n'est plus une idée vague, elle le parierait, et d'autant plus que le très-franc M. Knightley lui dit un jour *qu'elle n'aime pas Jeanne Fairfax, parce qu'elle voit en elle la jeune personne accomplie, qu'elle croit être elle-même.* Nulle femme ne se résoud à pardonner une telle accusation. Emma n'est cependant pas injuste, car dans la première visite qu'elle lui fait, elle la trouve charmante, et se détermine à ne la plus haïr. Mais malheureusement cette jeune personne a une réserve qui touche à l'extrême froideur, et bientot Emma, que cela mécontente, revient à ses premiers sentimens. Cette réserve est portée si loin, qu'il n'a pas été possible de savoir si M. Franck est bel homme, s'il est aimable en société, s'il y paraît instruit; on sait cependant que Jeanne et Franck se sont vus aux eaux de Weymouth. Elle n'obtient à toutes ces questions que des réponses courtes et vagues, son humeur en redouble. Elle a pourtant su la dissimuler, car Knightley était présent à la visite, il est le protecteur déclaré de la belle Fairfax.

Depuis le lendemain de Noël, Elton s'était absenté de Highbury; on apprend tout à coup qu'il va se marier à Bath, et comme c'est M^lle Bates qui apporte cette nouvelle, le récit n'en est pas court. Cette conversation fatigue Emma dont les pensées se portent sur Henriette, victime des belles combinaisons d'Emma.

En effet les peines d'Henriette sont vives et longues,

Digitized by Google

mais Mlle Woodhouse s'en console, parce que du moins le fermier Martin ne règne plus sur le cœur de son amie. Cette consolation est une fausse combinaison de plus, Emma y est sujette.

Les nouvelles se succèdent rapidement, M. Weston annonce peu de jours après, que Franck arrive le lendemain à quatre heures du soir. Mais Franck est vif, et empressé d'arriver chez son père, il a hâté sa route et vient le jour même. Emma qui n'a pas oublié les quatre heures, est donc très-étonnée qu'à midi M. Weston lui présente, à Hartfield, l'aimable Franck. Les beautés du site, le caractère des habitans, tout est passé en revue dans cette visite. Franck se montre galant, spirituel et bon fils, porté d'inclination pour Mme Weston, sa belle-mère. La belle Jeanne a aussi son article, Franck en parle avec réserve en la plaignant de sa situation, et de l'état d'institutrice auquel elle se destine; état pour lequel sa santé très-délicate ne paraît pas la rendre très-propre : il remarque sur-tout son extrême pâleur. La curieuse Emma entasse question sur question; tantôt sur la famille Campbell, puis sur Dixon, leur gendre. Franck répond à tout en véritable jeune homme, dit beaucoup de mots et fort peu de choses, montre seulement une grande gaîté et une extrême envie de se marier. Emma conçoit de lui une fort bonne opinion, qui est ébranlée dès le lendemain. L'étourdi prend la poste, et fait trente-deux milles pour aller à Londres se faire couper les cheveux. Ce caprice de jeune homme déplaît fort à la raisonnable Emma, car elle l'est, quoique souvent elle raisonne tout de travers. Elle n'a pas été sans s'apercevoir que M. et Mme Weston désireraient beaucoup que Franck lui parût aimable, et si leurs cœurs étaient d'accord, le rang et la fortune sont parfaitement convenables; il n'y aurait à vaincre que l'opposition de M. Woodhouse pour le mariage. M. Knightley n'est rien moins que l'admirateur de Franck, le voyage pour la coupe des cheveux ne trouve pas grâce devant lui; il blâme, Emma le contredit; ils se querellent, c'est assez leur usage.

M. Cole, riche bourgeois, qui demeure à Highbury,

Digitized by Google

réunit à un grand dîner toute la bonne société du pays; Emma, Jeanne s'y trouvent, et le sujet de la conversation est l'arrivée d'un très-joli forté-piano, que Jeanne a reçu de Londres la veille; l'auteur de ce joli présent garde *l'incognito*. Tous les soupçons se portent sur la famille Campbell, et ceux d'Emma en particulier sur Dixon. Emma seule occupe Franck. M. Knightley a aussi ses soins, et ils sont pour Jeanne; il lui a envoyé sa voiture pour l'amener, et elle la reconduira. Mme Weston conclut de ces attentions multipliées, qu'un mariage entre Jeanne et lui pourrait bien avoir lieu. Cette idée déplaît beaucoup à Emma, par la raison que son neveu Henri, fils de M. Jean Knightley, se verrait privé de Donwell-Abbey par ce mariage. Mme Weston n'en persiste pas moins à croire la chose très-probable, et conclut que c'est lui, sans doute, qui a fait l'envoi du forté-piano Au reste, Emma se sent le lendemain tourmentée par la supériorité de talens que Jeanne a montrée la veille dans le concert que M. Cole a donné, et de la vivacité que Franck a mis à les faire briller et à l'accompagner. Sa jalouse perspicacité lui a fait croire qu'il aime peut-être Jeanne, mais la conduite de Franck est propre à détruire ce léger soupçon; toutes ses attentions sont pour Emma, qui le trouve aimable. Le jeune étourdi n'a pas le même bonheur avec M. Knightley qui le blâme sans cesse, et l'appelle assez fréquemment entre ses dents, *jeune fat* Quand on a dansé, on désire danser encore. Il se prépare donc un nouveau bal, dont nous passerons tous les apprêts et les conversations qu'il amène (car Emma est un roman en conversation, et quand il y a des femmes le roman ne marche pas très-vîte.) M. Knightley n'aime pas le bal, cependant, quand Emma l'en presse, il consent à s'y trouver. M. Elton reparaît sur la scène avec sa riche épouse, nous comprendrons tout ce qu'elle est, en nous rappelant certaines femmes puissantes il y a quelques années, qui savaient et possédaient tout ce que l'argent peut faire acquérir, et ce n'est ni le sens commun, ni les sciences, ni le bon ton. Voilà donc ce qu'est Mme Elton, jadis miss Hawkins, remplie de ridicules, sans qualités qui les com-

Digitized by Google

pensent. Mme Elton se mêle, sans qu'on l'en prie, d'être la protectrice de Jeanne, et sa protection est une persécution. Une explication a lieu entre Emma et Knightley, à qui elle dit très-clairement qu'il pense à épouser Jeanne; *la grandeur de votre admiration pour elle, vous prendra peut-être par surprise un jour ou l'autre. — D'autres ont déjà pris l'avance pour me le dire..... Cela n'arrivera cependant jamais* L'arrivée de l'élégante Mme Elton est marquée par des fêtes et de grands repas, où elle se montre aussi orgueilleuse que bavarde. Franck a été obligé de repartir précipitamment.; Mme Churchill est malade, et ce départ a rompu le grand bal que M. et Mme Weston devaient donner à la brillante société du pays; le choix à faire pour les invitations est l'objet d'une foule de commérages dont nos petites villes fournissent passablement d'exemples, et dont on pourrait aussi accuser toutes les cotteries des grandes.

Quand Emma n'aurait pas de secrets mécontentemens contre Elton, qui ne perd aucune occasion, ainsi que sa femme, d'humilier Henriette, cette chère protégée dont le cœur souffre toujours malgré les efforts continuels qu'elle faits pour oublier le méprisant Elton, les ridicules de sa digne épouse, ses hautes prétentions mettraient un grand froid entre Emma et elle; aussi cet instinct malicieux dont les femmes ne me paraissent pas dépourvues en Angleterre, fait-il que Mme Elton redouble sa très-tourmentante protection pour Jeanne Fairfax, qu'elle voit à peu près délaissée. Mme Elton veut donc absolument que Jeanne se place dans une maison pour y élever de jeunes personnes. C'est la route que Jeanne s'est proposée de suivre; mais non dans le moment même; elle désire attendre le retour de la famille Campbell et la consulter sur le choix qu'elle doit faire. Cet arrangement déplaît extrêmement à Mme Elton, qui malgré le refus de Jeanne n'en poursuit pas moins son projet. Tout-à-coup une lettre de Franck annonce que Mme Churchill arrivera à Londres sous peu de jours; elle espère que l'air y sera meilleur pour elle qu'à Enscombe. Ce caprice est heureux pour lui; car du moins il ne sera qu'à 17 milles de la maison paternelle.

Digitized by Google

Emma à cette nouvelle examine l'état de son cœur, *et est bientôt certaine que ce n'était pas pour elle-même qu'elle était inquiète*, mais pour Franck. La résolution qu'elle a prise de ne se point marier est la même, elle ne veut pas que le pauvre jeune homme s'attache à elle trop fortement. Il vient de Londres passer quelques jours à Highbury ; le bal projeté se donne ; Henriette y reçoit une forte humiliation de la part d'Elton, qui refuse de danser avec elle. M. Knightley qui voit le chagrin de cette pauvre enfant, la prie à danser, et danse très-bien. Emma lui sait autant de gré de cette conduite, qu'elle conçoit un plus grand mépris pour celle d'Elton.

Le lendemain, elle reportait toutes ses pensées sur les divers personnages du bal, lorsqu'elle voit Franck donnant le bras à Henriette, qui est dans un état de saisissement effrayant, et qui à peine entrée s'évanouit. Lorsque par les soins d'Emma elle est revenue à elle-même, elle lui raconte que venant pour lui parler d'une grande affaire, elle a été attaquée par des Bohémiens qui lui ont demandé de l'argent, et voulaient lui prendre tout ce qu'elle en avait sur elle. M. Franck, qui repartait, a vu de loin cette scène, l'a délivrée des mains de ces brigands : sans lui elle ignore ce qu'elle serait devenue. Des Bohémiens en Angleterre ? dira-t-on. Il n'y a là rien qui étonne un Anglais ; ces gens y sont en grand nombre, et fort dangereux ; John Bull met cela au nombre de ses libertés, ainsi que les vols de grand chemin, les rixes populaires et le boxage : il ne veut pas de police. Emma ne doute pas que cet événement ne doive amener un résultat intéressant pour Henriette : elle arrange donc un mariage ; Franck est beau, Henriette charmante, aussi Emma compte bien ne pas négliger la pensée qui vient de se présenter. Henriette a aussi ses pensées à communiquer, et c'était dans ce dessein qu'elle se rendait à Hartfield lorsque les Bohémiens la rencontrèrent. L'insulte qu'Elton lui a faite l'a complétement guérie ; elle montre une collection de *niaiseries* soigneusement enveloppées, et qui toutes avaient appartenu à son vainqueur. L'amoureux paquet est jeté au feu malgré la suscription qu'elle y avait mise : *Trésor très-précieux.*

Digitized by Google

Dans une autre conversation qui a lieu quinze jours après, car il y a beaucoup de conversations dans cet ouvrage, ce qui ne fait pas marcher les aventures, mais augmente à merveille les volumes, Henriette dit *qu'elle ne se mariera jamais. — Voilà une nouvelle résolution. — J'espère que vous ne ferez pas ce compliment à M. Elton? — A M. Elton? non en vérité*; puis entre ses dents: *Si supérieur à M. Elton.* Ici j'en demande bien pardon à l'auteur; tel génie malencontreux qu'il ait donné à Emma, elle devait parler autrement, dans un dialogue d'ailleurs très-adroitement conduit, et qui prouve à Emma que son amie est attachée par la reconnaissance à un troisième vainqueur; car Martin, Elton et *celui-ci*..... on ne le nomme jamais autrement: en voilà bien trois. Le caractère d'Henriette n'est cependant pas avili; une jolie personne sans fortune, sans protecteur, placée dans la société comme une île au milieu de l'Océan, éprouve le besoin de rencontrer un appui. Emma, en lui faisant repousser Martin, a fait naître des idées de fortune et de rang qu'elle n'eût jamais connues. Sa conductrice l'a égarée, Henriette mérite une indulgente pitié. Le comble de la maladresse de la part de l'auteur, est de faire dire à Emma *qu'aucun nom ne nous échappe*. Cela ressemble aussi de trop près aux intrigues de nos comédies nouvelles, où l'on ne s'entend pas, parce que l'on veut ne pas s'entendre.

Knightley de son côté fait des conjectures, et comme Franck n'a pas cessé de lui déplaire, il l'examine sans cesse, et croit qu'il cherche à tromper Emma, tandis qu'il a des vues peu honorables sur Jeanne, Knightley en vient même à soupçonner une intelligence mutuelle. *Une bévue* de Franck ajoute à ses soupçons, il se promet de veiller sur Emma et de la dérober au danger. Une partie générale où la société se rend chez lui pour cueillir des fraises, donne naissance à divers incidens, d'où il résulte qu'Emma croit Knightley amoureux d'Henriette; que Franck, s'étant fait long-temps attendre, n'arrive qu'après le départ de Jeanne, qui s'est retirée à l'insu de tout le monde, à l'exception d'Emma qui a vu en

Digitized by Google

elle une extrême agitation. Franck tâche de paraître gai, et ne l'est véritablement point. On se résout cependant à faire le lendemain une visite au paysage de Box-Hill. Tout se réunissait pour rendre cette partie très-agréable... En arrivant on s'extasia sur la beauté du lieu, mais la journée ne tint point ce qu'elle avait annoncée; on remarquait *une langueur, un défaut d'union qu'il fut impossible de vaincre.* Franck, d'abord taciturne et maussade, se fit ensuite une étude d'amuser Emma exclusivement; elle s'y prêtait, et tout le monde l'accusa d'être coquette. Knightley marque son mécontentement; une espèce de discussion et de mésintelligence paraît s'élever entre Fairfax et Franck; Emma devient satirique; l'humeur gagne, chacun remonte dans sa voiture, mécontent, ennuyé, ce qui arrive assez souvent dans ces parties préméditées, dont on a dit, plusieurs jours d'avance : *Comme nous nous y amuserons bien.* En effet la gaîté fuit tout empire, et craint les apprêts. Le retour fut triste pour Emma, car au moment où elle remontait dans sa voiture, le véridique Knightley lui retraça fortement tous les torts qu'elle avait eus pendant la journée.

C'est sur-tout contre la bonne M^lle^ Bates qu'elle avait montré son esprit mordant; elle se résout donc à réparer sa faute dès le lendemain, en lui faisant une visite. Les travers d'Emma n'attaquent pas son cœur; mais dans le cours ordinaire de la société, il est plus souvent nécessaire d'avoir un bon esprit qu'un bon cœur. Elle effectue son projet; Emma trouve Fairfax malade et M^lle^ Bates triste, car sa nièce cédant tout à coup aux importunités de la protection de M^me^ Elton, s'est résolue à accepter une place d'institutrice qu'elle lui avait procurée, et doit partir sans délai.

M^lle^ Woodhouse, en rentrant à Hartfield, voit M. Knigthley, dont elle reçoit un accueil très-affectueux, car il sent qu'elle a profité de ses avis, et que sa visite à M^me^ Bates est une espèce d'excuse de la conduite de la veille; il lui apprend qu'il part à l'instant pour Londres, et prenant Emma par la main, il se sépare d'elle avec une rapidité plus grande que celle qu'il met ordinaire-

Digitized by Google

ment dans toutes ses actions. Une pensée subite paraît l'avoir entraîné. Franck, qui dès le matin était retourné auprès de milady Churchill, écrit deux jours après, qu'à peine il était arrivé, qu'une véritable maladie a attaqué sa santé et qu'elle vient d'y succomber.

Toute la société d'Highbury se trouve désorganisée par l'absence des uns, la mauvaise humeur des autres, par le deuil que M. Weston prend à cause de la mort de sa belle-sœur et par la maladie de la belle Fairfax. La jolie Henriette a aussi un air très-grave, et paraît à Emma devenir pensive, d'où elle conclu *lumineusement* que sa protégée craint de perdre Franck, devenu indépendant par la mort de miladi Churchill, héritier d'un titre, et dont la fortune sera évidemment considérable. Emma se flatte cependant de conduire tout avec tant de dextérité, que les événemens auront une issue favorable.

L'incommodité de Fairfax semble devenir plus grave; Emma en est touchée et redouble d'empressement; elle lui fait des visites qui ne sont pas reçues; elle lui écrit pour lui offrir d'aller la prendre en voiture pour se promener dans la campagne, car elle a appris que son médecin lui avait recommandé de faire quelqu'exercice. La réponse à ce billet affectueux, est un refus laconique et d'une sécheresse désobligeante. D'autres faits prouvent à Emma que Fairfax ne veut lui avoir aucune espèce d'obligations; elle en gémit, et voudrait que M. Knightley, dont l'estime lui est précieuse, n'eût pas été absent; il aurait pu juger combien elle avait fait d'efforts pour réparer ses inconséquences.

Elle est donc satisfaite de sa conduite et croyait n'avoir plus qu'à penser aux amours d'Henriette, lorsqu'elle voit entrer M. Weston qui la supplie d'un air mystérieux de se rendre près de sa femme à Runsdall. Elle le suit, vainement l'accable-t elle de questions; elle est certaine qu'il a un secret, mais elle ne peut en obtenir la moindre révélation. Arrivés à Runsdall, le premier soin de M. Weston est de la laisser seule avec sa femme. Celle-ci est abattue; sa figure décomposée montre qu'elle éprouve un grand tourment d'esprit.

Digitized by Google

Emma s'attend à quelqu'événement d'une grande importance. Après plusieurs hésitations, Mme Weston lui dit que Franck est venu; il est resté un quart-d'heure; l'objet de cette visite inattendue était de révéler à son père *qu'il était depuis le mois d'octobre, c'est-à-dire, depuis plus de six mois marié..... à Jeanne Fairfax.... Quoi!.... Jeanne Fairfax! grand Dieu! Vous ne parlez pas sérieusement?* s'écrie Emma. Ce cri n'était que celui de la surprise, et bientôt Mme Weston est rassurée sur la crainte qu'elle éprouvait que son élève n'eût conçu un attachement trop vif pour Franck, et les larmes aux yeux elle l'assure que rien ne peut lui faire autant de bien que ce qu'elle venait de lui entendre dire. La conduite de Franck paraît cependant très-blâmable à Emma. Pourquoi, lorsqu'il était déjà engagé, lui faire la cour aussi publiquement? C'est ce qui a amené cette crise de Box-Hill; leur brouillerie venait de la conduite peu mesurée qu'il a tenue. *L'épithète est douce.* Emma s'appesantit sur les torts de Franck. Quoi! laisser Jeanne devenir institutrice! Mais comment M. Churchill a-t-il pris ce mariage? Mieux que l'on ne pouvait s'y attendre; *il donne son consentement.* Ce dernier mot fâche Emma intérieurement: *il l'eut donc donné pour Henriette!* s'écrie-t-elle. *Pauvre Henriette! te voilà encore dupe de mes combinaisons.* Ici l'auteur a eu tort de négliger de faire sentir toute la noblesse du caractère de son héroïne, et nous ne l'imiterons pas. Y a-t-il beaucoup de femmes, qui dans la position d'Emma, s'occupent principalement de leurs fautes personnelles, et non de celles que l'on a commises envers elles. Il a voulu prémunir les jeunes personnes contre cette manie de tout faire, de disposer de tout dans l'intérieur de la société, et d'y être souveraines. Il a montré que de bonnes intentions ne suffisaient pas; que la maturité de la réflexion, amenée par l'âge ou éclairée par de sages conseils, était encore indispensable.

Emma *était alors, mais trop tard, persuadée qu'elle aurait dû se servir de tous ses moyens pour empêcher Henriette de se livrer à un espoir chimérique;* mais, ajoutait-elle, *le sens commun et moi n'avons pas sou-*

Digitized by Google

vent habités ensemble. M. Weston, en quittant Emma, lui avait recommandé le secret; il n'use pas pour lui-même de cette précaution si souvent employée, et presque toujours inutile. Aussi bientôt Highbury en sait autant qu'Emma elle-même; celle-ci voit paraître Henriette qui accourt pour lui apprendre l'étrange nouvelle qu'il a lui-même contée à cette jeune personne, et toujours sous le secret. Quel est l'étonnement d'Emma en n'apercevant aucun trouble, pas la moindre apparence de chagrin dans son amie? *Auriez-vous jamais imaginé,* lui dit celle-ci, *qu'il pût être amoureux de Fairfax, c'est cependant possible, car vous lisez dans le cœur de tout le monde.* Ce compliment ne paraît pas très-bien placé dans le moment, car Emma se disait qu'elle ne conçoit rien à tout ce qu'elle entend. Il en résulte une très-longue explication à laquelle je renvoie, et d'où il résulte que Knightley, et non pas Franck, est le héros d'Henriette, que le grand service rendu par le premier, et qu'elle trouve bien supérieur à celui d'avoir été protégée contre les Bohémiens par Franck, c'est qu'on l'eut fait danser; ce trait est caractéristique. Nos Françaises n'en doivent pas murmurer; la scène est en Angleterre.

Nous ne suivrons pas Emma dans ses longues et douloureuses réflexions. Le mariage d'Henriette avec Knightley enlévera Donwell à Henri, son neveu. Il est bien naturel qu'elle lui porte un vif intérêt. *Oh! si elle n'eut jamais entrepris de former Henriette.... N'avait-elle pas fait l'énorme folie de s'opposer à son mariage* avec Martin.... et si la vanité avait remplacé l'humilité, c'était à elle seule qu'elle en était redevable. Ses réflexions deviennent d'autant plus amères, que par cet événement Emma connaît enfin la véritable situation de son cœur; elle croyait n'avoir que de l'estime, une très-grande estime pour Knightley, hélas! elle l'aime, *lui seul avait pris soin de lui former le cœur et l'esprit.*

Nous ne voulons point ôter aux lecteurs la peine d'aller chercher, dans l'ouvrage même, plusieurs situations attachantes, et qui sont amenées naturellement par la position d'Emma, de Fairfax, et même de Franck;

Digitized by Google

le forté-piano revient aussi en scène, et l'on découvre l'auteur de son envoi. Je me refuse au plaisir de rapporter la conversation de Knightley avec Emma lorsqu'il revient de Londres, c'est un des meilleurs endroits de l'ouvrage. Elle est toute entière résumée dans le passage suivant : *Il trouve Emma agitée, abattue; Franck est un monstre. Elle lui déclare qu'elle ne l'a jamais aimé; Franck n'est pas si noir: Emma aime Knightley*, s'il eut alors songé à Franck, *il l'eut sans doute trouvé un assez brave garçon.* Emma, toute entière à son bonheur, ne se souvient plus que Donwell n'appartiendra pas à son neveu Henri.

Si le cœur d'Emma n'est plus troublé, son esprit éprouve encore de grandes agitations; il faut guérir Henriette de sa passion romanesque, et ce qui ne sera pas moins difficile, obtenir le consentement de M. Woodhouse. Bornons-nous à dire que Henriette, fille naturelle d'un simple marchand, perd à la vérité toutes ses idées de grandeur; mais à la place de ces illusions, elle recouvre la paix du cœur, et trouve un excellent mari dans le fermier Martin. Quant à M. Woodhouse, qui est très-opposé en général au mariage, et sur-tout à celui de sa fille, un accident assez léger, qui, dans son caractère lui paraît plus redoutable que le mariage même, le porte, non seulement à consentir à celui de sa fille, mais même à le presser.

Dans la peinture comme dans les lettres il est plus d'un genre, et lorsque l'on réussit dans celui auquel on s'est livré, on a encore droit aux éloges. L'un n'achète que des tableaux d'histoire, tandis que l'autre ne forme sa galerie que de paysages. Il faut satisfaire tous les goûts. L'auteur d'Emma a bien tracé ses caractères; ils ont une vérité frappante. Il les a conservés dans toutes les positions où il les place, et le dénouement, ainsi que je l'ai dit en commençant, est naturel, parce qu'il n'aît du caractère de M. Woodhouse. L'action marche avec lenteur dans la première moitié de l'ouvrage; elle a de la rapidité dans la seconde, sans nuire aux développemens. Les Anglais aiment ces longues conversations dans lesquelles une idée reparaît sous diverses formes. Les dis-

Digitized by Google

sertations sont de leur goût. Ils se plaisent à sonder tous les replis du cœur humain ; et il est naturel qu'un auteur anglais ait cherché à plaire à ceux pour qui il écrivait. Mais au moment où un traducteur s'empare d'un ouvrage, et veut nous le rendre propre dans sa traduction, il doit aussi chercher à plaire aux lecteurs français. Nous désirons satisfaire promptement notre curiosité ; elle est vive, elle est impatiente. Il faut donc savoir élaguer avec goût ; nous ne supportons pas une pièce de théâtre, même bien écrite, si l'action en est trop lente. Le traducteur a réussi à donner quatre volumes ; avec trois il eut fait un bon ouvrage si.... dois-je le dire, s'il savait écrire en français. Il a gardé l'anonyme, et cela me met à l'aise ; je serais assez enclin à penser que c'est une jeune personne qui apprend l'anglais, et n'a point encore fini son cours de grammaire française. Elle oublie à tout moment la règle qui prescrit de mettre le second verbe à l'imparfait du subjonctif, quand le premier est à l'imparfait ou au plusque parfait de l'indicatif. *Il était possible que, rentrés chez eux, ils se rappelaient.....* Voulez-vous des locutions incorrectes ? *Nous n'aimons pas d'être tenues en suspens ;* des mots employés dans un sens que notre langue ne leur donne point : *elle allait dans peu être heureuse. et dans l'affluence* pour opulence. — *Ayant considéré l'éligibilité de la place*, c'est-à-dire, la préférence qu'on doit lui donner ; *eligibility of a place*, signifie en anglais *fit to be chosen*, place propre à être choisie, et non pas comme le mot français *éligibilité*, pour laquelle il faut être choisi. La propriété des mots est une de ces mille choses qu'il est à peu près indispensable de savoir quand on se mêle de traduire, et qu'on livre sa traduction au public. Voulez-vous de l'élégant, du sonore ? Vous trouverez, se croire capable de régler la destinée *d'un chacun :* il était plus clair *que* le jour, *que* c'était de lui *que* je parlais. J'ai si peu de confiance en moi, *que* j'espère *que quand...* Les amateurs du néologisme pâliront de dépit pour n'avoir pas trouvé *que la vue et l'odorat étaient également gratifiés : il faut pacifier un cœur*, on peut *magnifier un défaut.* En voilà assez et même trop pour donner une

Digitized by Google

juste idée des talens de l'anonyme, et comme il n'y a qu'une jeune pensionnaire que je puisse croire capable d'écrire ainsi, je lui adresserai le vers suivant, parodié du législateur du Parnasse :

Sachez plutôt broder si c'est votre talent.

DE VILLENEUVE.

LES TROIS AGES.

(II^e. et dernier Extrait.)

En se servant ainsi plusieurs fois des mêmes termes, il faut bien qu'il en fasse au moins une fois un heureux usage. L'auteur, en parlant des débris du char d'Agénor, appelle cela des *écueils imprévus ;* ce sont cependant les seuls que l'on puisse prévoir en pareil cas, et lorsque tant de chars s'élancent à la fois, il est très-probable qu'il y en aura quelques-uns de brisés. Cette épithète est plus justement placée dans le passage suivant; il s'agit de la révolte des gladiateurs et de la guerre sociale, que M*** appelle *la guerre servile* pour faire rimer à *Sicile.*

Le secours de la nuit brise leur esclavage ;
Le jour les trouve armés et guide leur courage.
Les marteaux de Vulcain, la hache, les fléaux,
Et le soc nourricier, et la tranchante faulx,
Instrumens *imprévus* de guerre et d'épouvante,
Sont tombés au hazard sous leur main menaçante.

Il est dommage seulement qu'*instrumens imprévus* ne soient que la répétition anticipée de *tombés au hasard* qu'on lit dans le vers suivant, et qui affaiblit l'hémistiche précédent.

On trouvera aussi que le premier vers sent plus l'école moderne que celle des Boileau et des Racine. A la suite de ces vers on en trouve un qui offre une imitation trop frappante d'un vers de Lebrun, devenu proverbe :

Le désespoir armé ne pardonne jamais.

Digitized by Google

Ce vers n'a coûté à M. *** que des frais de mémoire, et il lui a suffi de se rappeler, ce qui est assez facile à un auteur, que

L'amour propre offensé ne pardonne jamais.

Mais ce qui mérite aussi de prendre place dans la mémoire des amateurs de jolis vers, c'est le passage suivant. Tous ceux qui ont eu le plaisir d'être couronnés au collège, en reconnaîtront la vérité et lui devront d'heureux souvenirs.

Les yeux sur son aïeul, l'ingénu Pisidore,
Modeste dans la gloire, adolescent encore,
Impatient d'atteindre à des succès nouveaux,
Sur les pas des guerriers *marche à pas inégaux.*
Et son front engagé dans sa large couronne,
Brille comme une fleur que la feuille environne.

Ce tableau est plein de grâce, et je crois que c'est la première fois que la poësie s'en est emparée. Il se reproduit cependant chaque année sous nos yeux aux distributions de prix. Que de choses non moins intéressantes frappent aussi souvent nos regards! nous les regardons avec indifférence et nous attendons pour en sentir le charme que le génie observateur les ramène sous nos yeux et les entoure du prestige de son talent. Remarquons aussi qu'un des plus jolis traits de ce passage est encore une imitation.

Sur les pas des guerriers marche à pas inégaux,

il rappelle le vers de Virgile :

Sequiturque patrem *non passibus æquis.*

C'est sans doute pour témoigner sa reconnaissance à l'auteur de l'*Eneide*, qui lui a fourni ce trait, que l'auteur des *Trois Ages* prétend que les ouvrages de ce poëte ont rendu

Rome moins factieuse et son maître plus *juste.*
. . . . . .
Son génie a changé les mœurs de l'univers.
. . . . . .

Digitized by Google

Oui, c'est pour l'arracher aux discordes publiques
Que Virgile chantant ses nobles Géorgiques,
D'un peuple furieux adoucit les penchans.

Je crois que Voltaire appelle Virgile avec plus de vérité le

Chantre flatteur du tyran des Romains.

L'auteur des *Trois Ages* cite dans ses notes, à l'appui de son opinion, l'autorité de *Justice*, un des éditeurs de Virgile. Tout le monde souscrira à tous les éloges que l'on peut faire du génie de Virgile; mais en même-temps il est impossible de reconnaître dans les hyperboles adulatrices dont Auguste est l'objet à chaque page des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Enéide*, cette *haîne* du despotisme et cette horreur de la flatterie que Justice et M. *** prêtent si libéralement à Virgile. Alfiéri ne peut lui pardonner cette longue suite de louanges qu'il prodigue à Auguste dans le 6e livre de l'*Enéide*, tandis qu'il accorde à peine quelques vers insignifians aux Scipion, aux Régulus, aux Fabricius, aux Fabius, sur lesquels il semble glisser avec la rapidité de l'insouciance. « Peu satisfait de cela, continue Alfiéri, Virgile » consacre dix-neuf de ses vers les plus beaux et les » plus touchans à louer un certain Marcellus, neveu » d'Auguste, qui mourut très-jeune, et qui serait resté » enseveli dans l'oubli le plus profond sans la basse su» blimité de cette tirade, tandis qu'un simple hémis» tiche lui suffit pour Caton, trois vers pour Junius » Brutus, et qu'il ne dit pas un seul mot de Marcus » Brutus. » Mais ce qui porte la fureur d'Alfiéri à son comble, c'est de voir que Virgile ne parle de Cicéron que pour donner la palme de l'éloquence aux orateurs grecs, et l'arracher à l'illustre Romain. Il est à remarquer que les premiers poètes italiens ont traité à cet égard Virgile avec la dernière rigueur. On vient de voir le courroux un peu déclamateur d'Alfiéri, voici maintenant des vers où le chantre de Roland n'épargne pas le chantre d'Enée:

Non fu si santo, ne benigno Augusto
Come la tuba di Virgilio suona;

Digitized by Google

L'avere avuto in poesia buon gusto
La proscrisione iniqua gli perdona
Nessun sapria se Neron fosse ingiusto
Ne sua fama saria men forse buona
(Avesse avuto e terra , e ciel nemici)
Se gli scrittori sapea tenersi amici. (Canto 35.)

On les a traduits ainsi :

Virgile pour Auguste, embouchant la trompette,
En vain de ses vertus s'est rendu l'interprète ;
Les dons de l'empereur, sa libéralité,
Firent du triumvir cacher la cruauté.
Malgré tant de forfaits, malgré tant de victimes;
Non, jamais de Néron on n'eut connu les crimes ;
On l'eut divinisé, de ce nom abhorré,
On verrait le grand homme aujourd'hui décoré,
Si de lâches flatteurs soudoyant le génie,
Il eut su racheter sa longue tyrannie.

Parmi les poëtes anglais, *Hayley*, dans son Essai sur la poësie épique, a fait les mêmes reproches à Virgile.

Cette digression m'a un peu éloigné de M. ***. Je reviens à son ouvrage pour louer le choix de ses comparaisons ; ce sont les endroits les plus poëtiques de son livre. Parmi les épisodes on distingue celui *d'Androclès* et celui de *Montgommeri*. Le principal mérite de M. *** est sans contredit la richesse des rimes ; les Trois Ages enfin sont une production un peu trop correcte, la marche en est trop uniforme. A chaque chant les exemples ou les épisodes, si l'on aime mieux, viennent après les préceptes et les descriptions : tout cela est trop compassé pour un poëme. Il y a de beaux vers, de très-beaux vers ; mais après avoir lu les Trois Ages, on se rappelle involontairement que Voltaire, en disant que l'hexamètre est fort beau, lui donne encore une autre épithète. Il vaudrait mieux, pour le succès des Trois Ages, qu'ils eussent moins de beautés et un peu plus d'agrément : nous finirons cet article par les vers qui terminent l'ouvrage. L'auteur parle des devoirs d'un chevalier. Cette

Digitized by Google

citation vaudra peut-être quelques auditeurs de plus à la tirade sur la chevalerie, que débite ce pauvre Charlemagne, si tant est qu'il la débite encore.

Héritage immortel, doux et riche trésor,
De généreux penchans, d'héroïques exemples,
Protège nos cités, nos palais et nos temples.
Veiller, dans le péril, sur les jours de son roi,
Tout perdre, hors l'honneur; ne point fausser sa foi,
Tendre un bras secourable au faible qui l'implore,
Que ces hautes vertus nous signalent encore!
Que ce peuple, animé d'une ardente valeur,
Dominant la fortune et fier dans le malheur,
Léger dans les plaisirs, mais fidelle à la gloire,
Des leçons du passé conserve la mémoire:
Du génie et des arts étende les bienfaits;
Eternise l'horreur qui s'attache aux forfaits,
Et rappelle ces jours où la chevalerie
Ne séparait jamais l'honneur et la patrie!

T.

A M. LE RÉDACTEUR,

Sur la deuxième édition de l'Art d'obtenir des places.

Monsieur,

L'un de vos plus anciens abonnés du département de la Corrèze, qui depuis l'âge de raison, n'a jamais manqué de lire *votre estimable journal*, de deviner les mots des énigmes, des charades et logogriphes insérés au commencement de chaque numéro (ce qui lui a procuré l'avantage d'être surnommé l'*OEdipe de Brives-la-Gaillarde*, son lieu natal), vous prie de vouloir bien accueillir la plainte en calomnie et en plagiat qu'il porte contre l'auteur du livre intitulé : *L'Art d'obtenir les places, ou Conseils aux solliciteurs;* ouvrage dédié

Digitized by Google

aux solliciteurs, et dont la seconde édition, que je reçois à l'instant, ne fait que d'être mise au jour. Non content d'avoir donné connaissance de tous les moyens admirables dont j'ai fait un emploi si fréquent, d'avoir profité de mes découvertes, des finesses et subtilités qu'il m'a fallu mettre en usage, il m'a pris pour son original, et a dévoilé plusieurs de mes aventures que j'avais le plus d'intérêt à cacher.

Nous recevons tous en naissant un penchant plus ou moins irrésistible vers tel ou tel talent; si le docteur Gall eut tâté mes protubérances, il eut reconnu sur-le-champ que j'avais celle de *la sollicitation*. Dès ma plus tendre enfance je n'ai cessé de demander; placé dans un collége, j'étais chargé d'obtenir la grâce de ceux de mes camarades qui ne savaient pas leurs leçons, ou qui n'avaient pas fait leurs devoirs. Ma mère crut remarquer en moi quelque chose de surnaturel qui lui faisait présumer que je ne pouvais exercer mes talens dans la province, et qu'une brillante fortune m'attendait à Paris. Je partis riche d'espérance, léger d'argent, et bientôt voyant le fond de ma bourse, je songeai à me rendre utile à tous les braves gens qui auraient besoin de mon secours et qui voudraient m'employer.

Imaginez-vous, M. le rédacteur, que, pendant quinze ans, j'ai sollicité pour des individus des départemens, et lorsque j'ai reconnu l'avantage de ma méthode, j'ai fini par solliciter pour moi. J'étais sûr de réussir et plein de confiance dans mes démarches; car je pouvais assurer d'avance que la demande qui m'était faite serait accordée; je vous avouerai même que j'ai été cent fois tenté de prendre un *brevet d'invention* pour l'infaillibilité de mes vues. Non, jamais lorsque M. Willaume *faisait fureur* par sa Matrimoniomanie, cet homme célèbre n'est parvenu à la hauteur de mes heureux résultats. Mais la science, le talent, la réputation, ne m'ont point énorgueillis, et malgré des succès, sans cesse croissans, j'ai toujours travaillé au plus juste prix, sans avoir égard au renchérissement extraordinaire des grâces de toute espèce.

Pour transmettre mes talens, j'ai fait l'éducation d'un

Digitized by Google

neveu, natif de Figeac; je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir, que *j'avais rêvé sa gloire*, que cet enfant possédait nombre de bonnes qualités, particulièrement *une élasticité de caractère* difficile à rencontrer, pour ne pas dire *à nulle autre pareille*. Pour mieux développer les espérances qu'il faisait concevoir, pour qu'il apprît à réduire à leur juste valeur les discours entortillés d'un grand personnage, pour mieux savoir peser le langage mielleux, vulgairement appelé *eau bénite de cour*, je l'avais initié à la connaissance des énigmes, charades et logogryphes; non seulement il les devinait facilement, mais il en composait aussi qui ne laissaient pas de lui faire une jolie réputation dans le département. Trouvant en lui ce que je désirais rencontrer dans mon successeur, je l'initiai au *grand art de la sollicitation*, et bientôt le petit fit des progrès inconcevables. Saluant toutes les personnes de marque ou celles des gens du peuple qui pouvaient lui être de quelque utilité, peu lui importait que sur quarante ou cinquante coups de chapeau il ne lui en fût pas rendu le quart. Pour le *rendre imperméable à la pluie*, il ne survenait pas une ondée, voire même un orage, que je ne le menasse promener tête nue; qu'il me soit permis de vous dire qu'au risque de l'exposer à gagner une pleurésie ou une fluxion de poitrine, il en était de même lorsque le soleil dardait avec le plus de force. Pendant l'hiver je le conduisais dans les cafés et à la Redoute, puis je le faisais sortir, après avoir été fortement échauffé par la danse, afin qu'il fût capable de passer subitement et alternativement du froid le plus vif à la plus extrême chaleur.

Mon neveu, assez joli garçon (il me ressemble, mais il ne sera jamais aussi bien que moi), a le nez de la longueur requise pour ne pouvoir être atteint d'une porte fermée brusquement. L'auteur, toujours mauvais plaisant, prétend que mon nez dépassait trois pouces, et que j'étais devenu camard à la suite d'un accident pareil. Cet audacieux devait au moins s'assurer de la vérité des faits, et puisqu'il a négligé une partie aussi essentielle, je vais prendre cette peine. Vous saurez donc, M. le rédacteur, que je fus chargé de solliciter une place dans

Digitized by Google

les droits réunis, pour un personnage qui m'avait offert une bonne récompense; ayant obtenu ma demande, je remerciai humblement M. le directeur, et lui fis une profonde salutation. Je me relevais, lorsque la porte, poussée fortement par un courant d'air, se ferma brusquement, et me débarrassa d'un bon pouce de nez. A la vérité il était un peu trop volumineux pour un solliciteur, mais grâce à cet accident, je n'en possède plus que dix-huit lignes de longueur, et vous voyez, Monsieur, comme justement on écrit l'histoire.

Lorsque je fis partir mon neveu pour la capitale, je lui avais monté une garde-robe pareille à celle indiquée dans l'ouvrage; mais le petit auteur s'est étrangement trompé en exigeant qu'un solliciteur soit pourvu de six paires de bas de soie noire. S'il eût eu de l'économie et qu'il eut pratiqué les instructions qu'il a publiées, il aurait jugé que trois paires de bas étaient tout ce qu'il fallait et qu'elles devaient suffire.

Mon cher neveu commençait à bien faire son chemin et je n'en étais pas surpris, il était mon élève; je l'avais d'abord pourvu des quatre ouvrages indiqués par mon plagiaire, et j'avais ensuite joint, comme supplément indispensable, 1° le *Dictionnaire des rues de Paris*, pour servir d'explication au *plan de la capitale;* 2° le *Pétitionnaire royal*, qui contient des renseignemens utiles; 3° le *Secrétaire royal*, livre qui peut fournir à lui seul un plus grand nombre de traits d'érudition que le *Nobiliaire universel;* 4° et enfin *l'Art de dîner en ville*, ouvrage de la plus grande importance, qui ne peut être trop lu ni trop médité.

Hector de Roustignac avait reçu du ciel le don inappréciable d'une jambe sèche et d'un coude-pied très-haut; aidé de mes préceptes j'en avais fait le plus intrépide marcheur du département de la Corrèze. Et puisque mes instructions, mes notes, mes remarques, mes observations, mes expériences, viennent d'être communiquées au public par la voie de l'impression, que d'après mon travail chacun peut solliciter, que tous mes tours d'adresse, mes ruses, sont maintenant à la portée du premier venu, j'écris à mon neveu de revenir près de moi,

Digitized by Google

persuadé qu'à la suite de dix à douze leçons je puis l'envoyer à Londres, où je compte bien que non seulement il égalera, il effacera, mais encore qu'il surpassera les plus renommés marcheurs de toute la Grande-Bretagne.

Dieux! est-il possible d'être malheureux à ce point, et de perdre en un jour le fruit de tant de travaux et de tant de veilles. Que de dépenses inutiles? J'avais donné à ce neveu chéri d'abord un maître de danse, afin qu'il se présentât avec grâce, puis un maître de musique. Ce dernier lui enseignait l'art de prendre le ton plus bas avec un grand seigneur, de se mettre à l'unisson avec ses semblables, et de tenir le haut ton avec les inférieurs, ou du moins avec ces gens dont on ne peut jamais avoir besoin. Hector n'avait point cette vertu moutonnière de certains solliciteurs; il savait passer devant une sentinelle sans que ces mots : *On n'entre pas*, prononcés d'une voix de basse-taille, lui en eussent imposé. Mon neveu était connu à la sous-préfecture de notre endroit; s'étant présenté trop souvent chez le sous-préfet, ce cher Hector, *qui déjà préludait les premiers essais de sa gloire*, était consigné au suisse et au factionnaire. Eh bien, il passait sans être aperçu ni de l'un ni de l'autre, et se trouvait toujours à l'audience ou dans les bureaux. Je vous laisse à penser, M. le rédacteur, si mon neveu, laissant à dessein son chapeau dans le café voisin, n'eut pas connu le moyen employé à Paris, d'entrer dans une administration la tête découverte, la main remplie de papiers qu'on porte négligemment, et s'il eut manqué de dire aux deux cerbères : *Je suis de la maison;* il est de fait que par cette réponse brève et concise, le solliciteur intelligent échappera au suisse, et franchira la sentinelle.

J'avais également fait entrer dans mon travail des remarques sur ces maudits *suisses*, sur les *garçons de bureaux*, et à l'égard de ces derniers, mon neveu non seulement leur parlait avec amitié, leur prenait la main, mais il les invitait encore à se raffraîchir chez le marchand de vin; il offrait à dîner à *l'huissier* qui pouvait lui être favorable, ne dédaignait jamais le modeste *em-*

Digitized by Google

ployé, lui présentait même la prise de tabac, quoiqu'il n'en prit point. Il connaissait les *chefs*, les *sous-chefs*, ainsi que les *chefs de division*; il faisait une étude particulière de leurs relations, de leurs mœurs, de leurs usages, de leur caractère et de leur intérieur; il savait les flatter en leur parlant de ce qui pourrait les intéresser. Mon neveu complimentait celui-ci sur la beauté de ses diamans, sur les vertus de M^me^ sa femme, félicitait l'autre sur son goût éclairé pour les beaux-arts, trouvait un nouveau Catulle, un rival de Parny dans un mauvais rimeur, ou un nouvel Horace dans un chansonnier; enfin il appelait Roscius un déclamateur emphatique et ridicule.

Mon plagiaire a beaucoup trop étranglé le chapitre sur *le ministre*, dont au surplus, il définit assez bien le caractère. Les remarques sur le *laissez-passer*, sur les *vices ordinaires des pétitions*, sont de la plus grande justesse; aussi m'appartiennent-elles en entier. J'ai cent fois éprouvé les vicissitudes décrites par mon copiste, et ce n'est qu'après des essais multipliés, des expériences sans nombre, qu'il m'a été possible de pouvoir juger sainement d'une affaire, et des résultats qu'elle pouvait produire.

Le chapitre intitulé *patience* est trop écourté, parce que le solliciteur doit toujours en être pourvu d'une forte dose; celui *des femmes* n'est pas assez mordant. Combien de fois une jolie solliciteuse ne m'a-t-elle pas fait passer des heures entières dans l'antichambre d'un homme en place, et remettre au lendemain la grâce que j'étais certain de pouvoir obtenir la veille. Mais je combats l'opinion de l'auteur, qui veut absolument qu'un solliciteur soit marié; il doit savoir qu'il se trouve une foule de jeunes et très-jolies femmes, lesquelles moyennant une rétribution convenue, se chargent d'aller assiéger les bureaux; elles finissent toujours par remporter la victoire par leur opiniâtreté, ou par leur acharnement à suivre une affaire. Vous savez, M. le rédacteur, comme partout, et particulièrement à Paris, une jolie femme jouit du droit de retomber impunément dans les redites, de tourmenter sans indiscrétion, de harceler sans importu-

Digitized by Google

nité ; alors l'impatience fait obtenir ce que la gravité bureaucratique aurait long-temps fait attendre.

Le chapitre du *Café* est traité de main de maître ; on s'aperçoit que l'auteur est là sur son terrain. Il faut qu'il ait beaucoup fréquenté les limonadiers des administrations pour parler aussi pertinemment. Je ne serais point étonné si j'apprenais qu'il eût été ou qu'il fût à la tête d'un établissement de ce genre ; car je le répète, c'est très-bien, mais parfaitement bien, et en vérité moi qui m'en pique je n'eusse pas fait mieux. *Les changemens de visage* n'ont pas aussi souvent lieu que mon plagiaire voudrait bien le faire entendre. Un employé connaissant bien sa partie devient extrêmement difficile à remplacer. Lui seul porte dans sa mémoire le détail de cent cartons ; il est le registre vivant de son administration ; il connaît tous les détails, tous les arrêtés, les ordonnances, ce qui est permis, ce qui ne l'est pas, etc., etc. Qu'un commis soit changé, passe ; mais toute une division, c'est trop fort. Pourquoi jeter de l'inquiétude parmi les pauvres solliciteurs ? Leur sort n'est-il pas assez malheureux, sans chercher à répandre des craintes sur la réussite de leurs démarches, et empoisonner par là l'espoir dont ils se sont bercés ?

Quant à *l'agilité* et à *l'audace*, qualités essentielles du solliciteur, je me flatte d'en avoir la dose suffisante pour ne manquer aucune affaire, et mon neveu, éclairé par mes conseils, me fait trop honneur pour que je vous prive du plaisir d'entendre un de ces traits rares fait pour illustrer à jamais celui qui a eu le courage de l'exécuter. Je me sers du texte de mon plagiaire, attendu qu'il a fidellement rapporté la chose, et que malgré mon ressentiment, le désir de me venger, je n'en rendrai pas moins justice à ses saillies vives et piquantes, à sa manière de narrer. Je pourrais également louer la finesse de son tact et son discernement. Ce garçon fera surement son chemin, et je n'en serai point étonné, parce que j'ai remarqué dans ses accès de verve et de gaieté que je l'avais considérablement inspiré. D'après la modestie de mon aveu, Monsieur le rédacteur, vous ne

Digitized by Google

serez point surpris du *succès pyramidal* que vient d'obtenir ce petit ouvrage.

L'auteur n'ayant point fait connaître le nom du personnage désigné sous la lettre M...., je suis flatté d'apprendre à vos lecteurs ainsi qu'à la postérité que ce personnage est mon neveu, Hector de Roustignac. Ce qui vous paraîtra plus admirable, c'est que dans le trait suivant ce charmant Hector ne remplissait que le rôle de solliciteur.

« M.... (mon neveu) sollicitait une place d'auditeur à une époque où le nombre de ces apprentifs fonctionnaires était encore limité. M...., très-protégé d'ailleurs, mettait tout son espoir dans une heureuse mortalité. Aussi était-il au courant de toutes les maladies, à l'affût de tous les décès. Ils étaient rares dans un corps entièrement composé de magistrats imberbes. Cependant il arrive ce moment si désiré; un auditeur vient de mourir dans le cours de ses brillantes destinées. Notre solliciteur l'apprend chez un grand auquel il faisait sa cour, mais il ne l'apprend pas seul; il se trouve là comme pour le désoler, un autre candidat qui aspire au même honneur. Ce dernier a sur lui l'avantage d'avoir à ses ordres un bon cabriolet : mon neveu est venu dans un mauvais fiacre. Comment faire pour gagner de vîtesse? C'est une place qu'il faut attraper à la course. Notre homme prend vivement son parti; il observe du coin de l'œil les mouvemens de son adversaire; sort du salon en même-temps que lui, descend les degrés sur ses talons, et tandis que cet heureux compétiteur s'élance dans sa voiture, mon neveu monte derrière d'un pied leste et assuré. Noble exemple d'humilité! Un jeune homme d'une haute espérance, en habit à la française et l'épée au côté, derrière un cabriolet, s'élevant au-dessus des préjugés du vulgaire et des chimères de l'orgueil! Quelle leçon pour les ambitieux! Nos deux rivaux arrivent enfin : ils sont chez le ministre; mais tandis que l'un se dégage avec peine de l'étroite voiture où il est renfermé, l'autre est déjà introduit auprès de son excellence. Il fait connaître l'objet qui l'amène. Le ministre qui a vingt fois promis, ne peut plus se dédire et engage sa parole.

Digitized by Google

Mon cher élève est au comble de ses vœux; il se retire, rencontre son ex-concurrent qui montait l'escalier; il lui fait part de son bonheur et le félicite malignement sur la vitesse de son cheval. »

Ce trait d'agilité est charmant. Lorsque je l'appris, j'eusse voulu embrasser cet Hector qui avait si bien profité de mes leçons et l'étouffer de caresses. Je lui écrivis pour le féliciter de ce qu'il se montrait digne de parcourir la carrière où il s'était élancé; j'étais fier d'avoir dirigé ses premiers pas; mais en lui accordant le juste tribut d'éloges que son adresse paraissait devoir mériter, je lui donnais de nouvelles instructions. Je l'invitais à continuer de marcher sur mes traces, à former son audace sur la mienne, à se composer une figure toujours riante, lors même que le personnage auquel il s'adresserait le brusquerait, lui fermerait la porte au nez, le recevrait encore plus mal. J'ai appris à mes dépens que les mauvais traitemens reçus avec grâce et résignation, jettent beaucoup d'intérêt sur une affaire. Je lui citai à cet égard la conduite tenue dans une circonstance difficile par un de mes amis, auquel j'avais fait obtenir une sous-préfecture, et comment il avait réussi, grâces aux conseils salutaires que je lui avais donnés. Je dois également avouer que cet ami suivit mes instructions de point en point.

« Il y a quelques années, M. *** apprend, dans la sous-préfecture où il était confiné, qu'une préfecture est vacante. Il prend la poste, arrive à Paris, et se rend directement chez le souverain, qui le reçoit fort mal. Il s'excuse comme il peut et se retire avec un air contrit, qu'il a soin de laisser sur le seuil de l'antichambre. En entrant dans cette pièce il se rengorge, promène sur tous ceux qui l'observent des regards satisfaits. Chacun de se lever, de le féliciter tout haut et d'envier tout bas son bonheur. Il ne perd point de temps; il s'arrache aux complimens affectueux de tous ces courtisans sincères, et se rend chez le ministre. Il est introduit. « Le prince, dit-il à son excellence, vient » de me témoigner qu'il était satisfait de mes services; » il m'en donne une récompense bien flatteuse: il me

Digitized by Google

» nomme à la préfecture vacante, et m'envoie auprès » de vous réclamer mes pouvoirs. » Le ministre reste quelques minutes silencieux ; mais le ton ferme et assuré de son interlocuteur, ne lui permettant pas de suspecter l'exactitude de ce récit, il remet au lendemain le hardi solliciteur, qui le soir même était bien et dûment préfet. »

Voilà ce qui s'appelle parfaitement se conduire. L'audace du solliciteur consiste à braver les efforts, à mépriser les injures, à mentir à propos, à se montrer toujours triomphant, à l'instant même d'une défaite. Je n'avais jamais un visage plus rayonnant qu'au moment où je maudissais mon étoile, et jamais mon pas n'était plus assuré que lorsque j'avais fait une fausse démarche. Je portais par-tout cet entêtement de bonheur, cette rage de satisfaction ; je faisais éclater ces deux vertus chez les grands, les ministres, chez mes protecteurs, chez mes concurrens ; aussi j'ai presque toujours atteint le but, ce qui devait être, parce que la modestie a toujours été mon apanage. Retiré dans ma ville natale, je jouissais en silence du bonheur des heureux que j'avais faits et que je ferais encore. Un neveu, mon unique espérance, le soutien de ma gloire, me faisait espérer que le grand art de solliciter ne s'éteindrait jamais dans la famille des Roustignac. Toujours disposé à rendre service, je formais des vœux pour en rendre de nouveaux à la race future. A l'aide de mes notes, et particulièrement de mon expérience, je préparais une instruction qui eut évité bien des peines aux pauvres diables obligés d'aller assiéger les bureaux. J'achevais ce travail, dont j'avais extrait les passages les plus saillans, lorsqu'un de ces écrivains de la capitale toujours prêts à s'emparer des propriétés des provinciaux, et sans doute poussé par quelque mauvais génie, s'avise de publier presque toutes mes découvertes, et prétend se moquer de moi. La distance des lieux me contraint bien malgré moi à ne pas tirer vengeance d'un pareil larcin ; j'avais envie de lui faire un bel et bon procès ; mais, après tout, j'ai réfléchi qu'il valait beaucoup mieux faire connaître son procédé par la voie de votre journal, afin que le public sache à quoi s'en tenir sur son compte. Il a vraiment de l'esprit, cet auteur, et je regrette qu'il ne soit

Digitized by Google

pas né dans nos cantons; ce qui me le persuade c'est l'article qui termine son ouvrage: sa brièveté m'engage à le transcrire; il est intitulé: *Des Gascons*. « Ces Messieurs, dit-il, soutiendront qu'il n'y a rien de neuf dans cet ouvrage. » Eh bien! moi qui ne suis pas Gascon je suis de cet avis, puisque le premier j'ai fait toutes les observations qui sont contenues dans la brochure dont il est question. Mais patience, je vais faire passer cette note à tous mes amis et anciens collègues qui résident dans les départemens environnant le mien, et il verra....

Recevez, M. le rédacteur, etc.

BÉNAZET DE ROUSTIGNAC.

BEAUX-ARTS.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

MORALES (LOUIS DE) surnommé *el Divino* (1).

Morales naquit à Badajos au commencement du seizième siècle, vers 1509. Il paraît qu'il apprit les élémens, soit à Valladolid, soit à Tolède, où il y avait à cette époque de grands professeurs; mais ce ne pût être (ainsi que le dit Palomino) sous Pierre de Campana, puisque cet illustre maître ne parut en Espagne que vers 1548, et que l'on trouve des tableaux de mérite signés *Morales*, 1546.

Il commença dans Valladolid, ainsi qu'on le peut conjecturer par des figures jusques à mi-corps pour des oratoires, tels que la cathédrale de Séville en possède un. Il fut quelque temps à Tolède, et revint ensuite en Estramadure.

(1) Morales fut ainsi surnommé, soit parce qu'il ne peignit que des objets sacrés, soit pour le mérite de son pinceau; mais cet épithète arbitraire que chacun des deux motifs peut justifier, convient à beaucoup de peintres espagnols.

Digitized by Google

Philippe II, par anticipation, voulait qu'on préparât les ornemens destinés au temple et au monastère qu'il faisait construire à l'Escurial; Morales qu'il connaissait depuis long-temps fut invité à se rendre près de S. M., qui désirait le charger de la composition de quelques tableaux. L'artiste qui aimait la représentation, et qui, dans ses talens, trouvait les moyens de la soutenir, se présente à la cour avec un faste extraordinaire. On empoisonne, auprès du souverain, ce goût de Morales pour la dépense; à l'instant on lui fait compter ses frais de route présumés, et en même-temps il reçoit l'ordre de retourner dans sa patrie. C'est alors cependant qu'il fit son superbe tableau de la Voie de Douleurs, que Philippe II fit mettre chez les Hiéronimites de Madrid.

De retour à Badajos, avec un profond ressentiment, Morales vit la fortune l'abandonner; il finit par avoir si peu d'occupations, qu'il tomba dans la misère la plus absolue, Sa vue s'affaiblit, et de plus il perdit la fermeté, si nécessaire au genre de peindre qu'il avait adopté.

C'est en cet état que, passant par Badajos l'an 1581, Philippe II, à son retour de Portugal dont il venait de prendre possession, le vit et lui dit : Tu es bien vieux, Morales; oui, sire, et très-pauvre. A cette réponse S. M. lui signa une pension de 300 ducats qu'il toucha pendant cinq ans, car il mourut à Badajos en 1586.

Le mérite de ce professeur, dont on peut voir un des tableaux les plus capitaux dans la riche collection de M. le baron de Masias, consiste dans l'exactitude du plus austère dessin, dans la connaissance profonde des nuds, la dégradation des teintes, et dans l'art sur-tout de peindre les passions de l'ame. Il apportait une prolixité rare dans les barbes et les cheveux, qui à la loupe, sont d'un détail surprenant, et de loin n'en sont pas moins d'un effet admirable.

Les ouvrages de cet artiste célèbre sont justement considérés, et l'on doit espérer qu'une fois l'école espagnole mise au rang qu'elle doit tenir à tous égards, les grands hommes qui la composent verront leurs productions sortir de l'état d'abnégation dans lequel elles restent en France, en Flandres, en Italie.

Digitized by Google

Morales, que l'on doit à juste titre surnommer le Bellin espagnol, et qui sans doute a plus d'énergie que le peintre vénitien, mettait à ses travaux un temps infini. Cependant malgré cette lenteur apparente, il n'en a pas moins laissé des tableaux dans toutes les églises de Tolède, de Madrid, de Séville, de Vailadolid, d'Avila, de Burgos, de Miraflores, de Grenade, de la Higuera de Fregenal, d'Arroyo del Puerco, de la Puebla de la Calzada, d'Alcantara, de Badajos, dansplusieurs chartreuses, au palais du Pardo, et chez beaucoup d'amateurs.

Rarement il a peint des épisodes compliqués, si ce n'est la Voie de Douleurs dont j'ai parlé, et le tableau que l'on a vu quelque temps au musée; il se bornait à des sujets simples tels que des Christ, des Vierges de Douleurs, etc., toujours sur bois, jamais sur toile.

Peu de peintres ont été plus copiés, plus imités que Morales. Il est nombre d'amateurs irréfléchis qui dès le moment qu'ils voient des *Ecce homo* bien obtus, des Mères de Douleurs bien décharnées, donnent ces misérables productions au divino Morales, qui est le peintre du sentiment, de l'expression et du fini le plus parfait.

Notre artiste eut un fils et plusieurs élèves, qui cherchant à l'imiter n'ont jamais fait que les carricatures horribles dont je viens de parler.

F. Q.

Suite du Dictionnaire raisonné des Etiquettes, etc. Par Madame la comtesse de Genlis.

Appartement (grand.) On appelait ainsi, avant la révolution, une assemblée solennelle et générale de toute la famille royale, des princes du sang et de toute la cour, à l'occasion d'un événement mémorable, comme par exemple d'un traité de paix, ou de la naissance ou du mariage d'un prince de la famille royale. Cette cérémonie se réduisait à faire sa cour au roi, établi à une table de jeu dans un immense salon ou dans une galerie.

Digitized by Google

Toutes les personnes présentées y étaient admises; on jouait, et les femmes qui ne jouaient pas faisaient leur cour, assises sur des plians. Dans ces occasions, ainsi qu'habituellement au jeu du roi et de la reine, toutes les femmes présentées, qu'elles eussent ou non *les honneurs du Louvre*, étaient assises, même sans être à la grande table du jeu, ou aux petites tables de jeu particulier des princesses.

Depuis la révolution, quelques journalistes paraissent croire qu'il est plus noble et plus respectueux de mettre toujours au pluriel l'appartement du souverain et des princes. Ainsi, ils disent que le roi sort de *ses appartemens*, qu'il rentre *dans ses appartemens*, ce qui ne s'est jamais dit avant la révolution, parce qu'alors on parlait bien. Le plus grand monarque de l'Univers n'occupera jamais qu'un seul palais dans une de ses villes, et dans l'un de ses palais il ne loge que dans *l'appartement* qu'il s'est réservé. Le mot *appartement* signifie l'assemblage de plusieurs pièces réunies pour former un seul logement; on a quelquefois la magnificence d'en avoir deux, l'un d'hiver, l'autre d'été, mais on n'en occupe qu'un à la fois. Ainsi, dire que le roi rentre dans *ses appartemens*, c'est à peu près comme si l'on disait qu'il rentre dans *ses palais* pour aller se reposer dans *ses chambres à coucher*. L'intention de ces manières de parler pourrait être fort respectueuse, mais les phrases n'en seraient pas moins ridicules, et celle que nous critiquons est tout aussi étrange.

Architecture. Depuis le grand siècle, celui de Louis-le-Grand, l'architecture s'est soutenue avec honneur en France, mais avant la révolution, car les arts ont été plus florissans sous nos rois que sous le gouvernement révolutionnaire. A Paris, l'église de Sainte-Geneviève, les écoles de chirurgie, le palais Bourbon, la construction de la halle, et dans les provinces plusieurs salles de spectacles, sur-tout celle de Bordeaux, par feu M. Louis, sont de fort beaux monumens (1). On

(1) Les escaliers sans soutien, d'une légèreté si hardie, sont une invention de ce temps, ainsi que les fenêtres sur les cheminées.

Digitized by Google

n'a pas fait depuis la révolution un monument que l'on puisse citer.

Il semble que l'architecture n'étant point un art d'imitation, doive nécessairement finir par répéter ses combinaisons et n'en plus trouver de nouvelles. Les formes des temples et des palais paraissent être épuisées; cet art pourrait encore offrir des décorations et des idées neuves dans la construction des tombeaux, des fontaines, et des bains publics.

ART DRAMATIQUE. Vingt-sept années se sont écoulées depuis la révolution, et en cherchant seulement dans ce même nombre d'années avant la révolution, on trouvera la tragédie de Tancrède, celle d'Iphigénie en Tauride, de Guymond de Latouche; Zelmire et Bayard, de Dubelloy; Warvick, de M. de Laharpe; Guillaume-Tell, de Lemière, etc. Les bonnes comédies furent plus rares, mais a-t-on fait depuis la révolution une pièce plus morale, mieux conduite et plus intéressante que l'Ecole des Pères, de M. Péeyre? Un drame plus national et plus agréable que la Partie de Chasse de Henri IV? Une pièce satyrique, plus plaisante que le Barbier de Séville? Une comédie plus spirituelle et plus brillante que l'Optimiste? On ne peut se dissimuler que l'art dramatique est étrangement déchu depuis vingt-sept ans, il est facile d'en trouver les raisons.

D'abord, pendant les cinq ou six premières années de la révolution, on voulait de la férocité dans les tragédies, c'était ce qu'on appelait alors de la grandeur et de l'énergie: ensuite beaucoup d'auteurs s'appliquèrent à trouver des allusions *flatteuses*, des *rapprochemens flatteurs*, par conséquent il fallait éviter avec soin tout ce qui pouvait au contraire donner lieu à des applications fâcheuses, soit dans le choix des sujets, soit dans les caractères et le développement des sentimens, et malgré toutes ces précautions, des censeurs impitoyables signalaient leur zèle en mutilant, sous des prétextes toujours puériles et souvent risibles, ces pauvres tragédies composées avec tant de prudence. *Les vils esclaves* qui écrivaient sous le règne *du tyran Louis XIV*, n'eurent aucune de ces entraves; Corneille et Racine

Digitized by Google

écrivirent d'inspiration tout à leur aise. Enfin quelques auteurs ont uniquement travaillé pour un *seul acteur*, et en faisant des tragédies, n'ont songé qu'à *un rôle*, toujours du même genre. Ce n'est pas ainsi que l'on fait de bonnes pièces. Cependant on pourrait citer de ces derniers temps, trois tragédies qui annoncent beaucoup de talent.

Quant aux comédies, on a trop *agi* dans ce siècle pour avoir pu *observer;* on a mal peint parce qu'on a mal vu. Et d'ailleurs, les usages, les manières, le ton, variant et changeant sans cesse avec les divers gouvernemens, les tableaux ont été trop fugitifs pour qu'il ait été possible d'en saisir fidellement les traits. On peut bien, par une esquisse rapide et légère, fixer l'image d'une ombre; mais l'ombre elle-même, dépourvue de couleur, vaut-elle la peine qu'un grand maître emploie son talent à en perpétuer le souvenir?

Pour former des ridicules généraux et des mœurs, il faut de longues habitudes; nous n'en avons plus, nous sommes à la fois usés, tout neufs, indécis, irrésolus, sur le ton, les manières, les formes que nous devons adopter; il y a dans la société une telle bigarrure, qu'il est impossible d'y saisir un seul trait caractéristique. Les bons *peintres de mœurs* peuvent bien faire quelques petits portraits isolés, mais pour tracer ces tableaux frappans de ressemblance que chacun reconnaît, parce que tout le monde en rencontre les originaux, il faut attendre. Ainsi le temps seul pourra nous rendre la bonne comédie. (Voyez *déclamation théâtrale.*)

On a inventé dans ces derniers temps un genre de pièce très-nuisible à l'art dramatique en général, c'est ce qu'on appelle *les pièces de circonstance;* c'est-à-dire, des pièces jouées d'abord à la cour, ensuite à Paris, et qui expriment l'amour pour le souverain, ou qui célèbrent d'heureux événemens publics. Ces pièces, qui n'offrent ni intrigues, ni caractères, ne peuvent rester au théâtre, ainsi que l'annonce leur titre, et elles sont un très-mauvais emploi du temps et des veilles des auteurs dramatiques. Il vaudrait beaucoup mieux, dans ces occasions, faire comme autrefois de véritables pièces

Digitized by Google

précédées de petits prologues d'une ou deux scènes. Aux fêtes de la cour de Louis-le-Grand, on vit successivement les premières représentations des pièces de Racine, de Molière et des opéra de Quinault. De tels ouvrages honoreraient beaucoup plus des fêtes royales que ne peuvent le faire *les pièces de circonstances* les plus flatteuses. L'usage des *prologues* a été suivi sous les deux derniers règnes; cependant un auteur qui a saisi ou créé tous les genres de flatterie ainsi que tous ceux de la satire, M. de Voltaire, qui a tant calomnié les rois, inventa *les pièces de circonstances*. Il fit pour louer Louis XV un drame intitulé *Trajan* (flatterie qui depuis n'a été que renouvelée). L'ouvrage ne valait rien, et le roi lui-même le jugea ainsi. Après la représentation, M. de Voltaire entr'ouvrit la loge où était le roi, et s'adressant à M. le maréchal de Richelieu, lui dit de manière à être entendu du roi: *Trajan est-il content?* le roi choqué de cette liberté, terrassa l'auteur par un regard sévère. M. de Voltaire déconcerté, se hâta de s'éloigner. (1) Cet essai ne mit pas en vogue *les pièces de circonstances*, qui n'ont été à la mode que depuis la révolution. Enfin une chose également nuisible à la littérature, au bon goût et aux mœurs, c'est la grande quantité de spectacles. *Voy. Mélodrame.* Avant la révolution nous n'avions que la Comédie Française, l'Opéra, la Comédie Italienne, les Bouffons, et c'était assez. *Voy. Spectacles.*

LETTRE

DE L'AVOCAT POURETCONTRE.

De l'esprit tous les jours: tel est l'engagement que les journaux prennent avec le public. Heureusement cette promesse n'est que comminatoire, et beaucoup de vos

(1) Cette anecdote est rapporté dans le *Cours de littérature* de M. de Laharpe, qui n'est pas suspect de malveillance lorsqu'il parle de M. de Voltaire.

Digitized by Google

confrères, Monsieur, se dispensent de la tenir. Cela n'empêche pas le coche de partir; vide ou plein il arrive à sa destination, et dans ce service l'exactitude n'est pas une petite qualité. Pour moi à qui l'on ne demande qu'un talent hebdomadaire, je suis coupable d'être en défaut; j'ai peur que cela ne m'arrive souvent. Cinq ou six pages d'esprit (et de quel esprit!) tous les huit jours, ne sont pourtant pas une redevance bien onéreuse. Si je n'avais que cette obligation, il me suffirait d'écouter et de transcrire ce que j'entends autour de moi; je vis dans une société tellement savante, que je n'aurais aucun frais d'imagination à faire; le précieux talent du sténographe Breton me tiendrait lieu de tout; mais occupé de travaux différens, j'apporte dans le monde une distraction qui m'a causé plus d'un préjudice. Les uns me disent insolent, fier, sans usage; les autres stupide, froid, capricieux, exclusif. Tandis que l'œil fixé sur un tableau que je ne vois pas, la bouche béante devant une personne que je n'entends guère, ou les mains étendues vers un nuage que je ne songe point à saisir, je cherche une idée qui vous sera agréable, un hémistiche qui fera rire le parterre, ou enfin une locution administrative que mon chef ne corrigera pas, je m'expose à la censure des oisifs. Sans que j'y prenne garde le conciliabule de ces messieurs s'assemble, les apparences seules sont admises, on me juge sans me connaître, et voilà une réputation.

Je n'aurai pas aujourd'hui le moyen de produire en ma défense une lettre écrite avec esprit. Depuis ma dernière, les théâtres ont beaucoup travaillé; toutes les affiches sont couvertes de titres nouveaux, annonçant des pièces un peu anciennes, et je ne puis employer la place que vous m'accordez qu'à un coup-d'œil rapide de toutes ces choses. J'y passe donc sans divertir à autre acte.

M. Eric-Bernard est toujours la dernière nouveauté de la Comédie Française: il continue ses débuts avec succès. Le rôle d'Orosmane lui a fait honneur. On ne sait encore s'il sera admis à l'essai. Son prédécesseur, M. David, a obtenu cet avantage: c'est d'un bon augure. On parle du début d'une très-belle femme dans un

Digitized by Google

emploi secondaire, et de la rentrée de Perlet; ce sont deux bonnes nouvelles : une jolie personne et un bon comédien ne sont déplacés nulle part. Pendant que les échos de la Loire-Inférieure retentissent des applaudissemens donnés à Mlle Mars, la Comédie fait ici force de voile pour conserver l'équilibre au bâtiment que Talma a bien radoubé. Je vous ai promis des vers de *Charlemagne*. Patientez, avant peu ma dette sera acquittée. C'est avec raison que vous tenez à enrichir votre journal de quelques bonnes citations; il survit à tant d'ouvrages qu'il est utile d'en conserver les meilleurs fragmens. Mais aujourd'hui vous le voyez, Monsieur, je cours à ma première halte, vous serez satisfait.

Nathalie ou *la Famille russe* s'acclimate dans la rue de Richelieu. Les longueurs et les mauvaises expressions ont disparu : l'intérêt est demeuré. Le musicien a fait des sacrifices, et tout annonce que le public saura gré aux auteurs des efforts qu'ils ont faits pour lui plaire. Un grand proscrit, Voldik, ministre et général russe, est victime de l'ambition de Varemzor, son gendre, qui l'a fait exiler et jouit de ses dépouilles. La comtesse de Varemzor a quitté son époux pour suivre son père; son fils Alexis l'accompagne, et tous trois vivent près d'Irkoust en Sibérie. Le débordement d'une rivière menace l'habitation d'un exilé que personne ne connaît encore. Alexis vole à son secours pendant qu'un nouveau gouverneur fait son entrée dans le pays. Ce dernier a été le précepteur de Voldik. Tandis qu'on le fête on annonce le naufrage d'Alexis. Désespoir de Nathalie qui s'embarque, et fin du premier acte. Au second, un orage; une reconnaissance entre l'héroïne et le farouche exilé, qui est son époux lui-même, et départ de la famille pour aller fléchir Voldik, dont le gouverneur a apporté la grâce. Le troisième acte se passe en explications dont le résultat est que Nathalie, qui veut rester en Sibérie avec son époux comme elle y est restée avec son père, partage la joie générale en apprenant que la czarine permet au gouverneur d'abréger l'exil de Varemzor. On donne une grande fête après laquelle on part vraisemblablement.

Digitized by Google

Vous voyez, Monsieur, que ce poëme offrait un heureux cadre à la musique. La situation des personnages prêtait à l'expression de mille sentimens divers ; la pompe du spectacle s'y trouvait même liée sans efforts. Pourquoi donc, avec tout cela, n'a-t-on pas fait un ouvrage meilleur ? Je ne sais ; mais le talent n'a pas toujours manqué aux deux auteurs, ils en ont donné de fréquentes preuves dans cet opéra. Le dialogue est souvent naturel, et la musique savante : la romance d'Alexis et le grand air de Voldik attestent un mérite des plus distingués ; et il y a lieu de penser que lorsque M. Reicha aura travaillé d'avantage pour notre théâtre, il se placera parmi les compositeurs dont l'école française s'honore. Quant à l'auteur des paroles, sa réputation est faite ; et je regrette qu'il ne se soit pas nommé, j'aurais du plaisir à rappeler son titre à la bienveillance du public.

Soumis à l'ordre des dates, je dois vous parler, Monsieur, de *la Fin du Monde* de l'Odéon, avant *les deux Philibert*. Il y a pourtant entre ces deux ouvrages une différence égale à celle que l'on pourrait remarquer entre *Tartuffe* et *Jocrisse Grand-Père*. C'est donc quelque chose que d'arriver le premier !

Un charlatan fait croire à deux imbécilles qu'au moyen d'une liqueur et de quelques pillules, il les préservera de la mort générale ; et quand ces deux niais se rencontrent, après un orage qu'ils regardent comme la funeste catastrophe, ils se querellent pour le partage du globe. Le mariage de leurs enfans met fin à leur discussion comme aux effets de leur crédulité.

Que vous dirai-je de cette parade, sinon que ses auteurs ont de l'esprit, et que s'ils ne prennent une prompte revanche, je dirai tout haut ce que je pense de l'erreur qu'ils viennent de commettre ?

Picard est usé, disaient les ennemis de cet ingénieux écrivain, quelques-uns de ses amis le répétaient. Personne ne le croyait ; mais il est si doux de punir un homme de sa supériorité ! Les devoirs d'une place qui se compose de mille soins pénibles, des chagrins domestiques, quelques débats d'intérêts privés, et le choix d'un sujet qui

Digitized by Google

demande une entière liberté d'esprit, ont empêché *M. de Boulainville* de venir à bien. L'intention est bonne ; le point du départ bien choisi ; le ridicule vrai, et la morale utile ; mais l'exécution n'a pas répondu à tout cela. *La Double réputation* est un ouvrage à revoir, et non à refaire, comme bien des gens l'ont prétendu. En attendant, *les deux Philibert* viennent de donner un démenti aux mal-intentionnés. Et comme si l'auteur eût voulu se jouer de leurs prétendues craintes, il a justement choisi un sujet simple, commun, et qui serait usé dans les mains d'un autre ; par là il a montré que la fraîcheur de son imagination nous permet encore d'espérer une foule de bons ouvrages, et que son génie, fécond en ressources, ne se rebutera d'aucun obstacle. Mais j'ai tant de choses à vous dire des autres théâtres, que je me bornerai aujourd'hui à l'analyse *des deux Philibert*, pour revenir plus tard sur cette pièce.

L'aîné de ces deux frères n'est point un Caton, mais c'est un jeune homme rangé, intéressant, aimable. L'autre, un mauvais sujet, dans la plus douce acception du terme ; joueur, libertin, gourmand, sans gêne, sans aucun sentiment des convenances, et dont l'éducation est à peu près nulle. Le premier est employé au ministère des affaires étrangères ; l'autre ne fait rien. La parité de noms a souvent produit entr'eux des quiproquo plus ou moins plaisans ; mais la suite de celui-ci paraît devoir tirer plus à conséquence. Philibert, le sage, a vu dans une promenade la fille d'un notaire retiré au boulevart des Invalides ; il s'attache à ses pas, et enfin loue un petit appartement vis-à-vis de sa maison. Il est inutile d'ajouter que la jeune personne l'a remarqué aussi, et qu'elle en est éprise. Un maître de musique nommé Clairville, ami de Philibert, se charge de négocier ce mariage ; en effet, il intéresse tellement la famille Duparc au sort de son protégé, qu'on envoie à ce dernier une invitation à dîner à la maison de campagne pour laquelle on part. Le billet, attendu par l'amoureux que Clairville a prévenu, tombe dans les mains du mauvais sujet, qui accepte sans façon une place dans le cabriolet d'un cousin destiné à la demoiselle ; ils ar-

Digitized by Google

rivent à la campagne. Là, Philibert jeune se fait connaître par tant d'indiscrétions, d'inconvenances, qu'on est forcé de lui faire sentir toute la gêne qu'il cause. Il cède gaîment à cette invitation, un peu différente de la première; il quitte la maison, et le voilà déjà dans un café voisin, jouant au billard, buvant de la liqueur et faisant tapage. Lassé d'attendre, son frère s'est adressé au portier de M. Duparc, qui lui a vaguement enseigné la maison de campagne de son maître; il n'en a pas moins pris le chemin, et il arrive avec son valet, devant une grille, qu'à son nom un domestique refuse d'ouvrir. Pendant qu'il cherche la cause de cet accueil, Philibert cadet paraît au balcon du café. Ils se retrouvent, s'expliquent, et bientôt le père, mieux informé par le fou lui-même, consent à donner à Philibert l'homme de mérite, sa fille qu'il refusait à Philibert le mauvais sujet.

Le succès complet de cette pièce justifie l'étendue que j'ai donnée à mon analyse. Je crois n'avoir rien oublié de ce qui peut en transmettre le souvenir; et je termine aujourd'hui par vous apprendre, avec une vive satisfaction, que M. Picard, nommé au bruit des applaudissemens unanimes, a été demandé à grands cris. Il s'est dérobé au vœu du public empressé de le voir; deux raisons s'opposaient principalement à ce qu'il le satisfît; mais le plaisir ôte la mémoire.

Vous savez, Monsieur, ce que je pense de Feydeau. Je ne vous le répéterai pas aujourd'hui. Ce théâtre s'est si bien arrangé qu'il est indépendant de ses succès et de ses chûtes; les premiers ne l'enrichissent pas; et les autres ne lui font plus de tort. S'il était dans la prospérité, l'Opéra-Comique joué il y a quelques jours sous le nom du *Maître et le Valet*, lui ferait du bien; mais je crois ce théâtre atteint de la maladie dont il mourra. Deux mots vous donneront une idée de cette pièce.

Maurice, intendant des biens de M. de Florville, est sur le point d'épouser Laurette qui ne l'aime pas, parce qu'il est vieux, et qu'un valet-de-chambre de Paris l'a touchée. Les préparatifs du mariage se font avec pompe, lorsque le maître du château arrive. Son valet, Jasmin,

Digitized by Google

lui conseille de s'amuser à séduire la future de son intendant, que ce pauvre garçon reconnait bientôt pour l'objet de ses amours parisiennes. C'est Jasmin lui-même que Florville charge de ses intérêts auprès de la petite ; et vous jugez bien, Monsieur, que les efforts du valet tendent à réparer les effets de son mauvais conseil, en éloignant sa maîtresse de son maître. Il y parvient. Assaut de malices ; Florville succombe, et consent à donner en dot une somme destinée à l'enlèvement de la demoiselle.

Le poëme de cette pièce vit de réminiscences. Beaumarchais pourrait réclamer sa part dans la contexture de quelques scènes ; mais il ne revendiquerait pas les détails, l'esprit du dialogue et la marche totale de l'ouvrage, qui est sage et froid, raisonnable et languissant. La musique vaut mieux ; on y reconnait la touche d'un maître habile dont les paroles ont dû souvent paralyser les inspirations. Le final du second acte, un air chanté par Huet et deux ou trois autres morceaux d'une facture agréable et savante ont fait deviner le nom de M. Kreutzer, proclamé au milieu des marques d'une vraie satisfaction. Son collègue a joui du même honneur ; mais la différence du succès était sensible. M. Justin est ce coupable.

Forcé de remettre à l'ordinaire prochain le détail des autres nouveautés, je vous en donnerai pourtant le détail numérique. Au Vaudeville, *Tivoli* qui commence bien ; aux Variétés, *la Fin du Monde*, remarquable par un esprit de localité ; *Samson*, à la Porte Saint-Martin : beau décor, exécution agréable ; à l'Ambigu-Comique, *le Vieil Oncle*, tableau digne d'un plus grand cadre ; et enfin *le Soldat d'Henri IV* à la Gaité. Les auteurs sont MM. Maréchalle et Gombaut. Le talent de faire des pièces comme celle-ci est leur moindre mérite : le premier est restaurateur, et l'autre marchand de toiles.

Je suis, etc.

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens.

Digitized by Google

ANNONCES.

Histoire de France pendant les guerres de religion; par Charles Lacretelle, membre de l'institut et professeur d'histoire à l'académie de Paris. Quatrième et dernier volume, in-8° de 470 pages, bien imprimé en caractère cicéro neuf, sur papier carré fin. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. franc de port par la poste. L'ouvrage complet en quatre volumes 24 fr., et 31 fr. franc de port par la poste. Les mêmes, papier vélin, 48 fr., et 54 fr. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243.

La Roulette, ou Histoire d'un Joueur; 6e édition revue et augmentée d'un Songe trouvé dans les papiers d'un joueur, ornée d'un tableau gravé. Chez Rapet, rue Saint-André-des-Arts, n° 41. Prix : 1 fr. 50 cent.

La Fin du monde et *le Jugement dernier*, poëme, par M. Lablée. Chez Dentu, libraire, Palais-Royal.

Ode dithyrambique sur le mariage de Mg. le duc de Berri avec la princesse Caroline des Deux-Siciles. Chez Cl. Fr. Laurens jeune, libraire, rue du Bouloi, n° 4, au premier.

L'Art de soigner les pieds, et le danger de se confier à des pédicures qui ne connaissent point les nerfs ni les muscles; celui de se servir du rasoir et de la pointe des ciseaux. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée par l'auteur. Prix : 50 cent. et 75 c. par la poste. Chez l'auteur, rue de la Bibliothèque, n° 23, où l'on trouve la Pommade pour la destruction des cors, 5 fr.; l'Eau divine pour fortifier les muscles et les nerfs dans la marche, 5 fr.

Nota. L'abondance des matières nous a forcé de remettre au numéro prochain le tableau de l'intérieur et de l'extérieur.

DUBRAY, IMPRIMEUR DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

ODE

SUR LA CONJURATION DE 1812,

Qui a concouru pour le prix des Jeux Floraux (1);

Par M. L. CHARLES.

Non ille . . . . . .
Pro patriâ timidus perire.

De ses vastes pensers l'homme se glorifie;
Dans ses propres conseils son cœur qui se confie,
Croit que tout ici bas marche par ses desseins.
Mais du sort des mortels Dieu seul conduit les rênes,
Et ses mains souveraines
Sans nous du haut des cieux gouvernent nos destins.

(1) C'est ainsi que l'académie prononce pour la pièce qui obtient l'accessit. On croit l'auteur pseudonyme.

Digitized by Google

Dans un ordre éternel, fruit de sa providence,
Des choses et des temps le cours réglé s'avance
Sans que nos vains efforts puissent le corriger;
Et des événemens le torrent invincible,
Dans sa marche inflexible,
Entraîne l'orgueilleux qui croit le diriger.

Voyez-vous s'élever ce fils de la fortune?
De son obscurité fuyant l'ombre importune,
Il séduit l'univers trompé par ses exploits,
Sur le front d'un soldat entasse les couronnes,
Et jusque sur leurs trônes
D'un seul de ses regards intimide les Rois.

Quel bras terrassera ce mortel téméraire?
Monarques, liguez-vous des deux bouts de la terre;
C'est à vous d'abaisser son insolent orgueil:
Accourez. Mais en vain votre union l'assiège,
Le ciel qui le protège,
Plus loin de ses grandeurs a préparé l'écueil.

Tel le cèdre au milieu des forêts qu'il domine,
Pousse jusqu'aux enfers sa profonde racine,
Tandis que de sa tête il va toucher les cieux.
Mille vents conjurés en vain lui font la guerre;
C'est d'un coup de tonnerre
Que doit être brisé son front audacieux.

Dieu des rois, ton bras seul a pu sauver le monde;
Ta puissance immortelle en prodiges féconde,
De ce coup éclatant mérite tout l'honneur.
Oui, toi seul es l'auteur de notre délivrance;
Toi seul rends à la France
Ses lois, sa liberté, ses rois et son bonheur.

Eh! qu'était-il besoin que l'Europe en furie,
Des bords du Tanaïs aux champs de l'Ibérie,
Contre un seul homme armât cent peuples conjurés?

Digitized by Google

S'il eût dû succomber sous des forces humaines,
De ses honteuses chaînes,
Français, des Français seuls nous auraient délivrés.

O champs de la Russie! ô plaines désastreuses
Où cent mille héros, victimes malheureuses,
Qu'à l'envi moissonnaient la faim et les hivers,
Accusant de leur chef l'homicide imprudence,
Erraient sans espérance,
Et vainqueurs fugitifs mouraient dans les déserts!

Tandis qu'un furieux expiant ses ravages,
Couvrait de nos débris vos régions sauvages,
La vengeance en secret s'armait pour le punir.
Et du trône où s'assit la fortune insolente,
La ruine éclatante,
Allait au fond du nord jusqu'à lui retentir.

Hélas! nous n'avions pas expié tous nos crimes:
Tombez, nobles vengeurs; tombez, mortels sublimes.
Sous les murs de *Leipsick* nous sommes attendus.
Mais sans briser le joug de la France asservie,
Si vous perdez la vie,
Vos trépas généreux ne seront point perdus.

Sous le fer des tyrans quand la vertu succombe,
Son sang ne périt point consumé par la tombe,
Il n'est point en fumée exhalé dans les airs;
L'Eternel le reçoit dans l'urne de vengeance,
Préparant en silence
Le coup qui doit l'absoudre aux yeux de l'univers.

Nos maux ont à la fin lassé sa patience.
Dans les rois de la terre il a mis sa puissance,
Et soudain leur vainqueur est tombé devant eux.
Et dès long-temps bannis de nos tristes rivages,
Après vingt ans d'orages,
Les lis ont refleuri dans leur empire heureux.

Digitized by Google

En goûtant la douceur de notre destinée,
Français, oublirions-nous la troupe infortunée
Qui mourut pour hâter ce bienheureux moment?
Aucun hommage en or n'a consolé leurs mânes ;
Et dans des lieux profanes
Leurs os abandonnés gissent sans monument.

Vivans, s'ils n'ont pu voir la fin de nos misères,
Ce du moins le retour de nos destins prospères
A leurs restes éteints se fasse, hélas! sentir.
Eh! quel mortel impie échappé du naufrage,
Sans tombeau sur la plage
Laisse les malheureux que l'onde a vu périr?

L'avenir dirait donc : pour venger leur patrie,
Des Français d'un tyran bravèrent la furie ;
Le trépas fut le prix d'un dévouement si beau.
Où sont les monumens de ces nobles victimes?
Leurs ombres magnanimes
Méritaient des autels et n'ont pas un tombeau.

Non, nous ne voulons pas qu'une telle souillure
Aille flétrir nos noms dans la race future.
Vous serez honorés, mânes de nos vengeurs!
Sous un marbre commun vos dépouilles sacrées,
A jamais révérées,
Iront de siècle en siècle attester nos douleurs.

Et si..... mais loin de nous ces présages funestes.
Si jamais de ses feux ressuscitant les restes
La Discorde attaquait et le trône et les lois,
Armés pour foudroyer ses lignes criminelles,
De vos cendres fidelles,
Nos neveux apprendraient à mourir pour leurs rois.

Ainsi vous recevrez nos éternels hommages ;
Ainsi vos noms chéris vivront dans tous les âges,
Des pleurs de la patrie à jamais honorés.

Digitized by Google

Trop heureux qui n'a point d'autres pleurs à répandre,
Ni de douleur plus tendre
A porter sur la tombe où vous reposerez!

O triste et cher objet de deuil et de tendresse!
Infortuné BOUTREUX! tes vertus, ta jeunesse
De tes assassins même ont ému la pitié.....
Mais je dois consacrer d'autres chants à ta gloire.
Au temple de mémoire,
Puissé-je unir nos noms unis par l'amitié!

LE JUGEMENT DERNIER.

Ode.

Dieu se lève entouré des vents et de la foudre;
La trompette résonne, et l'univers en poudre
S'écroule et disparaît dans l'abîme confus.
Tout est détruit: le temps, l'espace, la matière,
La vie et la lumière,
La mort même n'est plus.

Mais l'homme existe encor. Dans cette horreur profonde,
Il se présente seul, dernier débris du monde;
Sous ses pas chancelans la terre même a fui.
Et ce roi détrôné de tout ce qui respire
Cherche en vain son empire
Emporté loin de lui.

Pécheur, dès ce moment ton supplice commence.
Où se cacher, où fuir l'implacable vengeance
Du juge méconnu dont l'aspect les confond?
Contre lui du néant ils implorent l'asile.....
Désespoir inutile!
L'enfer seul leur répond.

Dieu parle, et dans ce gouffre avide, insatiable,
De ses saintes fureurs ministre impitoyable,

Digitized by Google

L'ange exterminateur les presse et les unit.
Ils tombent poursuivis de flammes invisibles,
Et des traits invincibles
Du Dieu qui les punit.

Les saints en ont frémi. Témoins de leur supplice,
Ils ont peur que ce Dieu qu'irrite sa justice,
Ne les condamne eux-mêmes à ce dernier moment;
Et voyant la colère en ses regards empreinte,
Attendent avec crainte
Le fatal jugement.

Mais le Seigneur s'appaise et sa voix les rassure.
Venez, dit-il, ô vous dont l'ame ferme et pure
Me servit sans partage et n'aima que ma loi!
Venez connaître enfin mes clartés adorables
Et ces biens ineffables
Dont la source est en moi.

Venez aussi, pécheurs dont les fautes passées
Se cachent à mes yeux, par vos pleurs effacées.
Des crimes expiés Dieu ne se souvient plus:
Ma justice punit, mais ma bonté pardonne.
Recevez la couronne
Promise à mes élus.

Alors les cieux ouverts d'allégresse frémissent;
Des séraphins en chœur les harpes retentissent;
Au céleste concert les saints viennent s'unir.
L'Eternel sur eux tous répand sa gloire immense,
Et leur bonheur commence
Pour jamais ne finir.

DE CAZENOVE.

LA CONTRITION DU DÉLATEUR.

Un dénonciateur, à son heure dernière,
Sentant tout le néant des choses d'ici bas,

Digitized by Google

Tristement confessait son cas,
Requérant l'*absolvo* pour gagner la frontière
Du pays où tout va, mais dont on ne vient pas.
Sale était le bissac, et père Nicolas
Pour approprier la matière
N'était pas sans quelqu'embarras.
Vous avez, dites-vous, par noire jalousie
Et par cupidité dénoncé le prochain?
Cet acte, frère, est très-vilain,
Et même il sent l'apostasie;
D'ailleur par votre esprit malin
Vous déconsidérez le célèbre Cazin
De notre bon comté de Brie,
Dont Boileau méchamment discrédita le vin.
Si de ce gros péché voulez avoir remise,
Il faut du fond du cœur réparer la sottise.
Père, reprit le vieux pécheur,
Il est bien vrai, je fus fourbe et menteur,
Au docteur Tamponneau j'ai fait donner la chasse;
Tel affront il ne méritait;
Il est docte et loyal, il n'a jamais mal fait:
Bonne tête est sous sa tignasse.
Mais pour tout avouer mon bien plus grand regret
Est de n'avoir pas eu sa place.

ÉNIGME.

Dans une prison claire, et cependant fort noire,
On me poursuit, me frappe, et moi dans ce tourment
Je vais, je viens, je tourne, ou roule incessamment.
Sans pitié pourra-t-on écouter mon histoire?
Je fus dès en naissant un magasin de coups..
On dit que j'en vaux mieux: c'est une triste gloire;
Car le temps que je vis mon sort n'est pas plus doux.
Qui mieux sait me frapper prétend s'en faire accroire.
Et pour ces traitemens je n'ai point de courroux.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

En transposant mes onze pieds,
Mon nom, lecteur, aux yeux expose
De maintes fausses déités
L'histoire et la métamorphose.
On voit d'abord cet agent souverain
Qui sut livrer au dieu de Ganimède
La belle dont naquit, malgré la tour d'airain,
Le sauveur d'Andromède.
La déesse de l'équité;
Celui d'où vint le nom de l'antique cité
Dont l'amour d'un berger a causé la ruine;
Le crime qui livra la chaste Proserpine;
Cet époux sans égal
Qui fut chercher sa femme
Au manoir infernal;
La belle qu'une sœur, par un commerce infâme,
Voulut livrer au messager du ciel;
Une parque, un prince cruel
Dont l'aïeul, au sein des eaux même,
Est en proie à sa soif extrême;
Le mont où succomba le dieu des grands travaux;
Une amante du dieu des eaux;
Celui, qui non moins changeant qu'elle,
Du même dieu conduisait les troupeaux,
Et savait prendre une forme nouvelle;
Une muse, un funeste fruit
Dont la vue éclatante
Sut brouiller tout l'Olympe et fixer Atalante.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Paris*. Celui du Logogriphe est *Cor*, où l'on trouve Or, Roc. Le mot de la Charade est *Mercure*.

Digitized by Google

EBEN-HAÇAN,

Histoire imitée de l'oriental.

PRÉFACE.

Je liai connaissance avec un persan : nous nous étions entendus sans parler la même langue ; bientôt il m'instruisit dans la sienne ; il me prêta les livres de sa nation, je les dévorai, car les préceptes de la plus sévère morale y sont revêtus d'images riantes et faciles ; je résolus même de les traduire, me berçant déjà de l'espoir de briller. Tandis que je me livrais tout entier à ces livres, que je m'y pénétrais des devoirs de l'homme, et que je méditais d'en instruire les autres, j'oubliai mon ami.

« Lecteur, que les ornemens et les fleurs de celui-ci » ne vous fassent donc pas oublier dans l'auteur votre » conseiller et votre ami. »

. . . . . .

EBEN-HAÇAN.

Kuften megher nesim saba ez tchemen resid : ja karvan misk zeraï Koten resid.

Ce livre est le zéphire qui apporte les parfums de la prairie qu'il a traversée ; c'est la caravane qui arrive chargée du musc du Koten.

CHAPITRE PREMIER.

L'ADOLESCENCE.

Haçan vit fleurir son adolescence dans les riantes campagnes que borde le Tanaïs, vers les confins de la Georgie. Il vivait, avec son père Samboul, du produit d'un troupeau dont ils étaient eux-mêmes les pâtres. Dans les belles solitudes qu'ils habitaient, on respire

Digitized by Google

avec les suaves odeurs que répandent mille fleurs aromatiques, une continuelle félicité. Les parfums (1) ont tant d'influence dans ces délicieuses contrées, que mêlés sans cesse avec l'air, ils donnent au sang plus riche une exquise finesse, et portent dans le cerveau des images vives et gracieuses. C'est au milieu de ces fleurs et de ces fruits voluptueux que la beauté a pris naissance, et le divin Mohammed, pour la plus grande gloire de sa religion, a voulu que les femmes y fussent les plus belles de tout l'Orient.

Haçan avait été élevé dans la loi du prophète, pour laquelle son père avait une grande vénération. Leur jardin leur servait de mosquée, car il est dit dans le Koran : *J'aime la prière dans les jardins et dans les prairies.*

Le jeune georgien avait perfectionné ses grâces et sa beauté naturelle par les exercices du corps, la musique et la poësie. Il imitait sur un luth, que le vieux Samboul avait rapporté de ses voyages, les concerts des chantres des bois, qui avaient été ses seuls maîtres dans cet art. Plusieurs fois il avait vu le faon trompé, venir sans le voir, se désaltérer à la fontaine auprès de laquelle il touchait son mélodieux instrument. Souvent il pleurait dans des vers plaintifs, la belle Nourennhi, sa mère, qu'il avait perdue dès son aurore, comme la fleur non encore éclose voit cueillir la tige dont elle sort. Il avait construit un léger esquif sur lequel il visitait les îles dont est semé le Tanaïs, ou traversait son large lit pour aller faire des excursions sur l'autre rive. Quelquefois, armé d'un arc, il atteignait dans leur vol les oiseaux les plus rapides; ou, plus prompt que la flèche, il poursuivait à la course la gazelle capricieuse. Ainsi la musique et la poësie adoucissaient ce que ces mœurs avaient de trop rude, et cette vie active corrigeait à son tour la mollesse de ces arts.

Haçan croyait à la destinée, non pas à la manière des

(1) Les parfums sont tels en Orient, que Mohammed disait souvent que Dieu avait créé deux choses pour le bonheur des hommes : les femmes et les parfums. (Abulfeda, portrait de Moham.)

Digitized by Google

Orientaux, qui, par paresse d'ame, aiment mieux admettre que les événemens sont irrévocablement arrêtés d'avance pour se laisser conduire à leur cours, et n'avoir pas la peine d'agir; mais il y croyait parce qu'il avait eu des pressentimens, et que sans la destinée il ne saurait y avoir de pressentiment (1). Car tout ce qui arrive étant fixé d'avance par un enchaînement invariable, les causes qui se disposent à amener les événemens ainsi préétablis, peuvent agir déjà sur nous et par de secrètes influences nous en donner un avertissement certain avant qu'ils soient arrivés. Mais si cet ordre de causes et d'effets était rompu, si la sagesse invisible n'eut rien prévu ni marqué sur la table de lumière, tout serait le jouet d'un hasard aveugle, et nul pressentiment ne nous instruirait des choses dont l'arrivée serait elle-même incertaine.

Cependant, depuis quelque temps, son luth soupirait des chants langoureux; sa main parcourait plus souvent le mode uzzal (2); il ne lisait plus sans émotion ces vers du poëte Saadi;

« Une belle femme qui brille d'une pudeur virginale » est un astre dont nul n'évite les charmantes influences;

» Sa blancheur paraît surpasser celle des lis, son sou- » rire est plus délicieux qu'un jardin de roses;

» Si tu savais comme elle a des paroles magiques qui » endorment les plus vives douleurs! »

Parcourait-il cet endroit du Koran où il est écrit:

« Sous des ombrages toujours verts on voit de jeunes » vierges errer, vêtues de blanc, au bord des fleuves, » et quelquefois comme des perles éclatantes parer les » ondes de leurs beaux corps (3) ».

---

(1) Mohammed en eut un si fort, d'un malheur qui devait lui arriver, que ses cheveux blanchirent d'avance. L'histoire parle de ces pressentimens. Les Romains remercièrent les dieux d'une victoire, trois jours avant d'en recevoir la nouvelle. Le pape Pie V tressaillit, et annonça le succès de la bataille de Lépante avant qu'elle fut terminée.

(2) Mode pour le tendre.

(3) *Sous des ombrages*, etc.; c'est ce paradis. Il est surnommé

Digitized by Google

Alors un rouge vif colorait son visage, quoiqu'un sujet si saint n'ait pas été fait pour jeter le trouble dans les sens de la jeunesse.

Un jour son père le fit venir et lui donnant une bourse de sequins assez lourde, lui dit : Mon fils, l'âge est venu où la solitude n'aurait plus de charmes pour toi ; prends cette bourse, je l'ai reçue de mes ancêtres ; vas vivre parmi les hommes, fais y choix d'une compagne, et si tu es sage, reviens vivre auprès de ton vieux père. Cela dit, il lui fit l'adieu de la séparation.

FER.

CHARLEMAGNE,

Tragédie en cinq actes ; par Louis Népomucène Lemercier, représentée au Théâtre Français, le 27 juin 1816. Chez Barba, au Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51.

(Ier article.)

Toujours le public se plaindra des auteurs ; jamais les auteurs ne seront contens du public. L'un dira sans cesse : amusez-moi ; les autres : applaudissez-nous. Le premier : faites-moi de belles tragédies ; les seconds : écoutez-les plus tranquillement. Soyez moins ennuyeux ; — soyez moins difficile ; « montrez-vous sur-tout moins ingrat, et quand nous avons consacré de longues et pénibles veilles à vous faire passer une heure de plaisir, soyez plus indulgent ; n'allez pas pour un vers, pour un hémistiche rire lorsque nous avons voulu vous faire pleurer. » Ce n'est pas sans quelque raison que les auteurs pourraient parler ainsi au public ; mais celui-ci serait en droit de leur répondre : « Je suis capricieux, je l'avoue ; mais votre gloire n'en est que plus belle ; triomphez de mes caprices ; ou si vous les redoutez, pourquoi

---

Jannât-al-Naim, le Jardin du Plaisir ; la terre y est de musc et de safran. Mohammed, pour suprême félicité, y peint le bonheur des croyans mariés avec les houris.

Digitized by Google

vous y exposez-vous? Vous savez que me plaire est et sera toujours la suprême loi; vous devez aussi savoir, car je présume que vous lisez Boileau,

Qu'il n'est point de degrés du médiocre au pire.

Il vous recommande sur-tout de *choisir des héros propres à m'intéresser*. Quelquefois je puis vous affranchir de ses règles austères pourvu qu'il en résulte de l'agrément; mais les enfreindre sans m'amuser, c'est ce que je ne saurais jamais pardonner. » A de pareils argumens la meilleure réplique de la part d'un auteur serait sans doute un bon ouvrage. Cependant il n'en est pas moins vrai que M. Lemercier peut avec quelque fondement reprocher au parterre la rigueur avec laquelle *Charlemagne* a été traité à la première représentation. On sait d'ailleurs comment aujourd'hui, et sur-tout aux premières représentations, se compose le parterre de nos théâtres. Quand chaque acteur y a placé ses gagistes, quand l'esprit de parti y a fait entrer les siens, il reste bien peu de place aux gens raisonnables et impartiaux. Il est en outre une circonstance particulière qu'il est bon de faire connaître au public. M. Lemercier avait reçu d'avance beaucoup de lettres anonymes dans lesquelles on le menaçait de faire tomber son ouvrage. C'est ce qu'il fait entendre dans son *avertissement*: « Perdre ma pièce était un parti pris. »

L'auteur se félicite de la seconde représentation, *dont le succès*, dit-il, *a récompensé ses efforts*; elle a été tranquille, mais non exempte de marques d'improbation, et l'on s'est montré plus attentif que satisfait. J'ai assisté à cette représentation, et c'est d'après l'impression qu'elle a faite ce jour-là sur le public que je vais examiner la pièce de M. Lemercier.

Dans son *avertissement* il indique lui-même la ressemblance que le fonds de sa tragédie peut avoir avec *Cinna*. « Le personnage d'Auguste, dit-il, qui agit peu » et contre lequel tout agit, m'a servi de modèle. Auguste pardonne, Charlemagne punit: cette diff rence » tient au sujet; mais l'intrigue et le mouvement dégraderaient également ces deux rôles. » Je ferai donc

Digitized by Google

voir, et cela m'est permis d'après l'aveu de l'auteur, jusqu'à quel point il a été heureux en imitant un des chefs-d'œuvre de Corneille. Cet aveu me servira également à relever une contradiction de M. Lemercier. Dans une espèce de post-face il prétend *que les caractères et le dénouement de sa pièce sont entièrement neufs.* Pour le dénoudment, c'est ce que nous verrons plus tard; mais l'auteur ne vient-il pas de déclarer que ce caractère d'inaction qu'il donne à Charlemagne il l'a emprunté à Auguste? Après avoir opposé M. Lemercier à lui-même, je veux, en exposant le sujet de sa pièce, me servir de ses propres réflexions, en me réservant le droit de les combattre. Tout ce qui se trouve marqué de guillemets est tiré de l'*avertissement.*

« Astrade, comte de Thuringe, ne fut pas un humble » commensal de la cour de Charlemagne; mais un » prince aux prérogatives duquel pouvaient se rattacher tous les intérêts de l'antique pairie. Il est donc » en mesure de contester des droits dans le nouveau » partage des états et de conspirer contre le souverain » qui le rendit son tributaire. » Astrade conspire donc contre Charlemagne pour reconquérir ses droits et pour venger l'offense faite à sa maison dans la personne de Régine sa sœur, et la maîtresse de Charles, qui l'abandonne pour épouser Irène. Théodon, prince dépouillé de ses états comme Astrade, et dont le père a été enfermé par ordre de Charlemagne, est naturellement le complice de la conspiration. Le prétexte de son arrivée à la cour est la grâce de son père qu'il vient solliciter. Theuderic, général des troupes de Charles et son ami, se trouve là pour le sauver des pièges qu'on lui tend; Hugues, fils naturel de Régine et de ce prince, pour écouter et découvrir les traîtres. Alcuin ne paraît pas d'abord être dans la pièce d'une grande utilité; mais il sert beaucoup au dénouement. Quand Charles a ordonné de faire périr Astrade, il dit à Alcuin:

..... Suis ses pas, son repentir peut-être
Te fera des aveux utiles à connaître.

Il nous apprend ensuite que le *traître* n'a pas voulu se confesser, et qu'il est mort dans l'impénitence finale.

Digitized by Google

« Régine, femme tendre et *courageuse*, n'a qu'une » des faiblesses de son sexe et en a toutes les vertus. » M. Lemercier pouvait ajouter qu'elle a aussi les vertus du nôtre, puisqu'il lui accorde le *courage;* mais avec tant de vertus elle n'a pas le don d'intéresser, et à l'éloge pompeux que l'auteur en fait, on peut répondre :

Oh! ciel, que de vertus vous me faites haïr!

« On aurait désiré, ajoute M. Lemercier, pour surcroît d'intérêt dramatique, qu'elle conspirât avec » Astrade contre son amant; mais les combats de son » cœur, tour à tour entraîné par l'amour, le regret et » la vengeance, ne m'auraient fourni *que des scènes* » *communes*, qu'un pathétique usé, bien moins noble » que les anxiétés nouvelles auxquelles je la livre entre » un frère, un fils, un homme adoré. » Il me semble que les *anxiétés nouvelles* dont parle M. Lemercier ne sont pas très-neuves; Camille et Sabine tremblent comme Régine pour un frère et un amant tout à la fois; au lieu qu'il eut été bien plus dans le caractère d'une amante méprisée de conspirer contre celui dont elle a dû se flatter de partager le trône. Je ne sais si ce combat de l'amour et de l'ambition eut produit des scènes communes; mais je crois qu'il en serait résulté une situation plus dramatique. Il valait mieux sans doute donner à Régine quelques faiblesses de plus que d'en faire une femme si parfaite; la pièce aurait gagné en intérêt ce que la maîtresse de Charlemagne aurait perdu en vertu; c'eut été sur-tout plus conséquent de sa part, puisqu'elle dit en parlant du mariage d'Irène :

Non, ce barbare hymen ne s'accomplira point,
Un lien éternel à votre sort me joint.

Au reproche d'immoralité qu'on a fait à cette tragédie qui nous offre la maîtresse d'un roi, *mère d'un fils naturel*, M. Lemercier répond par l'exemple de Jocaste, de Phèdre, et de la Clytemnestre de son Agamemnon. Quelque différence que nos mœurs mettent entre Régine et les personnages que cite M. Lemercier, quelque ingrat que doive nous paraître le rôle d'une concubine,

Digitized by Google

on aurait excusé l'auteur si le nom de Régine, se rattachant à des souvenirs historiques, causait quelque intérêt; mais elle est aussi inconnue qu'Astrade. A l'exception de Charlemagne et d'Alcuin, tous les autres personnages mis en scène rappellent le *plaisant projet* de ce poète dont parle Boileau, et qui va choisir *Childebrand*. Voilà le défaut capital de Charlemagne. L'enfance et le danger de Hugues sembleraient pourtant devoir nous attacher : Joas, dans Athalie, attendrit tous les cœurs; Astyanax, quoique absent, fait couler nos larmes; mais quelle différence! Dans Andromaque, il s'agit d'un enfant dont la vie allarme tant d'états ; c'est le fils d'Hector et d'Andromaque, c'est tout ce qui reste de Troie. Dans Athalie c'est le jeune Eliacin, seul échappé du carnage de toute sa famille ; c'est le rejeton précieux qui doit, de David éteint, rallumer le flambeau. Mais Hugues est un des mille et un petits princes bâtards dont fourmillent nos vieilles chroniques; et il intéresse si peu Astrade lui-même, qu'après avoir voulu lui donner la couronne, il veut lui donner la mort. L'auteur n'a pas pu se dissimuler que sa pièce était sans intérêt; mais voici comment il s'excuse : « Ai-je besoin » de redire aux connaisseurs que nous avons deux espèces » de tragédies; l'une toute passionnée, telle que le Cid, » Polyeucte, Andromaque, Iphigénie, Zaïre; l'autre » toute historique, telle que la Mort de Pompée, Héra- » clius, Sertorius, Nicomède, Othon. » Remarquons d'abord que dans la classe des tragédies historiques, l'auteur ne cite que des pièces de Corneille, et quoique le père du théâtre soit une autorité respectable, je crois qu'on ne peut conclure d'exemples tirés d'un seul auteur, sur-tout d'un auteur dont le grand défaut consiste dans la multiplicité de discussions politiques. Mais admettons les exemples fournis par M. Lemercier. Ne trouve-t-on dans la mort de Pompée que des développemens politiques? Pompée victime de la plus lâche trahison, le beau caractère de César, la grande ame et la douleur de Cornélie, les récits d'Achorée, tout cela ne respire-t-il pas le plus noble et le plus vif intérêt? En plaçant Cléopâtre à côté de César, Corneille a-t-il mis aussi sur

Digitized by Google

la scène le petit Césarion pour écouter et découvrir le complot qui menace le vainqueur de Pharsale? S'il l'avait fait, aurions-nous éprouvé le sentiment dont nous pénètre la générosité de Cornélie. Quant à Héraclius, ce n'est point par sa *pénible intrigue*, mais par le pathétique qui règne dans tant de belles scènes et qui est porté au plus haut point au quatrième acte, que cette tragédie se recommande à notre admiration. Othon ne se joue plus; Nicomède est plutôt une comédie héroïque qu'une tragédie. Corneille avoue lui-même qu'elle sort un peu des règles ordinaires. C'est une pièce dont on ne peut s'autoriser, à moins de faire agir, comme Corneille, au défaut de la terreur et de la pitié, ce nouveau ressort, que suivant Voltaire, il a *le* premier mis en usage, et dont il a fait une base de la tragédie, je veux dire *l'admiration*. Cette grandeur de sentimens qui la produit se trouve aussi dans Sertorius, dont on n'a d'ailleurs retenu que la belle scène entre Sertorius et Pompée, et quelques vers du rôle de *Viriate*. Les exemples de la mort de Pompée et d'Héraclius sont donc contre M. Lemercier. Voyons si dans Charlemagne il a employé le troisième ressort de la tragédie, celui qui remplace l'intérêt dans Nicomède, l'admiration? Mais qui admirerons-nous dans Charlemagne? est-ce Charles quand il nous dit:

> Les vertus que ma voix ne put persuader,
> Le cimeterre en main je vins les commander.

quand il n'arrive sur la scène que pour débiter de beaux discours sur ce qu'il a fait, sans rien faire dans la pièce que chasser une concubine, et punir un insensé qui veut l'assassiner: est-ce Astrade, qui comme le prétend l'auteur, peut avoir des raisons particulières pour conspirer contre Charlemagne, mais qui n'a ni un nom assez connu, ni d'assez nobles motifs, ni d'assez grands moyens, pour venir conspirer sur la scène? Est-ce Régine, femme fort respectable sans doute, malgré son unique faiblesse, mais qui ne peut nous plaire, parce qu'il nous faut au théâtre, pour me servir de l'expression de Balzac, *d'adorables furies?* Est-ce Theudéric qui vient secourir

Digitized by Google

Charlemagne au moment du danger, sans qu'on sache comment il en a été informé; qui annonce aux deux conjurés que le roi les mande, et qui s'en va sans nous dire à quand l'entrevue, ou pourquoi elle n'a pas lieu? Est-ce enfin le petit Hugues qui vient déranger si méchamment les conspirateurs pendant qu'ils causent, qu'à la deuxième représentation, dont M. Lemercier est si content, on leur a crié : On vous écoute?

D'où vient donc qu'une tragédie, dont une conspiration fait la base, et dans laquelle un prince tel que Charlemagne doit être la victime du complot, n'a pu avoir le succès qu'ont obtenu sur la scène les conspirations de Brutus, de Cinna, de Manlius, de Warwic? c'est que le dessein d'Astrade ressemble plutôt à un assassinat qu'à une conjuration. Il faut dans une conjuration de grands intérêts, de violens ressentimens. Quand Brutus conspire, c'est pour la liberté : Cinna veut-il faire périr Auguste, c'est pour venger la mort du père de sa maîtresse; la tête d'Auguste doit lui valoir la main d'Emilie. Manlius se plaint de l'ingratitude et de l'injustice de Rome, elle oublie qu'il a été son sauveur. Quand Warwic se déclare contre son souverain, c'est pour punir un prince qui lui doit la couronne de vouloir lui enlever son épouse; et ce n'est pas un lâche complot que Warwic trame contre Edouard; c'est échappé de sa prison, les armes à la main, et à la tête du peuple, qu'il l'attaque. Nous supportons Cinna se préparant à percer le sein d'Auguste au milieu d'un sacrifice; nous souffrons Brutus égorgeant César au milieu du sénat; le nom de la liberté nous fait excuser ces farouches Romains. Mais dans nos mœurs les mêmes moyens seraient odieux et révoltans, et tout héros moderne, fût-il encore plus illustre que Warwic, ne pourrait être admis sur la scène, en conspirant aussi lâchement qu'Astrade. Que M. Lemercier ne nous reproche donc pas notre ignorance : « Si les » spectateurs français, dit-il, étaient aussi bien instruits » de leur propre histoire que de celle des Grecs et des » Romains, ils auraient peut-être mieux accueilli cer» tains détails que j'ai supprimés. » En parlant ainsi, il fait son procès et non pas le nôtre. Tout écrivain dra-

Digitized by Google

matique n'est-il pas obligé de composer ses pièces pour le public tel qu'il est, et non pour le public tel qu'il devrait être ? Cette règle n'a-t-elle pas été celle de tous nos classiques ? Le *Cid*, *Iphigénie en Aulide* et *Zaïre*, font pleurer le simple bourgeois comme l'amateur le plus éclairé. Ce n'est donc jamais la faute du public quand une pièce n'est pas bonne, c'est toujours celle de l'auteur.

Un second article sera consacré à de nouvelles remarques, et elles sont nombreuses. M. Lemercier ne se plaindra pas au moins de la précipitation des journalistes, si celle du parterre lui a été funeste.

T.

DE LA VIEILLESSE.

La vieillesse, selon Cicéron, *est à la fois l'objet de nos désirs et de nos murmures*. Chacun s'afflige de se trouver vieux, et tout le monde aspire à le devenir. Tel est le sort des mortels, ils sont effrayés de leur but, et ils voudraient en y courant le voir toujours reculer devant eux.

La vieillesse ressemble un peu à la vertu, on la respecte, mais on ne l'aime pas; elle annonce la fin du banquet de la vie, c'est alors, nous dit Voltaire, que

> L'esprit baisse, nos sens glacés
> Cèdent au temps impitoyable;
> Comme des convives lassés
> D'avoir trop long-temps tenu table.

Cependant, à cette époque de la vie où la vérité sévère remplace les douces illusions; lorsque nos souvenirs, qui sont les vrais précurseurs de Minos, d'Eaque et de Rhadamante, ne nous rappellent que de nobles pensées, de belles actions et de bons ouvrages, nous goûtons d'avance le bonheur de l'Elysée; nous sentons que notre mémoire sera honorée parce que notre exis-

Digitized by Google

tence a été utile, et nous jouissons d'une considération qui vaut et remplace bien des plaisirs.

Aussi lorsque vous voyez un vieillard aimable, doux, égal, content, et même joyeux, soyez certain qu'il a été dans sa jeunesse juste, bon, généreux et tolérant; sa fin ne lui donne ni regret du passé, ni crainte de l'avenir, et son couchant est le soir d'un beau jour.

Les vieillards chagrins sont ceux que leur mémoire tourmente, et qui regrettent une vie mal dépensée.

Dans les pays où la vertu règne, on honore la vieillesse : les peuples corrompus la négligent, la méprisent, la tournent en ridicule sur leurs théâtres. Cicéron, qui tenait encore aux anciens temps, fut le consolateur et le panégyriste de la vieillesse. Juvénal en fit l'objet de sa satire.

Ce poëte mordant se plaît à peindre l'œil éteint, le menton tremblant, le dos voûté, la marche engourdie du vieillard, le supplice qu'il éprouve en s'efforçant vainement de broyer le pain qui le nourrit. Il le représente au spectacle suivi d'un valet qui *s'égosille à l'avertir qu'on chante.* Son triste pinceau vous retrace la goutte qui déforme ses pieds, la pierre qui déchire ses reins; il n'attribue qu'à la fièvre le reste de chaleur qui l'anime. Enfin, vous le voyez simple et crédule, victime des charlatans qui hâtent sa mort, ou dupe d'une gouvernante qui lui dicte un testament.

Il n'a pas même pitié de la caducité; il rit de cette seconde enfance qui confond tous les objets. Sans égard pour ses cheveux blancs, il offre à vos regards le père de famille

Qui méconnaît ses parens attristés,
Cet ami qui soupait la veille à ses côtés,
Ce fils qu'il éleva, ses filles, et sa femme
Qu'il appelle monsieur, et son valet madame.

Enfin, en vous rappelant la douleur du père d'Achille, ou les malheurs du vieux Priam, il vous annonce que chaque année de plus vous expose à perdre les objets les plus chers, à voir tout tomber autour de vous; on dirait

Digitized by Google

qu'il veut vous faire renoncer à vivre dans la crainte de vieillir.

Voyez ce qui résulte dans les siècles dépravés de cet oubli des convenances, de ce mépris absurde pour ce qu'on devrait respecter le plus! L'expérience devient inutile, la raison ne peut plus corriger la folie, les jeunes gens raillent leurs pères au lieu de les écouter, la vertu rougit devant le vice, et le vieillard triste de son isolement et honteux de ses années, quitte le costume qui lui convient, la gravité qui le décore, pour déguiser son âge qu'on humilie, ses cheveux blancs se cachent sous une perruque blonde, son menton se garnit d'une grosse cravatte, son frac étroit serre et gêne ses membres fatigués, et la crainte du mépris le force à devenir ridicule.

Oh! que je regrette ce temps où j'ai vu de vénérables magistrats, de respectables guerriers, offrant à notre respect les leçons du passé, les traces du temps, et conservant leur ton et leurs vêtemens antiques! Ils frappaient nos esprits de la majesté de l'histoire; nous n'osions nous asseoir devant eux, et nous les prenions avec raison pour nos maîtres et pour nos modèles.

Le temps licencieux de la régence commença dans ce genre les modernes saturnales, et les vieux ministres de Louis XIV auraient pu dire au régent, comme Sully à Louis XIII en présence d'une jeunesse étourdie qui critiquait sa gravité: *Lorsque le feu roi m'appelait à sa cour pour me consulter, il en chassait préalablement les bouffons et les baladins.*

Mais sans nous arrêter plus long-temps sur un point qui ne peut être raisonnablement contesté (le respect qu'on doit à la vieillesse), examinons si elle est en effet aussi malheureuse qu'on se le figure, si ses inconvéniens n'ont pas de compensation, et si Dieu, que nous accusons avec autant de légéreté que d'ingratitude, a privé réellement l'hiver de nos ans de toute douceur et de tout plaisir.

Pour moi je soutiens que sa bonté féconde a répandu des fleurs sur toutes les saisons de la vie; il ne nous faut qu'un peu de bon esprit pour les bien connaître et les cueillir à propos; mais il ne faut pas chercher du lilas en

Digitized by Google

été et des œillets en hiver : chaque chose a son temps, et on a dit avec raison que celui *qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tout le malheur.*

Un *Caton* de vingt ans et un *Adonis* de cinquante, sont également ridicules ; nous devons nous regarder vieillir, ne viser qu'aux succès qui conviennent à l'époque où nous nous trouvons, et ne pas oublier les changemens que le temps fait en nous, et que nous remarquons si vîte chez autrui.

Il faut nous préserver du ridicule de cette coquette que peint Labruyère, *qui regarde le temps et les années seulement comme quelque chose qui ride et enlaidit les autres femmes ; elle oublie qu'on lit son âge sur son visage, et que la parure, qui embellit la jeunesse, éclaire les défauts de la vieillesse ; la mignardise l'accompagne dans la douleur, dans la fièvre, et elle meurt parée en rubans couleur de rose.*

On reproche à la vieillesse *de nous priver des plaisirs, de nous éloigner des affaires, et de nous rapprocher de la mort.* Cicéron y ajoute sans nécessité un autre grief compris dans ceux-ci, *celui d'affaiblir notre corps.*

Nous répondrons avec lui, mais en peu de mots : d'abord qu'elle calme les passions sans éteindre les sentimens ; elle ne nous fait perdre des plaisirs que leurs excès ; on a moins d'amour, mais plus d'amitié ; on compose moins, on juge mieux ; on ne court plus, mais on se promène ; on cesse de disputer, mais on cause ; on n'est plus matelot, mais pilote ; le conseil remplace le champ de bataille ; au lieu d'apprendre de nouvelles choses on enseigne les anciennes, et l'espérance qui nous guidait sur la terre nous tourne doucement vers les cieux ; notre raison reçoit des hommages plus durables que ceux qu'on rendait à notre figure, et le fruit que nous portons est aussi recherché que la fleur de notre printemps.

L'éloignement des affaires n'est pas un reproche plus fondé. D'abord on pourrait mettre en question si c'est un malheur, et si on a lieu de regretter dans un port tranquille les tempêtes de la vie.

D'ailleurs combien d'exemples fameux n'a-t-on pas

Digitized by Google

à citer pour prouver que la vieillesse n'est pas toujours inactive et sans gloire ? Voyez chez les anciens, *Nestor*, l'oracle du camp des Grecs ; *Fabius* et *Caton*, soutiens de Rome ; *Sophocle* à cent ans excitant l'enthousiasme et triomphant de l'envie ; *Solon* dictant des lois à sa patrie ; et chez les modernes, *Villars* vainqueur à Denain ; *Lhopital*, sage au conseil, fier et ferme dans l'exil ; *Frédéric*, ombrageant sa vieillesse de lauriers belliqueux et de palmes littéraires ; *Fontenelle* et *Voltaire*, après un siècle de triomphes rajeunissant encore le Parnasse français.

Mais, dira-t-on, c'est le voisinage de la mort qui est affreux dans la vieillesse. La mort ! eh ! quoi, n'est-ce pas le but commun, le sort universel ? Ne meurt-on pas à tout âge ? Dans d'autres saisons on y tombe violemment comme dans un précipice ; après douze ou quinze lustres on y marche par une pente douce. Jeunes, c'est un vol qu'on nous fait ; vieux, c'est une dette que nous payons. Nos sens émoussés sentent moins la douleur de cette séparation ; les infirmités même nous y ont peu à peu accoutumés. Notre corps est un logis que le temps use et gâte petit à petit, pour que nous le quittions avec moins de regrets. Le jeune homme court à la mort, elle vient au-devant du vieillard.

Je pense comme Sénèque qui disait : *Je ne trouve rien de vieilli en moi que les vices ; quitte de ce fardeau, mon ame jouit de ne presque plus avoir rien de commun avec mon corps ; elle s'élance libre et dégagée. A l'entendre c'est la fleur de sa jeunesse.*

N'en doutons point, tous ces reproches faits au dernier âge sont injustes ; ils partent d'un esprit faux et d'un cœur ingrat. Le système des compensations est vrai quand on ne veut pas le pousser trop loin. Tout est mêlé de biens et de maux dans la vie ; c'est un tableau où la lumière est toujours à côté de l'ombre.

La vieillesse chagrine est le résultat d'une jeunesse mal cultivée. La saine vieillesse qui termine une sage existence, c'est le bon fruit dans sa maturité.

On se plaint des vols que nous fait le temps ; mais je ne vois pas que la vieillesse éteigne la piété, refroidisse

Digitized by Google

l'amitié ; elle ne nous enlève ni le désir de l'estime, ni l'amour des lettres, ni les charmes de la conversation ; elle nous dégoûte seulement de ce que nous ne devons pas aimer.

A en croire certaines gens, rien n'est pire que l'épithète de vieux ; il n'y a de bon que ce qui est jeune et nouveau. Cependant on peut les forcer à reconnaître que les vieux livres sont encore les meilleurs ; qu'une vieille amitié lie plus fortement qu'un jeune amour ; que rien n'élève et n'attendrit autant l'ame que les vieux monumens et les vieux chênes. Une vieille coutume est plus respectée qu'une nouvelle loi ; les vieux maux sont ceux qu'on supporte le plus facilement. On préférera toujours le vieux vin au nouveau, et on aime presqu'autant la naïveté du vieux langage que la grâce du parler de l'enfance.

J'ai quitté souvent dans ma jeunesse les plus aimables coquettes de Paris, pour passer la soirée chez la vieille M^me^ *Géoffrin* et chez la vieille M^me^ *du Deffant*. Elles me faisaient oublier plus que les autres la marche du temps, en le remplissant mieux.

La vieille comtesse de *Romanzof*, en Russie, me charmait par sa mémoire, par sa vivacité, par ses récits : elle avait vu bâtir la première maison de Pétersbourg, elle avait été témoin du passage de la barbarie à la civilisation ; elle laissait entendre que Pierre-le-Grand l'avait aimée, et que même il n'avait pas été trop mal reçu. En racontant ses voyages, elle me faisait assister au dîner de M^me^ de Maintenon et de Louis XIV.. J'entrais avec elle dans la tente du duc de Marlborough, je la suivais à la cour de la reine Anne : c'était l'histoire vivante, et je ne me lassais pas plus de l'entendre, qu'elle de parler.

En vain cherchera-t-on dans toutes les cours de l'Europe un jeune homme aussi aimable que le prince de Ligne l'était à quatre-vingts ans. Rien ne s'était aigri dans ce vase précieux, tout y conservait la fraîcheur de la nouveauté ; son cœur s'était arrêté à vingt ans, et son esprit à trente. Toute sa vie n'a été qu'une longue jeunesse.

Il existe donc quelques hommes privilégiés, comme

Digitized by Google

certains climats où règne un éternel printemps ; et leur heureuse vieillesse ressemble aux îles fortunées, dont les arbres toujours verts, portent en tout temps à la fois, des feuilles, des fleurs, et des fruits.

On serait d'abord tenté de croire que la vieillesse en affaiblissant les organes, diminue le courage : mais l'expérience prouve le contraire ; car ainsi que le dit un ancien, *une longue vie nous apprend à mépriser la mort.*

On quitte avec moins de regret des jouissances qu'on doit si peu garder, on brave aisément une si faible perte. Un jour de bataille, le vieux soldat rit des longues espérances des jeunes gens, et leur dit : *Devant le canon nous sommes tous du même âge.*

Lorsque tout Athènes tremblait et se taisait en présence de la garde du tyran *Pisistrate*, le vieux *Solon* seul la bravait, et défendait la liberté mourante. Un athénien lui demanda ce qui pouvait lui inspirer tant d'audace, il répondit : *Ma vieillesse.*

C'est à la fin de notre carrière qu'on sent comme Charron, *qu'un bon mourir vaut mieux qu'un mal vivre.*

L'aveugle jeunesse regarde la vie comme une propriété, et la vieillesse sent bien que c'est un usufruit ; elle y tient moins, et pour cela même en jouit peut-être mieux. . . . . .

D'ailleurs il y a plus de gens qu'on ne pense qui trouvent que notre existence est assez longue, et que sa fin est le commencement d'un autre bonheur. Ils disent, comme l'auteur de la sagesse : *Que servirait une plus longue vie pour simplement vivre, respirer, manger, boire, voir ce monde? Faut-il tant de temps pour avoir tout vu, tout su, tout goûté? Si long-temps pratiquer, et toujours recommencer, à quoi bon cela? Qui ne se soulerait de toujours faire même chose? Si cela n'est fâcheux, c'est au moins superflu.*

Je sais bien que beaucoup de vieillards tiennent fortement à la vie, elle est pour eux une habitude dont ils ne veulent pas se défaire ; mais cet attachement même à leur existence en prouve évidemment le bonheur, et

Digitized by Google

démontre mieux que les plus forts argumens, que jusqu'au dernier jour il existe des liens de plaisirs qui nous attachent au monde.

Non seulement la vieillesse jouit du présent, mais elle projette encore pour l'avenir. Ne riez pas de vos rêves, elle vous répondrait avec le vieillard de La Fontaine:

Mes arrières neveux me devront cet ombrage :
Eh bien! défendez vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui;
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore,
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

L'égoïste ne connaît pas cette jouissance, aussi sa vieillesse est triste; il n'a ni compagnon, ni successeur, ni espoir. Il remplit seul maussadement son cercle étroit, comme le limaçon sa coquille. Le passé est pour lui un vide, le présent un désert, et l'avenir le néant.

Je sais bien qu'on rencontre des vieillards insupportables par leur caduque vanité, par leur ennuyeux bavardage, et par leur humeur épineuse; entachés d'avarice, et craignant la mort, parce qu'ils sont, ainsi que le dit un de nos vieux moralistes, *acoquinés à la vie*.

Mais ne rencontrons-nous pas une foule de jeunes gens avec les mêmes défauts? Ils vous choquent davantage dans le vieillard, parce que vous vous attendez moins à les lui trouver; ses cheveux blancs vous promettaient la sagesse, et ses paroles vous montrent la folie : beaucoup d'hommes ne sont que de vieux enfans.

La vie est un voyage : peu de voyageurs en rapportent une utile instruction; le plus grand nombre n'a vu par-tout que des postes, des auberges, des bals, des spectacles, et des filles.

Nous rendons tous, sans le savoir, un juste hommage à la vieillesse, en louant le temps passé aux dépens du temps présent. Ce sont les erreurs et les folies de notre jeunesse, qui s'inclinent avec respect devant le souvenir

Digitized by Google

des leçons et des exemples de nos vieux parens; et l'idée de l'âge d'or ne nous est peut-être venue que du temps où notre enfance écoutait les préceptes sages et purs de la vieillesse.

Je crois pouvoir affirmer sans paradoxe, lorsque la vieillesse n'est pas folle, et semblable à une seconde enfance, que des quatre âges de la vie, le dernier est le plus heureux.

D'abord il s'occupe plus de la divinité, parce qu'il sent plus le besoin d'y croire. Le vieillard est déjà presque plus voisin du ciel que de la terre; l'immortalité de l'ame est la consolation de la mort des sens.

C'est ce que disait si bien à ses enfans le vieux Cyrus au bord du tombeau : il ne voyait plus son trône à Babylone, mais dans le séjour d'Oromase; et de toute sa gloire le seul souvenir qui le satisfit, était celui de ses vertus.

Toutes les opinions des sages, anciens et modernes, se réunissent pour nous prouver que le seul moyen de bonheur pour l'homme se trouve dans la modération; c'est là le résultat de leur philosophie. Eh bien! tandis qu'ils s'efforcent vainement de nous porter à cette vertu qui évite les éclats, modère les désirs, et calme les passions, la vieillesse le fait tout naturellement.

Existait-il, parmi les sages de la Grèce, un plus parfait modèle de raison et de bonheur, que ce vénérable *Ducis*, qui cultivait en paix les lettres et ses champs, au bruit des tempêtes de l'Europe, et qui restait calme, vertueux, aimable et tolérant au milieu du choc des passions, du débordement des vices, du bouleversement des empires? Ah! c'était bien à lui qu'on pouvait appliquer dans sa douce retraite ces vers de *Racan :*

Roi de ses passions il a ce qu'il désire,
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau,
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et sans porter envie à la pompe des princes
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Le Comte DE SÉGUR.

Digitized by Google

Suite du Dictionnaire raisonné des Etiquettes, etc. Par Madame la comtesse de Genlis.

ARTISTES. Il serait à désirer que tous les artistes connussent les avantages d'une bonne éducation et des bonnes mœurs réunies aux talens; ils auraient dans la société l'existence la plus agréable et la plus brillante. On souffre lorsqu'on voit un artiste distingué par un talent supérieur, se rabaisser par ses goûts, son ton, sa manière, et une ignorance honteuse. Les arts, ennoblis par la conduite et la culture de l'esprit, seraient une si belle parure de la vertu! L'obligation d'être instruit est plus particulièrement rigoureuse pour les peintres, qui doivent savoir parfaitement l'histoire ancienne et moderne, tout ce qui a rapport aux coutumes et aux costumes antiques, la mythologie, et qui même doivent connaître les poëmes anciens et modernes. Ainsi l'étude des langues leur serait très-utile. Les anciens peintres de la grande école italienne avaient presque tous les plus vastes connaissances, et une prodigieuse quantité parmi eux joignaient à cette instruction les talens de la poësie et de la musique. La culture des arts étend et complète celle de l'esprit, et l'instruction à son tour est nécessaire aux arts, et donne aux artistes une considération qu'ils n'auront jamais sans elle. Un homme de lettres peut, sans s'avilir, donner des leçons publiques de littérature et vendre ses ouvrages; la seule différence qui se trouve entre obtenir une place qui vaut de l'argent, ou en assurant son sort comme artiste, est que dans le dernier cas il faut nécessairement avoir un talent, et que dans le premier, très-souvent l'intrigue en tient lieu. Ainsi un artiste musicien peut fort noblement donner des leçons et des concerts publics; car le public, les princes, et tous ceux qui veulent s'initier dans les arts, doivent une juste rétribution aux talens. Mais il est indigne d'un grand artiste de paraître chez les particuliers comme un ménétrier, et d'y faire payer ses soirées : c'est s'exclure soi-même de la bonne compagnie, que s'y montrer sous

Digitized by Google

cette forme mercenaire qui n'a droit à aucun égard de société. Quand les artistes d'un talent supérieur sauront se respecter eux-mêmes, qu'ils auront une réputation sans tache, de l'usage du monde et une conversation agréable, ils seront recherchés dans la société avec autant d'empressement que de grâce.

ARTS (beaux.) Nous avons déjà dit qu'avant la révolution l'architecture a eu beaucoup plus d'éclat que dans ces derniers temps, et les sculpteurs français, depuis cette époque, n'ont rien fait que l'on puisse comparer aux beaux ouvrages de Pigale, de Coustou, de Julien, d'Allegrin, etc. La peinture a été plus heureuse, mais on n'a pas fait de plus beaux tableaux que le *serment des Horaces*, *la mort de Socrate*, de M. David; *la Cananéenne*, *le Marius*, de M. Drouais, etc.; et dans un genre moins relevé, mais charmant, rien n'a égalé M. Greuze. La seule miniature a fait des progrès, nul peintre en ce genre n'a eu le fini et la perfection de MM. Isabey, Augustin, et de quelques autres. M. Haller, dans le dernier siècle, avait mis à la mode un fort mauvais genre de miniature; il ne visait qu'à l'effet des masses, et négligeait entièrement les détails, c'est un défaut intolérable dans une miniature, qui demande nécessairement à être vue de près, c'est même un défaut en tout genre de peinture, car la sublimité de l'art est de réunir tous les genres de beautés, et *le fini* en est un très-précieux. Sans doute il ne faut pas qu'il nuise à la liberté du dessin, à l'expression, à l'effet de l'ensemble, mais un peintre véritablement supérieur peut réunir tous ces divers genres de mérite, comme le prouvent les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Le chevalier Reynols, en Angleterre, a fait des portraits d'un fort bel effet, mais qui sont peints comme des décorations d'opéra; ce n'est pas ainsi que Rigault, Testelin, etc., faisaient leurs beaux portraits.

On devrait n'admettre dans la peinture (1) que le

(1) Le morceau suivant sur la peinture est extrait *du Journal Imaginaire* du même auteur, mais ce même morceau était tiré de ce dictionnaire manuscrit, ainsi la page qu'on va lire n'est ici qu'une restitution.

Digitized by Google

genre héroïque et le genre gracieux, et rejeter le grotesque et le trivial, par conséquent les tabagies, les vendeuses de poissons, etc.; c'est-à-dire, presque tous ces tableaux flamands que l'on a si souvent préférés aux sublimes productions des écoles d'Italie. La durée et l'immobilité de la peinture et de la sculpture indiquent assez qu'elles ne doivent représenter que des actions et des choses dignes d'être consacrées. L'art mobile de la représentation théâtrale n'exige pas la même sévérité; on peut avec plaisir voir plusieurs fois une pure bouffonnerie; l'art plus fugitif encore de la musique permet aussi quelques écarts, quelques folies passagères : il n'en est pas ainsi d'un tableau qu'on voit tous les jours et toute sa vie. Il faut être bien dépourvu de délicatesse et de goût pour se plaire, pendant vingt-cinq ou trente ans, à se voir entouré de vieillards ignobles et hideux, de cuisinières dégoûtantes, et de porte-faix ivres. Il est étrange de s'enfermer chaque jour dans son cabinet pour y vivre en aussi mauvaise compagnie, et souvent de se ruiner pour étendre et prolonger une telle jouissance. Et que penser des artistes qui choisissent constamment de tels sujets? On se moquerait avec raison d'un peintre de fleurs et de fruits, qui, au lieu de les représenter avec toute leur fraîcheur, ne s'attacherait à les peindre avec une parfaite vérité que moisis, fannés et desséchés. Le peintre de figures est-il plus excusable, lorsqu'il n'emploie ses talens qu'à représenter des figures dont les formes, l'attitude et l'action, sont également grossières, et dont l'expression est basse et ridicule?

Quant à la poésie, on a perfectionné son *mécanisme*, on *versifia* mieux; mais quoique nous ayons plusieurs poètes d'un grand talent, ont-ils surpassé ceux du siècle dernier? Tout, depuis vingt-six ans, devient purement *matériel*, triste influence du *philosophisme!* Aussi a-t-on nouvellement inventé ce qu'on appelle très-improprement *le genre descriptif*. Nos poètes, dans leurs grands ouvrages, uniquement occupés des lacs, des fleuves, des mers, des paysages pittoresques, des rochers, et des cavernes, finiront par oublier qu'il existe des créatures humaines, dont les passions, les affections

Digitized by Google

et les sentimens peuvent intéresser. Les descriptions, ornemens nécessaires dans un poëme, n'y doivent être que de brillans accessoires, et ne sauraient constituer *un genre*.

Pour la musique, nous ne pouvons citer qu'un bien petit nombre d'excellens compositeurs français, et les amateurs n'ont point oublié Monsigny, Grétry, Duni, Philidor, etc. Voyez *musique instrumentale*.

Arts d'industrie. Voyez *manufactures*.

Assemblée. Dans quelques sociétés, et sur-tout dans les feuilles publiques, on a fort mal à propos substitué à ce mot celui de *réunion*. Car le mot de réunion dans ce sens, exprime seulement que des personnes qui se connaissent intimement se donnent rendez-vous et se retrouvent ensemble, ainsi on peut dire *une réunion de famille*, une *réunion d'amis*. Mais il est ridicule d'appeler *réunion* le rassemblement de deux ou trois mille personnes à un spectacle, à une fête, et il faut dire alors *assemblée*, comme on disait autrefois. On ne pensait peut-être pas alors avec cette *profondeur*, devenue maintenant presque universelle, mais on n'employait pas (du moins généralement) des expressions impropres.

Athées. M. de Voltaire, dans son dictionnaire philosophique au mot *athée*, fait le plus grand éloge des *athées*. Il dit que l'*athée dans son erreur conserve sa raison qui lui coupe les griffes*. C'est ce qu'on a vu sous le règne de Roberspierre. Dans le même ouvrage, au mot *ame* (article absurde et infâme d'un bout à l'autre), M. de Voltaire adresse aux gens religieux cette burlesque apostrophe : « Vous, ennemis de la raison et de Dieu, » vous qui blasphémez l'un et l'autre (1), vous traitez » l'humble doute et l'humble soumission du philosophe, » comme le loup traite l'agneau dans les Fables d'Esope. » On connaît la profonde *humilité* des philosophes modernes, mais on ne se rappelle pas trop les noms de ceux que les gens religieux ont emportés au fond d'une forêt pour les dévorer. On sait seulement que les *humbles*

(1) En croyant que Dieu veut un culte et qu'il punit le crime.

Digitized by Google

disciples des philosophes ont fait périr des milliers de victimes sur les échaffauds ; on sait encore que d'Alembert, dans les lettres au roi de Prusse, l'exhortait, ainsi que Voltaire, à persécuter les jésuites ; que Voltaire, dans les siennes, disait que s'il était roi, il emploierait le fer et le feu pour exterminer les chrétiens ; que Diderot a écrit qu'il voudrait pouvoir étrangler le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre..... *Les agneaux* d'Alembert, Diderot et Voltaire!..... quel troupeau !

LETTRE

DE L'AVOCAT POURET CONTRE.

Ce que j'aime, c'est le ton de la vérité, le courage de la dire, bien opposé à cette flatterie servile, à cette basse timidité qui règne aujourd'hui dans la république des lettres. Presque tous nos journaux ne sont plus que des répertoires de complimens, et pourquoi cela ? c'est que le plus mince écrivain a l'adresse de s'attacher à quelques seigneurs, à quelques femmes en crédit, qui ne veulent pas absolument que l'on attaque leurs chers petits rimailleurs ou romanciers. Mes amis ne viennent-ils pas me prévenir quelquefois moi-même, lorsqu'il paraît quelque livre nouveau : « Prenez garde à ce que » vous direz de cet ouvrage ; l'auteur est protégé par » M. le prince***, par M. le duc***, par Mme***; il » est très-bien reçu dans telle maison ; il est de telle aca- » démie ; il tient à telle personne, etc. » Aussi, que devient notre Parnasse ? tous les bons citoyens en gémissent : il n'y a plus que des succès de cabale et de protection. Que je m'estimerais heureux si je pouvais persuader à tous les Mécènes, mâles et femelles, que leur fureur de protéger porte les coups les plus funestes à notre littérature ; qu'ils corrompent le goût ; qu'ils enchaînent les bras de ses vengeurs ; qu'ils se font haïr et mépriser, et se donnent gratuitement des ridicules ;

Digitized by Google

parce que, comme dit le grand Rousseau, un sot suffrage déshonore autant qu'un sot livre, et que le public

N'épargne pas, quand l'écrit est jugé,
Le protecteur plus que le protégé.

Si les auteurs eux-mêmes y faisaient une sérieuse attention, ils sentiraient que tous les mouvemens qu'ils se donnent, que toutes les bassesses qu'ils se permettent, ne leur serviront de rien; que leurs intrigues, les appuis qu'ils se procurent, leur envie de nuire, ne font qu'irriter les bons esprits; qu'ils peuvent bien, pendant quelque temps, imposer silence à la critique, ou du moins affaiblir ses traits; mais que tôt ou tard elle fera entendre une voix d'autant plus terrible, qu'elle aura été captivée. Ils peuvent s'y attendre. Et n'est-il pas vraisemblable que dans trente ou quarante ans, il paraîtra quelque bon *Ana*, ou quelque autre ouvrage qui dévoilera toute leur médiocrité, toute leur ignorance?

On croit, au reste, que c'est par humeur, par animosité, par jalousie, qu'on en veut à certains beaux esprits, tandis que l'on n'est guidé que par le pur amour des lettres, par le zèle ardent du goût, par la crainte trop bien fondée de sa dépravation. C'est ainsi que l'on confond l'esprit de méchanceté avec l'esprit de vérité. Cela est tout simple : les auteurs qui reconnaissent le moins, des synonimes dans notre langue, sont trop intéressés à faire adopter celui-là.

Ce que vous venez de lire, Monsieur, n'est pas de moi. Il y a environ soixante ans que le plus célèbre de nos critiques faisait ces réflexions. Je les ai trouvées en m'occupant de ma lecture ordinaire, à la fin d'une journée toute consacrée aux lettres; elles m'ont paru si applicables à l'état de notre Parnasse, que je n'ai pu résister à l'envie de vous les transcrire. Vous serez frappé comme moi du rapport que les circonstances de cette époque ont avec les nôtres. Vous y réfléchirez sans doute autant que je l'ai fait, et vous en tirerez cette conséquence flatteuse pour nos auteurs contemporains, qu'il n'y a rien de personnel dans les ridicules qu'on leur re-

Digitized by Google

proche ; mais qu'il faut s'en prendre à la *chienne de robe* qui fait son métier.

Dans le temps où ces remarques parurent, il y avait autant de courage à les publier que de mérite à les faire. Il y a aujourd'hui, pour le moins, de l'utilité à les rappeler. Puissent-elles mettre tout le monde en garde contre les abus qu'elles signalent !

Sans avoir, à beaucoup près, autant d'importance que Fréron, je reçois souvent des avis semblables à ceux dont il parle plus haut : « Ne rendez donc point justice » à tel mauvais acteur, me dit-on, il a un proche » parent au service d'une grande table. Ménagez un peu » la nullité de cette actrice, elle a le bras long. Trouvez » bonne la pièce de circonstance, son auteur est che- » valier depuis nombre de jours. Dites du bien du vau- » deville nouveau, son père putatif dîne chez le mi- » nistre ; » et mille autres fadaises de ce genre. Mais qu'ai-je à démêler, moi, homme de lettres, avec un employé du gobelet ? Que me fait la longueur d'un bras dont je ne veux pas me servir ? Qu'a de commun le titre d'un auteur qui fait une méchante pièce, avec le jugement impartial que je dois porter de son ouvrage ? Et le dîner d'un ministre doit-il exercer quelque influence sur le mien ? Non, sans doute ; tout cela ne m'importe guère. L'amour de mes devoirs, un goût triomphant pour la littérature, et plus encore, le besoin de l'estime publique, l'emporteront toujours sur de vaines considérations. Il faut ou m'empêcher d'écrire, ou me laisser dire la vérité ; mais le respect dû à la loi sur la liberté de la presse me rassure ; son égide couvre tous les écrivains ennemis de la licence.

Votre penchant naturel, le caractère de générosité que je vous connais, et comme l'a dit Voltaire :

> La pitié dont la voix,
> Alors qu'on est vengé fait entendre sa loi ;

tout cela vous attendrira sur le trépas du *Diable boîteux*. Ce petit espiègle, dont je ne puis plus dire ce que je pense, puisqu'il est défunt, vient d'être rayé de la liste des vivans ; il a rejoint *le Géant vert* dans la tombe.

Digitized by Google

C'est un malheur pour votre journal; il se trouve ainsi défait d'un adversaire qui lui rendait service : ses injures doublaient l'estime que vous vous êtes acquise. Mais ne vous désolez pas, *le Journal de Paris* semble disposé à le remplacer, et vous ne perdrez rien : déjà le *Mercure latin* a été l'occasion d'une ruade dont vous devez être dangereusement blessé. C'est dommage que dans la même feuille, en relevant une faute d'ortographe faite sur l'affiche du théâtre Feydeau, on ait laissé échapper une grosse faute de français. Cela ne donne pas beaucoup de droits à critiquer les autres. Le rédacteur de la note qui vous attaque a la manie de faire croire qu'il sait le latin; mais je vous suis caution de sa complète ignorance sur ce point, et on peut dire de lui, qu'en fait d'erreurs, d'inepties et de mauvais goût, *vires aquirit eundo*.

Le sens de ces derniers mots s'applique mieux encore au succès des *deux Philibert*. Depuis la première représentation de cette jolie comédie, la foule augmente de jour en jour; on se presse sous le péristile, dans les loges, et souvent l'orchestre des musiciens est envahi. Je crois cette dernière circonstance inouie à l'Odéon. Cette affluence vous prouve, Monsieur, la vérité de ce que je vous disais l'autre jour; ce théâtre devait se relever. Le *Chevalier de Canolle* a eu le bonheur de contribuer à sa restauration, et il l'a fait sans doute avec honneur; mais à son défaut, les *deux Philibert* le rachetaient. En un mot, il faut tout espérer d'un homme qui, dans son théâtre, administre, fait des pièces, et se promène lui-même.

Le *Tivoli* du Vaudeville n'est pas très-amusant; le titre promettait ce que le commencement de l'ouvrage a tenu; mais la seconde partie en est faible. Cependant le succès n'a été que peu contesté, et je crois que les auteurs auraient pu se nommer sans honte. Ce sont trois hommes d'esprit. Le sujet de cette pièce est mince : un oncle vient dans ce jardin reprendre des mains d'une vieille folle, sa nièce que cette dernière veut donner à un intrigant qui joue l'anglais, et il unit cette jeune personne à un officier de la garde royale; voilà tout. Les épisodes sont assez gais; celui de la parade est sur-tout

Digitized by Google

original ; Joly y représente à merveille un de ces comédiens de trétaux connus sous le nom de *paillasses :* on a vu celui-là quelque part. Je suis seulement fâché qu'un aussi bon acteur ait recours à l'usage des masques, des nez postiches et des peintures dont il se couvre le visage. Ces moyens ne produisent que des résultats grotesques, sans vérité. C'est avec sa physionomie qu'un acteur doit faire illusion, et celui-ci en possède une aussi mobile qu'expressive. Son talent, qui est fort agréable, suppléera facilement à ce que la nature peut lui avoir refusé pour la représentation de certains personnages.

Si le vaudeville de *Tivoli* finissait comme il commence, tout Paris l'aurait voulu voir.

Madame de Villedieu, jouée lundi dernier à ce théâtre, n'y a point obtenu de succès. Ceux mêmes dont le métier est d'applaudir sans entendre, n'ont que rarement trouvé l'occasion de gagner leur salaire. Il faut convenir aussi que cette pièce passe la permission accordée aux ouvrages d'aujourd'hui ; elle n'offre pas une idée de scène, une apparence d'intention comique, un mot tant soit peu piquant ; on n'y trouve que fautes grossières de langage, platitudes d'expressions, couplets mal écrits, mal tournés, rebattus, sans sel, sans esprit, et tout cela noyé dans un plan fondé sur le mépris des plus saintes lois du sens commun. L'auteur, que personne n'a pu me désigner, a prudemment gardé l'anonyme : c'est ce qu'il a fait de plus sage dans cette affaire. Benserade veut enlever une orpheline dont Mme de Villedieu prend soin. Cette dernière profite de l'occasion pour corriger l'esprit jaloux de son mari, en se substituant à la place de cette Angéline que son amant épouse quand Charleval a fait connaître le quiproquo au bonhomme de Villedieu. On a vu cela par-tout, mais nulle part aussi mal présenté. Il faut que cette pièce soit la première de quelque jeune homme étranger à notre théâtre. Dans ce cas la faiblesse de son essai lui défend la récidive ; il doit jusqu'à nouvel ordre borner ses études à celle de la grammaire, et ne plus recommencer sous peine de voir prendre au sérieux le mot qu'un homme plein d'esprit a dit à côté de moi : c'est que l'action de

Digitized by Google

composer des ouvrages semblables devrait être prévue par le Code pénal.

Le monde va finir. Les burlesques explications que M. Désastres donne de ce phénomène ne rassurent pas les habitans d'un village qui se préparent à la catastrophe (c'est ainsi que Brunet l'appelle). Un soldat profite de cette frayeur pour retirer des mains d'un paysan sot et fripon le dépôt qu'il est tenté de nier, et avec cet argent il épouse sa belle.

Voilà le sujet de la pièce jouée aux Variétés sous le titre de *la Fin du Monde*. Vous jugez, Monsieur, qu'il n'y a rien à dire d'un ouvrage fait et joué à la hâte comme celui-là; mais il est impossible de ne pas applaudir à l'admirable talent de Potier, qui fait écouter et même valoir des choses que je n'ose désigner. Il faut voir cet acteur; c'est vraiment un miracle. Il se sert de ses avantages d'une manière étonnante, et il tire un tel parti de l'absence de ce qui lui manque, qu'il en fait un de ses moyens de succès les plus victorieux. On assure qu'il va être intéressé dans l'administration de son théâtre, à l'exemple de Brunet. Cette conduite des entrepreneurs est louable; elle est faite pour exciter l'émulation, et prouvent que ces Messieurs savent apprécier le vrai mérite. C'est tout à fait à eux-mêmes qu'il convient d'en faire honneur, et non aux propositions que le Vaudeville a, dit-on, faites à Potier. Ce n'est pas la première fois que les administrateurs des *Variétés* ont donné des témoignages de leur bon esprit et de leur désintéressement. Quand on ne consulte, comme ils le font, que les plaisirs du public, on doit réussir, et cette sorte de succès n'est enviée de personne.

Samson fait venir à ses tours de force. Henri remplit fort bien ce rôle; je ne l'ai pas trouvé si grêle qu'on a voulu le dire. Chacun sait que les hommes les plus forts ne sont pas les plus gros, et je vous assure, Monsieur, que dans ce ballet l'acteur fait illusion. Mme Quériau fait preuve d'intelligence dans le rôle de Dalila, qui lui siérait mieux s'il était plus gai, et si cette princesse pouvait plus raisonnablement se montrer en jupon court. Je ne vous parle pas de l'action; tout le monde devine

Digitized by Google

sur quelle base elle repose ; il suffit de vous dire que les tableaux sont gracieux et les pas bien exécutés. La beauté des décorations et le coup-d'œil de la fin ajoutent au mérite de cet ouvrage. On applaudit avec plaisir pendant la représentation ; mais on court au dénouement, et en cela l'auteur aurait pu mieux imiter les curieux.

Je suis, etc.

POURETCONTRE,
Avocat des Comédiens.

INTERIEUR.

En exécution de l'ordonnance du mois de juin dernier, par laquelle le roi a déclaré que pour récompenser les sous-officiers de sa garde et de la ligne que leur bonne conduite et leur zèle dans le service auraient fait distinguer, il en serait promus à des sous-lieutenances, S. M. a nommé trois sous-officiers dans chaque régiment de sa garde, et deux dans ceux de cavalerie, au grade de sous-lieutenant.

— Le roi a nommé de la commission établie près du ministère de la maison du roi, MM. Gérard, Guérin, Gros et Girodet, peintres; Lemot, sculpteur; Quatremère de Quinci et Castellan, amateurs, et le directeur des musées royaux ainsi que l'architecte du Louvre.

— M. Landon, premier peintre de Mgr. le duc de Berri, a été nommé conservateur général du musée à la place de M. Dufourni.

— Une autre ordonnance du roi porte que tout individu détenteur d'armes militaires sera tenu de les déposer à sa mairie. Les gardes nationales et les gardes forestiers sont exempts des dispositions de cette ordonnance.

— L'ordonnance pour les gardes nationales du royaume doit recevoir quelques modifications relativement à la garde nationale de Paris. Jusques-là les anciens réglemens resteront en vigueur.

— Le ministre de la guerre ayant des ordres à donner à M. Armand-Michel Varnier, il est invité à faire connaître sa demeure.

— M. le maréchal Oudinot conserve, par une exception particulière et faite en sa faveur, le commandement de la garde nationale de Paris et le grade de major-général de la garde royale, ce qui est une dérogation à l'ordonnance sur la garde nationale, puisque personne ne peut, d'après son texte, posséder à la fois un commandement dans la ligne et dans la garde nationale.

— Ordonnance du roi qui accorde des lettres de naturalisation

Digitized by Google

à M. Abraham de Cologna, grand rabbin, né à Mantoue, et président du consistoire des israélites de France.

Le ministre de la guerre a ordonné que toutes les armes militaires portatives répandues dans le département de la Côte-d'Or fussent réunies dans les arsenaux.

— Le roi a nommé membre de la légion d'honneur M. Bessières fils, négociant à Gramat, département du Lot, qui en 1815 distribua aux indigens près de 20 mille hectolitres de grains à un prix au-dessous du cours, et auquel ils pouvaient atteindre. De pareils traits de civisme ont été donnés en divers endroits. M. Jean François, de Narbonne, ayant reçu un bateau de grains, pouvait gagner 10 francs par sac; il le vendit au prix coûtant. Son action fit baisser le grain sur le marché. Le sieur Laforgue, simple boulanger à St-Gaudens, département de la Haute-Garonne, a fourni pendant près de deux mois avant la récolte, le pain aux indigens à un sou de perte par marque audessous de la taxe, et il le fit sur la simple demande de M. Carbon curé, qui lui peignait le malheur de ses paroissiens. Il y a bien loin de ces bonnes actions à celle de ce cultivateur américain, qui riche de plusieurs millions, vient de se pendre pour avoir vendu un peu moins cher qu'il ne le voulait cent boisseaux de grains.

— Le prix du blé baisse considérablement par-tout, car on mande que dans les parties de l'Allemagne, limitrophes de la France, la diminution se fait généralement sentir. On écrit la même chose des départemens du Puy-de-Dôme et du Cantal : dès le 24 juillet le prix moyen du blé était de 24 fr. 75 c. sur le marché de Toulouse. Le roi de Sardaigne a fait exposer au pilori, sur le marché, trois monopoleurs de blé; s'il est des gens qui spéculent sur la vie de leurs semblables, c'est à l'autorité légitime qu'il appartient seule de les punir de leur cruelle avarice. Le midi de la France, riche en diverses cultures, est obligé de tirer des départemens de l'intérieur le supplément de sa consommation. La saison peu favorable ayant retardé la moisson, il y a eu un renchérissement dans toutes les céréales. A Castres, une portion du petit peuple prétendit taxer les grains sur le marché, et il y eut une émeute dans laquelle l'autorité du maire fut méconnue, le lieutenant de gendarmerie qui marchait à ses côtés fut blessé. Le préfet se rendit sur-le-champ à Castres, fit assembler la garde nationale, la harangua; les mutins furent connus et arrêtés, ils ont été conduits publiquement à Albi, chef-lieu de préfecture, pour y être jugés.

— Le roi, outre les dons qu'il avait précédemment faits à la ville de Versailles, a accordé aux indigens de cette même ville 6000 f. à l'occasion du mariage de Mgr. le duc de Berri. Mme la duchesse d'Angoulême avait aussi, avant son départ pour les eaux de Vichy, donné 2400 fr. pour qu'il fut retiré 800 nantissemens du Mont de Piété qui existe à Versailles.

— Le buste de S. M. a été placé dans la bibliothèque royale, rue de Richelieu. M. Malingre, l'un des employés, a mis au pied

Digitized by Google

l'inscription suivante, en vers grecs, latins et français. Nous allons donner les distiques latins et français.

Hic bene rex, inter doctos doctissimus ipse
Hæc loca docta jovens, ab avis atavisque dicata.

Roi savant, il protége et chérit ces beaux lieux,
Qu'ont ouverts aux savans ses augustes aïeux.

L'inscription latine nous paraît supérieure à la française; le *doctissimus ipse* a une bien plus grande énergie.

— L'académie des inscriptions et belles-lettres a nommé les dix académiciens libres qu'elle devait s'adjoindre, ce sont Mgr. le chancelier, MM. le comte de Blacas, l'abbé de Bétancourt, l'abbé de Montesquiou, le comte de Barbé-Marbois, M. Fauris de Saint-Vincent, Schweighaeuser, le comte Germain Garnier, Laurent de Villedeuil, et l'évêque de Pamiers.

— M. le prince de Condé a cédé définitivement l'aile du palais Bourbon qui est occupé par la chambre des députés. Cette cession a nécessité de nouvelles distributions; une grille de séparation va être placée, et le jardin ne sera plus ouvert au public.

— M. Vincent, peintre de l'académie, dont les nombreux élèves soutiennent en France et à Rome l'honneur de notre école, vient de mourir.

— Les personnes imposées dans l'emprunt de 100 millions, qui veulent obtenir le remboursement des sommes auxquelles elles ont été imposées, doivent, d'après un avertissement que M. le préfet du département de la Seine vient de faire publier, déposer leurs pièces à la préfecture, il leur sera donné un bulletin constatant le dépôt qu'elles auront fait de leurs titres.

— Nous croyons utile de faire connaître aux cultivateurs français l'avis que la commission du gouvernement d'Hanovre vient de publier. La mauvaise saison ayant été générale sous notre latitude, les eaux ayant débordé plusieurs fois, il peut être avantageux d'user de la même précaution; elle consiste à faire manger beaucoup de sel aux bestiaux, nourris avec des herbes cueillies dans les prairies qui ont été inondées.

— Les travaux du château de Versailles sont à peu près terminés, et le service divin se fait tous les jours dans la chapelle.

— On vient de reprendre les travaux de la galerie du nord au château des Tuileries, tant à l'extérieur que dans l'intérieur.

— On frappe chaque jour, à la monnaie de Paris, pour 100,000 f. de pièces de 5 fr et d'un fr.

— Il est arrivé à Bordeaux plusieurs navires venant de la Martinique et de la Guadeloupe, tout y était, le 22 juin, dans le plus grand ordre Des nouvelles plus récentes apprennent que les troupes anglaises avaient quitté l'île de la Guadeloupe, et qu'il ne s'y trou-

Digitized by Google

vait plus que les chefs, qui attendaient l'expédition partie de France pour lui faire la remise de l'île.

— Un jugement du tribunal de l'arrondissement d'Etampes vient de prononcer que Jean-Baptiste Sersaut, cultivateur à Cerni, qui le 6 septembre 1815 s'était marié devant l'officier civil à Marie-Jeanne Constantin, veuve Pierre Sersaut, sera tenu de se séparer d'elle de corps et de biens, une telle alliance étant interdite par le code civil.

— Les avoués près le tribunal de Lyon ont fait la remise de 10,000 francs qu'ils avaient payés dans l'emprunt de cent millions. Nous ne craignons pas de nous répéter à ce sujet, et nous dirons que chaque jour le *Moniteur* est rempli de nouvelles listes d'abandons volontaires faits soit par des officiers, soit par des corps, ou de simples particuliers. Une démarche aussi générale est un sûr indicateur de la bonté de l'esprit public, et nous en joindrons un autre. A Hennebon, dont la population est de 4 à 5 mille ames, il existait 17 fédérés. Leur ancien égarement faisait exister entr'eux et le reste de leurs concitoyens une funeste séparation. Ils ont imité ceux de Lorient, et se présentant à la mairie ils ont demandé à prêter leur serment de fidélité et à se réunir au reste de la famille. Il est d'un haut intérêt de faire calculer que par-tout c'était la minorité, et une très-faible minorité, qui s'efforçait de donner la loi.

— S. M ayant daigné commuer la peine des travaux forcés à laquelle Jacques-Emeri Ozéré avait été condamné dans l'affaire des patriotes de 1816, en celle de cinq années de prison, qui n'est point infamante, il n'a pas été mis à l'exposition avec les autres coupables. Sourdon n'a point été reconduit dans la même prison que ses complices. Les révélations qu'il avait faites contr'eux les avaient portés à des menaces auxquelles on a voulu le soustraire. Telles sont les associations du crime.

— Les vingt-un individus accusés de l'assassinat des volontaires royaux dans le village d'Arpaillagues, en 1815, ont été, après seize heures de délibération du jury, condamnés, huit à mort, neuf aux travaux forcés à perpétuité Deux femmes étaient au nombre des criminels condamnés à mort; ce n'était pas leur sexe qui rendait leurs crimes plus odieux, c'était la nature de leurs actions mêmes.

— On vient d'établir une ligne télégraphique de Calais à Saint-Omer.

EXTERIEUR.

Les manufactures du Devonshire éprouvent la plus grande détresse; on indique pour cause de cet état affligeant, la diminution que la compagnie des Indes a faite dans ses commandes. Depuis deux à trois ans elle les a réduites de moitié, les laines étant augmentées de même. Chaque année elle enlevait 240,000 aunes. Dans le comté de Strafford, où est située Birmingham, les ouvriers ne

Digitized by Google

mangent que des légumes, par l'impossibilité dans laquelle ils se trouvent de pouvoir acheter du pain : on ne peut refuser à la nation anglaise cet élan d'un généreux patriotisme qui la fait s'occuper réellement de venir au secours de l'infortune. Il existe à Londres une réunion toute philantropique, dont l'objet est de secourir les pauvres ouvriers. Elle s'est rassemblée, suivant l'usage du pays, dans une taverne. L'assemblée, très-nombreuse, était présidée par le duc d'Yorck; les duc de Kent, de Cambridge et de Glocester, s'y trouvaient, ainsi que le chancelier de l'Echiquier. La motion faite par le président d'ouvrir une souscription pour venir au secours des ouvriers, fut troublée par un amendement du lord Cochrane, dont les journaux ont eu depuis deux ans de si fréquentes occasions de parler; il voulait que l'assemblée déclarât que les taxes énormes qui pésaient sur l'Angleterre, étaient la cause de la misère publique. Il se jeta dans des calculs politiques qu'on lui prouva être tout à fait étrangers à l'objet de la réunion, et à l'existence même de la société. L'assemblée devint extraordinairement tumultueuse, et se rompit plutôt qu'elle ne se sépara ; la souscription cependant s'effectua, et se monte actuellement à 720,000 francs. Le prince Régent a souscrit pour 500 livres sterl., 12,000 fr. Le même lord Cochrane est maintenant appelé en justice, pour répondre sur son évasion, lorsqu'il fut mis en prison à King's Bench pour une opération qui fut jugée frauduleuse.

— Les journaux avaient prétendu, il y a quelque temps, que lord Liverpool et M. Vansittart étaient malades, et devaient aller aux eaux ; cette nouvelle ayant été démentie, le bruit courut qu'il y allait au moins y avoir un changement dans une portion du ministère, ce qui ne se confirma pas. Alors on parut croire à une dissolution du parlement, puis à la nécessité de le convoquer promptement, et pendant que toutes ces opinions se succédaient si rapidement, le ministère s'occupait de faire une nouvelle prorogation du parlement qui durera jusqu'à Noël; d'où il résulte qu'il n'a pas besoin de fonds et que le conseil est parfaitement uni.

— Les fonds de la compagnie des Indes éprouvèrent une baisse de 5 p. 100 en trois jours, lorsque la nouvelle de la guerre dans l'Inde avec le Nepaul se répandit, mais la crainte a été de peu de durée, car après une très-courte campagne, dans laquelle cependant il y a eu plusieurs actions assez vives, le traité a été ratifié, et le pays contesté remis entre les mains des Anglais, les fonds sont remontés. Ceux de l'état continuent de baisser, et la cause en est indiquée si diversement, et en général d'une manière si peu raisonnable, que nous parlerons seulement du fait et non des opinions. Malgré notre réserve, nous nous permettrons de faire observer que les longues dissertations des journaux de l'opposition sur le déficit qui existe dans le revenu public pour le trimestre de 1816, expiré le 5 juillet, ont pu troubler les esprits. Les trois grandes sources des revenus publics, si l'on en compare le produit avec le même trimestre de 1815, donneraient pour cette année un déficit de 8 millions et demi sterl.

Digitized by Google

— L'or fin de Portugal vaut à Londres 3 liv. sterl. et 19 schillings l'once. Les nouvelles pièces d'or dont nous avons parlé (sovereigns) valent 20 schillings.

— Shéridan, mort dans un état voisin de la détresse, a été enterré avec la plus grande pompe à l'abbaye de Wessminster, dans le Poets-Corner, en face du monument de Goldsmith. Une extrémité de sa tombe touche celle de Shakespeare, et l'autre à celle d'Handel. M. Pitt, qui fut son antagoniste, est mort de même, pauvre.

— Les Anglais se plaignent vivement de la loi rendue par le roi Ferdinand VII, elle remet en vigueur celle existant avant la dernière guerre. Elle permettait l'entrée dans les colonies espagnoles, des objets d'habillement confectionnés en Angleterre, sous la condition que la cargaison serait composée de deux tiers d'objets semblables pris en Espagne, et que le dernier tiers aurait payé les droits. Aujourd'hui l'état des fabriques espagnoles ne permettant pas de s'y fournir des deux tiers exigés par la loi, il devient impossible d'exporter d'Angleterre le dernier tiers, ce qui paralyse les manufactures anglaises.

— Sir Robert Wilson, sorti de prison le mois dernier, est retourné en Angleterre; le capitaine Hutchinson est allé à sa garnison à Cambrai, et M. Bruce est parti pour l'Italie. Ce sont les trois condamnés dans l'affaire de Lavalette.

— Dans un pays où l'on spécule avec autant de hardiesse, il est impossible que le commerce et que l'état, ne soit pas dans ses revenus dans une position toujours flottante. On dit que six millions de livres sterlings de marchandises sont déposées à la Jamaïque; elles devaient de là se répandre sur tous les points du nouveau continent; mais tout à coup l'horison politique se charge de nuages; on craint d'envoyer dans le continent, et cependant tout y monte d'une manière étonnante. Un habit de drap fin coûte 10 guinées aux Etats-Unis; un chapeau, 10 piastres, et ces marchandises qui ont payé des droits de sortie et qui ont une valeur primitive, s'accumulent et dépérissent, et la cité éprouve des faillites. Ce qui ajoute à cette incertitude, c'est la mésintelligence qui existe sur les lacs entre les Américains et les Anglais. Ceux-là se plaignent que les officiers de la marine anglaise leur font éprouver des vexations, et que sous le prétexte de chercher à bord des marins anglais déserteurs, ils fouillent les bâtimens d'une façon insultante. Lorsqu'après cette nouvelle on a vu le gouvernement anglais demander qu'il fût mis d'une manière prompte des vaisseaux de transport à sa disposition, pour les fréter et leur faire porter dans le nord de l'Amérique 5200 quintaux de munitions d'artillerie, il s'est répandu un certain effroi dans le commerce. Les journaux de l'opposition ont d'abord mis en avant qu'il ne s'offrait que de vieux bâtimens, et ensuite que la navigation à l'approche de l'équinoxe était extraordinairement dangereuse à l'époque du départ possible de ces bâtimens. On a cité que la compagnie d'assurance refusait de prendre sur les vaisseaux après le 15 août, et que ceux-ci ne pourraient mettre en mer que dans le

Digitized by Google

courant de septembre. Il paraît certain que l'inquiétude n'a rien dissimulé des possibilités du mal.

— Les Anglais avaient formé un établissement à Madagascar. Depuis long-temps les nations européennes qui possèdent des îles dans cette portion de l'Afrique ont cherché à obtenir droit de domicile assuré dans cette île immense : toutes y ont échoué plus tôt ou plus tard. Le refus d'une pièce de drap bleu fait à un chef, a causé le massacre de toute la colonie.

— Les luddistes continuent leurs ravages sur différens points; ils attaquent à force ouverte les fabriques dans lesquelles de nouvelles machines économiques ent été introduites; ils les brisent et détruisent les ateliers. Leur aveugle fureur s'étend jusques aux nouveaux instrumens aratoires ; ils ne sentent pas qu'au prix où est portée la main-d'œuvre, il est impossible de soutenir aucune espèce de fabrication si on n'y apporte pas une nouvelle économie; en un mot la question me paraît se réduire à ceci : vaut-il mieux que moins de bras travaillent et vivent, qu'il n'y en ait point du tout? Vaut-il mieux que les fabricans en augmentant leurs capitaux puissent étendre leurs opérations, que de voir les fabriques languir, se miner et s'anéantir? On est obligé de repousser leurs attaques à force ouverte. Ces mouvemens intestins, cette habitude des combats contre la force publique entraînent certainement les plus grands dangers.

— M. Wilberforce, le premier négrophile de l'Europe, a tenu avec ses adhérens une grande assemblée dans une taverne : des noirs y assistaient. Les discours les plus violens y ont été tenus contre l'esclavage. On doit convenir que si les principes étaient bons, la manière de les exposer était infiniment dangereuse. Il paraît que les gens sensés ont été révoltés contre cette séance. L'exemple du passé sera-t-il donc toujours perdu? Cette scène nous a rappelé cette autre si honteuse dans laquelle tous les prétendus députés du globe vinrent en ambassade à la convention. MM. les ambassadeurs avaient loué leurs habits à la friperie. Les souverains ont fait contre la traite des noirs tout ce que l'humanité, la politique et la prudence pouvaient permettre de faire, et si M. Wilberforce voulait réfléchir sur le calcul présenté par M. Colqhoun, il mettrait plus de réserve dans ses démarches, et sa philantropie s'étendrait jusques aux blancs, parmi lesquels il est né, où il vit, et qui lui donnent un rang, ce qui mérite bien quelques égards. Voici au reste le calcul de M. Colqhoun. Le nombre des esclaves se monte dans les anciennes colonies anglaises à 634,096. Dans celles récemment acquises, soit par des traités, soit par la conquête, il est de 136,000, en tout de 770,096. La valeur de chaque tête étant portée à 70 liv. sterl., donne le capital énorme de 53,906,720 liv. sterl. La valeur des terres cultivées et incultes dans les anciennes colonies est de 28,001,718 liv. sterl., et dans les nouvelles de 14 millions. Le rapport des anciennes colonies est de 18,516,540 liv. sterl., et dans les nouvelles de 3,989,132 liv. st. Leur possession, en y joignant les bénéfices annuels du commerce, représente un capital au moins de

Digitized by Google

100 millions de liv. sterl. Un pareil tableau devrait faire réfléchir M. Wilberforce et ses partisans; car enfin l'Angleterre est leur patrie, et les colonies sont habitées par ses concitoyens. Où donc est sa philantropie?

— Le fléau de la guerre civile déploie toutes ses fureurs dans l'Amérique espagnole. Les indépendans paraissent avoir eu depuis quelque temps des avantages marqués, ce qui a donné lieu à de nouveaux massacres, car le général espagnol ayant traité les prisonniers comme des révoltés, les généraux insurgés ont usé de représailles, et 800 Espagnols qui avaient été pris ont été fusillés. C'est à une telle conduite qu'il faut vraisemblablement attribuer la désertion des troupes royales. Dans presque toutes les actions, un nombre assez grand de soldats passe du côté des indépendans. On dit cependant que le roi de Portugal a promis d'appuyer d'une armée de 15 à 16 mille hommes l'expédition espagnole contre Buénos-Aires et Monté-Vidéo. Ces secours seraient de la plus grande utilité sur les bords de la rivière de la Plata; mais on prête d'autres intentions aux Portugais, on croit qu'ils sont d'accord avec Vanegas, général insurgé. Celui-ci est également ennemi du gouvernement légitime européen et de celui du congrès de l'indépendance; en sorte que son projet serait de livrer aux armées portugaises toute la partie dans laquelle il commande, et qui s'étend le long des bords de la Plata.

— Bolivar qui a été attaquer la Marguerite, vient de voir ses forces navales recevoir un nouvel accroissement. Il a actuellement trente-cinq bâtimens de guerre à opposer à la marine royale; ce sont presque tous des goelettes de 2 à seize canons, et montées de 75 à 200 hommes d'équipage. Cette augmentation vient de la prise qu'il a faite de l'escadrille espagnole qui était forte de sept bâtimens. Celle-ci a été complètement défaite et prise par les insurgés. On assure que les Etats-Unis de l'Amérique ouvrent leurs ports et fournissent des armes aux indépendans. Cette nouvelle n'aurait rien d'étonnant, car il existe entre les Espagnols et les Américains de très-graves discussions relatives à la Louisiane. Buonaparte se l'était fait céder par l'Espagne, et ensuite la vendit aux Américains, qui, non seulement l'ont occupée sur-le-champ, mais en outre se sont saisis d'une portion qui était en litige, et que l'Espagne dit n'avoir pas cédée. Cette assistance paraît d'autant moins douteuse, que c'est de la Nouvelle-Orléans qu'est parti, pour le Mexique, le général Humbert. On doit se rappeler l'expédition que nous fîmes en Irlande, ce fut lui qui commanda le débarquement. Il a une grande intrépidité. D'autres officiers français réfugiés en Amérique l'ont accompagné, et tous ont reçu des grades dans l'armée indépendante mexicaine forte de 50,000 hommes. Les quatre navires que les corsaires des indépendans ont pris sur les côtes d'Europe, aux environs de Cadix, portaient 400,000 dollars.

— Des lettres de Rio-Janéiro avaient annoncé que les princesses de Portugal s'embarqueraient au commencement de juin, on pense

Digitized by Google

que la mort de la reine a retardé leur départ. Des nouvelles plus récentes disent qu'elles doivent être accompagnées d'une troisième princesse, et que la reine actuellement régnante viendra en Europe.

— Le roi d'Espagne vient de créer un junte de représailles. Elle est chargée de prononcer définitivement sur la restitution des biens appartenans aux Français domiciliés ou non domiciliés en Espagne, et dont les biens ont été séquestrés ou confisqués par suite des événemens arrivés depuis 1793. La junte doit prendre pour base de ses jugemens le premier article additionnel du traité de Paris de 1814.

— Fouché, qui se rend, dit-on, à Prague, travaille aux mémoires de son ministère; Sully a fait aussi les siens, et il les intitula avec raison *Économies royales*. Ceux de Fouché auront sans doute, en supposant que l'historien soit véridique, un grand intérêt; mais quel titre porteront-ils?

— On évalue à 35 millions le numéraire que le trésor public, à Vienne, doit verser à la banque que l'empereur vient de créer, 6 ont d'abord été remis. Les spéculateurs ont, dès le premier instant, cherché à entraver les opérations; il a fallu opposer diverses précautions à leurs manœuvres, et, entr'autres choses, ordonner que l'on ne rembourserait pas au-dessus de 7,000 florins à une seule personne. Avant que l'on eut pris cette précaution, il y avait des gens qui étaient obligés de prendre des charrettes pour emporter l'argent des billets qu'ils avaient convertis. Les agioteurs ont alors divisé leurs échanges entre divers porteurs, en sorte qu'il y a eu une foule considérable, quoique quatre bureaux eussent été ouverts pour échanger; on a été obligé alors d'ordonner que les demandes d'échange seraient faites par écrit, et que les numéros à échanger seraient rendus publics, pour que chacun put connaître son tour. Des négocians qui avaient été signalés comme les auteurs de ces manœuvres, ont eu leurs comptoirs fermés, et leurs livres ont été soumis à une vérification. Ils ont depuis reçu la permission de reprendre le cours de leurs affaires.

— Le 28 juillet à midi l'archiduchesse Clémentine a signé son acte de renonciation à tous ses droits, et le soir elle a été mariée avec le prince Léopold de Naples. Les deux époux sont encore auprès de l'empereur.

— Degen, que nous avons vu si mal réussir au Champ-de-Mars, ne persiste pas moins à faire de nouvelles tentatives pour diriger son ballon avec des ailes. Il vient de faire un nouvel essai à Vienne qui a eu le sort accoutumé, une de ses ailes a même été cassée dans le cours de l'expérience.

— Le professeur Hermann, de Ratisbonne, a inventé une table à filer, autour de laquelle travaillent plusieurs personnes. Tout se borne de leur part à tirer le fil. Nous avons vu, il y a quelques années, à Paris, une boîte très-portative qu'une femme, en gardant ses troupeaux, pouvait porter à son cou, et cependant filer sans que

Digitized by Google

l'air fit casser le fil. Il serait à désirer que cette boîte fut d'un usage général dans les campagnes.

— L'invitation faite par l'empereur Alexandre à plusieurs têtes couronnées d'accéder au traité de la sainte alliance, paraît s'adresser à toutes les puissances; le roi de Wurtemberg, celui de Bavière, la diète générale des cantons Suisses en ont reçu une pareille. Le roi de Danemarck a donné son accession à ce traité.

— Le prince royal, de Suède s'était rendu en Norwège pour y faire la clôture de la diète, à la fin de la session; sa présence y a été très-utile, et a porté les esprits à la paix : quelques résolutions ont même reçu des modifications qui les rendent plus agréables au gouvernement, et il a acquis au nouvel ordre de choses des partisans, parmi ceux qui s'y étaient montrés le plus opposés.

— Le Danemarck cède à la Suède pour 95,000 écus en espèces, les bâtimens qu'il possédait dans la Norwège.

— La maison que les jésuites possédaient à Saint-Pétersbourg a été destinée à un établissement de bienfaisance, et comme ces religieux n'ont pas justifié de la solidité d'une dette de 200 et tant de mille roubles qu'ils prétendaient avoir contractée pour édifier cette maison, l'empereur a ordonné qu'il serait passé outre.

— Le roi des Pays-Bas s'occupe d'établir une ligne de places fortifiées sur ses frontières. Namur, Charleroi, Mons, Ath et Tournai sont réparées soigneusement.

— Le général Excelmans a été arrêté à Bréda, par les ordres du gouvernement des Pays-Bas. Il voyageait en déguisant son nom.

— Les rédacteurs de l'*Observateur belge*, et du *Nain jaune*, réfugiés, ont reçu, à ce que l'on dit, des mandats de comparution pour se présenter devant le juge d'instruction. Les autres réfugiés français qui se trouvent encore à Bruxelles, ont eu ordre d'en partir pour se rendre dans les endroits qui ont été assignés pour être leur séjour; et ceux qui allèguent l'état de leur santé, afin de continuer à résider dans cette ville, sont obligés de fournir des preuves que l'allégation n'est pas vaine.

— La grande majorité des bourgeois de Francfort ayant accepté la nouvelle constitution, le sénat, par un décret, l'a déclarée loi fondamentale de l'état.

MERCURIALE.

Réponse à la question proposée dans l'avant-dernier numéro.

Maux d'estomac, froideur, distractions, ennui, menacent le succès d'une lecture faite avant déjeuner.

Digitized by Google

Plénitude, ivresse, engouement, sommeil, sont à craindre après.

Dans le premier cas les auditeurs se possèdent; ils jugent avec calme et réflexion; mais les poëtes d'aujourd'hui regardent un arrêt rendu sans trépignemens comme une chute.

Dans le second, l'assemblée est mieux disposée à se pâmer d'admiration; mais les fumées du vin jointes à celles de l'amour propre exposent la santé du lecteur.

Conclusion.

Les bons auteurs peuvent lire avant déjeuner.

Les mauvais doivent lire après.

Il faudrait servir tous les ouvrages de M. Vieillard avec le dessert.

Utiliser n'est pas français; il le deviendra quoiqu'il soit moins ridicule que *quatre-z-yeux*, reçu par l'académie, et alors nous demanderons si, lorsqu'on fait tout avec la vapeur, il n'y aurait pas moyen d'*utiliser* celles des femmes.

En cas d'affirmative, l'épouse du questionneur serait d'un grand secours aux progrès de l'industrie.

ANNONCES.

L'académie de Rouen a tenu sa séance publique, et distribué le prix d'éloquence, dont le sujet était *l'éloge de Bernardin de Saint-Pierre*. Il a été gagné par M. Patin, maître des conférences de l'école normale, dont il était ancien élève.

Le N° du 15 août du *Journal de la Jeunesse* vient de paraître. Ce N° n'est pas moins agréable que les précédens. On y trouvera un joli *Voyage d'Eugène*, dont le titre seul promettait au public un intérêt particulier.

DUBRAY, IMPRIMEUR DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.



AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

A PYRRHA.

Quis multa gracilis te puer, etc.

Pyrrha, quel tendre adolescent
Baigné de nard et sur des roses,
Te presse d'un bras caressant
Dans l'antre vert où tu reposes?

Tu tresses, pour charmer ses yeux,
L'or de ta blonde chevelure;
Mais, hélas! que de fois aux dieux
Il se plaindra de ton parjure!

Digitized by Google

Il entendra mugir un jour
Les noirs autans, l'onde en furie.
Lui qui goûte en paix ton amour
Et pense être aimé pour la vie.

Aux zéphirs qu'il veut captiver,
Il s'abandonne, exempt d'alarmes.
Malheur à qui sans t'éprouver
Se laisse éblouir par tes charmes!

Moi, sauvé des flots écumans,
Au dieu des mers j'offre une image,
Où l'on voit que mes vêtemens
Sont encor trempés du naufrage.

BERTHOLON DE POLLET.

ROLLER ET COLIN,

OU LE MÉFIANT DEVENU AVEUGLE.

Conte moral lu par l'auteur en 1801 à une séance publique de la société des belles-lettres séant au Louvre.

Un trafiquant avait couru le monde
Quelques quarante ou cinquante ans;
Et comme la machine ronde
Est un théâtre où dès long-temps
La mauvaise foi surabonde,
Cet homme avait, partie à ses dépens,
Appris à soupçonner les guerriers, les marchands,
Les sages, les mondains, les lettrés, tout le monde.
Si quelqu'un parlait de vertu,
« La vertu! disait-il, ce n'est qu'une chimère;
» J'ai vu des gens tuer leur frère
» Pour un séquin, pour un écu.
» Par-tout je n'ai vu qu'artifice,
» Qu'égoïsme ou duplicité;
» Et l'univers n'est habité
» Que par le crime et par le vice.

» Les nègres vendent leurs enfans,
» Des juges leurs arrêts, des princes leurs bannières,
» Et les Muses, qu'on dit si fières,
» Vendent aussi leurs complimens.
» J'ai vieilli; mon expérience
» Ne croit point à la probité,
» Et je répète avec constance
» Ce vieux proverbe accrédité,
» Qui nous dit que la méfiance
» Est mère de la sureté. »
Roller (c'était le nom de notre personnage),
Avait peut-être un peu raison;
Mais il le prenait sur un ton
Et trop bruyant et trop sauvage.
Croire aux méchans était fort bien;
Croire à leur nombre formidable,
Etait encor plus raisonnable;
Mais ne pas croire aux gens de bien,
Voilà qui n'est point pardonnable.
Industrieux, économe, prudent,
Roller avait dans ses voyages
Amassé force argent comptant,
Et des forêts et des naufrages
Il avait sauvé cet argent.
Plongé dans sa misanthropie,
Il songeait nuit et jour à trouver un moyen
Pour placer, assurer son bien,
Et ne point mendier à la fin de sa vie.
On vint lui proposer des champs,
De beaux vergers, d'excellentes prairies;
Mais *il savait les voleries*
Et les bons tours des paysans :
Il refusa les métairies.
On vint lui demander ses fonds
Pour deux amis entrant dans les affaires,
Et l'on offrit les cautions
Et tous les contrats nécessaires.

Digitized by Google

Il répondit : *Vos jeunes gens*
Ont de l'esprit et de l'honneur, sans doute;
Mais les exemples sont fréquens;
Mais les exemples sont récens,
Et je crains une banqueroute.
Bien des partis se montrèrent encor :
Roller fut sourd et garda son trésor.
Une nuit, il veillait appuyé sur sa table,
Lorsqu'on siffla sous ses volets;
Il pâlit, il jugea que ces affreux sifflets
Etaient un signal veritable.
« Les voleurs, dit-il, ont noté
» Cette maison qu'un vieillard seul habite;
» Il faut par une prompte fuite
» Mettre mon or en sureté. »
En effet, dès que la lumière
Eut blessé les yeux des hiboux,
Et que leurs frères les filoux
Furent rentrés dans leur tannière,
Roller, sa cassette à la main,
Abandonna son domicile,
Et courant d'un pas incertain,
Tout en feignant un air tranquille,
Se trouva sur le soir assez loin de la ville,
Dans les détours d'un vieux chemin.
Sous l'horison rougi l'on voyait des ruines
Que de grands arbres ombrageaient,
Et que des buissons protégeaient
De leurs innombrables épines.
Le voyageur bénit les dieux
Puis s'approcha de la masure;
Et quand Phœbé du haut des cieux
Ne répandit sur la nature
Que les rayons d'un jour douteux,
Fait pour soustraire à tous les yeux
Les détails de cette aventure,
Il entra courageusement

Digitized by Google

Parmi les ronces complaisantes,
Et souleva bien doucement
Deux grosses pierres chancelantes,
Qu'il rétablit sur son argent.
Après avoir achevé son ouvrage
Il allait reprendre sans bruit
Le vieux chemin et son voyage,
Lorsqu'un sombre et vaste nuage
Couvrant la lune, l'obscurcit,
Et confondit le paysage
Dans une impénétrable nuit.
Roller ne sachant plus retrouver le passage
Qui naguère l'avait conduit,
Mangea son pain, et s'étendit,
Et s'endormit sous le feuillage.
Il s'enfonça dans un si doux sommeil,
Que le jour suivant le soleil
Etait bien haut dans sa carrière,
Lorsque le méfiant entr'ouvrit la paupière.
Mais, hélas! quel affreux réveil!
Son œil paralysé fut mort à la lumière.
Il crut d'abord qu'un songe vain
Causait son erreur effrayante;
Il fit un cri, porta sa main
Sur la pelouse environnante;
Il écouta; sur les rameaux
Dont les festons couvraient sa tête,
La mélodieuse fauvette
Défiait au chant les oiseaux.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE MAITRE ET SON VALET.

Conte.

Qu'elle est belle l'économie!
Le soir en soupant seul on n'a qu'une bougie.

Digitized by Google

En effet c'est assez
Pour y bien voir et manger à son aise.
Une de plus est luxe déplacé,
Soit dit sans que celà déplaise
Aux gens du très-bon ton. J'en conviendrai pourtant,
Un désagréable accident
Qui n'a rien d'extraordinaire
Peut arriver, comme hier chez Valère:
Son laquais mal-adroit éteignit la lumière
En voulant la moucher. Valère mécontent,
Lui dit avec quelque colère,
Parbleu! si je voulais j'en ferais bien autant.
Lors le valet lui répond gravement:
Je le crois bien, Monsieur, car vous m'avez vu faire.

JOUYNEAU-DESLOGES (de Poitiers.)

TRADUCTION NOUVELLE

Du distique de M. Malingre.

Roi très-savant lui-même, il protège ces lieux
Des savans le séjour, fondé par ses aïeux. (1)

R.

VERS A MADAME *****

Toi qui sais cultiver, loin d'un monde imposteur,
Tes paisibles vertus, ton esprit et ton cœur;
Toi dont la raison plaît et le savoir étonne,
Et dont le front est ceint de la double couronne
Acquise à la sagesse ainsi qu'à la beauté,
Accepte de ma muse un encens mérité.
Ah! si du dieu des vers j'avais en main la lyre,
De tes charmes touchans sans cesse adorateur,

(1) Ce n'est pas avec M. Malingre que nous avons prétendu lutter, mais contre l'énergie de son distique latin. *V.* le n° précéd., p. 184.

Digitized by Google

J'oserais célébrer, dans mon brûlant délire,
Cet air où la bonté s'unit à la candeur.
Je chanterais aussi cet aimable sourire,
Ce feu vif et piquant qui brille dans tes yeux,
Tous ces trésors secrets, nobles présens des dieux,
Le doux son de ta voix et ton art de séduire.
Trahi par Apollon je sais parler mon cœur.
D'un sexe trop jaloux crains d'éveiller l'envie;
Songe à cueillir des fleurs pour l'hiver de ta vie,
Et dois à tes vertus ton calme et ton bonheur.

Par M. CHARTIER DE CHENEVIÈRES.

ÉNIGME.

L'on voit en nous deux sœurs étroitement unies,
Egales en grandeur et de même beauté;
On nous apprit sur-tout à nous montrer polies:
Nous aurions sans cela bien peu d'utilité.
On nous place souvent en des mains très-serviles;
Quelquefois nous brillons entre les doigts d'Hébé.
Sitôt qu'on nous sépare on nous rend inutiles.
Cependant on prend garde à notre réunion,
Car par-tout nous portons de la division.
Nous n'avons pourtant point un mauvais caractère:
C'est la faute d'autrui. Manquons-nous de le faire?
Un homme fort brutal nous donne la leçon.
Il nous met tout en feu: voyez notre misère.

CHARADE.

Un remède que prend à propos mon premier,
De son maître parfois éloigne le danger.
Le canonnier adroit tirant sur mon dernier,
Au point qu'il ajustait fait faire mon entier.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis ce que je suis sous plus d'une figure.
Je dois mon être à l'art ainsi qu'à la nature.
Bien souvent j'ai trois pieds et je ne marche pas;
Je n'ai jamais qu'un bras.
En tout lieu, dans tout temps, on me croit fort utile;
On me voit en campagne, on me voit à la ville.
Je dois au feu ma forme, et par un sort fatal,
On me remet au feu pour appaiser un mal.
Neuf, dix, six, sept et trois, je montre du caprice;
Sept, neuf, dix, je fais voir un péché de malice.
Cependant lorsqu'on rend hommage à l'éternel,
Avec un sept, neuf, cinq, on me voit sur l'autel.
Neuf, deux et six, je crains une patte cruelle.
Trois, sept, huit, neuf et dix, le défaut d'une belle.
Je deviens animal avec un cinq, six, trois;
Ma mort fait le plaisir des princes et des rois.
Tu peux me deviner, je suis assez publique.
Je t'offre même encor deux notes de musique.
Mais prends cinq, six et dix pour la belle saison;
Car sans deux, sept et neuf tu meurs comme un oison.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *la Balle de paume*. Celui du Logogriphe est *Métamorphose*, où l'on trouve Or, Astrée, Tros, Rapt, Orphée, Hersé, Atropos, Atrée, Oëta, Métra, Protée, Erato, Pomme.

Errata du numéro précédent.

Page 152, première ligne du Logogriphe, *au lieu de* onze pieds, *lisez* douze pieds.

Digitized by Google

LE FRANÇAIS A VENISE.

Anecdote du quatorzième siècle.

Henri Marolle, fils unique d'un riche armateur de Nantes, voyageait depuis quatre ans pour son instruction et pour son plaisir. Il parcourut d'abord la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, et de là il se rendit en Italie. Après avoir admiré les antiques monumens de Rome, les phénomènes de Naples et la beauté du climat de Florence, il partit l'an 1384 pour aller visiter la ville merveilleuse, qui fondée sur le lit même du golfe Adriatique, présente l'aspect d'un vaste navire se reposant au sein des eaux.

Venise, cette ville que défendaient sa structure et sa situation; Venise, qui pendant quatorze siècles donna la loi à tant de peuples vaincus sans devenir la conquête d'aucun vainqueur; Venise qui jusqu'à nos jours n'eut d'autres maîtres que ses fondateurs, d'autres magistrats que leurs descendans, paraissait appelée à l'époque dont je parle à se rendre souveraine maîtresse des mers. L'origine de Venise, les causes de sa formation, sa construction singulière, la simplicité de ses premières lois, sa tranquillité dans les plus violens orages, son indépendance au milieu des autres peuples asservis, les variations, les troubles, les réformes de son gouvernement, son administration sévère, ne laissant de liberté toute entière que pour les plaisirs, un souverain à qui on accordait tous les honneurs sans lui accorder aucun pouvoir, un peuple ombrageux et jouissant néanmoins de la plus grande tranquillité, ouvrait un vaste champ aux observations de Henri. Il fut frappé du spectacle que lui offrait la route qui conduit à Venise; d'un côté il admira la perspective unique de cette ville immense; de l'autre un rivage couvert de maisons, de palais, de jardins, d'arbres, de promenades, de vases, de statues paraissant s'élever du fond de la mer; et ce qui lui rendait encore ce chemin plus agréable, c'était la multi-

Digitized by Google

tude de barques et de gondoles qui montaient et descendaient sans cesse, et ce peuple nombreux qui venait le long de la route présenter aux étrangers des fruits, des pâtisseries, des raffraîchissemens et des fleurs.

La situation de Venise en fait une ville vraiment unique. Ses rues sont des canaux, ses charrettes sont des barques, ses carrosses sont des gondoles; on n'y voit ni chevaux, ni ânes, ni mulets; la ville ressemble à un vaste labyrinthe; un nombre considérable de ponts à une seule arche, presque tous bâtis en marbre et sans garde-fous, établissent une communication entre tous les quartiers. C'est par les canaux que se transportent les denrées, que se voiturent les marchandises, et que les gondoles abordent aux maisons. Toutes ces gondoles sont uniformes et tapissées de noir, à l'effet d'empêcher le luxe et pour ne laisser aucune marque d'inégalité parmi les citoyens.

La gondole, voiture douce, agréable et commode, est un petit bâtiment large de cinq pieds et long de vingt-cinq; on s'y trouve à couvert dans une loge carrée, dont les angles sont arrondis par en haut. Le siège, propre à contenir deux personnes, est formé d'un coussin de maroquin noir; la porte, les deux côtés et le derrière sont garnis de glaces qu'on ôte à volonté pour y substituer des rideaux de crêpe à travers lesquels on ne peut être vu.

Une veste juste, un pantalon, un bonnet rond d'étoffe, composent l'habillement des gondoliers. La seule famille du doge a droit de leur faire porter sa livrée. Ces hommes bien taillés, nerveux, forts, d'une agilité extrême, d'une adresse inconcevable, s'esquivent et passent à côté les uns des autres avec une effrayante célérité; ils entrent dans les canaux les plus étroits, et la nuit comme le jour ils savent se tirer des plus grands embaras. Ils se font justice entr'eux, de manière que lorsqu'un gondolier se rend coupable de quelque friponnerie, il est sur-le-champ noyé par ses camarades.

Les gondeliers se plaisent à converser avec les personnes qu'ils conduisent; ils sont d'ailleurs de la plus grande gaieté. Marolle ne fut pas peu surpris d'entendre

Digitized by Google

le premier dont il se servit chanter les vers de Sannazar sur la ville de Venise, ainsi terminés :

Illam homines dices, hanc posuisse deos. (1)

Sa surprise redoubla lorsqu'après ces vers le conducteur de la gondole chanta une strophe de l'Arioste. Vous êtes aussi instruit que gai, lui dit Marolle. — Instruit, peu ; gai, beaucoup. — Votre métier est pourtant rude. — Moins que celui du Doge ; tous mes jours se ressemblent ; je suis vieux, et je n'ai pas encore connu le chagrin, tandis que j'ai déjà vu passer comme des ombres sept doges, dont aucun, certes, ne coula des jours aussi heureux que les miens. — Sept doges ! — Oui, Monsieur, dans l'espace de vingt-neuf ans. D'abord Marin Falier. Elu en 1354, lors de la mort d'André Dandolo, à qui tous les Vénitiens ont donné des larmes sincères, parce qu'il contribua pendant dix années à la gloire et au bonheur de la nation, Marin Falier, citoyen riche et qui avait rempli avec honneur les fonctions des principales magistratures, monta sur le trône ducal. Mais parvenu à ce haut rang il ne justifia point nos espérances. Excité par l'amiral Bertuce Isarel, et jaloux de se venger d'une légère insulte ainsi que d'augmenter sa puissance, il résolut d'exterminer d'un seul coup toute la noblesse.

Dans ce dessein, le matin du 15 avril 1355, au bruit des cloches de Saint-Marc, tous les conjurés vendus au doge devaient se réunir sur la place du palais, pour immoler les nobles qui se rendaient au grand conseil. Un des chefs de ce complot, ami d'un membre du conseil, voulant le sauver du massacre général, alla le trouver la veille du jour fixé pour l'exécution, et lui recommanda, sous le sceau du secret, de ne pas sortir de sa maison le lendemain, quoiqu'il pût arriver.

Le membre du conseil l'ayant pressé de questions, il lui dévoila la conjuration. Celui-ci en avertit les nobles ; ils se rassemblèrent, firent garder les portes du palais, défendirent qu'on sonnât les cloches de Saint-Marc, et

(1) On dirait que la ville de *Rome* a été bâtie par les hommes et celle de *Venise* par les dieux.

Digitized by Google

ordonnèrent l'arrestation des conjurés. Les interrogatoires que subirent ces derniers ayant prouvé que la conjuration avait été dirigée par le doge, on décida que ce chef de l'état n'en étant que le premier sujet, devait, comme un autre citoyen, subir la peine portée par les lois contre les traîtres à la patrie.

En conséquence, le conseil des dix se rendit en corps au palais du doge et lui ôta en cérémonie la corne ducale; on condamna d'une voix unanime Marin Falier à la peine de mort. Cet arrêt rendu, on le conduisit dans le lieu où l'on a coutume de faire le couronnement des doges, et là on lui trancha la tête. Cette exécution faite, un des chefs du conseil des dix se montra aux fenêtres du palais qui donne sur la place, tenant en main le glaive ensanglanté, et prononça à haute voix ces paroles : On vient de faire justice du traître.

Aussitôt les portes du palais s'ouvrirent, et le peuple vint en foule voir le corps du doge, qui était resté sur le lieu du supplice. Le conseil des dix rendit un second arrêt pour confisquer les biens de Marin Falier et de ses complices. Le soir son corps fut mis dans une gondole et porté sans aucun appareil au lieu de la sépulture dans la salle du grand conseil, où l'on met tous les portraits des doges. A la place où devait être celui de Marin Falier on fit représenter un trône ducal couvert d'un voile noir, avec cette inscription :

C'est ici la place de Marin Falier, décapité pour ses crimes.

Le 21 du même mois, Jean Gradenigo, âgé de soixante-seize ans, fut élu doge. C'était un très-grand jurisconsulte. Le jour même de son couronnement il se rendit au conseil des dix pour instruire le procès des conjurés. Plus de quatre cents personnes se trouvèrent compromises; on exila une grande partie d'entr'elles; les autres subirent la peine capitale, et l'on ordonna que tous les ans, le 16 d'avril, il y aurait une procession en actions de grâces de la faveur que Dieu avait accordée à la république en la sauvant du péril qu'elle venait de courir.

Sur ces entrefaites, la paix conclue avec Gènes pro-

Digitized by Google

duisit une grande joie dans Venise; mais cette joie fut bientôt troublée par la guerre que nous eûmes à soutenir avec le roi de Hongrie. Tandis que ce monarque faisait le siège de Trévise, Jean Gradenigo mourut. Quoiqu'il eût un grand amour pour sa patrie, on ne le regretta point, parce que fort avare, il songeait avant tout à augmenter ses richesses.

Les circonstances critiques dans lesquelles on se trouvait ne permirent pas de retarder l'élection du nouveau doge. On avait besoin d'un homme habile dans la guerre; c'est pourquoi on nomma Jean Delfino, qui se trouvait alors à Trévise. Le roi de Hongrie refusa un passeport au nouveau doge; mais ce prince voyant de quelle importance il était pour la république et pour lui de ne pas demeurer exposé aux événemens du siége, hasarda une sortie. Il s'ouvrit un passage à travers les lignes ennemies, fila entre les quartiers des Hongrois, qui s'aperçurent trop tard de sa fuite pour l'arrêter, et se rendit à Venise, où sa présence causa la plus vive allégresse.

Jean Delfino conduisit assez bien nos affaires, et la république signa, dans le mois d'avril 1357, une trève avec le roi de Hongrie. Malheureusement cette trève dura peu, nous ne pûmes rassembler des troupes suffisantes pour nous tirer de cet embarras. Si le roi de Hongrie échoua dans le Trévisan, où il porta la plus grande partie de ses forces, des traîtres, entre lesquels se trouvait un abbé, servirent les intérêts de notre ennemi; et, malgré notre bravoure, nous fûmes obligés de signer une paix honteuse, et d'abandonner la Dalmatie que nous possédions depuis trois cents ans.

On humilie toujours les vaincus. L'empereur d'Allemagne, dont relevait le Trévisan, nous fit alors une insulte dans la personne de nos ambassadeurs. Il fallut se résigner à la souffrir; nous ne pouvions nous venger.

La santé de Jean Delfino était déjà fort affaiblie, il venait de perdre la vue; encore plus accablé sous le poids de nos revers que sous celui de ses infirmités, le doge invoquait sans cesse la mort; mais il devait encore pleurer sur de nouveaux malheurs. La peste ravageant Venise, emporta un grand nombre de citoyens. Cette

Digitized by Google

horrible calamité mit le comble aux chagrins de Delfino; il mourut le 11 juillet 1361.

Sous son règne on rendit plusieurs lois qui opposèrent au luxe d'utiles barrières, et devinrent favorables au bon ordre des finances de l'état, ainsi qu'à la conservation des mœurs.

Tandis qu'on se préparait à l'élection d'un doge, le bruit se répandit dans Venise que Laurent Celsi, capitaine du golfe, avait remporté une victoire éclatante sur l'escadre génoise, et le conclave des électeurs le proclama doge. Mais la nouvelle qu'on avait répandue était sans fondement. Cette aventure humilia un peu les électeurs et déplut à la noblesse. Cependant on envoya douze sénateurs annoncer à Laurent Celsi sa nomination; il fut couronné le 21 du mois d'août.

Le père de Laurent Celsi, brave homme, mais original, offrit alors à rire aux malins. Ce vieillard, croyant que le doge, en qualité de fils, lui devait toujours du respect, et ne pouvant toutefois éviter de se découvrir sans manquer au chef de l'état, prit le parti d'aller tête nue. Le doge, fâché que son père prêtât aux railleries, plaça une croix sur le devant de sa corne ducale. Le vieillard reprit son chapeau et se découvrit devant son fils, en disant : « C'est la croix que je salue et non mon fils, car lui ayant » donné l'existence, il reste mon inférieur. »

Venise se reposait au sein de la paix, quand éclata la révolte de l'île de Candie. La sage modération du sénat ayant accru l'audace des rébelles, ils eurent recours à la force. Les révoltés, ainsi que cela arrive presque toujours en semblables occasions, ne retirèrent d'autre fruit de leur entreprise que la honte d'être vaincus, et le regret de se voir assujétis à des lois plus sévères; les trois quarts de leurs chefs eurent la tête tranchée, les autres subirent les peines de l'exil et de la confiscation.

Le doge fit rendre des actions de grâces solennelles de cette victoire pendant trois jours; ensuite il la célébra par le plus magnifique tournoi qu'on ait encore vu. Des étrangers de distinction s'y rendirent en foule.

Peu de temps après, le roi de Chypre nous sollicita de nous unir avec lui contre les Turcs, et nous nous prépa-

Digitized by Google

râmes à armer une flotte nombreuse. Dans l'intervalle le doge mourut, et l'on nomma pour le remplacer Marc Cornaro.

Son règne commença sous de favorables auspices. La flotte vénitienne conduite à Alexandrie obtint les plus grands succès. La prise et le pillage de cette ville nous enrichit d'un immense butin ; mais ce fut le seul avantage qu'on retira de cette expédition. Une seconde révolte de Candie eut les mêmes suites que la première, et l'on prit des mesures qui consommèrent l'esclavage des Grecs, ses habitans.

Marc Cornaro mourut en 1367 ; il avait régné un peu moins de deux ans : on lui donna pour successeur André Contarini, qui ne voulait point accepter cette dignité, et résistait aux pressantes instances de ses parens et de ses amis. Le sénat, blessé de ses refus, le somma de se rendre au vœu de la nation, sous peine d'être déclaré coupable de désobéissance et de voir ses biens confisqués.

Le sénat eut tort ; Contarini se conduisit comme un bon citoyen, car autrefois, en Syrie, un devin lui avait annoncé que sous son règne la république souffrirait de très-grands maux. En effet, pendant le cours de douze ans, nous comptâmes, pour ainsi dire, chacun de nos jours par des revers. Je ne riais ni ne chantais pendant ce temps là, je vous assure. De succès en succès, les armées coalisées contre nous s'approchèrent de Venise ; notre situation devint affreuse. Cependant un léger avantage remporté sur les Génois par Victor Pisani et par Barbadigo, commandans de notre flotte, relevèrent un peu nos esprits abattus. Le peuple reprenant une attitude plus ferme, déclama contre les citoyens qui se renfermaient dans leurs maisons, au lieu d'aller combattre l'ennemi : « Que sont devenus, s'écriait-on de toutes » parts, ces braves Vénitiens qu'on a vus triompher si » souvent des Génois avec des forces moindres que les » leurs ? Où est cette ancienne intrépidité qui plaçait » nos guerriers au-dessus de tous les obstacles ? Qui nous » empêche de prendre les armes ? Pourquoi attendre que » l'ennemi nous prévienne ? Qu'il sache du moins que

Digitized by Google

» rien ne pourra nous empêcher de mourir pour la patrie » et pour la liberté. »

Néanmoins le sénat cherchait à traiter de la paix avec les coalisés, qui n'étaient plus qu'à cinq milles de Venise. Aveuglés par leurs triomphes, ils voulurent profiter de notre douloureuse situation pour mettre les états de la république au pillage, et notre liberté sous le joug; ils ignoraient ce que peut un peuple énergique, alors qu'on verse sur lui les affronts. Le sénat et le peuple, également indignés de l'orgueil des ennemis, trouvèrent de puissantes ressources dans leur désespoir; on équipa à la hâte une nouvelle flotte. Le doge, quoique âgé de soixante et douze ans, déclara qu'il la commanderait, et sortant de son palais pour se mêler parmi la foule du peuple assemblée sur la place : « Mes amis, dit-il, réunissons-» nous contre l'étranger. Pour moi, marchant à votre » tête, je saurai vaincre ou mourir avec vous. La patrie » nous appelle; nous sommes tous ses enfans, vengeons-» la des outrages qu'on lui fait. »

Ces paroles, sorties d'une bouche vénérable, enflammèrent tous les cœurs du saint amour de la patrie. Quel lâche aurait pu lui refuser son bras, quand ce respectable septuagénaire, chef de l'état, donnait un aussi courageux exemple.

Moi-même je quittai la rame pour prendre les armes; une partie du sénat s'embarqua avec le doge : tous les citoyens qui ne purent faire partie de l'embarquement rivalisèrent de générosité pour fournir des secours d'hommes, d'argent et de munitions, et ce grand mouvement national sauva notre liberté.

La fortune revenue sous nos drapeaux ne les abandonna plus : les Génois éprouvèrent à leur tour des disgrâces. Le doge, alors âgé de quatre-vingts ans, et qui depuis six mois supportait les fatigues et les périls du siége de Chioza, voyant sa santé décliner chaque jour, se détermina, pressé par les médecins, à écrire aux conseillers chargés du gouvernement en son absence, pour leur exposer le besoin qu'il avait de retourner à Venise. Les conseillers lui répondirent que de sa présence à l'ar-

Digitized by Google

mée dépendait le salut de la république. André Contarini n'hésita point à se sacrifier pour elle.

La noble conduite du doge nous valut bientôt une paix honorable. De cette époque date la décadence des Génois, qui passèrent sous le joug d'une domination étrangère, tandis que nous recouvrâmes toutes nos possessions, et ce qui vaut mieux, notre indépendance.

La république, juste envers tous ceux qui l'avaient servie, les combla de grâces et de dignités. Depuis son retour dans la capitale, le doge traînait des jours languissans; il succomba à ses maux le 5 juin 1382.

André Contarini rendit des services extraordinaires à la patrie. Pour elle, il exposa sa vie, engagea ses revenus, vendit sa vaisselle d'argent. Aussi crut-on devoir rendre à sa mémoire des honneurs éclatans : il fut le premier de nos princes pour qui l'on prononça une oraison funèbre. Cet hommage, que la reconnaissance nationale rendit aux qualités admirables de Contarini, est devenu depuis un vain privilége attaché à la place de doge.

A ce prince vertueux succéda Michel Morozini, le seul noble peut-être qu'on n'aurait pas dû choisir. Pendant le siége de Chioza, il avait bassement profité de la circonstance où chacun vendait ses biens, pour acheter des propriétés considérables; 25,000 ducats ainsi dépensés durant la guerre, lui en valurent plus de 100,000 à la paix : « Quoi, lui dit un de ses amis, nous sommes en » danger de perdre Venise, et vous songez à faire des » acquisitions! Si l'état doit périr, répondit-il, je ne » veux pas être enveloppé dans sa ruine. » Et cet homme, vil esclave de l'or, fut appelé par des ames vénales à commander à des citoyens généreux! Sous son dogat la peste dévora dix-neuf mille citoyens; lui-même en mourut au bout de quatre mois de règne. Notre amour avait élevé un monument à Contarini, l'adulation en dressa un à Morozini.

Antoine Venier, capitaine des armes à Candie, lui succéda. Il commença l'exercice de son pouvoir par un trait généreux, présage de tout le bien qu'il a fait jusqu'à ce jour à la république. Dès qu'il eut reçu la nouvelle de son élection, il envoya prier le gouverneur de

Digitized by Google

Candie, avec qui il avait eu quelques démêlés, de se rendre auprès de lui. Offensé du message de Venier, le gouverneur lui fit dire que c'était à lui à venir le trouver. Alors Venier lui notifia qu'il n'était plus un simple capitaine des armes, mais le doge de la république. Le gouverneur, inquiet, troublé, se hâte d'aller offrir ses excuses et son respect à Venier. Celui-ci l'embrasse en lui disant : « Je ne vous ai fait venir que pour » vous rendre mon amitié ; je saisirai toutes les occa- » sions de vous en donner des preuves. »

Venier entra dans Venise le 13 janvier de l'année dernière, et fut couronné le lendemain. La Providence marqua son avénement au trône par un bienfait signalé: la peste cessa.

Maintenant le doge s'occupe à réparer les pertes que la république a souffertes sous le règne de ses prédécesseurs, à rétablir le commerce, et tout doit nous faire espérer que si son règne se prolonge il portera Venise au plus haut degré de splendeur.

Le gondolier ne se lassait pas de causer, Marolle ne se lassait pas de l'entendre ; mais soudain la foule du peuple qui se promenait sur les quais fit retentir par couplets alternatifs les belles strophes du Tasse peignant Renaud suspendu aux créneaux de Jérusalem. Les gondoliers mêlèrent leurs voix à celles du peuple, et ce concert délicieux donna à Marolle l'idée la plus favorable des agrémens du séjour de Venise.

Mme Dufrenoy.

PRINCIPES

Sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage, sur le pouvoir d'apposer des empêchemens dirimans, et sur le droit d'accorder des dispenses matrimoniales. Paris, A. Egron, 1816, in-8°. Prix : 6 f., et 7 f. 50 c. franc de port.

Le début de cet ouvrage, comme l'annonce le titre, est de prouver qu'il y a une distinction réelle entre le

Digitized by Google

contrat et le sacrement de mariage ; que le premier résulte du consentement réciproque des parties, lorsque ce consentement est revêtu des conditions propres à produire un véritable engagement entr'elles ; que le dernier est un rit sacré institué pour sanctifier leur union. Ainsi, suivant la doctrine de l'auteur, c'est le contrat et non le sacrement qui forme le lien par lequel deux époux sont irrévocablement unis ensemble. Il suit de cette idée si simple en elle-même, que le contrat de mariage, comme tous les autres contrats qui ont lieu dans la société, est soumis pour sa validité, aux formes que la puissance civile juge à propos d'y apposer, et par conséquent qu'à elle seule appartient le pouvoir direct et immédiat d'établir des empêchemens dirimans et d'en dispenser ; que la puissance spirituelle n'exerce en cette matière d'autre droit que celui qui convient à sa nature, c'est-à-dire, qu'elle peut accorder ou refuser la bénédiction nuptiale, lorsqu'elle découvre dans les conventions matrimoniales des clauses réprouvées par le droit naturel ou divin, ou qui, à raison de certaines circonstances, seraient capables de nuire au salut des contractans. C'est en ce sens qu'elle établit des empêchemens prohibitifs, lesquels n'influent cependant en rien sur la nature et la validité du contrat.

Une théorie si contraire à l'enseignement actuel des écoles, avait besoin d'être fortifiée par des preuves qui pussent la mettre à l'abri d'une juste critique. Pour cela l'auteur remonte à la loi primitive du mariage, tel qu'il fut institué dès l'origine du monde par Dieu lui-même, dans la personne d'Adam et Eve. C'est dans les circonstances qui accompagnèrent ce premier mariage, et dans les paroles qui furent prononcées en cette occasion par son divin instituteur, et par les deux pères du genre humain, qu'il trouve les caractères essentiels qui ont dû former, dans tous les temps et chez tous les peuples, la nature de l'union conjugale, son unité, son indissolubilité, etc. Il fait voir ensuite que Jésus-Christ, en rappelant le mariage à sa première institution, n'a fait que le dégager des altérations qu'il avait éprouvées par la corruption des hommes ; qu'il n'en a point changé la

Digitized by Google

nature, et que sous la nouvelle loi il est toujours en lui-même l'union indissoluble de l'homme et de la femme, indépendamment de toute autre condition sur-ajoutée à celle de son origine. Le divin auteur de la nouvelle loi, dit le savant anonyme, a bien institué un sacrement destiné à répandre dans le cœur des époux les grâces propres à leur nouvel état, et à leur faciliter l'accomplissement des devoirs pénibles qu'il leur impose. Mais rien n'annonce dans tout ce qui se passa dans cette occasion, que le sacrement soit devenu une partie intégrante du mariage, que l'église ait acquis par là aucune autorité directe sur le contrat, et que cet acte, le plus important de tous ceux de la société, ait été soustrait à la puissance civile, pour être mis sous la dépendance de la puissance ecclésiastique.

La preuve de cette vérité entraîne l'auteur dans la discussion de tous les monumens de l'antiquité sacrée et profane, pour montrer que pendant les douze premiers siècles de l'église, les bornes qui séparent les deux puissances à cet égard, furent religieusement respectées de part et d'autre; que la puissance civile exerça constamment, et sans contradiction, tous les droits qui lui conviennent sur le contrat, et que la puissance ecclésiastique, bornée à la partie spirituelle de cet acte solennel, ne le considéra jamais que sous le rapport du salut des fidelles; qu'elle ne procéda jamais contre les infracteurs de ses lois que par la voie des censures; qu'elle se réduisit à de simples prohibitions, sans prétendre que ses réglemens dussent influer sur le contrat, qui seul, forme le lien conjugal, lorsque ce contrat est conforme aux lois de la société civile.

Ces principes, suivant l'auteur, ne commencèrent à éprouver quelqu'affaiblissement que dans le cours du neuvième et du dixième siècle, époque de l'invention des fausses décrétales qui ne tardèrent pas à bouleverser toute la discipline de l'église, et à dénaturer toutes les idées qu'on avait eues jusqu'alors en cette partie comme ne beaucoup d'autres. Le désordre fut porté à son comble par la fameuse compilation du moine Gratien, où furent confondus pêle-mêle les vraies et les fausses décrétales

Digitized by Google

des anciens papes, et qui formèrent la base de l'enseignement des écoles.

Malgré l'envahissement de tant de doctrines erronées, les anciennes maximes se conservèrent dans un petit nombre de monumens, dans les livres lithurgiques, dans les rituels, dans les catéchismes, etc., où la distinction entre le contrat et le sacrement de mariage continua à être marquée par des caractères qui ne permettaient pas de les confondre. Il n'est pas jusqu'à la collection de Gratien, qui ne contienne des monumens du même genre. Cette discussion est suivie, dans l'ouvrage, de celle des difficultés qu'on pourrait faire contre le sentiment de l'auteur. De toutes ces difficultés, la plus considérable est tirée des canons et des décrets de la vingt-quatrième session du concile de Trente. Il faut voir dans l'ouvrage même l'explication que l'auteur en donne, pour concilier le respect dû aux décisions dogmatiques de ce concile, avec la liberté que les canonistes et les théologiens français se sont toujours réservée de combattre les décisions de ce même concile qui n'appartiennent point au dépôt de la foi, et qui ne sauraient s'accorder avec les maximes reçues dans le royaume.

On trouve à la fin de ce traité un *appendix* qui contient l'examen des questions suivantes : 1° Quel jugement doit-on porter du système adopté par le clergé français sur la *réhabilitation* des mariages contractés durant la révolution ? 2° des avantages que pourraient présenter, dans l'intérêt de la morale religieuse, la séparation du contrat et du sacrement ? L'ouvrage est précédé d'un discours préliminaire, dont l'objet est de prouver qu'il existe, dans l'enseignement des écoles, des questions importantes sur lesquelles il serait difficile de concilier la théologie moderne avec la doctrine de l'antiquité, principalement en ce qui concerne le mariage. Tout ce discours ne contient que le développement de ce principe de Tertullien, généralement reçu dans l'église, et qui sert d'épigraphe à l'ouvrage, qu'il n'y a de vrai et de divin que ce qui dérive de la tradition apostolique ; que tout ce qui vient d'une autre source en matière de doctrine, est faux et erroné.

Digitized by Google

Nous n'avons pas parlé de l'ordre, du ton, et du style qui règnent dans tout ce traité; nous nous bornerons à dire que les preuves en sont bien choisies et clairement développées; que les raisonnemens nous en ont paru forts et précis; qu'il est écrit avec autant de sagesse que de fermeté. On y reconnaîtra sans peine la manière d'un auteur très-exercé dans toutes les matières canoniques et ecclésiastiques, qui a composé divers ouvrages dont plusieurs ont été favorablement accueillis du public. Nous terminerons cette analyse en faisant observer que quelque jugement qu'on puisse porter sur le fond de sa doctrine dans la question présente, on ne saurait lui contester un grand zèle pour le maintien des saintes règles, et pour la réforme des abus que l'ignorance des siècles de ténèbres a introduits dans la discipline de l'église sur la matière qui fait l'objet de son ouvrage.

***.

CHARLEMAGNE.

(II^e^ et dernier article.)

Il y a des noms malheureux en littérature, celui de Charlemagne est de ce nombre. Le poëme de Charlemagne, de *Louis le Laboureur*, est une des armes les plus meurtrières dans le combat du Lutrin; celui de Lucien Buonaparte, qui porte le même titre, aurait aussi surement *affadi le cœur* de *Dodillon* et de *Boirude*. M. Millevoye, dont les lettres pleurent aujourd'hui la perte, moins malheureux que ces deux auteurs, n'a cependant pas triomphé tout à fait de la fatalité attachée en poësie à Charlemagne; et M. Lemercier vient de prouver qu'il aurait mieux fait de fouiller encore dans la cendre poëtique d'Ilion, que de remuer la poussière gothique de la féodalité.

J'ai montré dans mon premier article le vice radical du sujet; il est tel que l'exécution devait s'en ressentir,

Digitized by Google

et indépendamment des entraves dont il gênait l'auteur, le goût n'a pas toujours présidé au développement de l'intrigue et des caractères. Les imitations trop fréquentes des grands maîtres, mêlées aux situations que M. Lemercier a tirées de nos annales, ne servent qu'à faire ressortir la froideur ou l'invraisemblance de cette pièce. Il en est résulté une tragédie qui ne pouvait réussir.

J'ai déjà parlé, d'après l'auteur, de la conformité qui existe entre Charlemagne et Cinna. De même qu'Auguste, dans la pièce de Corneille, Charlemagne paraît sur la scène pour tenir conseil; Astrade, qui conspire contre le roi, s'y trouve admis; mais il y assiste comme tous les autres seigneurs de la cour; il s'y trouve par hasard. Quelle différence dans Cinna, celui-ci vient d'apprendre à Emilie l'ardeur des conjurés; il sort pour aller tout disposer, quand on vient lui dire qu'Auguste le mande avec Maxime; c'est en particulier qu'il veut leur parler. Ce mystère leur fait craindre avec raison d'être découverts; le long discours d'Auguste sur les malheurs attachés au souverain pouvoir, doit confirmer leur appréhension. Cette grande tirade, loin d'être déplacée, est un chef-d'œuvre, puisqu'elle entretient leur inquiétude, et produit par là une situation très-dramatique. Lorsqu'enfin Auguste leur a fait connaître le point sur lequel il veut les consulter, Cinna et Maxime, par les conseils que chacun d'eux lui donne, parlent, l'un comme un ardent ami de la liberté, comme le vengeur plus ardent encore de sa maîtresse, en lui disant de garder l'empire qu'il veut lui arracher avec la vie; l'autre en homme touché des nouveaux bienfaits d'Auguste, qui abdiquant l'autorité suprême, cesse d'être coupable à ses yeux. Tout est donc motivé dans cette scène admirable; Charlemagne, au contraire, entre en scène au deuxième acte, et dit :

Vous tous, nobles amis et fidelles sujets,
Prenez place et soyez instruits de mes projets.
Au trône des Césars, la reine de Byzance,
A de votre empereur demandé l'alliance.

Je ne dis rien de ces deux vers, d'après lesquels il

Digitized by Google

résulte que la demande de la main de Charlemagne a été faite par Irène au trône des Césars.

Mais avant d'en parler, dites-moi quels lauriers
Sur nos confins encor ont cueillis mes guerriers?
Theudéric, avez-vous repoussé les Abares?

Ne pourrait-on pas lui dire avec Dandin :

Les Abares n'ont point d'autorité céans.

Mais Aristote aurait dû en avoir, ou, à son défaut, Alcuin devrait dire à Charlemagne, que cette transition, *avant d'en parler*, peut satisfaire ceux qui écoutent un prince dans son conseil privé, mais qu'elle ne peut convenir dans la bouche d'un roi quand il vient sur le théâtre pour amuser ceux, qui à la porte, ont cru acheter du plaisir. Alcuin, *ce savant homme*, aurait dû aussi lui dire : « Sire, vous auriez pu vous dispenser de me faire paraître avec vous sur la scène; quoique je ne sois que diacre, j'y suis déplacé; je n'y fais rien de bon, et ce n'est que par pure honnêteté pour moi, je le vois bien, qu'avant de parler de votre mariage avec Irène, qui vous a fait *demander au trône des Césars*, vous avez engagé dans votre conseil une discussion sur les biens du clergé; ce sont des matières trop graves, et si jamais les Français s'en mêlent, ce ne sera pas au théâtre, mais dans les états-généraux du royaume. Je ne sais si alors les prêtres imiteront mon désintéressement et s'ils diront comme moi :

Je viens faire à l'état qu'enrichira ce don,
D'un trop vaste domaine un utile abandon.

Mais je puis vous prédire qu'il valait mieux me laisser en Angleterre que de me faire venir en France pour y exciter la gaieté des Parisiens. » Aux réflexions sensées du *sage Alcuin*, on pourrait ajouter qu'il les exprime en homme qui a lu Racine et Massillon. On connaît les vers d'*Abner;* voici le passage de Massillon. Il est question de l'inconvenance de la chasse pour un ecclésiastique. « Un prêtre, les armes à la main, ne respirant » que le sang et le carnage, représente-t-il le divin pas-

Digitized by Google

teur occupé à conduire paisiblement son troupeau?..... Quelle vénération peuvent avoir les peuples pour un pasteur qu'on voit tenir en ses mains le signe et le gage de notre salut, le pain de vie..... après avoir vu il n'y a qu'un moment ces mains destinées à des usages si divins, employées à manier des armes meurtrières, et dressées à porter la mort et la terreur à de vils animaux.» Alcuin empruntant les beautés de l'auteur d'*Athalie* et de l'évêque de Clermont, combat l'opinion d'Astrade, qui ne voudrait pas voir désarmer les prêtres. On connaît les mœurs des premiers siècles de la monarchie, et sur-tout l'évêque de Beauvais et sa massue. Le discours d'Alcuin mérite d'être rapporté.

Est-ce aux mains d'un prélat teint du sang des mortels,
A toucher le calice et le pain des autels?
Au milieu des combats les enfans de l'église,
Levant leurs bras au ciel, comme autrefois Moïse,
Servent mieux Israel contre ses ennemis
Que ne ferait le glaive entre leurs *mains remis*.
Leurs secours sont des vœux, leurs armes des prières;
Leur doctrine aux enfans doit prêter ses lumières,
Grossir des livres saints le dépôt précieux,
Transmettre aux temps futurs les faits de nos aïeux,
Faire entendre aux remords des voix consolatrices,
A l'indigence infirme offrir de *doux* hospices:
Tel est notre devoir; et moi sans m'effrayer
De la perte des biens qu'on peut nous envier,
Vains trésors, dont le soin mêlé d'inquiétude
M'enlève à ma retraite, à ma paisible étude,
Je viens faire à l'état qu'enrichira ce don,
D'un trop vaste domaine un utile abandon.

La beauté de cette tirade fait oublier que la discussion qui l'a amenée est un peu inutile; mais ce que rien n'excusera, c'est la longueur de cette scène toute pleine de dissertations politiques. La présence d'Astrade dans le conseil de Charles ne produit aucun effet. L'auteur à voulu y rémédier plus loin, dans la scène IX du

Digitized by Google

IIe acte. Theudéric vient dire à Astrade que l'empereur le mande, comme Auguste fait mander Cinna; mais il s'en tient là, comme je crois l'avoir remarqué dans mon premier article. Astrade sort après avoir dit à Gérolde :

Suis-je mandé, dis-moi, comme l'est Théodon?

On n'entend plus parler de son entrevue avec le roi. Quand il reparaît il n'en dit pas un mot, et lorsque Charles revient dans la troisième scène du quatrième acte, c'est pour dire :

..... Sur mes pas qui vous a tous conduits?

et pour entendre Astrade lui répondre :

Sans : votre ordre, seigneur, venus sur votre trace.

Annoncer une chose aussi importante qu'une entrevue d'Astrade avec le roi, au moment où il conspire contre sa vie, sans nous en rendre compte et ne pas nous apprendre si elle a eu lieu dans l'entr'acte, c'est un vide dans l'intrigue qui ne peut être attribué qu'à une grande absence d'attention. Cette troisième scène du quatrième acte dont je viens de parler, est la principale situation de la pièce; c'est là que Charlemagne se trouve entre l'épée d'Astrade et celle de Theuderic : l'un vient pour attaquer, l'autre pour défendre ses jours; mais Charles ne sait quelle main soupçonner, et il balance entre Astrade et Theuderic comme le fait Antiochus entre Cléopâtre et Rodogune. Ce n'est pas encore l'imitation la plus sensible qu'offre cette scène, car elle est toute entière dans une comédie héroïque de *Goldoni*, intitulée *Renaud de Montauban*. Dans la pièce italienne, le même Charlemagne se trouve entre les comtes de Mayence, qui veulent attenter à sa vie, et Renaud, qui vient pour le préserver du poignard des assassins. C'est pendant la nuit, comme dans la tragédie; et pour rendre la ressemblance parfaite, Charlemagne, dans la pièce de M. Lemercier, soupçonne Régine qui s'est armée d'un poignard pour le secourir, comme dans Goldoni, Renaud passe d'abord pour le traître, par une méprise reproduite souvent sur la scène française.... des boulevarts.

Digitized by Google

Charlemagne offre bien encore d'autres imitations; par exemple Régine, dans ces deux vers :

> En ce que fait un roi tout alarme et tout blesse;
> Punir est cruauté, pardonner est faiblesse.

ne fait que répéter ce que dit Venceslas à son fils pour le dégoûter de vouloir lui enlever la couronne, qu'il finit cependant par lui donner, sans doute comme un présent funeste. D'ailleurs ces lieux communs sur *le triste destin des rois*, qu'Agamemnon, Phocas, Auguste, Assuérus et mille autres potentats ont rebattus sans cesse à nos oreilles, nous ont assez convaincus du bonheur que nous avons d'être *peuple*. Astrade tient bien le même langage que Manlius, en disant qu'il dissimule mieux en ne se contraignant pas; c'est ce qu'il exprime assez clairement :

> Tout mon zèle enflammé, mes fiers emportemens
> Sont l'art mystérieux de mes déguisemens.

Enfin Régine annonçant qu'elle va se retirer dans un couvent, puisque Charles ne veut plus d'elle, ressemble un peu, n'en déplaise à M. Lemercier qui soutient que son dénouement est neuf, à Iunie, se faisant vestale après la mort de son amant; ou, si l'on veut, à la comtesse Almaviva, voulant aller aux Ursulines pour échapper aux jalousies sans amour de son mari. Il faut être romaine pour se faire vierge, quand on a perdu son amant; il n'est pas sûr que Régine ait exécuté son projet, et en le supposant, cela remonte au 9e siècle. Malgré la vogue dont jouit aujourd'hui tout ce qui est vieux, je ne crois pas que l'exemple de Régine soit suivi; la comtesse Almaviva ne fait que parler des Ursulines. Toutes ces dames qui songent au couvent, dans un moment d'humeur, ressemblent aux matelots qui marmottent des prières pendant l'orage. Parmi les pièces que la tragédie de Charlemagne rappelle, on pourrait bien citer encore Bérénice. Titus renvoie cette princesse, et Charlemagne renonce à Régine, parce que l'intérêt de leurs états le commande. Mais je crois en avoir assez dit sur une tra-

Digitized by Google

gédie dans laquelle plusieurs tirades font reconnaître l'auteur d'Agamemnon. A l'exception de ces passages, les vers de Charlemagne sont durs, et sur-tout incorrects. L'auteur semble avoir voulu leur donner une couleur sauvage, conforme au siècle brillant et barbare qu'il a entrepris de retracer; mais son style en a contracté une âpreté, qui étonne d'abord le lecteur qu'elle finit par rebuter. Je ne saurais mieux terminer cet article que par la tirade sur la chevalerie, qu'on pourra comparer avec celle des *Trois Âges*, que j'ai citée dans le *Mercure* du 17 août 1816. Hugues demande l'honneur d'être armé chevalier, Charlemagne lui répond :

Aimable et *digne* enfant, je *te ceindrai l'épée*
Quand, du respect des lois, ta jeune ame frappée
Connaîtra leur sagesse, et pourra concevoir
Quel est des nobles preux le sévère devoir.
Pour eux ce fer n'est point une vaine parure,
Il ne doit pas armer la licence et l'injure,
Enhardir la vengeance *où* le cœur est enclin,
Assassiner le faible, égorger l'orphelin;
Mais il doit protéger le pauvre qu'on offense;
Mais il doit de la veuve assurer la défense;
Secourir l'ami ié, la timide pudeur,
Garantir des traités la loyale candeur;
Appuyer la vertu, l'honneur et la vieillesse;
Tel est cet ornement de la haute prouesse.
Le français que ma main *ceint du glaive sacré,*
Qu'au sang des ennemis j'ai teint et consacré
Je l'appelle à servir l'autel et la patrie,
Et c'est de ce grand jour que commence sa vie.

T.

Digitized by Google

RELATION

D'un voyage forcé en Espagne et en France, dans les années 1810 à 1814, par le général-major lord Blayney, prisonnier de guerre, traduit de l'anglais, avec des notes du traducteur, deux volumes in-8°. Prix : 10 f., et franc de port 15 fr. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Tandis que les Français assiégeaient Cadix en 1810, les Espagnols et leurs alliés cherchaient à opérer des diversions en jetant des troupes, et tentant des expéditions sur les points d'où l'on présumait pouvoir inquiéter et gêner l'ennemi. Une de ces expéditions, aux ordres de lord Blayney, vint attaquer le fort de Fuengirola, et fut battue Son chef même se laissa prendre assez mal-adroitement, selon ce qu'on peut conjecturer d'après sa propre relation. Prisonnier de guerre, il se vit dans le cas de faire, comme il le dit, un *voyage forcé* du fond de l'Espagne à Verdun.

C'est des événemens de cet important voyage que lord Blayney a jugé à propos d'instruire ses compatriotes, et dont un traducteur a cru pouvoir, à son tour, divertir les lecteurs français. Rien en effet de plus gai, de plus amusant que le *britannisme* de notre voyageur. Ne craignez pas toutefois, que grave politique, il fasse comparaître devant vous les gouvernemens, leurs ministres et leurs généraux, ou que froid calculateur, il vous perde dans les tableaux statistiques de la richesse des champs, de l'industrie des villes qu'il parcourt, ou bien encore qu'il vous enfonce sur les pas de quelque géologue, parmi les rocs sauvages et au sein des précipices, pour découvrir le rocher granitique ou le calcaire primitif, suivre les traces du passage des eaux et de l'action du feu, courir après les sables ou les laves, les coquilles ou les basaltes ; non, lord Blayney ne se casse point la tête à toute cette science. C'est bien assez qu'il s'expose à se la faire casser quand l'honneur l'y appelle ; hors de

Digitized by Google

ce noble état, le plus beau que puisse embrasser un homme comme il faut, et dès qu'il n'a plus à s'occuper de tuer des hommes, lord Blayney est un bon compagnon qui ne songe plus qu'à tuer le temps, et qui paraît y réussir le plus gaîment du monde. Son livre, farci d'une solide instruction en gastronomie, nous donne le compte des bouteilles qu'il a vidées, nous indique les lieux où l'on peut espérer d'en trouver de pareilles, nous signale comme des écueils les auberges où l'on ne boit que du vin détestable, et bon seulement pour *des gosiers français ;* nous apprend quelles rivières fournissent d'excellent poisson, quelles campagnes nourrissent de fin gibier, de succulentes volailles ; inutiles bienfaits de la Providence envers *une nation ingrate,* qui n'a pu encore apprendre des Anglais à avoir de la religion et des mœurs, à faire une soupe au lièvre, un bifteck aux huîtres, et une sauce au beurre fondu.

Quoique lord Blayney fut bien sûr d'intéresser la plupart de ses lecteurs en les entretenant de procédés gastronomiques, de bonnes auberges, de bons vins et de jolies filles, il a cependant aussi très-judicieusement pensé qu'il était des gens d'un goût difficile, d'un esprit sérieux, et qui avaient la manie de demander dans un ouvrage mince, frivole, quelques éclairs de raison. Jaloux et capable de captiver tous les suffrages, notre voyageur a bien voulu, pour ces sortes de lecteurs, larder par-ci par-là ses descriptions de bons repas, de quelques réflexions solides et profondes, de quelques détails historiques, qui prouvent qu'un homme comme il faut sait tout, peut parler hardiment de tout, et est toujours certain d'amuser ceux à qui il fait l'honneur de communiquer ses connaissances. Est-on curieux d'avoir une idée de celles de lord Blayney ? On apprendra de lui que son gouvernement mérite, par son désintéressement et sa générosité, d'être l'arbitre de l'Europe ; que rien n'est si avantageux aux peuples que l'amitié des Anglais, qui, dès que ceux-ci sont alliés de quelque nation, ne lui laissent plus rien à désirer des produits de leurs manufactures et de leur industrie, et travaillent si vivement pour elle, qu'elle n'a plus qu'à se croiser les bras, rece-

Digitized by Google

voir, consommer et payer; que le sentiment des bienfaits, dont l'Angleterre comble l'Univers, est si universellement répandu, que le seul nom d'anglais est un titre au bon accueil du monde entier; qu'aussi tout français *bien élevé* témoigne une sorte de culte à un anglais; qu'il a éprouvé lui-même, jusque chez les Arabes, qu'un uniforme de général anglais avait quelque chose d'imposant. Il avoue néanmoins que de temps en temps il a rencontré des réfractaires à ce culte, soit aux armées, soit dans la société. Il a eu à souffrir, qu'au mépris de son imposant uniforme, des soldats l'invitassent à boire avec eux, en lui frappant sur l'épaule : ce manque d'égards au reste pouvait s'excuser en faveur de la proposition. Mais quel oubli inconcevable de ces respects dus à un anglais par le monde entier, dans ces filles d'auberges qui venaient familièrement adresser la parole à milord? Quelle insolence chez ces misérables gargotiers de province, dont l'un osait bien lui soutenir que ses sauces valaient mieux que toute la cuisine anglaise; dont l'autre, au mépris *de l'habeas corpus*, prétendait l'asservir à manger la viande avant le poisson; dont un troisième porte son irrévérentieuse ignorance jusqu'à lui servir un *canard rôti*, qui est la chose, après le mauvais vin, que milord déteste le plus au monde; et qui tous enfin, jugeant de la générosité des milords anglais par celle de leur gouvernement, lui présentaient des budjets de dépenses que n'auraient pas imaginés le génie calculateur d'aucun des aubergistes des trois royaumes. Il est vrai que ces mécomptes, aux hommages que notre voyageur devait attendre de tous ces gens honnêtes, ne lui arrivèrent que lorsqu'il se trouva en contact avec ce *peuple-canaille* qui s'avisa de se croire fait pour la liberté, et de vouloir une chartre et des lois.

GIRAUD.

(*La suite au numéro prochain.*)

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

CANO (Alphonse),

Peintre d'histoire, Sculpteur et architecte.

Ce grand artiste naquit à Grenade le 19 mars 1601. Son père, architecte, lui enseigna son art, et suivant les conseils de son ami Jean del Castillo, transporta sa famille à Séville, où notre Alphonse apprit la sculpture sous le célèbre Jean Martinez Montagnez. Il prit d'abord des leçons de peinture sous François Pacheco, ensuite sous Castillo, dont j'ai parlé ci-dessus. — Cano animé du désir de la gloire, ne perdait aucun instant. Il étudiait dans la maison de Pilatos les statues et bustes grecs qui ornaient ce palais des ducs d'Alcala. C'est là qu'à force de travailler, Cano sut acquérir un style élevé, créa les formes les plus belles, et parvint à draper avec un goût et une franchise qui le classent parmi les sculpteurs du plus grand mérite. De son premier temps, on voit à Séville cinq grands maître-autels dont l'architecture, la sculpture et la peinture sont entièrement de lui, et présentent des traits de génie que ne désavouerait pas Michel-Ange, dont Cano semble avoir été l'élève. — En 1628, le père de Cano fut chargé d'établir le grand maître-autel de la paroisse de Lebrija. Le traité passé, Cano père se mit à travailler; mais il mourut en 1630, avant d'avoir achevé. Cano fils, chargé de suivre le travail de son père, le conclut à la satisfaction de tous les connaisseurs. Palomino fait les plus grands et les plus justes éloges de la sculpture de cet ouvrage; il cite comme un chef-d'œuvre la statue de la Vierge tenant l'enfant, qui est entièrement du jeune Alphonse. Plusieurs professeurs, à cette époque, disputaient à Cano le premier rang dans l'exercice de ces trois brillantes facultés, la

Digitized by Google

peinture, la sculpture et l'architecture; mais le génie ardent de Cano ne lui permettait pas de jouer un rôle secondaire. — Il paraît que, pressé un jour par son caractère violent, il eut une affaire avec Sébastien Llano de Valdes, homme généralement reconnu pour son mérite et sa modération : Cano, très-adroit, blessa son rival assez grièvement pour devoir sortir de Grenade, et vint à Madrid; c'était en 1637. Cano trouva un appui dans l'amitié de son condisciple Jacques Velasquez, qui était de retour d'Italie, et qui jouissant de la plus haute faveur, sut procurer à son ami la protection du comte d'Olivarez. En effet, le duc destina; en 1639, Alphonse à la direction de quelques ouvrages dans ses palais, où il parvint malgré son caractère, à obtenir la protection du père Jean-Baptiste Mayno, peintre du roi, et maître de dessin du prince Balthazar. C'est à cette époque que Cano peignit le beau monument du couvent de Saint-Gilles; pour la semaine sainte : l'arc triomphal pour la porte de Guadalaxara, lors de l'entrée de Marianne d'Autriche seconde femme du roi, et qu'il fit plusieurs tableaux d'un genre si nouveau en Espagne, d'une telle suavité, que surnommé l'Albane espagnol, Lebrun lui-même se méprit à deux de ses compositions, dans la Chartreuse de Triana. — En 1643, Cano vint à Tolède pour obtenir la place de directeur des travaux de la cathédrale, qui fut donné à Philippe-Lazare de Goyti. Il paraîtrait que c'est vers ce temps qu'on accusa Cano de la mort de sa femme, et qu'il fut mis dans les prisons de la cour, où il souffrit la question sans rien avouer. Ce bruit fut général dans toute l'Espagne; cependant on a fait toutes les démarches nécessaires, et sans succès, pour découvrir le procès de cette affaire. — Lazare Diaz del Valle, qui vivait à Madrid alors, et qui cite cent traits particuliers de la vie de Cano, ne parle point de cet événement, dont Palomino seul fait mention. En 1647, Cano fut nommé majordome de la confrairie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs de Madrid; ce qui atténue un peu la présomption du crime dont on vient de l'accuser : car à cette époque, ces confrairies, quoi qu'on en puisse dire, étaient assez scrupuleuses pour ne

Digitized by Google

pas admettre, au moins un homme prévenu d'un assassinat. — En 1650, Cano revint à Tolède, pour donner son assentiment à de nouvelles constructions qu'on avait faites dans la cathédrale. Il fut à Valence et à la chartreuse de Porta Cœli, où il laissa des preuves nombreuses de tous ses talens. Il revint ensuite à Madrid, où il conçut le projet de se faire ordonner pour Grenade, s'y retirer, et y mener une vie moins agitée au milieu des travaux qu'il brûlait d'entreprendre. Cano fit sa demande au chapitre de Grenade, qui parfaitement instruit des talens prodigieux d'Alphonse, vint représenter à Philippe IV combien il serait avantageux d'obtenir un artiste aussi distingué. S. M. donna son consentement le 11 septembre 1651, avec la condition que Cano serait ordonné dans l'espace d'un an. — Alphonse fut mis en possession le 20 février 1652, et installé par le chapitre, dans un magnifique atelier qu'on avait fait préparer pour le recevoir. On lui offrit ensuite tout ce qui serait nécessaire à ses travaux, et on l'exempta d'assister au chœur, excepté les jours de fête. — L'année était écoulée, et Cano ne se faisant pas ordonner, le chapitre, jaloux de compter parmi ses membres un homme de ce mérite, le pressait de tenir sa promesse; voyant qu'il temporisait trop, on s'adressa au roi : S. M., prévenue par des raisons secrètes que lui avait déduites Cano, voulut bien obtempérer à ce qu'on lui donnât la première prébende vacante. Cano gagnait du temps, et le chapitre de Grenade se refusait à lui tenir compte du produit de son canonicat, lorsque l'évêque de Salamanque le fait chanoine, l'ordonne sous-diacre, et fait tant pour l'artiste, que le roi ordonne au chapitre de Grenade de lui compter à l'instant tous les arrérages échus de sa prébende, qu'il conserva tranquillement jusqu'à sa mort.

Alphonse Cano a été l'un des artistes qui ont le plus illustré l'Espagne sans en être jamais sorti. Il avait le coup-d'œil de la plus grande justesse; dans son dessin pur, jamais il n'a manqué à la beauté de l'antique ni à la vraie nature. Personne n'a possédé plus que lui la belle simplicité. — Peu d'artistes ont autant dessiné que lui; ses dessins généralement estimés et toujours courus,

Digitized by Google

se trouvent chez tous les amateurs. Il est vrai que dans aucun des trois arts qu'il cultivait en maître, il n'entreprit jamais rien avant d'en avoir créé le dessin avec un soin particulier. Mais ce que l'on doit considérer comme un phénomène, c'est que sachant donner à ses sculptures la vigueur de Michel-Ange, il a su donner à quelques-unes de ses productions en peinture la douceur de l'Albane. — Les arts perdirent Cano le 5 octobre 1667, laissant une foule d'élèves qui ont illustré leur maître. Parmi les plus distingués dans la peinture, on compte : Alphonse de Mena, Michel-Jérôme de Ciesa, Sébastien de Herrera Barneuvo, Pierre-Athanase Bocanegra, Ambroise Martinez, Sébastien Gomez et Jean Nino de Guevarra, tous artistes distingués dont nous donnerons l'historique. — Les ouvrages publics et principaux de Cano sont répandus dans toute l'Espagne, et sont tous d'un mérite reconnu. On peut juger au surplus, de la vérité de cette assertion, en voyant un tableau de ce grand maître chez M. Fabre, rue de Cléry, n° 9. Il n'est point une église, un couvent de Cordoue, de Madrid, de Grenade, de Séville, qui ne possède plusieurs chefs-d'œuvre de lui. Le Brixa, la chartreuse de Xeres, celle de Saint-Martin de las Cuevas, celles du Paular, de Porta Cœli, Tolède, Valence, Murcie, Malaga, partout enfin Cano a laissé des souvenirs de sa fécondité et de son génie.

F. Q.

LA SÉANCE ACADÉMIQUE.

J'aime passionément la littérature ; je lis et relis chaque jour, avec plus d'admiration et de charmes, les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains. Je me plais dans les réunions savantes ; mais je redoute la foule, le bruit, la chaleur. Mon estomac, maître despotique et cruel, ne me permet pas de faire la moindre infraction à ses lois, sans m'en punir sévèrement. Je m'interdis donc toute jouissance qui se prolonge au-delà de l'heure fixée

Digitized by Google

pour mes repas, et comme malheureusement je naquis à une époque où l'on n'attendait point pour dîner le déclin du soleil, je me vois privé d'assister aux séances publiques de l'institut, sources fécondes d'observations et de plaisirs. Néanmoins, je ne pus résister à l'envie de me rendre à la première séance tenue par l'académie française depuis sa réorganisation. Les noms du récipiendaire, du président, et de l'élégant et sage écrivain dont trois palmes littéraires ornent déjà le front rayonnant de jeunesse, ne me laissaient que peu de force pour combattre mes désirs.

C'était d'ailleurs le jour de la fête de notre bon roi, jour d'allégresse et d'indulgence, où l'on ne peut guère se défendre d'enfreindre les règles austères qu'on s'est prescrites.

Les portes du palais des arts qui ne s'ouvrent qu'à deux heures, étaient assiégées dès midi par les curieux; la moisson n'est pas toujours recueillie par celui qui sème le grain. Arrivé un peu tard, je sus, au moyen d'un peu d'assurance, de flatterie et d'adresse, m'emparer d'une des meilleures places de la salle : on aurait tort de me blâmer, je n'ai fait en cela que suivre l'exemple de beaucoup de gens parvenus ainsi à des postes élevés. Toutefois mon usurpation, connue de ceux qui m'environnaient, ne les ayant point prévenus en ma faveur, je n'avais pas la ressource de leur conversation pour occuper la grande heure d'attente, qui devait encore précéder l'ouverture de la séance; mes réflexions en remplirent le vide.

Ce même jour de la Saint-Louis, en 1790, je fus pour la première fois témoin de la distribution du prix de poësie décerné par l'académie française; alors les juges du concours étaient Laharpe, Marmontel, Barthélemy, etc., le poëte couronné, M. de Fontanes, qui jeune encore, promettait un digne successeur aux grands écrivains du siècle de Louis XIV.

M. de Sèze ayant paru; son aspect réveilla soudain en moi les plus cruels et les plus touchans souvenirs. Je contemplais avec une sorte de vénération le célèbre défenseur du plus juste, du meilleur, et du plus infortuné des rois.

Digitized by Google

Je songeais à M. de Malsherbe que j'ai vu, l'arrosoir à la main, vivifier ses plantes potagères, et qui semblable à Camille, renonça sans peine au pouvoir pour cultiver ses champs, et quitta ses champs pour se montrer sur la brèche à l'instant du péril. Je songeais à l'entrée de ce vertueux magistrat dans la prison des Madelonnettes, entrée dont je fus témoin. Je me rappelai intérieurement ces mots sortis de sa bouche, mots qui retentirent tant de fois dans mon ame! comme ses compagnons d'infortune s'écrièrent en le voyant : *Quoi, vous aussi M. de Malesherbe! Eh, messieurs, répondit-il, le roi!*

M. de Sèze, M. de Malesherbe me rappelaient ces antiques sénateurs, qui après la défaite de l'armée romaine, ne pouvant se résoudre à une honteuse capitulation, se rassemblèrent dans la place publique, et là, attendirent la mort sur leur chaise curule. Pourquoi, me dis-je en moi-même, notre siècle si fécond en braves guerriers, a-t-il produit si peu de citoyens courageux?

Pendant que je m'interrogeais ainsi, M. de Fontanes vint occuper le fauteuil de président, et ouvrit la séance par la lecture d'un rapport sur le dernier concours. Ce rapport, dans lequel on retrouve l'ordre et l'élégance de style de M. Suard, reçut des applaudissemens mérités. J'y remarquai cette phrase : « *L'académie française fondée* » *par la monarchie, est tombée et s'est relevée avec* » *elle.* »

M. de Campenon lut ensuite plusieurs fragmens du discours couronné. Une diction sage, des pensées justes, un choix heureux de citations me frappèrent. Je fus très-content de la manière avec laquelle M. Villemain aborde son sujet, et de celle dont il a su encadrer le portrait de Sylla, morceau admirable où M. de Montesquieu s'est montré l'égal de Salluste et de Tacite.

Quoique l'auditoire parut très-satisfait de l'ouvrage de M. Villemain, il semblait toutefois presser de ses vœux le moment où il entendrait parler M. de Sèze. Son exorde lui concilia d'abord tous les esprits, comme le souvenir de son admirable conduite lui avait d'avance concilié tous les cœurs. Il retraça d'un ton plein de modestie et de sensibilité la noble cause qui lui avait sur-tout valu

Digitized by Google

l'honneur de prendre rang parmi les académiciens. Je n'essaierai point, dit-il ensuite, de faire l'éloge littéraire des écrits de mon célèbre prédécesseur; assidu courtisan du palais de Thémis, j'ai peu fréquenté le temple des Muses; je n'imiterai point ce rhéteur qui parlait de l'art de la guerre devant Annibal. Et M. de Sèze, entraîné sans doute malgré lui par le plaisir de rendre hommage au rare talent de M. Ducis, s'engagea dans une longue dissertation sur les beautés que renferme chacun de ses écrits. Plus loin il retraça les vertus de M. Ducis, sa piété, sa constance dans ses opinions, sa fidélité à son roi, les nobles refus qu'il opposa aux faveurs dont Bonaparte voulut le combler, et il immola une grande partie des Français à la gloire de M. Ducis. Dans cet endroit du discours de M. de Sèze, mes regards se portèrent à la fois sur tous les côtés de la salle. Rien de plus instructif que le tableau qu'offraient les auditeurs; quelques-uns secouaient la tête; d'autres se rongeaient les ongles; ceux-ci, ils étaient en minorité, applaudissaient en dirigeant leurs yeux sur certains personnages; ceux-là, ne se sentant pas coupables des torts d'une fortune bizarre, conservaient une attitude décente. Moi je souffrais pour tous les spectateurs que les tempêtes de la révolution avaient jetés dans un chemin épineux et glissant, et j'eus besoin de penser à la cause sacrée que M. de Sèze avait embrassée et défendue pour l'écouter sans trop d'impatience. Enfin le courageux orateur ranima l'attention du public en plaçant sous ses yeux le récit naïf et touchant fait par M. Ducis, de l'accueil rempli de bonté qu'il obtint du roi; puis il arriva naturellement à l'éloge de cet auguste prince. Là, nulle déclamation, nulle enflure; tout était bien, parce que tout était vrai, et je retrouvai avec plaisir dans M. de Sèze l'éloquent défenseur de Louis XVI et le digne apologiste du monarque adoré qui nous gouverne.

Cependant sonnait l'heure où des besoins impérieux commandaient la retraite: *Ventre affamé n'a point d'oreilles.* En vain M. de Fontanes allait prendre la parole; plusieurs femmes élégantes et jolies dont la présence embellissait le centre de la salle, partirent avec

Digitized by Google

précipitation. On achète toujours les honneurs par quelqu'inconvénient. Les dames admises à ces places distinguées ne pouvaient sortir de la salle sans passer devant les orateurs ; une d'elles salua M. de Fontanes, qui lui rendit en riant son salut. Aussitôt un spectateur s'écrie : *Voilà une politesse singulière !* L'assemblée toute entière, que dans ce moment critique le beau talent de M. de Fontanes n'aurait peut-être pas retenue, se vit comme enchaînée par cette remarque judicieuse.

La forme d'usage remplie, M. de Fontanes annonce qu'il dira peu de choses sur M. Ducis. *La vérité*, ajoute-t-il, *suffit à l'éloge d'un homme supérieur.* Ensuite il établit que notre caractère dépend moins de la direction qu'on nous donne dans les écoles publiques, que de l'éducation reçue dans notre première enfance. C'est pourquoi, poursuit-il, les torts reprochés aux maîtres sont presque toujours les torts des parens. M. Ducis élevé au sein d'une famille vertueuse, borna d'abord ses études à la lecture de la *Bible* et à celle de la *Vie des hommes illustres* de Plutarque ; livres, fait observer M. de Fontanes, qui pourraient seuls suffire à notre instruction, parce qu'ils renferment tout. Plus loin M. de Fontanes retrace en peu de mots, et dans un langage pur, noble et simple, les vertus, le caractère, le talent de M. Ducis. *La muse tragique*, dit-il, *ne le poursuivait pas toujours ; la muse pastorale se plaisait à venir le délasser.* En cet endroit il fait un tableau ravissant *de la vie toute poëtique de M. Ducis*, absolument étranger aux horreurs de la révolution. Puis, par une apostrophe magnifique qui lui sert de transition, il passe ainsi à l'éloge de M. de Sèze.

Vous, Monsieur, dit-il, (alors arrive une courte et sublime peinture de nos malheurs ;) il tonne contre *les régicides, qui se croyant tous des Cromwels, méditaient bassement un grand crime pour acquérir une infâme immortalité.* Cependant il les divise en deux classes ; il s'indigne contre les uns, il plaint les autres, qui poussés par la crainte de la mort, prononcèrent l'arrêt fatal de celle du vertueux Louis XVI. Le glaive levé sur toutes les têtes, poursuit-il, *était toujours prêt*

Digitized by Google

à frapper le remords, et même le simple repentir. Il loue les efforts employés par M. de Sèze pour sauver les jours de son roi. Vous avez été, dit-il, jusqu'à opposer à ses ennemis l'intérêt de leur propre conservation; vous avez soutenu cette cause sacrée, *et ce sera votre éternelle gloire.*)

Le discours de M. de Fontanes renferme à mon avis tous les genres de sublime. Avec des tours et des mouvemens dignes de Bossuet, on y admire la force et la pureté de Massillon, l'onction, la grâce et la douceur du langage de Fénélon. Le pathétique est porté au plus haut degré de véhémence et d'élévation dans le passage relatif à la mort de Louis XVI. On voit que ce morceau est sorti tout entier de l'ame de l'auteur; aussi en le prononçant ses yeux se sont-ils mouillés de larmes.

L'enthousiasme que M. de Fontanes a produit a été général, et je ne craindrai point d'avancer que son succès sera aussi durable qu'il fut brillant.

CORRESPONDANCE DRAMATIQUE.

Notre correspondance avec M. *Pouretcontre* nous ayant manqué par le dernier courrier, nous éprouvons une vive inquiétude sur l'état de sa santé, car il nous a habitués à son exactitude; au reste nous tiendrons nos lecteurs au courant de tout ce qu'il y a eu de nouveau dans cette semaine : ce n'est pas une petite affaire, car la fête du roi a mis tout le Parnasse en rumeur, et il n'y a pas de théâtre qui n'ait éprouvé le besoin de présenter son hommage; toutes les fleurs du bouquet n'étaient pas également belles et suaves, mais dans une fête de famille on est toujours porté à l'indulgence. La Comédie Française n'a pas cette fois été la dernière à présenter son hommage. Elle a donné *la fête de Henri IV*; c'est un acte en vers libres. Les habitans d'Argenteuil veulent fêter le roi; ils désirent se rendre à Paris, mais les habitans d'un village voisin, jaloux et mécontens de ce qu'il ne leur a pas été permis de se joindre à Messieurs d'Argenteuil, ont enlevé les bateaux et les ont attachés tous de

Digitized by Google

l'autre côté de la rivière, il faut donc rester chez soi. La fille du vigneron donnera sa main à celui qui aura le mieux célébré le roi, dont on imagine de couronner le buste. Bastien est l'amant préféré de la jeune fille, qui est assez mécontente de voir son amour en péril. Un vigneron apporte une couronne de pampre, la jeune fille en donne une de roses, l'épi est apporté par une fermière, et par un militaire le laurier; des couplets analogues motivent le choix que chacun a fait de la couronne qu'il apporte; la fermière rappelle la sollicitude d'Henri, qui aima mieux nourrir Paris que le soumettre. Bastien arrive enfin, et l'olivier est la couronne qu'il pose sur la tête du monarque; il obtient la main de sa maîtresse. Cette manière indirecte de louer donne plus de liberté à l'auteur, et elle a complètement réussi. Son nom d'ailleurs annonce presque toujours un succès; c'est M. de Rougemont.

L'Odéon a donné *la Chaumière bretonne*, dont les auteurs sont MM. Georges Duval et Rochefort. L'intrigue a été trouvée un peu froide; mais de jolis couplets, des mots heureux, et puis la circonstance, tout a fait réussir la pièce. Un défenseur de la cause royale a vu sa fidélité récompensée; son fils Isidore a été placé au lycée de Vannes, et lui, a reçu une pension. Le jeune homme a pris aussi les armes le 20 mars. Le père avait recueilli une jeune fille, qui dans le temps de nos malheureux troubles, avait été abandonnée à l'âge de cinq ans. On ignore absolument à qui elle appartient. Le père Mathurin a cependant depuis peu découvert qu'elle a un frère qui est officier dans une légion départementale. Isidore aime Rosette, et le père qui avait eu le projet de lui donner Rosette, y renonce en apprenant à qui elle appartient. Le même jour la légion de l'Isère arrive, et c'est celle où le frère de Rosette est officier. La reconnaissance a lieu, et Darmence consent à donner sa sœur à Isidore. Mathurin refuse à cause de la disproportion des rangs; mais des dépêches arrivent de Paris; le roi instruit de la conduite d'Isidore, envoie des lettres de noblesse à Mathurin et la croix de la légion d'honneur à Isidore, le mariage se fait. Un paysan niais, un

Digitized by Google

médecin gascon et bien égoïste, sont destinés à répandre un peu de gaieté dans l'action.

La Fête de la Saint-Louis, donnée au même théâtre, a eu à peine un demi-succès. Le nom de l'auteur ayant été demandé par un petit nombre de voix, il s'est fait nommer Montgravier. On a pu lui tenir compte de son zèle; mais cela ne suffit pas, le talent est encore nécessaire.

Le Vaudeville a donné *la Rosière de Hartwell.* MM. Dartois, Achille Dartois et Letournel en sont les auteurs. Une très-jolie gravure dans laquelle le roi est représenté couronnant une rosière qui lui dit : *Mon prince, Dieu vous la rende!* a fourni le sujet de la pièce. Les habitans d'Hartwell, ont par reconnaissance, fondé la fête d'une rosière le jour de la Saint-Louis. Lefranc, concierge du château, veut marier sa fille qui a obtenu la rose, à Georges, fils de Miller négociant. Celui-ci arrive des Indes, et retire le consentement que sa sœur avait donné pour lui à ce mariage. Miller n'aime pas les Français. Miller, revenu riche, avait précédemment éprouvé des malheurs; une main bienfaisante et inconnue a mis un terme à ses embarras, et c'est par son secours qu'il est parvenu à rétablir sa fortune. Il a conservé de la reconnaissance pour son bienfaiteur, il fait tous ses efforts afin de parvenir à le connaître. Il y réussit, et il apprend que c'était l'auguste prince qui habitait Hartwell. Tous ses préjugés sont anéantis; et comme pour le sauver le prince n'a pas demandé s'il était Anglais, il rougit de demander si la future de son fils est Française. Nous ne parlons pas de deux personnages épisodiques joués par Jolï; qui répandent beaucoup de gaieté dans la pièce. Ces deux originaux veulent se battre, courent l'un après l'autre, et ne peuvent jamais se rencontrer.

La St.-Louis villageoise a bien réussi aux Variétés, car elle a beaucoup fait rire. On s'est préparé dans un village à célébrer très-joyeusement la St.-Louis : le père Latreille, cabaretier, a mis son vin en perce, et Coco, le marchand de tisanne, a préparé double ration. Le maire du village est absent, M. Prudentin, son adjoint, a

Digitized by Google

toute l'autorité. C'est un homme d'ordre, bon français, qui veut que l'on se réjouisse beaucoup, mais sur-tout avec ordre. Il ordonne donc, pour le maintien du bon ordre, que les cabarets soient fermés toute la journée, car les habitans du village voisin pourraient survenir et ils ne doivent pas être de la fête du village. Mais comme la danse est dangereuse pour les bonnes mœurs, on ne dansera pas. Enfin des accidens arrivent souvent avec les armes à feu, on ne tirera pas à la cible; du reste il faut s'amuser tant que l'on pourra. Un lancier de la garde royale survient avec trois de ses camarades, ils sont effarouchés de l'ordonnance municipale, et persuadent à M. Prudentin d'y mettre quelques amendemens : ils obtiennent successivement tant d'amendemens, que l'on danse, on tire à la cible et l'on boit; ce qu'il y a de plaisant, c'est que Prudentin fait comme tout le monde. Cela ressemble assez au conte de Mèmnon, mais ici l'imitation est d'un bon emploi.

Nous rendrons compte des autres théâtres le numéro prochain; mais avant de finir nous citerons un couplet d'une jolie ronde qui termine la pièce. Il est chanté par le marchand de tisanne Coco.

AIR : *Sans mentir.*

Quoique je n'sois qu'un imbécille,
D'puis plus d'vingt ans j'sentons bien
Qu'il est temps d'rester tranquille :
Aux chang'mens on n'gagne rien.
A c'que l'roi fait pour la France,
Moi j'applaudis aujourd'hui;
Y n'faut pas être, je pense,
Plus royaliste que lui....
Selon moi,
V'la je croi,
Comme on doit aimer son roi.

Digitized by Google

INTERIEUR.

Par ordonnance du 7 août, le roi a déchargé du droit de 50 cent. par quintal métrique, le blé qui serait importé en France. Cette mesure tend à favoriser l'importation des grains.

— Une autre ordonnance prescrit que l'arriéré spécifié par la loi du 20 mars 1813, et qui s'étend du 23 septembre 1800 au 31 décembre 1809, fait partie de l'arriéré postérieur, partant du 1^er^ janvier 1810 au 1^er^ janvier 1816, et qu'il sera payé dans les mêmes valeurs que celles qui ont été prescrites par la loi du 28 avril 1816.

— Une loi rendue le 13 avril 1803 avait ordonné de rédiger un nouveau *codex*; l'état actuel des connaissances en chimie et en pharmacie rendait cet ouvrage nécessaire. De savans professeurs de médecine et d'habiles pharmaciens avaient été chargés de travailler à cette rédaction, elle est terminée. Le roi vient d'en ordonner l'impression. L'ordonnance prescrit à chaque pharmacien l'emploi de ce nouvel ouvrage intitulé *Pharmaçopœa Gallica*.

— Le délai pour les déclarations à faire des marchandises et tissus prohibés expire le 1^er^ septembre, les registres sont clos ce jour et les visites commenceront. Le terme pour la réexportation des marchandises qui auront été déclarées, est fixé au 1^er^ janvier 1817.

— Sept voltigeurs de la légion départementale de Strasbourg ont été condamnés, pour fait de contrebande, à 1000 fr. d'amende et six mois de prison.

— Le département de la Drôme, taxé dans l'emprunt de 100 millions à 300,000 fr., en a déjà fait au roi l'abandon de 200,000.

— On aurait peine à croire à quel point les horribles temps dont nous sortons ont répandu la corruption dans les cœurs, si des faits multipliés n'en donnaient pas la funeste preuve. Les tribunaux retentissent dans toute la France de causes honteuses ou effrayantes. Un sieur Protet, dont la femme tenait un restaurant rue du Four-Saint-Germain, est dénoncé par elle comme ayant tenu publiquement des propos attentatoires à la sureté du gouvernement et à la personne même de S. M. Le mari est mis en prison et traduit devant les juges. La discussion amène la preuve que la dénonciation est calomnieuse, que les témoins sont subornés. Un capitaine invalide entendu comme témoin dépose des détails de la subornation; le mari est déclaré innocent, le ministère public requiert que sur-le-champ la dénonciatrice et les témoins qu'elle avait fait entendre soient arrêtés, et que leur procès soit instruit en faux témoignage. L'arrêt a été rendu conforme aux conclusions, à l'instant même tous ont passé du banc des témoins dans la prison. Le mari a été mis en liberté et reconduit à son domicile par ses amis. Le but de cette tendre épouse était de trouver un moyen de suppléer à la loi qui a supprimé le divorce. Voilà pourtant où la loi du divorce, cet

Digitized by Google

opprobre de la législation des derniers temps, peut conduire des esprits étrangers à la morale et aux principes religieux, qui commandent également l'indissolubilité de l'union conjugale. Que l'on ne croie pas que ces témoins soient pris dans une classe où l'ignorance sert l'énergie des passions; il y a un ancien procureur au parlement nommé Petit de Rauli; un ancien notaire, Aubert de Termeche, et sa femme, enfin, une femme Marais, revendeuse.

— Jean-Baptiste Drouet, comte d'Erlon, contumax, a été condamné à la peine de mort par le premier conseil de guerre de la 16e division militaire. Ce fut par son ordre que les troupes s'avancèrent au-devant de l'usurpateur, et marchèrent sur la Fère pour s'emparer de l'artillerie.

— Nous attendions le jugement qui serait prononcé dans le procès de M. le comte de Barruel Beauvert, pour rendre compte de l'affaire même. M. de Barruel a publié des *lettres* dans lesquelles il a cru devoir signaler des personnages trop fameux depuis quelques années. Il y avait inscrit un sieur Biennait, rôtisseur, demeurant au marché des Jacobins, et il l'accusait d'avoir été l'un des assassins de Mme la princesse Lamballe. Le sieur Biennait a rendu plainte en calomnie, il est père d'une nombreuse famille, il lui doit son honneur; en outre, il avait été honoré du titre de fournisseur de la maison du roi et des princes, et cet avantage lui avait été enlevé, non seulement d'après l'imputation de M. Barruel, mais en outre par le soin qu'il avait eu de la faire connaître aux plus augustes personnages. Les débats ont été longs et vifs, ils ont prouvé que l'ouvrage de M. Barruel avait été écrit avec une grande précipitation et sur des renseignemens très-peu exacts; il a même, dans le cours de l'instruction, été obligé, pour se débarrasser de plusieurs plaintes qui allaient tomber sur lui, de publier dans les journaux diverses rétractations, position fort désagréable quand elle se répète. Il faisait valoir son zèle, ses anciens services, sa déportation à Cayenne en septembre 1797, pour avoir publié les Actes des Apôtres. Les juges ne peuvent prononcer que sur la question qui leur est soumise, et tous les services allégués par M. Barruel n'avaient aucune influence sur la question en calomnie, voici l'extrait du prononcé.

M. Barruel Beauvert a été condamné à 25 francs d'amende envers l'état, et aux dépens pour tout dommages et intérêts envers Biennait. Mais M. le procureur du roi s'était rendu partie intervenante, et avait rendu plainte contre M. Barruel de Beauvert, pour avoir inséré dans son ouvrage, comme citation, un abominable libelle contre le roi et son auguste famille, il avait lui-même qualifié ce libelle d'infâme, mais en outre pour s'être permis de hasarder les reproches les plus injurieux contre la personne et le gouvernement de Sa Majesté; le tribunal faisant droit sur la plainte, et considérant que la gravité de l'offense et le rang des personnes ne permettait pas d'admettre les excuses proposées, a condamné M. Barruel à 300 fr. d'amende, a supprimé l'ouvrage intitulé *Lettres*, et donné acte à M. le procureur du roi de la réserve par lui faite de poursuivre quiconque débiterait cet ouvrage.

Digitized by Google

— M. Peltier, auquel on doit *les Actes des Apôtres*, s'est empressé de réclamer contre l'assertion de M. Barruel, en nommant ses collaborateurs, qui sont: M. le comte général Langeron, le comte de Lauraguais, duc de Brancas pair de France, le comte de Rivarol, M. Regnier, M. Menil-Durand, le comte d'Aubonne, M. George, M. Beville, M. Langlois, M. Artaud, M. l'abbé de la Bintinais, M. Bergasse, M. le chanoine Surmenie. Les amis du trône aimeront à conserver ces noms. Il est vrai cependant que M. Barruel avait fait ensuite un ouvrage sous le même titre, et pour lequel il fut déporté.

— La cour supérieure de Liège vient de prononcer sur l'appel du rédacteur du *Mercure surveillant* Le sieur Charles Ceuleneer a été condamné à deux mois de prison, 500 fr. d'amende, à la privation des droits civils pendant cinq ans. Il s'est pourvu en cassation.

Madame, duchesse d'Angoulême, est arrivée à Paris le 10 de ce mois; elle revenait des eaux de Vichi. Pendant son séjour aux eaux et sur toute sa route, elle a recueilli les témoignages les plus sincères de l'amour et du respect. Par-tout où elle a séjourné, des fêtes brillantes lui ont été données, et par-tout aussi elle a laissé des marques de cette bienfaisance, qui, oserons-nous le dire, est chez elle une seconde ame. En visitant l'hospice de Dijon, car elle ne les oublie jamais, de jeunes soldats malades, et prévenus de désertion, se sont jetés nu-pieds à ses genoux en pleurant leur faute; elle leur a promis de faire connaître leur repentir au roi.

— Mgr. le grand aumonier, sur la prière de S Ex. le ministre de l'intérieur, a mis dans ses attributions les secours à délivrer aux congrégations religieuses et aux prêtres âgés et infirmes.

— La commission d'instruction publique vient de donner son approbation à la méthode lancasterienne d'éducation.

— M. Lepitre, curé de Savigny, département de Seine et Oise, ayant acquitté sa portion contributive dans l'emprunt de cent millions, a payé de même celle de plusieurs de ses paroissiens que leur indigence mettait hors d'état d'y satisfaire.

— Une députation de la Corse a été admise auprès de S. M.; elle lui a présenté une adresse qui contient les expressions du respect et du dévouement le plus entier.

— Les embellissemens du chœur de la cathédrale de Paris se continuent; on a remarqué que plusieurs chapelles étaient encore nues et sans autel : le mal seul se fait vîte.

— On désirerait voir mettre en place la belle Vierge en marbre qui jadis était aux Carmes-Déchaux, et qui maintenant est à terre dans le coin d'une des chapelles de Notre-Dame.

— M. l'évêque de Sisteron vient de débarquer à Calais, il arrive d'Angleterre.

— Le 1er août la Meuse a débordé pour la quatrième fois.

— Le quai que l'on a construit sur une portion du terrain des

Digitized by Google

maisons de la rue de la Huchette, vient d'être livré au passage des gens de pied. Il communique du Pont Saint-Michel au Petit-Pont. On a remarqué à ce sujet qu'il y avait à Paris quarante-neuf quais qui bordent les deux bras de la Seine.

— M. le marquis de Rivière, notre ambassadeur à la Porte, a fait sa visite de cérémonie au grand visir le 24 juin.

— La peste règne toujours à Constantinople, il périt journellement dans les hôpitaux un certain nombre de malades.

— *L'homme* pour qui les institutions religieuses n'étaient rien quand elles ne servaient pas son ambition, avait cru qu'il lui était nécessaire de rendre aux Français leur sainte cérémonie de la procession de l'Assomption: il essaya aussi de se la rendre personnelle en y envoyant ses courtisans, elle fut donc rétablie; mais ce n'était pas le vœu de Louis XIII. Ce roi, fondateur de cette procession, annonce dans sa déclaration du 10 février 1638, qu'il met sa personne, son état, sa couronne et ses sujets, sous la protection de la Sainte-Vierge. Le trône et l'autel furent renversés, les fléaux de tous les genres tombèrent sur la France égarée. Les descendans de Louis XIII sont au milieu de nous, ils nous rendent notre culte qui est le leur, ils viennent continuer cette consécration, vouée par leur royal auteur; les pontifes, les grands les accompagnent, le peuple s'y porte en foule, reconnaît ces cérémonies religieuses, et bénit le dieu qui lui a rendu, avec ses princes, le repos et le bonheur. Monsieur, Madame duchesse d'Angoulême, Mgr. le duc de Berri, Madame la duchesse de Berri se sont rendus à la cathédrale, et ont suivi la procession. M. l'évêque de Bernis, M. de Clermont, M. de la Luzerne, M. l'évêque d'Amiclée, M. l'abbé de Bombelle, s'y étaient rendus. Les députations des corps de magistrature y étaient suivant la coutume, et dans l'ordre prescrit par la déclaration.

— Mgr. le duc d'Angoulême est revenu pour se trouver à la fête du roi; il a parcouru le département de l'Isère et plusieurs de ceux qui l'entourent; il a même été en Savoie pour se réunir quelques instans à ses augustes parens. Cette entrevue a été touchante. Après tant d'événemens si désastreusement prolongés, se retrouver dans sa famille, revoir ceux qui ont partagé nos revers et ont eu les leurs propres à supporter, il est impossible de ne pas verser avec eux des larmes. Mgr. le duc d'Angoulême, tout entier à la mission dont le roi l'avait chargé, n'a donné que peu d'instans à sa propre satisfaction; il est revenu faire par-tout le bien, et revoir ces mêmes lieux où la trahison et la révolte lui firent courir tant de dangers. Il est venu y recueillir de la part de tous les bons Français des témoignages d'amour. Les coupables ont pris la fuite ou sont punis, et ceux qui n'étaient qu'égarés ont fait éclater leur sincère repentir. Le prince, accompagné seulement de deux de ses aides-de-camp, a parcouru les montagnes du Dauphiné. Il se rend un soir dans une commune écartée, signalée par ses mauvaises dispositions: se fait connaître au maire, lui demande les noms des habitans qui paraissent être le plus opposés au gouvernement. Le maire remet en tremblant une

Digitized by Google

liste composée de vingt noms. Le prince repart en lui imposant le secret. Dès le lendemain Mgr. le duc d'Angoulême revient, et toujours peu accompagné; la commune s'assemble: il est reçu froidement; le prince, après quelques instans de séjour, demande une escorte, et nomme pour la composer les vingt personnes portées sur la liste; c'est à elles qu'il se confie, et cet acte généreux a bientôt son effet. Lorsque l'escorte est de retour, ces hommes sont changés, ils sont redevenus Français. Darius, fils d'Hystape, faisait une imprudence en se livrant dans un lieu écarté aux conspirateurs qui voulaient l'assassiner, car un assassin a l'ame dégradée; cependant cette imprudence lui réussit: tous tombèrent à ses pieds; mais ici c'était des esprits égarés. Heureux les peuples dont les princes ne dédaignent aucun moyen pour conquérir des cœurs!

Les journaux à qui leur étendue permet de donner le détail des séjours du prince, c'est-à-dire, des fêtes qui lui ont été offertes car la joie a éclaté par-tout, ont rempli leurs pages des plus brillantes descriptions; nous sommes réduits à donner seulement les actes généreux et bienfaisans, et encore souvent la place nous manque-t-elle. A Besançon le prince ayant appris que le général Debelle, qui l'année dernière dans sa révolte lui avait fait courir de grands dangers, et qui depuis condamné à mort, devait à la clémence du roi et à une généreuse intercession d'avoir vu sa peine commuée, venait depuis peu de jours d'être conduit dans la citadelle, le prince, dis-je, averti de l'état de besoin où se trouvait le général, lui fit remettre 800 fr.; le lendemain il le vit, lui adressa des paroles de consolations, et lui donna 1200 fr. de pension sur sa cassette. O! grand Henri, voilà de vos vengeances. Disons aussi que le général a protesté, aux genoux du prince, que son plus vif désir était de pouvoir mourir pour le roi et pour le prince.

— Malgré toutes les fades adulations données dans les journaux sous le gouvernement précédent, à la protection qu'il accordait aux arts, il n'en est pas moins réel que l'école indispensable des *liseurs de patrons* était presque tombée à Lyon. Le prince arrivé dans cette ville, a porté la plus grande attention aux manufactures qu'elle renferme; il y a rétabli une école pour douze liseurs ou liseuses.

— Le 3 de ce mois un violent incendie s'est manifesté dans la manufacture de tabac à Toulouse. Elle est devenue la proie des flammes, et ce n'est qu'avec les plus grandes peines, et par de larges coupures, que l'on est parvenu à sauver le quartier où était situé cette fabrique. Le préfet, les officiers, les troupes ont individuellement donné les preuves du plus grand courage. L'artillerie à pied a eu sept hommes de blessés, les ouvriers d'artillerie trois; plusieurs officiers de la légion départementale l'ont été aussi.

— La récolte de la soie a été très-abondante dans le pays d'Avignon.

DUBRAY, IMPRIMEUR DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc., doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

SAINT-LOUIS,

CHANT GALLIQUE.

AU ROI, (*le 25 août* 1816.)

Ministres du Très-Haut, prenez vos harpes d'or;
Aux transports de vos cœurs donnez un libre essor;
Que vos voix, de Louis pour chanter les louanges,
S'unissent aux accords des saints et des archanges.

Au séjour du bonheur il goûte le repos
Que le dieu des chrétiens promet à ses héros.

Digitized by Google

Ce roi religieux qui des bords de la France
Aux champs égyptiens porta ses étendards,
Et des enfans du Christ relevant l'espérance
Rassembla leurs débris épars.

De la brûlante Asie il touche les limites;
Disperse du croissant les bataillons nombreux.
Ainsi de Gédéon les soldats généreux
Virent à leur aspect fuir les Madianites.
Jérusalem, ouvre tes portes
Au libérateur du tombeau,
Et reçois dans tes murs les illustres cohortes
Qui portent de la croix le glorieux fardeau.

O terre féconde en miracles!
De ses armes tu vis s'éclipser la splendeur.
Par les traverses, les obstacles,
Dieu voulait éprouver son noble serviteur.

La victoire a son bras cesse d'être fidelle;
Le fer des Sarrasins moissonne ses soldats;
La captivité plus cruelle
Attend les malheureux échappés au trépas.
Louis est dans les fers; son supplice s'apprête
S'il ne veut point du Christ déserter les autels.
Le glaive levé sur sa tête,
Louis, au vrai Dieu des mortels
Ne craint point d'adresser encore son hommage.
Le Sarrasin admire son courage;
Tant de vertu désarme sa fureur:
Le captif, à ses pieds voit tomber le vainqueur.

Il est libre; il revoit les lieux de sa naissance;
Son peuple avec transport jouit de sa présence:
Mais les chrétiens livrés à leurs persécuteurs,
Réclament de Louis le secours tutélaire.
Pour la seconde fois il aborde à la terre
Témoin de ses exploits, témoin de ses malheurs.
O destin imprévu! le souffle redoutable

Digitized by Google

De l'Auster dévorant élancé des déserts
Dans les rangs des Français jette un mal incurable.
Nul ne peut échapper à ce cruel revers.
Tout périt : le vieillard, le jeune homme intrépide
Descendent à la fois dans la nuit du tombeau :
Comme l'on voit tomber sous la rapide faulx
Le pavot orgueilleux, le lierre timide;
Et le camp des chrétiens, veuf de ses chevaliers,
Est jonché de cyprès où croissaient les lauriers.
Au milieu des mourans, souverain magnanime,
Louis pour ses sujets s'offre comme victime.
Mais le poison déjà circule dans son sein;
De la contagion lui-même il est atteint.
Entouré de ses preux, étendu sur la cendre :
« De nos fautes, dit-il, Dieu semble nous punir;
» Pourquoi ces cris, ces pleurs? ah! cessez d'en répandre,
» Et de votre monarque apprenez à mourir. »
Il se tait. Cependant sur son noble visage
Brille encor la sérénité;
De ses liens mortels son ame se dégage,
Et remonte au séjour de la divinité.

Auprès de l'éternel, sois l'appui de la France
Monarque vertueux qu'elle implore en ce jour;
Protège la famille objet de son amour,
Et de Dieu sur ton peuple appelle la clémence.

H. MONTOL.

ROLLER ET COLIN,

OU LE MÉFIANT DEVENU AVEUGLE.

(Suite et fin.)

Les chars des moissonneurs, répandus dans la plaine,
Enlevaient aux sillons les épis entr'ouverts,
Et de sa dévorante haleine
Phébus embrâsait l'univers.
Non, non, d'un songe périssable

Digitized by Google

Roller n'éprouvait point le facile tourment :
Il éprouvait le supplice incurable
D'un éternel aveuglement.
Il comprit son malheur, fruit de son imprudence ;
Il se rappela du serein
La capricieuse influence ;
Il rugit avec violence ;
Il pleura, déchira son sein,
Et jura que si le destin
Comptait jouir de sa souffrance,
Il tromperait son espérance,
En se laissant mourir de faim.

Le désespoir, dans sa furie,
Est un conseiller bien affreux ;
Sa voix aigrit les malheureux,
Et leur fait abhorrer la vie.
Mais la nature, dont la voix
A bien plus de pouvoir sur tout ce qui respire,
Charme nos peines, nous attire,
Et nous réconcilie avec ses douces lois.
Deux jours entiers, sur sa masure,
L'aveugle répandit des pleurs ;
Sans espoir, et sans nourriture,
Et sans secours consolateurs.
Enfin, près de son ermitage,
Un jeune enfant conduisait ses moutons,
Les réunit dessous l'ombrage,
Et se mit à chanter ses naïves chansons.
Berger, lui dit Roller, *je vous crois charitable ;*
Je suis aveugle : un peu de pain,
Quelque dur qu'il puisse être, appaiserait ma faim ;
Je me sens défaillir, soyez-moi secourable.
« O ciel ! s'écria le berger,
» Un aveugle ! et dans la misère !
» Pauvre vieillard, voici ma panetière ;
» Je n'ai point d'appétit, vous pouvez tout manger.
» Mangez, ajouta-t-il, transporté d'allégresse,

Digitized by Google

» Tandis qu'au plus prochain ruisseau,
» Colin, de toute sa vîtesse,
» Ira puiser pour vous une bouteille d'eau
» D'une fraîcheur enchanteresse. »
A ces mots, l'obligeant Colin
Précipite ses pas vers le ruisseau voisin.

Pénétré de reconnaissance
Pour tant de générosité,
Un moment, Roller fut tenté
De lui faire sa confidence ;
Mais il fut soudain arrêté
Par un retour de méfiance.
Ce berger, dit-il, *a bon cœur,*
S'il faut juger de lui par ce qu'il vient de faire ;
Mais je tiens d'un fameux auteur
Q'on peut changer de caractère.
Peut-être qu'un jour cet enfant
Sera le plus méchant des hommes.
Alors, que deviendraient mes sommes ?
Je les perdrais assurément :
Elles resteront où nous sommes.

Le berger de retour, l'aveugle le pria
De s'attacher à sa personne.
Sur son refus, il insista,
Le supplia, le conjura ;
Et Colin, dont l'ame était bonne,
Voyant ses larmes, accepta.
Il voulut ramener le troupeau chez son père,
Vieux laboureur chargé d'enfans,
Qui, malgré ses embrassemens,
Et sa douleur vive et sincère,
N'osa que pousser un soupir,
Craignant, hélas ! de retenir
Un fils dont le départ allégeait sa misère.

Tout alla bien les premiers jours ;

Digitized by Google

Nos pélerins quêteurs vivaient d'intelligence.
Colin prodiguait ses secours
A Roller, dont la défiance
Semblait avoir fui pour toujours.
Mais ce n'était qu'une vaine apparence :
Le fleuve, arrêté dans son cours,
Reprit bientôt sa violence.
Un jour Roller, tout agité,
S'écria : *Colin tu me voles!*
Et répéta ces honteuses paroles
Avec l'accent de la férocité.
Il fit plus : sa main criminelle
Saisit le faible conducteur,
Et parcourut avec ardeur
Les habits soupçonnés de ce guide fidelle,
Qu'un tel excès glaça d'horreur.
Colin avait la candeur de l'enfance :
Des pleurs brûlans obscurcirent ses yeux.
Il supplia ce maître furieux
De respecter son innocence,
Dont il prit à témoin les dieux.
Les dieux, près d'éclater gardèrent le silence;
Et le vieillard impétueux
Frappa Colin et brisa ses cheveux.

Un voyageur vit de loin le supplice,
Et la douceur de cet enfant;
Il accourut rapidement,
L'interrogea complaisamment,
Le plaignit, lui rendit justice,
Le détacha de son tyran,
Et le retint à son service.

Roller, laissé dans le chemin,
Sentit bientôt à la froidure
Que le soleil, sur son déclin,
Faisait place à la nuit obscure.
Les dangers qu'il allait courir,

Digitized by Google

S'il demeurait en ces lieux, immobile,
A son esprit vinrent s'offrir,
Et le déterminer à fuir
Comme il saurait, pour trouver un asile.
Il entendit à deux cents pas
La voix plaintive d'une mère
Rappelant son petit *Lucas*.
Il courut vers les cris; mais comme il ne vit pas
Quel sentier conduisait jusques à la chaumière,
En tâtonnant il s'avança,
Posa son pied dans l'air, frémit, et s'élança
Dans les gouffres d'une rivière.
Il tournoya, se débattit en vain,
Deux fois en vain reparut sur les ondes:
Il s'engloutit sous leurs lames profondes
En implorant Colin, *son cher Colin;*
Et maudissant dans sa souffrance
Le vieux proverbe accrédité,
Qui nous dit que la méfiance
Est mère de la sureté. (1)

LAFONT D'AUSSONNE.

ÉNIGME.

L'air, l'Océan sous tes yeux me font naître;
L'homme d'honneur me voit deux fois paraître.
Inutile à plusieurs, j'accompagne l'amour;
Je sers dans l'amitié, je sers dans l'infortune;
Je viens à l'ordre. Admise dans l'atour,
Je suis une chose commune.
Prise encor dans un autre sens,
Je puis, sans respecter les droits les plus puissans,
Et sans blesser aussi l'autorité suprême,
M'adresser aux enfers, à la terre, aux dieux même.
Qu'arrive-t-il, enfin? bien souvent je déplais;
Le ton fait tout, c'est assez, je me tais.

Digitized by Google

CHARADE.

L'honnête homme par-tout se contente aisément,
Lorsqu'avec mon premier il est indépendant.
Commandés par Moreau, les valeureux Français
S'ils ont fait mon dernier l'ont fait avec succès.
Mon tout par sa hauteur, son air majestueux,
Paraît en s'élevant vouloir atteindre aux cieux.

LOGOGRIPHE.

Folâtre amusement d'une tendre jeunesse,
On ne me voit jamais d'une triste vieillesse
Egayer les momens graves et paresseux.
On rirait de la voir se livrer à mes jeux.
De mon corps suspendu le mouvement critique
Dans la joie est souvent une scène tragique.
D'abord qu'un harceleur vient troubler mon repos,
J'avance, je recule, emportant mon héros.
Trois, quatre, cinq, six, un, je vis agile et leste,
Dans le fade élément qu'un ivrogne déteste;
Mais cinq, un, dix et deux, me met dans la prison:
Adieu c'est fait de moi, je suis au court-bouillon.
Six, neuf, deux, dix, douze, un fléau redoutable.
Sept, cinq est désiré plus qu'il n'est désirable.
Deux, sept, huit, on me voit en musique, en plein-chant.
Six, quatre, deux, poursuis tu le fais en marchant.
J'en ai je crois trop dit; lecteur, pense et devine:
Je porte dans mon sein un meuble de cuisine,
Le nom triste et fâcheux d'un homme sans esprit,
Et ce que tu reçois lorsque quelqu'un t'écris.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *les lames des ciseaux*. Celui du Logogriphe est *Cafetière*, où l'on trouve Rétif, Ire, Cire, Rat, Fière, Cerf, Ré, Fa, Eté, Air. Le mot de la Charade est *Culbute*.

Digitized by Google

RELATION

D'un voyage forcé en Espagne et en France, dans les années 1810 à 1814, par le général-major lord Blayney, prisonnier de guerre, traduit de l'anglais, avec des notes du traducteur.

(II°. et dernier article.)

Mais d'ailleurs il faut voir avec quelle vigueur et quelle dignité il remit les insolens à leur place, et soutint l'honneur du nom anglais et la prééminence d'Albion. Repoussant et confondant les prétentions de celui-ci en faisant sa sauce lui-même, réprimant l'orgueil de ceux-là en jetant, d'un *air fort délibéré*, leurs plats par les fenêtres, et les menaçant à la moindre récidive de les faire suivre par leur personne; distribuant à tous les signes de son profond mépris, leur prouvant sur-tout qu'aussi fort sur l'arithmétique, que tous les marchands de Londres ensemble, il n'était pas homme à payer plus qu'il ne fallait; par-tout il sut se placer à son rang, et se faire rendre sa part de culte, que ces gens grossiers avaient essayé de lui dérober. Comme nous ne lisons pas exactement les journaux anglais, nous ne savons pas précisément qu'elle sensation aura produite en Angleterre, le patriotisme de lord Blayney; mais il ne faut plus compter sur la reconnaissance des hommes et des gouvernemens, si le parlement ne lui a pas décerné une récompense publique pour avoir si dignement défendu l'honneur de la nation.

On ne lui saura peut-être pas autant de gré de s'être avisé de parler d'histoire. Notre impartialité nous force d'avouer qu'il ne se montre pas aussi fort dans cette partie, que quand il expose les titres qu'ont acquis les Anglais, sans doute dans l'Inde, en Amérique, à Copenhague, etc., aux respects du monde entier.

Malgré l'éclat imposant de son uniforme, on ne peut se défendre d'un mouvement qui n'est pas tout à fait

Digitized by Google

celui de la vénération, lorsqu'on lui entend dire que *Galilée inventa le télescope sous Charles V*, que François Ier est né à Amboise, que Louis XI y est mort, que Charles IX a fait bâtir le château de Château-Thierry, bien qu'il n'ait fait que *l'ériger en duché*. Lorsqu'enfin, il prend dans une bibliothèque, *l'histoire Bysantine* de *Pachyméra*, qu'il appelle *Palchymènes*, pour une *histoire de la Grèce de la plus haute antiquité*. Quand on n'a que ces preuves d'érudition à donner, il n'est pas très-adroit de reprocher aux Français leur ignorance, et leurs fréquentes méprises en fait de géographie et d'histoire. Mais, quoi! en sa qualité de gentilhomme, le célèbre M. de Pourceaugnac n'avait-il pas appris à raisonner de tout, en lisant les romans? Peut-être qu'aussi un lord anglais a le privilége d'apprendre l'histoire au *Vaudeville* ou *au mélodrame*; et dans ce cas on peut reconnaître que ce que notre voyageur en dit n'est pas encore si mal, pour un homme qui n'en fait pas son état.

Puisque nous venons de nous permettre quelques observations critiques, achevons cette partie pénible de notre tâche, en observant, sauf tout le respect dû à lord Blayney, qu'il tombe quelquefois dans d'assez singulières contradictions. On le voit, par exemple, à quelques pages de distance, penser que la suppression des moines en Espagne, fut une mauvaise opération, et dire ensuite que les Espagnols tireront au moins de l'invasion des Français, le grand avantage de la destruction des couvens.

Il ne serait pas difficile de multiplier les citations de ce genre; mais d'ailleurs il ne faut pas attacher à ces petites variations, plus d'importance que lord Blayney n'y en met sans doute lui-même, car il nous paraît au fond assez accommodant. Le tout est de le prendre dans ses bons momens, comme par exemple lorsqu'il a rencontré de bons vins vieux, une bonne table, de bons convives; c'est alors que ses esprits s'éclaircissent, qu'il parle raison, et convient à peu près qu'il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre quelques jugemens que lui arrache *ab irato*, le séjour dans une mauvaise auberge, ou la présence d'un hôte impertinent.

Digitized by Google

Cependant il est un point capital sur lequel l'opinion de lord Blayney est irrévocablement fixée; c'est l'infériorité décidée des Français en tout genre. Quoiqu'on veuille lui objecter à cet égard, il vous confond en deux mots : *mauvais, détestable;* et comme M. Beaufils, il ne sort pas de là. Il avoue au reste que les Anglais et les Français se détestent, mais c'est parce que nous *les envions*, tandis qu'eux nous *méprisent*. En effet, quel cas peut-on faire de gens à qui la nature a prodigué les plus excellentes truites, et *qui ne savent pas les accommoder?* Comment vivre avec des demi-barbares, qui *n'aiment point à se battre à coups de poing*, qui dînent en un quart-d'heure, boivent de mauvais vin, et se croient de petits Lucullus quand leurs plus magnifiques repas se prolongent jusqu'à trois quart-d'heures. C'est, selon toute apparence, de ce mépris de la table et des grands dîners, objets de la vénération de toute l'antiquité, que proviennent tous les autres vices de ce malheureux peuple des Gaules. En effet, quand il est quitte de son dîner impromptu, il ne sait plus que faire. L'oisiveté, mère de tout mal, l'entraîne à toutes sortes de désordres, sur-tout à faire la cour aux femmes ou à écouter les doctrines des philosophes, ce qui lui a fait perdre sa religion et ses mœurs; tandis que l'anglais qui passe vraisemblablement sa vie à aller de la table au lit et du lit à la table, n'a pas le temps de songer aux œuvres du démon, et conserve par là cette chasteté dont ses filles donnent de si touchans exemples, cette piété fervente, ce respect des anciens principes dont lord Blayney se montre pénétré, et qui ne lui permettraient pas de vivre tranquille avec sa conscience s'il ne mangeait pas *une oie à la Saint-Michel*, *au jour de Noël un plum-pudding*, et *des crêpes au mardi gras*.

Il faudrait copier le *voyage* d'un bout à l'autre, si nous prétendions faire connaître avec exactitude tous les reproches qu'un observateur aussi fin que lord Blayney trouve à adresser aux Français.

Terminons par deux ou trois traits d'autant plus convenables à citer, que notre auteur eut la gloire d'en être le héros. Un jour il rencontra un beau cheval qui boîtait

Digitized by Google

depuis neuf mois, il était abandonné des vétérinaires français. Lord Blayney lève le pied de l'animal, en tire un clou qu'il s'y était enfoncé, lui dit : *Marche*, et l'animal est guéri. Une autre fois un commandant, monté sur *son cheval de bataille*, semblait narguer, dans un mauvais chemin, notre voyageur affourché sur une méchante rosse espagnole. Lord Blayney voit que l'honneur des écuyers Bretons est compromis, et qu'il en sera responsable aux yeux de la nation et de la postérité; il anime sa *rossinante*, il la met en haleine, il lui inspire l'élan patriotique dont il est transporté; soutenu par une main anglaise, le maigre bidet trouve des jambes, que dis-je des jambes ? ce sont des ailes : il fend l'air, il rase la boue, et triomphe au bout de la carrière où son orgueilleux rival est resté enfoncé. Cette victoire flatta infiniment l'amour propre de lord Blayney; nous pensons, quant à nous, qu'elle répare, ou tout au moins balance l'échec de Fuengirold, et que depuis lors, sa captivité aura dû être bien adoucie par l'idée qu'il n'avait pas quitté l'Espagne sans s'être vengé de ses vainqueurs.

L'auteur nous avertit aussi qu'il est naturellement plaisant et gai. Voici un des échantillons de son *humour* britannique. Un jour, des paysans (français bien entendu) étaient tout émerveillés de lui voir un cheval sans oreilles; car sans l'heureux *voyage forcé* de lord Blayney, on n'aurait jamais parlé en France d'un cheval *essorillé*. Il se divertit beaucoup à leur faire accroire que c'était une race étrangère qu'on ne voyait qu'en Angleterre. Un de ces paysans remercia sa seigneurie de ce qu'elle lui apprenait, en demandant comme il devait, *pardon de la liberté grande*, et ajouta qu'il avait une si forte passion pour les chevaux, qu'il ne pouvait voir passer un milord anglais sans l'accoster. Lord Blayney sourit au compliment, qu'il ne trouva pas trop mal tourné.

Vers la fin de son second volume, il donne sur le renversement de Buonaparte beaucoup de détails, mais que tout le monde sait; on y trouve cependant aussi quelques particularités assez curieuses : en voici une qui n'est pas la moins rare de tout le livre. Un dimanche

Digitized by Google

au soir que lord Blayney était encore à table avec quelques amis, *trois de leurs verres se cassèrent d'eux-mêmes*, et pour comble d'horreur ils étaient pleins, *et le vin se répandit sur le plancher*. Ce n'est pas tout : une pendule se mit à sonner *deux cents seize coups* de suite sans s'arrêter ; et enfin *des hiboux*, *des orfraies* firent entendre des *cris affreux*. Lord Blayney, toujours judicieux et profond, observa que ces signes annonçaient *certainement ou un tremblement de terre*, *ou une grande révolution politique*. Ses convives en convinrent ; mais à laquelle de ces deux idées funestes ? le cas était embarrassant. Malheureusement ils n'eurent pas le temps de faire épreuve de leur sagacité, car à l'instant même une estafette frappant à la porte à coups redoublés, vint leur apporter la nouvelle de la chute de Napoléon.

En voilà assez sans doute pour prouver au lecteur que le *voyage* de lord Blayney est un livre infiniment curieux, et que lui-même devra se féliciter éternellement du petit désagrément qui l'a *forcé* à cueillir un laurier littéraire bien plus unique en son genre, que celui que la fortune eut pu lui donner comme à tant d'autres sur les champs de bataille. Nous ne voudrions pourtant pas répondre, que quelques esprits moroses, quelques-uns de ces gens qui s'efforcent de cacher, sous le masque de l'orgueil national, *cette envie que nous portons tous aux Anglais*, n'essayassent de se figurer notre auteur sous les traits d'un de ces originaux dont la révolution a singulièrement diminué le nombre, et qui avec un nom, des dettes, des chiens, et des chevaux, se croyaient appelés à parler de tout, à prétendre à tout, à réussir en tout. Ces censeurs récalcitrans voudront peut-être encore ne voir qu'une vanité risible dans les respects et les hommages dont le noble lord entoure le nom anglais, et dans la dignité personnelle qu'il étale, que les calculs d'un égoïsme fastueux. Peut-être même qu'ils pousseront l'irrévérence, après l'avoir lu, jusqu'à se glorifier de n'être que Français. Nous n'entreprendrons point de corriger ces incorrigibles, et nous n'en conseillerons pas moins

Digitized by Google

la lecture de ce voyage à tous ceux qui désirent faire la connaissance d'un anglais vraiment plaisant.

GIRAUD.

LE RETOUR DES BOURBONS,

Poëme en dix chants, avec cette épigraphe :

Est-il d'autre parti que celui de vos rois?

A Paris, chez Germain Mathiot, libraire, rue Saint-André-des-Arts, n° 34.

(1er article.)

La poësie est sans contredit le premier et le plus difficile de tous les arts. S'il arrive parfois de cueillir, sans trop de peine, quelques fleurs sur les bords du Permesse, très-rarement on parvient à s'en composer une couronne que le temps ne flétrit point. Dans l'empire du Parnasse *il est beaucoup d'appelés*, peu d'élus; là, comme partout, la foule du peuple est grande, les privilégiés sont en petit nombre. Cependant les obstacles qu'on doit surmonter pour sortir de la classe inférieure n'épouvantent personne; chacun espère les franchir, et le moins habile se montre presque toujours le plus audacieux; la raison en est simple : *douter c'est déjà savoir.*

Quand on examine toutes les qualités dont la réunion est nécessaire aux grands poëtes, on ne s'étonne plus, que semblables aux météores, ces phénomènes ne nous apparaissent que de loin en loin. En effet, pour prendre rang parmi ces génies admirables, il faut d'abord tenir de la nature, avec la faculté de bien penser, une sensibilité profonde, un esprit élevé et susceptible d'enthousiasme; il faut ensuite nourrir et fortifier ces dispositions au grand, dit Longin, par l'habitude de ne remplir son ame que de sentimens honnêtes et nobles. Il n'est pas possible qu'un esprit toujours rabaissé vers de petits objets, produise quelque chose qui soit digne

Digitized by Google

d'admiration et fait pour la postérité ; on ne met dans ses écrits que ce qu'on puise dans soi-même, et le sublime est, pour ainsi dire, le son que rend une grande ame.

Mais supposons même un homme doué des précieux avantages dont nous venons de parler, ils ne lui suffiraient pas pour conquérir la palme immortelle des muses. Quand il aura muri ses idées par la réflexion ; quand il saura bien choisir un sujet, bien concevoir un plan ; quand il connaîtra parfaitement toutes les figures de la pensée et celles de la diction, il ne pourra encore atteindre à son noble but s'il néglige de puiser à la source la plus féconde du grand, et qui selon Longin, renferme en soi toutes les autres : c'est la composition et l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence et leur dignité. *Le jugement de l'oreille est le plus superbe de tous*, dit Quintilien.

« L'harmonie du discours, fait encore observer Longin, ne frappe pas seulement l'oreille, mais l'esprit ; » elle y réveille une foule d'idées, de sentimens, d'i- » mages, et parle de près à notre ame par le rapport » des sons avec les pensées..... C'est l'assemblage et la » proportion des membres qui fait la beauté du corps ; » séparez-les, et cette beauté n'existe plus. Il en est de » même des parties de la phrase harmonique ; détruisez-en l'arrangement, rompez les liens qui les unissent, et tout l'effet est détruit. »

Ces principes établis et développés avec éloquence par les savans régulateurs des lettres, guident un jeune écrivain dans la carrière pénible et glorieuse où l'entraîne le noble besoin de s'illustrer et le sentiment intérieur de ses forces. *La foi transporte les montagnes*, dit l'Ecriture. Ces paroles, prises dans un autre sens, sont applicables au génie : rien ne résiste à ses efforts ; sa puissance s'accroît par les entraves mêmes qui semblent s'opposer à sa course, et voilà les raisons pour lesquelles notre langue possède tant de chef-d'œuvres.

Néanmoins l'abondance de nos richesses en ce genre ne contente pas encore les érudits ; ils se plaignent sans cesse de ce que nous n'avons pas de poëme épique. Les

Digitized by Google

Anglais honorent de ce titre le *Paradis perdu* de Milton, malgré les défauts de toute espèce qu'il renferme; et nous, moins reconnaissans ou plus éclairés, nous ne voulons pas reconnaître une véritable épopée dans la *Henriade*, quoique cet ouvrage contienne beaucoup de beautés du premier ordre. Sans prétendre infirmer ou confirmer ce jugement, j'oserai dire que nous n'avons rien à envier aux peuples nos rivaux. Corneille, Molière, Racine et Voltaire lui-même peuvent facilement consoler la France de ce qu'elle ne donna pas le jour à Milton, au Tasse, au Camoëns.

Pourquoi d'ailleurs notre patrie, si fertile en prodiges, ne verrait-elle pas naître quelque jour un Virgile, un Homère? Les merveilles dont un court espace de temps nous a rendus les témoins, ne peuvent-elles inspirer des chants immortels à la lyre? Si l'on ne fit jamais moins de cas des vers qu'en ce siècle, jamais, et ceci vient à l'appui du système des compensations, jamais on n'en vit éclore autant. Peut-être donc un poëte encore inconnu compose-t-il en silence un épopée magnifique. Pour moi, que cet espoir ne cesse de flatter, je lis avec soin tous les poëmes qui se présentent sous ma main; grands, petits, longs, courts, minces, épais, tristes, gais, pathétiques, malins, critiques, didactiques, philosophiques, héroïques, héroï-comiques, descriptifs, érotiques, mythologiques, burlesques, etc. Je me rappelle que le *Paradis perdu*, oublié pendant plus d'un grand siècle dans l'échoppe d'un bouquiniste, où il fut trouvé par Addisson, ne fait pas moins aujourd'hui l'orgueil de la nation anglaise que sa charte libérale achetée au prix de soixante ans de troubles, de malheurs et de généreux sacrifices. En conséquence, je ne laisse échapper aucune occasion de découvrir une épopée.

C'est ce désir profond en raison de ma passion pour la gloire de ma patrie, qui m'a fait jeter les yeux aujourd'hui sur le poëme annoncé en tête de cet article. Le titre promet une peinture pompeuse des miraculeux événemens qui se sont passés sous nos yeux. Je n'en saurais douter, c'est un nouveau Voltaire qui célèbre le

Digitized by Google

retour des petits-fils de Henri. Voltaire a ouvert la carrière de l'épopée en France ; ce n'est pas tout de marcher sur ses traces, il faut le surpasser : notre auteur doit être supérieur au chantre du bon roi, comme Racine l'a été à Corneille. La *Henriade* brille à la fois, il est vrai, par la sagesse de la composition, par l'éclat du coloris et par la noblesse du dessein ; mais n'y manque-t-il pas et l'intérêt, et l'intrigue, et le pathétique ? La *Henriade* est écrite dans un style enchanteur ; mais de quelle monotonie ne sont pas ces vers toujours hexamètres et toujours pompeux ? Un génie extraordinaire prescrit et ne suit point les règles. Notre auteur en est un assurément, car quelle variété de rhythme n'y a-t-il pas dans ses chants ! Tantôt ses vers ont dix, tantôt onze et tantôt treize pieds ; il en est même qui en ont douze, comme ceux de Voltaire ; mais quelle extrême différence dans les expressions ! Tantôt sublime, tantôt familier, il sait prendre tous les tons, et il laisse à chaque passage ses lecteurs dans le doute, si c'est une Henriade ou un épique badin qu'il parcourt. Variété rare et modèle nouveau, de descendre à mesure que le sujet s'élève, et de s'élever à mesure qu'il tombe. N'a-t-on pas reproché à Klopstock l'abus du sublime ? Notre auteur ne peut pas plus ressembler à Klopstock qu'à Voltaire. Voltaire a rempli son sujet de merveilleux qui refroidit son poëme ; je puis garantir qu'il n'y a rien de merveilleux dans celui que j'annonce.

Au lieu de faire, comme Voltaire, de ses grands hommes des dieux, notre auteur a, selon l'expression de Montaigne, *habillé les grands hommes de ses pièces*. C'est ainsi que le caractère des écrivains se réfléchit toujours dans leurs héros. Heureux ceux que chante notre poëte épique !

(*La suite au numéro prochain.*)

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Suite du Jeu des Anecdotes (1).

Il me serait difficile d'exprimer combien ce divertissement occupa les esprits. La plupart de nos combattans dormirent peu ; chacun rêvait aux moyens d'attaquer ou de riposter. Le parti Saint-Albin sur-tout, lorsqu'il reparut, était pensif, au point de faire sourire ses antagonistes : on le disait outré de la sortie de la veille. Une dame de ce parti ne put s'empêcher de dire que l'agression était inouie, que l'on avait constamment divagué, et qu'au surplus on ne voulait sans doute autre chose qu'empêcher ses adversaires de parler. Quoi qu'il en fût, la séance s'ouvrit, et l'amazone prit la parole.

« Je sais tout ce qu'on peut alléguer en faveur de l'esprit humain, dit-elle, mais jamais vous ne le disculperez entièrement des accusations portées contre lui. Peut-être plusieurs de nos orateurs ont-ils été trop loin, peut-être devaient-ils, écoutant moins leur zèle, modérer leur extrême franchise ; mais si je fais cette remarque, ce n'est pas pour détruire, ou rendre même douteuse aucune de leurs assertions, c'est seulement parce qu'il en fallait beaucoup moins pour accabler ceux qui pourraient prétendre à prouver l'infaillibilité, l'excellence, et la suprême sagesse de l'esprit humain. Je viens, messieurs, vous parler de tous les sentimens divers, élevés pour et contre mon sexe, et c'est à cette occasion que je vous prierai de résoudre si décidément l'esprit humain est fou ; je vous demanderai comment il peut se montrer si peu conséquent, et se refuser par fois aux raisonnemens les plus simples du bon sens.

» Mon sexe a souvent paru digne d'hommages, et j'ose dire que ce sont les personnages les plus recommandables et les plus vertueux, qui l'ont traité le plus favorablement. Des enthousiastes ont placé les femmes au-

(1) Voyez la page 72.

Digitized by Google

dessous des hommes ; d'autres ont pensé qu'elles communiquaient avec le ciel ; les Grecs les préféraient pour interpréter les oracles ; les Celtes adoraient leurs prédictions, les regardaient comme une image de la divinité, et attribuaient à tout ce qu'elles touchaient un privilége surnaturel. Mahomet lui-même semble leur marquer une considération particulière, et prenant soin de les défendre, condamne à quatre-vingts coups de fouet ceux qui accuseront les femmes, sans pouvoir produire quatre témoins contre elles ; il charge en outre les calomniateurs, de malédictions en ce monde et en l'autre.

» Que penser maintenant de toutes ces opinions étranges qui ne tendent qu'à déprimer les femmes, et souvent à leur adresser les plus plates injures ? Où un Publius Syrus a-t-il été prendre que *toutefois qu'une femme est seule et rêveuse, elle pense au mal ?* Où votre Strabon et votre Platon ont-ils trouvé qu'*aux femmes est due l'origine de la superstition ?* Votre Tite-Live, que *la femme est un animal impuissant et indomptable ?* Je pardonne à des Juifs endurcis de nous traiter de *magiciennes* et de *sorcières*. Le divin Aristote veut que ce soit un plus grand crime de tuer une femme que de tuer un homme ; n'est-on pas indigné lorsqu'un bizarre personnage comme Diogène, voyant une femme pendue à un arbre, s'écrie : *Qu'il serait à désirer que tous les arbres portassent de tels fruits ?* Les Manichéens enfin prétendaient, vous le savez, que Dieu ne créa l'homme ni mâle ni femelle, et que *la distinction des sexes est l'ouvrage du diable ;* il ne restait plus sans doute qu'à nous rejeter entièrement de la société, et c'est ce qu'a tenté le ridicule auteur d'une dissertation anonyme, par cette assertion extraordinaire, *que les femmes ne font point partie de l'espèce humaine.* J'attends, Messieurs, que l'esprit humain nous explique toutes ces contradictions. »

On se doute bien que l'auditoire n'écoutait pas dans un profond silence. Ce n'était plus en criant : *Écoutez ! écoutez !* que l'on interrompait l'orateur ; on riait. L'amazone reprit la parole. J'entends rire, dit-elle ; et pourquoi rit-on ? parce qu'une femme parle, et parle

Digitized by Google

de son sexe; autre singularité, autre bizarrerie dont sans doute aussi vous nous rendrez compte. (*On rit.*) Eh bien, Messieurs, vous aurez plus encore à m'expliquer. Les usages établis chez les hommes ne sont pas moins bizarres que leur langage et leurs pensées, et toujours occupée de mon sexe, je vous demanderai pourquoi il est si différemment traité dans les différens pays? Là, une liberté indéfinie est accordée aux femmes, là, un esclavage excessif leur est imposé; chez les Turcs, la pluralité des femmes; sur la côte du Malabar, la pluralité des maris; en Lithuanie, un époux légitime et plusieurs concubines; en Arabie, une femme appartient à plusieurs maris, immoralité admise comme dogme par les nicolaïtes, les gnostiques, les épiphanistes et les anabaptistes. Je pourrais vous parler des cérémonies relatives au mariage chez les peuples divers, et ce serait sans doute un ample sujet à méditations; mais jamais découvrirait-on comment l'esprit humain a pu persuader à certaines castes d'indiens, que la mère de la mariée, doit sous peine de déshonneur, se couper avec un ciseau de charpentier, les deux premières jointures des deux derniers doigts de la main? Dites-nous pourquoi chez les Arméniens, l'époux coupait le bas de l'oreille droite de l'épouse, et celle-ci le haut de l'oreille gauche de son mari? Finissons par admirer tous ensemble ces Caraïbes de Surinam, chez qui le mari, dont la femme vient d'accoucher, se met promptement au lit où on lui prodigue les soins et les félicitations, tandis que la femme souffrante s'occupe à préparer le festin pour régaler les parens et les amis.

L'amazone ayant cessé de parler, un chevalier du parti Saint-Albin se leva, et s'efforçant de prendre un ton plein de gravité : Madame, dit-il, je pourrais n'opposer qu'un mot à vos observations, c'est que l'esprit humain n'est point cause si beaucoup de personnages ont eu à se plaindre de votre sexe. (*On rit.*) Les mœurs et les usages, Madame, ne peuvent être les mêmes chez tous les peuples, ceci est absolument étranger à l'esprit humain; les uns tiennent à des considérations politiques, les autres naissent de l'influence très-différente de climats

Digitized by Google

opposés. Quant à vos premières citations, permettez-moi d'y relever quelqu'inexactitude. Mahomet, par exemple, que vous dites avoir traité votre sexe avec une considération particulière, condamne à la vérité à quatre-vingts coups de fouet ceux qui accuseront les femmes sans pouvoir produire quatre témoins contr'elles, mais vous ne dites pas que le mari est excepté, et que celui-ci peut, *sans avoir de témoins*, accuser sa femme, pourvu *qu'il jure quatre fois qu'il dit vrai, et qu'à la cinquième fois il joigne l'imprécation au serment.* Or, nous savons tous que le législateur arabe prononce des peines effrayantes contre les femmes coupables. Si cependant elles ne sont qu'indociles (ce qui ne paraîtra pas encore sans doute une très-grande faveur de sa part), il conseille aux maris de se contenter de les battre et de les faire coucher seules. (*On rit.*)

« Beaucoup d'écrivains au surplus, j'en fais l'aveu, ont très-mal parlé de votre sexe, et à mon sens, le plus grand défaut de tout ce que vous avez rapporté, est de n'offrir qu'un tableau incomplet sur lequel il est impossible de porter un jugement raisonné. Il est des opinions si ridicules qu'il suffit de les citer, et je crois ne pouvoir mieux vous réfuter vous-même, qu'en réparant les omissions importantes que vous avez faites. Comment, par exemple, se rappeler sans gémir ce que publia le jurisconsulte italien Nérisan, que les mauvais anges ne furent pas précipités dans l'enfer, mais qu'ils passèrent dans le corps des femmes pour faire enrager les hommes. (*On rit.*) Mais ce sont sur-tout les rabbins qu'il faut entendre. Écoutez ceci : Dieu, disent-ils, ne voulut point créer d'abord la femme, parce qu'il prévit que l'homme se plaindrait bientôt de sa malice. Il attendit qu'Adam la lui demandât, et celui-ci ne manqua pas de le faire dès qu'il eut remarqué que les animaux paraissaient devant lui deux à deux. (*On rit.*) Dieu, ajoutent-ils, prit alors toutes les précautions nécessaires pour la rendre bonne, mais ce fut inutilement. Il ne voulut point la tirer de la tête, de peur qu'elle n'eût l'esprit vain et l'ame coquette; cependant, ajoutent toujours les rabbins, il eut beau faire, ce malheur n'a pas

Digitized by Google

laissé d'arriver, et le prophète Isaïe se plaignait, il y a long-temps, que les filles d'Israël allaient la tête levée et la gorge nue. Dieu ne la voulut point tirer des yeux, de peur qu'elle ne jouât de la prunelle; cependant, disent encore les rabbins, Isaïe se plaignit que les filles avaient l'œil tourné à la galanterie. Il ne voulut point la tirer de la bouche, de peur qu'elle ne parlât trop; mais, prétendent toujours les rabbins, on ne peut arrêter sa langue ni le flux de ses paroles. Il ne la prit point de l'oreille, de peur qu'elle ne fût une écouteuse; cependant il est dit de Sara qu'elle écoutait à la porte de la tente pour savoir le secret des anges. Dieu ne la forma point du cœur, de peur qu'elle ne fût jalouse; cependant, au dire des rabbins, la jalousie et l'envie déchirent le cœur des femmes et des filles. Il ne la voulut point former ni des pieds, ni de la main, de peur qu'elle ne fût coureuse, et que l'envie de dérober ne la prît; cependant Dina courut et se perdit, et avant elle Rachel avait dérobé les dieux de son père. On a donc eu beau faire, ajoutent les Rabbins, et ils concluent d'une manière digne de toute l'histoire. »

L'amazone riait de tout son cœur, loin de se fâcher de la gaîté générale. Simonides, reprit le conteur, rapporte la chose différemment. Il suppose dix sortes de femmes, mais il établit des allusions qu'en vérité je ne reproduirai qu'en rougissant. Croirez-vous qu'il forme la première espèce de tout ce qui entre dans la composition d'un pourceau? D'après les règles de l'analogie, vous devinez le caractère et les habitudes de cette première femme, fort peu agréable dans ses habits et dans sa personne. Il compose la seconde de ce qui servit à former le renard: ruse, esprit et discernement. La troisième espèce, qui comprend les femmes grondeuses et criardes, naquit, dit-il, des particules canines; la quatrième, qui donne les paresseuses, les apathiques, vint de la terre; la cinquième sortit de la mer; celles-ci, dit-il, passent quelquefois de l'orage le plus terrible au calme le plus profond, et du temps le plus sombre au plus beau soleil du monde. Ce sont les femmes d'une humeur inégale et que l'on nomme ordinairement *va-*

Digitized by Google

paresseuses. La sixième sorte se composa de tout ce qui servit à former l'âne; ces femmes-ci ont besoin d'être battues, et alors elles mettent tout en usage pour plaire à leurs maris. Les matériaux qui formèrent le chat servirent à composer la septième sorte; ce sont les femmes mélancoliques, bizarres, chagrines, toujours prêtes, dit Simonides, à égratigner leurs maris et à leur sauter au visage. Elles sont, ajoutent-ils, sujettes à commettre de petits larcins et des friponneries. Les femmes qui ne songent qu'à leur parure, à leur ajustement, qui ne cessent d'orner leur longue chevelure, naquirent de ce qui forma la jument à la crinière flottante; ce fut la huitième sorte. La neuvième tira son extraction du singe; ces femmes-ci sont laides et malicieuses. Enfin la dixième espèce fut prise de l'abeille, et bienheureux, s'écrie Simonides, l'homme qui en rencontre une de cette origine! c'est la perle des femmes.

» C'est dans le *Spectateur* de 1756 que je me souviens d'avoir lu ce fatras d'absurdités. Qu'inférer de toutes ces extravagances? qu'il existe des fous; mais la société, qui renferme des fous et des sages, en est-elle moins éminemment aimable?

» Névisan fut chassé de Turin par les femmes, et n'y rentra qu'en faisant amende honorable. Si quelques-uns des écrivains qui injurièrent les dames restèrent impunis, tant d'autres les ont vengées par les hommages les plus flatteurs et les plus mérités! Les deux sexes, formés pour vivre ensemble, se plaisent mutuellement à se lutiner, sans que cependant leur union leur soit moins chère à tous deux. Les hommes sur-tout, si parfois il leur échappe quelques traits malins, ne portent-ils pas l'affection qu'ils éprouvent jusqu'à l'adoration? Mais c'est trop m'occuper de quelques singularités individuelles, presqu'imperceptibles dans l'immensité de l'esprit humain; il est temps qu'il triomphe enfin des vaines imputations d'un parti qui a cru l'accabler, et n'a cependant réussi à lui porter aucune véritable atteinte. Ce n'est plus d'un culte profane que j'ai à vous entretenir; je vais vous parler de ces hautes conceptions par lesquelles l'homme a fait en quelque sorte communi-

Digitized by Google

quer la terre avec les cieux. Est-il un de nos adversaires qui veuille l'interrompre dans ses méditations religieuses? Quel est celui qui l'attaquera dans les idées sublimes, qu'il s'est faites de la divinité et des moyens de mériter les récompenses d'une autre vie?... — Moi, s'écria un champion du parti Senneville. Profitant de la surprise de son adversaire, et se hâtant de citer toutes les créations les plus extraordinaires de la mythologie, les cérémonies ridicules du paganisme; récitant ensuite presqu'en entier le 8e chant du poëme de l'*Imagination*, il montra le tambour magique des Lapons et leurs terreurs superstitieuses, les chats et les légumes des Egyptiens, les différens fétiches de l'Inde, et

> ... Ce ruban frisé qui va s'amincissant
> Sous le rabat léger qui l'enlève en glissant;

et le dieu *radoteur* des Samoïèdes, *et l'excrément divin* si précieux aux Tartares..... Le tumulte recommençait. Passant aux temps modernes et à nos contrées, il retraça tous les schismes, toutes les hérésies. (*Ecoutez! écoutez!*) « Seigneur, disait-il avec l'auteur des *Lettres persannes*, je n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet; je voudrais vous servir selon votre volonté; mais chaque homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne.... » (*Ecoutez!*) On eut beau dire, il acheva sa prière.

Cet effort fut le dernier de la part d'un parti plus remarquable par son courage et son opiniâtreté que par la bonté de sa cause : l'esprit humain devait triompher, et il triompha. Tous les schismes, toutes les hérésies, toutes les superstitions n'ôtent rien au mérite de l'homme religieux, que le vrai culte venge assez de quelques erreurs. Un nouvel orateur, en prouvant la sublimité de la croyance du catholicisme, en démontra les bienfaits continuels dans tous les pays du monde. Ce n'étaient plus des anecdotes qu'il rapportait, il citait des pages de l'ouvrage immortel du *Génie du christianisme*. Un des siens lui succédant, ne craignit pas, quoiqu'on en eût dit, de rappeler l'attention sur les découvertes humaines, et fit admirer aussi la hardiesse des travaux

Digitized by Google

exécutés d'âge en âge sur toute la surface du globe. On a combattu, dit à son tour M. de Saint-Albin, quelques torts, quelques écarts de l'esprit humain; mais le ciel le plus pur est-il sans nuages? La nature prévoyante n'a-t-elle pas à dessein répandu de la variété sur tout ce qui frappe ici bas nos regards? L'uniformité serait elle-même un défaut pour nous. L'homme n'est point né pour la perfection, et si elle s'offrait à ses yeux elle lui déplairait bientôt, parce qu'il la trouverait monotone: il lui faut une diversité d'opinions comme une diversité d'objets. Si la nature si variée est toujours belle, et si le ciel tant de fois obscurci brille toujours d'un éclat que rien ne rivalise, pourquoi l'esprit humain devrait-il porter la peine de quelques erreurs, qui tels que des nuages passagers, ne font que varier sa surface? Imparfait comme tout ce qui existe, il n'en est que plus intéressant; ses efforts n'en sont que plus remarquables, ses succès que plus dignes d'admiration.

Parti de ce point, M. de Saint-Albin accumula les citations en faveur de l'esprit humain, et n'eut point de peine à prouver son excellence. M. de Grandval, enfin, se levant, contempla les deux partis et prononça gravement le *non nostrùm inter vos*. Oui, dit-il, vous avez tous deux mérité le prix, et je n'ajouterai pas: *sat prata biberunt*; les sujets ne manquent point. Si demain la pluie continue, je vous invite à recommencer.

Tel est, Monsieur, le divertissement que nous sûmes nous créer, et qui nous amusa mutuellement, sans que le parti Senneville pût se dissimuler qu'il avait en effet plus d'une fois divagué dans la cause.

G.

LE TOMBEAU

De Mesdames de France, à Trieste.

M. de Chateaubriand a, dans son *Itinéraire*, traité avec une extrême rigueur Trieste et ces bords de l'Adriatique où il ne voyait plus l'Italie, et qui n'offraient

Digitized by Google

pas encore la Grèce à ses yeux. « Cette ville (dit-il en » parlant de Trieste) adossée contre des montagnes sté- » riles, est régulièrement bâtie et sous un assez beau » ciel; c'est là que le souffle de la civilisation expire » et que la barbarie commence. » Si je ne me trompe, ce peu de mots, joints à une ligne sur l'Istrie et les monts de la Croatie, forment l'unique souvenir que ce poëte voyageur ait cru devoir accorder à l'Illyrie moderne.

Toutefois les côtes de l'Illyrie, lieu naturel des deux terres classiques de l'antiquité, ne sont étrangères ni à la renommée, ni aux divers genres de beautés de l'une et de l'autre. Là comme dans Aquilée et dans Athènes, se réveillent auprès de l'amphithéâtre de Pola, des monumens de Salone, les souvenirs de vingt peuples, qui ont passé après les Romains et les Grecs; là, une chaîne de monts répand sur les bords d'une mer semée d'îles sans nombre, une variété toujours nouvelle de sites, que le crayon a déjà recueillis, comme ceux de la Grèce et de l'Italie. (1) Dirai-je les sept poétiques sources du Timave, qui reçurent les galères du peuple-roi, et où se réfléchissent aujourd'hui les ruines uniques d'un simple monastère chrétien; et Pola qu'embellissait Auguste, devenue au bout de dix-huit siècles le secret objet des vœux de Joseph second. (2) Je vous salue, ô monts silencieux de Lovrana, de Tersalto, dont des batailles sanglantes troublèrent autrefois la paix!

Parvenu à Zara, la ville des croisés, tenterai-je de rappeler tous les titres de gloire de cette Dalmatie, si justement surnommée la demi-Grèce? Ici Spalatro, la Marseille de ces bords, renfermée toute entière dans le palais de Dioclétien; Salone, qui plus heureuse que Pola, a retrouvé une place dans *les Martyrs*; (3) et non loin des jardins du dernier persécuteur de l'église primi-

(1) Voyage pittoresque d'Istrie et de Dalmatie, par Cassas et l'abbé de Saint-Non.

(2) Le port de Pola est d'une grande beauté. Joseph II eut désiré, dit-on, l'obtenir des Vénitiens, pour en faire un port de marine militaire.

(3) Livres 18 et 20.

Digitized by Google

tive, les champs couverts de sépultures chrétiennes. Mais j'aperçois déjà Raguse, l'émule de Venise, et le dernier boulevart réel de la politesse et des lumières; les restes de la seconde Epidaure, ce Monténégro enfin, où vit sous les lois d'un évêque une peuplade également redoutée du Turc et du catholique, et au pied de ces roches menaçantes, les bouches non moins fameuses de Cattaro, port admirable, mais presqu'inaccessible, qu'ombragent en vain le palmier et l'oranger, puisque les garnisons autrichienne, russe et française qui y ont été jetées tour à tour, semblaient s'y dire l'une à l'autre, comme jadis les prisonniers de l'Etat Vénitien: *O vous qui entrez! déposez toute espérance.*

Toutefois ces antiques monumens, ces grands souvenirs, ces débris éloquens, propriétés de l'histoire, instruisent également les hommes de tous les pays, et remplissent l'ame de tout voyageur des plus douces émotions; mais Trieste nous offre un souvenir national; cette ville parle au cœur du Français. C'est là qu'une simple tombe, pieux et dernier asile de la vertu, reçut mesdames Adelaïde et Victoire, filles de France, qui repoussées en quelque sorte de la mer par la tempête, et n'ayant plus où reposer leur tête dans l'Italie entière, vinrent dans Trieste implorer un refuge, l'une déjà mourante, l'autre destinée à vivre encore assez pour édifier l'étranger par le spectacle d'une *vertu à laquelle le malheur avait donné je ne sais quoi d'achevé.*

En 1807, à son retour de Jérusalem, M. de Chateaubriand osait exprimer dans ce journal quelque chose de ce qu'il avait éprouvé en visitant la cendre de ces pieuses princesses. Persécuté pour cette sincérité courageuse, il lui fut interdit sans doute de rappeler dans son *Itinéraire* jusqu'au lieu où reposaient Mesdames. Je l'ai visité après lui, et plus heureux j'ai pu souvent y porter mon secret hommage.

J'étais à peine arrivé à Trieste, que le souvenir des nobles pages de M. de Chateaubriand, et les indications d'un frère, qui animé de sentimens non moins français, avait dès 1805 visité la tombe vénérée, dirigèrent sur le champ mes regards vers la cathédrale et le château. Ce

Digitized by Google

double monument, assis au sommet d'une hauteur au pied de laquelle s'étend la ville neuve, offre l'aspect d'une couronne murale.

Ce fut dans l'une des dernières matinées de février 1811, que je me dirigeai vers la montagne. Aux deux tiers de sa hauteur, on trouve l'église de Sainte-Marie-Majeure, et j'y fus agréablement surpris d'entendre un concert de voix, qui toutes, dans un parfait accord, s'élevaient vers le ciel. Le charme de cette prière italienne du matin, ne peut se comparer qu'à celui des mêmes prières dans le midi de l'Allemagne. Mais ici se montre le caractère différent des deux peuples; les chants de l'Allemand sont nobles et graves; ils respirent le calme habituel de son ame, la tranquille simplicité de ses mœurs; chez l'Italien, des sons plus tendres, plus gracieux, une mélodie séduisante, portent une sorte de trouble dans le cœur : c'est déjà le langage des passions et du repentir. Chez l'Allemand, tout est encore pur et paisible comme l'innocence. Au-dessus de Sainte-Marie-Majeure, il règne dans les scènes religieuses un ton plus austère; là, commence à un premier tournant de la côte, ce qu'on peut nommer la voie sainte. C'est une forte montée, bordée d'antiques murs, dans lesquels, de distance en distance, se trouvent creusées de petites grottes, où les principales circonstances de la passion ont été sculptées. Il est rare de ne pas trouver quelque fidelle ami du silence et de la paix, méditant à genoux devant la porte de ces grottes. Mais rien ne me frappa davantage qu'une femme jeune encore et dont les traits à demi cachés sous des voiles de deuil, annonçaient le rang distingué. Prosternée au milieu de deux jeunes filles, comme elle entièrement vêtues de noir, on eut pu dire la douleur même enseignant à pleurer un père et redemandant un époux.

Bientôt, s'avançant entre quelques vieux arbres, on s'élève au sommet de la hauteur. A la droite du château, se découvre une église de construction gothique, mais fort simple; une grosse tour carrée en fait tout l'ornement. Au-dessus, comme un superbe panache, se recourbe la tête antique d'un tilleul à mille branches, vé-

Digitized by Google

nérable témoin des transactions municipales, lorsque Trieste n'était encore qu'une pauvre communauté de pêcheurs. (1) Tous les ans l'arbre antique se revêt de magnifiques feuillages, et tel qu'un phare il indique au marin perdu dans la haute mer l'approche du port désiré.

L'esplanade qui précède l'église est en partie couverte de pierres tombales; les murs du temple sont eux-mêmes chargés d'inscriptions et de débris qui rappellent jusqu'au souvenir de l'ancienne Tergeste. Qu'est-ce que la durée de la vie lorsqu'on peut ainsi d'un regard mesurer des siècles?

Je n'entrai dans le temple qu'après avoir inutilement examiné les pierres tombales répandues sur l'esplanade. Combien j'étais loin de penser qu'en mettant le pied dans le saint édifice, je foulerais dès le premier pas ces restes, augustes dont j'attendais de si éloquentes leçons! Le temple était froid et solitaire; l'ensemble irrégulier que présentent deux rangs de voûtes élevées à la gauche de la nef, tandis qu'un seul règne sur la droite, me parut répondre à la simplicité de l'architecture extérieure. La lance de saint Just, placée dans une tribune au haut de la nef, m'apprit que le temple était sous l'invocation de cet antique patron de la cité. Les temps ne sont plus où le peuple de Trieste voyait dans cette lance révérée une force supérieure à celle des remparts et des machines de guerre; mais par un sentiment de pieuse reconnaissance, il l'a conservée pour armes.

Le pavé de l'église se compose presqu'entièrement de pierres tombales. Je trouvai rassemblées dans une même chapelle, ou placées sur une même file le long des voûtes, les tombes de plusieurs générations d'une même famille. Souvent je lus des inscriptions semblables à celles qui

(1) Trieste n'est devenue une place de quelqu'importance que sous l'empereur Charles VI; ce prince la déclara port franc en 1728, et y fit construire l'ancien lazaret et le vieux môle, qui porte le nom de Saint-Charles. Un second môle jeté bien plus avant dans la mer que le premier, a formé sous Marie-Thérèse la nouvelle enceinte du port, et a pris de cette princesse le nom de môle Sainte-Thérèse.

Digitized by Google

m'avaient si profondément frappé dans l'un des plus vastes dépôts de sépultures qu'offre peut-être le monde chrétien, *Saint-Antoine de Padoue : Un tel, méditant sur sa fin, a préparé ce tombeau pour lui-même et pour les siens..... Un tel s'est marqué ce tombeau en telle année*; et plus bas et comme d'une autre main : *Il est mort tant d'années après, en telle année.*

Cependant, le corps penché et les yeux baissés vers le pavé, j'avais interrogé vainement la plupart de ces tombeaux. Bientôt une pensée triste remplit mon ame à l'aspect de plusieurs tombes sans inscriptions. Je craignis que les pieuses princesses n'eussent voulu imposer silence même à la pierre, et par suite de leur amour pour la France, ne laisser aucune trace de leur exil sur une terre éloignée. Combien de fois je cherchai un simple lis, que l'étranger du moins aurait pu sculpter sur leur tombe! Mais, hélas! me disais-je, lorsque Mesdames sont mortes, elles n'étaient plus que de pauvres voyageuses, auxquelles on a accordé un peu de terre. Enfin au pied de la porte latérale par laquelle j'étais entré, au bas d'un petit escalier qui conduit à l'orgue, je trouvai une pierre oblongue; aux angles étaient figurées quatre têtes de mort; deux os en croix étaient sculptés sur chacun des côtés, et au milieu était inscrit un écussson dont les bords étaient dessinés par des filets de marbres jaune et rouge; un aigle noir, la couronne en tête, était placé dans l'écusson sur le bord inférieur; au-dessus de l'écusson était un second aigle semblable au premier. Quoique je ne pusse m'expliquer à quelle couronne appartenaient ces aigles, où je ne retrouvais point les deux têtes de l'aigle impérial d'Autriche, je restais penché sur la tombe, considérant attentivement les moindres détails.

Incapable de supporter plus long-temps une triste incertitude, plein de trouble, désirant et craignant à la fois de voir reconnaître en moi un français, je courus m'adresser aux gardiens de l'église; ils m'apprirent que cette tombe était en effet celle de Mesdames. J'y revins avec une plus vive émotion, et fléchissant le genou, je la fixai long-temps encore. Alors je retrouvai dans ces

Digitized by Google

aigles, dont je n'avais pu d'abord deviner le secret, le symbole d'une autre couronne ravie à l'illustre aïeul de Mesdames (1), au milieu même de la gloire de leur maison, comme si ces femmes augustes, forcées de laisser après elles quelques souvenirs de leur grandeur première, avaient voulu qu'il s'y mêlât encore des idées d'infortune. La mémoire de Stanislas, deux fois obligé de descendre d'un trône si noblement acquis, de la pieuse Marie Leczinska, finissant dans la douleur, après la mort d'un fils que la France entière pleurait avec elle, une vie passée en faisant le bien, répandait, s'il était possible, un nouvel intérêt sur cette tombe, où reposaient, à quatre cents lieues de la sépulture qui les avait long-temps attendues, deux filles de France.

Ce serait peut-être ici le lieu de rappeler, et la fuite douloureuse de Mesdames au travers de la France à demi-rebelle, et l'asyle que leur avait offert un pape vénérable, asyle ensanglanté bientôt par la guerre, et la pompe importune de leur débarquement à Trieste (2), et les bénédictions du pauvre, environnant l'habitation modeste où elles se renfermèrent soudain, et l'amitié enfin, qui plus fidelle que l'espérance même, resta pour elles l'unique et inséparable compagne, la seconde providence du malheur. Qui pourrait en effet oublier Mme de Narbonne (3), et ces mots qu'elle était si digne d'emprunter au vertueux ami du frère de Mesdames : *Ma douleur les a suivies jusqu'ici* (4). Mais comment se

(1) L'aigle de Pologne est *blanc*, pourquoi ceux qui ont été placés sur la tombe de Mesdames, ont-ils été sculptés en *noir?* Je ne saurais l'expliquer; mais il n'en est pas moins vrai que c'est l'aigle de Pologne qu'on a voulu figurer.

(2) Toute la garnison était sur pied. Une garde d'honneur fut placée à l'hôtel de Mesdames, elles demandèrent qu'on l'a retirât aussitôt.

(3) Mme de Narbonne, dame d'honneur de Mesdames, a voulu finir ses jours à Trieste; elle y vivait encore en 1811.

(4) *Huc usque luctus meus.* On sait que ces mots, conformément au vœu exprimé par M. le maréchal de Mouy, ont été gravés sur sa tombe, à la porte du chœur de la cathédrale de Sens, et à quelque pas du monument sous lequel reposent M. le dauphin et Mme la dauphine.

Digitized by Google

livrer à des idées consolantes au milieu de tant et de si tristes souvenirs!

Tout occupé de ce que j'avais vu, je retournai à Trieste par la route pratiquée entre la cathédrale et le château; un sentiment pénible remplit mon cœur, lorsque sur les murs du château même je lus cette inscription : *Le comte Sigismond de Lovacz, gouverneur, a fait ouvrir ce chemin pour les voitures, en* 1805. Ainsi donc, me dis-je, les restes augustes des filles de tant de rois n'ont pu être conduits sur un char jusqu'au lieu de leur sépulture. Heureux mille fois ceux dont les bras soutinrent ce fardeau sacré, du pied de la hauteur jusque sous les voûtes du temple; mais hélas! peut-être ne comptait-on pas un seul français parmi eux? C'est à des étrangers que fut commis, sans partage, ce pieux et honorable office. Ah! du moins elles ont reposé en paix, à l'ombre des autels du dieu de leur père, ces cendres augustes, et n'ont point été profanées par le souffle impur d'une révolution dont les crimes ont troublé la paix même des tombeaux; en sorte que l'on a pu graver sur les sépultures royales ce vers célèbre, que nos aïeux regardaient peut-être plutôt comme le cri d'une ame fortement exaltée, que comme la simple expression d'une vérité susceptible d'être confirmée par l'expérience :

Ergo quidem sua sunt ipsis quoque fata sepulchris.

Ainsi donc les tombeaux ont aussi leurs destins.

P.

BEAUX-ARTS.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

BECERRA (GASPARD.)

Sculpteur, Peintre et Architecte (1).

Ce grand peintre travailla long-temps avec Michel-Ange dans Saint-Pierre. On ne peut parler de ce célèbre

(1) Nous nous empressons de donner à nos lecteurs les articles

Digitized by Google

artiste sans une profonde vénération, puisque c'est à la pureté de son goût et à ses talens immenses que les arts en Espagne doivent leur perfection et l'éclat dont ils ont véritablement brillé. Becerra naquit à Baeza en 1520. Voyant de bonne heure les progrès qu'avait faits en Italie Berruguete, il fut puiser aux mêmes sources : ne pouvant être élève de Raphaël, il l'étudia; mais il le fut de Michel-Ange, qui pendant plusieurs années le fit travailler à Saint-Pierre et à la Vigne du pape Jules II. Entouré de chefs-d'œuvre, et parmi nombre de grands artistes qui les avaient créés, Becerra sut aussi acquérir une réputation immense, car il aida Vasari dans les salles de la chancellerie de Rome, et vit une Nativité de lui, placée en regard d'une autre de Daniel de Volterre, dans l'église de la Trinité del Monte à Rome, que les Italiens signalent ordinairement comme de Volterre; tant Becerra avait acquis la manière de Daniel! Grand anatomiste, notre Becerra fit les dessins pour l'ouvrage que le docteur Jean Valverde publia en 1554, et qui depuis ce temps, sert d'étude aux peintres, aux sculpteurs et aux chirurgiens. — Il fit de plus deux statues anatomiques, dont les plâtres sont entre les mains de tous les professeurs. — Becerra se maria dans Rome le 15 juillet 1556, et revint bientôt en Espagne par Sarragosse, où Morlanez le jeune, sculpteur aussi célèbre qu'opulent, s'empressa de le visiter. Becerra lui présenta quelques-uns de ses dessins et un superbe bas-relief en albâtre, que depuis ce temps on a placé dans une chapelle de Saint-Bernard de la Seu. — Philippe II, qui connaissait le mérite de notre artiste, ne tarda pas à le prendre à son service. S. M. l'employa dans les travaux de l'Alcazar de Madrid et au palais du Pardo. — Il fut nommé sculpteur du roi le 26 novembre 1562, et son peintre le 23 août 1563 à Ségovie. En recevant la cédule qui le nommait, S. M. lui permit de plus de s'absenter, et lui dit : « Par-tout où vous irez, vos honoraires vous seront

---

que nous pouvons obtenir, avant que le *Dictionnaire des peintres espagnols* ne paraisse. Cet ouvrage, destiné à jeter un grand jour sur cette école inconnue, doit paraître très-incessamment.

Digitized by Google

» comptés. » Notre Becerra peignit à fresque le passage de la salle des audiences du palais à Madrid, et l'un des ceintres de la même galerie. De plus, il les orna de stucs et d'arabesques. Il peignit ensuite, avec le Bergamasque, la partie du palais où le roi avait son cabinet, et l'embellit de plusieurs sujets tirés de la fable, en les entrelaçant d'ornemens en or qui descendaient jusques à terre. Ces chefs-d'œuvre de goût, de facilité et d'intelligence, périrent dans l'incendie de 1735 la veille de Noël. — Mais le Pardo conserve la pièce où notre grand homme peignit Méduse, Andromède et Persée. C'est là qu'il est facile d'observer, d'admirer jusqu'à quel point Becerra avait porté la correction, la pureté, l'expression et toutes les autres branches de cet art sublime. — Il sut encore mieux se distinguer comme sculpteur. La mort l'enleva en 1570, trop jeune encore, ainsi que l'observait avec raison son ami Jean de Arfé, en le pleurant avec tous ses collaborateurs. — Dans un placet que Becerra laissa en mourant pour Philippe II, en faveur de sa femme, il eut soin de recommander le mérite de ses disciples Michel Martinez, Balthazar Torneo et Michel de Ribas, sculpteurs, qui l'aidèrent dans les stucs du palais de Madrid et du Pardo. — Il faisait mention, dans la même lettre, de Michel Barroso, de Barthélemy del Rio, de Bernuis, peintre de Tolède, et de Jean Ruis de Castagneda, sculpteur en bois, de Tolède, de François Lopez, peintre de Madrid, et de Jérôme Vasques, peintre de Valladolid, qui tous l'avaient aidé dans les nombreux ouvrages dont il avait été chargé, et qui pour la plupart étaient ses élèves. — Les dessins de Becerra sont très-rares et très-estimés : il les faisait au crayon noir et rouge, il les étudiait et les terminait avec un soin particulier, considérant que le dessin est la base de la peinture. — Il s'occupait tellement de cette partie de l'art, qu'ayant été plusieurs jours à dessiner le Mercure de la fable de Méduse, qui orne l'appartement de S. M. au Pardo, le roi lui dit : « Comment vous n'avez fait que » cela ? » et lui de sourire respectueusement. — Il suivait l'usage des grands maîtres d'Italie, dessinant sur des cartons les sujets aussi grands qu'il devait les peindre ;

Digitized by Google

c'est à l'abandon de cet usage que l'on doit attribuer la décadence du dessin dans les siècles suivans. — Les ouvrages de Becerra sont on ne peut plus nombreux : ils ornent les palais et les couvens de Rome, de Sarragosse, du Pardo, de Zamora, de Huete, de Madrid, de Valladolid, de Grenade, de Rioseco, de Medina del Campo, de Salamanque, de Bribiesca, d'Astorga, etc. On peut voir à Paris, de ce maître, un Christ de la plus grande beauté, et une tête dont la vérité surprend.

F. Q.

LETTRE

DE L'AVOCAT POURETCONTRE.

Monsieur,

Dans le précédent numéro de votre feuille, vous reconnaissez l'exactitude que je mets à vous envoyer mes lettres sur les spectacles; et vous m'accusez en même temps de négligence au sujet de ma dernière, que vous dites n'avoir point reçue. Fidelle observateur de mes devoirs, j'ai dû m'affliger de cette supposition. Vous le savez, l'estime publique est la seule chose à laquelle je tienne obstinément; les autres biens de la terre sont transitoires et fugitifs. Dans le cas dont il s'agit, vous ne risquez rien d'apprendre à vos lecteurs que l'insertion de ma lettre n'a pas eu lieu par l'effet d'une circonstance indépendante de notre commune volonté : tout le monde sera satisfait.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que je suis en correspondance avec les plus savans hommes de l'Europe; c'est ce qui m'a souvent donné les moyens d'étaler dans mes lettres une érudition fraîchement arrivée par le courrier de la poste. Depuis long-temps plusieurs de ces messieurs me font d'aimables propositions, dont le but est de m'attirer dans leurs pays, afin d'établir entre nous une sorte d'institut libre où nous nous livrerions

Digitized by Google

aux charmes de diverses études. Cet idée m'a d'abord séduit; l'espérance de m'abandonner entièrement aux lettres, le désir d'étendre quelques notions vagues que j'ai des sciences abstraites, et enfin le bonheur que je découvrais de loin au sein de cette petite république, tout m'enchantait dans l'exécution de ce dessein. Une seule pensée m'a retenu : l'amour de la patrie; on l'éprouve, on ne le définit point. N'attendez donc pas de phrases à ce sujet. Sachez seulement, Monsieur, que de nouvelles circonstances, des sollicitations plus pressantes, ont amené d'autres réflexions (sans éteindre le feu sacré que je nourris en moi), et qu'en un mot je pars.....

Mon cher Kotzebue, qui est à la tête de cette coalition, vient de me mander son projet de terminer sa course vagabonde; il se fixe définitivement dans la capitale de l'Allemagne. C'est là qu'il va reprendre ses travaux littéraires. Nombre de nos correspondans sont déjà près de lui : ils goûtent ensemble le plaisir de relire les belles scènes de *Misantropie et Repentir;* leur génie s'échauffe... que dis-je? Leurs plumes s'évertuent peut-être; ils écrivent à tour de bras quelques nouveaux chef-d'œuvres auxquels je n'aurai point de part. Ah! je n'y tiens plus, la main me démange, et j'ai bien envie, Monsieur, de vous faire un drame avant de partir.

Ma résolution est donc prise; je vais au milieu de ces bons Allemands, de cette nation que vingt ans de guerre nous a fait estimer davantage, de ce peuple généreux, hospitalier, et qui marche sans crainte à la lumière de son siècle; j'y vais, dis-je, m'instruire de leurs vertueux exemples, de leurs vastes connaissances, et me rendre digne d'augmenter un jour le nombre des hommes à talens dont notre France s'honore à tant de titres.

J'ai négligé pour vous, Monsieur, beaucoup de gens qui s'intéressaient à moi; notamment un nommé *Poquelin* dit *Molière*, dont vous avez sans doute entendu parler. Malgré la froideur de l'accueil qu'il m'a fait souvent, j'ai quelque raison de croire qu'il m'estime un peu. Il y a peut-être de l'amour propre à me supposer en crédit auprès du valet-de-chambre d'un roi; mais

Digitized by Google

celui-ci est d'une bonté si rare, que je hasarde tout à l'abri de mon admiration pour lui. Non seulement je compte qu'il fera la route avec moi, mais j'espère ne plus le quitter. Je vous épargne ici, Monsieur, de tristes réflexions sur l'état de notre Parnasse; sur la mauvaise route dans laquelle je crois apercevoir nos auteurs, et principalement sur les périls dont le sceptre de la critique littéraire me semble environné. Ce n'est pas que je trouve trop débiles les mains inaccoutumées qui le portent; mais je déplore l'usage qu'elles en font: elles s'en servent comme d'un poignard!

Malgré la douleur que j'éprouve au parti que je prends, je tremble d'y trouver des consolations. Je voudrais avoir à regretter de n'être pas témoin d'un heureux changement; du moins je le hâterai de mes vœux. Puissent les gens de lettres sentir bientôt qu'il n'est point de réputation sans estime, point de talens sans probité! Alors les journalistes, pénétrés du respect qu'on doit à leur profession noblement exercée, s'offenseront de s'entendre dire par un confrère ami de leur mérite, mais ennemi de leurs erreurs:

> Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
> *Messieurs*, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

Adieu, auteurs et comédiens toujours aimés; j'oublie vos invectives, vos menées, vos anonymes, vos calomnies; je n'emporte de votre souvenir que ce qui vous fait honneur, et je me refuse au plaisir d'une dernière vengeance en vous lançant, comme un Parthe, des traits dont le choix seul eût pu m'embarrasser.

Je suis, etc.

POURETCONTRE,

Avocat des Comédiens.

Digitized by Google

SPECTACLES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Représentation extraordinaire au bénéfice de Mme Gardel. *Pâris*, *Silvain*, le *Déserteur*.

Quoique les prix fussent doublés, la vaste enceinte de l'Opéra était pleine; et si le public a été un peu fatigué de la longueur de la représentation, Mme Gardel en a été consolée par la recette qui s'est élevée à 25,000 f.; argent et applaudissemens, on lui a tout prodigué. Elle a pu se convaincre doublement que *la meilleure façon de louer est de louer avec les mains*. Quand on songe que Corneille mourut dans la pauvreté, et qu'avec des entrechats on peut gagner 25,000 francs dans une soirée, on serait tenté de conseiller aux poëtes du jour d'abandonner les sentiers stériles du Parnasse, et de courir tous chez un maître de danse. Puisqu'il ne faut aujourd'hui que frapper la terre du pied pour en faire sortir de l'or; tout le monde y trouverait son compte. MM. tels et tels, au lieu de méchans vers, feraient peut-être de jolies pirouettes.

On a commencé par le *Jugement de Pâris*, qui n'avait pas été donné depuis dix ans. Ceux des spectateurs qui ne fréquentent l'Opéra que depuis cette époque, ont cru trouver, dans le premier acte de ce ballet, des imitations de *Flore et Zéphyre;* les anciens habitués du théâtre disent, au contraire, que l'ouvrage de M. Didelot ressemble un peu à celui de M. Gardel. Quoi qu'il en soit, la reprise de *Pâris* a laissé beaucoup à désirer sous le rapport des machines et des accessoires. L'olympe n'est descendu sur la scène qu'avec timidité, il est remonté vers le ciel avec plus de peur encore. Neptune est le dieu qui a éprouvé le plus de difficultés dans sa retraite. Le machiniste l'avait oublié, et le souverain des eaux a été obligé de retourner dans son empire à

Digitized by Google

pied sec, et en se servant de son trident comme d'une canne. Pour accompagner dignement le burlesque départ, on a osé fredonner, sans respect pour la majesté des dieux : Allez vous-en gens de la noce.

De toute la céleste compagnie qui a assisté au mariage de Thétis et de Pélée, Terpsichore seule a bien joué son rôle. Elle a paru entourée d'une cour brillante, où M. *Oscar Byrne* s'était sans doute glissé à son insu. Albert, Antonin, Paul, Ferdinand, Anatole, ont fait merveille comme à l'ordinaire; la légère Fanny Bias, maintenant la meilleure danseuse (Mme Martin-Gosselin est malade), l'élégante Bigottini, ont enlevé tous les suffrages. Parlerai-je de la grâce répandue dans tous les mouvemens de Mme Courtin, des entrechats redoublés de Mme Delisle, dont l'enbompoint tombe et rebondit à faire plaisir, ou des restes encore admirables de la perfection de Mme Gardel? Je n'en finirais pas si je voulais nommer toute cette nichée de nymphes aux pieds légers. Mlle Clotilde faisait *la plus belle;* elle l'était il y a quinze ou vingt ans. Pourquoi Mlle Bigottini n'a-t-elle pas été chargée du rôle de Vénus? Mlle Fanny Bias aurait fort bien pu jouer *OEnone*. La beauté n'est pas si nécessaire dans ce dernier rôle. Quoiqu'en ait dit un journal, Mlle Victoire Saulnier est fort bien placée dans Pallas. Sa haute taille, sa beauté un peu sérieuse, son port de déesse, sont parfaitement assortis avec le casque, la lance et l'égide.

Silvain, ce chef-d'œuvre de Grétry, a été chanté et joué avec un ensemble qu'on pouvait attendre de chanteurs et d'acteurs tels que Dérivis, Fleury; Mmes Branchu et Gavaudan, et Mlle Grassari. Le seul défaut de la voix de cette dernière actrice est d'être quelquefois un peu perçante. On a fini par le *Déserteur*, c'est-à-dire qu'on a gardé l'ennui pour la fin. Dans ce ballet Mme Courtin a été la seule qui nous ait prouvé que la cour de Terpsichore ne datait pas toute entière de cinquante ans. Gardel, Vestris, etc., etc., ont fait tant de plaisir dans leur jeunesse, qu'ils s'imaginent plaire encore; il est malheureux que le public ne partage pas leur illusion.

— Mardi dernier on a donné, avec le joli opéra d'*A-*

Digitized by Google

ristippe, la deuxième représentation de la reprise de *Pâris*. Le jeu des machines a encore été plus mal exécuté; Jupiter a manqué se casser le cou en remontant au ciel : c'est sans doute à cela qu'il faut attribuer la suppression du bain et de la toilette de Vénus. Peut-être aussi Mlle Clotilde a-t-elle réfléchi qu'elle n'était plus d'âge à se montrer en déshabillé.

THÉATRE FRANÇAIS.

Hamlet, la fête d'Henri IV.

La manière dont Talma a joué Hamlet vendredi dernier, est pour la mémoire de Ducis un hommage plus digne de ce grand poëte, que bien des discours où l'on a pu être étonné de voir peindre comme un courtisan un écrivain dont l'ame était si indépendante, et dont les vers respirent les plus beaux sentimens. Talma a su prêter à ces nobles accens, et au sombre génie de Ducis, un talent si vrai, qu'à la dernière représentation plusieurs femmes ont jeté des cris de frayeur, au moment où Hamlet lève le poignard sur sa mère. Ces cris perçans auront sans doute chatouillé les oreilles de l'acteur aussi agréablement que les *bravos* du parterre, souvent prodigués avec un enthousiasme un peu trop retentissant.

Il faut ou que les journaux ne soient pas difficiles, ou qu'ils se trouvent tous amis de M. Rougemont, pour avoir pu louer un ouvrage aussi trivial et aussi mal écrit que *la Fête de Henri IV*. Comment expliquer autrement l'enthousiasme qu'ont excité des vers tels que ceux-ci :

C'est pour l'amant chéri de la belle des belles,
Disaient *en soupirant* nos jeunes jouvencelles,
Qui, *tout en travaillant*, souriaient aux garçons.

Sedaine a fait *chanter*, mais il n'a pas *dit* :

Un troupeau de *jouvencelles*,
Toutes *jeunes*, toutes belles.

On n'aurait eu rien à dire à M. Rougemont s'il avait fait chanter sa pièce sur le théâtre de Brunet, et on pour-

Digitized by Google

rait lui donner un conseil à peu près semblable à celui qu'Hector donne à M. Galonier :

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous là de *nous* faire *des vers?*
Faites-nous des *couplets.*

Veut-on encore un échantillon de l'esprit de la pièce? Un jardinier d'Argenteuil, que M. Rougemont *a mis au rang de nos savans*, fait à Henri IV un mérite de son amour pour le vin; il dit que Néron ne buvait que de l'eau, et que

Père Trajan s'enivrait quelquefois.

C'est, comme on voit, une heureuse imitation de : *Avalez-moi ça, père*, que Michaud, dans *la Partie de chasse*, dit à Henri IV en lui donnant à boire.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Première représentation de *la petite Manie des grandeurs.*

Cette pièce n'a point réussi. On a fait répéter un couplet contre l'institut. Il est chanté par M. Dumoulin, paysan parvenu, à qui Frontin conseille de tenir table ouverte pour être reçu à l'académie. Le couplet finit ainsi :

M. DUMOULIN.

Je n'ai fait ni vers, ni prose,
Je n'ai jamais eu d'esprit.

FRONTIN.

Monsieur, c'est la moindre chose,
Car l'institut fait crédit.

DELCLOS.

INTERIEUR.

Ordonnance du roi, du 8 août, prescrivant, d'après l'art. 69 de la loi du 28 avril, la manière dont tous les fabricans de tissus et objets

Digitized by Google

de nature analogue aux tissus et étoffes prohibés, doivent marquer et tenir registre des objets de leur fabrication, afin que les prudhommes puissent prononcer sur la légitimité des marchandises. Cette ordonnance, très-intéressante pour le commerce, contient 10 articles.

— Par une décision du roi, en date du 21 août, il est défendu aux troupes, lorsqu'elles sont sous les armes, de faire aucune acclamation. Dans un ordre du jour de la garde nationale parisienne, M. le commandant général a fait connaître que cette décision concernait aussi les gardes nationales. Il a de plus défendu que l'on admît à l'avenir des enfans en uniforme dans les rangs.

— La fête de Sa Majesté a été célébrée dans toute la France avec un égal enthousiasme. On doit dire qu'elle était à Paris une fête vraiment publique, car l'infortune a été appelée à la partager. On n'a point fait de ces distributions tumultueuses de vivres, où l'audace, la force ravissaient à la faiblesse et à la misère langoureuse des secours qui leur auraient été véritablement utiles. C'est dans les mairies, sous les yeux des magistrats du peuple, et par les soins des comités de bienfaisance, que les distributions ont eu lieu. Dire par qui elles ont été faites, c'est assurer qu'elles ont été bien faites. Ce qu'il y a eu de mieux dans la méthode adoptée, c'est qu'elle a été d'un bon exemple; les pauvres ont été appelés par-tout à se ressentir de la joie générale. Les bâtimens publics étaient les seuls qu'il y avait eu ordre d'illuminer; cependant le jour de la fête l'illumination était générale.

— Le roi vient de donner au département de l'Isère, qui a beaucoup souffert des inondations, une somme de 50 mille francs.

— M. le lieutenant général vicomte de Bruges, commissaire du roi en Prusse, pour régler le compte des dépenses des prisonniers français, a obtenu de S. M. prussienne une remise sur le montant de ce que la France devait. M. de Bruges a reçu du roi de Prusse une tabatière enrichie de diamans.

— Le 1er de ce mois S. A. R. Monsieur était accompagné, en se rendant chez le roi, de six nouveaux aides-de-camp suisses.

— M. le duc de Richelieu et M. de Fontanes, remplissent pour ce semestre, le premier, les fonctions de directeur de l'académie française; et le second, celles de chancelier. A la séance publique de la Saint-Louis, le directeur étant absent, M. de Fontanes, chancelier, a présidé l'académie; c'est en cette qualité qu'il a eu l'honneur de présenter au roi, étant accompagné de M. de Sèze, nouvel académicien, les discours qu'ils ont prononcés dans cette séance. On se rappellera que cette présentation est l'un des plus honorables droits que Sa Majesté ait rendus à l'académie française; il doit en outre être bien cher aux deux académiciens, puisqu'il leur a procuré le bonheur de recevoir du roi même cet éloge : *Et cantare pares, et respondere parati.* Virgile en composant sa 7e églogue, s'il avait pu s'attendre à l'honneur de cette citation, l'eût trouvé bien

Digitized by Google

au-dessus des milliers de sesterces de son *tu Marcellus eris*. C'est avec le même goût que le monarque juste appréciateur du mérite du discours de M. de Fontanes, a remarqué que cet orateur avait pu développer ce que la modestie de M. de Sèze avait été forcée de taire.

— Sa Majesté a conservé à Mme Millevoye la pension de 1,200 f. qui avait été donnée à son mari. Il est mort d'une maladie de poitrine, à l'âge de 33 ans; il lui laisse deux enfans. Malgré tous les poëtes qui nous restent, et peut-être même à cause de cela, les Muses regretteront long-temps celui-ci mort dans la force de l'âge, et au moment où le talent acquiert de nouvelles forces.

— M. Moreau, frère du général, a été nommé administrateur-général des postes.

— M. la Brousse, administrateur de l'ancienne caisse d'amortissement, a été nommé liquidateur des comptes de la caisse générale et des agens comptables, pour toutes les parties de la comptabilité de cette même caisse, antérieures au 1er juin 1816.

— M. de Talleyrand, qui était venu à Paris avant la fête du roi, est reparti le 2 de ce mois pour sa terre de Valençai.

— M. le comte Serrurier a, le 1er de ce mois, prêté entre les mains du roi, le serment, en qualité de maréchal de France. Le roi lui en a remis le bâton. M. le comte Serrurier étant absent lorsque la même cérémonie a eu lieu pour les autres maréchaux.

— Lord Wellington, dont la santé a été rétablie par l'usage des eaux de Cheltenham, et qui était revenu à Paris pour assister à la fête de S. M., vient d'en repartir pour se rendre à son quartier-général de Cambrai.

— Tous les bâtimens venant des Etats-Unis sont, d'après les ordres du ministre de l'intérieur, soumis dans les ports du département du Pas-de-Calais, à une quarantaine, à cause des maladies qui peuvent être causées par les inondations de la Nouvelle-Orléans. Cette quarantaine doit même être prolongée pour les bâtimens chargés de coton et d'autres marchandises également sujettes à être aisément infectées.

— Les dons pour l'érection de la statue de Henri le Grand continuent d'être faits avec un grand zèle, et les Français s'empressent de réparer l'injure qu'un petit nombre de factieux a fait à toute la France. Le comité continue de rendre compte de l'état des travaux. Il n'y a pas deux ans que M. Lemot a commencé son modèle, et déjà il est terminé. On a rappelé à cette occasion que Bouchardon fut huit ans à finir celui de la statue équestre de Louis XV. M. Lemot en est arrivé au point de commencer à poser les cires. Le métal a reçu les deux fontes préparatoires nécessaires pour rendre l'alliage uniforme; alors devenant également fluide, il pénètre dans les petits conduits, et l'on court moins de risques de voir manquer la fonte. Le métal a été fait dans les proportions de celui qui servait

Digitized by Google

aux fontes des Keller. Il y a lieu d'espérer que vers la fin de l'année prochaine la statue pourra être mise en place. Les traits *du père du peuple* ont été rendus par M. Lemot avec une grande vérité. On vante aussi la pose du cheval et son mouvement.

— Une lettre du ministre de la guerre à M. le comte de Jumilhac, commandant de la 16e division militaire, l'instruit que les lords de l'amirauté ont défendu sous les peines les plus sévères, que les bâtimens qui poursuivent les *smoglers* (contrebandiers) ne débarquassent sur les côtes de France ou n'entrassent dans nos ports pour reconnaître et capturer ces bâtimens. Il leur est même défendu de les attaquer à une lieu des côtes de France.

— Le bateau à vapeur construit à Berci, par M. le marquis de Jouffroi, a été lancé à l'eau le 27 du mois dernier, en présence de S. A. R. Monsieur, qui a bien voulu lui donner son nom. Le clergé de Berci s'était rendu dans le chantier pour bénir le bâtiment. Il a donc été nommé le *Charles-Philippe*. On n'a eu a regretter dans cette journée que la présence de M. le baron Marchant, commissaire ordonnateur, et l'un des intéressés dans cette utile entreprise. Quelques jours avant il avait été noyé en descendant la Seine dans un canot qui a chaviré en heurtant contre une pile du pont Notre-Dame. Il est la seule victime de cet accident. Tous les employés de l'administration portaient un crêpe au bras.

— Malgré la difficulté que l'on a éprouvée par la saison pluvieuse à faire la récolte des foins, leur prix vient de baisser d'un tiers.

— On a publié dans le *Moniteur* du 5 septembre, une instruction qui est d'un grand intérêt pour les cultivateurs; elle est relative aux moyens à prendre pour la conservation des grains, en leur procurant la plus prompte exsiccation possible.

— Le ministre de la guerre, afin d'éviter les réclamations qui auraient pu s'élever par la multiplicité des liquidations de traitemens et pensions, qui doivent être faites dans les bureaux de son ministère, a fait publier un avis dans lequel il a indiqué que toutes les parties réclamantes seraient classées par ordre alphabétique; qu'il serait fait un tirage public de quatre lettres, formant une première série. Ce tirage a été il y a peu de jours fait publiquement à l'Hôtel-de-Ville, en présence de M. le préfet du département de la Seine. La première série a été composée par le sort, des lettres Z, K, G, T.

— M. le comte Missiessi, commandant de la marine à Toulon, a donné avis au commerce qu'il y avait dans la Méditerranée plusieurs pirates dont les bâtimens portent pavillon noir; ils attaquent indifféremment tous ceux qu'ils rencontrent, les pillent et les détruisent. Deux de leurs bâtimens ont déjà été reconnus; l'un a un seul mât, trois canons, et 80 hommes d'équipage; l'autre est un brigantin armé de dix canons et ayant 50 hommes d'équipage. Plusieurs bâtimens du roi sont en croisière pour protéger notre com-

Digitized by Google

merce. M. le comte Missiessi annonce qu'il va incessamment en faire sortir d'autres avec la même mission.

— Le jour où les troupes prussiennes en garnison à Sedan ont célébré la fête de leur roi, elles ont fait remettre aux pauvres de la ville une somme de 1000 fr.

— Le gouvernement français a fait demander, par un avis qu'il a publié, des ecclésiastiques pour desservir l'île de Bourbon, qui depuis long-temps n'a plus le nombre de ministres nécessaire au culte.

— Le 2 de ce mois, il a été fait dans l'église des dames carmelites rue de Vaugirard, un service en expiation des massacres des prêtres en 1792. M. l'abbé Guyon a prononcé un discours dans lequel il a rendu hommage à ces martyrs de la foi. M. l'abbé Loutte, aumonier du Val-de-Grâce, qui dans ces jours d'horreurs échappa au fer des assassins, a donné la bénédiction du saint-sacrement. Une quête abondante a été faite en faveur des filles de la Providence.

— Lorsque M. le marquis de Rivière, notre ambassadeur, fit son entrée à Constantinople, il se rendit en descendant de la corvette à la chapelle royale de Saint-Louis, où l'on chanta le *Te Deum*. M. l'abbé Desmasures, chanoine honoraire de Toulouse, prononça un discours analogue à la cérémonie. Sur les éloges qui furent donnés à ce discours le divan a voulu le connaître, et a ordonné ensuite de le faire traduire en langue turque. La pelisse que notre ambassadeur a reçue du grand-visir le jour de sa première audience, est estimé 4,000 francs. Le grand seigneur passant devant l'hôtel de l'ambassade, s'arrêta pour considérer les armes de France qui avaient été rétablies, et fit donner une gratification aux janissaires qui forment la garde de l'ambassadeur, ce qui, dans les usages du pays est regardé comme une preuve de la faveur qui lui est accordée.

— Il y a quelques semaines que M. le procureur du roi avait rendu plainte en police correctionnelle contre M. l'abbé Vinson, comme auteur d'un ouvrage intitulé : *Le concordat expliqué au roi*. Il y attaquait les aliénations des biens nationaux faites depuis 1791. Il avait été ordonné sur la plainte, que l'instruction serait faite à huit clos, et cela en vertu de l'art. 64 de la charte constitutionnelle. Cette affaire vient d'être jugée : l'ouvrage intitulé : *Le concordat expliqué au roi suivant la doctrine de l'église catholique* a été supprimé, et M. l'abbé Vinson condamné à trois mois de prison, sauf à M. le procureur du roi à s'entendre avec les supérieurs ecclésiastiques. M. Vinson a en outre été condamné à 50 fr. d'amende, deux ans de surveillance de haute police, et à donner 300 fr. de cautionnement.

— Rosset et Lavalette, accusés d'avoir, de complicité avec Didier, cherché à exciter un mouvement séditieux à Lyon au mois de janvier, viennent d'y être condamnés, le 31 d'août, à dix ans de bannissement, dix ans de surveillance de haute police, et 100 mille francs de cautionnement chacun. Lavalette a été dé-

Digitized by Google

gradé de la légion d'honneur. Montain, leur co-accusé, a été condamné à cinq ans de prison, cinq ans de surveillance, et 25 mille francs de cautionnement.

— Le maire de Honhergies près Lille, ayant été maltraité par un soldat russe, M. le procureur du roi s'en est plaint au général en chef de l'état-major. Le soldat a été effectivement reconnu coupable et sévèrement puni, son capitaine fortement réprimandé.

EXTERIEUR.

Le pape se livre sans relâche aux soins de l'administration, ses regards se sont arrêtés sur la foule de mendians qui se trouvaient dans Rome. Il a ordonné que ceux qui n'étaient pas des Etats Romains en sortissent. Le nombre se montait à 5,750, et celui des nationaux à 37,048.

— Sa sainteté vient de rendre, *de motu proprio*, un décret par lequel il a organisé l'administration de ses états, les cours de justice, les rapports civils des membres d'un même état; il y a réparé les désastreuses conceptions du code de Buonaparte, si souvent en opposition avec la saine morale et avec le culte catholique romain.

— Le pape s'était réservé *in petto* la nomination de plusieurs cardinaux; il vient de faire connaître celle de cinq prélats, Mgrs. Simeonini, Quarantotti, Georges Doria, Ercolani, Sanseverino.

Errata du numéro précédent.

Page 222, ligne 24. *Au lieu de:* ouvrage miuce, frivole; *lisez:* même frivole.

Page 223, ligne 30. *Au lieu de:* tous ces gens honnêtes; *lisez:* tous les gens honnêtes.

ANNONCES.

La nouvelle exposition du *Cosmorama* offre l'aspect de la ville, de la rade et des nombreuses fortifications d'Alger, et une partie de la côte des états barbaresques en Afrique. Les différentes vues prises d'après nature, et exécutées avec soin, offrent en ce moment un très-grand intérêt.

M. Gail, lecteur royal, etc., opéré il y a un mois par M. le baron Boyer, d'une tumeur squirrheuse à la partie mammillaire droite, vient d'être rendu à ses tra-

Digitized by Google

vaux. Un des plus importans est son *Atlas pour l'intelligence des auteurs grecs et latins*; 54 cartes. (1) Nous en rendrons bientot compte, en revenant sur ses traductions d'Anacréon, de Théocrite, de Thucydide et de Xénophon, dont M. Gail a publié une traduction complète pour la première fois, et enrichie de variantes, de notes historiques, géographiques, etc.

La Création du monde, ou système d'organisation primitive, suivie de l'interprétation des principaux phénomènes et accidens qui se sont opérés dans la nature depuis l'origine de l'Univers jusqu'à nos jours, etc.; par un Austrasien, avec cette épigraphe:

> Vérité, simplicité, franchise et liberté: telles sont les dispositions qui m'animent, et sur lesquelles reposeront toujours mes dires et mes écrits.

Deuxième édition. Prix : 5 francs. A Givet, chez de Gamache-Barbaise, imprimeur, libraire et relieur; et se vend chez les principaux libraires de Paris, 1816.

Beautés de l'histoire d'Italie, ou Abrégé des annales italiennes, avec le tableau des mœurs, des sciences, des lettres et des arts, depuis l'invasion des Barbares jusqu'à nos jours; ouvrage orné de douze belles gravures, à l'usage de la jeunesse; par M. Giraud, auteur de la Campagne de Paris, etc. Deux vol. in-12 de 500 pag. chacun. Prix : 6 fr., et 8 fr. 25 c. par la poste. Paris, à la librairie d'éducation d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

Guide sanitaire des voyageurs aux Colonies, ou Conseils hygiéniques en faveur des Européens destinés à passer aux îles; suivis d'une liste des médicamens dont on doit munir la pharmacie domestique à établir sur chaque habitation; par M. E. Descourtilz, docteur en médecine de la faculté de Paris, ancien médecin du gouvernement à Saint-Domingue, et fondateur du lycée colonial; médecin de l'hospice civil de Beaumont, et

(1) Cet ouvrage se vend à Paris, chez Ch. Gail, neveu, au collège Royal. Prix: 36 fr. papier ordinaire, et 72 fr. papier vélin.

Digitized by Google

membre de plusieurs sociétés savantes; avec cette épigraphe :

> L'hygiène est puisée dans la nature; c'est la raison et le sens commun qui l'ont fait découvrir. Si les hommes y eussent apporté plus d'attention, s'ils eussent été moins avides de courir après les remèdes secrets, jamais la médecine n'aurait été tournée en ridicule.
>
> BUCAN, *Méd. dom.*

Paris, C. L. F. Panckoucke, rue Serpente, n° 16.

Objet d'intérêt public recommandé à l'attention du gouvernement et de tous les amis de l'agriculture. Examen de l'influence qu'exerce, sur la fructification du froment, l'arbrisseau connu sous le nom *d'Epine vinette, Berberis vulgaris;* par M. Yvart, de l'institut. Chez Mme Huzard, rue de l'Eperon Saint-André-des-Arts, n° 7. Nous en rendrons compte incessamment.

Merveilles et beautés de la nature en France, ou Description de tout ce que la France offre de curieux sous le rapport de l'histoire naturelle, avec sept gravures et une carte; par G. B. Depping. Deux vol. Chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30. Prix : 6 fr., et 8 fr. franc de port.

Journal historique du siége de Sarragosse; par S. Daubedard de Ferussac, chef de bataillon d'état-major. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. et franc de port 3 fr. 75 c. Chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

L'unique moyen de rétablir les mœurs et de maintenir la tranquillité publique, se trouve au cabinet de lecture Vieille rue du Temple, n° 6, près la rue Saint-Antoine.

Ce petit ouvrage, dont nous rendrons compte, est divisé en six séances. On publie la première.

Annales des arts et manufactures, tom. 2, n° 6, décembre 1815. Au bureau des Annales, rue de la Monnaie, n° 11.

Nous rendrons compte de ce numéro incessamment.

DUBRAY, IMPRIMEUR DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc, doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

ODE (INÉDITE),

Après la campagne de Russie 1812.

Pourquoi voyons-nous, ô nature!
Formé de tes savantes mains,
L'homme, superbe créature,
Rempli de penchans inhumains?
En lui donnant un cœur docile,
Tu prouves un but noble, utile,
Une douce félicité;
Mais rendant ton plus bel ouvrage
Injuste, envieux, plein de rage,
Quelle en est la nécessité?

Digitized by Google

Lorsque l'éternelle puissance
Conçut l'homme par un bienfait,
Toi qui lui donna la naissance
Tu pouvais le rendre parfait;
Tu pouvais à sa destinée,
A son existence bornée,
Ajouter le plus grand bonheur.
Mais, victime de tes caprices,
Tu lui fais part de tous les vices,
Source et cause de son malheur.

Universelle, régulière,
En tes innombrables travaux,
Tous ceux qu'embrasse la carrière
Ont devant toi des droits égaux.
L'astre brille au sein de l'espace,
Le moindre insecte y tient sa place
Dans une heureuse liberté.
C'est le bonheur de tous les êtres!
Mais l'homme seul, l'homme a des maîtres
Il naît dans la captivité.

De tous les élémens contraires,
Les hommes, par toi composés,
Livrés à leurs sens arbitraires,
Sont toujours entr'eux opposés.
Aux uns tu donnes la prudence,
La bonté, la douce clémence,
Le respect, la timidité;
Aux autres l'audace insolente,
La férocité turbulente,
Et l'insigne perversité.

Sur ce globe que l'homme foule,
Où sans cesse il se reproduit,
Le jour, la nuit, errant en foule,
Un vil intérêt le conduit.
Le lâche, envieux des richesses,

Digitized by Google

Les recherche par des bassesses
Près du puissant impérieux;
Qui par la guerre et son ravage,
Immole ou tient dans l'esclavage
Ses compagnons laborieux.

Ainsi les maîtres de la terre
Que le pouvoir enfle d'orgueil,
Se menaçant de leur tonnerre
Mettent les nations en deuil.
De leurs armemens formidables
Et de leurs chocs épouvantables
Tous les peuples sont effrayés.
On ne voit que champs de batailles,
Que renversement de murailles,
Et que bataillons foudroyés.

O mère sublime des mondes!
Si grande en tes nobles produits,
Faut-il que de tes mains fécondes
Des monstres soient les tristes fruits?
Comment de ta source sacrée
Put sortir un horrible Atrée,
Un Pisarre aux champs du Pérou?
Est-ce toi, sont-ce tes ouvrages
Que tant de guerres, de ravages,
Que la flamme embrâsant Moscou?

Ah! si le mal est nécessaire,
S'il entre en ton vaste dessein,
Pourquoi de sa triste misère
M'affliger, m'oppresser le sein?
Quand tu rends le juste louable,
Pourquoi l'injuste est-il blâmable,
Et pourquoi nous fait-il horreur?
A l'opérer quand tu t'égares,
Que n'est-il des seuls cœurs barbares
L'aliment et le destructeur!

Digitized by Google

Doué de la raison sensée,
S'il n'eut jamais connu le mal,
Seul être grand par la pensée,
L'homme, de l'ange était l'égal.
Lui seul t'admirant en ses veilles,
A ta grandeur, à tes merveilles,
Rend un hommage solennel.
Lui seul, de tout ce qui respire
Sait reconnaître ton empire
Et s'élever à l'éternel.

Faible atôme, au sein de l'espace
Dont l'abîme étonne ses yeux,
Dans sa noble et savante audace
Il ose mesurer les cieux !
Perçant l'étendue infinie,
Il voit la sublime harmonie
Des mondes, des astres divers;
Il cherche, interroge, devine,
La loi, la sagesse divine
Par qui subsiste l'univers.

Ah! lorsqu'il est par ta puissance
En cette terre sans rivaux,
Et par sa noble intelligence
Le chef-d'œuvre de tes travaux,
Pourquoi, fier d'être ta merveille,
Et quand en lui ton esprit veille,
Le mal entre-t-il en son cœur?
D'où lui vient la fureur des armes?
Et comment trouve-t-il des charmes
A n'être, hélas! qu'un destructeur?

Mais, immuable auteur des choses,
Aux crimes ainsi qu'aux vertus,
A ce qu'il fait tu le disposes :
Je le vois, je n'en doute plus.
Que ce fruit d'un amour sincère

Digitized by Google

Soit produit au sein de sa mère
Pour sa joie ou pour son effroi;
Qu'un insecte à peine paraisse,
Ou qu'un soleil brille sans cesse,
O nature! c'est toujours toi!!!

F.

LA BULLE DE SAVON,

Ode.

Toi qu'Iris décora de ses couleurs riantes,
Globe, qui nais paré des feux du diamant,
Qui parcours l'air, semblable au papillon charmant,
Et semblable aux sphères errantes
Dont est peuplé le firmament;

A ton brillant aspect, la muse qui m'inspire
Semble me convier à chanter tes attraits.
Puissent mes vers offrir tes plus aimables traits!.....
Mais quoi! quand j'accordais ma lyre,
Zéphir souffle, et tu disparais.

J.-P. Brès.

STANCES

Ecrites par Ducis *peu de jours avant sa mort.*

O beata solitudo!
O sola beatitudo!
Saint-Bernard.

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux!
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce au loin pour ma tombe

Digitized by Google

Qu'un vain bruit qui se perd?
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert?

Mon Dieu! ta croix que j'aime,
En mourant à moi-même
Me fait vivre pour toi.
Ta force est ma puissance;
Ta grace, ma défense;
Ta volonté, ma loi.

Déchu de l'innocence,
Mais par la pénitence
Encor cher à tes yeux;
Triomphant par ses armes,
Baptisé par mes larmes,
J'ai reconquis les cieux.

Souffrant octogénaire,
Le jour pour ma paupière
N'est qu'un brouillard confus.
Dans l'ombre de mon être
Je cherche à reconnaître
Ce qu'autrefois je fus.

O mon père! ô mon guide!
Dans cette thébaïde
Toi qui fixa mes pas!
Voici ma dernière heure:
Fais, mon Dieu, que j'y meure
Couvert de ton trépas.

Paul, ton premier ermite,
Dans ton sein qu'il habite
Exhala ses cent ans.
Je suis prêt: frappe, immole,
Et qu'enfin je m'envole
Au séjour des vivans.

Digitized by Google

A MADEMOISELLE C..... F.....,

Qui invitait l'auteur à faire des vers pour demander au ciel du beau temps.

Pour appaiser du ciel le courroux trop sévère,
Si mes faibles écrits avaient quelque pouvoir,
Plus brillant à nos yeux d'éclat et de lumière,
L'astre du jour enfin comblerait notre espoir
En redonnant la vie au monde
Par sa chaleur bienfaisante et féconde.
Mais que pourraient de méchans vers?
Vainement je mettrais mon esprit à l'envers
Pour le fléchir. Ah! que plus efficace
Et plus digne de sa bonté,
Implorant la Divinité,
Votre prière obtiendrait de sa grâce
Le but de nos désirs, de nos plus ardens vœux.
Par vous tous les mortels seraient peut-être heureux.
On sait que la beauté, la vertu, l'innocence,
Qui sur la terre exercent leur puissance,
Ont aussi du pouvoir quelquefois dans les cieux.

ÉNIGME.

J'étais et je serai, voilà quel est mon sort;
Et qui croit me saisir me trouve déjà mort.

CHARADE.

Le prophète, interdit dans ses commandemens
L'usage du premier à tous les musulmans.
Parmi les ornemens dont se pare une belle,
Mon second lui procure une grâce nouvelle.
Ceux à qui l'abondance a fait perdre le goût,
Préfèrent mon entier au succulent ragoût.

HERVIEU.

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis sur mes dix pieds un meuble très-utile
Dont on se sert l'hiver, et sur-tout à la ville.
Par une agile main promenée avec soin,
Pour le voluptueux je deviens un besoin.
Tel que le fils d'Egée entrant au labyrinthe,
Tiens ce fil que je t'offre, et chemine sans crainte.
Tu vas trouver du sexe un des plus doux appas;
Ce qu'un pauvre, en janvier, souffre de n'avoir pas;
Le produit d'un insecte, un titre, une rivière;
De la reine des dieux l'aimable messagère;
Ce qui donne la forme à nos corps, à nos mains;
Un peuple belliqueux soumis par les Romains;
Un oiseau dont la voix nous séduit, nous enchante;
Ce qui couvre ou dessine une taille charmante;
Un auteur estimé, mais moins qu'Anacréon;
Un endroit bien fatal au chasseur Actéon;
L'oiseau qui des Romains sauva le Capitole;
Ce qui plaît à l'amant, sur-tout quand il le vole;
Ce qui couvre chez nous certaine nudité;
De l'idolâtre Egypte une divinité;
La peine qu'on encourt en se conduisant mal,
Et que Rome infligeait pour crime capital;
Le fruit qui d'un jardin vient embellir les treilles;
L'animal dont Midas hérita des oreilles;
Ce que l'homme sensé doit préférer au beau;
La contrée aux déserts, très-souvent manquant d'eau;
Le valet ébahi, dont le rusé Mercure
Prit pour servir Jupin la taille et la figure;
Ce sans quoi nul mortel ne saurait exister,
Et que maint téméraire, enfin, veut exploiter.

T. DE COURCELLES.

Le mot de l'Enigme inséré dans le dernier numéro, est *l'Apostrophe*. Celui du Logogriphe est *Escarpolette*, dans lequel on trouve Carpe, Rets, Peste, Or, Sol (note), Pas, Pot, Sot, Lettre. Le mot de la Charade est *Peuplier*.

Digitized by Google

OEUVRES BADINES ET MORALES, HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES DE JACQUES CAZOTTE,

Première édition complète. Paris, Jean-François Bastien, éditeur, rue Hautefeuille, n° 3. Trois volumes in-8° ornés de gravures et de deux portraits de l'auteur. Prix : 21 fr. brochés en carton.

(I^er^ article.)

Le nom de Cazotte, bien connu des gens de lettres, est cher aux hommes probes, il est précieux aux amis du trône. Une édition complète de ses œuvres est donc un présent fait à la littérature ; on aime à connaître dans toutes ses productions, celui qui eut une grande célébrité. Celle de Cazotte, comme littérateur, ne fut pas pendant sa vie, portée à sa véritable valeur, de trop grands obstacles s'y opposaient, et nous en parlerons dans le cours de notre extrait. Nous pouvons dire au reste d'avance, qu'ils furent la suite de la justesse, de la loyauté, de la vertu de son caractère. Mais les causes de sa mort anticipée, les circonstances horribles qui la précédèrent, une anecdote racontée sur lui par Laharpe, ont de beaucoup augmenté sa réputation ; nous nous proposons donc de le considérer sous le double rapport d'homme appartenant aux lettres et à l'histoire, et nous commencerons par le point de vue historique. Nous le ferons avec une certaine étendue, parce qu'il nous semble que le jugement porté sur lui et sur cette édition, dans plusieurs autres journaux, est incomplet ; qu'il en est même quelques-uns où il a été dicté, non seulement par des préjugés, mais en outre par la passion, ce qui l'a rendu éminemment injuste (1).

Cazotte, retiré à Pierri près d'Epernai, y était aimé et respecté généralement ; fidelle sujet, il vit les com-

(1) Le *Journal de Paris* entr'autres.

Digitized by Google

mencemens de la révolution, et la prétendue *perfectibilité* qu'elle devait amener, d'abord avec déplaisir, puis avec dégoût, et bientôt avec horreur. Depuis beaucoup d'années, il était entièrement livré aux idées religieuses, et quoiqu'il nous paraisse certain qu'il s'égarait sur des points importans, il nous semble également démontré qu'il avait conservé les principes fondamentaux dans toute leur pureté. Il n'était donc point attaché au roi uniquement par une antique habitude de la monarchie, ou par des intérêts privés, mais parce que la fidélité au monarque est un dogme sacré dans l'église romaine; il ne proclamait pas *l'inviolabilité*, il l'a croyait. Cazotte était donc navré de douleur à la vue de toutes les insultes qui furent prodiguées au monarque depuis 1789 jusqu'au 10 août 1792; aussi dans toutes ces occasions déployait-il ce qu'il avait d'énergie, et ce que malheureusement il croyait posséder de lumières surnaturelles, pour s'opposer au torrent dévastateur. On ne doit pas au reste dissimuler, qu'au milieu de toutes les idées mystiques qui l'égaraient, il n'ait donné de bons avis, et qu'il n'ait porté des jugemens sains, sur les personnes et sur les choses; mais il était difficile d'y prendre confiance, lorsqu'ils se trouvaient mêlés parmi des prédictions dont plusieurs avaient déjà été démenties par l'événement. S'il n'eut pas voulu prédire, on eut sans doute pris davantage garde à la conclusion qu'il tire de la nécessité d'un mouvement violent à faire, contre les factieux de la *salle du Manége*, *de la salle des Jacobins*, *et de tous les clubs connus*. Il dit en termes exprès : *Si le roi ne prend pas ce parti, et qu'il soit déchu, il est certain qu'il sera jugé, et qu'il périra comme périt Charles Ier*, pag. 99; *Conseils au roi*, 6 *août* 1792. Le tableau qu'il fait, pag. 30, de l'état de la France, également d'une vérité frappante, est déchirant. On aime encore à lui entendre dire du roi, p. 39: *A Epernai, les excès les plus incroyables n'ont pu lui arracher un témoignage de frayeur, il a donné des preuves uniques de sang froid; il est donc né avec cette bravoure héréditaire chez les Bourbons*. Nous avons avancé que Cazotte ne s'occupait que de son devoir dans

Digitized by Google

tous les services qu'il cherchait à rendre, nous en trouvons l'honorable témoignage dans cette phrase, p. 29 : *Je voudrais qu'on profitât du temps où le roi n'est rien, pour le débarrasser de tout ce qui doit l'incommoder sur le trône : quand il y remontera, il aura bien assez d'entraves domestiques, sans ses inutiles domestiques tels que nous.* Cette phrase caractérise le désintéressement d'un loyal français.

Pourquoi faut-il qu'à côté de tant de preuves d'un jugement sain, et nous en supprimons un plus grand nombre encore, *voyez* pag. 43, 44, etc., nous ayons à parler des rêveries de *l'illuminisme?* Cazotte était né avec une imagination vive et brillante, amie du merveilleux, nous en aurons la preuve lorsque nous nous occuperons de ses productions littéraires. Il venait de publier le *Diable amoureux ;* un disciple de Martinez chef et l'un des fondateurs de la secte des illuminés, se présente chez Cazotte, le croit, d'après cet ouvrage, en commerce réel avec les puissances de l'air, demeure fort étonné en apprenant, que *l'imagination* seule de l'auteur a fait les frais de cet ouvrage; mais dans cette même conversation il l'imprègne de toutes ses erreurs, et le néophite est bientôt l'un des disciples les plus ardents de Martinez. Depuis les premiers gnostiques, qui dans les temps de l'église primitive, n'étaient que de grossiers hérésiarques, jusqu'à M^me^ Guyon, dont la subtile misticité fit errer un instant Fénélon lui-même, la doctrine catholique a eu à se défendre contre ces malheureuses erreurs des imaginations exaltées. Ces écarts sont d'un exemple plus entraînant quand ils se rencontrent dans un homme probe, dont la conduite est pure, les principes sains, et qui pêche seulement par la fausse application de plusieurs vérités, et tel fut Cazotte. Ce n'était ni l'intérêt, ni le désir de briller et de se rendre important, qui lui faisait écrire à *Pouteau* son ami, secrétaire de la liste civile, le 8 mai 1792 : *Les succès de la propagande, comme ses crimes, sont à leurs fins ;* et plus loin : *Ils n'ont pas quarante jours à vivre, et veulent se souiller par de nouvelles inhumanités.* Et pag. 14 : *Tous les impies qui approcheront de lui (du*

Digitized by Google

roi), *seront forcés de courber la tête au lieu de pouvoir lever sur lui leurs bras sacriléges.* Hélas! que n'était-il prophète. *Nos maux extrêmes vont finir dans trente-quatre jours juste*, dit-il, pag. 48; et lui, peu de temps après, il devait périr sur l'échaffaud. J'en ai dit assez pour montrer la vanité de ces illusions, l'abus qu'elles entraînent des choses saintes, et le trouble qu'elles peuvent apporter dans les idées religieuses. Nous nous y sérions moins arrêtés, si nous ne savions pas qu'il est encore des personnes qui propagent l'illuminisme, et s'il ne nous avait pas paru utile de prémunir des imaginations ardentes, mais droites, contre de telles erreurs; car il est plus facile d'amener à la vérité l'incrédulité absolue, que ceux qui se croient éclairés et n'ont qu'une fausse lumière.

Cazotte, dont les écrits furent trouvés dans les bureaux de M. de Laporte, après la fatale journée du 10 août, fut arrêté et conduit avec sa fille Elisabeth dans les prisons de l'Abbaye. Aux massacres du 2 et 3 septembre, les bourreaux-juges l'avaient condamné à mort; sa fille s'élance, le couvre de son corps, s'écrie : *Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir percé le mien.* Puissance de la piété filiale, vous fites tomber le fer des mains des assassins, mais pour bien peu de jours; le 25 septembre, Cazotte, âgé de soixante-quatorze ans, périt sur l'échaffaud, dressé en permanence sur la place du Carrousel. Réal, avant la révolution, avait été obligé de vendre sa charge de procureur au châtelet, ce fut lui qui remplit les fonctions d'accusateur public; il était membre du club des jacobins, et lui devait une victime. Cazotte périt en s'écriant : *Je meurs comme j'ai vécu, fidelle à Dieu et à mon roi.* Cette phrase est digne de Cazotte tel que nous le connaissons, elle est vraie : peut-on en dire autant de celle que l'on trouve un peu plus haut? je ne le pense pas; elle est tout à fait hors des idées habituelles de cet homme, très-respectable malgré ses erreurs, lesquelles au reste ne faisaient tort qu'à lui-même. On lui fait dire, à ceux qui l'entouraient, *qu'il ne regrettait que sa fille; qu'il savait qu'il méritait la mort; que la loi était sévère, mais qu'il la trouvait*

Digitized by Google

juste. Je suis très-porté à admettre les deux premiers membres, mais le dernier, *que la loi*, est visiblement interpolé, il a dû l'être par les rédacteurs du procès-verbal de cet assassinat, il est entièrement opposé aux paroles qu'il prononce en mourant. Il ne pouvait pas nommer *juste* une loi qui le faisait périr pour avoir été fidelle à son roi, quand peu de minutes après il s'honorait de cette même fidélité.

Il n'est pas difficile de se rappeler comment on dressait alors les procès-verbaux. Le mensonge n'était-il pas la pensée naturelle de ceux qui empruntaient les formes dérisoires d'une justice légale, pour commettre les assassinats, que leur sureté ou la vengeance demandaient qu'ils commissent. Il nous paraît aussi très-naturel que Cazotte ait dit *qu'il ne regrettait que sa fille;* elle seule était en péril, ses fils étaient émigrés; elle, on la retenait en prison, elle avait montré un grand courage, une ame héroïque, il devenait très-vraisemblable pour un cœur paternel, qu'on pourrait la trouver redoutable, et qu'elle serait assassinée, comme son père, au nom de la loi. Il nous semble donc que les réclamations élevées sur ce passage peuvent paraître trop vives. Nous n'ignorons pas qu'un bon fils réclamera toujours comme l'héritage le plus précieux, sa part dans le cœur paternel, il en jouissait, et leur correspondance le montre; ce dernier cri de la tendresse d'un père s'explique naturellement par le danger de la position dans laquelle M^lle^ Cazotte se trouvait. Tous les détails de ce funeste événement seront lus avec intérêt dans l'ouvrage même.

Il y a plusieurs années que les journaux s'occupèrent beaucoup de la prédiction attribuée par Laharpe à Cazotte; toutes leurs discussions laissèrent la question indécise. Dans l'époque où nous vivons on n'a pas un certain penchant à croire aux prophètes, mais les événemens annoncés ont tous été réalisés; c'est Laharpe qui rapporte le fait, et l'autorité de cet écrivain est d'un grand poids. Depuis que la nouvelle édition dont nous rendons compte a paru, les journalistes se sont travaillés pour avoir une opinion sur cette *prétendue prophétie*, car ils la nomment ainsi; et M. A, dans le *Journal des*

Digitized by Google

Débats, loin de nous donner une solution satisfaisante, nous jette dans un plus grand embarras. Il incline à penser que Cazotte n'a point fait cette prophétie, et cependant, ajoute-t-il, Laharpe n'est point menteur. Nous espérons, en examinant la question sous un point de vue que nous croyons neuf, obtenir un résultat plus décisif.

Laharpe n'a point menti, Cazotte n'a point fait la prophétie, et très-vraisemblablement le dîner ou l'on dit qu'elle fût faite, n'a pas eu lieu. C'est là ce que je crois prouver par le texte même.

Il convient d'examiner d'abord la disposition d'esprit dans laquelle Laharpe se trouvait lorsqu'il écrivit cette anecdote, c'est lui qui va nous en instruire. Il dit, en parlant de lui-même (pag. 24): *Vous y serez pour un miracle tout ou moins aussi extraordinaire; vous serez alors chrétien.* Laharpe admirant également sa conversion, et la manière dont il avait échappé sain et sauf à la tempête révolutionnaire, cherchait toutes les occasions d'en rendre à Dieu de publiques actions de grâces. Son zèle religieux lui inspirait une horrible aversion pour les principes philosophiques qu'il avait si longtemps professés et défendus : tous ses efforts tendaient alors à les anéantir dans les autres, comme ils l'étaient chez lui.

Convaincu que l'impiété de cette doctrine, qui livre l'homme à toutes ses passions, puisqu'elle le laisse à ses propres forces, était la cause primordiale des crimes qui venaient d'être commis, il a voulu rapprocher dans un court espace les noms des principaux sectaires, et montrer sur eux-mêmes, les désastreux effets qu'elle devait produire. Pour démontrer enfin jusques où elle peut porter ses attentats, il donne le coup de pinceau le plus vigoureux, et retrace les circonstances horribles de la mort des personnes les plus augustes. Tous ceux qu'il met en scène ont péri. Il laisse indécis le lieu où la scène même se passe, et le vague que cette réticence répand, entre dans le dessein de Laharpe. Ses détracteurs ont été obligés de convenir qu'il avait une profonde connaissance de l'esprit humain; il a voulu l'étonner par une

Digitized by Google

espèce de merveilleux, afin de lui faire recevoir plus aisément les dures vérités qu'il avait à dire; en un mot, il n'a fait et n'a voulu faire qu'un apologue: lui seul nous en fournira la preuve. Il savait que Cazotte s'était toujours montré ennemi déclaré de la secte philosophique; témoin ce passage, p. 73: *N'appelez pas vos adversaires démagogues, appelez-les philosophes; c'est la plus grande injure que l'on puisse dire à un homme....* Quelle personne Laharpe pouvait-il donc mettre en scène, et dont le nom fut préférable? Aussi choisit-il Cazotte. Ne croyez pas cependant qu'il veuille laisser l'opinion s'égarer, et même soumettre au doute la réalité de cette prophétie; il a le plus grand soin de l'infirmer dès l'instant où il la récite; il vous dit: *Un seul des convives... avait laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme: c'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés.* Cette phrase me paraît une clef avec laquelle il est facile de pénétrer dans les secrètes intentions de Laharpe. Jamais il n'eut le projet de faire prendre son récit pour celui d'une prophétie, dont toutes les parties avaient été vérifiées par l'événement, ce qui donnerait de justes droits à Cazotte au titre de prophète. Bien loin de là, il commence par lui enlever ceux qu'il aurait à notre confiance, en nous le présentant comme *malheureusement infatué de rêveries*. Laharpe avait trop de jugement pour commettre sans l'appercevoir une inconvenance de cette nature; il l'a au contraire commise à dessein, afin de se faire deviner plus aisément; et si quelque chose m'étonne, c'est d'avoir été le premier à développer cette opinion. En la suivant, on trouve toutes les difficultés éclaircies. Je sens qu'elle peut déplaire aux vétérans du philosophisme; car la défection de Laharpe, son passage dans le camp ennemi, les traits dont il les a accablés, les ont forcés à rougir de leurs propres enseignes, à en changer les couleurs.

R.

(*La suite au numéro prochain.*)

Digitized by Google

LE CONTEMPTEUR.

(IIIe article)

Amour propre. — Orgueil. — Vanité.

Si la réflexion dont l'homme est particulièrement doué, modifie et perfectionne, à quelques égards, ses sentimens, quelquefois aussi elle les déprave; car bien quelle puisse être guidée par la combinaison de certaines idées qui constituent ce qu'on nomme la raison, elle agit le plus souvent sans guide et par une sorte d'instinct, et produit dans l'ame des affections secondaires, que la nature n'y avait point imprimées, et qui sont plus ou moins vicieuses. Tel est *l'orgueil*, espèce de sentiment bien différent de l'amour propre, avec lequel on ne saurait le confondre quoiqu'il semble y avoir quelques rapports. L'amour propre considéré comme *amour de soi*, est un sentiment naturel qui inspire à tout animal, le besoin de sa conservation et de son bien être, autrement il se confond avec la *vanité*. L'orgueil est le désir d'obtenir une prééminence absolue sur ses semblables, et souvent la persuasion intime de jouir de ce privilège sans autre aveu que le sien propre. Il pourrait être excusable s'il était inspiré par la conscience d'une supériorité bien caractérisée des dons de la nature, tels que la force, la beauté, ou des qualités éminentes et incontestables; mais ce n'est point ordinairement à de si beaux titres que l'homme s'en laisse infatuer, et les prétentions frivoles sur lesquelles il l'établit, le rendent d'autant plus méprisable. La richesse est une de celles qui se prononcent à cet égard avec le plus d'assurance. L'espèce d'hommage que rendent aux hommes qui la possèdent ceux qui en sont dépourvus, parce qu'ils espèrent par leurs complaisances en détourner quelques parcelles en leur faveur, est la principale cause de leur infatuation. Y a-t-il pourtant rien dans le monde de plus stupide que cette présomption? Quel mérite personnel acquiert donc un individu de la surabondance de ses

Digitized by Google

propriétés? Ah! sans doute la société dégénérée lui assure un avantage cruel sur ceux qui ne possèdent rien et qu'il rend ses tributaires; mais heureusement il en existe qui ne sont pas entièrement dénués, et qui par la modération de leurs désirs, savent s'affranchir de son odieuse influence. Ceux-là du moins ont le droit de le juger et de le réduire à sa juste valeur, qui est or linéairement une parfaite nullité; car les qualités les plus viles sont presque toujours compagnes de l'orgueil, fondé sur un aussi méprisable principe.

Il serait consolant de pouvoir du moins se persuader que ce vice n'affecte que la classe opulente, car alors il serait borné à un petit nombre d'individus, eu égard à l'immensité de la population; mais, hélas! c'est un venin si subtil, les facultés intellectuelles de l'homme, si vantées, se sont tellement prêtées à son insinuation, que la masse générale en est infectée jusques dans les classes, qui en paraîtraient le moins susceptibles; car au défaut de la richesse, un prestige non moins fantastique, celui de la naissance, sert d'aliment à l'orgueil, et ces deux mobiles, par cela même qu'ils sont imaginaires, se prêtent à toutes les modifications, à toutes les gradations, et comme un tel genre de supériorité ne peut être que relatif, depuis le grand seigneur jusqu'au manant, depuis le financier jusqu'au mendiant, il n'y a pas un individu qui ne trouve quelqu'inférieur à dédaigner. Enfin, les professions les plus viles prétendent encore à des distinctions; la courtisanne déhontée, mais brillante d'attraits et de luxe, n'ose-t-elle pas mépriser celle, dont Plutus n'a pas décoré la turpitude?

L'orgueil considéré sous l'aspect que je viens de présenter, est sans contredit un des vices les plus odieux qui affectent l'espèce humaine. Cependant il se manifeste par fois avec des caractères moins révoltans, alors il devient pure *vanité*. Tel est ce contentement de soi-même qu'inspire à l'homme, la jouissance de quelques avantages qui ne sont pas plus en lui-même, que ceux de la naissance et de la richesse; mais dont au moins le ridicule ne tombe que sur lui seul, sans blesser directement les autres. C'est ainsi qu'on le voit se glorifier de

Digitized by Google

la possession d'une infinité d'objets dont l'opinion fait tout le mérite, et avec lesquels il lui plaît de s'identifier. Ici c'est la magnificence de sa maison, l'élégance de son ameublement; là, ses joyaux, ses équipages, ses chevaux, sa parure, et enfin jusqu'aux talens de son cuisinier, au sujet desquels il reçoit les complimens de ses convives d'aussi bonne foi que s'ils lui étaient personnels. Tout cela, je le répète, n'est que ridicule; mais qu'il est humiliant pour l'être qui se croit le premier dans la nature, parce qu'il a la faculté de raisonner ses sensations, d'obtenir d'aussi pitoyables résultats! Et cependant quel est l'homme, si raisonnable qu'il soit, qui ose se flatter de n'avoir jamais éprouvé cette faiblesse? Moi-même, à qui la vérité dicte ces réflexions, moi-même, et j'en rougis de dépit et de honte, ne me suis-je pas surpris à me pavaner sous un habit riche ou élégant? n'ai-je pas alors marché la tête plus haute? enfin, ne me suis-je pas senti humilié lorsque, dans des momens de revers, j'étais réduit à un costume trop mesquin au gré de mes habitudes? L'homme est donc continuellement en proie à l'orgueil, qui suscite contre lui et très-justement la haine; ou à la vanité, qui lui attire le mépris; et cependant, par une contradiction étrange entre son raisonnement et ses penchans, rien ne le révolte autant dans les autres, que ces défauts. Inutiles efforts de son sens intime qui lui en démontre la turpitude! il semble que ce soit une gangrène invétérée, inoculée à jamais dans la constitution humaine, pour en faire la honte et le tourment.

Convenons néanmoins, à l'honneur de l'espèce (si toutefois il peut-être honorable pour elle qu'il se trouve un petit nombre d'exceptions à l'observation générale), convenons, dis-je, qu'il s'est montré par fois quelques sages, qui ont su se préserver de ce mal contagieux. Et certes, si le mot *vertu* est consacré à désigner les heureux efforts de la raison, pour surmonter les passions même les plus naturelles et les moins nuisibles, il me semblerait bien plus justement appliqué au triomphe de l'entendement humain sur un des vices les plus contraires aux avantages que pourait offrir la société. Quoi qu'il

Digitized by Google

en soit, la vertu opposée à ce vice est celle qu'on nomme *modestie*, et dans son plus haut degré, *humilité*. Elle est, pour les esprits supérieurs et profonds, qu'on appelle *philosophes*, le résultat de leurs méditations sur ce qui constitue la véritable dignité de l'homme, et au moyen desquelles ils ont acquis assez de force, pour réprimer les mouvemens désordonnés de l'imagination et même des sens. Mais comme ces efforts de la morale naturelle ne sont à la portée que d'un petit nombre d'hommes privilégiés, l'intervention d'une doctrine annoncée au nom de la Divinité est venue fort à propos pour la suppléer, et en propager les principes parmi le plus grand nombre, qui est peu capable de réflexions profondes. J'examinerai en son temps les effets de cette influence surnaturelle sur les habitudes et les passions des hommes; mais je ferai observer qu'en ce qui regarde le sujet dont il est question, la religion n'a pas eu des succès plus décisifs que la philosophie, et bien que les préceptes de l'une soient encore plus sévères que ceux de l'autre, elle a plutôt obtenu des démonstrations hypocrites, qu'une abjuration franche et entière de l'orgueil. On le voit même percer à travers les pratiques les plus pieuses et les plus respectables. En un mot, les vrais sages qu'ont produits en ce genre, comme en bien d'autres, la morale naturelle ou la morale religieuse, sont en si petit nombre, qu'il est incertain si l'espèce humaine a droit de s'en glorifier; mais du moins ils doivent être pour elle l'objet d'une éternelle vénération. C'est ce qui ne sera point contesté, car lorsqu'il ne s'agit que de rendre hommage à la vertu, l'homme ne s'y refuse guère, il lui est arraché malgré lui; mais il reconnaît, soit tacitement, soit à haute voix, qu'il lui est impossible de la pratiquer. Un des plus beaux génies de l'antiquité n'a point rougi d'exprimer cette inconséquence, dans des vers devenus célèbres :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor. HOR.

« Je vois ce qui est bien et je l'approuve, et cependant je fais le mal. » Ainsi donc l'intelligence de l'homme

Digitized by Google

est sans effet pour sa perfection morale; n'est-il pas plus à plaindre que s'il en était totalement privé?

Une fausse acception des mots donne souvent de fausses idées des choses; ainsi bien des gens sont tentés de regarder l'orgueil, en certaines circonstances, comme une qualité estimable. Il existe en effet dans l'homme un certain mouvement de l'ame, que lui inspire le sentiment de sa dignité lorsqu'il se décide à une action généreuse; le défaut d'expression propre à désigner ce sentiment, a fait adopter celle de *noble orgueil;* et l'on voit assez, par l'épithète qu'on a été obligé d'y ajouter, que l'*orgueil* proprement dit ne peut jamais être pris en bonne part.

Jalousie. — Envie. — Haine.

La jalousie, qui est le désir d'obtenir sur ses semblables une certaine préférence, n'est pas étrangère à la nature; on en voit quelques étincelles dans les animaux; mais il appartenait à l'homme d'en faire une passion. Non content d'obtenir cette préférence de la part de ceux qu'il affectionne, il veut qu'elle soit exclusive et universelle, sans se mettre en peine de la mériter. Bientôt elle lui rend pénibles tous les avantages dont il voit jouir les autres, et c'est alors qu'elle prend le caractère de l'*envie*. Ce vice empoisonne son existence; tout ce qu'il possède lui devient indifférent, et la prospérité d'autrui fait son malheur, idée si bien exprimée par Destouches:

Et vous emmaigrissez par l'embonpoint d'autrui.

En vain la nature a imprimé dans son ame un penchant de bienveillance pour ses semblables, qui est un de ses plus beaux attributs; l'*envie*, étouffe en lui ce sentiment précieux, premier lien de la société, et le prive de ses plus douces jouissances pour faire place à la *haine* qui en est le fléau, et fait son propre tourment.

Digitized by Google

LE RETOUR DES BOURBONS.

(II^e. et dernier article.)

J'ai, dans mon premier article, donné au *Retour des Bourbons*, poëme en dix chants, les éloges que m'ont semblé mériter la simplicité du plan, puisé dans nos gazettes, et historique comme elles, l'aimable variété du style et des tons, et enfin sa supériorité incontestable sur tous les poëmes épiques passés, présens et probablement futurs. Il me reste à justifier par des citations l'enthousiasme de mes louanges, et à montrer à mes concitoyens, que sans nous en douter, nous sommes contemporains d'un Milton français, qui a certainement de commun avec lui de se trouver chez les bouquinistes, ce que l'envie même ne tentera pas de me nier.

Piquant Geoffroy, que n'existes-tu encore! On t'a vu embarrassé d'enlever à Voltaire la gloire de son épopée; à défaut de rivaux à lui opposer, il vient de s'en produire un, tardif, mais redoutable. Prête-moi quelques instans ta plume attique; que juste comme toi, je soutienne une thèse à laquelle tu as dû ta gloire; gloire que tu n'as pas du moins comme Voltaire, laissé envier à la postérité.

J'ai dit que l'auteur du *Retour des Bourbons* avait fait un poëme en tout supérieur à la *Henriade*. En effet, commençons par comparer les débuts. Qu'est, auprès de l'invocation de Voltaire :

> Descends du haut des cieux, auguste Vérité;
> Répands sur mes écrits ta force et ta clarté;

cette manière d'entrer de plein saut en matière :

> Lorsqu'échappés des plus cruels naufrages,
> Nos rois, enfin rendus à notre amour,
> Loin de nos bords détournent les orages,
> Muse, chantons leur glorieux retour.

Quel heureux commencement que ce *lorsque!* Pauvre

Digitized by Google

Voltaire! ce sont de ces beautés que tu as été incapable de trouver.

Mais c'est dans la description de Paris qu'on voit surtout l'extrême différence des mérites des deux poëtes. Que dit Voltaire ?

Je ne vous peindrai point le tumulte, les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés, etc.

Toutes ces images sont faibles et décolorées auprès de celles que l'on rencontre page 21 de notre chantre :

Armes, caissons, prisonniers, combattans,
Chars encombrés de morts et de mourans,
Environnaient ou traversaient la ville.
. . . . . .
La capitale et tous ses habitans
Offraient alors un caractère unique (est unique).
Plus curieux qu'inquiets (admirez le *qu'inquiets*), les passans
S'interrogeaient; à peine les marchands
S'occupaient-ils de fermer leurs boutiques, etc.

Je ne trouve rien dans Voltaire de comparable à cet autre passage, qui a une grâce toute particulière ; p. 81 :

Je ne sais pas quelle bizarrerie
Avait marqué pour point de ralliment
La violette. Aussi ces bonnes gens
Présentaient-ils sur leur veste salie (1)
Cette couleur, par eux seuls avilie.
Nous *plaignions tous* une modeste fleur
Par la canaille ainsi désenchantée.

(1) Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis,
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

Digitized by Google

Le lis pour eux avait trop de splendeur.
La violette avait eu le malheur
De se trouver bien plus à leur portée.

Je n'ai pas besoin de recommander ce morceau, de pareils vers; le moule est brisé, et je crains fort, si l'auteur continue d'écrire, qu'il ne reste au-dessous de lui-même. C'est mieux que de l'héroïque, c'est de l'ultra-héroïque.

Quelquefois, cependant, il daigne imiter Voltaire; mais de manière à s'approprier les imitations, en sorte qu'on peut lui dire sans crainte:

Vous lui faites, seigneur,
En le volant beaucoup d'honneur.

C'est ainsi que le début du quatrième chant ressemble fort à celui d'un des chants de certain poëme, qui commence ainsi:

O profondeur, ô divine sagesse,
Que tu confonds l'orgueilleuse faiblesse
De tous ces grands si petits à tes yeux.

et que notre Homère rend ainsi:

Dans tes secrets, divine providence,
Faibles humains, pouvons-nous pénétrer, etc.

D'un pareil chef-d'œuvre on voudrait tout transcrire; mais l'admiration n'a que peu de manières de s'exprimer, et les beautés de cette épopée sont infinies. Il est sur-tout de ces apostrophes que nous pouvons bien citer, mais louer, jamais. Telle est celle de la plage ou débarque Buonaparte.

Illustre Canne, etc.

et plus loin encore:

Toi, terre sainte, ô! bien heureuse Canne.

Il est vrai que le poëte met ces apostrophes dans la bouche de l'ennemi: c'est un trait d'esprit assez noir, et dont je ne l'aurais pas cru capable. L'auteur est en fonds pour deverser le ridicule.

O Canne, illustre Canne.

Digitized by Google

C'est peu de sacrifier Voltaire à la réputation de notre auteur, sa gloire veut des victimes non moins illustres. Corneille, dans Othon, a voulu peindre l'ardeur de régner, dont trois ambitieux étaient animés, et il en parle dans ces vers, que jusqu'à la lecture du *Retour des Bourbons*, j'avais trouvés admirables.

On les voyait tous trois empressés sous un maître,
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être;
Et tous trois, à l'envi, s'empressent ardemment
A qui dévorerait ce règne d'un moment.

Voyez comment la même idée est exprimée dans les suivans, que je pense aussi loin de ceux de Corneille, que M. ..... l'est de tous nos grands ennemis.

A ses côtés, bien dignes d'être assis,
Sombres, siégeaient ses frères avilis,
Rêvant encor fortune et diadème.

Je ne parle pas du *teint bléme*, et de mille autres gentillesses dont fourmille d'ailleurs chaque chant; que dis-je, chaque paragraphe, chaque vers, chaque hémistiche de ce chef-d'œuvre. Citons encore.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu enflammait sa présence :
Vous êtes nés français et je suis votre roi;
Voilà nos ennemis, marchez et suivez-moi.
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête,
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.

Voilà comme Voltaire a rendu les sublimes paroles de Henri le Grand, à la bataille d'Ivry. Peut-être aura-t-on cru qu'on ne pouvait placer dans la bouche de son illustre petite-fille rien au-dessus de ces nobles expressions; qu'on se détrompe, le génie triomphe de tous les obstacles. Voici comme le nôtre fait parler Madame, duchesse d'Angoulême, aux soldats mutinés de Bordeaux :

..... Point de sermens, dit-elle,
Dieu m'a parlé, j'obéis à sa voix.

Digitized by Google

Je vous confie une ville fidelle,
Respectez-*la*. *La* fille de vos rois
Commande encore pour la dernière fois.

Mais c'est en vain, dit l'auteur,

Pour déchirer et pour perdre la France,
Il a suffi d'un seul Napoléon.

J'approche de la fin. Mes lecteurs me croiront maintenant, quand je leur dirai que, de long-temps, un poëme ne m'a autant amusé que celui-ci. Puisqu'on va proclamer un Milton français, qu'on me proclame un autre Adisson, car c'est bien moi qui ai découvert le rare génie qui manquait à la France. N'ai-je pas fait servir d'ailleurs Voltaire de piédestal à ma statue : j'ai bien mérité des antiphilosophes qui ont de bonnes raisons pour l'être.

Alexandre ne voulait être peint que par Appelles. Pourquoi d'augustes personnages ne défendraient-ils pas à de méchans poëtes de barbouiller leurs images et leurs actions ?

L'habitant du faubourg Saint-Germain.

ÉLOGE DE MONTESQUIEU,

Discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par l'académie française dans sa séance du 25 août 1816; par M. VILLEMAIN, professeur à la faculté des lettres. A Paris, chez Firmin Didot, imprimeur du roi, etc., rue Jacob, n° 24.

Quelques Aristarques français, non contens de critiquer les malheureux essais de nos auteurs modernes, ont cru y trouver les caractères d'une décadence irrévocable de notre littérature, concluant faute de réflexion, du passé au présent, que l'empire des lettres devait avoir, comme les autres empires, son accroissement, sa perfection et sa chute. Ils n'ont pas tenu compte des obstacles sans nombre, qui ont concouru acciden-

Digitized by Google

valoir ce qu'il y a de plus admirable en effet dans Montesquieu ; c'est ce génie conservateur des institutions de tous les peuples, et l'art d'y démêler à travers les lois les plus bizarres, ce qu'il pouvait y avoir de bon, pour le recommander à leur vénération, plutôt que de leur faire désirer une perfection dangereuse. Il remarque avec raison son adresse à trouver des compensations dans les gouvernemens les moins populaires, sauf le despotisme, avec lequel un esprit raisonnable, et surtout Montesquieu, ne sut jamais composer. C'est avec autant d'éloquence que de vérité, que ce jeune professeur exprime l'intention du magistrat législateur, en disant de lui : « Lorsque la liberté manque à l'insti-» tution politique, il la cherche dans les lois et dans les » coutumes, où elle se réfugie quelquefois, comme un » dieu inconnu ignoré du peuple qu'il protège. »

Les *Considérations sur la décadence de l'empire romain*, offrent une telle multitude de beautés du premier ordre, que l'enthousiasme du panégyriste s'accroît à leur aspect ; le génie de l'auteur semble s'emparer de lui ; souvent il prend sa couleur, son élégance, son énergie, et si je ne voulais éviter même l'apparence de la flatterie, j'oserais dire qu'il s'élève jusqu'à la hauteur de son modèle.

M. Villemain rencontre-t-il sur sa route, dans l'objet de son éloge, quelques parties faibles ou qui ont prêté à la critique ? il les justifie ou les atténue avec finesse, et quelquefois avec succès. Ainsi, obligé de convenir que le style de Montesquieu est quelquefois déparé par des grâces affectées et de subtils raffinemens, il insinue que bien qu'il ait pu être influencé à cet égard par l'esprit de son siècle, ce défaut apparent fut encore de sa part l'effet d'un système, car, dit-il, « les fautes des grands » écrivains sont rarement involontaires. En parcourant » quelques théories sur le goût, esquissées par Montes-» quieu, on y retrouve une préférence marquée pour » cette finesse délicate, pour ces pensées inattendues, » ces contrastes brillans qui éblouissent l'esprit. N'ou-» blions pas une pareille censure pour la gloire même » de Montesquieu ; car du milieu de ces petitesses il

Digitized by Google

» s'est élevé à la hauteur du génie antique. Il semble » que ce grand homme, tant qu'il ne traitait pas des » sujets dignes de sa pensée, se livrait à l'influence de » son siècle; mais lorsqu'il avait rencontré un sujet » égal à ses forces, alors il était libre, il n'apparte- » nait qu'à lui-même, et redevenait simple et naturel, » parce qu'il pouvait montrer toute sa grandeur. »

En rapprochant les deux points de vue différens sous lesquels Bossuet et Montesquieu ont considéré les Romains, M. Villemain en fait cette belle comparaison, qui peut rendre incertain de quel côté est l'avantage: « Il y a sans doute plus de grandeur apparente dans la » rapide esquisse de Bossuet, qui n'a fait des Romains » qu'un épisode de l'histoire du monde. Rome se mon- » tre plus étonnante dans Montesquieu, qui ne voit » qu'elle au milieu de l'univers. Les deux écrivains » expliquent sa grandeur et sa chute; l'un a saisi quel- » ques traits primitifs avec une force qui lui donne la » gloire de l'invention; l'autre, en réunissant tous les » détails, a découvert des causes invisibles jusqu'à lui; » il a rassemblé, comparé, opposé les faits avec cette » sagacité laborieuse, moins admirable qu'une première » vue du génie, mais qui donne des résultats plus cer- » tains et plus justes..... »

Si la grandeur et la chute des Romains ont inspiré de sublimes pensées à leur historien, celles-ci échauffent à leur tour l'imagination de son panégyriste; il semblait ne vouloir que retracer les peintures de l'original, et ce sont de vrais tableaux qui naissent sous sa plume. En voici un exemple:

« Montesquieu a pénétré tout le génie de la répu- » blique romaine. Quelle connaissance des mœurs et » des lois! Les événemens se trouvent expliqués par les » mœurs, et les grands hommes naissent de la consti- » tution de l'état. A l'intérêt d'une grandeur toujours » croissante, il substitue ce triste contraste de la tyran- » nie recueillant tous les fruits de la gloire. Une nou- » velle progression recommence: celle de l'esclavage » précipitant un peuple à sa ruine par tous les degrés » de la bassesse. On assiste avec l'historien à cette lon-

Digitized by Google

» gue expiation de la conquête du monde, et les na-
» tions vaincues paraissent trop vengées. »

Les grands génies sont quelquefois tellement pressés de la surabondance de leurs idées, qu'ils éprouvent le besoin de les concentrer; ils voudraient en renfermer plusieurs dans une seule expression, et s'il était possible, dans un seul mot, craignant d'en atténuer la force par leur extension. Alors ils sont concis ou abstraits, selon le degré de clarté que conserve leur discours. La première de ces qualités est une perfection, la seconde est un défaut, mais qui s'excuse quelquefois, car après tout il ne faut qu'un peu plus de sagacité pour les comprendre, et cela suffit à ceux qui n'écrivent pas pour le vulgaire.

Tel a été souvent Montesquieu, sur-tout dans son *Esprit des lois*, et il n'en a pas paru moins admirable; mais ce n'est pas une raison pour l'imiter. J'ai dit que M. Villemain s'était tellement pénétré de son modèle qu'il a quelquefois pris les teintes les plus séduisantes de son style, et puisque j'ai promis d'être véridique, j'ajouterai qu'il me semble l'avoir un peu trop imité dans ce dernier caractère. Ces exemples, il est vrai, sont rares; peut-être aussi me trompai-je; aussi je lui livre mes remarques sans aucune prétention. Voici une phrase que je crois susceptible de cette application: « Que dire de cette éloquence extraordinaire, inusitée, » qui tient à l'alliance de l'imagination et de la poli-» tique, et prodigue à la fois les pensées profondes et » les saillies de l'enthousiasme; éloquence qui n'est pas » celle de Pascal ni de Bossuet, sublime cependant et » toute animée de ces passions républicaine qui sont » les plus éloquentes de toutes, *parce qu'elles mêlent* » *à la grandeur des sentimens la chaleur d'une fac-*» *tion?* » Il ne me paraît pas facile de démêler comment *la chaleur d'une faction*, qui ne présente jamais une idée favorable, aurait pu imprimer un caractère de sublimité à l'éloquence de Montesquieu. Cette idée plus développée aurait probablement présenté un sens plus satisfaisant.

J'en dirai autant de cette autre pensée: « L'excessive » liberté, par sa nature même, a besoin, pour la servir,

Digitized by Google

» *d'un excessif esclavage.* » Mais revenons à des conceptions plus relevées, et d'une toute autre importance par leur sens profond, non moins que par la beauté de leur expression. « Quoique les lois positives soient quelquefois » inconséquentes et bizarres, elles résultent de rapports » nécessaires. Leur existence est une preuve de leur » utilité relative. Les lois que conserve un peuple sont » les meilleures qu'il puisse avoir, et la pensée de re- » nouveler, sur un seul principe, toutes les législations » de la terre, serait aussi fausse qu'impraticable ; mais » les connaître et les discuter, choisir et recommander » celles qui honorent l'esprit humain, voilà le travail » qui doit occuper un sage, et qui peut épuiser toute la » profondeur du plus vaste génie. Alors la connaissance » des lois, appuyée sur l'histoire et sur sa politique, » s'éloigne également de la science du jurisconsulte et » des rêves de *l'homme de bien.* Les pensées qu'elles » fournit à un digne interprète, entrent insensiblement » dans le trésor des idées humaines, et en modifiant » l'esprit d'un peuple, elles produisent de nouveaux » rapports, qui dans l'avenir, produiront des lois, et » changeront en nécessités morales les espérances et les » projets d'un génie bienfaisant. »

M. Villemain ne pouvait et ne devait pas, dans son plan, chercher à combattre victorieusement une opinion de Montesquieu aussi décisive que celle-ci : *Le climat influe puissamment sur les lois et sur la liberté des peuples.* Il avoue, à la vérité, que « cette hypothèse » est démentie par l'histoire, que le ciel de la Grèce n'a » pas changé, et que l'esclavage rampe sur la terre de » la liberté. » Il en dit autant de Rome : « Il n'y a plus » de Romains en Italie, quoique sous le même ciel ; » mais ce sont les lois et les mœurs qui lui manquent. » « Il en conclut que ces exemples, sans détruire l'opi- » nion de Montesquieu, prouvent seulement la force » des divers principes qu'il a reconnus, et nous attestent » quel concours de faits et d'institutions est nécessaire » pour former et pour maintenir un peuple libre. » Les raisons ne manqueraient peut-être pas pour tirer une conséquence absolument opposée ; mais c'est un système

Digitized by Google

dont on peut soutenir le pour et le contre avec autant de probabilité pour l'un que pour l'autre.

J'abonderais encore moins dans son sens, relativement à l'influence du climat *sur l'esclavage domestique*, au moins en ce qu'il adopte avec Montesquieu pour cause seconde et pourtant absolue, le despotisme de l'orient. Il faudrait admettre préalablement qu'il n'y a jamais eu de despotisme domestique ailleurs que dans l'orient, ce qui est évidemment contraire à la vérité; enfin c'est à mon avis prendre l'effet pour la cause, et si j'admettais cette influence, j'en trouverais un motif bien plus naturel dans l'indolence, que les climats chauds impriment au caractère des habitans, indolence qui leur suggère le besoin de suppléer au défaut de leur activité par celle de leurs esclaves.

Mais je me reproche d'insister sur ces vétilles, qui sont pour la discussion des objets de pure curiosité, tandis que les bornes qui me sont assignées me forcent à négliger une foule de beautés qui feront de ce discours si justement couronné, un vrai monument d'éloquence française dans les annales littéraires.

Ce serait louer imparfaitement son auteur, que de faire remarquer que c'est au printemps de sa vie qu'il déploie un talent aussi consommé, lorsqu'il montre toute la profondeur et l'érudition d'un vieux littérateur, lorsque c'est déjà la troisième couronne qui décore son front. Quelle carrière brillante s'ouvre devant lui! quel espoir aussi pour la république des lettres!

D. L. C. B.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Reprise du *Chevalier à la mode*.

Combattre le mauvais goût, encourager le zèle, mêler aux éloges que mérite le talent des leçons utiles, voilà

Digitized by Google

la tâche qui nous est imposée, et que nous prenons l'engagement de remplir avec fidélité; mais le principal but de nos efforts sera de poursuivre sans relâche l'intrigue et la cabale. Si l'art dramatique est dans un état si déplorable, c'est au trafic des applaudissemens qu'il faut s'en prendre. Les auteurs de nos jours, presque tous riches, mais pauvres d'esprit, trouvent plus commode pour réussir, de dépenser de l'argent que de faire des frais d'imagination; ils ne travaillent pas leurs ouvrages, parce qu'ils sont sûrs qu'on travaillera leurs succès. Les acteurs, de leur côté, comptant sur une admiration qu'ils ont soudoyée, s'embarrassent fort peu de leurs rôles et du public, ou plutôt le public n'est composé que de leurs amis. Et pourquoi en effet se livreraient-ils à une étude fatigante et renonceraient-ils à leurs douces *indispositions?* Pour être applaudis ils n'ont qu'à paraître; pour être applaudis ils n'ont qu'à se retirer; s'ils ne reviennent pas sur la scène, on les rappelle à grands cris quand la toile est baissée; on perpétue leur triomphe jusqu'au-delà des représentations où ils daignent se montrer. On ne peut blâmer les applaudisseurs à gages; ils veulent gagner noblement l'argent qu'ils ont reçu; ils font leur métier avec une probité dont tous les gens salariés, grands et petits, ne se piquent pas toujours. L'entreprise des succès est aujourd'hui une des branches d'industrie les plus florissantes; c'est une profession dont les beaux-arts tirent une grande utilité. Sans la cabale, saurions-nous que Mlle Volnais est une grande actrice? Sans les applaudissemens redoublés dont chacune de ses entrées et de ses sorties est toujours saluée, sa modestie lui aurait-elle jamais inspiré l'idée de ne plus resserrer son talent dans Paris, et d'aller faire fondre en larmes les bons Tourangeaux? Mais quoi, je déclame contre la cabale, et je lui fais un crime d'un de ses plus grands bienfaits! Si elle n'avait d'autres effets que d'éloigner du théâtre les princesses qui nous fatignent de leur médiocrité, il faudrait l'encourager, loin de vouloir l'abolir; mais malheureusement les actrices dont elle nous délivre quelque temps, ne reviennent de la province qu'avec une escorte encore plus nombreuse d'admira-

Digitized by Google

teurs. Déjà on annonce le retour de Mlle Georges, et s'il faut en croire la renommée, elle doit assujetir les Parisiens aux mêmes formalités que les Lyonnais; désormais on ne pourra entrer au Théâtre Français qu'en *présentant ses billets aux agens de Mlle Georges;* (1) il faudra l'applaudir sous peine d'encourir la disgrâce *des agens de Mlle Georges.* On sait qu'ils ne sont pas endurans, et quelles tempêtes on attire sur sa tête quand on leur résiste.

Si par hasard quelque personne honnête,
D'un sens plus droit et d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé sa tête,
Leur fait l'affront de *siffler* à leurs yeux,
Tout aussitôt la bruyante cohue,
D'étonnement et de colère émue,
Tonne à grands cris contre l'audacieux.

Au moindre signe d'improbation, vingt robustes enthousiastes,

Aux épaules puissantes,
A la voix de Stentor, aux mains retentissantes,

crient: A bas! A la porte! et l'honnête homme qui avait donné quarante-quatre sous pour venir applaudir Racine, et qui avait cru devoir s'armer d'un sifflet vengeur en le voyant défigurer, est mis à la porte comme perturbateur de l'ordre public.

Il serait bien temps de faire cesser de pareils abus; mais l'on ne peut y parvenir qu'en leur faisant une guerre à outrance. Il faudrait que tous les journaux livrassent chaque jour de nouvelles attaques à ce commerce avilissant, où l'enthousiasme se vend au plus offrant; à moins, ce que je n'ose croire, qu'on ne trouve moyen d'obtenir les éloges des journalistes comme les bravos des claqueurs à gages. Il faudrait déjouer ces indignes manœuvres de la médiocrité, et quelquefois même du talent, en les révélant au public; peut-être

(1) Voyez le *Journal de Paris*, numéros de la semaine dernière.

Digitized by Google

que toutes ces turpitudes dévoilées feraient rougir ceux qui osent y avoir recours. Pour nous, toutes les fois que nous pourrons découvrir quelques-uns de ces honteux marchés, conclus par les auteurs et les acteurs avec tout ce qu'il y a de plus vil et de plus bas dans la lie du peuple, nous les signalerons sans aucun ménagement. Que tous les amis de l'art dramatique unissent leurs efforts aux nôtres; qu'ils apprennent aux acteurs qu'il ne leur suffira plus pour être applaudis, de jeter une bourse au milieu du parterre. Liguons-nous tous contre ce fléau de la scène française; que les plus habiles rappellent aux auteurs les austères leçons d'Horace et de Boileau, et leur retracent les beautés de nos grands maîtres. Pour moi, qui n'ose me croire seul appelé à une aussi noble destination, je saurai du moins faire entendre quelques avis salutaires; je pourrai, par exemple, donner des leçons de grammaire et de prosodie aux comédiens, et même à plus d'un auteur. S'il arrive encore à Mlle Bourgoin de dire dans le *Misanthrope*, comme je le lui ai entendu dire une fois :

La malpropre sur *elle* de peu d'attraits chargée,

ma férule tombera sans pitié sur ses jolis doigts; si Fleury s'obstine à changer les vers du *Tartuffe* en répétant sans cesse :

Le plus grand scélérat *qu'ait* jamais été,

je le prierai de vouloir bien, en se corrigeant,

..... Faire amende honorable au parterre,
D'avoir fait à son vers estropier Molière.

Si Talma, enfin, comme à la dernière représentation de *Cinna*, s'oublie une seconde fois au point de réciter ainsi les vers suivans :

..... je crois l'entendre encor me dire :
Cinna par *tes* conseils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour *vous* en faire part.

Je l'en avertirai avec tous les égards que l'on doit à son talent, et au respect qu'il montre ordinairement pour

Digitized by Google

nos grands poëtes; après Mlle Mars, c'est Talma qui observe le plus scrupuleusement la mesure des vers qu'il débite. C'est par cette sévérité, que l'on rendra au théâtre l'éclat dont il brillait dans les temps où l'on sifflait Molé, *quand la langue lui tournait*, et où Mlle Clairon allait apprendre au fort l'Evêque qu'on pouvait punir ses caprices, *si l'on ne pouvait rien sur son honneur*.

La dernière reprise *du Chevalier à la mode* a eu lieu au mois d'avril 1806. Depuis la retraite de Mlle Contat, aucune actrice n'avait pu, ou n'avait voulu se charger du rôle de Mme Patin. C'est ce qui avait fait négliger ce chef-d'œuvre de Dancourt, dont les pièces ne paraissent pas jouir d'une plus grande faveur auprès des acteurs qu'auprès du public. J'ai entendu siffler *les Bourgeoises de qualité*; cela ne m'a pas étonné, car *Georges Dandin* a eu le même sort, et rien ne peut donner une idée plus juste du mérite de Dancourt, que de voir le parterre le confondre dans ses dégoûts avec Molière. Dancourt est un de nos meilleurs auteurs comiques. L'on retrouve dans ses ouvrages ce bon sens, cette vérité, ce naturel qui sont réunis à un si haut point dans Molière. Dancourt n'a peint que la petite société; il n'a fronde que des ridicules, et ceux de la classe bourgeoise sont les plus saillans; un bourgeois est sans déguisemens; il se présente comme il est; l'on n'a presque qu'à le copier; il se produit avec tant de bonhomie, qu'il y a conscience, en quelque sorte, à s'en moquer. Molière nous offre le tableau du grand monde, comme celui du monde bourgeois; il ose rendre le vice même justiciable du tribunal de Thalie. Dans les gens de cour tout est art et dissimulation; c'est là sur-tout que le vice revêt tant de formes différentes pour en imposer mieux; c'est Protée cherchant par mille métamorphoses à se dérober à nos regards. Pour rendre vains tous ses déguisemens, il faut l'épier, l'observer continuellement dans ce passage rapide d'une forme à une autre; il faut une main ferme et hardie pour faire tomber tous les masques dont il se couvre. Mais ce n'est point assez de lui enlever les fausses couleurs dont il se pare, il faut lui en donner d'autres,

Digitized by Google

qui sans affaiblir la ressemblance, ne le montrent cependant pas dans sa hideuse nudité. *Ce monstre odieux* (1) doit, non seulement paraître supportable, mais encore comique.

Tous ces prodiges, l'auteur du *Misanthrope* et de *Tartuffe* les a opérés. Dancourt, moins profond que Molière, mais presque aussi vrai que lui dans les petits portraits qu'il a tracés, n'a point donné à ses pièces un aussi grand but moral; sa verve, légère et satyrique, s'est contentée de nous égayer aux dépens des gens de robe et de finances, et des campagnards. Le *Chevalier à la mode* est bien un homme de cour, mais nous ne le voyons que dans ses rapports avec Mme Patin; il ne vient sur la scène que pour parler avec des bourgeoises et pour en rire. Le *Chevalier à la mode* fut donné après l'*Homme à bonnes fortunes*, de Baron. La scène dans laquelle Mme Patin, la baronne et Lucile reconnaissent que le chevalier leur a envoyé à toutes trois les mêmes vers, et où la baronne voit entre les mains de Mme Patin les tablettes qu'elle a données au chevalier, est évidemment imitée de l'*Homme à bonnes fortunes*; dans cette dernière pièce, Cidalise et Araminte retrouvent entre les mains l'une de l'autre, l'agraffe et la montre dont elles avaient fait présent à Moncade. Mais ce n'est pas là l'imitation la plus importante; les prétentions de Mme Patin qui voudrait être femme de qualité à quelque prix que ce fût, sont les mêmes que celles du *Bourgeois gentilhomme*. Quand Lisette lui dit qu'il vaut mieux avoir de l'argent sans qualité, que de la qualité sans argent, parce qu'avec l'un on peut avoir l'autre *qui ne donne pas toujours du bien*, elle répond : « Il n'importe, » c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un » grand nom. » Quand Lisette ajoute que certaines grandes dames ont vu, en rentrant chez elles, saisir leur carosse et leurs chevaux par les sergens : « Plût au ciel, » s'écrie Mme Patin, que cela me fut arrivé et que je

(1) Il n'est point de serpent ni de *monstre odieux*,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Digitized by Google

» fusse marquise. » *Elle a reçu une avanie* d'une dame de la cour, qui a fait reculer son carosse de plus de vingt pas; elle est furieuse : M. Serrefort, son beau-frère, craint que l'affaire n'éclate à la cour, et *qu'il ne puisse se parer de quelque grosse taxe.* Il l'engage à se soumettre aux articles d'accommodement dressés par lui. Entre autres conditions, il faudra qu'elle se rende au logis de la marquise avec laquelle elle a eu ce démêlé, « modestement vêtue; en robe, cependant, mais avec » une queue plus courte que celle qu'elle porte d'ordi- » naire. » Elle répond : « Oh ! pour l'article de la queue » je suis déjà sa très-humble servante, et je ne rogne- » rais pas deux doigts de ma queue pour toutes les » marquises du monde. » Une pareille folle qui ne veut pas rogner deux doigts de sa queue, consentirait bien, comme M. Jourdain, à perdre deux doigts de la main pour être femme de qualité. Lorsqu'elle parle de prendre un écuyer, *pour agir d'écuyer à écuyer, avec la marquise*, elle dit à M. Serrefort, qui lui demande si elle est femme à écuyer : Pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des pages; comme M. Jourdain dit à sa femme : Ma fille sera marquise en dépit de tout le monde, et si vous me mettez en colère je la ferai duchesse. Enfin Mme Patin prétend que M. Serrefort est *frère de feu son mari, soit; mais que son mari* étant mort, M. Serrefort ne lui est plus rien; et M. Jourdain dit à sa femme, qui lui demande *s'ils descendent tous deux que de bonne bourgeoisie : Voilà pas le coup de langue.*

De tous les acteurs qui jouaient en 1806, Fleury et Mlle Thénard sont les seuls qui aient conservé leurs rôles. Fleury est encore charmant dans ce rôle malgré son âge. On a beaucoup ri quand il a chanté à Mme Patin, et à elle seule, l'air qu'il dit avoir fait pour le madrigal envoyé à trois belles, et quand il a ajouté : Vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au chromatique dont cet air est tout rempli; mais on a encore plus applaudi quand Mme Patin lui a dit, dans une autre scène : « *Qu'il dit les choses de bonne grâce!* » Mme Thénard a été fort plaisante dans la vieille baronne;

Digitized by Google

mais elle a trop chargé la scène où elle fait apporter deux épées pour se battre avec Mme Patin. Cette aventure arriva, dit-on, du temps de Dancourt. Mlle Leverd est la première actrice qui ait osé succéder à Mlle Contat dans ce rôle. Elle a fort bien joué la scène où le chevalier lui chante un air, et les deux où elle souffre cruellement des conseils bourgeois de M. Serrefort, *le frère de feu son mari*. Mais il lui fallait la présence de son beau-frère, pour lui rappeler qu'elle était la veuve d'un financier épais. Dans les autres scènes, elle a parlé trop souvent comme une femme du grand monde. Il est vrai qu'on peut le lui pardonner; elle est habituée à jouer Célimène, Céliante, Julie; mais ce qu'on ne peut lui passer, c'est de compter assez peu sur son talent pour placer au milieu du parterre les partisans les plus vigoureux et les plus dévoués. Mlle Bourgoin, dans le petit rôle de Lucile, n'a pas laissé échapper l'occasion d'estropier la prose de Dancourt, elle a dit : « *Il faudrait* » que ma tante se *dépêche*. » Quand à Thénard et à Mlle Demerson, ils me sauront gré de ne point parler d'eux.

Dimanche on a donné *le Mariage de Figaro* pour les débuts de Mlle Saint-Fal dans Suzanne. Cette actrice grasseyait beaucoup il y a dix mois; elle a fait disparaître ce défaut presqu'entièrement; elle devrait bien aussi nous délivrer des gagistes nombreux qui l'applaudissent avec tant de fureur. J'ai remarqué à cette représentation de *la folle Journée*, que les gens difficiles et les dames sévères qui trouvent si révoltantes certaines expressions de Molière et de Dancourt, s'accommodent fort bien du jargon obscène et des scènes licencieuses de Beaumarchais. Lundi Mlle Clairet a continué ses débuts dans Lisette des *Folies amoureuses*. C'est une jolie petite soubrette; elle n'est pas embarrassée sur les planches; mais elle est froide et minaudière, parle beaucoup trop vîte, et ne sait pas gouverner sa voix, dont le timbre est assez agréable. Enfin, je crois que Mlle Emilie Clairet ne vaudra guère mieux que Mlle Emilie Contat.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Mlle Regnault vient de partir, et pour nous en con-

Digitized by Google

soler Mme Boulanger revient ; elle a joué pour sa rentrée le rôle de la princesse de Navarre dans *Jean de Paris*, rôle créé par Mlle Regnault, et celui de la soubrette dans *Félicie*. Elle pouvait certainement mieux choisir pour faire briller son talent, et nous donner en même-temps une autre pièce que *Félicie*, qui pour nous faire expier le plaisir de voir Mme Boulanger, nous a offert l'afféterie sentimentale de M. Dupaty, et les gentillesses grimacières de Mlle Palar. Le début de M. Vizentini dans l'emploi de Lesage, est un de ces secrets qu'il faut reveler aux gens qui veulent tout savoir ; c'est comme l'apparition que Mlle Dumont a faite incognito au Vaudeville dans le rôle de *Fanchon* : elle chante comme Mlle Minette et joue comme Mlle Betzi.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Première représentation de *la Magnétismomanie*, de M. Vernet, frère de l'acteur.

Les auteurs de ce théâtre sont bien heureux ; ils n'ont qu'à dire des bêtises et à les mettre dans la bouche de Potier, ils sont applaudis, grâce à cet illustre soutien du calembourg. Cet acteur est si imperturbable qu'il ne rit même pas des absurdités qu'on lui fait débiter.

E.

INTERIEUR.

Nous retrouvons enfin notre monarchie, et les monumens qui lui ont appartenus. La statue équestre de Louis XIV vient d'être refaite dans le fronton de l'hôtel des Invalides. Le prince y est représenté à l'âge de trente-six ans, et c'est celui, où livré à toutes les illusions de la gloire, il savait penser que ses triomphes avaient coûté des pleurs, il cherchait à les tarir. Il soignait ses blessés et ne *les empoisonnait pas*. Il n'interrogeait pas les médecins de ses armées sur le jour prochain où ils devaient par leur mort, expier le malheur d'avoir servi à ses triomphes ; il s'occupait de rendre leur vie commode, leur vieillesse moins souffrante, leurs plaies moins douloureuses ; et si l'histoire, trop sévère peut-être, lui demande compte de quelques-unes des guerres qu'il fit, du moins l'humanité n'a point de reproches à lui adresser. L'inscription replacée au bas du piédestal rappelle l'époque de la fondation de l'hôtel. *Ludovicus*

Digitized by Google

magnus militibus, regali munificentiâ in perpetuum providens, has sedes posuit, anno domini M DC LXXV.

— Un porc a mangé, à Mavei-sur-Vaise, dans le département de la Meuse, un enfant d'un an. Il l'a enlevé de son berceau, et la mère, qui avait laissé la porte ouverte étant rentrée, a trouvé que l'animal avait dévoré la tête et les bras de l'enfant. Ces malheurs étaient jadis plus fréquens, et vraisemblablement par une plus grande négligence, car dans la jurisprudence criminelle de ces siècles, le cochon était pendu par l'exécuteur public, en vertu d'une sentence rendue par le juge criminel, et l'animal était brûlé; nous avons lu dans les anciens comptes des domaines les pièces justificatives de ces désastreux procès.

— Une grande question de droit a été décidée à la cour de cassation; elle était de savoir si l'état civil d'un individu est divisible, c'est-à-dire, si chez une puissance une personne peut-être reconnue pouvoir jouir de certains droits civils, et en être privé chez une autre puissance. Il s'agissait d'une femme, qui reconnue par des jugemens prononcés en Russie comme légalement divorcée et ensuite remariée, pouvait jouir légalement de ce second état en France. La cour de Rouen avait prononcé que non : sur le pourvoi en cassation, et d'après la déclaration de 1629 qui ne reconnaît point les jugemens prononcés en pays étranger, la cour a rejeté le pourvoi.

— Le nommé Coussean, impliqué dans l'affaire de Grenoble avec Didier, a été arrêté dans la commune d'Allemont, département de l'Isère.

— Le général Delaborde, qui avait été mis en jugement, a fait plaider un moyen préjudiciel qui a été accueilli par le conseil de guerre. L'ordonnance du roi porte : que le général Laborde sera poursuivi. L'accusé a soutenu qu'il n'y avait pas identité, que son nom étant Delaborde, ne formant qu'un seul et même mot, l'ordonnance du roi ne lui était pas applicable. Le conseil en ayant délibéré a admis ce moyen, et il n'a pas été procédé à la lecture de l'acte d'accusation.

— Le général de Veaux, et ses co-accusés Hernoux, Lejeas et Boyer, ont été acquittés à Dijon, sur la déclaration du juri.

— Le lieutenant-général Morand, contumax, a été condamné à mort par le 1er conseil de guerre de la 12e division militaire, séant à la Rochelle, pour avoir, le 3 avril 1815, fait une proclamation tendant à allumer la guerre civile.

— Une ordonnance du roi, du 4 de ce mois, donne à l'école polytechnique la nouvelle organisation qui avait été annoncée dans l'ordonnance du mois d'avril dernier. Les plus heureux changemens ont été faits dans le plan des études. L'un est que les candidats seront interrogés pour le latin sur un auteur de la force de la réthorique; précédemment c'était sur le *de officiis* de Cicéron, que l'on explique ordinairement en troisième, et comme les candidats savaient sur

Digitized by Google

quoi ils auraient à répondre, ils tâchaient d'apprendre le *de officiis*, et non pas la langue latine. Le second est d'une haute importance, et doit influer sur les habitudes morales des élèves; cette école n'aura rien de militaire.

— Un bruit qui paraît très-authentique se répand que l'expédition de lord Exmouth a eu le plus heureux succès. La marine d'Alger est détruite, tous les esclaves européens seront rendus, et les Algériens renoncent à leurs pirateries.

EXTERIEUR.

Il vient d'être conclu, entre S. S. et le roi de Naples, une convention d'après laquelle l'extradition des coupables aura lieu entre les deux états : on regarde cette mesure comme très-salutaire pour la sure é des deux puissances. Les états pontificaux viennent d'être aussi divisés en douze provinces, et dix-neuf départemens.

— M. Wiscar vient d'exposer ici un tableau des plus grandes dimensions que l'on ait vues. Il a 20 pieds de haut et 30 pieds de large; il représente la Résurrection du fils de la veuve de Naïm. Il a eu à Rome le plus grand succès. On le presse vivement de le porter en Angleterre, afin d'en faire une exposition, en anglais (*exhibition.*) La saison est généralement dérangée entre le 40e degré de latitude et le 66e, car Saint-Pétersbourg qui est près du 60e degré était brûlée par une chaleur constante et forte, tandis que nous étions, et que nous sommes encore tourmentés par un cataclisme continuel. Le 16 juillet, à Naples, on n'avait pas encore pu prendre les bains d'eau de mer. Le 7 août, à quatre heures après midi, une secousse de tremblement de terre s'est fait sentir; peu de momens après une erruption du Vésuve a eu lieu. Deux torrens de lave ont coulé sur les flancs de la montagne, mais sans causer de dégâts; le soir même ils étaient arrêtés. Des lettres écrites de cette ville le 6, ainsi que les journaux anglais, semblaient menacer cette ville par un autre fléau, celui de la guerre. L'escadre américaine composée du *Washington*, vaisseau de 74; de *la Java*, frégate de 50 canons; la *Constellation*, de 38; et de la corvette l'*Etié*, s'étaient présentés dans la rade. M. Pinknei, qui se rend à Constantinople, était chargé de réclamer les propriétés américaines confisquées par Murat, elles sont estimées à 4 millions de piastres. Le roi Ferdinand se préparait à la résistance, il a pris 13,000 Autrichiens a sa solde, et un brick de guerre anglais était envoyé à lord Exmouth, que l'on supposait à Gibraltar, pour réclamer son secours. Les journaux anglais paraissaient cependant croire que les craintes étaient mal fondées, M. Pinknei ne devant, selon eux, être chargé que de négociations amicales, et dans ce moment il a présenté ses lettres de créance au roi, et les affaires sont mises en négociation.

— Les jésuites ont perdu toute faveur à la cour de Naples, le pape avait fait remettre au roi une nouvelle note en leur faveur, mais la cour d'Autriche a insisté avec la plus grande force auprès de son allié pour qu'il persistât à les rejeter, ce qu'il a fait. Un de nos journaux a présenté un tableau de toutes les puissances par lesquelles

Digitized by Google

cet ordre est repoussé, et c'est presque par toutes celles de l'Europe.

— La fureur avec laquelle les pirates ravagent les côtes d'Italie est à son comble. Ils viennent de faire une descente dans le golfe de Menfredonia, dans la Capitanate, province napolitaine; ils ont, sur un espace de cinq mille, brûlé toutes les barques de pêcheurs, et enlevé 133 personnes.

— Toutes les associations secrètes, quel que soit leur nom, viennent d'être sévèrement défendues dans le royaume de Naples. On peut se rappeler qu'il y a déjà quelques années celle des Francs-Maçons fut rigoureusement poursuivie.

— Les nouvelles capitulations avec la Suisse ont été ratifiées par S. M. T. C., et l'échange de la ratification a été reçue officiellement par la diète générale.

— S'il est un pays où l'adoption d'un système uniforme de poids et mesures puisse faire sentir ses avantages, il est vraisemblable que ce sera en Suisse; on y trouve 11 mesures différentes du pied, 60 de l'aune, 87 pour les grains, 81 pour les liquides, et 50 de poids.

— Le général Kosciuscho, qui en 1794 combattit avec tant de valeur pour la défense de la Pologne, a envoyé, de Soleure, 1000 fr., pour contribuer à l'érection de l'arc de triomphe que sa patrie élève en l'honneur de l'empereur Alexandre.

— Les eaux du Rhin s'élevaient le mois dernier, à Arnheim, à 14 pieds 6 pouces. Elles étaient montées de 22 pouces en quatre jours. Les députés des sept états sur le Rhin, s'occupent d'organiser la navigation de ce fleuve, en formant la commission centrale qui doit exister d'après la décision prise par le congrès de Vienne. Le conseiller Nau, bavarrois, est nommé président de la commission, et M. Pietsch secrétaire.

— On a publié à Francfort le montant de la population des seize pays que les alliés ont repris sur Buonaparte, elle se monte à 31,691,297 individus.

— Michel Krauss vient de mourir en Hongrie à l'âge de 125 ans, il s'était marié trois fois. Il eut vingt-deux enfans de son premier mariage, neuf du second; il avait 114 ans lorsqu'il contracta son troisième mariage.

— Le général Ameil, arrêté il y a quelque temps à Lunebourg, est enfermé dans une tour de l'ancien couvent de Saint-Gothard. On lui a laissé le choix entre une prison perpétuelle, ou l'extradition en France.

— On vient de brûler, en présence des commissaires des hautes puissances alliées, pour 50 millions de florins des obligations qu'elles avaient créées en 1813, et qu'elles ont acquittées.

— Le roi de Wurtemberg continue de manifester son opposition à l'établissement d'une caisse particulière qui serait propre aux états, et ne serait soumise à aucune inspection et à aucun compte. Les états

Digitized by Google

réclament cet établissement comme un ancien privilège; le roi s'y refuse, parce que c'est mettre au milieu de l'état une puissance indépendante qui peut devenir nuisible à tous. Cette opinion nous paraîtra d'autant plus fondée, que nous nous rappellerons mieux les maux qui sont résultés du pouvoir que l'assemblée, soit-disant *nationale*, a exercé sur l'émission des assignats, et les ressources qu'elle y a puisées pour nuire. Le roi se plaint que les états-généraux entravent la marche des affaires, ils ont été appelés par lui afin de donner à son peuple une constitution appropriée à ses besoins, c'est l'unique objet de leur convocation, et le monarque pense que jusqu'au moment où cette constitution sera terminée et mise en activité, c'est à lui à pourvoir seul aux soins des affaires, et au gouvernement de l'état.

— Les états ne cessent d'élever de nouvelles réclamations contre les impôts établis par le roi. Il en est un qui le fut à l'époque où le royaume de Wurtemberg gémissait sous la tyrannie du prétendu protecteur de la confédération germanique; il porte sur les denrées coloniales. On peut croire qu'il pèse sur le peuple, et qu'il sera nécessaire de le soulager de ce fardeau; mais il est impossible d'objecter rien de satisfaisant aux réponses du monarque : « Mon devoir le plus impérieux est de gouverner et de donner la paix et le repos à mon peuple; le vôtre est de travailler avec moi à la nouvelle constitution que je lui ai promise, que je veux lui donner. Occupez-vous sans relâche de ce grand ouvrage. Jusqu'à ce qu'il soit achevé, vous n'avez aucun droit d'intervenir dans les opérations du gouvernement. »

— Le roi Gustave Adolphe, qui habite actuellement Francfort, où il mène une vie solitaire, a pris le nom de Gustaff-Solm.

— Le général Rapp est aux eaux de Scheuznach, couvert de plus de vingt blessures; ces eaux lui ont été ordonnées pour sa guérison; mais aussitôt que la saison sera passée, il compte repartir pour la France.

— Le capitaine de gendarmerie Emmeretchs s'est tué d'un coup de pistolet à Liège. Cet officier était généralement estimé. Il marquait dans un billet que l'on a trouvé à ses côtés, qu'il priait que l'on renvoyât sa femme dans son pays, et qu'il ne laissait point de dettes. Avant de mourir, il avait fait remettre à un autre officier l'état de sa compagnie. On ne savait à quoi attribuer une aussi cruelle résolution; mais son colonel l'a fait connaître. Le capitaine Emmeretchs portait à un point excessif l'amour de ses devoirs; il avait fait de la régularité du service qu'il commandait son point d'honneur. Les gendarmes de sa compagnie ayant laissé échapper le colonel Latapie, et le *Mercure surveillant du Rhin* s'étant permis des plaisanteries à ce sujet, le malheureux capitaine n'a pu les soutenir, et il a mis fin à ses jours. Si le journaliste qui est la cause de ce malheur se rendait justice, il briserait sa plume.

— Les évêques de la Belgique ont envoyé en nom collectif une lettre au roi des Pays-Bas, en lui remettant un bref du pape relatif

Digitized by Google

aux affaires de l'église catholique romaine dans ce royaume. Sa sainteté demande au roi par ce bref de faire tout ce qui sera en lui à l'effet de concilier les devoirs de ses sujets catholiques envers sa personne, avec ce que leur conscience exige d'eux, en raison du serment exigé par la loi fondamentale de l'état. La cour de Rome, après avoir pris connaissance de la conduite tenue par les évêques, avait déclaré qu'elle était conforme aux canons.

— Les dernières nouvelles venues de Francfort laissent toujours dans l'incertitude sur l'époque où doit se faire l'ouverture de la diète germanique. Les discussions territoriales paraissent cependant être terminées; mais on indique, que des prétentions d'un plus haut intérêt doivent être réglées avant l'ouverture des séances. M. Humboldt, dont le nom est également illustre dans les sciences et dans la diplomatie, est actuellement à Francfort en qualité de ministre du roi de Prusse. On compte sur ses talens pour applanir beaucoup de difficultés.

— On peut citer avec éloge la brièveté et l'énergie du discours qu'un paysan de la Scanie a tenu, à Lunden, au prince royal de Suède, en lui portant la parole au nom d'une députation: Nos sapins ne changent jamais de couleur, jamais nos rochers ne changent de place, notre fidélité sera également inébranlable.

— Le 21 août, le nommé Simon, réfugié français en Belgique, que le gouvernement du pays avait fait arrêter, sur la demande que lui en avait adressée celui de France, a été remis aux autorités françaises. Cet homme avait présenté une pétition aux états-généraux des Pays-Bas, et il a ensuite fait une protestation contre son extradition. Est-ce que les Anglais, si jaloux de leur liberté, ne sentent pas, et même assez souvent, combien il est nécessaire de suspendre les effets de la loi *habeas corpus?* Est-ce que leur acte du parlement sur *l'alien bill* n'est pas une pareille suspension du droit de refuge? Leur position géographique rend cette dernière loi d'une facile exécution. N'est-il donc pas nécessaire que les puissances continentales aient aussi l'usage d'un pareil moyen de sureté? On défend sa propre maison de l'incendie en arrêtant celui qui attaque la maison de son voisin.

— Les dommages que la ville de Leipsick et ses environs ont éprouvé en 1813 par la bataille qui s'y donna, ont été évalués à 2,580,959 écus, monnaie de Saxe.

Une rixe sanglante vient d'avoir lieu entre les troupes de la garnison de Namur. Elle a, comme celle qui effraya il y a quelques semaines la ville de Mayence, pris naissance dans des cabarets. On disait il y a peu de jours que les puissances sentaient la nécessité de ne mettre à Mayence en garnison que les troupes d'une seule puissance.

— C'est M. l'archevêque de Vienne qui a donné le sacrement de baptême à la jeune princesse dont l'archiduchesse Charles est accouchée. L'empereur a été le parrain. Les actions de la banque

Digitized by Google

créée par ce prince étaient prises rapidement, et le mois dernier plus de deux mille étaient déjà souscrites. Les personnages les plus distingués étaient du nombre des souscripteurs. Vingt millions de florins de papier échangé ont été brulés. Les agioteurs cherchaient toujours à faire d'une mesure de salut public un moyen de spéculation particulière, en entravant les opérations de la banque. On ne peut concevoir comment les juifs, qui ont besoin de la protection de l'Autriche, et qui même la réclament avec empressement, se trouvent toujours au premier rang parmi les spéculateurs dangereux. On a été obligé de leur défendre à Milan de faire le commerce des grains; ils ont été contraints de déclarer ce que chacun d'eux en possédait, et de n'en garder que le nécessaire pour leur consommation. Dix-huit siècles d'abaissement, d'opprobre et de rejet par toutes les nations, ne suffisent pas pour animer encore ces *os secs* annoncés par le prophète Ezéchiel.

— Dans un tableau de statistique de la Bohême et de la Moravie, on trouve que l'on n'y comptait en 1786 que 430,244 maisons, tandis qu'il y en a aujourd'hui 510,983, c'est-à-dire, 80739 de plus. Cet accroissement ne peut pas, je pense, dépendre entièrement de celui de la population: mais de ce que le fléau de la guerre ayant moins long-temps pesé sur ces provinces, et d'une manière moins rigoureuse, elles sont devenues un lieu de refuge pour les malheureux habitans des autres parties de l'Allemagne. — La fête de S. M. T. C. a été célébrée à Vienne par M. l'ambassadeur de France. Le nonce du pape a célébré la messe chantée à cette occasion. Les trois ambassadeurs des branches de la maison de Bourbon, celui de France et ceux d'Espagne et de Naples, le nonce du pape, et des chevaliers de Saint-Louis se sont réunis à l'hôtel de l'ambassade, où il y a eu un repas de 50 couverts.

— Tous les objets de première nécessité sont très-chers à Vienne.

— Le prince régent, qui avait été attaqué d'une inflammation de bas-ventre, étant parfaitement guéri, voyage dans ce moment, et doit aller visiter le marquis d'Anglesei. C'est ce général qui perdit une jambe à la bataille de Waterloo.

— Le nombre d'Anglais qui se rendent sur le continent ne diminue pas; l'économie est la principale raison de cette émigration momentanée. Les personnes riches, ou seulement aisées, ont l'usage dans cette saison, le parlement étant prorogé, de se rendre ou aux eaux, ou sur les côtes pour y prendre les bains de mer. Depuis long-temps le continent n'était plus abordable; il est pacifié, et naturellement il doit exciter la curiosité de ceux qui n'y étaient pas encore venus, ou qui regrettaient de ne pouvoir y paraître. Les journaux de l'opposition, dont la marche est de se montrer sans cesse opposés à ce qui se fait, seulement parce que cela se fait, s'élèvent contre cet abandon momentané des riches. On peut cependant leur faire observer que l'on compte dans le nombre des voyageurs plusieurs membres distingués de l'opposition. Un de ces journaux rap-

Digitized by Google

portait que 600 domestiques congédiés à cause des voyages entrepris, s'étaient assemblés à une taverne pour y réclamer le secours d'une souscription en leur faveur, et que plusieurs nobles lords devaient se rendre dans l'assemblée.

— On ne peut cependant se dissimuler qu'il règne dans le peuple un esprit de mécontentement que la stagnation du commerce augmente. Sans cet esprit d'agitation, se serait-il élevé à Glascow une émeute parmi ceux que la bienfaisance s'empressait de secourir? Des souscripteurs font délivrer des soupes économiques, et des murmures s'élèvent; un des souscripteurs indigné contre cette ingratitude, la reproche vivement, et de là naît une sédition contre laquelle il a fallu déployer la force militaire.

— Les habitans de Reading ont dressé une adresse au maire de cette ville, afin d'obtenir la permission de présenter une pétition au prince régent, pour qu'il ordonnât aux ministres de porter leur attention sur les places sans fonctions (*sine curæ*). Tandis que cela se passait dans cette ville, il se tenait à Londres une assemblée convoquée dans le même dessein. On a remarqué avec raison que les discours qui y ont été prononcés étaient moins dictés par l'amour vrai du bien que par l'esprit de parti. Nous y avons reconnu les idées, les expressions même dont la sanglante tribune d'un club qui n'a que trop existé en France, retentissait il n'y a pas 25 ans.

— Si l'indignation publique peut-être excitée fortement, n'est-ce pas plutôt contre ce commerce de crimes établi par les agens mêmes de la police en Angleterre. Ils corrompaient des malheureux, leur indiquaient le crime à commettre, puis allant dénoncer leur victime à la justice, ils recevaient la récompense que la loi accorde au dénonciateur. Thomas Brock, accusé de ce genre de corruption, avait été mis en prison, il a trouvé le moyen de s'en échapper. Une pareille coalition, pour faire commettre des crimes, existait en Hollande; un officier de police en a été accusé et convaincu, il a été condamné à recevoir 1 o coups de fouet, à la flétrissure, et à sept ans de travaux forcés.

— La compagnie des Indes orientales a souscrit pour la somme de 1,000 liv. sterl., en faveur des ouvriers dans la détresse.

— Dans le nombre des attaques journalières que se font les journaux anglais, on peut-être assez étonné d'en voir un qui a essayé de soutenir que l'Angleterre ne devait pas se montrer l'ennemi irréconciliable des régences barbaresques, qu'elles avaient souvent été d'une grande utilité au commerce de la Grande-Bretagne, ensorte qu'il y avait un certain intérêt à les ménager. Cette proposition, au moins inconvenante d'après la conduite actuelle du dey d'Alger, a été vigoureusement attaquée par le *Times*, et par des raisons très-solides. Tous les regards sont en effet arrêtés sur lord Exmouth. Son escadre, contrariée par les vents, n'a pu arriver à Gibraltar aussitôt qu'on l'espérait. L'escadre hollandaise a demandé à faire sa jonction, ce que lord Exmouth a accepté. Il a, en outre, renforcé sa flotte de cinq chaloupes canonnières et d'un brick armé en brûlot. Des juifs,

Digitized by Google

partis d'Alger, ont assuré qu'il y a dix-neuf jours les Algériens ne s'attendaient pas encore à être attaqués. Un brick danois arrivé à Gênes le 18 août, a rapporté que la famille du consul anglais avait pu se sauver à bord de l'escadre anglaise qui avait paru devant Alger le 12. Il paraissait que le consul n'avait pas pu y parvenir, et l'on craignait qu'en cas d'un bombardement, les Algériens ne l'exposassent sur les remparts. Lord Exmouth en se présentant devant la ville avait expédié un bateau pour demander que le consul lui fut renvoyé, l'équipage a été mis aux fers; un second bateau envoyé pour former la même demande et réclamer le premier parlementaire, a subi le même sort. Les Algériens ne veulent pas tirer le premier coup de canon, mais ils comptent se défendre avec la dernière vigueur. L'ambassadeur que le dey a envoyé à Constantinople paraît y avoir été bien reçu, car la Porte n'a rien dit sur les pirateries des Algériens, qui en outre, paraissaient annoncer pour les firmans de sa hautesse une obéissance dont ils avaient depuis long-temps perdu l'habitude.

ANNONCES.

Les regards des connaisseurs et des amateurs les plus plus distingués, s'arrêtent sur l'exposition des beaux et nombreux ouvrages en verre sortis des mains de M. Demmenie, qui sans autres matériaux que du verre, et avec une lampe et l'adresse de ses doigts, sait être à la fois peintre, sculpteur et architecte. Chaque partie de cette collection vraiement curieuse, est l'objet d'une surprise et d'un éloge. On admire successivement des fruits, des fleurs, des oiseaux d'une vérité parfaite, des habitations décorées par d'agréables accessoires, et jusqu'à un vaisseau de ligne complétement gréé, etc., etc. Le professeur initie l'assemblée dans les secrets de son art. M. Demmenie joint dans ses procédés l'utile et l'agréable; il donne sur la nature du verre et les divers emplois qu'on peut faire de cette substance, des connaissances très-utiles.

Errata du précédent numéro.

Page 264, ligne 15, *au lieu de* rabat, *lisez* rabot.
Page 266, ligne 9, *au lieu de* lieu, *lisez* lien.

DUBRAY, IMPRIMEUR DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc, doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

DISCOURS

De GALGACUS, Général des Bretons,

Traduit de la vie d'Agricola, par Tacite.

ARGUMENT.

Les Romains, sous la conduite d'Agricola, général des armées de Domitien, avaient envahi presqu'entièrement la Bretagne Galgacus, l'un des chefs des Bretons, se retira au fond de la Calédonie (Ecosse) avec les débris des différentes armées, battues précédemment par les Romains, dont les forces étaient augmentées par des levées continuelles chez les différens peuples conquis. Acculé à la mer, Galgacus fut forcé d'accepter le dernier combat, dont l'issue soumit la Bretagne entière au joug de Rome. Ce général, avant le combat, adresse à ses troupes le discours suivant:

Bretons! plus j'envisage et nos pressans dangers
Et quel but sur nos bords guide ces étrangers,

Digitized by Google

Plus je crois que le jour qui voit notre alliance
Verra de nos tyrans expirer la puissance.
A nos voisins domptés ils ont donné des fers.
Ici finit le monde; et sur le sein des mers
En vain nous penserions éviter l'esclavage,
Quand la flotte romaine assiège ce rivage;
Ainsi donc, des combats il faut tenter le sort:
C'est le dernier recours du timide et du fort.
Lors des premiers assauts où l'audace romaine
Trouva plus d'une fois la victoire incertaine,
Notre espoir, notre appui, ce fut notre valeur.
En effet, des Bretons et l'exemple et l'honneur,
Placés sur ces rochers comme en un sanctuaire,
Nos regards, des vaincus ne voyaient point la terre;
Ils n'étaient point frappés de l'aspect odieux
D'un honteux esclavage inconnu dans ces lieux.
Enfin, notre renom et cette solitude
Ont éloigné le jour de notre servitude.
Mais découverts, comment échapper aux vainqueurs?
Pensez-vous maintenant désarmer leurs fureurs?
L'univers envahi, ces brigands de la terre
Sur les flots indignés ont apporté la guerre.
L'Orient, l'Occident n'ont pu les assouvir:
Richesse, pauvreté, tout flatte leur désir.
Un pays est-il riche? ils deviennent avares.
Pauvre? l'ambition y jette ces barbares.
Dévaster, égorger, voilà par quels bienfaits
Aux peuples accablés ils dispensent la paix,
Nos proches, nos enfans de l'hymen tendre gage,
Vont mourir loin de nous sur un autre rivage.
Nos épouses, nos sœurs, des soldats furieux
Peut-être éviteront les transports odieux,
Les traîtres, comme amis reçus dans nos familles,
Séduisent avec art nos femmes et nos filles.
On dévore nos biens pour payer les tributs;
On accable nos bras de travaux assidus
Qui d'un vainqueur farouche attestent l'insolence;

Digitized by Google

D'indignes traitemens en sont la récompense.
On peut vendre une fois l'homme né pour servir,
Et son maître du moins prend soin de le nourrir.
Chaque jour la Bretagne achète ses entraves,
Chaque jour les tyrans épuisent leurs esclaves;
Au sein d'une famille, un nouveau serviteur
De ses compagnons même éprouve la rigueur.
Tels, flétris les derniers du joug de l'esclavage,
Nous ne devons qu'attendre et la honte et l'outrage.
Ce séjour n'offre point de mines, ni des ports
Dont nous puissions pour Rome exploiter les trésors.
De ces lieux aux Romains le secret porte ombrage;
Les Romains des vaincus redoutent le courage.
Vous donc, qui chérissez ou la vie ou l'honneur,
Vous n'avez plus d'espoir que dans votre valeur.
Les Brigantes, guidés par l'ardeur d'une femme, (1)
Portèrent dans leurs camps et le fer et la flamme,
Si ce premier succès ne les eut éblouis,
Ils auraient pour toujours chassé leurs ennemis.
Nous, que la liberté de sa flamme dévore,
Qui sous un joug de fer ne plions point encore,
Faisons à ces Romains connaître les guerriers
Qui des derniers Bretons défendent les foyers.
Sachez que vos tyrans, quand la mort les menace,
Cessent de conserver cette insolente audace
Qu'ils montrent à vos yeux au milieu de la paix.
Nos haînes, nos discords, ont fait tous leurs succès;
Ils les ont su tourner au profit d'une armée
Avide de hasards, de pillage affamée,
Qu'une victoire unit, que disperse un revers.
Peut-être pensez-vous que jaloux de leurs fers,
La plupart des Bretons, je rougis de le dire,
Dont le sang consolide un odieux empire,
Les Germains, les Gaulois, par des liens puissans,

(1) Peuple de la Calédonie, gouverné par Cartismandua, leur reine.

Digitized by Google

Demeurent attachés au char de leurs tyrans?
La crainte, la terreur, sont des nœuds peu durables.
Brisez-les, réveillez des haînes implacables;
Les vaincus oseront attaquer les vainqueurs.
Ont-ils, vos ennemis, pour enflammer leurs cœurs,
Des femmes, des enfans, dont l'aspect les excite?
Qui peut leur reprocher une honteuse fuite?
Ils sont ou sans patrie ou nés loin de ces bords.
Ah! les dieux, pour tromper leurs coupables efforts,
Les livrent enchainés et presque sans défense
Aux coups d'un peuple brave armé par la vengeance,
Et l'horreur de ces lieux, qui leur sont inconnus,
Porte déjà l'effroi dans leurs cœurs éperdus,
De leurs armes l'éclat vous semble-t-il à craindre?
Il ne saurait blesser, il ne peut vous atteindre.
Mille alliés viendront s'offrir de toutes parts;
Les Bretons les premiers suivront nos étendards;
Les Francs se souviendront de leur indépendance;
Le reste des Teutons va rompre une alliance
Dont les Usupiens ont osé s'affranchir. (1)
Et quel obstacle encor peut donc vous retenir?
Des forts abandonnés? des vétérans débiles?
Des préteurs occupés de discordes civiles?
Là je vois les Romains, ici sont les tribus,
Et tous les châtimens qu'on impose aux vaincus.
Il faut donc à l'instant tomber dans l'esclavage,
Ou porter dans leurs rangs la mort et le ravage;
Quand vous devez combattre, il faut de vos aïeux
Vous rappeler l'honneur, songer à vos neveux.

H. MONTOL.

---

(1) Peuplade de la Calédonie.

Digitized by Google

A CHLOÉ.

Vitas hinnuleo me similis Chloé, etc.

Tu me fuis, Chloé, comme un daim
Qui sur les monts cherche sa mère,
Et s'effraie au murmure vain
Des vents, et du bois solitaire.

Soit que dans la jeune saison,
Les feuillages mouvans frémissent,
Soit qu'un lézard touche un buisson,
Son cœur bat, ses genoux fléchissent.

Pourquoi me fuir? je ne suis pas
Un tigre de ton sang avide.
De ta mère quitte les pas;
Il est temps qu'amour soit ton guide.

BERTHOLON DE POLLET.

L'ÉPOUSEUR ACCOMMODANT.

Conte.

Tu vas te marier; fidelle à l'amitié,
Réponds: connais-tu bien le sang de ta moitié?
Jadis d'un sien parent qu'entreprit la justice,
Un fer brûlant marqua les débuts dans le vice;
Puis le drôle assez haut mourut..... Dieu sait comment.
Le père est décrié, c'est un vrai garnement.
La mère en ses vieux jours, affectant la sagesse,
Prétendit, mais en vain, au surnom de Lucrèce.
— Qu'importe! je sais tout, terminons l'entretien.
La mère ne vit plus, et la fille est très-bien;

Digitized by Google

Ce parent lui tient peu, si tant est qu'il lui tienne;
Le père peut changer : la fortune est certaine.
— Comment! que dira-t-on? ta naissance, ton rang,
Ton nom, tout te commande un hymen différent.
— Un rang se perd, mon nom est un meuble inutile.
— Je te comprends : *l'argent, sans lui tout est stérile.*

LE RENDEZ-VOUS.

Ode galante.

Déesse des plaisirs faciles,
Des jeux et de la volupté,
Vénus, sous ces berceaux tranquilles
Conduis la coquette Myrthé.

A l'œil vigilant de sa mère,
Aux craintes d'un amant jaloux,
Dérobes avec soin le mystère
Qui protège ce rendez-vous.

Déjà de son écharpe sombre
La nuit enveloppe les cieux;
Que Myrthé vienne, et que dans l'ombre
Ton astre seul brille à ses yeux.

Eh quoi! d'une marche rapide
J'entends les pas se succéder.
C'est elle..... déesse de Gnide,
Je n'ai plus rien à demander.

Mais, pour excuser sa défaite,
Quels sermens elle exigera!
Doux sermens que l'écho répète,
Et que Zéphire emportera.

Digitized by Google

Bientôt l'aurore qui s'avance
Va nous séparer sans retour;
Demain j'oublierai mon amour,
Elle oubliera ma récompense.

DE CAZENOVE.

LE CLUB DES PURITAINS.

Conte.

Dans une illustre cotterie,
De très-moroses puritains,
Un jour un brave ignorantin
S'enrôlant pour la confrairie,
S'offrit au péril du scrutin.
Grand bruit parmi les commissaires;
Cet homme est-il vierge, est-il pur?
S'est-il mêlé dans les affaires?
Et paraît-il enfin bien sûr?
Très-chers et respectables frères,
Dit le vénérable doyen,
Admittetur, tel est notre avis unanime:
Il est suivant notre maxime.
Le candidat est pur, car il n'est bon à rien.

ÉNIGME.

Plus belle que l'Amour,
Je n'avais pas un jour
Que j'épousai mon père;
Et cependant je n'eus jamais de mère.
Je n'avais pas un an
Que j'avais un enfant.
Pour compléter ma destinée,
Je dus mourir sans être née.

Digitized by Google

CHARADE.

Mon tout et mon premier sont d'une forme ronde,
Et deux fois mon dernier est sur la mappe-monde.

LOGOGRIPHE.

De mon utilité le médecin décide
Et mon premier effet est de faire souffrir.
Je conviens que je suis quelquefois homicide;
Enfant de la douleur et jamais du plaisir.
Mais quel trésor de bien ma présence chérie
N'apporte-t-elle pas à mille malheureux
Qui sans moi dans leurs maux auraient perdu la vie!
Et peut-être, lecteur, l'éprouvez-vous comme eux.
Ma naissance est un mal; elle est toujours sensible:
Bien souvent très-heureuse, et quelquefois nuisible.
Laissons ces premiers traits; combinons un, deux, huit,
Méfiez-vous de moi, je friponne sans bruit.
Avec un, cinq, six, sept, je n'ai plus de courage.
Trois, quatre, cinq, six, huit, me passant de langage,
J'annonçai le retour de l'époux de Sara;
On le vit avec joie, et son père en pleura.
Un, cinq, sept, huit, que Dieu te le conserve.
Un, deux, sept, huit, hélas! que le ciel t'en préserve.
Avec un, six, sept, huit, gardons notre vertu:
C'est le solide bien, lecteur, qu'en penses-tu?

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *le présent*. Celui du Logogriphe est *Bassinoire*, dans lequel on trouve Sein, Bois, Soie, Baron, Aisne, Iris, Os, Sabin, Serin, Bion, Bain, Oie, Baiser, Bas, Isis, Ban, Raisin, Ane, Bon, Asie, Sosie, Air. Le mot de la Charade est *Vinaigrette*.

Digitized by Google

OEUVRES BADINES ET MORALES, HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES DE JACQUES CAZOTTE.

(II^e^ et dernier article.)

Nous ne reviendrons plus sur les prophéties, les songes et les révélations de Cazotte, ce n'est pas qu'il n'y eut au moins un interêt de curiosité à les connaître, mais nous renvoyons à l'ouvrage; il y aura sans doute beaucoup d'esprits superficiels, qui n'y appercevront que l'égarement de l'imagination; d'autres, plus attentifs et plus mûrs, aimeront à y retrouver un bon et fidelle sujet, dont les erreurs doivent être déplorées; enfin les personnes éclairées sur la religion trouveront une preuve de l'extrême danger qu'il y a d'aller puiser ailleurs qu'aux véritables sources.

Dans la courte analyse que nous donnerons des ouvrages de Cazotte, nous suivrons l'ordre dans lequel l'éditeur les a rangés. Il nous aurait semblé préférable qu'ils l'eussent été d'après les époques de leur publication. Il est plus facile de saisir alors la marche du talent d'un auteur, on le voit naître, se développer, et s'il s'affaiblit ou se relève ensuite, on peut juger qu'elles ont été les causes de ces variations diverses, en les rapprochant des temps où il écrivit. Le jugement qu'un critique porte, contribue à éclairer ceux qui entreprennent de courir la même carrière, car toute critique ne doit pas avoir d'autre objet. Si l'auteur vit, il peut se corriger lui-même; s'il n'existe plus, ses défauts, présentés d'une manière convenable, servent à montrer aux autres ce qu'ils doivent fuir, ou ce qu'il faut imiter. Nous sommes donc fâchés de voir que cet ordre chronologique n'ait pas été suivi dans cette édition, et lorsque l'on trouve *les mille et une fadaises*, à la fin du second volume, après avoir lu dans le premier et au commencement du second plusieurs des meilleurs ouvrages de l'auteur, comment ne pas croire que son talent a tout à fait dé-

Digitized by Google

généré. Mais si ce petit conte, bien digne de son nom, avait été mis le premier, puisqu'il est effectivement le premier ouvrage de Cazotte, qui le composa à vingt-sept ans, on serait par cette circonstance même, porté à l'indulgence. Ce n'est pas que ce *conte à dormir debout*, Cazotte lui-même l'appelle ainsi, ne contienne des critiques spirituelles et malignes sur les mœurs du temps, et qu'il n'en fronde ouvertement les ridicules; mais ces critiques ont perdu pour nous beaucoup de leur prix, non pas que nos mœurs soient au fond plus pures et meilleures, mais parce que nos travers ont pris d'autres formes.

Le poëme d'Ollivier, car l'auteur a nommé ainsi les douze chapitres, dont il a composé ce roman de chevalerie qui est écrit en prose, et il est vrai que ces chapitres sont aussi nommés chants, ce roman, dis-je, prouve combien l'imagination de l'auteur était féconde et en même-temps qu'il avait étudié les modèles. Comme le Boyardo et l'Arioste, l'auteur prend, quitte et reprend ses héros; au moment où il les abandonne, il a soin de les laisser dans une situation qui pique la curiosité. Ollivier, personnage principal, est sur le premier plan du tableau et par-tout son caractère est soutenu. Sigismond, qui persécute Ollivier, et qui a de fortes raisons pour se montrer inexorable, garde aussi son caractère. Mais il n'en est pas de même d'Enguerrand. On ne retrouve pas en lui le chevalier du treizième ou du quatorzième siècle, il en a l'armure, il éprouve quelques-unes de ces aventures de féerie dont nos vieux romanciers sont si prodigues, mais leur dénouement et le héros ressemblent de trop près aux marquis du milieu du siècle dernier; il en résulte une disparate fatigante. Lorsque sur la foi d'un titre, notre imagination s'est abandonnée à rêver chevalerie et magiciens, elle est désagréablement réveillée lorsque l'on trouble le songe par des images mal assorties. Elles sont bien dessinées, seules elles plairaient, mais elles ne se trouvent plus à leur place. Isolez-les, et vous trouverez que l'auteur a bien tracé ses figures; formez-en un tout, et vous lui refuserez la connaissance de son art. *Desinit in piscem mulier formosa supernè.*

Digitized by Google

Les contours du poisson sont bien tracés, la femme est belle, et de l'ensemble ne résulte qu'un objet désagréable. Dans toute composition l'accord des parties est ce qui entraîne les suffrages. Peignez si vous voulez le diable, mais ne le couronnez pas de roses. Il y a un personnage qui n'est qu'au troisième plan, et qui à force de bon sens est extrêmement plaisant, c'est Barin, l'écuyer d'Enguerrand. Celui-ci voit des paysans qu'une chanson villageoise, un peu plus que gaie met en joie, Enguerrand entr'autres travers, a celui d'être poète, il veut déconfire le rustique ménétrier, et s'empare du violon; il chante une romance de sa composition, il est hué : le bon Barin pour le consoler lui dit : « *Eh! de* » *quoi vous avisez-vous d'aller chanter des langueurs* » *à des Limousins.* » Depuis Molière jusqu'à Colin-d'Harleville, qui s'écrie dans l'*Optimiste : Je pouvais naître Limousin*, les plaisanteries se sont répétées sans cesse sur les habitans de cette montagneuse province, où cependant les chevaux sont très-légers. Deux jolis fabliaux, *la Brunette anglaise et le Diable à Quatre*, qui se trouvent rapportés épisodiquement dans Ollivier, prouvent que Cazotte aurait pu rimer tout son roman. Il serait en entier écrit en vers, que je lui refuserais le nom de poëme. Il faut pour un poëme plus d'ensemble, que tous les personnages marchent plus ou moins heureusement vers un même but, mais il est nécessaire que tous y concourent et y servent; c'est cet ensemble qui manque au poëme d'Ollivier. C'est un ouvrage amusant qui est très-loin de la perfection.

Le *Diable amoureux* est une conception bizarre, dont l'exécution est beaucoup plus parfaite que celle d'*Ollivier*, car tout y est entièrement lié. L'idée en est peu galante. Le diable veut séduire Alvare; il prend la figure d'une jolie fille. *Frameri* a puisé dans ce conte l'idée de *l'Infante de Zamora*, pièce qui n'a point eu de succès, malgré la bonne musique qui devait la faire réussir; mais alors on aimait encore la véritable comédie, la musique seule ne faisait point une réussite. Au moment où Cazotte composait le *Diable amoureux*, il n'était point encore livré à l'illuminisme; mais on sent

Digitized by Google

en le lisant qu'il était dans une disposition très-prochaine d'y croire, et très-propre à s'y livrer. Les adeptes s'y trompèrent. Toujours original, il y fit mettre des gravures qui sont des charges grotesques, et dont l'auteur s'amuse dans l'avant-propos de sa Nouvelle. L'éditeur a eu raison de les renouveler dans cette édition, car elles étaient devenues rares. On doit aussi le louer d'avoir donné le dénouement primitif du *Diable amoureux*, et tel que Cazotte l'avait conçu d'abord. Cédant ensuite à des critiques, il lui donna des développemens que je crois devoir critiquer. Le premier dénouement est rapide, sort du sujet même, conserve Alvare pur, et le fait sortir vainqueur du combat. Les remords, la piété filiale lui donnent la force de prononcer les mots qui peuvent dissiper le prestige. On quitte donc sa lecture amusé par les détails et satisfait d'Alvare; on sent toute la vérité de la réflexion de sa mère, lorsqu'elle lui dit ensuite : *Mon cher fils, vous avez couru après les mensonges, et dès le moment même vous en avez été environné.* Celle d'un docteur de Salamanque n'est pas moins vraie, et est plus profonde : le caractère de l'interlocuteur l'exige. C'est sur-tout dans son discours que l'auteur a placé toute la morale de son conte; car il cherchait toujours à tourner vers un but utile ce qu'il écrivait. Il faut convenir cependant qu'il a trop souvent sacrifié au goût de son siècle, et que sa plume n'a pas toujours une pudeur virginale. Depuis la régence, les mœurs perdaient chaque jour de leur sévérité, et les lectures habituelles se ressentaient dans toutes les classes de cet oubli de la morale. Les héros des romans du siècle de Louis XIV se contentaient de disserter sur l'amour dans une longue enfilade d'épais volumes : on ne les lisait plus. Les acteurs des petits romans du tems où Cazotte écrivait, le mettaient en action; ils firent raffoler les boudoirs, dont ils peignaient licencieusement les secrets, et ces écrits corrupteurs étaient recherchés avec avidité. Un auteur désire être lu, un libraire veut surtout vendre; tous se mirent à exploiter la corruption publique pour en faire leur profit. On pourrait, à toutes les époques, déterminer avec certitude quel était le ca-

Digitized by Google

ractère dominant de la société, en connaissant la faveur dont a joui tel ou tel roman. L'accueil fait à celui de Chauderlos de la Clos, et la fortune qu'il procura à l'auteur, nous certifient des cœurs corrompus et propres à se livrer à toutes les horreurs. Peu d'années après nous avons en effet vu la révolution. Cazotte n'échappa point au mauvais esprit de son temps; il n'est pas toujours assez réservé. Je suis cependant porté à croire que chez lui c'était un travers, une faiblesse de l'amour propre, qui désire ne pas négliger un moyen de succès; car dans ce qu'il dit, on voit qu'il eut su mieux que bien d'autres en dire davantage.

De fausses critiques lui firent donc changer le dénouement du *Diable amoureux;* Alvare est vaincu, mais non entièrement corrompu : c'est là ce qui rend ce dénouement faux. Si Cazotte eut continué son ouvrage sur le plan qu'il indique, il eut bien fait d'adopter cette manière assez licencieuse de dénouer l'intrigue, et alors il n'aurait pas laissé à une autre plume à écrire *le Moine.*

Si au lieu de faire une édition complète, M. Bastien eut donné une édition choisie, son goût lui aurait certainement fait rejeter *la Belle par accident.* Notre dessein, dans cet article critique, ne pouvant être que de nous rendre utile aux lecteurs et aux jeunes littérateurs, nous ne nous arrêterons pas davantage sur ce pitoyable conte de fée; mais nous devons une toute autre place à *Maugrabi, magicien.*

Cette vaste composition a permis à Cazotte de déployer toute la richesse de son imagination. Elle a bien, dans le principe, un peu trop de ressemblance avec la *Lampe merveilleuse;* mais dans le but moral et pour les détails, elle en diffère totalement. La magie y étale toute sa puissance. Les personnages qui deviennent les victimes de Maugrabi, tombent dans ses pièges par leur propre faute; tous ont voulu satisfaire quelque passion, et ce mouvement désordonné leur a fait faire un serment qui produit toutes leurs infortunes. Maugrabi finit cependant par recevoir la juste punition de ses crimes, et celui qui réussit à triompher de ses enchantemens, n'y parvient que par un retour sincère vers Dieu et Mahomet

Digitized by Google

son prophète, car cet ouvrage est entièrement dans le genre des contes arabes. Maugrabi est forcé de s'absenter; c'est pendant cette absence que Habed-il-Rouman triomphe de tous les enchantemens, et délivre ses compagnons d'infortune. Mais l'auteur a commis ici une invraisemblance. Plusieurs fois Maugrabi a tendu par de feintes absences, des pièges à ceux qu'il retient chez lui; ils peuvent craindre que celle-ci ne soit de la même nature, et ils s'occupent à raconter leurs aventures, au lieu de commencer par détruire le charme dont tous les autres dépendent. Les épisodes sont intéressans et bien amenés, et se trouveraient à leur véritable place si la nécessité et la longueur de l'absence du magicien étaient déterminées plus fortement.

Dans *le Lord impromptu*, le merveilleux est employé d'une manière tout-à-fait différente, car il n'existe que dans les apparences. Nous avons vu depuis quelques années éclore des romans où l'on a imité Cazotte avec assez de succès; mais les éloges sont dus à celui qui le premier a mis un ressort en œuvre. La possibilité du rôle du capitaine Sentri est cependant une concession qu'il faut faire à l'auteur, pour trouver sa fable vraisemblable, et l'existence de la chevalière d'Eon contribue beaucoup à nous mettre dans cette indulgente position d'esprit. En effet, cette concession une fois faite, on trouve du plaisir à relire cette nouvelle. Cazotte saisit bien ses caractères et les trace avec vérité. Les travers de la société ne lui échappent pas, il les critique avec finesse et sur-tout avec justesse. *La Patte du Chat*, conte zinzinois, est une satyre continuelle des ridicules qui blessaient ses regards. Il ne faut pas chercher d'autre intérêt dans la lecture de ce petit conte de féerie.

Cette manière de critiquer a un défaut capital; c'est celui de donner aux personnages que l'on met en scène des mœurs qui ne leur sont pas naturelles, de leur prêter des discours qu'ils ne doivent pas tenir; et par un contre-sens perpétuel, de les faire agir d'une façon opposée à leur nature, du moins telle qu'on la suppose.

La Belle juive est encore une nouvelle dans laquelle la magie intervient comme premier ressort. Pour bien

Digitized by Google

juger Cazotte, il est essentiel de montrer les ressources dont il s'est servi. *Le lord impromptu* excepté, ce sont les fées qu'il met en jeu quelques-unes sont assez bonnes, ou ce sont les suppôts de satan, et le prince des ténèbres lui-même. Si ce n'avait pas été la pente irrésistible de ses idées, il serait plus souvent sorti de ce cercle vicieux; il en est presque le créateur, au moins quand à la grandeur du parti qu'il en a tiré. En vain son imagination est-elle féconde en riches descriptions, en faits terribles; j'en suis alors plus fâché de le voir ne pas appliquer sa pensée à des choses plus vraisemblables, et par cela même plus instructives. D'ailleurs le talisman qui agit avec tant de puissance sur Alphonse, est une imitation trop frappante de cet anneau, qui suivant nos vieux romanciers, rendit Charlemagne si follement éperdu de l'une de ses maîtresses. Le sommeil de ces deux rois dans les bras de leurs séductrices, est également funeste aux deux princes. Le conte de Cazotte est traité d'une manière plus profonde; mais il n'y a de nouveau que la broderie, et ce n'est pas là ce qui caractérise un bon auteur, c'est par l'invention qu'il a droit à ce titre.

Cazotte écrivait facilement en vers, et même beaucoup trop, aussi la plupart des pièces qu'il a laissées sont-elles d'une extrême faiblesse; il s'y trouve des idées piquantes, quelques vers qui plaisent, mais point de morceau que l'on puisse aimer à citer. La chanson était bien mieux dans son genre; je m'abstiendrai de rapporter celles dans lesquelles il me paraît avoir le mieux réussi. Il voulut faire des fables, et je ne connais guère d'auteur qui y ait plus mal réussi, fût-ce même Lamothe-Houdart. L'esprit épigrammatique de Cazotte était absolument étranger à ce genre de composition, et si je parle de ses fables, c'est pour assurer qu'il y a complètement échoué.

Avant de terminer mon examen, je dois revenir sur ce que j'ai annoncé dans le premier article, que Cazotte n'a pas joui de son vivant du rang qu'il devait occuper dans notre littérature, et j'ai dit que j'en indiquerais la cause. Quelle que fut la liberté que Cazotte donnât à sa plume, il n'en avait pas moins un très-grand éloignement pour

Digitized by Google

la secte philosophique, et pour son patriarche ; celui relégué à Ferney y jouissait de toute sa gloire, bien ou mal acquise, et le malicieux Cazotte, âgé de vingt-sept ans, non seulement n'était pas ébloui de tant d'éclat, mais se permettait même d'en faire l'objet de sa satire. Voltaire, mécontent des Génevois, avait fait contre eux un assez mauvais poëme qu'il livrait au public par chant détaché : le quatrième commençait a circuler ; Cazotte lance un chant septième, qui suppose comme racontés, les événemens que Voltaire aurait placés dans le cinquième et le sixième, il lui enlève ainsi tous ses matériaux ; l'espiéglerie était un peu forte, mais elle ne suffit pas à Cazotte : il évoque Fréron dans un songe, le fait paraître aux yeux de Voltaire, auquel le critique adresse ces vers.

Retire-toi galant sexagénaire,
Et laisse-là ces prestiges de l'art,
. . . . . .
— Eh ! que veux-tu bourreau de ma vieillesse ?
— T'humilier, châtier et punir
D'avoir pillé, d'avoir trop su haïr,
D'être envieux. . . . . .

Ceci je crois est un peu plus qu'une égratignure, et cependant le *Journal de Paris* assure que c'est là tout ce que Cazotte osa faire au grand homme. Le poëme de la Voltériade entrepris vers la même époque, donna de si grandes allarmes à Voltaire, qu'il mit Tiriot en campagne, pour persuader au jeune homme, que plaisanter aux dépens d'un plaisant aussi redoutable, était un amusement dangereux, le poëme ne fut pas continué ; Cazotte n'en fut pas moins é oigné de tous les honneurs littéraires. On trouve ne po on du premier chant et le plan des six autres dans cette édition.

La sévérité du critique du journal s'étend jusques sur l'édition, car il conclut qu'elle sera du mo propre à en faire donner une meilleure, y ayant dans celle-ci une omission de plusieurs pièces rares, qu'il a été rechercher à la bibliothèque du roi. La recherche ne lui a pas

Digitized by Google

assurément causé beaucoup de fatigue, car M. Bastien, dans l'avertissement, cite le numéro des cartons où ces pièces se trouvent. Il les a examinées, et comme elles sont relatives à la guerre musicale qui existait dans le parterre de l'Opéra, entre le coin du roi et celui de la reine, et qu'elles n'auraient eu aucun mérite pour nous, il a pris le sage parti de ne les pas comprendre dans son édition, qu'elles auraient inutilement grossie. Le Critique est juste en général, et nous nous sommes trouvés d'accord sur plusieurs points; mais il s'exprime avec une amertume que Cazotte et son éditeur ne méritaient pas, et qui nuit aux vérités qu'il émet.

R.

LA FRANCE APRÈS LA RÉVOLUTION.

(II^e^ article.)

Il n'est pas rare d'entendre des gens pleins d'esprit et de bon sens, regretter dans l'intérêt des peuples, ces temps de simplicité et d'ignorance où les hommes se reposant du soin de les gouverner, sur les souverains que le ciel avait placés à leur tête, suivaient paisiblement le train coutumier de leurs affaires domestiques. Alors les enfans comme leurs pères, ne se demandaient pas de quel droit on les rendait heureux, pourvu qu'ils le fussent, et ne plaçant leur félicité que dans des jouissances réelles et positives, ils se souciaient fort peu de toutes ces abstractions politiques pour lesquelles nous autres modernes nous nous faisons hacher de si grand cœur.

Sans doute, il y a quelques fondemens dans ces regrets; il est constant que sous un tel ordre de choses, la révolte étant le seul moyen qui restât aux sujets de sortir de la situation trop pénible où les aurait mis la tyrannie, le bonheur public était aussi le seul motif de sécurité pour les souverains. Ainsi, les rois vivant dans la crainte des peuples, comme les peuples dans la crainte des rois, il y avait balance de crainte entre les deux puissances,

Digitized by Google

et par conséquent repos ; mais cette crainte est-elle assez invariable et assez déterminée pour offrir une base rassurante à la tranquillité d'une nation ? Il faut en pratique des choses positives, et pour ainsi dire, matérielles ; il faut des bornes fixes et précises qui soient dans le gouvernement même, et non dans l'imagination des hommes ; en un mot, il faut des institutions.

D'ailleurs, si les peuples ignorans sont plus aisés à gouverner, ils sont aussi plus aisés à égarer et plus accessibles à tous les genres de fanatismes. On ne saurait trop répéter que ce n'est point avec des vérités qu'on fait et qu'on alimente les guerres civiles, mais avec le mensonge ; et que les mensonges les plus grossiers, les plus absurdes, sont précisément ceux qu'il est le plus difficile de détruire, parce que le raisonnement ne peut les atteindre. Cette réflexion explique tout naturellement pourquoi les temps de barbarie sont si féconds en troubles et en séditions. Dans les siècles civilisés, le canon est appelé *ultima ratio regum*, la dernière raison des rois ; dans les temps de barbarie, on pourrait l'appeler la seule raison des hommes.

On ne manquera pas de nous objecter, que c'est la propagation des lumières qui a amené la révolution et tous les maux qu'elle a traînés à sa suite. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; ce n'est pas pour y trop voir que les hommes s'égarent, c'est pour n'y pas voir assez. L'aveugle qui commence à recouvrer la lumière veut marcher sans guide et tombe dans les précipices ; achevez de lui rendre le jour, il suivra la route sans s'écarter, parce que les précipices lui feront peur. La demi-civilisation enfante les paradoxes, détruit la morale et la religion. Une civilisation plus perfectionnée ramène les hommes à la morale et à la religion, en les éclairant sur leurs véritables intérêts, qui ne peuvent en être séparés. Notre histoire nous offre l'application précise de ces observations ; elle nous montre au dix-huitième siècle la philosophie à son enfance, faisant naître dans toutes les classes le doute religieux et politique, l'athéisme et l'anarchie. Tournons un feuillet de plus, et nous verrons dans le dix-neuvième siècle, l'athéisme foudroyé, la religion

Digitized by Google

triomphante, l'ordre et la morale proclamés, la monarchie relevée sur ses vieux fondemens, et pour nous servir d'une belle expression de M. de Sèze, les peuples gardant eux-mêmes les avenues du trône. (1)

La seule conclusion dans la question qui nous occupe, que nous puissions tirer de la révolution, c'est que l'époque la plus désastreuse dans la vie d'une nation, est celle où elle commence à vouloir se conduire par le raisonnement; elle tombe alors dans tous les écarts de l'idéologie, l'expérience seule les rectifie, et les leçons de l'expérience sont coûteuses. Tout gouvernement fondé sur l'ignorance porte donc avec lui le germe de sa destruction, celui-là seul est solide, qui a été fait après la lumière; la fausse politique s'efforce d'aveugler les hommes pour les conduire par la main; la vraie politique les éclaire et leur montre la route.

Si quelque chose peut nous attacher plus fortement encore aux institutions nouvelles, c'est cette pensée, qu'elles sont basées, non sur les intérêts périssables d'une classe plus ou moins puissante de citoyens, mais sur les principes éternels de la morale publique; sur ces principes dont l'origine est dans le ciel; qui existèrent dans les idées des sages de tous les siècles, dans la conscience de tous les hommes vertueux; qui existèrent indépendamment de leur application plus ou moins difficile, suivant les temps et les lieux, et même presque toujours impossible mais qui, réalisés dans une société, doivent la porter au plus haut degré de force et de grandeur, en mettant tous les individus qui la composent dans cet état de bien être intérieur, qui facilite le développement de tous les germes de gloire, de tous les sentimens nobles et héroïques.

Un sage de l'antiquité a dit que le gouvernement le plus parfait serait celui qui se composerait des trois pouvoirs, monarchique, aristocratique, et démocratique.

Un autre sage a dit qu'il ne fallait pas, en législation, chercher les meilleures lois possibles, mais celles qui convenaient le mieux à la nation qu'elles étaient des-

(1) Procès des prétendus patriotes de 1816.

Digitized by Google

tinées à régir. C'est dans ces deux principes combinés, que se trouve toute l'apologie de la charte constitutionnelle.

Il suffit d'ouvrir l'histoire pour se convaincre qu'un gouvernement représentatif est essentiellement dans les mœurs du peuple français. Si nous allons chercher nos pères dans les forêts de la Germanie, long-temps avant leur établissement dans les Gaules, nous les voyons partageant avec leurs rois la puissance législative, et délibérant avec eux sur les hauts intérêts de l'état. Chez les Germains, dit C. Tacite, *Regibus non est infinita potestas; de minoribus rebus principes consultant, de majoribus omnes.* Toutes les lois qui nous sont parvenues de ces temps reculés, portent encore le nom des Malberges (1), ou assemblées dans lesquelles elles avaient été faites. La loi salique, qui offre le recueil de ces lois et coutumes éparses, fut composée d'après les ordres de Pharamond par quatre de ses principaux officiers, et présentée ensuite par lui à la nation assemblée. Ce code fut augmenté sous Clovis, dans les états-généraux d'Aix-la-Chapelle, et dans ceux de Thionville; il a reçu plusieurs additions sous les successeurs de ce monarque, mais toujours en assemblées générales.

Cet usage de régler la législation en assemblée générale, s'est maintenu long-temps sans aucune interruption. Dans le septième siècle, dit l'abbé Millot, les parlemens ambulatoires appelés *placita*, plaids, devinrent fréquens. On y délibérait en commun sur les affaires publiques, on proposait au roi les avis, on lui faisait les demandes qu'on jugeait convenables, et il décidait en souverain.

Charlemagne fit ses capitulaires avec l'aide des états à Aix-la-Chapelle; un capitulaire de 801 porte : *Cum omnium consensu.* On lit dans les capitulaires de Charles le Chauve : *Lex populi consensu fit, et constitutione regis.*

La représentation nationale en France est donc aussi

(1) Malberges de *Maas*, *Conférences*, etc.; *Berg*, dans les langues du nord, *montagnes*, assemblées sur des montagnes.

Digitized by Google

ancienne que la monarchie; seulement elle a éprouvé plusieurs changemens dans ses élémens, suivant que la nation elle-même a été diversement composée.

Quand les Francs enlevèrent les Gaules à la domination romaine, ils se substituèrent dans les droits des premiers conquérans, et continuèrent à traiter en vaincus les Gaulois, qui tributaires et soumis, n'avaient aucune importance politique; la nation était donc alors dans les Francs, qui seuls, furent admis aux assemblées générales. Ainsi, la noblesse, les gentilshommes, les hommes de la nation, étaient les seuls qui la représentassent. Plus tard, le clergé ayant par ses lumières et par ses richesses acquis une grande considération dans l'état, le duc Pépin lui permit d'envoyer des députés aux états-généraux; plus tard enfin, le peuple qui avait su profiter de toutes les circonstances favorables pour sortir de la servitude où la conquête l'avait plongé, se trouva par le fait au niveau des autres ordres : il fut affranchi sous Louis le Hutin, en 1315, et prit part à la représentation nationale sous le règne de Jean II, en 1355.

C'est donc du règne de Jean II, que date, à proprement parler, l'émancipation du peuple français. C'est dans ce règne si fécond en événemens désastreux pour la patrie, alors que les guerres civiles se reproduisaient sous toutes les formes pour déchirer ses entrailles; alors que l'étranger tenant le roi dans ses fers et couvrant le royaume de ses phalanges victorieuses, demandait insolemment la moitié de nos provinces; c'est alors, disons-nous, que la liberté sortant des malheurs publics, montra pour la première fois à l'Europe les trois pouvoirs, monarchique, aristocratique et démocratique, réunis dans un gouvernement. On ne saurait trop le répéter, c'est chez nous que s'est réalisé ce grand problême politique dont nos voisins se sont emparés, et qui leur a servi de base dans cette constitution dont ils sont si fiers, mais que nous n'avons plus à leur envier.

On verra peut-être dans cet aperçu la confirmation de ce que nous avons dit dans un premier article, que les révolutions des peuples ne sont point des événemens

Digitized by Google

dans leur histoire, mais la marche invisible de leurs institutions vers cette perfectibilité indéfinie que l'allemand Kant a découverte, et que ce n'est point à la France à méconnaître.

Si dès le quatorzième siècle toutes les classes de l'état se trouvèrent enfin participer à la représentation nationale, cette représentation elle-même n'était, ni assez réglée, ni assez essentielle dans le gouvernement, pour que la patrie en retirât un véritable avantage. Les états-généraux, qui dans les premiers âges de la monarchie s'assemblaient tous les ans au mois de mai, n'étaient plus convoqués que de loin en loin, lorsque le souverain avait à demander au peuple quelque subside extraordinaire, ou lorsque les abus s'accumulant dans l'état, l'opinion publique se soulevait contre le gouvernement, qui se trouvait forcé en quelque sorte d'entrer en composition avec elle. Il résultait de cet état de choses plusieurs inconvéniens fort graves; les états n'étant appelés que dans des cas extraordinaires, leur convocation produisait dans le royaume une espèce de secousse, qui éveillait toutes les passions privées, toutes les ambitions, toutes les espérances coupables; ensuite, cette convocation ayant lieu précisément lorsque le pouvoir monarchique ne se sentait plus assez fort pour agir seul, les autres pouvoirs fondaient sur cet aveu de faiblesse des idées d'envahissement, toujours opposées au rétablissement de la paix; enfin il résultait de cette division du peuple en trois ordres, séparément représentés et opposés d'intérêts, sans qu'aucune limite précise les empêchât de se heurter, que les états-généraux offraient, non l'aspect de la nation réunie pour délibérer avec son souverain, mais l'image effrayante de trois grandes factions en présence, qui loin de chercher à terminer les malheurs publics, s'efforçaient d'en tirer tous les avantages particuliers, qui pouvaient en ressortir pour chacunes d'elles.

De ces inconvéniens, qui faisaient de la convocation des états un véritable moment de crise pour la monarchie, était né en axiôme de gouvernement: que tout devait être fait pour le peuple et rien par lui; axiôme

Digitized by Google

qui renferme peut-être une vérité relative; mais dont l'application en France a toujours été et sera toujours impossible.

Qu'on nous permette de hasarder ici une remarque que nous appuierons de quelques exemples, c'est qu'il exista toujours dans la conscience d'un roi de France quelque chose qui repoussa comme injuste et irréligieux l'exercice d'un pouvoir entièrement absolu. Soit que cette idée naquit en eux des traditions de notre histoire ou de l'influence du christianisme, soit enfin, que comme Français ils ne se séparaient point à cet égard de l'opinion nationale, nos rois se sont toujours considérés plutôt comme les administrateurs de la France que comme ses possesseurs.

Le duc de Bourgogne, ce prince que la mort enleva trop tôt à la patrie, dont il était destiné à faire la gloire et les délices, disait qu'un roi était fait pour ses sujets, et non ses sujets pour lui. Ainsi, c'est de la bouche d'un Bourbon qu'est sortie cette maxime, que leurs ennemis n'ont répétée avec tant de fracas que pour faire croire au peuple qu'elle avait été méconnue par eux: aussi se sont-ils bien gardés d'en indiquer l'origine.

Louis XIV, celui de tous les rois de France qui réunit en ses mains le plus d'autorité, et qui gouverna avec plus de puissance, offre encore un grand exemple à l'appui de notre remarque. Forcé, par l'obération de ses finances, d'augmenter les impositions de son royaume, il tomba dans une tristesse profonde qui mit ses jours en danger. Maréchal, son médecin, l'ayant pressé de lui faire connaître la cause du dépérissement de sa santé: J'éprouve, lui dit-il, de violens scrupules de prendre ainsi le bien d'autrui. (1).

Sans doute il y avait dans le raisonnement de l'homme

(1) Mémoires de Saint-Simon. — Le père Letellier rendit le repos au roi en lui apportant une consultation des docteurs de Sorbonne, portant que le bien de ses sujets lui appartenait en propre. — S'il n'y avait eu à cette époque ni jésuites, ni Sorbonne, le monarque, honnête homme et chrétien, aurait peut-être donné la charte constitutionnelle.

Digitized by Google

d'état bien des moyens de repousser ces scrupules. Ce n'était pas pour lui personnellement que Louis XIV exigeait une partie des revenus de ses sujets, et en ce cas *le bien d'autrui* servait à acquitter les dépenses *d'autrui*. Ce grand prince était trop éclairé pour que ces réflexions ne se présentassent pas d'elles-mêmes à son esprit; mais l'esprit de l'homme d'état se taisait devant les scrupules de l'honnête homme. Se seraient-ils élevés ces scrupules si honorables pour l'ame de ce monarque, si l'impôt qui devait être payé par le peuple, avait été décrété par lui.

Hâtons-nous de conclure de ces faits, que la charte constitutionnelle est en harmonie, non seulement avec les mœurs et l'opinion du peuple français, mais encore avec les mœurs et l'opinion des rois de France. Puisse cette vérité nous attacher encore davantage à nos institutions, à nos souverains, et fortifier nos espérances.

Nous ne terminerons point ces recherches sur la tendance de l'esprit public en France, sans dire un mot de la manière miraculeuse dont les parlemens se sont trouvés investis du droit de contrebalancer l'autorité souveraine.

Cette autorité s'était habituée à marcher sans le concours des états-généraux, et l'on ne voyait rien dans les institutions du royaume qui pût seul servir d'entrave. Un conseiller au parlement, Jean Mont-Luc (1), sous Philippe-le-Bel, s'avise, pour son usage particulier, de recueillir sur un registre les anciennes ordonnances, et les choses mémorables dont il avait eu connaissance. On fait plusieurs copies de ce registre. Les rois qui avaient perdu leur chartrier, sentant la nécessité d'avoir un dépôt d'archives, prennent peu à peu l'habitude d'envoyer leurs édits et ordonnances aux greffes des parlemens, comme pour compléter les collections : et voilà qu'aucun édit ne peut être exécuté s'il n'a été enregistré par le parlement, et qu'un pouvoir politique, dont jusqu'ici on n'avait pas soupçonné l'existence, s'élève

(1) Voltaire, Histoire des parlemens.

Digitized by Google

tout à coup aussi haut que le trône, se place entre le gouvernement et les gouvernés; reçoit les émanations du pouvoir, les arrête ou les vivifie, suivant qu'il le juge convenable, et que la forme de la monarchie se trouve ainsi changée, sans que la main des hommes puisse être aperçue dans ce changement.

Qui oserait nier après un tel exemple, qu'une monarchie tempérée ne soit pas inhérente à l'existence d'une nation où elle se forme d'elle-même, comme l'or dans les mines du Potose, par le seul effet du temps et de la gravitation?

C'est ainsi que dans les âges d'ignorance les choses deviennent les idées, et marchent pour ainsi dire à leur insu; tandis que dans les âges de lumière, ce sont les idées qui ouvrent la marche du siècle et entraînent les choses après elles.

DE LOURDOUEIX.

Suite du Dictionnaire raisonné des Etiquettes, etc. Par Madame la comtesse de Genlis.

AUMÔNES. Les philosophistes parlaient beaucoup de *bienfaisance*, mais (à l'exception d'un très-petit nombre), pour n'avoir rien de commun avec les chrétiens, ils *faisaient peu la charité*. Sous le règne de la terreur, un pauvre vieillard demandant l'aumône au nom de Jésus-Christ, fut sévèrement réprimandé par un jacobin. Hélas! citoyen, répondit le mendiant, c'est qu'autrefois pour l'amour de ce nom on soulageait ma misère, et j'ai beau demander au nom de *l'Être suprême*, on ne me donne rien. On peut être humain et libéral sans religion, mais jamais la compassion naturelle ne produira ces actions, ces sacrifices, et les dévouemens sublimes, dont la piété offre une si grande multitude d'exemples. Il est des vertus que la religion seule peut donner (1),

(1) Par exemple *l'humilité*. Le chrétien seul peut être véritablement humble; il ne s'attribue rien, il sait que tout ce qui est bon vient de Dieu, et que la *gloire n'appartient qu'à lui*.

Digitized by Google

il en est plusieurs qu'elle seule encore peut porter au plus haut point de perfection, et la bienfaisance est de ce nombre. *Voyez Fondations et Quêtes.*

AUTEURS. Une multitude d'*auteurs de profession* s'obstine depuis cent ans à reprocher aux princes, aux grands seigneurs, aux nobles, un dédain absurde pour la littérature, et pour les gens de lettres. Ce reproche a pu être fondé dans les premiers temps de la monarchie, mais il n'existait pas de littérature nationale dans ces siècles reculés. On ne pouvait s'enthousiasmer alors que pour les exploits guerriers qui affermissaient les trônes, et qui préservaient de l'invasion des barbares. Depuis Louis XI sur-tout, il n'y a point d'hommages que les savans et les gens de lettres n'aient reçus de cette classe qu'ils ont si souvent calomniée dans leurs ouvrages. On sait quel fut l'enthousiasme de la vertueuse Marguerite de Savoie, première femme de Louis XI, pour les talens d'Alain Chartier; la reine de Navarre, sœur de François Ier, n'aima pas moins les lettres, elle les cultiva, ainsi que le roi son frère; elle entretint des correspondances littéraires avec plusieurs poëtes, elle faisait des vers pour eux; l'infortunée Marie Stuart en fit de charmans pour le temps: ce fut-elle qui envoya à Ronsard un superbe rosier d'argent avec cette inscription: *A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.* Charles IX, très-bon poëte pour son siècle, fit de beaux vers pour Ronsard, dans lesquels il mettait *l'art des vers au-dessus de l'art de régner*, et préférait *la couronne du poëte* à celle *de roi*. La princesse Marguerite, sœur de Charles IX, et première femme de Henri le Grand, se rendit célèbre par le même goût et les mêmes succès. Les meilleurs mémoires historiques de ce règne et des suivans, les plus spirituels et les mieux écrits, ont été faits par des personnes de la cour, parmi lesquelles on compte des princesses et plusieurs autres femmes. Henri le Grand aima et protégea les sciences et les lettres avec autant d'ardeur que son petit-fils, il écrivit bien; il nous a laissé plusieurs jolies chansons. Des ligueurs, très-coupables, obtinrent de lui, en faveur de leurs talens, non seulement un généreux pardon, mais des places, et ses bonnes grâces

Digitized by Google

particulières (1). C'est en suivant ce noble exemple que Louis XIV a répandu tant de gloire sur sa vie, sur son siècle, et sur la nation française. Anne d'Autriche aimait la poësie, elle autorisa même Voiture à faire pour elle des vers badins de société. Mlle de Montpensier honorait le poëte Ségrais de son amitié, elle composait des contes et elle écrivait sa vie. Le duc d'Orléans, qui fut depuis régent, cultivait à la fois et avec succès, la peinture, la musique, et la littérature. Dans ce siècle, tous les hommes de la cour, et toutes les femmes de la classe noble, distingués par leur esprit (et le nombre en fut grand), presque tous les hommes d'état ont écrit, et laissé des ouvrages. La cour de Sceaux fut une véritable académie; et ce goût pour les lettres, non seulement s'est perpétué dans le dix-huitième siècle, mais s'y est encore accru. Il perdit il est vrai sa pureté et son utilité, et par malheur il n'en devint que plus ardent. Pourquoi donc ces éternelles déclamations sur l'ignorance des *courtisans et des nobles*, et sur leur indifference pour la littérature? Que veut-on? Que dans cette classe, ceux-même qui n'ont aucune instruction, qui sont également dépourvus de talent et d'imagination, et qui ne savent pas écrire, composent et publient des livres? C'est ce qu'ils font tout comme les roturiers. Il serait donc temps de leur rendre justice à cet égard, et de convenir que la classe de la noblesse a produit des auteurs dont les ouvrages honoreront toujours la littérature française (2); et qu'en outre, depuis trente ans, tous les nobles à peu près sont devenus

(1) Entr'autres, Mathieu, l'historien, qui avait publié contre lui les plus injurieux libelles. Henri IV le fit son historiographe, et l'admit dans sa plus grande intimité.

(2) Montaigne, Malherbe, Racan, Sully, le cardinal de Retz, le cardinal de Polignac (auteur du beau poëme l'*Anti-Lucrèce*); Bossuet, Fénélon, le duc de la Rochefoucault, auteur des Maximes; Chaulieu, la Fare, Montesquieu, Maupertuis, Mme de Maintenon, Mesdames de Sévigné, de Lafayette, de Brézi; de la Suze, Deshoulières, d'Aunoy, de Lambert, de Graffigny; Mesdemoiselles de la Force, Vauvernagues; le marquis de Chastellux, le chevalier de Boufflers, Pompignan, etc., etc., appartenaient à la classe de la noblesse.

Digitized by Google

auteurs. Il résulte de cette manie universelle, qu'au lieu de juges, les vrais littérateurs n'ont plus que des rivaux, même parmi les gens du monde. On ne parle plus d'un ouvrage nouveau, que d'après ses systèmes et ses prétentions, et non d'après l'impression qu'il produit. La satyre et l'injustice sont plus que jamais les preuves de l'envie qu'il excite; et lorsqu'il est critiqué vaguement avec aigreur, sans que l'on puisse faire une citation ridicule ou condamner une chose repréhensible, et qu'en même temps il se vend bien, on peut être assuré qu'il est bon. *Voyez Journalistes, Journaux, Littérature et Néologisme.*

Avarice. On ne connaît plus la véritable *magnificence.* (*Voyez ce mot.*) L'avarice que produit toujours l'égoïsme, est beaucoup plus générale qu'autrefois, mais elle a perdu ses formes ridicules, le nombre des avares est très-augmenté, et l'on ne rencontrera pas dans tout Paris un seul *Harpagon.* Dans une nation civilisée, lorsque les mœurs sont corrompues et les vices devenus communs, on ne trouve plus d'*apparences* tout à fait grossières et de ridicules frappans. Toutes *les écorces* sont adoucies et perfectionnées. Le grand nombre a travaillé à cette espèce de réforme, qui est bientôt faite. On s'observe, on se déguise, l'art de plaire et d'intéresser n'est plus que celui de feindre et de tromper; la pruderie et la fausseté s'insinuent dans tous les discours; pour cacher un profond égoïsme et une honteuse avarice, on disserte sur la sensibilité, sur la bienfaisance. On parle sans charme, sans naturel; on fait peu de dupes, mais on est approuvé par tous les complices de cette affectation, c'est obtenir de nombreux suffrages.

Quand les travers et les vices sont devenus épidémiques, et que l'artifice leur ôte leur couleur naturelle, ils n'offrent plus rien de saillant, et le talent même de Molière ne pourrait les transporter avec un grand succès sur le théâtre. L'avarice de nos jours n'est qu'un vice odieux et triste. L'observateur ne peut maintenant que saisir des nuances, et non des traits caractéristiques et plaisans. En ne peignant que ce qu'on voit, il est impossible de faire une comédie véritablement comique.

Digitized by Google

Le champ de la censure est immense aujourd'hui ; une satyre vigoureuse et mordante excite rarement le rire, l'extrême causticité n'a rien de gai, mais il faut nécessairement qu'une bonne comédie de caractère et de mœurs soit plaisante.

DU VERRE D'EAU SUCRÉE,

Et de son influence dans la littérature.

Parmi les usages consacrés dans les réunions littéraires, celui de prendre un *verre d'eau sucrée* lorsqu'on fait une lecture, est un de ceux auxquels les littérateurs tiendront le plus long-temps.

Il serait facile de prouver que cet usage solennel est pour ainsi dire antique. Athénée nous présente le nom de toutes les boissons, qui dans les bals et les cotteries des anciens, tenaient la place de nos bavaroises, de nos sorbets et de notre *verre d'eau sucrée*. C'est là une vaste carrière pour les savans qui voudront nous donner une *gastronomie comparée*, qui manque encore aux siècles modernes.

Lucien se raille des philosophes qui mettaient autant de soin à s'adoucir la voix, au moyen de certains breuvages, qu'à chercher de bonnes raisons.

Perse recommande aux héros de cotteries de son temps, de se munir d'un breuvage propre à rendre le gosier flexible :

Scilicet hæc populo pexusque, togaque recenti,
Et natalitiâ tandem cum sardonyche albus.
Sede leges celsa liquido cum plasmate guttur
Mobile collueris, patranti fractus ocello.

SAT. 1, v. 15.

Voici ce passage imité en vers français, comme on imite Perse, c'est-à-dire, en donnant quatre vers pour un.

Quand vous lirez vos vers, doux fruits de tant de veilles,
Voulez-vous des Romains captiver les oreilles?

Digitized by Google

Donnez à l'art le soin d'arranger vos cheveux;
Que votre robe neuve ait un éclat pompeux;
Mettez à votre doigt la sardoine brillante
Qu'aux beaux jours seulement votre doigt nous présente.
Placez-vous gravement sur un siège élevé.
Que, par une liqueur doucement abreuvé,
Votre gosier flexible, harmonieux et tendre,
Ajoute à la douceur des vers qu'il fait entendre;
Tandis que les regards de vos yeux abattus
Peindront l'homme lassé des combats de Vénus.

On voit, d'après ces détails, que les cotteries de Rome avaient de nombreux rapports avec celles de Paris.

Je ne sais si le *verre d'eau sucrée* était déjà à la mode à l'époque de ces célèbres réunions de l'hotel de Rambouillet, dans lesquelles on médisait à la fois de Racine et du café. Ce qui me porte à croire que non, c'est que Molière n'en a tiré aucun parti pour la scène, où le *verre d'eau sucrée* aurait figuré avec non moins de succès que les machines hydrauliques qu'on voit dans le *Malade imaginaire* et dans *Monsieur de Pourceaugnac*.

Quelques personnes pensent que le célèbre *quoiqu'on die*, du troisième acte des *Femmes savantes*, demandait au moins six *verres d'eau sucrée*.

Sanlecque, dans son charmant poëme sur les gestes des prédicateurs, n'eut pas manqué de parler de l'eau sucrée, si elle se fut montrée sur les bords de la chaire évangélique.

Après de longues recherches, nous croyons pouvoir assurer que l'illustration du *verre d'eau sucrée* date chez nous, de l'existence des réunions littéraires présidées par ces dames, qui durant la fin du dix-huitième siècle, accordaient si libéralement les soins les plus délicats aux hommes de lettres, et leur offraient d'une main généreuse le velours pour le vêtement nécessaire, et le sucre qui devait prévenir les extinctions de voix.

De nos jours, on verrait plutôt un athénée sans prétentions, que sans *verre d'eau sucrée*. On le voit sur la

Digitized by Google

table du lecteur de l'institut, et quelquefois il pénètre jusques dans le sanctuaire de Thémis, où on le boit, il est vrai, avec plus de gravité.

La sybille de Delphes, au rapport de Plutarque, mâchait des feuilles de laurier, et buvait de l'eau de la fontaine de Castalie avant de recevoir l'inspiration. Le vin était quelquefois nécessaire pour appeler l'influence d'Apollon. Il y avait quelques poëtes qui faisaient usage d'opium et même d'ellébore, etc. Le démon de l'improvisation, en Italie, veut un autre régime : il demeure muet si on ne lui fournit le *verre d'eau sucrée* à chaque minute. On a vu le moment où le système continental allait porter au démon improvisateur les plus cruelles atteintes. J'ai vu un improvisateur avaler, pour faire une ode, autant de verres d'eau que M. Cadet-de-Vaux veut qu'on en prenne pour guérir la goutte la plus enracinée. Voiture aurait dit qu'il ne devait sortir de ce gosier que des vers *confits*, point du tout; qui le croirait? Cette ode célébrait une bataille des plus sanglantes.

M. Daru, dans sa *Théorie des réputations*, est le premier qui ait reconnu et signalé, parmi les modernes, toute l'utilité du *verre d'eau sucrée*, son importance dans la littérature, et qui ait montré combien il peut servir pour faire son chemin dans les cotteries.

L'auteur, demi-confus d'attirer tous les yeux,
S'incline avec respect. D'un linge officieux
Essuie un front modeste où la gloire rayonne,
Rougit sous le mouchoir de l'encens qu'on lui donne.
Tousse trois fois, trois fois laisse recommencer
Les mains de ses amis prompts à le caresser;
Et puis, pour adoucir sa poitrine altérée,
Boit, à ce bruit flatteur, le *verre d'eau sucrée*.

M. le Duc, dans son *Nouvel art poëtique*, a fait merveilleusement sentir les agrémens du *verre d'eau sucrée*, lorsqu'il peint le favori des muses et des cotteries, qui,

Ecoutant des *bravo* les aimables concerts,
Savoure un verre d'eau moins sucré que ses vers.

Digitized by Google

Le *verre d'eau sucrée* termine merveilleusement une séance académique. Cet usage a quelque chose d'innocent qui porte tous les esprits à la douceur, et qui éteint la bile du critique le plus sévère.

N'en doutons point, cet usage influera sur la postérité, et nos descendans, au moyen du *verre d'eau sucrée*, auront sans doute la voix plus douce que celle des cygnes du Caïstre, et des Syrennes d'Homère.

J. P. B.

BEAUX-ARTS.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

FERNANDEZ NAVARRETE EL MUDO (JEAN.)

Ce grand peintre d'histoire naquit à Logrono vers 1526. Il ne vint au monde ni sourd ni muet, comme le dit le célèbre père Siguenza; car un manuscrit très-curieux, relatif au testament de ce grand homme, prouve qu'une infirmité très-grave, qu'il eut à l'âge de trois ans, lui fit perdre le sens de l'ouïe d'une telle manière, que ne pouvant rien entendre, il ne put rien apprendre. — De très-bonne heure il manifesta son inclination pour la peinture, car dès son plus bas âge il copiait tout ce qu'il voyait avec du charbon; c'est ce qui engagea son père à le mener au monastère de l'Etoile, ordre de Saint-Jérôme, peu distant de Logrono, pour que, selon le père Siguenza, « il apprit quelque chose d'un religieux qui était un peu versé dans l'art de peindre, et qui s'appelait le frère Vincent. Ce bon père, qui savait bien le peu qu'il savait, reconnut dans Fernandez de grands moyens, et engagea ses parens à l'envoyer de suite en Italie. »

Il travailla sous le Titien et sous d'autres maîtres renommés de ce temps. On ne saurait dire s'il fit alors de lui-même quelque chose d'important; mais ce qu'il y

Digitized by Google

a de sûr, c'est que Peregrino Tibaldi, avec qui il avait été lié en Italie, voyant à l'Escurial les productions de Navarrete, disait qu'il n'avait jamais rien fait de pareil. — Il est cependant un fait qui prouve qu'à cette époque déjà Fernandez jouissait en Italie de quelque réputation, puisque c'est alors que Philippe II le fit appeler pour travailler à l'Escurial. Fernandez en effet vint à Madrid, et le 6 mars 1568 le roi le nomma son peintre. C'est dans cette circonstance, que pour preuve de son habileté, Fernandez présenta à S. M. un petit tableau du Baptême de Notre-Seigneur, qui plut beaucoup au roi.

Fernandez alors vint à l'Escurial en 1571 ; il apporta son Assomption, le Martyre de Saint-Jacques, que l'on a vus au Musée, pour lesquels on le paya largement. Sa mère, qui était très-belle femme, lui servit de modèle pour la Vierge, et son père pour l'un des apôtres. — A la suite de ces tableaux, Navarrete eut l'ordre de faire pour la sacristie du collége de la Nativité, le Christ à la Colonne, la Sainte-Famille, et Saint-Jean l'Evangéliste écrivant l'Apocalypse dans l'île de Patmos. De ces huit tableaux que je viens de signaler, trois périrent dans un incendie. Le Martyre de Saint-Jacques, dont le bourreau, d'un caractère dur et d'un visage extraordinaire, est selon le père Siguenza, le portrait d'un ouvrier de Logrono, et non du sieur Santoyo, secrétaire de Philippe II (1). On trouve dans ces productions le génie, le grandiose, la couleur et l'énergie qui peuvent seuls appartenir à un artiste du premier mérite, et qui lui ont mérité le second surnom du Carabage es-

(1) Cette histoire sur Santoyo est généralement répandue en Espagne, il n'est pas étonnant que des étrangers y ajoutent foi, et sans le témoignage du père Siguenza, que l'on doit regarder comme irrécusable, le ministre Santoyo aurait toujours les honneurs qu'on lui fait dans cette affaire. On prétend qu'il ne payait pas depuis longtemps la pension du muet, qui pour se venger, choisit la figure du ministre pour celle de son bourreau. Plainte de l'un, explication de l'autre devant le roi, qui selon l'historiette, aurait fait payer l'artiste, grondé Santoyo, et ordonné qu'on laissât le tableau que le ministre voulait faire brûler.

C'est celui qu'on a vu au Musée.

Digitized by Google

pagnol. Navarrette, quand il fut dans sa patrie, peignit aussi plusieurs ouvrages qui décorent le monastère de la Estrella.

Le 31 août 1576, le roi ordonna que l'on comptât à Fernandez 500 ducats d'or pour son tableau d'Abraham devant les anges. C'est à cette époque de 1576 qu'avec les hiéronymites de l'Escurial il passa un contrat que le roi approuva par une cédule. (1) Le malheur a voulu que Fernandez ne put tenir sa promesse en entier. Il commença par les huit tableaux désignés dans le contrat pour être peints les premiers, savoir : les apôtres, les évangélistes, saint Paul et saint Barnabé, qui de deux en deux, composent seize figures de grandeur naturelle. Il commença et finit ces huit tableaux dans les années 1577 et 1578, et se mit à ébaucher les autres; mais la mort l'enleva le 28 mars 1579, à Tolède, chez son ami Nicolas de Vergara le jeune, où il avait été dans l'espoir de se mieux porter. — Ce qu'il y a à remarquer, c'est qu'on trouva dans son atelier 41 grandes toiles, les unes ébauchées, les autres presque conclues; cela peut donner une idée de l'activité de notre muet, qui en effet était infatigable. — Lope de Vega Carpio, le célèbre poëte, composa pour le Mudo ce qui suit :

No quiso el cielo que hablase
Por que con mi entendimiento
Diese mayor sentimiento

(1) Par ce contrat, Navarrete s'engage à peindre pour le couvent de l'Escurial trente-deux tableaux, dont vingt-sept de sept pieds et demi de haut sur sept pieds et un quart de large, et les cinq autres de treize pieds de haut sur neuf de large. Il s'engage de plus à ce que toutes les figures aient six pieds un quart de hauteur, et à ce que tout soit de sa main. Ces chefs-d'œuvre, ainsi que tout ce qu'il y avait à l'Escurial de précieux en tableaux, ont été conduits à Madrid à dos d'hommes, avec un soin particulier : 800 hommes portaient et 1500 escortaient. L'esprit de parti, sans me permettre aucune désignation, voulait brûler l'Escurial : il fut décidé que tout viendrait à Madrid, et tout fut religieusement déposé au Rosaire. On ne laissa à l'Escurial que quelques bronzes des Leoni, le fameux Christ en marbre et les tableaux jugés médiocres. Cette mesure fit que rien ne se perdit, et que la totalité sur-tout ne fut pas brûlée.

Digitized by Google

A las cosas que pintase :
Y tanta vida lesdi
Con el pincel singular,
Que como no pude hablar
Hice que hablasen por mi.

« Le ciel ma refusé de parler l'avantage,
» Pour que mon seul entendement
» Donnât le sentiment
» A chaque personnage.
» En effet, ma touche est si vive,
» Et ma couleur si décisive,
» Qu'à mes portraits je semble imposer une loi,
» Celle de s'énoncer pour moi. »

Fernandez de Navarrete fut doué d'un talent extraordinaire ; de plus, il possédait dans l'histoire sacrée et profane, et dans la mythologie, des connaissances aussi profondes que réfléchies. Quoique muet, (1) il lisait, écrivait, jouait aux cartes, donnait à ses démonstrations la clarté la plus précise, de manière qu'il se faisait admirer de tout ce qui approchait de lui. Mais il fut sur-tout un grand artiste, tant pour le dessin que pour l'expression, et dans la composition très-peu se sont approchés de lui. Pour le coloris il n'eut de son temps aucun rival, puisqu'il fut surnommé le Titien espagnol. — Les ouvrages publiés, de Fernandez Navarrete el Mudo sont considérables, et presque tous de la plus grande dimension. L'Escurial possédait près de trente de ses compositions, et particulièrement son morceau de réception. Il représente la Sainte-Cécile de Raphaël, au sujet de laquelle il sut dire que ne pouvant créer une aussi belle chose, il valait mieux chercher à l'imiter. Ce petit tableau est en effet un chef-d'œuvre. La Estrella, Salamanque, Valence, ont aussi un grand nom-

(1) Un muet qui sait écrire et démontrer des talens, n'a rien d'extraordinaire à présent; mais la nature n'avait pas encore, en 1526, créé, pour le bien de l'humanité, des abbés de Lépée ni des abbés Sicard.

Digitized by Google

bre des productions de ce grand artiste, qui vraiment fut l'honneur de son pays, comme il fut une des singularités de la nature.

F. Q.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Chevalier à la mode.

Geoffroy avait bien raison de dire que Molière était *le père nourricier de tous ses successeurs, et qu'il avait ouvert toutes les sources du comique.* J'ai fait voir quelle ressemblance offre Mme Patin avec *le Bourgeois gentilhomme.* La scène où M. Serrefort apporte à sa belle-sœur les articles d'accommodement de la part de la marquise, rappelle M. de Sottenville dictant à son gendre les conditions si plaisantes de la réparation que ce pauvre Georges Dandin est obligé de faire à Clitandre. C'est encore Molière, qui dans *le Festin de Pierre*, a fourni à Baron et à Dancourt, le modèle de Moncade et de Villefontaine. C'est sur Don Juan que sont copiés ces *hommes à bonnes fortunes, ces chevaliers à la mode* qui trompent toutes les femmes qui ont le malheur de s'en laisser charmer. Mais dans Molière, si nous voyons les perfidies d'un libertin, nous sommes aussi témoins de sa punition; au lieu que toutes les autres pièces donnent à ces aimables imposteurs une indifférence commode, qui les console de tout, et qui met toujours les rieurs de leur côté. Le Chevalier de Dancourt, le Moncade de Baron, et le Moncade de Dallainval, sont les premiers à rire et à nous faire rire des personnages qu'ils voulaient et qu'ils n'ont pu duper. Dans toutes les comparaisons que l'on fera de Molière et de ses imitateurs, on trouvera toujours au premier cette supériorité, presque aussi grande sous le rapport moral que sous le rapport littéraire.

Digitized by Google

Si Dancourt a tant d'obligations à Molière, il a été imité à son tour. Mme Abraham, Benjamin, M. Mathieu et le marquis de Moncade de l'*École des Bourgeois*, ont beaucoup de rapport avec Mme Patin, Lucile, M. Serrefort, et le chevalier de Villefontaine; et il n'y en a pas moins entre le Chevalier, la Baronne, Frontin et Marine de *Turcaret*, et le Chevalier à la Mode, Mme Patin, Crispin et Lisette. Dans la pièce de Lesage, le marquis de la Tribaudière retrouve chez la Baronne Mme Turcaret, sa conquête de lansquenet, comme le Chevalier à la mode rencontre sa vieille Baronne chez Mme Patin.

La seconde représentation de la reprise *du Chevalier à la mode* a été suivie des *Fausses confidences;* dans les deux pièces c'est une veuve amoureuse, mais Araminte est aussi aimable, que Mme Patin est ridicule; mais Dorante est aussi intéressant, que Villefontaine est odieux. Dans la comédie de Marivaux, Dubois fait à Araminte *de fausses confidences* pour augmenter l'amour qu'elle a pour son maître; dans celle de Dancourt, Crispin, qui a laissé découvrir la liste des maîtresses du chevalier, est forcé par celui-ci de faire aussi de *fausses confidences* à Mme Patin, pour justifier ses liaisons avec toutes les femmes : dans l'une, c'est un homme de cour ruiné qui veut épouser les 40,000 livres de rente de la Baronne ou les 55,000 de Mme Patin; dans l'autre, c'est un jeune homme de mérite, sans bien et sans naissance, qui sacrifie une riche douairière, à l'amour sans espérance qu'il a pour Araminte. Là, c'est une veuve vieille et extravagante, qui sans écouter les sages conseils de son beau-frère, voudrait échanger son argent contre la qualité d'un homme qui la trompe; ici, c'est une veuve jeune et sensible, qui préfère aux vues ambitieuses de sa mère et *au beau nom de Dorimon*, le plaisir de donner sa fortune et sa main à un jeune homme charmant. Mme Patin recherche le chevalier, plus par vanité que par amour; et voilà pourquoi elle finit par entendre raison et par épouser M. Migaud : Araminte au contraire aime Dorante; et voilà pourquoi sa mère ne peut l'empêcher de prendre pour mari *le petit intendant*. On voit que

Digitized by Google

ces deux pièces ne présentent que des contrastes, et le dialogue de Marivaux est aussi éloigné de celui de Dancourt, que le jargon peut l'être du ton de la vérité. Il y a d'ailleurs beaucoup d'intérêt dans les *Fausses confidences*, qui sont le chef-d'œuvre de Marivaux; mais on ne trouve quelques traits d'un comique franc et naturel que dans les rôles de M. Remi et de Mme Argante. Il y a une scène qui semble imitée du *Chevalier à la mode*. Mme Argante conseille, ou plutôt ordonne à Dorante de tromper sa fille sur son droit, dans son affaire avec le comte Dorimon, et de favoriser ce dernier; Mme Patin engage également M. Migaud à faire gagner à la baronne son procès, qu'elle ait droit ou non. L'intendant et le conseiller se refusent tous deux à faire une injustice : mais il y a cette différence, à l'avantage de Dancourt, que Mme Patin ne parle pas sérieusement; c'est un jeu de sa part; elle a de l'humeur, et veut se débarrasser de M. Migaud; *elle lui fait une querelle d'allemand*, comme elle le dit elle-même : Mme Argante, au contraire, parle de sang froid. Sa proposition, il est vrai, ne sert qu'à faire ressortir la probité de Dorante, mais elle n'en est pas moins odieuse. Dancourt est beaucoup plus moral.

Mlle Leverd n'a pas été bien inspirée de jouer dans la même soirée Mme Patin et Araminte; elle n'a mis presque aucune différence entre ces deux rôles si différens. Elle a paru amoureuse du chevalier de Villefontaine comme de Dorante. Encore une fois Mme Patin ne veut épouser le chevalier que pour devenir femme de qualité, *pour porter un de ces noms qui emplissent le plus la bouche*; au lieu qu'Araminte aime pour aimer, et pour être aimée. Cependant Mlle Leverd a trouvé pour défenseur un de nos plus habiles critiques. M. S...., dans *le Moniteur*, a cherché fort adroitement, non seulement à la justifier, mais à prouver qu'elle avait parfaitement saisi l'esprit du rôle; selon lui, une femme qui a un carrosse, des chevaux, un cocher à moustaches, et tout le train des dames de la cour, et qui est accoutumée à imiter leur ton et leurs manières, doit en avoir conservé quelque chose : c'est comme si l'on disait que M. Jourdain, qui

Digitized by Google

a des laquais et des maîtres en tout genre, comme *les personnes de qualité*, qui porte à son habit les fleurs *en en bas*, comme *les personnes de qualité*, doit en avoir la grâce et l'élégance. M. S...., en se contredisant un peu, ajoute que Mme Patin *doit seulement avoir le ridicule d'une bourgeoise qui singe* les femmes de la cour; mais Mlle Leverd ne l'a presque jamais. On dirait qu'elle aime le chevalier pour lui-même, et non pour le nom qu'il porte, tant elle met de tendresse dans les discours et les regards qu'elle lui adresse. Mlle Leverd a tellement porté malheur à M. S...., qu'il dit que Mme Patin ne doit pas être jouée comme Mme Jourdain; c'est certainement ce que personne ne lui contestera. Mme Jourdain est une bourgeoise qui veut l'être; elle dit à qui veut l'entendre qu'elle est fille d'un marchand : Mme Patin est une bourgeoise honteuse de l'être, qui renie pour son beau-frère M. Serrefort. Non, sans doute, il ne faut pas jouer Mme Patin comme Mme Jourdain, mais il faut la jouer comme M. Jourdain, comme Mme Abraham. M. S,... prétend que dans ce cas il n'y aurait plus de gradation entre le rôle de la vieille Baronne et celui de Mme Patin; mais la baronne n'est que la caricature de la noblesse, opposée à la caricature de la bourgeoisie; ce sont les folles prétentions d'une timide roturière, qui tremble devant une épée nue, et la bravoure grotesque d'une bradamante à paniers et à vertugadins, que Dancourt a voulu mettre aux prises; et peut-être l'issue de ce cartel ridicule, autant que les conseils de M. Serrefort, décide burlesquement Mme Patin à épouser M. Migaud, comme si elle voulait se punir par là de n'avoir point osé se mesurer avec une femme de qualité.

Andromaque. — Début de M. Victor dans Oreste.

M. Victor a choisi pour son coup d'essai un des rôles les plus difficiles, et les mieux joués par Lafon et Talma. Ce débutant déclame fort bien, et peut-être trop bien; il est à craindre que son débit, si conforme aux leçons de son maître, ne soit point propre à rendre les inspirations qu'aucun professeur ne peut donner. M. Victor

Digitized by Google

promet, dit-on, beaucoup; puisse-t-il faire mentir le proverbe qui dit : Promettre et tenir sont deux !

La représentation qu'on a donnée le même jour, des *Originaux*, de Fagan, peut être considérée comme une reprise. Monrose, qui dans cette pièce, a succédé à Dugazon, paraît être fort aimé du public; mais presque tout son mérite consiste dans son agilité. Dans Lolive, du *Grondeur*, c'est le maître de danse bretteur qu'il joue le mieux; il ne fait que se remuer, s'agiter, se contourner de mille manières, à la grande satisfaction du parterre; dans le *Mercure galant*, ce sont encore les mêmes contorsions. M. Brettenville, de Fagan, et le maître de danse, de Dugazon, viennent de lui fournir encore une belle occasion de déployer sa souplesse et ses grimaces; mais interdisez à Monrose ses gambades, ses sauts et ses trépignemens, et ce petit luron si sémillant va devenir aussi froid que Cartigny. Sa taille est mince et grêle, sa voix glapissante et sa figure peu expressive; en un mot pour que Monrose amuse, il faut toujours lui dire : Allons, saute marquis.

Les comédiens français ont jugé à propos de supprimer une bonne scène des *Originaux*, et l'ont remplacée par celles du maître italien et du maître de danse. Ces deux bouffonneries de Dugazon sont la monnaie de la scène de Fagan; mais c'est une monnaie pleine d'alliage, et Boileau aurait certainement renvoyé le *macaroni* et la *queue du chat*, *sur la place où Brioché préside.*

Tous les journaux ont fait éclater leur indignation contre Mlle Gersay, qui à la dernière représentation du *Mariage de Figaro*, s'est habillée en homme pour siffler Mlle Regnier. Mais à quoi se réduisent toutes ces déclamations? à reprocher à Mlle Gersay de n'avoir pas, comme les princesses dont elle recevait les confidences, de quoi salarier des admirateurs pour elle et des siffleurs contre ses rivales. Otez à Chérubin son équipage et ses diamans, et vous trouverez plus d'une fois ce petit drôle, qu'on prendrait pour une femme, *blotti*, non dans un fauteuil, pour ne pas compromettre Suzanne, mais dans une loge, pour imiter Mlle Gersay. Cette actrice, qui a été surprise en flagrant délit, vient d'envoyer

Digitized by Google

sa démission ; elle ne pouvait pas, en effet, rester plus long-temps à la Comédie Française. La première condition pour figurer parmi les princesses du théâtre, est de pouvoir acheter l'assurance de n'être jamais exposée soi-même à recevoir de pareilles avanies.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — ODÉON.

Pendant que Mlles Saint-Fal et Clairet font fracas aux Français, les paisibles habitués de Feydeau et de l'Odéon ont cru remarquer, en nettoyant deux fois leurs lorgnettes, les débuts presqu'imperceptibles de Mme Juclier et de Mme Drouville. S'ils ne se sont point trompés, il faut plaindre le théâtre Feydeau de la conspiration que les femmes semblent avoir formée contre lui. Les Amazones ne voulaient point laisser entrer d'hommes dans leur empire ; les actrices de Feydeau semblent avoir résolu de n'admettre parmi elles aucun acteur dont le talent pût égaler le leur. Mme Juclier promet de remplacer Mme Desbrosses, comme Mlle More nous laisse sans inquiétude sur la retraite de Mme Gavaudan ; mais, hélas ! personne ne promet de remplacer Elleviou. Quant à Mme Drouville, qui a aussi débuté dans les mères à l'Odéon, elle paraît vouloir ravir aux faibles mains de Mlles Descuillés et Sara Lescot le sceptre des douairières, porté si long-temps avec gloire par Mme Molé. — L'Odéon va donner *la Femme jalouse*. Mlle Délia doit jouer Mme Dorsan. Quelle témérité de lutter contre Mlle Leverd, et de vouloir élever autel contre autel ! — Après *le Chevalier de Canolle* et *les deux Philibert*, l'Odéon avait besoin de reprendre haleine ; il lui fallait, pour se reposer, le petit succès des *Petits Protecteurs*. Cette pièce, dont le second titre est *l'Escalier dérobé*, serait mieux intitulée : *les Ricochets dérobés ;* l'imitation est un peu trop forte. *Les Petits Protecteurs* sont de M. Daubigny, un des auteurs de *la Pie voleuse*. Ses titres et ses ouvrages sont toujours ou voleurs, ou volés.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

La reprise de *la Fille mal gardée* a été remarquable par l'escapade de Mme Saint-Amand, qui va expier sa

Digitized by Google

courte absence du théâtre en passant quinze jours aux Madelonnettes; par les bonds prodigieux de Colin, et les entrechats un peu graveleux de Lise, qui ne semble pas avoir été élevée mieux, qu'elle n'est *gardée*.

THÉATRE DE LA GAÎTÉ.

Première représentation de *la Fille du Désert*, ou *les Germains*.

La Fille du Désert n'attirera pas autant de monde qu'Agar, dans le désert. C'est encore une pièce dérobée, et MM. *Louis* et *Duperche* ont volé *la Vestale*, que M. de Jouy a volée lui-même; mais l'auteur de l'opéra a été le bon larron : les auteurs du mélodrame ont été sifflés. On a cependant demandé leurs noms; un acteur s'est avancé et a dit : Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est..... Mauvaise, a crié tout à coup un homme *au répart brusque*; tout le monde a été de son avis.

E.

INTERIEUR.

Le roi, par son ordonnance du 5 de ce mois, a dissous la chambre des députés, et réduit au nombre prescrit par la charte celui des membres de la nouvelle chambre, qui est convoquée pour le 4 novembre prochain. Tout député doit être âgé de 40 ans, et payer 1000 fr. d'impositions. Les conseils électoraux d'arrondissement s'assembleront le 25 septembre, et ceux de département le 4 octobre. L'article 1er porte expressément que *nul article de la charte ne sera révisé*; l'article 2 dissout la chambre existante. Les autres sont réglementaires et concernent les élections. Un état de la population de chaque département et du nombre de députés à nommer par chacun d'eux, est annexé à cette ordonnance: il est de 258. La plus haute sagesse a présidé à cette ordonnance, et la joie avec laquelle elle a été accueillie, prouve à quel point elle était désirée. La foule qui s'est portée le dimanche 3 sous le balcon où le roi a la bonté de s'avancer le dimanche en revenant de la messe, semblait, par la vivacité de ses acclamations redoublées, le remercier de ce nouveau bienfait. On ne peut se le dissimuler, la crainte s'était emparée de tous ceux qui n'avaient pas perdu la mémoire. Ce ne furent pas les méchans qui en 1789 firent le mal dans les commencemens de cette trop fameuse assemblée; ils laissèrent des hommes honnêtes, mais

Digitized by Google

dont l'exaltation était dangereuse, entamer des discussions métaphysiques, mettre en avant des systèmes inconciliables avec la marche d'un bon gouvernement. Les esprits s'aigrirent, s'aliénèrent les uns des autres, et ce fut dans cette fermentation, qui devint générale, car elle gagna toutes les classes de la société, que les hommes pervers firent peu à peu éclore les projets qu'ils avaient préparés dans l'obscurité, et que la France fut perdue avec son roi.

— Une deuxième ordonnance du même jour nomme les 86 présidens des colléges électoraux de département. On a remarqué qu'aucun membre de la chambre des pairs n'y était porté, et qu'entre ceux qui étaient nommés présidens, il se trouvait 47 membres de l'ancienne chambre.

— Le roi, dont la bienfaisance multiplie les ressources, vient de donner 30 mille francs aux habitans du département de la Moselle, qui a été ravagé par un orage terrible, et 50 mille à ceux du département de l'Isère, qui a souffert des inondations par la rupture de quelques digues. Mgr. le duc d'Angoulême en a aussi donné dix mille.

— Madame, duchesse d'Angoulême, lorsqu'elle a séjourné à Troyes en revenant des eaux, s'est plue à raconter, que passant à Nogent-sur-Seine, il y a 21 ans, pour se rendre en Autriche, et que n'ayant rien voulu recevoir des tyrans de la France, elle se trouvait dépourvue du nécessaire. La maîtresse de poste s'en étant aperçue, lui offrit tout ce qui lui manquait. Madame accepta d'une simple Française ce qu'elle avait refusé de tenir du crime puissant. Madame ayant depuis voulu récompenser cette femme fidelle à l'honneur, elle lui répondit: *Qu'elle désirait pour elle et pour sa famille le bonheur de lui baiser la main.*

— Le 25 juillet dernier, l'île de la Guadeloupe a été remise par sir Leith, commandant des troupes anglaises, à M. le comte de Lardenoi, que le roi a nommé gouverneur de cette île.

— Sa Majesté, par une ordonnance du [illegible] août, a prescrit qu'il serait donné des congés de semestre à la moitié des officiers de chaque légion départementale et de chaque régiment de cavalerie. Ils doivent durer du 15 septembre au 1er avril 1817.

— S. A. R. Monsieur; Madame, duchesse d'Angoulême, et Mgr. le duc d'Angoulême, ont été visiter l'atelier de M. Lemot; ils ont vu avec satisfaction le modèle de la statue de leur noble auteur. Monsieur a voulu examiner le registre qui contient les noms de ceux dont les offrandes réparent l'injure faite au bon roi.

— Mme Jaquotot, dont nous avons parlé en rendant compte de la visite que S. M. a faite à la manufacture de Sèvres, vient d'être nommée par le roi son premier peintre en porcelaine.

— Une ordonnance de S. M. règle le traitement, les fonctions et le rang des aumôniers attachés à chaque régiment. Leur rang est celui de capitaine.

Digitized by Google

— M. Piquet a établi à Lyon des ateliers dans lesquels on copie les tableaux des maîtres de l'art par un procédé mécanique de son invention. Il est certain que ces imitations doivent être préférées à ces peintures que l'on voyait dans nos églises, et qui souvent n'étaient que de médiocres croûtes. Mgr. le duc d'Angoulême a été visiter cette manufacture, et il en a encouragé l'auteur. Il y a vu un Christ d'après Lebrun : ce tableau a cinq pieds deux pouces de haut, trois pieds huit pouces de large, et peut être donné pour le prix de 50 fr. Le Baptême de Saint-Jean, qui contient deux figures, pour 60 fr , l'Assomption de la Vierge, d'après le Dominiquin, tableau de six pieds de haut, quatre pieds six pouces de large, renfermant quatorze personnages, pour 70 fr. La piété trouvera ainsi les moyens de réparer les dégâts commis dans beaucoup d'églises de campagne.

— Le roi vient d'établir une école pratique des mines à Saint-Etienne en Forez.

— En attendant que les académies couronnent les discours qui nous apprendront comment on peut arriver à la restauration des mœurs, les ministres de la religion, protégés par le gouvernement, pénètrent dans les prisons, y répandent l'instruction, y prêchent l'évangile à de malheureux enfans auxquels il était peut-être inconnu, ou qui en connaissaient si peu les maximes, qu'ils sont, à peine dans leur adolescence, condamnés à la réclusion pour des crimes. Ces zélés ministres commencent à retirer le fruit de leur mission, car il y a peu de temps qu'environ vingt enfans enfermés à Sainte-Pélagie, ont fait leur première communion dans la chapelle de la prison.

— La nouvelle que les affaires de l'église gallicane étaient sur le point d'être terminées, se confirme, et d'autant plus qu'un ecclésiastique, secrétaire de notre ambassadeur à Rome, est arrivé depuis peu de jours; on le dit chargé de dépêches importantes.

— D'après le compte qui a été rendu à S. M. que les corps de sa garde portés au moment où ils se trouvent, suffisaient au service, S. M. a ordonné de suspendre le recrutement, comme il l'a déjà fait pour la troupe de ligne.

— M. Tiolier fils vient d'être nommé en remplacement de M. son père, graveur général des monnaies.

— Sa Majesté s'est rendue le 18 de ce mois à Vincennes, pour y passer en revue les corps d'artillerie de sa garde. Après avoir passé au pas dans sa calèche entre les rangs, S. M. a vu commencer l'exercice à feu. S. M. était placée sous une tente dressée sur une petite éminence, et le service des pièces s'est fait avec la plus grande précision. Au moment où le roi passait entre les rangs, le plus profond silence y régnait par respect pour l'ordonnance qui défend aux troupes sous les armes aucune acclamation ; mais les regards remplis d'amour exprimaient ce qu'il n'était pas permis de dire. Le zèle de la troupe est tel que dans une seule nuit elle avait dressé une batterie de trois gros mortiers.

Digitized by Google

— Sa Majesté doit faire une revue générale, le 1^er^ d'octobre prochain, de tous les corps de sa garde, époque à laquelle M. le duc de Reggio cesse son service, et où M, le duc de Raguse prend le sien.

— Le roi vient, par une ordonnance, d'autoriser l'établissement, à Paris, d'une compagnie d'assurance maritime. On espère de grands avantages, pour le commerce, de l'existence de cette compagnie.

— Les chaleurs qu'il a fait depuis quelques jours ont fait le plus grand bien dans les campagnes ; les fermiers ont ressorti des granges les grains qu'ils avaient été forcés d'y rentrer encore humides. Les vins et eaux-de-vie ont baissé de prix dans le midi.

— Dans cette année, la foire de Beaucaire, comparée à celle de 1815, a donné une différence en plus de 7,210,100 fr. en faveur de l'activité du commerce.

— On mande de Naples que don Francisco Ambruosi a cultivé avec le plus grand succès, dans la province de Bari, l'espèce de pavot dont on retire en Asie l'opium. On assure que celui qu'il en a obtenu est d'une qualité supérieure à celui que nous sommes forcés de tirer exclusivement de l'Asie. Cette drogue importante faisait annuellement sortir de l'Europe des sommes considérables. La plante peut, ajoute-t-on, s'acclimater dans nos provinces méridionales.

— Il paraît maintenant assuré que le mariage de S. M. l'empereur d'Autriche avec la princesse Charlotte de Bavière, aura lieu, et même sous peu de temps. On s'occupe à réparer les appartemens occupés par la feue impératrice. On pense que le roi de Bavière et sa famille se rendront à Vienne pour assister au mariage.

EXTERIEUR.

Les journaux américains disent que Regnault de Saint-Jean-d'Angely et Réal veulent fonder une colonie française dans la Caroline du sud près des bords de l'Ohio; le premier y a acheté 10 mille acres de terre, et le second 8 milles. Admettront-ils aux avantages de la colonisation Billaud-de-Varennes, que l'on dit aussi s'être enfui de Cayenne : on le croyait mort, il s'est retiré dans les Etats-Unis; puissent-ils tous y apprendre quels sont les devoirs de l'homme envers ses semblables. Regnault cependant n'a pas perdu le goût d'écrire, et il insère dans les journaux des articles où il se montre chaud partisan de la liberté; ce n'est plus pour Buonaparte qu'il taille sa plume.

— Les journaux de New-Yorck annonçaient que l'armée de Bolivar avait obtenu des avantages sur les Espagnols loyaux, dans le pays de Venezuela; mais que toute l'armée de Morelos, dans le Mexique, était soumise.

— Les indépendans ont une frégate de 32 canons, et une corvette de 20, en croisière devant les Canaries. Ils ont acheté des vaisseaux fins voiliers et les arment à Buénos Aires. Un bâtiment anglais

Digitized by Google

a vu au vent de la Trinité une flotte des indépendans composée de dix-huit ou vingt bâtimens de 14 à 20 canons et de deux bombardes.

— L'expédition portugaise dont nous avons déjà parlé devait, le 4 juin, partir de Rio-Janeiro. Elle consistait en un vaisseau de 74, six frégates, sept chaloupes, et plusieurs vaisseaux de transports chargés de 7,000 hommes de troupes régulières, dont 4,000 ont servi sous les ordres de Wellington Cette expédition semble devoir être dirigée contre Monte-Video; on a écrit depuis qu'elle était en mer.

— On prétend que Christophe a engagé des savans à se rendre d'Angleterre à Saint-Domingue; on ajoutait qu'il y en avait quelques-uns qui avaient accepté : il faut espérer, pour l'honneur de la science, que cette dernière partie de la nouvelle est controuvée. D'autres personnes devaient s'y rendre des environs d'Hambourg. On a cité depuis d'autres officiers allemands qui acceptaient du service dans les troupes de ce noir.

— Les fonds de la banque norwégienne ont été fixés à 3 millions rixdallers.

— L'espagne a fait mettre la citadelle de Ceuta en état de défense, mais la tournure avantageuse que les affaires ont pris à Alger, rendra cette précaution inutile. Lord Exmouth, qui a été blessé, est retourné à Gibraltar pour y réparer les fortes avaries que son escadre a éprouvées dans le combat. Un de ses officiers de pavillon a passé il y a quelques jours à Paris, il se rendait à Londres; il a confirmé la nouvelle que nous avons donnée. Les Algériens commençaient à courir contre les Espagnols au moment de l'expédition.

— L'expédition annoncée, forte de 8,000 hommes, 2,000 cavaliers et un train d'artillerie, que l'Espagne doit envoyer en Amérique contre les indépendans, n'a point encore mis en mer. Le commerce de Cadix sent aussi la nécessité de faire des efforts pour se défendre contre leurs corsaires; il doit aider le gouvernement pour armer quatre vaisseaux qui, tous les trois mois, serviront d'escorte aux bâtimens marchands.

— Les généraux Abadie et Lardisabal ont été exilés, parce que, dans leur correspondance qui a été interceptée, ils révélaient une partie des secrets du cabinet.

— L'évêque de Crama a versé dans le trésor du roi 250,000 fr.

— Les princesses de Brésil, dont on savait le départ, ont débarqué à Cadix le 4 de ce mois.

— Les ducs de Kent et celui de Cambridge sont dans ce moment dans le royaume des Pays-Bas. Le duc de Cambridge doit se rendre au quartier-général de lord Wellington, pour voir l'armée qui va être exercée aux grandes manœuvres.

— Les injures et les personnalités dont le rédacteur du *Nain jaune* remplit son libelle, lui ont suscité des querelles. Il s'ensuivit une rixe dans le parc, à Bruxelles, et même des voies de fait. Dirat,

Digitized by Google

principal rédacteur, s'est battu en duel; il a reçu une balle qui lui a traversé la joue et cassé quelques dents.

— Le capitaine Manby vient de faire en Angleterre, à Woolwich, l'épreuve d'une pompe à incendie d'une construction particulière, et avec laquelle, au lieu d'eau pure, il emploie une liqueur composée d'un peu de potasse et de chaux. On dit que toutes les expériences ont été concluantes en faveur de l'invention.

—Les coups de vent qui accompagnent le retour des équinoxes, ont cette année causé beaucoup de naufrages, et plusieurs bâtimens, tant anglais que d'autres nations, ont péri ou échoué sur les côtes de France et aux environs de Calais. Un paquebot anglais a manqué périr en entrant à Ostende. Tout le monde a été sauvé, à l'exception d'un seul homme.

ANNONCES.

L'académie des jeux floraux propose, pour sujet de discours, *Dans l'état actuel de la monarchie française, quels seraient les moyens les plus propres à opérer la restauration des lettres et des mœurs ?*

L'académie aura à distribuer, comme prix réservés, trois amaranthes, cinq violettes, un souci, un lis, et deux églantines. L'amaranthe est le prix de l'ode, la violette est destinée à un poëme ou à un épître; les églogues, les idylles et les élégies concourent pour le souci; le lis est destiné à un hymne ou un sonnet en l'honneur de la Vierge, c'est le seul prix de poësie dont le sujet soit déterminé. L'églantine d'or est le prix du discours proposé par l'académie.

Le concours est ouvert jusqu'au 16 février 1817 inclusivement. Il faut faire remettre, par quelqu'un qui soit domicilié à Toulouse, trois exemplaires de chaque ouvrage, adressés à *M. Poitevin, ancien avocat, secrétaire perpétuel de l'académie*, il en donnera récépissé. Il suffit de mettre en tête de l'ouvrage une devise, et il est inutile de joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur.

Histoire abrégée du pontificat; par M. Benoiston de Chateauneuf, tom. 1^er^. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez l'auteur, rue Saint-Dominique d'Enfer, n° 20; chez Moreau, imprimeur-libraire, rue

Digitized by Google

Saint-Honoré, n° 315; et chez les marchands de nouveautés.

Guide de l'avocat, ou essais d'instruction pour les jeunes gens qui se destinent à cette profession; par M. Gibaut, avocat, docteur régent à la faculté de droit de Poitiers. A Paris, chez Beaucé, libraire, rue J.-J. Rousseau (Plâtrière), n° 14. Deux volumes de 500 pages.

Histoire des religions et des mœurs de tous les peuples du monde : avec 600 gravures, représentant toutes les cérémonies et coutumes religieuses, dessinées et gravées par le célèbre B. Picart; publiées en Hollande, par J.-F. Bernard : augmentée de l'histoire des religions des derniers peuples découverts depuis cinquante ans; des cérémonies de certaines messes et processions singulières; des convulsionnaires; de l'histoire de l'inquisition; de la superstition; des sorciers; des enchantemens; de l'apparition des esprits; de la baguette divinatoire; de la fête des foux; des saturnales; des sectes religieuses; des événemens survenus dans le clergé et l'église catholique en France depuis 1789; de l'origine, de l'utilité et des abus de la franc-maçonnerie, etc., etc., avec 30 planches nouvelles. Six volumes in-4° publiés en 24 livraisons. Chaque livraison est de 7 fr. 50 c., et franc de port 9 fr. Il paraît deux livraisons par mois; première livraison contenant 31 gravures. On souscrit à Paris, chez Mlle Adèle et Hippolyte P., artistes, rue des Marais, n° 18, faubourg Saint-Germain; Pelicier, libraire, au Palais-Royal; et A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

Cet ouvrage, justement estimé et connu depuis longtemps, n'est pas susceptible d'un extrait; mais lorsque la deuxième livraison nous aura été remise, nous aurons soin de rendre compte de la manière dont cette nouvelle édition est exécutée. Nous croyons pouvoir dire, d'après l'examen de la première livraison, qu'elle doit être accueillie favorablement.

DUBRAY, IMPRIMEUR DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc, doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

ENDYMION,

Cantate à l'occasion du tableau de M. Giraudet, représentant Endymion endormi, tandis que Zéphire écarte le feuillage pour laisser pénétrer les rayons qui annoncent la présence de Diane.

« Toi qui défends les fleurs de ce rivage
» Des feux brûlans que verse le lion,
» Enseigne-moi quel asile sauvage
» Retient ce soir le bel Endymion.

» Repose-t-il sur le bord des fontaines,
» Ou près du roc d'où sort le noir torrent?
» Ou poursuit-il sur les plages lointaines
» La sombre hyenne et le lynx dévorant?

Digitized by Google

» Parcours les bois sur ton aile légère,
» Et, si tu rends ce héros à mes vœux,
» Toutes les nuits, sur l'herbe bocagère,
» Mes doux rayons éclaireront tes jeux. »

Ainsi parlait Diane au jeune fils d'Eole,
Qui rafraîchit Lathmos de son souffle léger.
Zéphire obéissant quitte les fleurs, s'envole,
Et dans les bois profonds cherche l'heureux berger.
Sur sa route incertaine il sème un doux murmure.
Bientôt, en pénétrant sous la feuillée obscure,
Il trouve Endymion dans le sein du sommeil,
Et revient sur ses pas sans hâter son réveil.

« Déesse sensible,
» L'aimable chasseur
» D'un sommeil paisible
» Goûte la douceur.

» Sa bouche où la rose
» Semble s'animer,
» Pendant qu'il repose
» Vient de vous nommer.

» Venez, la nuit sombre
» Voile un corps si beau;
» Apportez dans l'ombre
» Votre doux flambeau. »

Diane suit les pas de son fidelle guide,
Et porte au fond des bois sa lumière timide.
Là, sous l'heureux abri de rameaux toujours frais,
Sur la peau des lions le beau chasseur repose.
Elle approche en tremblant de ces abris secrets.
A travers le cytise et les feuilles de rose,
Le désir fait glisser ses regards caressans;
Et d'une main légère écartant le feuillage,
Zéphire à ses regards ouvre un libre passage.

Digitized by Google

De l'aspect du héros elle enivre ses sens,
Et d'une lumière éthérée
Porte les doux rayons sur sa bouche adorée.
L'écho mystérieux entendit ces accens :

« Dors, fils de Jupiter. Puisse ton chien fidelle
» Ecarter loin de toi le farouche lion!
» Puisse le chant de Philomèle
» Hâter seul le réveil de mon Endymion!

» Puisse sa belle bouche être toujours nourrie
» Des trésors par l'abeille au printemps amassés!
» Puisse l'herbe toujours fleurie
» Se courber mollement sous ses membres lassés! »

A ces mots le chasseur s'éveille;
Ces accens enchanteurs ont frappé son oreille.
D'un jour mystérieux il se voit entouré ;
Des rêves du bonheur son cœur est enivré;
Il reconnaît Diane, il soupire, il l'appelle,
Et ses tendres efforts arrêtent l'immortelle.

Zéphire, aux jeunes fleurs qui parfument Lathmos,
Alla conter cette aventure;
Et l'on dit que souvent son indiscret murmure
Laisse encore entendre ces mots :

« Fleurs, au souffle de l'amour
» Ouvrez vos brillans calices.
» Goûtez toutes ses délices,
» Quand la sœur du dieu du jour
» Devient amante à son tour.
» Fleurs, au souffle de l'amour
» Ouvrez vos brillans calices. »

J.-P. Bars.

Digitized by Google

A MADAME DE B***,

Pour l'engager à revenir à la campagne, comme elle l'avait promis.

« Oui, je reviendrai près de vous,
» Mes bons amis que je regrette;
» Je veux, malgré le sort jaloux,
» Revoir encor cette retraite
» Dont les agrémens sont si doux.
» Croyez que les jours de l'absence
» Vont être bien longs pour mon cœur,
» Et que je ferai tout, dans mon impatience,
» Pour en abréger la rigueur. »

C'était ainsi qu'Eléonore
En partant calmait nos ennuis;
Mais cet espoir qui nous avait séduits
Ne peut plus nous séduire encore.
Déjà le printemps s'est enfui
Avec son aimable compagne;
La saison qui marche après lui
Déserte aussi notre campagne:
Et nous vous appelons, hélas! toujours en vain.
Il est vrai que parfois un mot de votre main
Vient adoucir notre souffrance;
Mais quelque charme qu'ait pour nous
Tout ce qui vient de vous,
Qu'est-ce auprès de votre présence?
Qui peut donc arrêter vos pas
Et vous faire oublier ces valons solitaires
Qui pour vous avaient tant d'appas?
Pourquoi donc ne venez-vous pas
Fouler de vos pieds délicats
La pelouse de nos bruyères,
Et vous mêler aux jeux de nos jeunes bergères?

Digitized by Google

Telle on raconte qu'autrefois
Vénus, sous l'ombrage des bois,
Prenait part aux plaisirs de ses nymphes légères.
Ah! si le murmure des eaux,
Si le parfum des fleurs, si le chant des oiseaux
N'ont plus rien qui vous intéresse;
Si ce monde brillant dont la foule s'empresse
A vous environner d'honneurs toujours nouveaux,
Près de lui vous retient sans cesse,
Pendant qu'en proie à la tristesse
Nous soupirons vers vous du fond de nos hameaux,
De votre cœur, au moins, nous avons droit d'attendre
Quelque chose pour tant d'amours;
Et si vous ne venez pour passer de beaux jours,
Venez, venez pour nous les rendre.

ÉNIGME.

Le sexe dont je suis, qui doit me revêtir,
Ne m'habille avec soin que pour me découvrir;
Et celle à qui je fais le mieux gagner sa vie,
Semble à me dépouiller mettre une grande envie.
Des deux sexes le vêtement,
La parure, l'ameublement,
De moi tire son origine.
Je retiens fort souvent une beauté peu fine,
Qui l'oreille fermée aux soupirs d'un amant,
Me fait la cour assiduement.
Dès que l'appât du gain m'a mise toute nue,
On quitte mon corps sec et tout d'une venue.
Dans un tendre déguisement
D'un dieu je fis l'amusement.

CHARADE.

On voit le malheureux chargé de mon premier,
Traîner avec douleur sa pénible existence.

Digitized by Google

Quoique très-inconstant, quelquefois mon dernier
De l'homme ambitieux a comblé l'espérance.
Par le crime souillé, quand un faible mortel
Adresse au Tout-Puissant une longue prière,
A genoux prosterné au pied du saint autel,
S'il n'est point mon entier c'est en vain qu'il espère.

LOGOGRIPHE.

Quoique je sois de fort peu de valeur,
Mon corps mince et fluet, dans toutes les toilettes,
Est d'un grand usage aux coquettes,
Et peut donner aussi du tintoin au lecteur.
D'abord un certain mois qu'on destine aux fleurettes
Divise également mon tout.
Item, on trouve encor, en cherchant jusqu'au bout,
La fille de Cadmus, une nymphe, une ville,
Un mot latin qu'à mainte fille
Maint galant traduit en français;
Ce qu'un homme d'honneur tâche de rendre illustre;
Ce qu'il faut dénombrer cinq fois
Quand on veut composer un lustre;
Un fratricide, un souverain,
Un ton de la musique, une qualité rare,
Dont plus d'un faussement se pare;
Un membre, un fruit, et je finis enfin.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Ève*. Celui du Logogriphe est *Piqueure*, où l'on trouve Pie, Peur, Queue, Père, Pire, Pure. Le mot de la Charade est *Coupole*.

Digitized by Google

LE PORTE-FAIX DE BAGDAD,

OU LES CHARLATANS ET LES IMPOSTEURS.

Conte pour faire suite aux Mille et une Nuits.

Le peuple arabe est un peuple conteur.
LAHARPE.

Il n'est guère personne parmi nous à qui la lecture des Mille et une Nuits n'ait fait passer quelques heures agréablement; mais on n'a pas encore envisagé ce livre sous un rapport plus sérieux, celui de la morale et de la philosophie. L'éclat éblouissant des fictions ne nuit point cependant à la vérité, et quelque soit l'auteur ou les auteurs de ces ingénieux récits, on voit aisément que, fidelles aux préceptes d'Horace qu'ils n'avaient probablement jamais lus, ils ont cherché à mêler l'utile à l'agréable, sans cependant se croire obligés, comme plusieurs de nos romanciers modernes, à clouer méthodiquement à la fin de chaque aventure quelque assommante moralité. Sous le rapport de l'art et du style, ce recueil est encore très-remarquable; les caractères y sont tracés de main de maître, et chacun des personnages parle le langage qu'il doit parler, tant il est vrai que les véritables préceptes de l'art d'écrire sont éternels, immuables, et ne connaissent point les limites des climats. — Lesage et Fielding, par exemple, n'auraient pas décrit d'un style plus piquant le souper imaginaire de ce Barmecide, et n'auraient pas peint d'une manière plus franche et plus originale ce célèbre barbier de Bagdad, dont l'intarrissable loquacité donne lieu à une foule d'incidens plus comiques les uns que les autres. Nous ne sommes pas les seuls au reste qui ayons porté ce jugement sur les Mille et une Nuits; M. de Laharpe avait une telle prédilection pour ces productions de l'imagination des orientaux, qu'il relisait tous les ans le recueil des contes traduits par M. Galland, en même-

Digitized by Google

temps que les classiques grecs et latins; c'est lui-même qui nous l'apprend dans son Cours de littérature. — Quant à nous, après une telle autorité, nous ne craindrons point d'avouer que les récits, quelquefois un peu longs il est vrai, de la princesse Schehérazade, ont pour nous presque autant de charmes que les fables poétiques d'Ovide et de l'Arioste. — Mais je me hâte d'en venir au conte arabe dont je ne suis au reste que le traducteur, ou pour mieux dire l'abréviateur.

Sous le règne du calife Haroun-al-Raschid, il y avait à Bagdad un pauvre musulman nommé Aboul-el-Akim, qui n'était pas moins renommé dans toute la ville pour sa sagesse et sa moralité, que pour sa force musculaire et sa constitution athlétique. Né dans les dernières classes du peuple, Aboul-el-Akim exerçait à Bagdad l'humble profession de ses pères; il gagnait sa vie à porter des fardeaux et à faire des commissions. Quoique pauvre, il s'était marié de bonne heure: sa femme était même jeune et belle, ce qui n'empêchait pas Aboul-el-Akim de trouver quelquefois que ce nouveau fardeau était assez difficile à porter, quelque grande que fût d'ailleurs la force dont la nature l'avait doué. Quoiqu'il fût extrêmement laborieux, ses petits gains journaliers lui fournissaient à peine de quoi pourvoir à l'entretien de son ménage, et sa chère Fatima, c'était le nom de sa fidelle compagne, ne pouvait s'accoutumer à ce régime de privations, car elle avait autrefois connu des jours plus heureux. Les vicissitudes de la fortune seule l'avaient contrainte à accepter la main du porte-faix de Bagdad, qui ayant pour sa femme un amour sincère, faisait de son mieux pour la contenter; mais la fortune se montrait ingrate envers lui, et ses efforts n'obtenaient que peu de succès. Par une fatalité singulière, quoiqu'il passât pour être un des plus infatigables et des plus vigoureux porte-faix de la ville, Aboul-el-Akim était celui de tous que l'on employait le moins. Il prit long-temps son mal en patience; l'amour qu'il avait pour sa femme lui rendant ses peines moins amères. Il est vrai de dire que si Fatima avait des défauts, elle avait aussi de bonnes qualités; son attachement à ses devoirs conjugaux était extrême:

Digitized by Google

c'était même ce qu'on appelle un dragon de vertu ; elle était d'ailleurs, comme nous l'avons dit, assez jeune et assez belle : ses grands yeux noirs inspiraient l'amour, et son visage était aussi rond que la lune lorsqu'elle est dans son plein, ce qui est regardé comme une grande beauté chez les Turcs. Son principal défaut était d'être un peu vive et acariâtre : à cela près, c'était du reste une assez bonne personne.

Ne pouvant endurer plus long-temps sa situation, qui devenait pire de jour en jour, notre musulman résolut enfin de s'expatrier et d'aller tenter la fortune ailleurs. Il suivait en cela les conseils d'un jeune fakir, dont le couvent était situé dans un des faubourgs de la ville de Bagdad, et qui s'y était acquis une grande réputation de sagesse et de sainteté.

Les conseils du fakir déterminèrent Aboul-el-Akim à s'expatrier. Il avait fait depuis peu la connaissance de ce jeune moine turc dans une des mosquées les plus fréquentées de la ville, et l'avait plusieurs fois invité chez lui. Le fakir avait acquis en peu de temps beaucoup d'empire sur l'esprit de l'humble et pauvre musulman. Fatima elle-même montrait beaucoup de déférence pour ses avis ; il ne cessait de répéter au docile Aboul-el-Akim que nul n'est prophète en son pays ; il lui racontait plusieurs exemples de personnes qui avaient trouvé la fortune dans des contrées lointaines, entr'autres celui de Sinbad le marin, ce Robinson des Arabes, dont les aventures, alors toutes récentes, étaient déjà célèbres chez tous les peuples de l'Orient. « Combien de » fois Sinbad le marin aurait-il fait fortune, disait le » fakir aux deux époux, s'il avait été plus sage, et s'il » se fût borné à venir jouir dans sa patrie des richesses » immenses qu'il avait acquises dans ses premiers » voyages ? Nul doute, Aboul-el-Akim, pour peu que » vous soyez favorisé du grand prophète, que doué » comme vous l'êtes d'une force extraordinaire, vous » ne parveniez à la fortune, si vous allez à Ispahan ou » dans la capitale des Indes, où vous acquerrez bientôt » de la célébrité, au lieu de végéter tristement comme » vous faites, dans le pays qui vous a vu naître. Quel

Digitized by Google

» contentement ce sera pour vous d'y revenir riche et » considéré, et de pouvoir faire le bonheur d'une épouse » digne d'un meilleur sort! »

Ces discours, et d'autres semblables répétés fréquemment, s'imprimèrent peu à peu dans l'esprit d'Aboul-el-Akim, et le déterminèrent enfin à s'éloigner. D'abord son intention fut d'emmener avec lui sa chère Fatima; mais après y avoir mûrement réfléchi, et pris l'avis du fakir, il se décida à partir seul. Son absence ne devait être que de deux ou trois ans, temps qui lui paraissait suffisant pour acquérir, si ce n'est une fortune, du moins une honnête aisance, dont il reviendrait jouir à Bagdad auprès de sa fidelle compagne. Il ne lui fut pas difficile de faire goûter ce projet à Fatima. Il prit donc congé d'elle un beau matin, l'embrassa bien tendrement, lui recommanda de veiller avec soin sur ses petites propriétés, et sur-tout de conserver son honneur intact, ce que Fatima lui promit de faire du mieux qu'elle pourrait, en l'assurant qu'il ne devoit avoir aucune inquiétude à cet égard. Cette scène d'adieux étant donc une fois terminée, notre musulman, un bâton d'ébène à la main et un petit sac de cuir sur le dos, s'achemina seul et à pied vers la capitale de la Perse,

Il y avait à peine deux jours qu'Aboul-el-Akim était parti; les joues de la tendre, de l'inconsolable Fatima étaient encore humides des larmes qu'elle avait versées lors de cette funeste séparation, lorsqu'un soir elle fut réveillée en sursaut par de grands coups redoublés, que l'on frappait à sa porte. S'étant habillée à la hâte, Fatima courut à sa fenêtre, et fut on ne peut plus surprise de reconnaître à la clarté de la lune, Aboul-el-Akim qui la priait de descendre. Il paraissait extrêmement fatigué; son front jaune était caché sous les plis de son turban. Fatima, moitié fâchée moitié contente, se hâta d'ouvrir la porte; déjà elle s'apprêtait à reprocher à son époux sa pusillanimité et son manque de résolution, lorsque celui-ci détachant une large ceinture de cuir dont il se ceignait les reins, étala tout à coup sur une table plus de diamans, d'émeraudes, de rubis et de perles, que n'en a jamais produit la lampe merveilleuse

Digitized by Google

d'Aladdin. A ce spectacle inattendu, les yeux de Fatima, que la fureur et l'indignation faisaient déjà étinceler, se radoucirent aussitôt; elle sauta au cou de son mari, l'accabla de caresses, et l'assura, en versant des larmes, qu'elle était moins sensible au plaisir de se trouver dans l'opulence, qu'à celui de le revoir de retour aussi promptement. Aboul-el-Akim, après s'être livré à sa tendresse, lui raconta qu'étant à quelque distance de Bagdad, s'étant trouvé la veille surpris par la nuit au pied d'une haute montagne, il s'était endormi sous un palmier, après avoir, suivant sa coutume, récité avec ferveur quelques versets du Coran, et que pendant son sommeil un génie bienfaisant lui était apparu, et lui avait indiqué un trésor caché à quelque distance de ce lieu; qu'aussitôt après son réveil il s'était empressé d'y aller, et avait découvert un amas considérable d'or et de diamans, dont ce qu'elle admirait n'était qu'une faible partie; que se voyant ainsi devenu riche, il n'avait eu rien de plus pressé que de revenir sur ses pas pour jouir avec sa chère Fatima de ce bonheur inespéré. Qu'on juge de la joie et du contentement de cette dernière. Nos deux époux ne tardèrent pas à changer de demeure; Aboul-el-Akim fit le lendemain l'acquisition d'un des plus beaux palais de Bagdad, ils s'y établirent tous les deux, et pendant deux ans ce ne fut que des réjouissances et des festins somptueux. Quant au fakir, comme il ne reparaissait plus chez Aboul-el-Akim, Fatima en demanda souvent des nouvelles à ce dernier, qui se troubla d'abord et parut embarrassé; mais ensuite il finit par répondre à sa femme qu'il croyait que le fakir était parti pour les Grandes-Indes, et qu'il ne reviendrait jamais à Bagdad.

Le lecteur a pu être surpris de ce retour inopiné de notre musulman, et de la disparition du fakir. Nous ne le laisserons pas davantage dans l'incertitude à cet égard: Il est bon qu'il sache, pour l'explication de cette énigme, que le riche Aboul-el-Akim n'était autre que le fakir lui-même. Ce jeune moine, dont l'extérieur était austère et vénérable, n'était rien moins que ce qu'il paraissait être. Epris depuis long-temps des charmes de

Digitized by Google

la belle Fatima, il avait caché soigneusement son amour à celle qui l'avait fait naître sans le vouloir. Le fakir connaissait trop la vertu farouche de Fatima pour essayer de la séduire; il savait trop bien qu'il n'aurait recueilli d'une pareille tentative que de la honte et du déshonneur. Il eut donc recours, pour parvenir à ses fins, au stratagême dont on vient de lire le récit. D'abord il engagea Aboul-el-Akim à s'expatrier, et ensuite, dès qu'il fut parti, il se revêtit de sa figure; car ce fakir était un grand magicien; il avait fait dans l'Inde une étude particulière de la nécromancie, de façon que cette métamorphose s'opéra dans un tour de main. Quant aux perles et aux diamans, on juge bien qu'ayant les esprits infernaux à ses ordres, le fakir en avait à foison. Quelques mauvais plaisans ne manqueront pas ici de faire observer que prendre pour plaire à une femme le visage même de son mari, n'est pas une ruse fort adroite pour un sorcier, et qu'à Paris du moins un pareil déguisement ne ferait pas fortune auprès de la plupart des femmes. Nous ne nous arrêterons point à réfuter ces plaisanteries; le fait que nous rapportons n'en passe pas moins pour certain à Bagdad.

Il y avait deux ans que le fakir vivait ainsi avec la belle Fatima, sans que celle-ci se fut en aucune manière aperçue de la supercherie, et sans que la tendresse de ce faux époux se fut affaiblie, comme il arrive le plus souvent par une longue possession, lorsque le véritable Aboul-el-Akim arriva en personne à Bagdad. Il était monté sur un superbe dromadaire, et suivi d'un long cortège d'esclaves, de chameaux et autres bêtes de somme chargées des richesses qu'il apportait de la ville d'Ispahan, où la fortune l'avait comblé au-delà même de ses espérances. Les lecteurs qui avant tout exigent dans un conte même, de la vraisemblance, demanderont peut-être ici comment il est possible qu'à porter des fardeaux, ou même à faire montre en public de sa force extraordinaire, Aboul-el-Akim pût avoir, dans un si court espace de temps, acquis des richesses aussi considérables. C'est ce que l'auteur arabe n'a point jugé à propos de nous apprendre. On demandera peut-être

Digitized by Google

encore comment Aboul-el-Akim avait pu rester deux ans sans donner de ses nouvelles à une épouse dont il ne s'était séparé qu'à regret? Je répondrai à cette objection que cela s'explique aisément par la précaution qu'avait eue le magicien de faire intercepter sur la route, par son démon familier, les lettres qu'Aboul-el-Akim avait écrites à Fatima. Des lecteurs difficiles m'objecteront peut-être encore qu'il est étonnant que le fakir n'ait pas eu recours à sa sorcellerie pour empêcher le retour du mari supplanté, ou du moins pour en être instruit d'avance. C'est ce que nous n'entreprendrons point de décider. Il ne faut pas aussi se montrer trop exigeant, sans cela il n'y aurait d'autre parti à prendre qu'à poser la plume, et qu'à renoncer à écrire des contes, ou même l'histoire.

On devine bien, sans que nous ayons besoin de le dire, qu'Aboul-el-Akim s'empressa de prendre des informations sur ce qu'était devenue sa femme. Il se présenta chez elle; mais il en fut repoussé et méconnu. Le fakir qui survint sur ces entrefaites, traita Aboul-el-Akim d'imposteur et de magicien, qui avait emprunté sa figure pour séduire sa femme. Cette affaire fit grand bruit dans tout Bagdad, et les deux rivaux s'appelèrent mutuellement devant le cadi.

Quoique ce magistrat fût renommé dans tout l'Orient pour sa profonde sagacité et pour sa haute sagesse, il se trouva fort embarrassé de porter un jugement dans cette affaire. Les deux Aboul-el-Akim se ressemblaient parfaitement l'un l'autre. Le fakir répondit de la manière la plus satisfaisante à toutes les questions qui lui furent faites: il était instruit des moindres particularités arrivées dès sa plus tendre enfance au véritable Aboul-el-Akim. Il connaissait tous les secrets du lit conjugal, et donna les renseignemens les plus exacts et les plus détaillés. Il montrait d'ailleurs un sang-froid et une assurance imperturbables. La pauvre Fatima, qui subit elle-même plusieurs interrogatoires, ne savait que penser et à quel signe elle pouvait reconnaître le légitime possesseur de sa personne. Enfin, on vint à se rappeler que le véritable porte-faix de Bagdad était célèbre pour sa

Digitized by Google

force surprenante. Ce fut à cette dernière épreuve que l'on soumit les deux adversaires.

Il y avait devant la porte du cadi une énorme colonne de granit qui gissait par terre. Elle était longue au moins de trente-deux pieds. Le cadi ordonna que chacun des deux rivaux ferait l'essai de sa force, en enlevant cette colonne de terre et la portant à une certaine distance : celui qui la porterait le plus loin serait reconnu pour le véritable Aboul-el-Akim. Ce dernier n'accepta qu'avec répugnance cette épreuve, où il craignait de succomber; ce qui excita parmi le peuple, qui était accouru en foule à ce spectacle extraordinaire, une impression qui n'était pas en faveur du légitime époux de Fatima. Quant au fakir, il applaudit à tout rompre à cette décision; cependant le véritable Aboul-el-Akim, animé de la plus vive indignation, s'avance hardiment, jette bas sa longue robe, et se ceignant les reins à plusieurs reprises d'une large ceinture de cuir, après avoir à haute voix imploré la protection du prophète, se courbe, saisit de ses deux bras nerveux l'énorme colonne de granit, l'ébranle, l'arrache de terre avec de longs efforts, l'enlève, et la tenant appuyée contre sa poitrine, il court, les muscles tendus, tout haletant et tout baigné de sueur, la déposer à quarante pas plus loin, au milieu des applaudissemens des spectateurs, dont tous les yeux se tournèrent alors vers le fakir. Ce dernier ne parut point déconcerté; un sourire malin errait sur ses lèvres, et sa physionomie exprimait la confiance et le contentement. On se doute bien que l'imposteur comptait dans cette occurrence sur l'assistance de ses génies familiers; il s'approcha de la colonne tout en ricannant, et l'enleva d'une seule main comme un léger soliveau, et fut ensuite comme en se jouant la déposer à trois cents pas plus loin. A ce prodige, tous les assistans poussèrent un long cri de surprise, et mille voix s'écrièrent que le fakir était le véritable porte-faix de Bagdad, que l'autre n'était qu'un magicien et qu'un imposteur; mais le cadi monta sur son tribunal, et ordonna que Fatima serait rendue à celui qui n'avait porté la colonne de granit qu'à une distance de qua-

Digitized by Google

rante pas. Celui-ci, ajouta-t-il, est l'homme fort que nous cherchons à reconnaître; quant à celui qui a eu l'air de se jouer d'un pareil fardeau, ce ne peut être à coup sûr qu'un magicien et non pas un homme: l'un est le véritable Aboul-el-Akim; l'autre n'est qu'un imposteur et qu'un charlatan. Le peuple commençait à murmurer contre ce jugement, lorsque le fakir, sur lequel tous les regards étaient fixés, disparut aussitôt du milieu de l'assemblée, au sein d'un nuage bleuâtre, qui lançait de tous côtés des foudres et des éclairs qui s'évanouirent à l'instant même. Cet événement désilla les yeux du peuple, Fatima et le véritable Aboul-el-Akim furent reconduits en triomphe chez eux, et tout le monde admira le discernement et la profonde sagesse du cadi. Avant de rentrer dans sa maison, le cadi jugea à propos de faire une leçon au peuple. « Mes amis, leur » dit-il, n'oubliez jamais ce que vous venez de voir; » mettez à profit cet exemple; méfiez-vous toujours et » en tout de l'exagération: qui veut trop prouver ne » prouve rien; l'imposture et le charlatanisme s'an- » noncent toujours par des excès: qui promet trop n'a » l'intention de rien donner. L'hyperbole fut toujours la » compagne de la fraude; » en disant ces mots, le cadi rentra dans son logis et ferma sa porte.

Que de bon sens dans le discours laconique de ce grave musulman, et quelle utile morale nous pouvons tirer de ce conte, en apparence frivole! Qu'un homme, par exemple, revêtu de la robe doctorale, s'élance sur ses tréteaux et nous dise avec assurance: « Je rends la » vie aux morts et la santé aux malades; ne craignez » point de vous livrer à tous les excès de la débauche, » et de l'intempérance, voici un élixir qui est un sûr » préservatif contre la maladie, la vieillesse et la mort; » achetez-en avec confiance. » C'est pour le coup qu'il faut nous rappeler les sages paroles du cadi de Bagdad: « Méfiez-vous toujours et en tout de l'exagération: qui » promet tout n'a l'intention de rien donner. » Mais si un homme sage et modeste nous tenait ce langage: De » longues études et une constante observation de la nature « m'ont donné peut-être quelques lumières sur l'art de

Digitized by Google

» guérir; je ne mets point à l'abri de toutes les maladies » mais je me flatte de pouvoir seconder la nature dans » les efforts qu'elle fait toujours pour nous en délivrer, » lorsqu'une fois nous en sommes atteints; » oh! alors nous pouvons avoir confiance dans ce discours : voilà le véritable médecin, le premier n'est qu'un imposteur et qu'un charlatan; gardons-nous d'acheter de ses drogues empoisonnées. Si, par exemple, des législateurs comme on n'en a que trop vus, venaient nous dire hautement : « Peuple, nous n'avons en vue que le bonheur com- » mun; nous vous ferons jouir des grands bienfaits de » l'égalité; sous son niveau, s'abaisseront toutes les » classes de la société; les biens de la terre, toutes les » jouissances du luxe seront à la portée de tous, nous » ramènerons l'âge d'or parmi vous, et il n'y aura plus » alors de pauvres ni de riches. » Oh! c'est alors encore qu'il faut se boucher les oreilles se rappeler l'aventure d'Aboul-el-Akim, et les préceptes du cadi; mais si, d'un autre côté, des magistrats, d'un ton calme et modeste, s'adressaient au peuple en ces termes, s'ils lui disaient : « Appelés par vos libres » suffrages à veiller à la défense de vos droits, nous » prenons ici l'engagement sacré de le faire avec hon- » neur et justice; nous prendrons en main la cause du » pauvre comme celle du riche; le salaire de l'un et la » propriété de l'autre seront également respectés; nous » nous attacherons à seconder les vues du prince, à » calmer toutes les haines, à étouffer tous les ressenti- » mens : Peuple, nous pouvons sans crainte avoir con- » fiance dans ces promesses. » A ce langage, on reconnaît les véritables législateurs; les premiers ne sont que des imposteurs et des charlatans. Rappelons-nous les mots du cadi : « Qui promet tout, n'a l'intention de » rien donner. » S'il était possible, pour terminer par un exemple encore plus frappant, qu'un soldat sorti des derniers rangs de l'armée, qu'un aventurier sans naissance, s'élançant hardiment sur un trône, fût venu nous tenir ce langage : « Peuple, reconnaissez en moi votre » maître, remettez dans mes mains le sceptre antique » de vos rois, je vous rendrai le peuple le plus puissant

Digitized by Google

» de la terre; tous les monarques de l'Europe viendront » abaisser leur tête humiliée devant vos faisceaux et » vos haches sanglantes; la Chine et le Japon seront » aux rangs de vos tributaires, et je vous rendrai l'ar- » bitre et la terreur de tous nos voisins. » Oh! c'est pour le coup, que nous aurions dû mettre en pratique les sages maximes du cadi. Que nous avons payé cher notre fatale imprudence, et combien ce qui n'est que gigantesque est éloigné de ce qui est grand! Mais si d'un autre côté, un monarque auguste, l'héritier direct d'une longue suite de rois, eût daigné, d'une voix noble et touchante, nous faire entendre ces paroles: « Remonté sur le trône de mes ancêtres, je ne regarde » mes sujets que comme mes enfans; je veux faire le » bonheur de mon peuple, ma félicité est inséparable » de la sienne; je lui promets, non des jours brillans, » mais des jours heureux. Jusqu'ici ce sont les pères » qui, contre l'ordre de la nature, ont assisté aux fu- » nérailles de leurs enfans; sous mon règne, ce seront » les enfans qui fermeront les yeux de leurs pères. Je » guérirai toutes les blessures de l'état et j'essuierai » toutes les larmes; je ferai refleurir de nouveau l'a- » griculture, le commerce, les sciences et les arts. » Mon peuple comptera autant d'amis que de voisins; » je viens récompenser la vertu, pardonner à l'erreur » et ne punir que le crime. » Oh! c'est alors plus que jamais que nous devons avoir confiance dans le prince qui tient un pareil langage; celui-là nous donnera plus encore qu'il ne nous promet. Voilà le maître légitime, le véritable Souverain!

LA SERVIÈRE.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR CETTE DOUBLE QUESTION :

Le huitième livre de la guerre du Péloponèse appartient-il à Thucydide? Est-il digne de cet écrivain.

Personne n'ignore que l'Histoire des vingt-une premières années de la guerre du Péloponèse, par Thucydide, est divisée en huit livres (1).

On s'accorde unanimement à dire que les sept premiers appartiennent à cet historien; mais il n'en est pas ainsi du huitième livre. Son authenticité a été attaquée par des modernes, et même, si l'on en croit Marcellin (2), par des critiques anciens qui l'ont attribué, ou à la fille de Thucidide, ou à Xénophon, ou à Théopompe; d'autres, tout en reconnaissant l'authenticité du huitième livre, ont pensé qu'il pourrait bien être en effet de Thucydide, mais de Thucydide, où arrêté dans le cours de son ouvrage par la mort (3), où arrivé au déclin de la vie et de son talent (4), et tellement éclipsé, que loin de laisser apercevoir la plus légère empreinte de ce génie fier et profond, il ne présente que les rêves d'un malade, *ægri omnia*.

---

(1) Je parle ici d'après la division reçue le plus généralement. Denys d'Halic. (Περὶ Θουκ. P. 147, 30.) l'admet; Isiodore de S. (XIII, ch. 42, p. 573.) l'admet pareillement, en ajoutant que d'autres lui en attribuent neuf, ce qui est à remarquer.

(2) Dans sa vie de Thucydide.

(3) Selon eux, le 8e livre, qui frappe par la cumulation des événemens, renfermait probablement des matériaux dont Thucydide se réservait la disposition, l'arrangement et la forme dramatique.

(4) *Incomtior hic liber reliquis*, dit Vossius, *de Hist. Græc.*; jugement cité par Gottleb, mais sans aucune réflexion. Voy. *Savicii biblioth. gr.*, p. 869. *Zenn. Comment. in peric. concion.*, p. 15. *Dionys Halic., de Thuc. gen. scr.*, p. 847. M. l'abbé Auger, t. 2, p. 85 de ses Harangues des hist. gr.; et avant eux, Dodwel. Voy. mon Xénophon, t. 5, 2e partie, p. 47, l. 30, et p. 48, l. 1, 2 et 3, et même p. l. 19, 20.

Digitized by Google

Aucune de ces opinions ne me paraissant fondée, je vais essayer, dans deux mémoires, de les combattre et de prouver, 1° que le huitième livre est de Thucydide; 2° que ce huitième livre, est non d'un autre, mais de lui seul, de lui plein de force et de vigueur.

En examinant si une partie considérable du plus beau monument historique que le temps ait épargné appartient réellement à Thuycdide, et s'il est digne de lui, je ne crains pas qu'on m'accuse de m'engager dans une de ces questions oiseuses où l'on déploie trop souvent un vain luxe d'érudition.

En effet, peut-il être indifférent de s'assurer si l'histoire est d'un témoin oculaire ou d'un homme éloigné des temps dont il décrit l'histoire; d'un personnage ignoré ou d'un écrivain recommandable par son exactitude et son impartialité? Peut-il être indifférent de savoir à quelle source a puisé l'historien? quel rang il tenait dans sa patrie? quels étaient ses affections envers les individus et les gouvernemens? quels furent ses opinions politiques, ses vices ou ses vertus, son intérêt de parler ou de se taire, ses moyens et ses efforts pour découvrir la vérité? Si vous ignorez ces diverses circonstances, son ouvrage, quelqu'en soit d'ailleurs le mérite, ne perdra-t-il pas aux yeux du critique la plus grande partie de son prix historique? Et son témoignage, toutes les fois que d'autres ne le confirmeront pas, sera-t-il invoqué avec confiance? Non-seulement en histoire, mais encore en philosophie, en géographie; le doute ne sera-t-il pas pénible? Il importe donc de fixer l'opinion que l'on doit se former du huitième livre de la guerre du Péloponèse, par Thucydide, et par-là de faire cesser un découragement nuisible à l'intérêt de la langue de l'histoire et de la géographie des Grecs.

Nous avons de nombreux adversaires à combattre; mais le nombre de ceux qui soutiennent une erreur ne doit pas intimider un ami de la vérité; cent partisans d'une erreur ne sont bien souvent que les échos paresseux d'un homme habile, qui s'est laborieusement trompé (*et sic mendacia crescunt ex atavis male*

Digitized by Google

cæpta) ; cent autorités de nos aïeux n'en représentent souvent qu'une seule qu'il faut juger franchement, eût-elle deux mille ans et plus d'ancienneté.

PREMIÈRE SECTION. — *Le huitième livre de la Guerre du Péloponèse appartient-il à Thucydide ?*

On a d'abord avancé qu'on devait attribuer le huitième livre, soit à la fille de Thucydide, soit à Xénophon, soit à Théopompe (1) ; mais il est évident qu'aucun de ces trois personnages n'en est l'auteur.

Ammien Marcellin, rappelant qu'on attribuait ce livre à la fille de Thucydide, rejette lui-même cette idée comme absurde. Une femme pouvait-elle atteindre à cette énergie de style, à cette profondeur de pensées qui distinguent le huitième livre ? Comment d'ailleurs, l'auteur d'une si étonnante production n'aurait-il pas, ambitionnant la célébrité, entrepris un autre ouvrage et transmis son nom à la postérité (2) ?

Veut-on qu'il soit de Xénophon ? Mais, je le demande, quel intérêt un historien qui voulait être continuateur de Thucydide, avait-il de mettre sous le nom de celui-ci, une partie de son propre ouvrage ? Quel était le but d'un mensonge qu'il répugne de prêter sans preuves au digne disciple de Socrate ? Que gagnait-il à se ravir à lui-même un des plus beaux fleurons de sa couronne ? D'ailleurs, admirable par ses formes gracieuses, il pouvait continuer, mais ne pouvait jamais imiter l'historien qui étonne par sa force, sa hardiesse, ses couleurs franches et énergiques. Autre considération : Xénophon partial (3) se ressouvient trop souvent qu'Athènes l'a exilé, et que Lacédémone a consolé ses disgrâces, tandis que dans l'ame de Thucydide, toujours impartial, l'amour de la patrie semble s'accroître avec

(1) P. 728, Marcellin, *de Thucyd vitâ* p. 728, éd. du Thucyd. de M. Beck.

(2) Marcell., *ib.* p. 728.

(3) Diod. S., l. XIII, 42, p. 573.

Digitized by Google

les malheurs de cette même patrie : Xenophon intéresse faiblement dans ses helléniques (1), tandis que Thucydide, dans tout le cours de son histoire, attache, intéresse, remue, enfonce l'aiguillon si avant, que nous quittons à regret son histoire.

Attribuera-t-on le huitième livre à Théopompe? Il avait, il est vrai, ainsi que Xénophon, continué l'Histoire de la Guerre du Péloponèse; et l'on doit en convenir, son amour pour la vérité, son ardeur pour les recherches (2), son intelligence à classer les faits, à distinguer les causes et les résultats (3), la clarté, l'élégante et noble simplicité de son style (4), mérite que lui donne Denis d'Halicarnasse, quoique d'après le même écrivain, M. de Sainte-Croix lui attribue un style peiné, lourd et sans vie; en un mot, toutes les qualités que lui ont reconnues les anciens critiques se retrouvent dans le huitième livre de Thucydide. Mais

(1) Lorsque je parle du faible intérêt qu'inspire Xénophon comme historien, ma remarque ne porte que sur les Helleniques, production à laquelle son auteur semble n'avoir pas mis la dernière main.

(2) Ἀνδρὸς φιλαλήθους, καὶ πολλὰ χρήματα καταναλώσαντος εἰς τὴν περὶ τῆς ἱστορίας ἐξέτασιν ἀκριβῆ. *Athen. Deipn.* III, p. 85.

(3) *Dionys Halic*, *ep. ad Pomp.*, p. 131, l. 40.

(4) *Id. Ib.* P. 132, l. 18. Καθαρὰ γὰρ ἡ λέξις, καὶ κοινὴ καὶ σαφής, ὑφηλή τε καὶ μεγαλοπρεπὴς,..... Συγκειμένη τε κατὰ τὴν μέσην ἁρμονίαν, ἡδέως καὶ μαλακῶς ῥέουσα. D'après ce jugement, j'ai pu attribuer à Theopompe une élégante simplicité de style. Comment donc M. de Sainte-Croix, d'après le même écrivain, lui prête-t-il un style peiné, lourd et sans vie? Denys d'Halicarnasse accuse bien quelques-unes des digressions de Theopompe de refroidir l'intérêt du sujet qu'il traite (Τῶν παρεκβάσεων ψυχρὰς εἶναι λέγονται, *de Prisc. scr.*, p. 70.); mais cette accusation ne détruit pas l'éloge qu'il donne à son style, qu'il compare à celui d'Isocrate, dont le style n'est assurément pas peiné et lourd. Serait-ce dans φιλοπονίας que M. Sainte-Croix aurait vu l'idée de style peiné? Mais dans le passage où Denys l'emploie (p. 131, *ep. ad Pomp.*), ce mot est un éloge, car il y est question du soin et des recherches laborieuses de Theopompe, considéré comme historien. A la suite de ce jugement, qu'il fonde sur Denys (*de prisc. scr.*, c. XI.), M. de Sainte-Croix ajoute, 1° que Theopompe continua l'histoire de Thucydide; mais sans dire où elle commence; 2° qu'il inséra dans son XI^e^ livre le IV^e^ des Helleniques de Xénophon, livre dont les anciens faisaient un cas particulier.

Digitized by Google

en même temps, ce livre, exempt des défauts dont on accuse Théopompe, n'a ni ces interminables harangues que lui reproche Plutarque (1), et dont l'absence a suscité tant de critiques, ni ces longues et froides digressions (2) où il aimait à s'engager, et où il lui arrivait souvent de se perdre (3).

A ces considérations, s'en joindra une autre, tirée du caractère moral de Théopompe. On le dit orgueilleux et vain. Or, un tel homme se serait-il complu à se ravir l'honneur du récit de la guerre d'Ionie, pour en gratifier Thucidide? Et si Xénophon était trop vertueux pour ternir par un mensonge la noblesse de son caractère, Théopompe n'était-il pas trop vain pour chérir une imposture dont l'unique résultat eût été de se priver d'un ouvrage qui eût accru l'estime de ses contemporains et l'admiration de la postérité?

Ainsi qu'on le sent déjà, rien ne prouve qu'aucun des trois personnages cités fût l'auteur du huitième livre. Inclinons donc à le rendre à Thucydide. Pour l'en dépouiller, on ne nous oppose, ni omission du huitième livre de la part des copistes de son texte (4), ni locutions ou assertions démenties par les livres précédens, ni témoignage historique, ni induction quelconque. Avouons donc l'authenticité du huitième livre.

Plusieurs auteurs anciens, Diodore (5), Plutarque (6), Estienne de Byzance (7), la reconnaissent. A ces graves témoignages, joignons celui de Thucyde lui-même. Je

---

(1) *Plutarq. præcept. rei ger.*, t. 2, p. 803.

(2) Τῶν παρεκβάσεων ψυχρῶς ἔνιαι λέγονται, l. l.

(3) Voy. *Photii biblioth.*, p. 393.

(4) Aucun des copistes qui donnent les sept premiers livres n'omet le huitième; aucun n'y oppose le moindre signe de doute.

(5) T. 1, l. 12, c. 37, p. 502; et l. 13, c. 42, p. 573.

(6) *Plut., de Garrulitate*, t. 11, p. 513, B. Dans sa vie d'Alcib., le même écrivain parle d'Hyperbolus d'après le 8e livre de Thucydide. Il lui attribuait donc ce 8e livre?

(7) Voc. Βλισσος et Δριμῦσσα.

Digitized by Google

le trouve consigné en trois passages (1). Voici le premier (5, 26), qui est formel, clair, et d'une importance extrême dans la présente discussion.

Thucydide d'Athènes a écrit la guerre des Athéniens et des Péloponésiens, jusqu'au temps où les Lacédémoniens détruisirent la domination d'Athènes et s'emparèrent des longs murs et du Pirée. Jusqu'à cette époque, la durée de la guerre fut en tout de vingt-sept ans (5, 26).

Remarquez ces mots : *Thucydide d'Athènes a écrit la guerre des Athéniens et des Péloponésiens jusqu'au temps où Lacédémone détruisit la domination d'Athènes.* Thucydide pouvait-il dire avec plus de précision et de netteté, qu'il a écrit les vingt-sept années qui composent toute la guerre du Péloponèse (et non pas les vingt et une premières années seulement), et par conséquent le huitième livre, qui finit à la vingt-unième année ?

Quand Thucydide inséra l'annonce de son ouvrage à la place qu'elle occupe au cinquième livre, toute son histoire était terminée. Il l'avait revue avec soin ; et l'observation qu'il en fait est nécessairement un article ajouté par lui, dans la révision de tout cet ouvrage. Thucydide est donc l'auteur de la guerre toute entière, qu'on ne songeait guère à lui attribuer, et par conséquent du huitième livre.

Cette assertion recevra une nouvelle force du passage suivant : « *Thucydide d'Athènes* (1, 1) *a présenté l'ensemble* (2) *de la guerre du Péloponèse ;* et de cet autre (2, 1) : *A partir de cette époque fixe* (3),

(1) Je pourrais dire dans quatre, en y joignant 1, 24, 1. S'il est permis de citer en note un argument, quoique foible, je remarquerai que Thuc. se nomme au 8e livre, comme il s'est nommé dans les précédens. 1, 1. 2, 103. 3, 25 et 116. 4, 135. 5, 26. 6, 7. 7, 18. 8, 6.

(2) Συνέγραψε, expression que répète Thuc. 2, 103, 2. 3, 25, 2 et 3, 116, 2. 4, 135, 3. 6, 7, 3. 8, 6, 4, et 8, 60, 3 ; et qui dit bien plus que γράφειν. Xénophon, t. 5, p. 658 de mon éd., dit ἔγραψε, et non ξυνεγραψε ; et p. 830, γραφισθω.

(3) Voy. ma glose d'ἐνθένδε dans ma dissert. sur cette question : *Thucydide a-t-il donné la G. toute entière du Péloponèse ?*

Digitized by Google

ἐνθένδε (c'est-à-dire de la première année de la 87e olympiade) *les événemens ont été écrits de suite et sans interruption* (γέγραπται ἑξῆς) *tels qu'ils sont arrivés.*

Pourquoi dans ces trois exemples le parfait et l'aoriste? C'est que Thucydide parle d'une période parcourue et dont les faits sont, non pas à raconter, mais réellement décrits dans le moment où il parle. Thucydide est donc auteur de la guerre toute entière, dont la durée égale vingt-sept ans, et par conséquent du huitième livre, injustement et bien légèrement contesté.

Après avoir fait sentir l'importance de la question qui nous occupe, nous avons essayé de prouver que ni la fille de Thucydide, ni Xénophon, ni Théopompe, n'étaient auteurs du huitième livre de la guerre du Péloponèse; que les partisans de l'opinion qui dépouille Thucydide de son huitième livre ne pouvaient opposer aucune preuve, soit négative, soit positive; ni omission du huitième livre de la part des copistes de son texte, ni locutions en assertions démenties par les livres précédens, ni induction quelconque; que, loin d'avoir pour eux aucun témoignage historique, ils étaient, au contraire, combattus par les graves témoignages de Plutarque, de Diodore, d'Estienne de Byzance et de Thucydide lui-même. D'après de telles preuves, nous nous sommes crus et nous nous croyons très-fondés dans cette conclusion, que Thucydide est l'auteur de ce huitième livre, qu'on lui a jusqu'aujourd'hui injustement et bien légèrement contesté. Reste maintenant à prouver que le huitième livre est un ouvrage digne de Thucydide: question qui va être l'objet d'une seconde section, dont il faudra excuser l'étendue, en raison de l'importance du sujet.

DEUXIÈME SECTION. — *Le huitième livre est-il digne de Thucide!*

Forcés d'avouer maintenant que tout concourt à restituer à Thucydide la guerre toute entière du Péloponèse, et par conséquent le huitième livre, les critiques

Digitized by Google

se retrancheront-ils dans l'opinion tant de fois énoncée qu'il est l'enfant de sa vieillesse (*incomtior hic liber reliquis*) ? Même dans cette dernière position, nous les attaquerons avec avantage.

On sait que Thucydide de retour dans sa patrie (1), à l'âge de soixante-huit ans (2), s'était alors appliqué à rédiger son histoire, à en lier toutes les parties, et à leur donner un ensemble. Il en résulte que non-seulement le huitième livre, mais encore tous les autres, sont également le fruit de sa vieillesse, et qu'ils ont été tous rédigés en deux ou trois ans au plus, puisque depuis long-temps et à loisir il avait préparé ses matériaux et composé ses harangues. Or, personne ne conteste aux sept premiers livres aucune des qualités qui constituent le grand historien; pourquoi ne pas rendre la même justice au huitième ?

Supposer que Thucydide ait perdu insensiblement de ses facultés, à mesure qu'il avançait dans sa tâche, le huitième livre se ressentant de cet affaiblissement moral a pu, à la rigueur, être inférieur, par exemple, au premier. Mais comment se persuader qu'il fût au-dessous du septième, qui n'a dû être écrit que peu de temps auparavant, et où les critiques s'accordent à voir le talent de Thucydide dans toute sa vigueur.

Non, son huitième livre n'est point du tout inférieur au septième. Pour le prouver, nous considérerons en lui l'historien, le géographe et l'écrivain : l'historien remplissant religieusement la plus essentielle de toutes les obligations, qui est l'impartialité; l'historien toujours d'accord avec lui-même, conservant dans le huitième livre, même caractère que dans les livres précédens, même profondeur de vues, même politique, même manière de juger les individus et les gouvernemens; le géographe toujours exact, clair, intéressant dans ses détails géographiques, particulièrement sur les côtes de l'Asie; enfin, l'écrivain, toujours aussi éner-

(1) Un an après la fin de la G. du Pélop., 94 ol. et dem., 403 av. J. C.

(2) Dodw., *Appar. ad ann. Thuc.*

Digitized by Google

gique de langage, mais plus concis peut-être, plus rapide et non moins élégant; Thucydide se retrouvant tout entier avec son talent, son ame, son génie. Aujourd'hui, nous nous bornerons à considérer Thucydide comme historien.

(*La suite au numéro prochain.*)

LA FIN DU MONDE

ET LE JUGEMENT DERNIER,

Poème par M. Lablée, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, de l'académie de Lyon.

Pourquoi le jugement dernier nous fait-il tant de peur ? C'est que nous y devons paraître les uns devant les autres, tels que nous sommes. Plus de moyen de se cacher ; plus d'espoir de concilier avec les commodités du vice, les apparences de la vertu. Le manteau brillant des grands imposteurs tombera avec le voile sacré des petits tartuffes. Le masque de l'intrigue, le fard de la pruderie, les fausses couleurs de la dévotion, tout disparaîtra. Le plagiaire sera dépouillé de toutes les plumes dont il s'était paré, et si l'on pouvait rire au *Jugement dernier*, ce ne serait pas la chose la moins plaisante. Enfin, nous nous verrons tous dans notre hideuse nudité. Le secret de toutes les réputations, le tarif de tous les succès, tout sera connu, tout sera révélé. Nous saurons à quoi nous en tenir sur la gloire des princes, la droiture des ministres, l'intégrité des avocats, le désintéressement des commis, l'incorruptibilité des juges, la probité des marchands, la vertu des femmes, la fidélité des maris, les promesses des grands, la bonne foi des gascons, la conscience des Juifs, la modestie des comédiens, l'humilité des auteurs, l'honnêteté des journalistes, la sincérité des amis, etc., etc. Tant de désirs honteux, et qui à peine étaient formés, que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes ; tant de rêves ridicules de fortune et d'élévation, douces

Digitized by Google

erreurs auxquelles notre cœur séduit, se livrait sans cesse ; tant de jalousies basses et secrètes, que nous nous dissimulions par fierté, et qui, cependant, étaient le principe invisible de toute notre conduite ; tant de haines et d'animosités qui nous avaient armés à notre insu contre nos meilleurs amis ; tant de projets de crime auxquels l'occasion seule avait manqué, et que nous n'avions comptés pour rien, parce qu'ils n'étaient pas sortis de notre cœur ; voilà ce qu'on étalera à nos yeux ; et nous verrons que ce que nous connaissions le moins de nous, c'était nous-mêmes.

Le monde est un grand théâtre, où chacun presque, joue un personnage emprunté. Comme nous sommes pleins de passions et que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse et de nous donner pour ce que nous ne sommes pas ; le vice est toujours trompeur et dissimulé. Toute notre vie n'est qu'une suite de déguisemens et d'artifices ; nos amis mêmes les plus sincères et les plus familiers ne nous connaissent qu'à demi ; nous échappons à tout le monde ; nous changeons de caractère, de sentiment, d'inclination, selon les conjonctures et le caractère de ceux à qui nous voulons plaire ; par-là, nous nous faisons une réputation d'habileté et de sagesse ; le jour qui doit nous priver du fruit de tant de dissimulation, doit être pour nous le jour le plus redoutable. La confusion de se voir démasqué, le dépit de ne pouvoir plus tromper personne ; l'amour propre réduit à la honte et à l'impuissance ; voilà les tourmens les plus cruels qui nous soient réservés dans l'autre monde. Si celui-ci a été justement comparé à un théâtre, on peut dire avec autant de raison, que les plaines de Josaphat en seront les coulisses, et que nous déposerons là le clinquant et l'oripeau qui nous avaient servi à éblouir les autres, après nous avoir éblouis nous-mêmes. Voilà le tableau dont M. Lablée a voulu nous donner l'esquisse dans une pièce de 292 vers qu'il appelle poëme, et dans laquelle il décrit ainsi les *signes précurseurs de la Fin dumonde.*

Digitized by Google

L'airain *sonnant par tout*, la lune ensanglantée,
Les *mouvemens plus vifs* de la terre agitée,
Le choc tumultueux de tous les élémens,
D'animaux *égarés* les affreux hurlemens,
Tout annonce aux humains dont la raison s'*égare*,
Que du monde expirant la chute se prépare.

M. Lablée affectionne beaucoup le mot *égaré*, on le retrouve bientôt pour la troisième fois à la fin de la tirade suivante qui mérite d'être citée toute entière.

Inutiles leçons des funèbres enceintes!
A quoi servent *encore* ces larmes et ces plaintes.
Quels mouvemens divers agitent les esprits?
Les méchans restent seuls, quand les bons sont unis.
Les uns sûrs de leur sort, *vont exhalant leur rage;*
D'autres se montrent vains d'un impuissant courage:
Immobiles, *ceux-ci* semblent pétrifiés;
A des appuis *ceux-là* sont fortement liés.
Ah! parmi ses enfans, ce vénérable père
N'offre pas du remords le sombre caractère:
Il les prend dans ses bras, les presse sur son cœur,
Et condamne, en ces mots, leur trop vive frayeur.
« *Enfans*, n'oubliez pas, que malgré notre offense,
» *Le* Dieu *de la* justice est *un* Dieu *de* clémence,
» Il voit nos repentirs. *Ah!* croyons que *demain*
» Nous serons pour toujours réunis dans son sein. »
Il dit, et des *enfans* l'ame n'est plus troublée.
Par cet espoir aussi, la vôtre est consolée,
Vous dont les actions n'ont pas déshonoré
Votre sexe *trop faible* et souvent *égaré*.

Les vers de M. Lablée ressemblent un peu *trop* à ce sexe-là; avec lequel il a encore un autre rapport; c'est de réfléchir fort peu. Par exemple, il peint l'éternel *rendant ses arrêts solennels*.

Son glaive est agité, *sa terrible balance*
Se penche seulement au gré de sa clémence.

Digitized by Google

A l'instant tous les bras vers lui sont élancés;
Les mots : grâce! pardon! *sont par tout prononcés.*
Mais ils le sont en vain; *l'immuable justice,*
Des coupables mortels commande le supplice.

Comment *une balance* qui ne se penche qu'*au gré de la clémence* peut-elle être *terrible?* Si dieu écoute *seulement la clémence*, on ne peut pas parler ensuite de son *immuable justice.*

La tirade suivante, sans être bien poëtique, fait du moins honneur aux sentimens de M. Lablée.

Vous êtes condamnés, princes ambitieux
Dont les armes bravaient la colère des cieux,
Qui toujours prolongeant les horreurs de la guerre,
Pour vos seuls intérêts ensanglantiez la terre;
Et vous, qui dégradant la majesté des rois,
Soumettiez vos sujets à d'arbitraires lois,
Et qui leur ravissiez au gré de votre envie
La fortune, l'honneur, la liberté, la vie;
Et vous, d'un peuple faible odieux oppresseurs,
Ministres sans vertus et courtisans sans mœurs,
Habiles à cacher, dédaigneux politiques,
Vos vols et vos excès sous des raisons publiques;
Et vous, qui prosternés devant les premiers rangs,
Caressant tour à tour et le peuple et les grands,
N'avez dû qu'à l'intrigue, à d'obscures bassesses,
De l'emploi, des honneurs, de honteuses richesses,
Méconnaissiez les droits de la sainte amitié,
Refusiez au malheur des marques de pitié,
Et dont les cœurs flétris par d'indignes souillures,
Ne s'avivaient qu'au sein des voluptés impures;
Et vous, etc., etc

Après avoir fait le tableau des peines des méchans; après avoir dit :

De votre désespoir, *ah! qu'importe l'essor;*
Souffrez, n'avez-vous pas mérité votre *sort?*

l'auteur s'écrie tout à coup :

Spectacle ravissant! image consolante!

Digitized by Google

On s'étonne d'abord que M. Lablée se réjouisse du malheur même des méchans; mais on s'aperçoit bientôt que ce vers n'est qu'une transition *ex abrupto*, pour décrire le bonheur des élus en général. L'auteur observe dans un *post-scriptum* de 18 lignes, *que dans un poëme presqu'entièrement descriptif, il n'a pu se livrer à ces mouvemens, ce désordre, cet abandon, qui dans les belles odes que nous possedons sur la même matière, ont fait briller le génie de leurs auteurs, et à la faveur desquels ils nous ont offert de si grandes images, des expressions si sublimes.* Il y a de la bonne-foi et de la générosité de la part de M. Lablée de nous renvoyer ainsi à l'ode de Gilbert sur le *jugement dernier*, comme pour nous consoler de son poëme descriptif; mais si ce poëme semble avoir été fait avec tant de précipitation, c'est que sans doute M. Lablée a voulu le faire paraître avant la fin du monde. Comme elle se trouve retardée, l'auteur aura le temps de mettre la dernière main à son ouvrage. Peut-être le plaisir de louer les vers de M. Lablée ne nous est pas réservé: c'est un bonheur destiné à nos neveux; mais nous nous en consolerons avec le vieillard de Lafontaine; et si par hasard il fallait encore les critiquer, je m'estimerais heureux de n'en être plus chargé, et je mourrai en disant:

Maneat nostros ea cura nepotes!

LA ROULETTE. — 6e édition.

Voici un autre ouvrage de M. Lablée, qui a eu plus de succès que n'en aura jamais *la Fin du monde*, car je doute qu'elle aille seulement à une autre édition. Ce n'est pas que *la Roulette* soit un livre bien écrit; mais le sujet devait intéresser tant de monde! Que d'auteurs dont tout le mérite consiste dans l'à-propos ou dans la popularité du sujet! à une représentation de l'Opéra-Comique de *la Bataille d'Ivri*, un provincial demandait à son voisin quel était l'auteur de la pièce. — C'est Henri IV, lui répondit froidement celui-ci. — Vous

Digitized by Google

voulez dire que c'est le héros de la pièce; mais l'auteur? — C'est Henri IV. Voilà tout ce que le questionneur put tirer de celui qu'il interrogeait. *La bataille d'Ivri* n'est pas la seule pièce dont Henri IV soit l'auteur; on peut bien lui attribuer toutes celles que les théâtres nous prodiguent depuis quelque temps. Le succès de *la Roulette* était certain; tous les joueurs ont voulu le lire, et le nombre en est grand. Il n'y a d'ailleurs qu'une seule chose remarquable dans cette composition, sous le rapport littéraire; le joueur perd plusieurs fois par des circonstances indépendantes des chances du jeu, et toujours produites par des accidens étrangers : c'est, ou l'arrivée imprévue d'agens de la police dans une maison de jeu clandestine, ou une querelle suivie d'un duel, ou l'infidélité d'un partenaire, qui l'empêchent de prendre sa revanche ou de recueillir son gain. Ces événemens, quoique malheureux pour le joueur, ne le font cependant pas renoncer à sa martingale, sur laquelle il fonde toutes ses espérances, parce qu'on ne peut pas les mettre sur le compte du jeu ni du joueur. Cette idée, dans une main plus habile, aurait pu fournir une situation dramatique; mais tel qu'il est, l'ouvrage de M. Lablée a réussi, et le succès qu'il a obtenu prouve que l'auteur n'a pas joué de malheur comme son héros.

T.

HISTOIRE

De Marie-Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles. Ouvrage présenté à S. A. R. Mgr. le duc de Berri; orné du portrait de cette princesse, donné par S. M. elle-même à S. A. Mme la duchesse douairière d'Orléans; par Serieys, professeur d'histoire. — Un vol. in-8° de 222 pages. A Paris, chez Plancher, rue Serpente, n° 14, et chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

Encore un nouvel ouvrage qui fournit la preuve de la difficulté d'écrire l'histoire des contemporains, ou

Digitized by Google

des événemens passés sous nos yeux. Après avoir fait choix d'un personnage, il arrive presque toujours que l'auteur se passionnant pour son héros, ne fait ressortir que ses bonnes qualités, sans jamais laisser apercevoir les mauvaises; pallie ses fautes pour exagérer ce qui est bien. En convenant que l'histoire particulière d'un personnage plus ou moins célèbre ne doit pas être un simple journal de sa vie publique, on me permettra de faire observer qu'elle ne doit pas être non plus un panégyrique continuel. M. Serieys paraît avoir été convaincu de cette vérité lorsqu'il a dit : « Malgré l'assurance que » nous inspirent le choix et l'importance du sujet, nous » ne pouvons nous dissimuler qu'on nous fera peut-» être plus d'un reproche sur la manière dont quelque-» fois nous nous sommes permis de le traiter; on blâ-» mera un monologue que nous avons osé prêter à la » reine, et plusieurs pensées, qui d'après les circons-» tances, occupaient vraisemblablement son ame au » fond de sa retraite, au château de Hezendorf, à la veille » du congrès qui allait s'ouvrir. L'histoire, dira-t-on, » a ses règles comme l'art dramatique, comme chaque » genre de littérature; celui qui l'écrit ne peut ni ne » doit employer les couleurs poëtiques, encore moins » celles qui sont romanesques. »

Marie-Charlotte-Louise, reine de Naples, sœur de l'infortuné Marie-Antoinette, reine de France, avait pour mère Marie-Thérèse, unique rejeton de l'empereur Charles VI; elle naquit le 18 août 1752, fut mariée le 5 avril 1768 à Ferdinand IV, roi de Naples, frère de Charles IV, roi d'Espagne. Ce fut après avoir mis au monde le prince Charles-Titus, en 1774, que l'épouse de Ferdinand fut admise au conseil, et bientôt elle sut le diriger à sa volonté. En vain le vieux ministre Tanucci voulut-il s'opposer à la prépondérance que prenait la reine; il fut renvoyé, et fournit une nouvelle preuve que la loi du plus fort est toujours la meilleure.

Tanucci fut remplacé par le marquis de la Sambucca, ancien ambassadeur à la cour de Vienne. Dès ce moment la reine jugea convenable d'adjoindre à ce ministre un petit conseil privé, connu sous le nom de con-

Digitized by Google

siglietto. Il était composé de la reine, présidente; du comte de Wildreck, Autrichien; du marquis de la Sambucca; du chevalier Vivenzio de Nole et de Caroline, son épouse. Ce dernier, fils du premier médecin du roi, était chargé de la police à Naples.

Il manquait un chef à la marine, et le chevalier Acton, Anglais, connu par une affaire brillante en Afrique, bel homme et beau parleur, fut mis à la tête de la marine napolitaine. Malgré les éloges donnés par l'auteur aux choix que la reine faisait des étrangers pour remplir les premières places du royaume, il n'en est pas moins vrai que ces choix faisaient murmurer les Napolitains; ils se voyaient avec peine forcés de renoncer aux premiers emplois; dès-lors l'émulation s'éteignit, et le corps de marine cessa de se distinguer. Les Barbaresques enlevaient souvent dans les parages de la Sicile, des bâtimens infiniment supérieurs à ceux qu'ils montaient, et venaient jusques dans les ports, insulter les pavillons. Que l'Europe s'arme et impose des lois à ces infâmes pirates pour lesquels, l'âge, le sexe ne sont rien. Les flibustiers ont été détruits; pourquoi les forbans de la côte d'Afrique n'éprouveraient-ils pas le même sort? Que peut-on attendre de gens sans foi, pour qui les traités les plus solennels n'ont rien de sacré? Toujours prêts à se révolter, ils sacrifient le prince qui les gouverne à leur ressentiment, ou plutôt à leur caprice. L'élévation d'un nouveau monarque n'a jamais lieu sans que des flots de sang coulent, que des révoltes n'arrivent, et que des milliers de victimes ne tombent sous les coups des prétendans.

La reine mit au monde en 1777 le prince François-Janvier-Joseph, père de S. A. R. la duchesse de Berri, puis en 1782 la princesse Amélie, épouse de Mgr. le duc d'Orléans. Rien ne manquait au bonheur de Marie-Charlotte, lorsqu'un événement affreux vint arrêter le cours de sa prospérité. Je veux parler du terrible tremblement de terre qui eut lieu en 1783 dans la Sicile et dans la Calabre, et dont les détails font frémir. Outre la relation officielle relative à ce malheureux événement,

Digitized by Google

M. Serieys consacre douze pages de notes pour en mieux faire connaître les résultats.

L'auteur nous apprend que le roi Ferdinand fit paraître un ouvrage italien intitulé : *Origine de la population de la colonie de Saint-Leucio et de ses progrès jusqu'à ce jour, avec les lois correspondantes à son bon gouvernement;* par Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles. A Naples, de l'imprimerie royale, 1789, in-4°. Saint-Leucio est un nouveau village élevé près du palais de Caserte, et son origine ne remonte qu'à l'année 1773. L'agréable situation qu'il présente, sa proximité de la capitale, la fertilité du terrain, la franchise dont jouissaient les colons, y attirèrent plusieurs familles, et dès l'an 1789, ce village se montait à deux cent quatorze individus. On en compte maintenant deux fois autant.

M. Serieys présumant avec raison, que l'ouvrage du monarque des Deux-Siciles devait être peu connu, en a donné un fort long extrait. On aura du plaisir à le lire, parce que tout dans cet établissement est dirigé vers l'activité et les bonnes mœurs. Dès le matin, tout le monde se rend à l'église et de là au travail. En sortant des manufactures et des ateliers, les enfans vont deux à deux aux écoles, puis retournent reprendre leurs occupations. A midi l'on dîne, et le travail recommence à midi trois-quarts. Dans l'après-dîner, il y a encore quelques heures d'école. Les travaux cessent à onze heures du soir, et la journée se termine par une prière que l'on va faire à l'église. Les dimanches après les offices, la jeunesse est exercée au maniement des armes.

Les habillemens sont uniformes, et il n'est pas permis d'y faire le moindre changement. Tous les jeux, même les plus honnêtes, sont expressément défendus sous peine de bannissement. Il en est de même pour ceux qui se moquent des habitans, qui en parlent mal. Le sarcasme, la raillerie, les mauvais propos, n'ont jamais pénétré dans ce séjour; on ignore ce qu'est la calomnie, et ses affreux poisons n'y sont point à redouter. Que n'avons-nous en France un pareil établissement! l'autorité pourrait y envoyer quelques-uns de ces journalistes hargneux, querelleurs, qui croient avoir de

Digitized by Google

l'esprit quand ils médisent et qu'ils débitent des mensonges grossiers. On y enverrait aussi cet individu jaloux dès succès de ses confrères ; cet académicien faisant partie d'une coterie, qui dit à qui veut l'entendre que lui seul et ses amis ont de l'esprit, et qui ne persuade personne ; il repousse le mérite modeste ; il n'accorde sa protection qu'aux intrigans, aux flatteurs, et rejette opiniâtrement, celui dont les talens pourraient porter ombrage à tous ceux de sa clique. Dieu ! quel heureux temps que celui où tout le monde dirait : Embrassons-nous et faisons la paix !

(*La suite au numéro prochain.*)

SPECTACLES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Débuts.

« Quels applaudissemens plus flatteurs que ceux du » Théâtre, dit d'Alembert, dans sa réponse à J.-J. » Rousseau ! c'est là que l'amour-propre ne peut se » faire illusion ni sur les succès, ni sur les chutes... . Je ne sais comment d'Alembert l'entendait, mais rien ne prouve moins la vérité de cette remarque, faite en 1758, que ce qui se passe de nos jours dans nos spectacles. Quand nos princesses tragiques excitent de si grands transports d'admiration, hélas ! il ne leur est pas permis *de se faire illusion* sur le prix de ces applaudissemens si *flatteurs*. Leur bourse diminue à mesure que leur gloire augmente ; l'enthousiasme est fort cher aujourd'hui ; *Andromaque* étalerait en vain pour nous toucher, ses misères et ses douleurs ; elle aurait beau dire que son fils est le seul bien qui lui reste ; ses lamentations seraient en pure perte. Si on répond à ses sanglots par autant de battemens de mains, si un *bravo* vient la consoler de chacun de ses gémis-

Digitized by Google

semens, c'est qu'elle a su emporter avec elle quelques débris des trésors de Pergame; et ces trésors distribués à propos ont attendri des cœurs insensibles à ses larmes.

En voyant cette foule de débutans et de débutantes qui se succèdent avec tant de rapidité sur tous les théâtres, on pourrait leur dire :

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

Mlle Zéllie Mollart a paru trois ou quatre fois, presque incognito, au milieu des nombreuses favorites de Terpsichore, elle n'est, ni plus ni moins ingambe, que toutes ces nymphes qui sautent au second rang. On peut la comparer à Mme Delisle, pour l'embonpoint. Mlle Mollart s'est tout-à-coup éclipsée, sans doute pour reparaître bientôt plus svelte, et plus légère, et pour imiter Mlle Saint-Fal, en faisant perdre à sa taille ce que celle-ci a fait perdre à sa voix. Mlle Gosse, élève de Terpsichore et de M. Guillet, comme Mlle Mollart, ne s'est montrée qu'une seule fois. Les journaux n'en ont point parlé, elle-même s'est dérobée aux éloges qui l'attendaient; cette apparition si subite et si courte doit exciter nos regrets; mais les destins l'ont ainsi voulu :

Ostendent terris hanc tantùm fata, neque ultrà
Esse sinent.

à ces débuts obscurs, dans la danse, a succédé le début brillant de Mlle Percilliée, dans *Laméa des Bayadères*, la figure de cette jeune syrène a autant de charme que sa voix. Elle ne ressemble pas à certaines cantatrices qu'on ne peut entendre, qu'en fermant les yeux, et à maintes actrices qu'on ne peut regarder qu'en se bouchant les oreilles. Mlle Percillée, a long-temps confondu avec les voix subalternes des chœurs de l'Opéra, ces accens dont elle fait aujourd'hui retentir le théâtre, sans mélange et sans accompagnement fâcheux. Après *Laméa*, elle a joué *Antigone* avec un égal succès. A côté d'elle, M. Louvet, dès long-temps promis par l'affiche, s'est essayé dans le rôle de Thésée : sa taille ne le rend pas plus digne de jouer les rois, que sa voix,

Digitized by Google

de remplacer Lays. Il a fait un contre-sens, en chantant à Bonel : *Du malheur auguste victime !* Cet OEdipe là n'est rien moins qu'*auguste*. On serait tenté de pardonner aux Dieux d'avoir dépouillé de la couronne un roi, qui a si peu de noblesse et dont le ton et les manières sont plus propres à figurer au lutrin de Boirude, qu'au trône de Laïus. Lavigne a fort bien chanté le rôle de Polinice. Mais on a de la peine à s'imaginer qu'avec un visage si honnête et un air si pacifique, ce prince soit si mauvais frère. On a bien raison de dire que la fable n'est qu'une menteuse.

L'affiche nous menace d'une représentation au bénéfice de Lays. Serait-ce sa retraite qu'on nous annonce ? ou bien Lays voudrait-il imiter un grand acteur qui sans se retirer, a fait mettre à son profit le parterre à six francs et les premières à vingt francs ? Si cette coutume s'établissait, les comédiens n'auraient jamais à craindre de dérangement dans leurs affaires, et ils ne seraient pas forcés d'aller si souvent faire payer aux provinces, le luxe qu'ils étalent à Paris. Cette considération, si intéressante pour les artistes, n'aura pas sans doute été négligée dans les nouveaux réglemens qui vont paraître sur la Comédie Française. Ils auraient déjà été oubliés ; mais M^lle^ Mars, absente depuis trois mois, a écrit qu'elle ne pourrait venir qu'au mois de novembre donner son adhésion à l'article, qui fixe la durée des congés à six semaines.

THÉATRE FRANÇAIS.

Première représentation *du Médisant*, comédie en trois actes et en vers, de M. Gosse ; précédée *d'Eugénie*.

Un enrouement subit de M^lle^ Demerson a retardé de quelques jours la première représentation du *Médisant*. Cette pièce n'a rien perdu pour attendre. Elle a reçu un accueil dont l'auteur doit être content pour son coup d'essai ; et dont la critique n'aurait rien à dire, sans la froideur des deux premiers actes, et sans la ressemblance un peu trop forte du troisième acte

Digitized by Google

avec le *Philinthe de Molière*. L'intrigue du *Médisant* est faible et vide d'action; une courte analyse va faire juger de ce défaut, auquel l'auteur a cherché à remédier par la multiplicité des portraits.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni, c'est un lieu bien commode pour les auteurs comiques : on y voit M. Dubreuil, le Médisant, venu à Paris pour un procès, et prenant le nom de Valsés, on ne sait trop pourquoi; Mme Dubreuil se cachant sous le nom de Mme Laure, pour donner une leçon à son époux, comme dans les *Maris Garçons*; sa fille Pauline, ou Mlle Laure, aimée de M. Duvernoy fils; M. Duvernoy père, débarqué fraîchement de province, afin de connaître lui-même la conduite de son fils à Paris; Enfin Rose, suivante de Mme Dubreuil, l'hôte et Eugène, valet de l'hôtel. Valsés médit de Mme et de Mlle Laure sans les connaître, et sans les avoir encore vues. Il s'attire par là les réprimandes de M. Duvernoy père, dans qui il retrouve une de ses connaissances. Duvernoy a quelque rapport avec M. Daiglemont des *Étourdis*, ou avec Philinthe du *Misanthrope*, ou plutôt avec Ariste du *Méchant*, ou bien avec Chrysalde de l'*Ecole des Femmes*, à moins qu'on ne tranche la difficulté, en disant qu'il ressemble à tous les quatre. Duvernoy fils s'emporte aussi contre Valsés, qui ose lancer ses traits sur sa maîtresse. Mais l'explication un peu vive d'abord, n'a pas de suites, grâce à la reconnaissance de M. Dubreuil et de sa femme. Jusqu'à la situation qui amène cette reconnaissance, tout languit dans la pièce, et l'on est réveillé seulement par le cliquetis des épigrammes, que la malice libérale de Valsés, distribue à tout le monde. Il est vrai qu'en faisant parler le *Médisant*, M. Gosse a rempli son titre, et s'il mérite des reproches pour le manque d'action, il mérite encore plus d'éloges pour la manière dont il a tracé et soutenu le caractère du *Médisant*. Valsés apprend dans une lettre de Mme Dubreuil, qu'il croit dans sa province, et qui est près de lui, sous le nom de Mme Laure, qu'un insolent a osé attaquer l'honneur de sa femme et de sa fille, de

Digitized by Google

sa chère Pauline. La tendresse paternelle et les discours de Duvernoy lui font alors sentir les tristes effets de la médisance. Mais bientôt revenant à son insurmontable habitude, il en prend sujet de se déchaîner, avec une fureur nouvelle, contre les hommes, et dit à son ami, qui lui reproche d'imiter encore ces médisans dont il se plaint lui-même :

Du moins quand j'ai médit c'était avec raison. Il est dommage seulement que cette situation si dramatique d'un homme victime de ses propres défauts, et qui même alors ne peut y renoncer, se trouve toute entière dans le Philinthe de *Fabre d'Églantine*. Valsés outrageant sa femme et sa fille, est puni de sa médisance, comme Philinte, insensible à des malheurs qui sont les siens, est puni de son égoïsme. Une autre imitation assez importante est celle d'une scène de l'*École des Maris*. Duvernoy préparant Dubreuil à la lettre dont je viens de parler, lui apprend qu'un de ses confrères, un financier comme lui, (Dubreuil est directeur des contributions) est joué par sa femme. Dubreuil se réjouit d'avance de pouvoir rire aux dépens d'un collègue, ne sachant pas qu'il rit déjà de lui-même. Sganarelle se moque ainsi d'Ariste, croyant qu'il est trompé par Léonore; mais il reconnaît bientôt son erreur, en voyant Isabelle chez Valère.

Le style du *Médisant* est facile, mais un peu incorrect; c'est plutôt le ton de la satire que celui de la comédie. Il était difficile de ne pas reproduire dans un sujet pareil, bien des tirades du *Méchant* et du *Misanthrope;* mais j'engage M. Gosse, qui a cité dans sa pièce deux vers de Molière, à ne pas refaire ce grand maître. Il aurait mieux valu répéter :

C'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde,

que de dire :

L'on nuit à chacun en flattant tout le monde.

La neuvième satire de Boileau a subi, comme le *Misanthrope* et le *Méchant*, les corrections de M. Gosse.

Digitized by Google

Parmi les vers qu'on a le plus applaudis, on remarque les suivans :

L'autre, vil délateur, s'en va l'oreille basse ;
Il eut beau dénoncer, il n'aura pas de place.

M. Gosse ayant averti le public que son ouvrage avait été reçu avant l'*Hôtel garni*, je n'ai pas parlé de la ressemblance de ces deux comédies.

La pièce a été bien jouée, sur-tout par Damas, chargé du rôle du médisant, ou plutôt du railleur aimable que M. Gosse a substitué au *médisant* un peu grossier de Destouches. Damas n'a pris un ton mordant et amer, qu'en disant ce vers contre les journaux :

Dans nos chers feuilletons, politesse et bonté.

En lançant ce lardon il a cessé d'être Valsés, il est redevenu Damas. L'impolitesse est sans doute un grand tort ; mais n'appellerait-on pas ainsi la sévérité ? et les acteurs ont-ils droit de s'en plaindre, je le demande à M. Damas, quand ils achètent les applaudissemens de vils gagistes au lieu de mériter ceux des honnêtes gens ? Baptiste aîné, qui avait supérieurement joué le père dans *Eugénie*, a estropié un vers de M. Gosse ; il a dit dans la dernière scène :

Le mal qu'on entend, il ne faut pas le dire.

Cela m'a étonné, car cet acteur respecte ordinairement la mesure des vers. Mlle Volnais, chargée du rôle insignifiant de Mme Dubreuil, a joué auparavant Eugénie. Cette actrice a une singulière habitude ; elle ajoute des Ah ! aux passages qu'elle veut faire ressortir. Elle a dit, par exemple, à Clarendon : Employez auprès de mon père cet art de persuader.... Ah !.... que vous possédez si bien. Mlle Volnais, comme Acaste du *Misanthrope* :

Connaît les beaux endroits qui méritent des ah !

THÉATRE ROYAL ITALIEN. — ODÉON.

La reprise de *la Pazza per Amore* (la Folle par Amour) a eu lieu dans le désert ; la musique de Paësiello

Digitized by Google

n'a pas trouvé de fort dignes interprètes. Les temps de Mmes Barilli et Festa ne reviendront-ils plus ? Mlle Humbert n'a pas eu beaucoup plus de témoins de ses débuts dans *le Jeu de l'Amour et du Hasard* et dans *les Fausses confidences*, et ses efforts n'ont pas été couronnés d'un plus brillant succès. Cette actrice a débuté il y a deux ou trois ans dans la tragédie ; elle représentait mieux Camille et Hermione, qu'elle ne joue Silvia et Araminte. Cependant elle n'a pas été admise parmi les princesses tragiques, et aujourd'hui qu'elle double Mlle Délia, comme Mlle Leverd double Mlle Mars, on va sans doute ajouter sa médiocrité à celle de Mlles Roy, Perroud, etc., etc.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Première représentation *du Fils vengeur*, ou *la Comtesse de Narbonne*.

Nous n'avons au théâtre que des fils vengeurs. Léon, pour venger la mort de son père Odoar, ne tue pas sa mère, comme Oreste, Ninias et Hamlet ; il ne verse le sang que de son oncle : c'est bien peu de chose pour un mélodrame. Léon est amoureux de Théanie, crue fille de Roger, l'assassin d'Odoar ; mais on apprend au dénouement, qu'un pareil monstre n'a pas donné le jour à une fille si vertueuse. Cette découverte n'a pas fait autant de plaisir au parterre qu'à l'amant ; on a sifflé le Phébus de M. Pelletier-Volmeranges ; mais on a applaudi les ballets de M. Placide, la musique de M. Piccini, qui porte un beau nom, et les frais de l'administration, qui pourrait bien se faire un procès avec l'Opéra pour la magnificence de ses décorations. On cherche déjà querelle au genre des ballets d'*Hamlet* et de *Samson*.

E.

Digitized by Google

INTERIEUR.

Le paiement du semestre de la dette perpétuelle, échue le 22 septembre, a commencé à se faire suivant l'ordre ordinaire et dans toutes les lettres, le 23 de ce mois.

— Une ordonnance du roi, du 20 septembre, porte : Le vicomte de Châteaubriand, ayant dans un écrit imprimé, élevé des doutes sur notre volonté personnelle, manifestée par notre ordonnance du 5 septembre présent mois, nous avons ordonné et ordonnons :

Le vicomte de Châteaubriand cessera dès ce jour, d'être compté au nombre de nos ministres d'état.

— L'imprimeur Lenormand vient d'éprouver deux saisies qui vont donner lieu contre lui à deux poursuites différentes. La première a pour objet la contravention qu'il a commise en ne déposant point dans les bureaux de la direction générale de la librairie, in-un exemplaire de l'ouvrage de M. le vicomte de Châteaubriand, titulé de la *Monarchie suivant la Charte*. Ce dépôt doit être fait aux termes de la loi du 21 septembre 1814, sous peine de saisie et d'amende ; et avant toute publication de l'ouvrage et son insertion au journal de la librairie. A peine cette saisie venait-elle d'être faite, que Lenormand en a remis une seconde édition sous presse, celle-ci a été saisie à la requête du juge d'instruction du département de la Seine. Il est certain, que sous un rapport bien respectable, cet ouvrage devait déjà paraître condamnable ; et par conséquent, que l'auteur et l'imprimeur devaient être les premiers à en faire justice. Ce dernier avait encore sous les yeux l'ordonnance par laquelle Sa Majesté avait retiré au sieur Michaut, le brevet d'imprimeur du roi, pour avoir publié l'ouvrage de M. l'abbé Vinson, dans lequel la charte n'était pas respectée comme elle doit l'être de tout Français ; il ne pouvait pas douter que la Majesté Royale ne se trouvât offensée dans un ouvrage où l'on mettait en doute la *volonté personnelle* du monarque, ce sont les termes mêmes de l'ordonnance du 20 septembre, par laquelle le roi retire publiquement sa confiance à l'auteur. Mais le roi a dit : *Je veux tout ce qui peut sauver la France, et le roi fait ce qu'il a dit.* Les égards dus à M. de Châteaubriand, comme grand écrivain, nous empêchent d'expliquer toute notre pensée, M. Lenormand n'est sans doute pas heureux dans le moment où cette double poursuite pèse sur lui ; mais il faut nécessairement que l'on se ressouvienne de ce qu'est véritablement le roi en France ; il est la base de la monarchie, la loi n'existe que par sa volonté, elle ne peut exister autrement. Mais de plus, mettre cette volonté en doute, quand c'est sur elle que repose tout l'ordre social, n'est-ce pas vouloir ébranler cet ordre, sans lequel il n'y a ni repos, ni sureté. Le roi a donné la charte, et

Digitized by Google

cet acte important est le résultat précieux de notre antique constitution rendue propre à nos besoins et à nos mœurs, cet acte a été reçu avec reconnaissance, et nulle main ne peut toucher à ce monument, que celle qui a eu le droit de l'élever.

— Le 14 de ce moins, la croix a été replantée sur le Mont-Valérien; il y avait un grand concours de fidèles, c'est M. l'évêque de Chalons qui a officié. Son A. R. Monsieur, Madame duchesse d'Angoulême et monseigneur le duc d'Angoulême s'y sont rendus le 21, ils ont été reçus au pied de la montagne par le clergé, et ont assisté à la messe. Cette fête a été instituée en mémoire de la victoire d'Honorius sur Cosroes. Celui-ci était venu assiéger Jérusalem, l'avait prise, en avait emporté la vraie croix. Honorius ayant vaincu Cosroes après dix ans de guerre, le contraignit à rendre les esclaves et le butin qu'il avait fait à Jérusalem. Honorius y étant de retour, porta pieds nus la croix sur ses épaules, et la replaça dans l'église.

— La demoiselle Renée Bordereau, que l'on peut surnommer l'héroïne de la Vendée, où elle combattit vaillamment, à eu l'honneur d'être présentée au roi par M. de la Roche-Jacquelin. Cette demoiselle est couverte des blessures qu'elles a reçues en combattant.

— Monseigneur le duc de Berri a pris, sous son auguste protection, la société philantropique. Il lui a fait en outre remettre 8,000 fr. pour contribuer aux secours qu'elle ne cesse de donner aux infortunés.

— M. de Vintimille, évêque de Carcassonne, vient d'arriver d'Angleterre, il annonce le retour des autres évêques français qui avaient continué d'y séjourner. On assure qu'ils ont remis leurs démissions entre les mains du roi, et qu'elles sont envoyées à Rome. M. l'abbé de Fleuriel, secrétaire de M. de Blacas, a dû repartir aussi.

— Les commissaires des quatre puissances alliées se sont réunis avec les commissaires du roi, pour procéder à la vérification des paiemens qui leur ont été faits. Il a été reconnu que tout avait été exactement soldé jusqu'au 31 juillet dernier; que c'était avec la même exactitude que les paiemens s'effectuaient chaque jour; en sorte que les sept millions de rente qui ont été créés pour sureté des contributions, doivent rester entre les mains des dépositaires, sans qu'il y ait lieu à y toucher.

— A peine jouissons-nous du repos, que le commerce français cherche à reprendre son ancienne activité. Une expédition importante se prépare à Bordeaux. Le vaisseau *le Bordelais*, dont l'armateur est M. Balguerrie Junior, doit se rendre à Nootka sur la côte N. O. de l'Amérique septentrionale, s'élever jusqu'à la rivière de Cook et le plus possible dans le Nord, pour revenir aux îles Sandwich, aller à la Chine, et ensuite retourner à Bordeaux. Les pelleteries et les bois précieux doivent faire l'objet de ses échanges. Les officiers de

Digitized by Google

marine les plus expérimentés ont demandé à faire partie de cette expédition.

— L'Académie royale des beaux-arts a nommé M. Prudhon pour succéder à M. Vincent.

— Le roi, par son ordonnance du 11 avril dernier, avait déclaré qu'il n'y avait pas lieu à exercer aucun recours contre M le duc de Gaëte, et M. le comte Mollien pour l'aliénation qui avait été faite des rentes appartenant à la caisse d'amortissement; une seconde ordonnance du 11 septembre, rendue sur l'avis de la commission nommée par Sa Majesté, prononce relativement au sieur Ouvrart, que les transferts qui lui ont été faits, ne sont pas un prêt, mais une vente, et qu'il n'y a pas lieu à aucun recours contre lui.

— Un ordre du jour de S. E. le ministre de la guerre, fait connaître que Sa Majesté ordonne la stricte exécution de l'ordonnance de 1768, et qu'en conséquence, nul corps ne peut prendre les armes pour l'arrivée d'autres corps en marche, et que toute autorité constituée ne doit pas les aller recevoir, ni les accompagner à leur départ.

— Les colléges électoraux ne devant s'occuper que des opérations qui leur ont été confiées, ils ne doivent point faire d'adresse, ni voter de députations particulières. Le ministre a fait connaître aux présidens la volonté expresse du roi à ce sujet.

— Le 19 de ce mois, à Pont-sur-Yonne à 3 lieues de Sens, une trombe a causé les plus grands ravages. Il paraît qu'elle a éclaté à peu de distance de cette ville. Elle a ouvert une ravine, qui mesurée près de Pont, avait 150 pieds de large et 17 de profondeur, 30 maisons ont totalement disparu; quelques personnes ont péri, et plus de 50 familles sont ruinées.

— On dit que, dans ce moment, on aperçoit sur le disque du soleil des taches beaucoup plus considérables que celles vues dans ce printemps.

— M. de Lisle de Sales de l'Académie des inscriptions, vient de mourir octogénaire, Un de ses meilleurs ouvrages est l'*Histoire des hommes*; on lui reprochait cependant d'y avoir accordé trop de confiance à la chronologie de Ctésias.

— L'Académie de Lyon propose pour sujet du prix de discours pour 1817 : « Quels sont les moyens à employer après une longue » révolution pour confondre tous les sentimens d'un peuple dans » l'amour de la patrie et du roi. » La médaille d'or est de 600 fr. Les mémoires doivent être envoyés avant le 30 juin à M. Dumas, secrétaire. Le prix sera distribué le dernier mardi d'août.

EXTERIEUR.

Tous les journaux anglais sont remplis des détails de l'expédition de lord Exmouth contre Alger. On peut distinguer les journaux de

Digitized by Google

l'opposition à leur couleur sombre, à leur ton mécontent; ils n'osent pas rabaisser la gloire du pavillon national; mais son éclat les fatigue. En effet, il est naturel de louer le gouvernement qui a fait des dépenses considérables et pris de grands soins pour préparer le succès qu'il a obtenu; de là devrait naître sinon de la reconnaissance, au moins la connaissance que les ministres ont bien rempli leurs fonctions; mais comme cela les affermit dans leurs places, alors on ne peut espérer de les déplacer aussi promptement qu'on l'eut désiré: de là cette épouvantable morosité. Dans la satisfaction que lord Exmouth éprouvait de sa réussite, il s'est permis de rendre des actions de grâces aux ministres dont la prévoyance lui en a fourni les moyens. Il s'en est peu fallu que cet épanchement d'une belle ame n'ait été travesti par les journaux mécontens en question d'état. Je ne désespère pas de voir ces messieurs proposer un bill pour le crime *de invidid*; il servit si bien les opposans d'Athènes contre Aristide et tant d'autres grands hommes! Lord Exmouth a écrit aux lords de l'amirauté, le 28 août, le lendemain de l'action. Une longue langue de terre qui était couverte de redoutes et de batteries, couvre le port intérieur d'Alger, où toute la marine du dey était retirée. Le premier coup de canon fut tiré par les Algériens, qui avaient refusé les propositions faites par lord Exmouth, et ce sont celles qu'ils ont été contraints d'accepter. L'amiral répondit de tout son feu à cette attaque: son vaisseau seul a tiré 3,000 coups de canon. Il prenait toutes les batteries à revers. Son vaisseau occupait le milieu de l'entrée du môle. Toute l'escadre et la flottille ont également fait leur devoir, et le vaisseau l'*Impregnable* est celui qui a le plus souffert. Lord Exmouth se loue aussi extrêmement de la conduite de l'escadre hollandaise sous les ordres de l'amiral Van Capellen. L'amiral ayant vu que la marine algérienne était en feu, ne voulut jamais se retirer, quoique son propre vaisseau fut en danger. Les batteries de l'ennemi ayant été successivement réduites au silence, et un vent de terre s'étant élevé, l'amiral a pris le large et a jeté l'ancre dans la rade, pour pouvoir réparer les avaries. Il était onze heures du soir; mais dès le lendemain le dey a demandé un armistice, afin de pouvoir traiter des conditions, qu'il a toutes reçues.

1° L'abolition perpétuelle de l'esclavage pour tous les sujets des puissances chrétiennes; 2° la restitution de tous les esclaves, de quelque nation qu'ils soient, qui sont dans la domination du dey; 3° la restitution de toutes les sommes qu'il a reçues pour le rachat des esclaves, depuis le commencement de l'année, et particulièrement des 357,000 dollars de la cour de Naples, et des 25,560 du roi de Sardaigne; 4° réparation par le dey, et dans les termes qui lui seront prescrits, au consul de la nation anglaise, pour les mauvais traitemens et la prison qu'il lui a fait éprouver. Toutes ces conditions ont été exactement remplies, et le consul a reçu une indemnité pour le pillage de ses effets. L'escadre anglaise a eu 863 hommes tués ou blessés, et la hollandaise 65.

—— Les canonniers algériens se sont montrés dans cette action

Digitized by Google

au-dessus de la réputation dont ils jouissaient en Europe; ce qui a fait établir un calcul comparatif des pertes que l'Angleterre a éprouvées dans différentes actions, dont la plus ancienne remonte au commencement de la guerre qui a troublé toute l'Europe. Il n'y avait devant Alger que 5 vaisseaux, 5 frégates, et l'escadre hollandaise, montées de 6,500 hommes, et il y a eu 141 tués et 722 blessés, au total 863, tandis que devant Copenhague il y avait 11 vaisseaux, 5 frégates, portant 7000 hommes, et il y eut 234 tués, 641 blessés, au total 875.

— Lord Exmouth a reçu deux blessures légères, l'une à la cuisse et l'autre à la joue. Le capitaine Milmane, qui dans le fort du combat était à côté de lord Exmouth, à causer avec lui, reçut une balle morte qui le renversa par terre. L'amiral le voyant tomber fit appeler le premier lieutenant, et lui ordonna de prendre le commandement du vaisseau. Non pas, milord, lui dit le capitaine Milmane, se mettant à son séant, non pas. Quelques momens après il se releva et continua de commander.

— Le calcul de la perte éprouvée par l'escadre anglaise, dont nous venons de présenter le résultat, paraît avoir fortement ému un Anglo-Américain, car il vient de publier un tableau des pertes que les Anglais ont éprouvées dans six engagemens qu'ils ont eus avec les Américains. Il en résulterait que dans ces six combats il y eut 3568 Anglais d'engagés, et que 1103 furent tués, d'où il conclut en termes de commerce, qui d'ailleurs me semblent peu convenir à l'exposition d'un fléau pour la nature humaine, que devant Alger les Anglais n'ont perdu que 13 pour 100, tandis que vis-à-vis des Américains ils ont perdu 35 pour 100. Mais pour que toutes les bases de ce cruel calcul fussent connues, il aurait été nécessaire de dire combien les Américains avaient d'hommes en action, et combien ils en perdirent, car la perte des Algériens va de 7 à 8000 hommes.

— Lord Exmouth retourne en Angleterre. On avait répandu le bruit que l'expédition d'Alger terminée, il se présenterait devant Tunis et devant Tripoli; mais il nous semble que l'on a eu raison de faire observer, que les beys qui commandent dans ces villes ont maintenu les traités qu'ils ont faits au commencement de cette année avec lord Exmouth. Ils ont renoncé à traiter comme esclaves les prisonniers chrétiens qu'ils pourraient faire, et n'ont prêté aucun secours au dey d'Alger. C'est par l'effet d'une révolte dans laquelle le dey de Tunis a pensé lui-même être assassiné, que des pirateries ont été commises par des Tunisiens; ainsi tout motif réel d'agression était ôté aux armes anglaises. Il nous semble que la fidelle observation des traités doit être la première loi d'une saine politique.

— Un objet qui doit attirer toute l'attention des puissances européennes, sur-tout dans le moment où l'on se trouve avoir des communications fréquentes avec les Barbaresques et les diverses côtes de la Méditerranée, c'est l'état de permanence du fléau de la peste

Digitized by Google

dans ces contrées. Ordinairement il se montrait chaque année en Egypte et en Asie, un peu moins fréquemment à Constantinople. Il ne disparaît plus de cette capitale, et il y a peu de temps qu'il pénétra jusques dans le palais de l'ambassadeur russe : dix personnes en furent attaquées. Céfalonie, l'une des Sept Iles unies qui sont sous la protection anglaise, vient d'en être frappée. Il n'y a pas longtemps que l'état de Naples en est délivré. Ainsi nos terreurs ne doivent pas paraître vaines, car l'appas du gain fait tout braver au commerce.

— On dit que dans la Syrie un juif a rassemblé un grand nombre de gens de sa nation; il leur promet de rétablir le royaume de Jérusalem, et par conséquent se fait passer pour le Messie, qu'ils persistent encore à attendre. *Leur table est devenue pour eux un filet*, et l'anathême prononcé par leurs pères sur eux et leurs enfans a encore toute sa force. Vingt mille d'entr'eux, domiciliés dans le Mantouan, viennent de présenter une requête à l'empereur d'Autriche pour lui demander sa protection en faveur de leurs frères persécutés en Allemagne. En effet, le sénat d'Hambourg vient de rendre un décret par lequel il leur ordonne de quitter la ville d'ici à neuf mois, et de se retirer dans les faubourgs, si avant cette époque la diète germanique n'a pas prononcé sur leur existence civile. Il est certain qu'en Allemagne on ne les voit qu'avec déplaisir. Un des journaux, celui de Munich, rapportant le fait de ce prétendu Messie, disait que si tous les juifs se rendaient auprès de ce roi, leurs droits se trouveraient ainsi réglés en Allemagne; que sans doute il établirait dans son royaume la liberté de la presse, excepté contre les agioteurs, les usuriers et les receleurs d'effets volés : sarcasme cruel, mais malheureusement mérité par le plus grand nombre d'entr'eux. Les juifs lettrés se sont vivement plaints du gazetier.

— Honoré Ashby, âgé de 83 ans, vient de se pendre dans le comté de Kent. Cet homme portait depuis 50 ans dans sa poche la corde qu'il a employée pour commettre ce crime. On a peine à concevoir la persistance d'une si horrible pensée.

— Le bateau à vapeur le *Fulton*, qui a été construit à New-Yorck, et qui est destiné à se rendre à Saint-Pétersbourg, est arrivé en Angleterre. Il n'a mis que 22 jours à faire la traversée. C'est le premier bâtiment de cette espèce qui ait osé entreprendre une semblable traversée.

— Les journaux anglais se sont plus à rapporter très au long la manière dont s'est fait l'embarquement du roi de Ceilan, que les Anglais ont fait prisonnier, et qu'ils ont emmené à Madras. Ses femmes ont été embarquées avec lui. On connaît la jalousie des orientaux, et ce monarque a pris le plus grand soin pour que l'embarquement se fît de manière à ne pas blesser la sienne. Il paraissait s'être oublié sur tout autre point. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans le récit que ses vainqueurs nous font, que ce monarque est une auguste victime du malheur. Je ne sais comment ils ont

Digitized by Google

laissé glisser dans ce récit, en prétendant relever les égards qu'ils ont eus pour ce roi, cette phrase singulière : que depuis l'instant où il avait été fait prisonnier, toute mesure hostile avait cessé contre lui. On peut se permettre de penser que c'était bien le moins.

R.

ANNONCES.

Galignani's Repertori of english litterature, n° 90. Chez Galignani, libraire et éditeur, rue Vivienne, n° 18.

Nous avons rendu un compte avantageux, dans le mois d'août du n° 89; celui-ci n'est pas moins digne d'éloges, et les amateurs de la langue anglaise doivent prendre intérêt à la publication du *Repertory*. On y lira avec intérêt l'article intitulé, OEuvres mêlées d'Edward Gibbon, *Miscellaneous Works of Edward Gibbon*, et des mémoires écrits sur sa vie et ses ouvrages, par lui-même. Le rapport du comité nommé pour examiner les marbres rapportés par lord Elgin en Angleterre, excitera l'attention des archéologues, et nos traducteurs de romans y puiseront des ressources pour alimenter nos presses, et trop souvent nos critiques.

Le volume *du Journal de la Jeunesse* vient de paraître le 15 de ce mois. C'est par erreur qu'on y a inséré que le bureau avait changé de demeure; on s'abonne toujours rue de l'Université, n° 25.

Des dénonciateurs et des dénonciations; par l'auteur de l'Art d'obtenir des Places. Paris, chez Pélicier, libraire, Palais-Royal, n° 10. Prix : 4 fr., et 5 fr. par la poste.

Réfutation de l'ouvrage de M. Fiévée, ayant pour titre : *Histoire de la session de* 1815; par H. de Lourdoueix. Paris, chez Plancher, libraire, rue Serpente, n° 14; Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30.

Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage.

Annales des Arts et Manufactures, n° 7. Au bureau des Annales, rue de la Monnaie, n° 11.

DUBRAY, IMPRIMEUR DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE.

DE FRANCE.



AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1^er^ de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc, doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

ÉLÉGIE

Sur la mort de Millevoye.

Muse de la mélancolie,
Qui solitaire et recueillie,
Cherche la paix des bois, le calme des déserts,
Inspire ma douleur, et de ta rêverie
Répands le charme dans mes vers.
Sous le cyprès funèbre où repose la cendre
Du chantre dont la lyre harmonieuse et tendre
Soupira tes plaisirs et fit chérir tes pleurs,
Viens porter avec moi des regrets et des fleurs;

Digitized by Google

Et que son ombre consolée,
De la parque bravant les lois,
Par mes accens plaintifs un instant éveillée,
Au souffle du zéphir mêle sa douce voix.

Atteint aux sources de la vie,
Muet en ses douleurs, penché vers le cercueil,
Je l'ai vu languissant et respirant le deuil,
S'éteindre jeune encore en sa jeune agonie.
Il n'est plus..... Mais que dis-je? impassible du sort,
Et du temps destructeur orgueilleuse ennemie,
Sa gloire avec son corps git-elle ensevelie?
Non, la gloire est durable et sait vaincre la mort:
Triste adoucissement de l'humaine misère!.....
Hélas! comme un astre éphémère,
Plus proche de sa fin alors qu'il va croissant,
Tu n'as fait que passer sur terre,
Et tu n'as brillé qu'un moment.
Mort à nos yeux, vas, je t'entends encore
Soupirer sur ton luth discrètement hardi,
Et les attraits et le doux nom de Flore. (1)
Que tu rappelles bien Parni
Quand il chantait Eléonore!
Près d'une amante, comme lui
Tu nous peins ces transports bien chers à la tendresse,
Et ce recueillement et cette douce ivresse
Où l'ame s'interroge et commence à jouir,
Où sommeillent les sens et s'endort le désir
Dans une extase enchanteresse.
Galant imitateur, poëte sans rivaux,
D'Anacréon lorsque tu suis les traces,
C'est le plaisir, ce sont les Grâces
Qui tiennent ta palette et guident tes pinceaux.
Du vieillard de Téos tu rajeunis la gloire:
Ses préceptes furent les tiens;

(1) Nom de son épouse.

Digitized by Google

Tu sortis comme lui par la porte d'ivoire
Qui mène aux champs Elysiens.
Mais c'est peu du talent qu'en tes vers on admire.
De tes tableaux nuançant la couleur,
Fais-tu gémir l'amour et parler la douleur?
Ce n'est plus ton esprit, c'est ton cœur qui t'inspire.
Qui ne ressent d'Emma les feux et le martyre?
Du poëte mourant qui ne plaint le malheur?
De son courage étayant sa faiblesse,
Aux lieux qui lui sont chers s'il traîne sa pâleur,
On le voit y rêver l'éclair de son bonheur
Et promener long-temps ses regards de tristesse;
On se peint de son mal les horribles lenteurs;
On en frémit en tremblant pour soi-même;
Et bien souvent laissant couler des pleurs,
On le suit en idée à son heure suprême.....
O d'une ame sensible illusion que j'aime!
Mais quoi! pour mériter un laurier immortel,
Ne suffit-elle pas la touchante peinture
De cet amour si vrai, si maternel,
Que tu puisas dans la nature?
De piété monument éternel,
C'est par toi que sur-tout son triomphe s'apprête
Oui, c'est toi qui des ans lui promets la conquête
Et feras dire à nos derniers neveux:
Il fut bon fils autant que bon poëte.
Du mérite que l'on regrette
Privilège bien glorieux!
Epouse inconsolable, ô gémissante mère!
Réveille à ce tableau tes yeux appesantis,
Et ne viens plus, pensive et solitaire,
Près de son urne cinéraire
Rappeler ton veuvage et nourrir tes ennuis.
Vivre pour le pleurer, c'est mourir pour ton fils.
Ton fils!..... heureux trésor! tendre fleur d'espérance!
Ah! de tes seules mains cultives son enfance.
D'un père avec les traits chéris

Digitized by Google

En lui revivront l'élégance
Et la grâce de ses écrits.
Oui, c'est un dieu qui me l'inspire:
Epris du Pinde, il aura ce délire
Toujours ami de la raison,
Et doit un jour hériter de sa lyre
En même-temps que de son nom.
Calme donc ta douleur amère.....
N'est-ce pas un penser bien doux
Quand on peut dire d'un époux :
Il vit au souvenir, s'il est mort à la terre.
Ah ! bannis de ton cœur des regrets trop cruels.
Aux outrages du temps sa mémoire est ravie :
Il est mort en goûtant la céleste ambroisie
Qui fait les immortels.

HENRY D'ABBEVILLE.

A MESDEMOISELLES F.....,

Qui engageaient l'auteur à convertir un jeune Juif qu'il a chez lui.

De mon petit Israélite
Quand chacune de vous m'invite
A hâter la conversion,
En acceptant la mission
Je craindrais pour la réussite
D'une prompte abjuration.
Vous le convertiriez plus vîte,
Et d'une aussi bonne action
Je veux vous laisser le mérite.
Sans aucune ostentation
Pratiquant la dévotion,
Vous saurez beaucoup mieux qu'un autre
En faire un jour un bon apôtre,
Et de notre religion
Un ami sincère, fidelle,

Digitized by Google

Pour elle animé d'un saint zèle,
Et digne enfin de ses bienfaits.
Heureux s'il vous prenait jamais,
Trop aimables sœurs, pour modèle!

LE LENDEMAIN DES ROIS.

Inpromptu.

J'étais hier ivre de mon bonheur,
J'avais honneurs, sujets, et gente souveraine;
Je n'ai plus rien, hélas! de ma grandeur:
Je ne regrette que ma reine.

ENVOI D'UNE MONTRE.

Du temps au pied léger, interprète fidelle,
Cette montre à vos yeux va retracer le cours.
Ah! du moins puisse-t-elle,
Dans sa marche rapide emportant nos beaux jours,
Ne jamais vous marquer celui d'être infidelle.

R.

ÉNIGME.

Amant infortuné d'une aimable maîtresse,
Dont l'ardeur est égale à la vivacité;
Charmé de ses attraits je la poursuis sans cesse,
Pour montrer le désir dont je suis tourmenté.
Je ne la quitte point sans que ma folle envie
Obtienne le baiser dont je suis amoureux.
Mais, hélas! ce baiser est fatal à ma vie,
Et je meurs tout à coup dans un état affreux.

CHARADE.

Mon premier, cher lecteur, est du règne animal;
Mon second appartient au règne végétal;
Mon tout, qui prend à l'homme et parfois au cheval,
Provient d'un accident au genre cérébral.

(COURCELLES.)

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis, mon cher lecteur, du sexe féminin;
Sur moi plus d'un mortel a pu porter la main.
Peut-être m'aurais-tu désiré pour épouse.....
Si tu l'étais toi-même..... ah! ne sois point jalouse;
Mets-moi vite en lambeaux, que mes neuf pieds épars
D'un esprit soupçonneux préviennent les écarts.
Tu trouveras en moi l'amante de Léandre;
Cette fille de l'air, malheureuse et trop tendre;
Un symbole connu de toute liberté,
Mais qui n'en est point un de la fidélité;
Ce qui chez nous s'enflant nous met mal à notre aise;
Un certain amas d'eau qui n'a rien qui déplaise;
L'un des produits de l'art dont on fait des fourneaux;
Ce séduisant métal auteur de tant de maux;
Ce que l'on tend alors qu'une flèche on décoche;
Le nom que prend un mêt au sortir de la broche;
Ce que l'on voit courrir dans de vieux bâtimens;
Ce qui s'attache à nous, dans Paris, en marchant;
Un terme désigné dans certains privilèges;
Ce qui servait jadis dans de pompeux cortèges;
Le signe avant-coureur d'une prochaine mort;
Ce qu'on désire avoir en provoquant le sort;
Ce qu'il nous faut tous prendre en entrant dans le monde;
Ce qui pour tromper l'œil très-souvent nous seconde;
Ce qui d'une fillette ayant connu l'amour,
Malgré tout son désir, hélas! devient trop court;
Enfin, ce qu'un bon roi dont on sait la prudence,
Crut devoir nous donner pour le bien de la France.

(COURCELLES.)

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Quenouille*. Celui du Logogriphe est *Camion*, Mai, Ino, Io, Coni, *Amo*, Nom, An, Caïn, Oui, Ami, Main, Coin. Le mot de la Charade est *Fervent*.

Digitized by Google

EBEN-HAÇAN.

CHAPITRE II.

Le Derviche, ou les Conseils.

Le voilà donc parti en leste équipage, beau comme Aly, son luth sur l'épaule, et son Saadi en poche. Un nouvel horison s'ouvrait et lui présentait d'inépuisables richesses. Son imagination ne l'entretenait que de femmes parfumées, de sérails, de jardins parés d'un éternel printemps, de zéphirs, de lacs et d'îles fortunées : c'était dans cette jeune tête un luxe d'images dont rien n'arrêtait l'essor, car la montagne de Kaf peut borner le monde, mais jamais les pensées du jeune homme, qui vient de dégager son cou du frein de la dépendance.

Il rencontra un derviche, qui frappé de sa beauté, l'aborda et lui demanda où il allait. Haçan lui raconta qu'il faisait route vers Tiflis. Jeune plante bercée jusqu'ici par les zéphirs doux et embaumés des jardins de tes pères, lui dit le saint homme, puisses-tu ne pas te flétrir dans les lieux brûlans où tu vas être jeté! Il invita avec bonté le jeune aventurier à venir se reposer et prendre quelques alimens dans sa grotte. En entrant, Haçan fut frappé de l'air d'austérité qui régnait dans l'habitation du serviteur de Dieu. Aussitôt celui-ci tira d'une petite cellule la moitié d'un excellent pâté de gazelle au riz et des bouteilles de Commez. Mon fils, disait le vieillard, je ne suis point de ces derviches qui ne savent se maintenir dans la voie du prophète et qu'on voit succomber si souvent à l'appât du monde, ainsi qu'il est arrivé à un religieux de Damas, dont je veux vous raconter l'histoire :

Histoire du religieux de Damas (1).

Un religieux vivait à Damas dans une grande aus-

(1) Cette histoire se trouve presqu'en entier dans le Gulistan.

Digitized by Google

térité, veillant dans les forêts au culte divin, et se nourrissant de feuilles d'arbres. Le roi le visita et lui offrit de lui faire disposer une demeure pour mieux vaquer à l'étude de la religion et faire part aux autres de sa sagesse. Le religieux refusa d'abord ; mais les courtisans lui ayant représenté qu'il serait toujours libre de retourner dans sa retraite si cette demeure ne lui convenait pas, on rapporte qu'il y consentit. Il se rendit dans le jardin de l'un des plus beaux palais du roi : ce lieu captivait l'ame et récréait les sens ; les roses de ce jardin rougissaient comme les joues de la jeune beauté.

Le roi envoya au religieux une jeune vierge, dont le visage, brillant comme la lune dans son plein, séduisit le derviche ; elle était belle comme les houris du prophète. Le derviche commença à s'habiller magnifiquement, se nourrit de mêts exquis, se laissa entraîner à la beauté de cette jeune fille ; suivant l'oracle des sages : la chevelure de la beauté est le lien de l'ame et le piège du plus habile oiseau : pour l'amour de toi, j'ai prodigué mon ame, ma religion et toute ma science ; je suis l'oiseau léger et toi le piège trompeur. L'homme est pris par la femme comme le pied de la mouche dans le miel.

Dans ce temps, le roi voulut voir le derviche et le trouva chargé d'embonpoint, le teint vermeil et brillant, appuyé sur un coussin de soie. La jeune fille, penchée au-dessus de sa tête, agitait l'air avec des plumes de paon. Alors un courtisan d'une longue expérience prit la parole : O roi, donnez de l'or aux sages pour qu'ils puissent vaquer à l'étude de la sagesse, mais non pour qu'ils s'engraissent.

Mon fils, Dieu exige en nous un parfait détachement, et l'un des prophètes ne put passer le quatrième ciel, parce qu'il lui fut trouvé une aiguille sur sa manche. Ainsi donc, ô mon fils, ne te laisse pas aller aux attraits des plaisirs, et ne te rends pas le courtisan de la fortune. Ecoute ces maximes :

« Le contentement de peu est un trésor qui ne craint » pas d'être découvert.

Digitized by Google

» Je me souviens d'avoir vu la maison du sage
» Lokman.
» Les colonnes et les soliveaux avaient encore leur
» écorce, les murailles n'étaient que de pierres brutes.
» Cependant les gens de la première distinction
» allaient le voir,
» Et pas un ne trouvait qu'il fût mal logé. »

Ainsi parla le vieillard au fils de Samboul. Haçan prit congé de lui et continua sa route.

Un père garnit la bourse et un derviche donne des conseils.

HISTOIRE

De Marie-Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles.

(II^e. et dernier article.)

Je me suis écarté de mon sujet, et je me hâte d'y revenir. Les mariages se font bien simplement. Le jour de la Pentecôte, un jeune garçon et une jeune fille portent à l'autel deux corbeilles remplies de roses. Ces fleurs étant bénies, sont distribuées à la commune, savoir: les roses blanches aux hommes et les autres aux femmes. En sortant de l'église on s'arrête sous le vestibule, les anciens prennent place; le jeune homme offre son bouquet à la fille dont il a fait choix. Si elle le prend et l'échange contre le sien, c'est qu'elle accepte; lorsque la fille refuse, elle rend le bouquet au jeune homme, qui n'a pas le droit de se plaindre. Dans le cas où l'un des deux individus voudrait épouser un étranger, on lui donne cinquante ducats, et il ne peut plus revenir dans la colonie.

On ne porte point de deuil; seulement les hommes ont droit de porter un crêpe au bras pendant deux mois, et les femmes un fichu noir. Les enfans héritant par portions égales de leurs parens, et ceux-ci de leurs enfans, les testamens deviennent inutiles et on n'en fait jamais. O trop heureux pays que celui qui ne renferme

Digitized by Google

aucun avoué, aucun huissier, pas le moindre suppôt de la chicane! c'est vraiment une terre promise. Les réglemens ont tout prévu, et l'on ne peut pas trouver l'apparence du plus petit procès. Point d'avocats brailards, qui souvent embrouillent une cause et qui ruinent leurs clients; point d'audiences où vont dormir les juges, point d'auditoire où les mauvais sujets viennent prendre des instructions pour mieux se défendre lorsqu'ils seront assis sur le banc des accusés, point de procès scandaleux. Que ces bonnes gens seraient surpris s'ils voyaient des hommes accuser publiquement leurs épouses de leur avoir été infidelles, apporter eux-mêmes les signes de leur déshonneur; une épouse demander la rupture de ses nœuds pour cause d'impuissance, ou dévoiler les turpitudes de leurs maris.

Le gouvernement de la colonie se compose du pasteur et de cinq anciens, qui sont réélus tous les ans. C'est à ce tribunal paternel que sont portés les petits griefs des habitans, et il n'y a point d'appels de ses jugemens. Les plus grandes peines sont le bannissement et la défense de porter l'habit. Cependant, comme les hommes ne sont jamais parfaits, dans le cas où il serait commis un crime, le prévenu serait renvoyé à la justice ordinaire, après avoir été dégradé, c'est-à-dire, rayé du nombre des colons.

Les événemens survenus en France pendant l'année 1789, avaient retenti jusqu'à Naples. Ce fut pour en arrêter les effets que fut conclu l'année suivante le triple mariage entre des princes et des princesses des maisons d'Autriche et de Naples. Le 15 d'août 1790 furent célébrées dans la chapelle du roi, l'alliance de l'archiduc François avec Marie-Thérèse, et celle de l'archiduc Ferdinand, grand-duc de Toscane, avec dona Louise. Le roi et la reine partirent pour Vienne, accompagnés des deux archiducs, et voyageaient sous le nom du comte et de la comtesse de Castellamare. Le but de leur voyage était de demander la main de l'archiduchesse Marie-Christine, pour le prince héréditaire des Deux-Siciles. Sitôt la célébration du mariage, LL. MM. se transportèrent à Francfort, pour assister au couronnement

Digitized by Google

de l'empereur, puis à Presbourg, au couronnement de S. M. I. en qualité de roi de Hongrie.

LL. MM. se rendirent successivement à Venise, à Florence, à Rome, puis se rendirent dans leurs états. La révolution française avait pris un caractère allarmant; la république venait d'être élevée, et l'un des premiers actes des meneurs du temps, fut de demander au roi de Naples la réparation d'une insulte qu'on prétendait avoir été faite par le ministre Acton à l'ambassadeur de Semonville. M. Serieys rapporte toutes les pièces relatives à cet événement, et les termine par la déclaration de guerre faite à la France par le roi Ferdinand, qui pour conserver l'indépendance de ses états, offrit une somme de huit millions.

M. Serieys exagère lorsque, d'après Mallet-Dupan, il élève la somme des contributions imposées par les Français à la somme de 351,760,000 fr. pour l'Italie. Il est aisé de poser des chiffres et de les additionner; mais il est difficile de démontrer comment telle ou telle ville auraient été assez riches pour payer des sommes aussi considérables. Pourquoi adopter sans examen et sans vérification un compte aussi mal établi? Suivant l'auteur, la Lombardie seule aurait fourni près de 137200000 fr., Rome 30,000,000 fr. Je suis loin de vouloir atténuer les spoliations qui ont été commises; mais en qualité d'historien, M. Serieys aurait-il dû prendre des renseignemens plus exacts, puisque dans ces sommes ne sont point comprises les réquisitions de toute espèce, qu'il porte à 350,000,000 fr.

Un traité de paix unissait la France au royaume des Deux-Siciles; un des articles portait que les ports de cette puissance seraient fermés aux Anglais. La reine, justement indignée du meurtre de sa sœur, l'infortunée Marie-Antoinette, écoutant plutôt ses ressentimens que la raison, se hâta trop précipitamment de violer le traité. Dans une dépêche de S. M. l'empereur d'Autriche, ce prince invitait le roi de Naples à le seconder dans l'expédition qu'il allait entreprendre contre le Nord de l'Italie; il l'engageait à marcher sur Rome et sur le reste du midi de cette contrée.

Digitized by Google

En effet, l'occasion était favorable, et le succès paraissait assuré. Le capitaine qui avait conquis l'Italie était alors en Egypte, avec l'élite des guerriers français; la république, affaiblie par l'éloignement de ces troupes, et plus encore par ses divisions intestines, penchait vers sa ruine, et semblait incapable de repousser une attaque faite par une armée fraîche et nombreuse.

L'amiral Nelson vint mouiller devant Naples avec sa flotte; cet officier descendit bientôt à terre pour se rendre au conseil de guerre, où assistaient avec lui le roi, le ministre Acton, le général Mack et sir Hamilton, ambassadeur d'Angleterre. La guerre fut résolue, et Ferdinand partit de Naples le 22 novembre 1798, à la tête d'une armée de 80,000 hommes divisée en cinq corps, commandés par les généraux Acton, Mack, le chevalier de Saxe, le colonel Saint-Philippe et le maréchal-de-camp Micheroux. Acton, vif, impétueux, donna beaucoup trop tôt le signal de l'attaque et précipita la marche du roi. Les troupes, manquant de vivres, furent obligées de passer sans ponts plusieurs rivières grossies par les torrens. Ce manque de vivres et la fatigue causèrent beaucoup de maladies parmi ces soldats, qui pour la plupart n'étaient que des recrues. Aussi au bout de quelques jours l'armée napolitaine avait cessé d'exister.

Qui pourrait exprimer la tristesse de la reine et d'Acton à la nouvelle de ce désastre et du retour du roi? La fermentation règne dans la capitale, qui craint la vengeance des vainqueurs. Marie-Charlotte ayant tout à craindre d'un peuple prêt à se révolter, d'un peuple qui venait d'assassiner un courrier du cabinet, et de le traîner sous les fenêtres de son palais, ordonne d'incendier la flotte napolitaine, et s'embarque pour la Sicile sur le vaisseau de l'amiral anglais, le 22 novembre, suivie de son époux, de sa famille et d'Acton.

A peine Nelson eut-il fait mettre à la voile, qu'il s'éleva la tempête la plus violente; le plus jeune des enfans du roi en mourut de frayeur, et, après mille dangers, la flotte entra dans le port de Palerme.

Digitized by Google

Les généraux Mack et Pignatelli, désignés pour gouverner et défendre Naples, commettent les fautes les plus grandes. Le premier destitue mal à propos le prince de Moliterno du commandement de Capoue, dont la garnison sortit par une porte au moment où l'armée française entrait par l'autre. Le second, dédaignant de se concerter avec les bons citoyens, et manquant de fermeté, laissa un libre cours à tous les excès où se portèrent les brigands, dont la ville était remplie. Les incendies, le pillage, les assassinats qui se commirent pendant le peu de jours que Pignatelli resta dans Naples, le remplirent tellement d'épouvante, qu'il prit la fuite et se rendit à Palerme. Aussitôt son départ le désordre s'accrut à un tel point, que l'on ne trouva d'autre moyen pour le faire cesser, que d'accélérer l'entrée des Français à Naples. C'est à la suite de ces événemens que fut établie la république napolitaine. Le premier soin du général Championnet fut de prendre des mesures sévères. Les assassins furent punis et tout rentra dans l'ordre.

La reine, profondément affligée, conservait encore tout son courage et toute son énergie. Pressentant que le moment était venu pour ressaisir son sceptre, elle ordonne au cardinal Ruffo de marcher pour lui rendre ses états. Le cardinal, à la tête d'hommes dévoués, descend dans la Calabre, s'empare de cette province, et marchant de succès en succès, arrive aux portes de Naples où il entre en vainqueur. D'après l'ordre du roi, il pardonne, l'amnistie est proclamée; mais l'amiral Nelson se montra bien moins indulgent, il sacrifia tous les individus soupçonnés d'avoir eu des relations avec les Français.

Le roi avait pardonné; il ne demandait que le châtiment de six cent cinquante coupables pour tout le royaume, et ces mesures vigoureuses, dues en grande partie à la fermeté de la reine, imposèrent silence aux factieux, et firent renaître la tranquillité publique : ce qui parut encore la consolider, fut la paix signée en 1801 avec le gouvernement français.

Dans la crainte d'une seconde invasion, la reine appela à son secours vingt-quatre mille Anglais ou Russes.

Digitized by Google

Le gouvernement français en guerre avec l'Angleterre, invita S. M. Ferdinand à renvoyer ces troupes, et sur son refus, les Français marchèrent sur Naples avec des forces supérieures; à cette nouvelle, le roi se retire une seconde fois en Sicile. Cette retraite fut précédée d'un tremblement de terre moins désastreux que celui de 1785, mais beaucoup plus funeste à la ville de Naples. Depuis cette catastrophe jusqu'à sa mort, Marie Charlotte ne traîna qu'une existence pleine d'amertume. En effet, deux étrangers occupèrent le trône de Naples, ses parens de la famille d'Espagne prisonniers en France; son neveu dépouillé d'une partie de ses états, humilié et contraint de donner la main de sa fille à l'auteur de tous ses maux.

On ignore les raisons qui ont déterminé le cabinet anglais à exiger que cette malheureuse princesse abandonnât son époux, ses enfans, son royaume, pour être transportée en Sardaigne. L'auteur prétend connaître le motif secret qui dirigea la conduite extraordinaire du cabinet britannique envers la reine des deux Siciles. Il présume que vers la fin de l'année 1812, il courrait un bruit que Napoléon voulait rendre à Ferdinand le trône de Naples, moyennant qu'il ferait avec lui cause commune contre l'Angleterre, et que Murat était le seul qui s'était opposé à cet arrangement.

Quoi qu'il en soit, la reine reçut l'ordre de lord Bentinck de quitter ses états pour n'y jamais rentrer. La reine écrivit à ce seigneur une lettre digne d'elle et de son rang; elle déclara qu'elle refusait de se rendre en Sardaigne, mais qu'elle était prête à se mettre en route pour se rendre dans les états de son neveu, l'empereur d'Allemagne. La reine fit plusieurs autres demandes; les unes furent accueillies et les autres refusées, en sorte qu'il est fort difficile de comprendre les raisons qui ont déterminé l'Angleterre à exiger une séparation aussi douloureuse.

Marie Charlotte s'embarqua avec son fils Léopold sur la polacre *le Saint-Antoine*, et se rendit d'abord à Cagliari, puis à Constantinople, où elle débarqua le 15 septembre après avoir cotoyé les îles de la Grèce, et

Digitized by Google

avoir séjourné à Ténédos. Elle était le 4 novembre à Odessa : le gouvernement russe lui rendit les plus grands honneurs; enfin après la plus pénible traversée, l'infortunée princesse arriva dans la capitale de l'Allemagne au milieu d'un hiver rigoureux, dont les événemens politiques et le spectacle de l'Europe entière armée, augmentaient encore l'horreur. Son neveu, absent, marchait avec son armée : sa fille, l'impératrice Marie-Thérèse, n'était plus, elle seule ignorait cette perte. A la suite des événemens de 1814, Marie-Charlotte se retira dans le château de Hesendorf, maison de plaisance fort agréable. Elle songeait à revenir dans ses états, lorsqu'elle apprit que son époux avait délégué l'autorité souveraine au prince héréditaire, avec le titre de vicaire général; mais les grands chagrins qu'avait éprouvé cette princesse, la joie qu'elle ressentait en songeant qu'elle pourrait bientôt rentrer dans Naples, avaient altéré sa santé: elle mourut d'une attaque d'apoplexie dans la nuit du 7 au 8 septembre 1814. L'empereur d'Allemagne lui fit faire de magnifiques funérailles. Le cœur de la princesse fut porté dans la chapelle de Loretto de l'église des Augustins, les entrailles à l'église métropolitaine; et son corps, transporté dans l'église des capucins, fut ensuite déposé dans le caveau de la famille impériale.

Tel est en substance l'abrégé de l'histoire de Marie-Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles. L'auteur était trop gêné pour pouvoir parler librement; les événemens dont il avait à entretenir ses lecteurs s'étaient passés sous nos yeux, et le plus grand nombre des personnages qui ont figuré sur le théâtre du monde existe encore. Ce n'est qu'à la génération prochaine qu'il sera possible de connaître, et de mieux juger les grands personnages. La vérité pourra paraître entièrement dévoilée, et les grandes menées politiques seront plus senties et mieux appréciées. M. Serieys a choisi un sujet ingrat; il avait deux écueils à éviter. S'il mettait trop en évidence la princesse, il éclipsait son époux; s'il parlait trop de ce dernier, il enlevait tout l'intérêt que pouvait présenter son héroïne. L'auteur a tellement senti la force de cette objection et la sécheresse de son sujet, qu'il a été obligé de noyer son

Digitized by Google

histoire dans une foule de détails, curieux à la vérité, mais parfaitement inutiles. Par exemple, on trouve les discours du roi Ferdinand à son parlement de Palerme, une longue notice sur le tremblement de terre survenu en 1783. Les pièces ajoutées contiennent une notice de quatorze pages sur les sourds-muets; c'est fort bien sans doute, mais on conviendra que ce n'est pas dans une histoire de ce genre qu'on devrait la retrouver. J'en dirai autant de l'analyse de l'ouvrage de M. Barjoni publiée en 1798, qui renferme quinze pages. Je demanderai à l'auteur ce que signifie ce dialogue entre la reine de Naples et l'impératrice Joséphine; il a beau prévenir que ce dialogue est extrait d'un manuscrit, lequel en contient plusieurs autres entre de fameux personnages, et qu'il les publiera bientôt; c'est fort bien, mais ce morceau est ici déplacé.

Puisque j'ai fait ma part de critique, il faut aussi que je donne celle de l'éloge. L'ouvrage de M. Serieys est écrit agréablement, on y trouve quelques remarques curieuses; il pourra être lu avec intérêt, mais je le répète, son sujet est mal choisi.

ROQUEFORT.

MÉMOIRE

SUR CETTE DOUBLE QUESTION :

Le huitième livre de la guerre du Péloponèse appartient-il à Thucydide? Est-il digne de cet écrivain.

(IIe et dernier article.)

PREMIÈRE SECTION. — *Thucydide historien.*

Le huitième livre contient le récit d'un fait principal, auquel viennent se rattacher tous les autres : je veux dire la guerre d'Ionie; (1) guerre amenée par la catastrophe

(1) J'emprunte à Thucydide lui-même sa propre expression, car d'abord je voulais dire : *Guerre de l'Asie mineure*, ou *Guerre des côtes de l'Asie*, parce que non seulement l'Ionie, mais encore l'Hellespont, furent le théâtre de la guerre.

Digitized by Google

des Athéniens en Sicile, et dont le but était d'enlever à Athènes ses colonies sur les côtes d'Asie, dans l'Epithrace et sur l'Hellespont, et avec ses colonies le sceptre des mers et tous les moyens de prospérité.

Avant de décrire cette guerre, Thucydide veut nous intéresser à son récit, et il y réussit en annonçant, dans une belle introduction, quels acteurs doivent figurer, quels intérêts les guident, quelles passions les animent; en dépeignant l'exaltation des esprits contre Athènes, à la nouvelle des désastres de la Sicile (1) (8, 1. *Sq.*); en représentant Athènes d'abord consternée, ensuite, selon son usage, pleine d'espérances au milieu des revers (1, 70, 2; 8, 1 et 4.); Lacédémone se flattant désormais d'anéantir sa rivale; le Péloponèse, la Sicile (2) (8, 1, 2), les satrapes du grand roi (8, 5, 6), unissant leurs ressentimens à ceux de Lacédémone; en nous montrant, enfin, Athènes seule contre tous; Athènes, séjour des sciences et des arts, attirant à elle tous les peuples, tant qu'elle suivit les principes de modération que lui conseilloit Périclès; mais ensuite en butte à la haine universelle de ces mêmes peuples, lorsqu'elle se vit entraînée à de folles conquêtes pour la gloire d'un seul, et le malheur de tous.

Son introduction terminée, Thucydide entre en matière, c'est-à-dire, qu'après avoir montré les passions en

(1) *Voy.* Brumoi., t. 9, p. 367, 470, v. 1347.

(2) Athènes, trop docile aux vues ambitieuses d'Alcibiade, venait de faire, dans le port de Syracuse, le plus terrible des naufrages (Diod., l. 13), et de perdre la fleur de sa jeunesse, l'élite de ses guerriers, ses troupes de terre, ses forces de mer, ses finances, en un mot, sa puissance soit réelle, soit idéale. Ce prestige qui environnait le beau nom d'Athènes s'était évanoui; à l'admiration avait succédé le mépris. Tout alors se soulève contre Athènes, et ses alliés, trop long-temps asservis, et la Sicile victorieuse, unissent leurs ressentimens à ceux de Lacédémone. Quant à l'Asie, elle a juré d'anéantir l'orgueilleuse cité, qui a résisté à sa puissance, démembré son empire et terni sa gloire. *Voy.* Diod., l. XIII. Cic. *in Verr.*, v. 37. Mém. de l'ac., t. 6, p. 391. Gillies, t. 3, p. 351, *sq.*, p. 35. Ce savant anglais nomme Ochus, roi de Perse à cette époque (d'après Diod., l. 12, p. 322.); tandis que Thuc., 8, 6, nomme Darius, fils d'Artaxerxes.

Digitized by Google

présence, il en va montrer les résultats. Il a su éveiller notre attention, il la soutiendra; il dira tantôt ce qu'il a vu, ou ce que lui ont appris de fidelles témoins, interrogés dans l'un et l'autre parti; tantôt ce que les yeux ne voient pas, mais que révèlent au génie observateur, et l'habitude de penser, et la connaissance du cœur humain; il enchaînera les événemens à leur cause; il rendra visible le jeu des passions, les ressorts qui les font mouvoir, les effets qu'elles produisent, et dans ce qu'il dira des individus et des gouvernemens, l'historien du huitième livre nous rappellera l'historien des livres précédens: par-tout impartialité, accord parfait dans les idées, identité dans les jugemens. C'est sous ces rapports sur-tout, que je considérerai l'auteur du huitième livre de la guerre du Péloponèse.

Le personnage qui y figure continuellement, c'est Alcibiade. Nous l'avons vu dans les sixième et septième livres (1) méditant la conquête de la Sicile, faisant de cette île le théâtre de ses premiers exploits, et projettant de régner sur l'Afrique, l'Italie et le Péloponèse; mais bientôt, disgracié, travaillant pour Syracuse et trahissant Athènes (6, 74). Nous le voyons dans le huitième encore, ennemi de sa patrie et dirigeant les vengeances de Lacédémone contre Athènes. Son influence, soit visible soit secrète, se fera sentir tour à tour à Lacédémone, à Athènes, en Eubée, dans l'Epithrace, sur l'Hellespont, sur les côtes de l'Asie, chez les satrapes du grand roi; lui seul sera l'ame de la guerre d'Ionie, comme il avait prétendu l'être de la guerre de Sicile; lui seul en dirigera les mouvemens, en balancera les chances au gré de son intérêt.

Parmi tant d'individus mis en scène, Alcibiade seul m'occupera, et parce qu'il est seul l'ame de la guerre d'Ionie, et parce que d'ailleurs cet homme extraordinaire, mal apprécié par les modernes, ne me semble bien jugé que par notre historien.

---

(1) Thuc., 6, 89; 6, 91; 7, 19; 8, 2. Plutarq., vie d'Alcib. *Nep. in Alcib.*, c. 4.

Digitized by Google

Que des savans modernes, et parmi eux l'élégant et savant Barthelemy (1), voient en lui, d'après des anciens, la réunion de ce que la nature peut produire de plus fort en vices et en vertus (2); l'austère Thucydide se taisant sur ses prétendues vertus, ne montre en lui, que des talens funestes à sa patrie, que des vices parés de dehors séduisans, mais jamais compensés par des vertus réelles; remarque, qui réfute Cornélius-Népos, dont le jugement a séduit notre enfance; Cornélius, lequel met Thucydide à la tête des écrivains qui prétendirent honorer et venger la mémoire d'Alcibiade. *Hunc infamatum à plerisque tres gravissimi historici summis laudibus extulerunt: Thucydides qui ejusdem ætatis fuit, etc.* (3)

L'analyse des événemens de la guerre d'Ionie va prouver que Cornélius-Népos, pour avoir cité de mémoire, ou avoir peu lu les originaux, semblable en ce point à plus d'un historien moderne, a fait un infidelle portrait d'Alcibiade.

Au moment où la Sicile et le Péloponèse ont juré la perte d'Athènes, Tissapherne et Pharnabase se présentent à Lacédémone (4). Alcibiade ne pouvant servir les deux satrapes à la fois, appuie les prétentions de Tissapherne, qui répondent le mieux à ses vues. Elles sont accueillies, et l'on décrète la guerre d'Ionie; ensorte qu'à la première des négociations, et dès le début du huitième livre, commence cette influence d'Alcibiade, qui se

(1) Anach., t. 1, p. 323.

(2) *Nihil illo fuisse excellentius, vel in vitiis vel in virtutibus.* Corn. N., vie d'Alcib., c. 1. En parlant d'Alexandre et autres grands hommes, qu'on établisse une distinction entre leurs vices et leurs vertus. (*Voy.* Q. Curce, l. X, c. 15.) J'y consens; mais cette distinction est inadmissible pour Alcibiade.

(3) C. N., c. XI. Thucydide loue Alcibiade en deux passages; mais comme politique habile et non comme citoyen vertueux.

(4) C'était probablement à l'instigation d'Alcibiade qu'ils venaient chez les Lacédémoniens. Il savait que s'ils se décidaient à accueillir des alliés qui offraient leurs services, ils étaient peu actifs pour s'en procurer.

Digitized by Google

manifestera jusqu'à la fin de ce drame admirable, lequel présente unité d'action, et même unité d'intrigues (1), puisqu'Alcibiade y agit, soit présent soit absent, comme Ulysse dans le Philoctète de Sophocle.

La guerre d'Ionie éclate sous de malheureux auspices; la flotte lacédémonienne est bloquée presqu'au sortir de ses ports; Sparte veut renoncer à son expédition (2). Mais alors s'évanouissent les projets de gloire et de vengeance conçus par Alcibiade.

Les obstacles redoublant son ardeur (3), il se présente au conseil de Lacédémone. Là, après avoir prouvé aux Lacédémoniens, prompts à se décourager, qu'ils ont infiniment de courage (8, 12); après avoir rendu Eudius jaloux d'Agis; après avoir ainsi servi sa propre haîne au moment même où il parlait de politique et de bien public, il part, se dirige vers l'Ionie avec cinq vaisseaux (8, 4 et 12) seulement; arrête dans son trajet les vaisseaux, qui auraient pu répandre la nouvelle de l'échec (ruse (4) imitée par Annibal en pareille circonstance); arrive à Chio, annonce comme sa libératrice cette même flotte lacédémonienne bloquée au Pirée de la Corinthie; persuade, soulève les villes d'Ionie (5); réduit Athènes (6)

(1) *Denique sit quidvis simplex duntaxat et unum.*

(2) Loin d'envoyer une nouvelle flotte, ils veulent même rappeler les vaisseaux déjà en mer, 8, 11.

(3) Il va trouver l'éphore Eudius, et tout en lui représentant qu'il lui serait glorieux de soustraire l'Ionie à l'alliance d'Athènes, et de procurer à Lacédémone celle du grand roi, il travaille contre Agis, dont il est l'ennemi, et à qui il veut donner un rival. Quant aux Lacédémoniens, il leur représente en plein conseil, qu'il arriverait à Chio avant la nouvelle du désastre de la flotte (8, 12.); que là, il dépeindrait la faiblesse d'Athènes et l'ardeur de Lacédémone, et déciderait aussitôt la défection des villes.

(4) Tite-Live, l. 25. *Voy.* la note d'Acacius.

(5) Entr'autres la sage Chio, Erythres et Clazomenes. 8, 24.

(6) Arme contre elle Tissapherne; parvient, par suite de succès, à un traité, le premier que fit le grand roi avec Lacédémone, par l'entremise de Tissapherne, et arme ainsi l'Asie contre la Grèce. Au ch. 47, nous voyons le même Alcibiade méditant la ruine de la démocratie, non parce qu'il juge vicieuse cette forme de gouvernement; mais parce qu'il la juge contraire à son retour dans Athènes.

Digitized by Google

au désespoir (8, 15), et rend Sparte triomphante malgré elle-même; et c'est avec cinq vaisseaux, remarque importante échappée à Plutarque (1), qu'il opère à lui seul la plus étonnante révolution (8, 14); suppléant à l'absence de troupes et de terre et de mer par son activité, son astuce, son éloquence et son génie.

Mais bientôt la fortune a trahi Lacédémone (2). Alcibiade, dans de telles conjonctures, restera-t-il fidelle à cette république? Non, et parce qu'elle éprouve des revers, et parce que d'ailleurs il lui est devenu suspect (3). Il se retirera donc à la cour de Tissapherne; il y exercera l'influence qu'il perd auprès de Sparte.

Ici peindrai-je Alcibiade faisant sa cour à Tissapherne (8, 46, 54) qui lui donne toute sa confiance, et que bientôt il s'efforcera de rendre odieux (8, 88): Alcibiade effrayant les Athéniens par Tissapherne, et Tissapherne par les Athéniens (8, 82): Alcibiade après avoir trahi Athènes, Sparte, Tissapherne (8, 45), projetant son retour à Athènes, qu'il a bien voulu, dit Thucydide (8, 47), ne pas détruire, trait rapide, fier et profond, digne de remarque; Alcibiade, pour faciliter son retour dans sa patrie, jugeant nécessaire l'abolition de la démocratie (8, 47), et faisant dire par ses amis qu'elle est voulue par le grand roi comme unique moyen de traiter avec Athènes; Alcibiade, homme perfide (ἄπιστος, 8, 45), et ne se souciant pas davantage de l'oligarchie que de la démocratie (8, 48 et 89), mais voulant l'une ou l'autre au gré de son ambition et des circonstances; Alcibiade, quoiqu'à la cour de Tissapherne et loin de Samos et d'Athènes, agitant tour à tour, ou tout ensemble Athènes

(1) Plut., vie d'Alcib., c. 29.

(2) Le Lacédémonien Chalcidée, probablement devenu confiant et téméraire depuis son association avec le léger Alcibiade, perd la vie dans les campagnes de Milet (8, 24.). Dès-lors la fortune chancelle; les Athéniens sont vainqueurs; Lacédémone et Alcibiade voient retomber sous la puissance d'Athènes, Chio, cette république sage, aux malheurs de laquelle nous intéresse Thucydide, et dont il essaie de justifier la politique. (8, 24 et 38.)

(3) Depuis la mort de Chalcidée et la bataille de Milet. (8, 45.)

Digitized by Google

et Samos ; à Samos, proposant l'aristocratie (1) à ce même peuple, qui, peu auparavant, défenseur de la démocratie, a fait des grands et des riches un horrible massacre, et lancé contr'eux une excomunication politique (8, 21) ; à Athènes, jouant tous les ressorts, mettant en œuvre les méchans et les bons, les puissans et les faibles, tirant parti de l'habileté de l'un à négocier (2), de l'éloquence d'un autre ; des vertus de celui-ci, des vices brillans de celui-là.

Retracerai-je, à la vue de la faction fautrice de l'oligarchie voulue par Alcibiade, les courages subjugués dans Athènes, les défiances réciproques, la stupeur du peuple qui s'estimait heureux, même en se taisant, d'échapper à la mort : les assassins enhardis par la frayeur qu'ils inspirent (8, 66), convoquant une assemblée, y paraissant armés, et entourés de sicaires et de jeunes débauchés, qui composaient la cour d'Alcibiade : là, au milieu de la terreur, proclamant la liberté des opinions (8. 67), faisant au peuple consterné et déclaré libre, des propositions, qui à la vue des échaffauds, ne trouvent aucun contradicteur, puis introduisant et installant les 400 dans la salle du conseil (8, 69.). Rappellerai-je tant de destitutions, tant de massacres commis (8, 54 et 65) pour fonder cette oligarchie jugée utile au retour d'Alcibiade, lequel bientôt après, fera par l'entremise de Thrasybule et autres (8, 81, 89), abolir cette oligarchie cimentée du sang de tant de citoyens, et rétablir la démocratie, soit à Samos, soit à Athènes.

De cet exposé fidelle, rapprochons l'affreuse anecdote racontée par Thucydide (3, 45, 8, 82), cette ignoble perfidie, que des raisons d'état n'excusèrent jamais dans un négociateur, et les discours que le même historien met dans sa bouche, et l'on reconnaîtra par-tout, idées fortes conçues dans la même tête, combinées par le même génie, exprimées par la même plume ; par-tout

(1) A Samos, à l'instigation d'Alcibiade, et l'armée qu'il courtise, et les Samiens, engagent les grands d'Athènes à essayer de rétablir l'oligarchie à Athènes et à Samos. 8, 63.

(2) Thuc., 8, 64 ; et Lexic. Xen., au mot *Pisandre*.

Digitized by Google

identité d'opinions sur Alcibiade ; par-tout profond mépris pour cet indigne disciple que Socrate essaya vainement de rendre vertueux, et dont Timon disait : *Courage, mon fils, je te devrai la perte d'Athènes;* pour ce mauvais citoyen, pour cet homme faux, qui tantôt honore les dieux (1), et tantôt les outrage (2); qui, tantôt se déclare pour la liberté de son pays, et tantôt travaille à lui donner des fers; pour cet ambitieux ennemi du repos du monde, corrupteur de la morale publique et digne précurseur de Machiavel. Et voilà l'homme dont Cornélius Népos prétend que Thucydide s'est efforcé de réhabiliter la mémoire ternie par des anciens.

Cet accord dans les idées de Thucydide, cette continuation de talent, cette identité dans les jugemens ne se font pas moins remarquer dans ses observations sur Athènes, Lacédémone, Chio, et autres républiques.

Lorsque, livre premier, 70, 2, on a lu cette phrase de Thucydide : « *Les Athéniens entreprennent au delà de leurs forces, hasardent même au delà de leurs résolutions. Ont-ils échoué? Déjà de nouvelles espérances ont rempli le besoin de leurs cœurs.* » Lorsqu'ensuite on a remarqué dans le livre septième (7, 28, 2) ces traits, qui caractérisent l'entreprenante et opiniâtre Athènes, avant ses désastres en Sicile, ne reconnaît-on pas identité de pinceau dans l'historien du huitième livre, lorsqu'il dépeint, à l'époque des désastres de la Sicile, les Athéniens consternés et presque aussitôt concevant de nouvelles espérances, et trouvant d'étonnantes ressources dans la sagesse que donne le malheur (8, 1; 8, 15; 8, 63; 8, 97; 8, 106); lorsqu'ensuite il dépeint

(1) *Voy.* dans Xén., et sur-tout dans Plutarque (vie d'Alcib.), le récit de cette procession si édifiante à Eleusis.

(2) C'est lui, au jugement de plusieurs savans, que désigne Sophocle dans son OEd., t. (v. 902.), par ces mots : εἴ τις ἀνίστωρ. Les infractions des lois relatives aux cérémonies sacrées (celles d'Eleusis, par exemple), lois dictées par la superstition et maintenues par la politique, étaient plus d'une fois punies de mort. *Voy.* les Mystères du paga., par Sainte-Croix, p. 160, *sq.*

Digitized by Google

les Athéniens, de nouveau consternés à la nouvelle des événemens de l'Eubée (8, 96); puis reprenant bientôt courage et méritant dans cette circonstance que Thucydide loue leur bonne conduite et leur sage politique (8, 97); lorsqu'ensuite sur l'Hellespont (8, 106, 107) ils obtiennent quelque avantage, avec quelle facilité leurs ames s'ouvrent encore à l'espérance? c'en est fait de leur puissance réelle; le prestige attaché au beau nom d'Athènes s'est dissipé, et cependant déjà ils se flattent, qu'avec de l'ardeur, ils reprendront la supériorité et l'empire des mers.

Ne reconnait-on pas encore identité de pinceau dans le récit touchant et pathétique des malheurs de cette même patrie, qui l'a si injustement exilé? Lorsqu'il nous les a racontés dans le septième livre, il nous a vivement émus. Ces mêmes émotions, nous les éprouvons dans le huitième livre; son ame généreuse s'y est répandue toute entière : gardons-nous donc d'en méconnaître les accens, et de lui ravir du même coup la double palme du talent et de la vertu la plus sublime.

Même accord dans les jugemens de Thucydide sur Lacédémone : celui qui la juge au huitième livre, est bien celui qui l'a jugée dans les livres précédens.

Livre 1, 70, en parlant des Lacédémoniens, il fait dire à l'orateur Corinthien : « *Votre caractère à vous, est d'entreprendre au-dessous de vos forces et de votre opinion, de vous défier même des mesures, que la raison vous présente comme certaines, et de croire que jamais vous ne sortirez des dangers.* »

Tels étaient les Lacédémoniens avant la guerre Médique; tels nous les retrouvons encore, arrivés à la vingt-unième année de la guerre du Péloponèse. Quoique la guerre, maître violent dans ses leçons (3, 82), modifie singulièrement le caractère des peuples, le lacédémonien conservait encore alors ses mœurs primitives : « *S'ils eussent eu l'activité d'Athènes*, dit Thucydide (8, 96), *ils n'avaient qu'à faire le siége de cette ville, et dès-lors ils forçaient la flotte d'Ionie, quoique ennemie de l'oligarchie, à venir au secours d'Athènes; dès-lors*

Digitized by Google

ils avaient l'Hellespont, l'Ionie, l'Eubée même, et presque toute la domination athénienne. »

Je viens de démontrer une parfaite identité dans les jugemens de Thucydide sur les individus et les gouvernemens; que n'aurais-je pas eu à dire, si je me fusse arrêté sur leurs discordes, que je n'ai fait qu'indiquer, et dont Alcibiade fut l'éternel artisan. Discordes dans les villes de la domination athénienne (8, 64, 65), auxquelles on proposait tour à tour l'oligarchie et la démocratie; discordes entre les athéniens à Samos et ceux d'Athènes (8, 86); entre le peuple de Samos et les grands (8, 21, 73, 79 *et passim*); entre Samos et Athènes (8, 75, 76); entre les Oligarches et les Athéniens, soit de la ville, soit du pirée (8, 94); et parmi les Péloponésiens eux-mêmes (8, 78, 84.)

Faire mention de tant de discordes racontées dans le huitième livre, c'est avoir expliqué pourquoi, lorsque les sept autres livres sont ornés de harangues, celui-ci en paraît dénué; c'est avoir répondu d'avance à tant de savans français et étrangers (1) que cette absence de récits étonne, mais qui apparemment ont jugé non d'après eux-mêmes, mais d'après Vossius et Denis d'Halicarnasse (*et sic mendacia crescunt ex atavis*), puisque ce huitième livre, loin d'offrir trop peu de développemens et d'être l'ouvrage d'un malade, me semble, au contraire, un des plus beaux, un des plus remarquables pour la profondeur des idées, la vigueur du style, et cette unité de sujet que des lecteurs frivoles n'apercevront même pas.

On n'y rencontre pas de harangues, nous dit-on d'après Denys d'Halicarnasse (2), donc il n'est pas de Thucydide.

Le huitième livre n'a pas de harangues! mais ne

(1) *Voy.* l'abbé Auger, 1, 2, p. 85 de ses harangues des histor. grecs. M. Levesque, p. xv de sa préface de son Thucydide, et surtout *Marcellini, de Thucyd. vitâ*, p. 728, *sq.*

(1) L. l., p. 143.

Digitized by Google

peut-on donner ce nom à celles qui sont en style indirect? Or j'en compte au moins dix à douze. (1)

On les voudrait en style direct; mais d'abord le parti que Thucydide a pris d'introduire dans son huitième livre des discours en style indirect, n'est-il pas un moyen de varier, commandé d'ailleurs par la nature du sujet qu'il traite? Que l'on m'indique une circonstance où un discours en style direct, ou des harangues proprement dites, revêtues de l'appareil oratoire, auraient pu trouver place.

Lorsqu'à Samos une partie de l'armée veut défendre l'oligarchie, Thrasybule et les autres partisans de la démocratie combattront-ils par des discours en style direct des soldats mutinés? Non, ils s'adresseront à différens soldats; ils iront de l'un à l'autre (8, 73, 4), et emploieront auprès d'eux, non la pompe inutile des discours, non des harangues proprement dites, revêtues de l'appareil du genre oratoire, mais la voie des représentations amicales, mais la ruse, la séduction, les promesses, les largesses. Lorsque dans Athènes (8, 93) il s'agissait de renverser la domination des 400, ces magistrats auraient-ils été de fins politiques, montant à la tribune et haranguant tandis qu'on agissait? Non; aussi Thucydide ne les fait-il pas recourir à la lenteur des harangues. Les 400 apostent des hommes de leur choix; il s'établit des pour-parler d'homme à homme (8, 93, 2); on engage les plus modérés à contenir les mutins (8, 93, 2);

(1) Sages représentations du général Phrynichus à ses téméraires collègues, 8, 27. — Réflexions d'Hermocrate relativement à la réduction de la solde par Tissapherne, 8, 74. — Représentations des Samiens auprès des grands d'Athènes, à Samos, pour les engager à rétablir à Athènes et à Samos le gouvernement oligarchique, 8, 63. — Discours de soldats réclamant auprès de Thrasybule en faveur de la démocratie, 8, 73. — Réflexions de soldats entr'eux contre le système olygarchique, 8, 76. — Plaintes des troupes Péloponésiennes contre Astyochus et Tissapherne, 8, 78. — Discours fanfaron d'Alcibiade, 8, 81. — Discours du même Alcibiade, donnant pour son intérêt un conseil salutaire aux Athéniens, 8, 86. — Discours insidieux de l'oligarche Théramène contre les oligarches, 8, 92. — Réflexions d'homme à homme en faveur des 400, 8, 93.

Digitized by Google

et la multitude se calme, et des discours indirects, et des représentations faites sans apprêt exercent une plus grande puissance sur les esprits.

En prêtant à ses personnages des harangues en style direct, Thucydide n'eut été qu'un déclamateur, comme Théopompe le fut trop souvent. En les négligeant, et dans les deux dernières circonstances, et dans toutes les autres; en préférant, dans un livre plein de faits, d'intrigues, de révolutions, un récit concis et serré, à une embarrassante abondance; en employant son talent à montrer l'enchaînement et le fil des intrigues, qui se fut perdu au milieu d'un vain luxe de discours, il fait preuve de jugement et de goût, et de plus, remplit avec talent la fonction d'historien, car il eut été romancier en faisant des discours, qui ne durent ni ne purent être prononcés, et que la mémoire voudrait oublier (1).

Nous sommes parvenus dans cet extrait à dissiper des doutes nuisibles à la science. L'historien, le philologue, le géographe, n'approchaient qu'avec un sentiment pénible d'une partie du plus beau monument historique qu'ait enfanté l'esprit humain. Nous leur avons révélé l'auteur du huitième livre si légèrement contesté à Thucydide; et de plus, nous avons annoncé, ce qui sera le sujet d'un mémoire particulier, qu'il avait probablement conduit à sa fin toute la guerre du Péloponèse, par conséquent bien au delà des seuls livres que nous possédons: ce qui nous a fait connaître des richesses contestées, et nous donne à la fois le pressentiment de la perte déplorable d'un trésor précieux qu'il faut désespérer de retrouver un jour.

Dans le genre de preuves employées par nous pour prouver que le huitième livre était de Thucydide seul et digne de lui, nous avons considéré seulement l'historien. Dans un second mémoire plus détaillé, plus développé, embrassant les huit livres de son histoire, nous le consi-

(1) Je ne dois pas dissimuler que plusieurs savans à qui j'ai lu ce Mémoire, n'ont pas approuvé ma réponse à la dernière objection; mais il leur eut été difficile, je crois, de ne pas souscrire à la force des autres raisonnemens que j'ai fait valoir.

Digitized by Google

dérerons sous le double rapport d'historien et d'écrivain. Là, nous examinerons quelles furent ses mœurs, son caractère moral, la tournure de son esprit, sa manière de juger le juste et l'injuste, d'envisager un fait, de remonter aux causes, de tracer un tableau; quelles formes il donne à ses pensées, de quel style il les revêt. Ce qui me conduira à comparer, sous les rapports qu'ils ont avec Thucydide, les historiens, soit de l'antiquité, soit des temps modernes. Enfin dans un troisième mémoire accompagné de cartes géographiques, Thucydide envisagé comme géographe, se montrera sur-tout dans ses documens sur les côtes de l'Asie, aussi exact que dans le reste de l'ouvrage, et excitera notre reconnaissance; et loin de lui ravir le huitième livre, nous penserons que ce grand homme avait en vue et le huitième livre, et la guerre toute entière du Péloponèse, et non pas une histoire incomplète, lorsque amant de la gloire, et jaloux de bien mériter de la postérité, il lui adressait ce mot : *Mon histoire est plutôt un monument que je lègue aux siècles à venir, qu'une pièce faite pour disputer le prix et flatter un moment l'oreille* (1, 22.)

J. B. Gail, *professeur de littérature grecque au collège royal, et conservateur des manuscrits.*

NOTICE HISTORIQUE

Sur la colonie de Sierra-Léone; par M. la Seraviere. Paris, 1816; chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 centimes par la poste.

Il n'existe peut-être pas dans aucune langue un livre dont la lecture soit plus attachante et plus instructive que celle de Plutarque. De tous les écrivains de l'antiquité, le philosophe de Chéronée est celui qui a fait parler à la morale le langage le plus simple et le plus familier; aussi l'homme d'état et l'homme du peuple peuvent trouver également à profiter et à s'instruire dans la lecture de ses ouvrages. Brantome s'indignait avec

Digitized by Google

raison de voir des hommes destinés par leur naissance à remplir dans la société des professions obscures et communes, lire avec une avidité dangereuse les vies des empereurs et des capitaines illustres. Ce fier gentilhomme ne pouvait entendre, sans frémir d'indignation, le nom de César ou de Pompée sortir d'une bouche vulgaire; c'était à ses yeux une sorte de profanation sacrilége. Le seul fruit de cette lecture, s'écrie-t-il quelque part, est de remplir la tête de ces petites gens, d'idées folles et ambitieuses. En dépouillant cette opinion de Brantome de ce qu'elle peut avoir d'exagéré, on conviendra cependant qu'elle est assez généralement fondée; mais je doute qu'elle soit vraie, si on l'applique aux vies des hommes illustres, telles qu'elles ont été écrites par Plutarque; au contraire, il n'est personne de nous, dans quelque rang obscur où la providence l'ait caché, à qui la vie des héros de Plutarque ne puisse être profitable, en lui fournissant quelque rapprochement avec lui-même, ou avec les circonstances qui l'entourent. Cela vient de ce que le philosophe grec, comme on l'a déjà remarqué avant moi, s'est moins attaché à peindre le héros et le personnage éminent, qu'à montrer l'homme. Je doute, quoiqu'on en ait dit, que la lecture des vies illustres de Plutarque ait jamais seule formé un véritable ambitieux. Ce ne sont pas des pensées de cette nature que l'on retrouve empreintes dans son esprit, après avoir médité les ouvrages de ce naïf et judicieux écrivain.

Il n'est guère de situations dans la vie politique ou particulière des grands hommes, dont Plutarque est l'historien, qui n'offrent quelque analogie avec ce qui se passe de nos jours, et qui ne nous force, pour ainsi dire, à descendre vers nous-même, et à reporter nos regards sur notre situation personnelle. Pour moi, par exemple, au milieu de nos troubles civils dont les nuages ont pour ainsi dire environné mon berceau, dans les jours amers d'une jeunesse orageuse, au sein des vicissitudes d'une existence inquiète et agitée, ou dans l'insupportable monotonie d'un présent sans avenir, (j'ai fait dans ce peu de lignes, sans y penser, l'histoire de la presque totalité des jeunes gens qui sont nés durant le cours de

Digitized by Google

la révolution), je n'ai jamais, dis-je, rencontré dans Plutarque le passage suivant de la vie de Sertorius, sans que mes yeux ne se soient aussitôt mouillés de larmes involontaires.

« Là le trouvèrent (Sertorius) des mariniers nouvellement arrivés des iles de l'Océan Atlantique, que les » anciens appelaient les îles Fortunées. Ce sont deux » îles près l'une de l'autre, n'y ayant qu'un petit bras » de mer entre deux, et sont loing de la coste d'Afrique » environ de cent vingt et cinq lieues. Il y pleut bien peu » souvent une pluye doulce, mais ordinairement y » souffle un doulx et gracieux vent, qui apporte une » rosée, laquelle attrempe tellement la terre qu'elle en » est grasse et fertile, non seulement pour pouvoir produire tout ce que l'on y voudrait planter et semer, » mais aussi en produit d'elle-même, sans œuvre ne » main d'homme, tant et de si bon fruict, qu'il suffit à » nourrir le peuple y habitant, oisif, sans qu'il ait » besoing de se donner peine ou soucy de rien. L'air y » est doulx et serein sans jamais offenser les corps.....

« Ce qu'entendant Sertorius il lui prit une merveilleuse envie de s'en aller habiter en ces îles-là, pour y » vivre en repos loin de tyrannie et de toutes guerres. » — Plutarque, de la traduction d'Amyot.

L'application aux circonstances présentes du passage que l'on vient de lire, est assurément très-aisée à faire: quel est celui de nous, qui pendant nos orages politiques, fatigué même dans les temps de relâche de ces dissentions sans cesse renaissantes ou prêtes à renaître, au milieu de ce conflit, de ce bouleversement de toutes les idées, de cette lutte de toutes les passions, de cet assaut de tous les intérêts, n'ait pas, comme Sertorius, tourné ses yeux vers ces lointaines contrées, où ces funestes inconvéniens d'une civilisation trop avancée sont encore ignorés? Quel est celui, qui dégoûté de tous les partis, souvent à une égale distance de la justice et de la vérité, ne se soit lui-même exilé par la pensée, dans quelqu'une de ces îles de l'Océan Atlantique, dont les voyageurs nous ont laissé de si séduisantes descriptions, et où le bruit même de nos désastres n'est que faiblement

Digitized by Google

parvenu? Il n'est personne, j'ose le dire, qui n'ait éprouvé ces désirs et embrassé ces espérances. Mais quels moyens alors pour pouvoir les réaliser? Les mers semblaient nous être fermées de toutes parts. Tel était le malheur de notre situation, que nos colonies nous étaient enlevées dans le moment où nous en avions le plus besoin, où nous pouvions espérer d'y trouver un refuge et un abri. Elles-mêmes étaient en proie aux idées dévastatrices qui tourmentaient alors plus ou moins toutes les nations de la vieille et malheureuse Europe. Ajoutez encore que les gouvernemens, qui se sont succédés avec une si effrayante rapidité en France, auraient été les premiers à s'opposer à des projets d'une nouvelle colonisation, qui leur aurait enlevé des hommes, dont le sang était nécessaire pour cimenter le nouvel ordre de choses, qu'on s'efforçait d'établir. La position du français, alors enfermé dans son vaste territoire, ressemblait à celle de ces Grecs, compagnons d'Ulysse, qui gémissaient captifs dans l'antre du cyclope, en attendant que leur tour vint d'être dévorés. Les émigrations chez les autres peuples de l'Europe n'offraient que peu de ressource. Les mêmes discordes menaçaient d'y agiter leurs brandons; le débordement des idées révolutionnaires semblait devoir tout submerger. Souvent encore le malheureux exilé s'y voyait poursuivi par la haine des forfaits mêmes, dont il était la première victime : le repos semblait fuir devant ses pas errans, et la misère et la mort l'attendaient sur une terre étrangère, devenue pour lui aussi dévorante que le sol natal.

Ceux qui ne se sont affligés de la perte de nos colonies que sous le rapport de nos intérêts commerciaux, me paraissent n'avoir pas senti toute l'importance de ces établissemens. L'inappréciable avantage de nos colonies dans des temps plus heureux, c'est qu'elles offraient à l'excédent de notre population un débouché toujours ouvert; dans les circonstances actuelles, lorsque la France a été épuisée d'hommes par une des plus terribles guerres qui ait encore ensanglanté le globe, on peut objecter que ces émigrations ne feraient que l'affaiblir davantage; mais on se tromperait en jugeant ainsi. Ce n'est

Digitized by Google

plus notre situation physique qui nous rend nécessaire, indispensable même de nouvelles colonisations, mais c'est notre situation morale; et ce second motif est encore plus important, plus impérieux que le premier.

Pour être pénétré de cette vérité, il suffit de jeter un instant nos yeux autour de nous; semblables à ce nautonnier dont parle le Dante, qui sauvé miraculeusement du naufrage, et parvenu enfin dans le port, se retourne et jette un long regard sur cette mer orageuse, dont les flots ont failli l'engloutir. Sans doute ils sont loin de nous, ils ont fui pour jamais sur l'aile des vents ces jours de désastreuse mémoire, où le français se voyait réduit à envier un tombeau sur des rivages étrangers; mais leurs funestes impressions sont loin encore d'être effacées. Il en est des foudres politiques comme de celles qui tombent des cieux; les traces qu'elles laissent de leur passage sont éternelles. Nous sommes arrivés au port, sans doute, mais nos vêtemens sont encore humides du naufrage; chez nous, le moral a encore plus souffert que le physique. Plusieurs de nous ont besoin de perdre jusqu'au souvenir des dissentions qui nous ont si longtemps agités. Et comment cela serait-il possible, lorsque l'aspect des lieux mêmes où nous vivons nous le rappelle sans cesse? L'esprit d'un peuple qui a traversé une révolution pareille à celle dont nous sortons, doit nécessairement être malade. Le besoin du repos se fait sentir, il est vrai, à toutes les classes; mais il est un grand nombre d'individus qui ne peuvent espérer de le trouver, que loin des bords qui les ont vu naître, et dont l'imagination, perpétuellement assaillie par les idées qui l'ont d'abord échauffée, a besoin d'être fortement distraite, et de s'absorber sur des objets nouveaux. Après des sensations aussi vives, les cœurs blasés ne peuvent s'attacher qu'à des choses extraordinaires; et de l'imprudente éducation que nous avons malheureusement reçue, et des événemens dont nous avons tous été les auteurs, les témoins ou les victimes, il en est résulté je ne sais quelle inquiétude morale qui nous porte à envisager le repos comme le plus grand des supplices. Le dégoût de l'existence positive se remarque chez un grand nombre

Digitized by Google

d'individus ; on ne veut pas améliorer son sort, on veut seulement en changer. De folles idées d'ambition se sont introduites dans toutes les têtes ; on a vu tout récemment encore des hommes de la dernière lie du peuple oser, par un égarement encore plus absurde que criminel, se livrer à leur tour à l'espoir de devenir les arbitres des destins d'une nation ; en un mot, on veut parvenir à la fortune, non comme autrefois nos pères, par une route lente et sûre, mais par un assaut, par quelque coup éclatant, et comme un général gagne une bataille. Des exemples tout récens de succès ont donné à ces idées une énergie étonnante, et les ont profondément enracinées.

Si d'un autre côté, l'on porte ses regards sur d'autres individus, dont l'esprit a échappé à ces influences contagieuses, on est tout étonné cependant de les trouver dans une disposition à peu près semblable ; avec cette différence, que dans les uns cette inquiétude vague, cet état souffrant de l'ame provient d'une imagination déréglée, tandis que dans les autres elle est un résultat infaillible de leur situation personnelle. Après une révolution comme la nôtre, qui a opéré tant de déplacements, où tant d'intérêts ont été froissés, où tant de liens ont été rompus, où tant de droits ont été foulés aux pieds, on est surpris de voir que des routes opposées nous ont conduits au même point, et nous ont placés dans une position qui fait que nos intérêts se trouvent devenus les mêmes, que les intérêts de ceux que nous regardions comme nos ennemis, abstraction faite seulement du témoignage de notre conscience. La victime et l'oppresseur sentent également le besoin, la nécessité, l'une d'oublier les maux qu'elle a soufferts, et l'autre ceux qu'il a causés. C'est de ce principe, que sont nées chez tous les peuples les amnisties et les réconciliations. Que voit-on dans la société actuelle, dans ce moment où les crises politiques ont cessé ? une lassitude de tous les partis ; l'impossibilité la plus absolue de supporter plus long-temps des émotions ; on n'a plus même l'énergie qu'il faut pour se haïr réciproquement : on sent également le besoin d'éviter les lieux qui nous rappellent des

Digitized by Google

pertes douloureuses, ou qui réveillent en nous le pénible souvenir de nos fautes, de nos erreurs, ou de nos crimes. On soupire de concert après de nouveaux cieux et une nouvelle terre; et l'imagination nous transporte loin des bords, qui nous ont vu naître, dans l'espoir d'un meilleur sort et d'un avenir plus tranquille. Il semble en effet qu'une fois transplantés sous un autre ciel, le murmure des flots de cette vaste mer, qui vient se briser en mugissant sur les grèves solitaires de ces lointaines contrées, soit seul suffisant pour appaiser, pour étourdir toutes les douleurs, pour faire taire tous les souvenirs, tous les regrets, et pour assoupir jusqu'au remords.

Une telle position sociale paraît donc appeler d'elle-même les projets de colonisation; la liberté et le bonheur semblent nous sourire et nous attendre au delà des mers, qui se sont enfin rouvertes à nos vaisseaux. Les îles de l'Océan indien ou les côtes sablonneuses de l'Afrique viennent nous offrir maintenant sous leurs bois de palmiers et dans leurs roches escarpées, des asiles et des refuges. Pour combien d'individus l'air de la patrie, l'air natal, plus doux à respirer, suivant l'admirable expression de J.-J. Rousseau, que tous les parfums de l'orient, n'a-t-il pas perdu son influence salubre? On ne peut se le dissimuler, parmi les sacrifices imposés par la politique, il en est qui sont au-dessus des forces humaines: qu'elle destinée, par exemple, que celle de l'homme, qui par sa naissance et son éducation, était appelé à tenir un rang dans la société, et qui, repoussé brusquement par la fatalité des circonstances dans la foule commune, se voit réduit en frémissant à resserrer des inclinations nobles et des sentimens élevés dans le cercle étroit d'une condition précaire et servile? Il est des blessures, il faut l'avouer, pour lesquelles la religion, toute divine, toute consolante qu'elle est, semble n'avoir pas assez d'huile; ce n'est qu'en s'expatriant, qu'en fuyant l'aspect des lieux empreints de nos infortunes, que l'on peut espérer, dans un autre climat, de retrouver cette énergie morale sans laquelle nous nous consumons en inutiles efforts. Il est des circonstances dans la vie où la solitude et l'éloignement deviennent le besoin le plus impérieux

Digitized by Google

de l'ame ; j'en appelle à tous les cœurs sensibles ; j'en atteste ces larmes, les moins amères de toutes, qui coulent loin de tous les regards dans le silence des nuits.

Les lecteurs me pardonneront peut-être cette digression, qui sans être étrangère au sujet de cet article, m'a fait cependant perdre de vue la brochure pour laquelle j'avais d'abord pris la plume. Si l'on veut d'ailleurs se souvenir que ces idées de colonisation m'ont long-temps occupé, et qu'elles ont été pour moi, dans les jours de l'infortune, une source de consolations et d'espérances, on s'expliquera aisément les raisons de mon enthousiasme : il devait naturellement être d'autant plus vif, que ces projets, alors chimériques, sont prêts à se réaliser sous les auspices d'un gouvernement paternel. Une société philantropique qui vient de se former à Paris, a déjà fait connaître son existence au public, et le but vers lequel elle dirige ses nobles efforts. Je transcris ici les expressions du programme affiché depuis quelques jours :

« La société coloniale, en créant de nouvelles et de riches » colonies à la France, se propose de parvenir à l'entière » découverte de tout l'intérieur du continent de l'A- » frique, et de porter le flambeau de la religion, avec » tous les bienfaits de la civilisation, de l'agriculture » et des arts utiles, chez les peuples qui habitent ce » vaste continent encore si peu connu, et qui est néan- » moins l'une des plus belles, des plus riches, et des plus » fertiles parties du globe. Les vues de cette société sont » pour parvenir à ces grands résultats, de fonder sur les » côtes de l'Afrique française, dans la Sénégambie, » aux environs du cap Verd et sur le continent, une » colonie agricole, qui puisse en peu d'années, tenir » lieu à la France d'une partie de celles qu'elle a perdues, » et qui ouvre en même-temps un vaste débouché à ce » nombre infini de Français malheureux, qui froissés » par toutes les commotions politiques, sont depuis vingt- » cinq ans en bute aux outrages et à l'inconstance de la » fortune. D'illustres suffrages et l'accession de per- » sonnes, qui par un rang élevé, par un grand nom » dans les sciences, par leur fortune ou par leurs ta- » lens, et enfin par tous les motifs qui donnent des

Digitized by Google

» droits à la considération publique, sont faites pour » mériter la confiance de notre auguste monarque et » celle du public éclairé, assurent maintenant à la so- » ciété coloniale une existence durable, et lui donnent » l'espoir de voir ses entreprises couronnées par les plus » heureux succès. » C'est à ce projet de colonisation, que semble se rattacher la brochure intitulée : *Notice historique sur la colonie de Sierra-Léone*, dont le *Journal des Débats* a déjà rendu compte. Je m'abstiendrai donc de le faire ici, par la raison que j'en suis moi-même l'auteur. En abandonnant bien volontiers à la critique ce petit ouvrage, sous le rapport de son mérite littéraire, j'ai cru pouvoir, sans blesser les convenances, le rappeler dans cette occasion à l'attention du public, parce que je ne l'ai écrit que dans des vues d'utilité. Je m'y suis proposé seulement de faire connaître, d'une manière succincte, l'état actuel d'une colonie fondée en Afrique par la société de Londres, qui a pour but la civilisation de cet infortuné continent. Je renvoie donc à l'ouvrage même, qui a du moins le mérite d'être fort court. Quant aux réflexions morales et philosophiques auxquelles je viens de me livrer dans ce journal, on peut les considérer, si l'on veut, comme la préface de ma Notice historique sur la colonie de Sierra-Léone.

LA SERVIÈRE.

SPECTACLES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

L'opéra vient de reprendre le joli ballet de l'*Enfant Prodigue*, qu'on n'avait pas joué depuis un assez long temps. M.^lle Bigottini déploie dans cet ouvrage, le rare talent qu'on lui connaît pour la pantomime; mais quelque grand qu'il soit, cette actrice semble encore s'en défier, et sa bourse lui paraît un plus sûr moyen pour être applaudie, que toute la légèreté de ses pieds et toute l'ex-

Digitized by Google

pression de sa physionomie. S'il faut en croire quelques alarmistes, elle doit bientôt partir pour la Russie, avec Albert. Il faut espérer que ce bruit n'a pas de fondement; nous aurions trop à craindre des suites d'un pareil voyage. M.lle Philis a perdu sa voix à Pétersbourg, il aurait mieux valu que M.lle Georges et M.lle Bourgoin y eussent laissé leur médiocrité. Mais les bords glacés de la Newa ne semblent être funestes qu'au talent. La charmante Nina pourrait bien en revenir les pieds gelés. Faisons des vœux, pour détourner loin d'elle un semblable malheur,

. . . . . Ah! te ne frigora lædant,
Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas.

M.lle Betzi Gosse, dont j'ai annoncé la première apparition, a reparu dans la même obscurité. M.lle Zélie Mollard s'est aussi montrée de nouveau, Dimanche dernier. Elle a toujours autant d'embonpoint, et si M.lle Sophie Arnoult l'eût vu danser avec Paul, ses sarcasmes ne seraient plus tombés sur son sexe. (1) Mlle Percillée a joué une seconde fois *Laméa* des *Bayadères*, on peut la comparer à M.lle Grassari. Ces deux cantatrices ont une jolie voix et une jolie figure, on dit que cela excite beaucoup de scandale dans les coulisses de l'Opéra; et M.lle Percillée pourrait bien être renvoyée dans les chœurs, pour avoir eu la témérité de charmer à la fois, nos yeux et nos oreilles. Pendant tous ces débuts, on prépare la représentation au bénéfice de Lays. Ce chanteur ne se retire pas, mais il paraît qu'il a besoin d'argent, et il espère gagner dans une soirée, une rente de 12 à 1,500 f., en offrant au public débonnaire l'éternel ballet de *Flore et Zéphire*, l'inévitable tragédie d'*Hamlet*, et la nouveauté d'une reprise de *Panurge*. On avait d'abord pensé à donner à son bénéfice la première représentation de la *Lampe merveilleuse*; mais comme on craint que cette lampe ne jette pas

(1) On connaît le mot de Mlle. Sophie Arnoult sur une danseuse fort maigre, sautant entre deux gros danseurs.

Digitized by Google

un éclat merveilleux, on lui a préféré l'île des Lanternes.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Médisant.

Je croyais avoir traité M. Gosse avec beaucoup d'indulgence; une espèce de Don Quichotte littéraire, qui déclare *ne pas connaître sa comédie*, vient de rompre pour lui une lance dans le *Journal général*. Comme le héros de la Manche, le champion anonyme du *Médisant* se bat sans savoir pour qui. Parce que j'ai dit, comme tous ceux *qui connaissent la comédie de M. Gosse*, que cette pièce ressemble à tout, on me reproche de disséquer au lieu de critiquer, et *de chagriner les auteurs par d'injustes censures*. Que serait-ce donc, si j'avais dit que le *Médisant* ne renferme que la répétition triviale de *quolibets coup sur coup renvoyés*, et mille fois rebattus sur les maris; si j'avais dit que dans un vers, M. Gosse ne fait que trois syllabes de *négociant*; si j'en avais cité d'autres tels que ceux-ci:

Qu'on appelât niais, que toujours l'on jouât,

. . . . . .

Il est *intéressé*, sans être *intéressant*.

Au reste, si j'ai chagriné M. Gosse, M. Barba l'a bien consolé. Le manuscrit du *Médisant* vient d'être vendu 50 louis; avec cela on peut se moquer de toutes les critiques, et couvrir au moins la moitié des frais du succès.

On a donné une troisième fois *le Chevalier à la Mode*; mais ce n'est plus Fleury, qui fait Villefontaine: on dit qu'il n'a pas voulu remplir ce rôle plus long-temps à côté de Mlle Leverd. Il prétend qu'il jouait un personnage trop ridicule, en se moquant d'une Mme Patin qui a le ton et les manières du grand monde, et qu'il ne pouvait faire le petit maître auprès d'une femme, dans qui il croyait voir Célimène ou Araminte. Armand, moins scrupuleux, ou plus galant que Fleury, lui a succédé dans *le Chevalier à la Mode*, comme dans le chevalier ivre des *Originaux*. J'ai oublié, en parlant de la reprise des *Originaux*, de faire mention de Fleury

Digitized by Google

dans ce rôle, qui n'a qu'une scène. Ceux qui l'ont vu dans le marquis de la Tribaudière, peuvent se faire une idée de la gaîté et du naturel qu'il y a montré. C'est maintenant Firmin, qui joue le rôle d'Armand dans *les Originaux*. On en aurait été consolé si Armand, en se faisant remplacer, n'eut pas voulu doubler lui-même Fleury. Monrose saute et gambade toujours à faire plaisir. Quand il veut être mordant il fait la grosse voix, comme Mlle Volnais pousse des sanglots pour nous attendrir. Cette actrice a les yeux si rouges des pleurs qu'elle a versés la dernière fois qu'elle a joué la veuve d'Hector, que Mlle Wenzel doit la remplacer dans Andromaque. On dit que cette débutante ne pleure pas tant que Mlle Volnais, mais que peut-être elle nous fera pleurer. Les habitans du midi sont si charmés de l'accent de Lafont, que cet acteur semble vouloir y prolonger encore son séjour; ils prétendent qu'on a tort de dire de lui,

Tout a l'humeur gasconne en un acteur gascon.

Mlle Mars, qui est maintenant à Strasbourg, doit faire sa rentrée vers le 15 octobre.

OPÉRA-COMIQUE — OPÉRA ITALIEN.

M. Perrin, du théâtre de Rouen, a débuté Dimanche dernier, dans Siméon, de l'opéra de *Joseph*. Cet acteur chantera fort bien les rôles de Gavaudan. L'affiche de Feydeau nous promet la première représentation de *Féodor* ou *le Batelier du Don*, et l'on annonce pour le retour de Martin, la reprise de *l'Auteur dans son ménage*.

On dit que l'Opéra italien pourrait bien se réunir à l'Opéra-comique, et peut-être encore, les habitués des deux théâtres ne parviendraient pas à peupler la solitude d'un seul. Mme Catalani ne prétend revenir d'Allemagne, qu'après avoir fait prévaloir les roulades du Signor Puccita, sur les symphonies d'Haydn. Pendant son absence, Mme Patta s'avise d'être indisposée comme une *prima dona*. Elle a fait manquer dernièrement une représentation, comme Mme St-Amand à la Porte-

Digitized by Google

St-Martin. Mais l'autorité pourrait bien rendre la ressemblance encore plus parfaite ; pour prononcer sur la petite correction qu'elle mérite, on attend la fin des débats élevés entre le médecin du théâtre, qui prétend que Mme Patta était en pleine santé, et le docteur de cette cantatrice, qui soutient qu'elle était malade.

Hyppocrate dit oui, mais Galien dit non.

Cette contradiction peut s'expliquer. Mme Patta pouvait se porter fort bien, et M. Barberi, son galant Esculape, lui aura sans doute fait vîte prendre quelque remède, pour lui donner la maladie qu'elle n'avait pas.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Première représentation des *Pages en vacances* ou *les Femmes assiégées*, Comédie-Vaudeville en trois actes.

Grands frais de décorations et de costumes, petits frais d'imagination et d'esprit, imitation des *Petits Braconniers* et des *Petites Pensionnaires*, force lazzis et pas un seul couplet supportable ; voilà ce que le Vaudeville a offert au public, au milieu des sifflets, des éclats de rire et des huées de toute l'assemblée qui était brillante et nombreuse.

Les pages en vacances ont été, dit-on, joués et applaudis une vingtaine de fois à Lyon. Mais Paris ne gratifiera pas sans doute du droit de bourgeoisie, cette pièce *aux provinces si chère*. On l'attribue à M. Montperlier, qui nous a aussi apporté de son pays des mélodrames fort gais et des chansons fort tristes. Je ne puis croire que M. Désaugiers ait d'autre tort, dans cette affaire, que d'avoir reçu l'ouvrage ; c'est déjà bien assez.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Première représentation de M. *Beldam* ou *la Femme sans le vouloir*.

MM. Armand Gouffé et Villiers ont eu plus de

Digitized by Google

bonheur aux Variétés que M. Montperlier au Vaudeville; M. Simplice Beldam, mauvaise copie de Pourceaugnac, a obtenu un faible succès, grâce à Vernet et à Cazot. Le Vaudeville final mérite des éloges. Il doit être de M. Armand Gouffé. Le reste est digne de M. Villiers. Ces deux auteurs se font appeler sur l'affiche : *Bourgeois de Bourges*. Aucun deux ne doit redouter sans doute qu'on lui applique le couplet où il est question des armes de cette ville. Ils ont beaucoup trop compté, pour l'intelligence de ce trait, sur l'érudition du parterre. Il devait y avoir, à la première représentation, beaucoup de bourgeois de Bourges dans la salle.

THÉATRE DE L'AMBIGU COMIQUE ET DE LA GAITÉ.

Des trois mélodrames joués dans l'espace de huit jours sur les boulevarts, *les deux Walladomir* ont assuré le triomphe de l'Ambigu Comique sur ses rivaux et ses voisins, jusqu'à l'apparition de quelque nouveau chef-d'œuvre. C'est à une femme, à m^me^. *Barthelemy Hadot* et à M. Victor que ce théâtre doit la vogue dont il jouit maintenant. L'astre d'Abraham en a pâli; et l'onction patriarcale de Lafargue, le cède aux convulsions ambitieuses de Fresnoy. En vain la *Gaité*, pour peupler son *désert*, nous a présenté le *Petit-Eugène*, petit Vaudeville à grand spectacle, de M. Dubois, ni les insipides bêtises de Basnage, ni les accens robustes de la grosse voix de M^lle^. Millot; ni l'afféterie grimacière de M^me^. Adolphe, rien enfin n'a pu balancer les entrailles maternelles de M^me^. Lévêque, l'impétueuse chaleur de Grévin, et le grassayement sentimental de M^lle^. Leroy.

E.

INTERIEUR.

La cour de cassation aura à prononcer sur une question de jurisprudence qui intéresse le commerce. La troisième chambre de la cour royale séant à Grenoble, a rendu un arrêt par lequel elle déclare qu'une lettre de change tirée le 28 février, à un mois de date,

Digitized by Google

a dû échoir le 28 mars. La deuxième chambre de cette même cour a prononcé, dans une affaire absolument semblable, que la lettre tirée le 28 février, n'était échue que le 31 mars.

— Le roi vient d'accorder un secours que l'on dit considérable, à la ville de Pont-sur-Yonne, qui a été, ainsi que nous l'avons rapporté, ravagée par une trombe.

— Une ordonnance de S. M., en date du 28 août, fait une nouvelle division des forêts du royaume, et en forme quatre directions pour l'exploitation des bois de la marine. — Une autre ordonnance du 30 août règle toutes les dispositions relatives au martelage des bois destinés à l'approvisionnement de la marine.

— M. Badeigts de Laborde, ancien commissaire en chef de la marine à Bayonne, est parvenu, après des tentatives multipliées et de longues expériences, à obtenir par la distillation de nos bois résineux, un brai et du goudron au moins égaux en qualité à ceux, que la marine était obligée de tirer exclusivement du nord. Jusques à lui, ceux que l'on obtenait en France n'avaient de remarquable que leur infériorité; mais les épreuves faites dans nos ports, et les rapports de commissaires des sociétés savantes, ayant mis hors de doute la supériorité des produits qu'il obtient, le ministre de la marine lui a demandé une fourniture de 270,000 kilogrammes de goudron et de 30,000 de brai.

— Le 28 du mois dernier, un mur de 40 pieds de haut et de 22 de long, situé rue de l'Egoût, quartier Saint-Antoine, est tombé en plein jour. Il servait de clôture à un magasin de charbon de terre. Un enfant de 7 ans a été tué, trois personnes ont été blessées. Un sourd-muet, en s'exposant à périr, a sauvé deux petits enfans.

— On avait répandu le bruit que le navire l'*Athalante*, parti de Nantes pour les Indes occidentales, avait été pris par la flotte de Pétion. Le fait est vrai; mais les armateurs se sont empressés de publier que Pétion s'était hâté de faire relâcher le vaisseau. Tout l'équipage a été parfaitement traité, et au point même que plusieurs passagers s'étaient déterminés à se fixer au Port-au-Prince.

— Jacques Leger, berger à Termes, dans le département des Ardennes, ayant vu une louve d'une énorme taille sortir du bois pour se jeter sur son troupeau, a osé, n'étant armé que d'un bâton et de son couteau, se battre contre elle. Il l'a terrassé avec le bâton et lui a coupé la gorge avec son couteau.

— Le préfet du département de la Gironde a fait connaître à la ville de Bordeaux une ordonnance qu'il vient de recevoir du roi, pour effectuer la démolition du Château-Trompette, et en répartir le terrain. Depuis longtemps cette mesure était désirée, et doit contribuer à l'embellissement de la ville.

— Un soldat caserné rue Mouffetard, sujet au somnambulisme *non magnétique*, s'étant levé il y a quelques nuits, est tombé par une fenêtre : il s'est tué.

Digitized by Google

— Sa Majesté a nommé membres du conseil d'instruction et de perfectionnement de l'école polytechnique, M. le duc Doudeauville, M. le comte de la Martellière, et M. le comte de Nicolai, pairs de France. M. Proni a aussi été nommé examinateur, à la place de M. Legendre, démissionnaire.

— Plusieurs journaux se sont occupés de donner l'état actuel de la population de la France; mais prenant des bases fausses, ils l'avaient fixé trop bas. Les états ministériels de statistique la portent, pour les 86 départemens, à 29 millions 150 mille ames.

— On répandait le bruit qu'il a été apporté en France beaucoup de billets faux, comme véritables billets de la banque d'Angleterre, *banck notes*, ensorte que ceux qui y ont été trompés ont éprouvé des pertes notables. Il doit certainement exister dans le droit des nations un moyen de répression. En Angleterre, c'est la peine capitale. En effet, en France comme en Angleterre, c'est la confiance dans la loyauté nationale, qui fait recevoir une légère feuille de papier à la place d'un poids de métal, qui dans toutes les grandes familles du globe, a une valeur réelle.

— M. Muller fils, auquel nous devons la belle gravure de la Vierge de Raphaël, vient de mourir à la fleur de son âge.

— Mounier, adjudant de génie, et Thomas, garde-magasin, ont été mis en jugement. Ils étaient accusés d'un plan d'invasion et d'attaque contre le château de Vincennes, et ensuite d'une attaque contre Paris. Un de leurs moyens était d'empoisonner l'eau dont la garnison boit. Le poison ne devait être, à ce qu'il paraît, qu'un somnifère, et ne pas conduire jusques à la mort. Thomas a été acquitté, et Mounier a été condamné à la peine capitale. Il s'est pourvu en cassation.

— Le général Bruyer a été condamné à mort par contumace.

— Dans le nombre des diverses réclamations qui se sont élevées contre le rétablissement de l'ordre de Malte, une des plus fortes est certainement, que ses possessions ont été vendues par toutes les puissances européennes; mais un mémoire que le procureur général de l'ordre vient de faire remettre au nom de la religion de Malte, pourrait concilier tous les intérêts, et cependant procurer aux nations commerçantes dans la Méditerranée, une sureté à laquelle la brillante expédition même de lord Exmouth pourrait bien ne pas atteindre. En effet, si par le droit de *faire la guerre* les puissances barbaresques entendaient celui de faire la course sur les vaisseaux marchands, il en résulterait qu'ils commenceraient par attaquer et piller notre commerce; et si, interprétant toujours à leur manière les traités, ils tuaient les prisonniers pour ne pas faire d'esclaves, nous ne voyons pas qu'il fut inutile d'avoir une puissance essentiellement surveillante à leur opposer. A la mort de Paul I^er^, Gustave III offrit à la religion l'île de Gothland, sous la condition d'avoir perpétuellement des forces dans la Méditerranée

Digitized by Google

pour protéger le commerce suédois ; mais lui-même perdit son trône, et le projet resta sans exécution.

— M. Bellard, procureur général du roi à la cour royale, a été nommé par S. M. président du collége électoral du département de la Seine. Ce magistrat a adressé à tous les membres du collége électoral une lettre de convocation pour le 4 de ce mois. Nous regrettons de ne pouvoir la transmettre à nos lecteurs, et si le peu d'espace qui nous est consacré ne s'y refusait, nous nous en ferions un devoir. Ce magistrat exprime d'abord sa reconnaissance pour le roi, de la marque de confiance qu'il lui donne. Il expose ensuite, d'une manière aussi courte qu'énergique, quels sont les devoirs des électeurs dans cette importante circonstance. En effet, il ne suffit pas de gens qui aiment le bien, il faut des gens qui sachent le faire ; il faut comme M. Bellard, comme M. l'avocat général de la cour de Rennes, des magistrats, des personnes instruites de notre droit public. Ils ne diront pas comme certaines gens, comme certains journaux : *la charte et le roi ;* mais : *le roi et la charte.* En France, c'est la personne royale, légitime, qui est la base de la monarchie ; tout émane d'elle, tout y retourne, comme gouvernement et comme administration. C'est dans les faits de notre histoire, c'est dans l'espace de 14 siècles qu'il faut étudier notre droit public, c'est là qu'il existe et non ailleurs. Les rêves métaphysiques nous ont fait tant de mal, qu'il est temps d'ouvrir les yeux. En veut-on un exemple frappant : qu'est-ce que le législateur Jean-Jacques a fait pour la Pologne, sinon préparer son démembrement ? Que l'on ne m'objecte pas davantage cette charte de 1688 chez nos voisins, elle n'est qu'un traité avec une puissance étrangère, et la nôtre est une convention qu'un père a faite avec ses enfans ; le père donne, sa famille accepte, et lui comme chef unique, car dans chaque famille il ne peut y avoir qu'un père, ordonne que sa proposition devienne la loi de tous. Ce sont donc les intérêts de toute la famille que les membres à élire auront à régler ; mais d'après l'accord convenu. Il est des temps où la plus grande des améliorations à notre sort est de rester tels que nous sommes. Payons et cultivons, nous sommes sauvés. Une grande difficulté nous attend, c'est d'avoir plus de sens commun que d'esprit, plus de souvenirs que de projets. Au reste, les noms de la plupart des candidats donnent lieu à concevoir de grandes espérances. Le vœu de la majorité des Français sera bien connu par les élections. En effet, il n'y aura que 45 députés de la dernière chambre qui ne peuvent pas être réélus, n'ayant pas l'âge prescrit, celui de 40 ans.

EXTERIEUR.

Pétion, qui avait assemblé une convention nationale, vient d'être nommé par elle président à vie de la partie méridionale de l'île de Saint-Domingue.

— La saison n'a pas été moins affligeante dans l'Amérique sep-

Digitized by Google

tentrionale que dans les mêmes latitudes en Europe. La disette, et sur-tout celle des fourrages, se fait craindre dans le nord de New-Yorck et dans le Canada.

— Nous avons parlé dans le temps d'une assemblée qui a été tenue à Westminster, et dans laquelle M. Hunt, lord Cochrane et quelques autres orateurs de cette nature firent entendre leurs virulentes déclamations contre les ministres, les *sine cures*, le système de représentation, les taxes, enfin contre l'ordre social établi, car rien ne fut oublié, et il fut arrêté qu'une pétition serait présentée au prince régent. Lord Cochrane fut nommé de la députation. Les schériffs et les députés ayant été demander au ministre quand le prince régent voudrait admettre la députation, et alors, assis sur son trône, la pétition lui être présentée, le ministre a fait réponse que le prince ne la voulait pas recevoir de cette manière; mais qu'elle devait lui être remise en la façon accoutumée, et par l'intermédiaire du ministre. Rappelons encore que c'est l'indulgente bonté du prince régent qui a épargné il a deux ans à lord Cochrane une séance au pilori. Les députés se sont retirés *désappointés*.

— On craint que la guerre ne recommence sous peu dans l'Inde avec les Marattes. Un corps assez considérable de leurs troupes a fait une invasion sur le territoire de la compagnie.

— Le 3 de septembre il a neigé en Angleterre sur la route de Saint-Alban, à 7 lieues de Londres. Le 31 août il y avait eu à Cantorbéry un ouragan dans lequel un seul épiuiériste avait éprouvé une perte de 12,000 liv. sterl. La moisson est en général médiocre dans ce pays.

— Les journaux anglais continuent de publier de nouvelles attaques des luddistes contre les machines; il y a quelque temps qu'ils en brisèrent douze à Nottingham, et depuis ils ont exercé leurs ravages dans plusieurs autres endroits. Si cependant il pouvait exister quelques doutes sur le prodigieux avantage qu'il y a dans la substitution des machines pour épargner la multiplicité des bras, on pourrait en trouver la preuve dans celle que l'on vient d'employer pour mâter un vaisseau de ligne. Quatre jeunes gens ont mis, en peu de momens en place, un mât qui pesait 640 quintaux.

— Des lettres arrivées d'Alger depuis les dépêches de lord Exmouth, disent que quelques jours après le traité conclu, un assez grand nombre de personnes des équipages anglais avait obtenu de l'amiral la permission de descendre à terre. Les ordres les plus strictes avaient été donnés par l'amiral pour ne répondre à aucune espèce de provocations. Cette précaution était extrêmement essentielle, car la populace n'a cessé d'insulter les Anglais, et de les provoquer par tous les moyens. Le mole, et les fortifications sont ruinés, le phare est abattu. Le vaisseau *l'Impregnable* a tiré 10,000 boulets.

— L'assemblée du conseil commun de la ville de Londres,

Digitized by Google

common hall, s'est formée sous la présidence du lord maire. Elle a voté une adresse au prince régent, pour le féliciter sur le succès obtenu par l'escadre anglaise. On a fait ensuite la motion, qui a été adoptée, d'accorder à lord Exmouth les franchises de la cité, et que le lord maire lui remettrait une épée de 200 guinées. La même marque de satisfaction a été votée pour l'amiral Milne, et son épée sera de 100 guinées.

— Lord Sidmouth, secrétaire d'état au département des affaires étrangères, et M. Th. Becket, sous secrétaire, ont mis tant de soins et d'activité dans l'instruction de l'affaire des agens de la police qui s'entendaient pour faire commettre des crimes et les dénoncer ensuite, ensorte que l'on a pu mettre les coupables en jugement. Le jour où les juges s'en sont occupés, la foule était immense. Le juri a prononcé le verdict de culpabilité. Trois malheureux irlandais, qu'ils avaient induits à faire de la fausse monnaie, et qui avaient été condamnés à la peine de mort, mais dont l'exécution n'avait point encore été ordonnée, ont obtenu leur grâce et sont en liberté. Une souscription a été ouverte en leur faveur, afin de leur procurer le moyen de retourner dans leur pays. En attendant, des particuliers charitables les nourrissent.

— Un particulier de Darlington, bourg situé dans la province de Durham, possède une copie complète du Pentateuque; elle a de quatorze à quinze cents ans d'antiquité. Elle est la plus ancienne qui soit connue. Elle a resté pendant huit siècles dans la même famille juive. Elle est écrite sur deux morceaux de peau de deux pieds de large, et de soixante-neuf de long.

— Plusieurs journaux anglais ont exalté la loyauté nationale dans la conduite tenue vis-à-vis des indépendans espagnols, auxquels l'Angleterre ne prête point de secours pour les aider à se soustraire à leur gouvernement légitime; et en même-temps ils font observer que les Etats-Unis suivent une conduite entièrement opposée. Il faut certainement louer tout ce qui a droit à l'être, mais la politique a plus d'un poids et d'une mesure, et pourquoi en employer une autre avec les habitans de Ceylan. Quant au penchant que les Anglo-Américains sentent à secourir les insurgés, on ne peut pas en douter, quand on lit dans le *National intelligencer*, que véritablement c'est là l'inclinatio des habitansn des Etats-Unis. Or, ce journal est connu pour être celui du président, et pour en exprimer les opinions.

— D'autres journaux anglais ont assuré que le commodore Bowls étant arrivé à Rio-Janéiro quatre jours après le départ de l'expédition portugaise contre Buénos-Aires ou Monté-Vidéo, s'était opposé à ce qu'elle continuât sa marche. En sorte qu'un aviso avait été expédié pour lui porter un contre-ordre, et les troupes qui s'avançaient par terre vers les bords de la Plata, avaient pareillement dû s'arrêter.

Digitized by Google

— La guerre que les insurgés font par mer à l'Espagne, paraît être celle, qui dans ce moment lui est le plus nuisible. Une prise très-riche a été conduite par eux à Haïti, dans la partie de leur allié Christophe, et huit autres près des Canaries. Il se prépare à la Havane une escadre pour tâcher de nétoyer ces parages, qui sont infestés de leurs corsaires. Les dernières nouvelles arrivées à Cadix par *le Diamant*, annonçaient que l'armée royale avait obtenu des succès marqués contre Bolivar, dans la nouvelle Grenade. Ce chef des insurgés avait eu, dans le mois de juin, quelques avantages; mais des lettres du 14 juillet annoncent que le 10, s'étant avancé d'Ocumares, où il avait débarqué, les troupes espagnoles s'étaient avancées à sa rencontre et l'avaient attaqué, quoiqu'il se fût retranché sur une montagne. Le combat avait été violent; mais enfin obligé de fuir vers ses vaisseaux, il ne lui restait plus que 200 hommes sur 800, avec lesquels il avait fait son débarquement. Au reste son armée était presque composée de noirs qu'il avait ramassés à Saint-Domingue.

— Les Anglais se félicitent d'autant plus de l'expédition contre les Algériens, qu'un de leurs bâtimens de commerce, le *San-Antonio*, qui avait été pris par les Tripolitains, ayant été mené à Tripoli, a été relâché par ordre du dey.

— La résidence de l'escadre américaine dans la rade de Naples, paraît donner beaucoup de mécontentement aux publicistes des journaux de l'Angleterre. Il est au reste certain que M. Pinckney réside toujours à Naples, et qu'il presse la fin des négociations. Les bâtimens confisqués par Murat lui ont été remis sans difficulté; mais il continue de demander une indemnité pour les propriétés commerciales qui véritablement avaient été, malgré la foi des promesses, pillées par l'usurpateur. Le roi de Naples s'en est d'abord rapporté aux puissances alliées qui ont formé le congrès de Vienne, et des courriers leur ont été expédiés. Il ne paraît pas même douteux que leur intervention ne devienne nécessaire, car à la place d'indemnités pécuniaires, qui dans le droit commun pourraient être refusées aux Etats-Unis, ils demandent un port dans la Méditerranée; mais le congrès ayant garanti à chacune des puissances européennes ses propriétés respectives dans cette mer, il s'ensuit d'abord que celles du roi de Naples se trouvent sous la commune garantie, et d'autre part que les grandes puissances riveraines ont un intérêt puissant à savoir s'il leur convient d'admettre au milieu d'elles un nouveau propriétaire, dont l'ardeur à étendre ses possessions est parfaitement connue. Que les Anglais, rivaux de toute manière des Etats-Unis, soient éloignés de voir cette introduction paisiblement, cela est très-facile à concevoir; mais peut-être aussi, et sous plus d'un rapport, les autres puissances européennes n'ont-elles pas un moindre intérêt à prononcer pour ou contre l'introduction d'une nouvelle puissance dans leur sein. Ils demandent l'île de Lampeduse, qui est située à 25 lieues de Malte; elle a deux lieues de long et cinq lieues de tour; c'est à peu près la moitié moins que l'île de Malte.

Digitized by Google

— Les officiers suisses des régimens au service de la France, qui prirent du service sous l'usurpateur, avaient présenté une pétition à la diète helvétique, afin d'être déchargés des condamnations prononcées contr'eux ; la diète a maintenu son arrêté.

— Les inondations ont été si considérables en suisse, que l'on estime à 1 : o mille florins les dommages que le seul canton de Saint-Gal a éprouvés.

— On espère en Suisse que les réclamations faites auprès du gouvernement français, pourront procurer une diminution sur le droit de transit ; 2° que l'importation de plusieurs produits des manufactures suisses sera permise, avec des droits qui n'équivaudront pas à une prohibition absolue, telle qu'elle existe.

— M. l'avoyer Keller, de Lucerne, vient de périr d'une manière très-funeste. Il sortait de la ville, et s'en retournait par une nuit obscure à une maison de campagne peu distante; le temps était horrible, et la pluie fondait par torrens. Dans un endroit où le passage était difficile, il indiqua aux autres la manière d'éviter le danger, ce qu'ils firent, et lui tomba dans l'eau. Son corps n'a été retrouvé que le lendemain. Il était généralement respecté, et toute la ville a assisté aux funérailles de son premier magistrat.

— Un nommé Jean-Baptiste Weinineck, né et domicilié à Bruxelles, vient d'y être condamné à un an de prison, et aux frais du procès, pour avoir chanté publiquement des couplets en l'honneur de Buonaparte.

— C'est un français nommé Dazis, et non pas Dirat, rédacteur du *Nain jaune*, qui a été si cruellement blessé dans un duel à Bruxelles. On dit même que les choses se sont passées, de la part de ses adversaires, d'une manière telle qu'il y a eu lieu à porter l'affaire devant les tribunaux, et qu'une plainte a été rendue.

— Nous avons dit qu'un projet de loi avait été présenté aux états-généraux contre la répression des délits de la presse, relativement aux puissances étrangères, car de tout temps la presse a joui en Hollande d'une liberté presque illimitée. Il s'agissait donc, en conservant les anciens droits, de les restreindre relativement aux puissances voisines. Cette loi vient d'être rendue à une immense majorité, 64 voix contre 4; les auteurs, éditeurs, imprimeurs et colporteurs, pourront être atteints et punis, soit par la prison ou l'amende, et le cas de récidive aggrave la peine. R

ANNONCES.

Des Juifs au dix-neuvième siècle, ou considérations sur leur état civil et politique en Europe ; par M. Bail, ancien inspecteur aux revues, membre de la légion d'honneur. Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n° 17.

DUBRAY, IMPRIMEUR DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

AVIS ESSENTIEL.

Les personnes dont l'abonnement est expiré, sont invitées à le renouveler, si elles ne veulent point éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros.

Le prix de l'abonnement est de 14 fr. pour trois mois, 27 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année. — On ne peut souscrire que du 1er de chaque mois. On est prié d'indiquer le numéro de la dernière quittance, et de donner l'adresse bien exactement, et sur-tout très-lisible. — Les lettres, livres, gravures, etc, doivent être adressés, *francs de port*, à l'administration du MERCURE, rue Ventadour, n° 5, et non ailleurs.

POESIE.

LA GRÈCE.

Élégie qui a remporté le prix décerné par l'académie des Jeux Floraux de Toulouse, le 3 mai 1812.

Plectuntur Achivi.
HORAT.

Sur les pas glorieux du chantre de René,
Aux bords de l'Ilissus je me sens entraîné,
Plein de sa poétique ivresse,
De cette belle et docte Grèce
Mes pieds pressent le sol jadis si fortuné.
Cette terre aujourd'hui froide, silencieuse,

Digitized by Google

D'une terreur religieuse
A saisi mon cœur consterné.
Où sont-ils ces héros dont la valeur brillante
Fit régner en ces lieux la sainte liberté?
Accourez aux accens de ma voix gémissante,
Venez voir de vos dons le Grec déshérité,
Aux fers du Musulman tendant sa main tremblante,
Et la mère des arts esclave obéissante
Des caprices cruels de la stupidité.
Sous un joug de fer accablée,
La Grèce apparaît à mes yeux,
Comme une veuve désolée
Pleurant ses héros et ses dieux.
Dans cette vaste solitude,
Dégradés par la servitude,
Les descendans de Périclès
Ignorent leur propre patrie,
Et de leur gloire évanouie
N'ont ni souvenirs ni regrets.
La Grèce toute entière, hélas! ensevelie
Ne vit plus que dans ses débris;
Aux yeux du voyageur péniblement surpris,
Tout offre de la tyrannie
Les outrages dévastateurs;
Par tout d'avides oppresseurs
Exercent avec barbarie
Le droit terrible des vainqueurs.
Dans ces plaines jadis riantes et fertiles,
Où d'un sommeil de fer dorment des Thermopiles
Les intrépides défenseurs,
Mort aux grands souvenirs et de Sparte et d'Athènes,
Tout un peuple traîne des chaînes
Sur la tombe de ses héros.
Réveillez-vous, sortez de vos tombeaux,
Venez, morts immortels, dont la longue mémoire
Doit vivre autant que l'univers;
Armés de vingt siècles de gloire,

Digitized by Google

Paraissez, et bientôt délivré de ses fers,
Le Grec régénéré connaissant la victoire
Au Tartare insolent fait repasser les mers.....
Mais, hélas ! tout est sourd à ma douleur amère.
Sur ce rivage solitaire
Que frappe le courroux du sort,
Mon ame, d'horreur oppressée,
N'entend plus que la voix glacée
Et du silence et de la mort.
D'une consolante chimère
Mon triste cœur fut trop épris ;
Le Styx ne rend point à la terre
Les demi-dieux qu'il a surpris ;
Et tandis que ma voix résonne
Autour de leurs sacrés tombeaux,
Répétant les noms des héros
D'Athène et de Lacédémone,
Un Turc, d'un sacrilège bras,
Brise la dernière colonne
Du temple auguste de Pallas,

ARDANT fils (de Limoges).

LE PRÉCEPTEUR ET SON ÉLÈVE.

Anecdote.

D'un magistrat, le maigre instituteur
Parvint avec le temps au rang d'homme d'église.
L'élève le trouvant chez un puissant seigneur,
Ne put dissimuler son extrême surprise.
— Quoi ! vous ici, mon cher ? par quel hazard.... comment ?
— Mais comme vous, monsieur. — Pas tout à fait, vraiment.
Que faites-vous ? — Mais je suis grand-vicaire.
— Combien cela vaut-il ? — Mille francs à peu près.
— Mille francs ? la somme est légère.
— J'ai de plus un bon prieuré
De mille écus. — Diantre ! excellente affaire.

Digitized by Google

— Et c'est un cardinal qui me l'a procuré.
— Encor mieux. — Ajoutez une grasse abbaye.
— Monsieur l'abbé, mais c'est autre chose cela.
Je veux en ce cas-là
— Que nous dînions ensemble; à demain, je vous prie.

DE KERIVALANT.

ÉNIGME.

La plus vaillante créature
Qui soit dans la nature
A peur lorsqu'elle entend ma voix;
Ma barbe bien épaisse a la couleur des flammes;
Et je suis, sans crainte des lois,
Sultan impérieux faisant trembler mes femmes.

CHARADE.

On dit que mon premier pour l'homme est un martyre;
En voyant mon second, chacun l'aime et l'admire;
La voix de mon entier ne saurait nous séduire.

T. DE COURCELLES.

LOGOGRIPHE.

Je suis sur mes sept pieds le fruit d'un adultère;
Connaissant sa vertu, les rigides censeurs
De ma mère jamais n'accusèrent les mœurs;
Sans cœur, je fus un peuple ignoré du vulgaire.

T. DE COURCELLES.

Mots de l'*Enigme*, de la *Charade* et du *Logogriphe* insérés dans le dernier numéro.

Le mot de l'Enigme est *Papillon*. Celui du Logogriphe est *Charlotte*, où l'on trouve Héro, Echo, Chat, Rate, Lac, Tôle, Or, Arc, Rôt, Rat, Crotte, Haro, Char, Râle, Lot, Etat, Art, Lacet, Charte. Le mot de la Charade est *Vertige*.

Digitized by Google

DOUZE ÉPITRES SUIVIES DE STANCES;

Par M. Louis M..... Chez Didot l'aîné.

Douze épîtres, *six stances*, une page et demie de *préface* ou *avertissement*, en tout soixante-quinze pages d'impression; voilà un bagage poëtique bien modeste, et qui ne saurait effaroucher les lecteurs même les moins complaisans.

Il est tant de ces poëtes intraitables qui ne vous feraient pas grâce d'un seul de leurs hémistiches, avec lesquels vous n'auriez pas une rime de mécompte, qui si vous ne leur offrez qu'un tribut d'admiration mesuré et parcimonieux, pourvoient eux-mêmes à leurs affaires, font avec aisance les honneurs de leur génie, applaudissent jusqu'à l'affiche de leurs pièces, et

Se donnent par leurs mains l'encens qu'on leur dénie,

qu'il y aurait de l'inhumanité à ne pas accueillir, ne fut-ce que pour la rareté du fait, un auteur humble et timide qui croit encore *à la critique impartiale*, qui *attend le jugement des lecteurs éclairés*, qui ne présente ses vers que comme *des ébauches* et un simple *essai de ses forces*, qui promet enfin d'en faire LE SACRIFICE, oui, le sacrifice de ses vers, *de son amour propre et de ses dernières illusions*, si l'épreuve qu'il tente ne lui est pas favorable!! Oh! pour le coup, c'est trop fort; il faut voir cela de ses yeux pour croire que c'est un poëte qui parle. Mais quel est donc cet enfant d'Apollon si étranger aux *us* du Parnasse? Comment se nomme-t-il? d'où vient-il? Assurément d'un autre monde. Quant à moi, je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu; jamais je n'entendis rien de pareil: c'est sans doute quelque *gâte métier*. Mais il souhaite qu'on le critique sans façon; il promet de ne pas se fâcher; c'est une bonne fortune qui n'arrive pas souvent aux journalistes. Il faut, par le temps qui court, une si forte dose d'éloges pour édulcorer l'amertume de la plus petite improbation,

Digitized by Google

qu'on ne nous en voudra sans doute pas, de servir selon son goût un auteur, qui s'avise de ne demander que la vérité, et de nous laisser nos coudées franches.

J'avoue donc, et je dis bien franchement qu'en lisant les premiers vers de M. M..., je me rappelai involontairement ce qu'un certain M. Boileau-Despréaux, qui en son temps, en faisait d'assez bien tournés, pensait de son *talent poëtique*, dont il comparait l'utilité pour l'état, à celle du mérite d'un beau *joueur de quilles*; et notez que lui-même il excellait dans cet *art*.

Cette façon de penser est sans doute singulière; cette opinion est passablement baroque; elle sera probablement sifflée par nos auteurs, gens convaincus de l'excellence de la poësie, sur-tout de la leur; qui trouvent que les rois et les princes ne sauraient trop la payer, et s'impressent en conséquence de l'offrir à ceux qui leur en commandent, et même à ceux qui n'en demandent pas : mais enfin cette opinion était celle de ce M. Boileau; c'est elle qui lui fit dire tout crûment qu'en fait de poësie,

Il n'est point de degré du *médiocre* au pire.

et j'allais répéter à M. M.... cette sentence, en l'invitant à ne point porter une pierre inutile à l'autel déjà si vaste des *dieux inconnus*, quand je me suis souvenu qu'il demandait un jugement réfléchi et motivé, que ce jugement ne pouvait être que le résultat d'un examen complet, et j'ai repris sa première épître. Sa lecture m'a remis dans une sorte d'indécision assez semblable à celle où me parut être notre auteur lui-même.

Cet auteur en effet, qui comme il nous le dit,

Voudrait être inconnu, mais non pas ignoré,

demande à réunir à la fois l'indépendance et la célébrité, la tranquillité et la culture des arts, l'obscurité et la gloire, un asile contre les regards de l'envie et les nobles suffrages du public : voilà des goûts assez opposés, et qu'il n'est pas plus aisé de concilier que de satisfaire. Mais, moi-même, que lui conseillerai-je? Sera-ce de s'en tenir à l'obscurité, ou de courir après la gloire; de

Digitized by Google

rentrer dans son asile, ou de se jeter au beau milieu du public?

J'entrevois assez ce que le poëte désirerait qu'on lui dise : mais voilà des vers bien unis, un style bien vague, des idées comme on en voit par tout. Ce n'est pas précisément mauvais; je n'aperçois pas de faute grave; la rime et la raison ne se cherchent pas querelle : et n'est-ce pas déjà un assez grand défaut que cette absence de beautés positives?

Cependant voici un trait bien rendu :

Je ris de cet auteur, qui gros de vanité,
Prend avec le public des airs de dignité;
Qui se fait imprimer parce qu'on l'en supplie,
Que déjà de son livre il court une copie,
Et qu'à ses bons amis il veut faire plaisir.

On sent aussi le mouvement poëtique dans les vers suivans sur Homère :

Le temps a respecté cette antique épopée,
Ce chef-d'œuvre éternel qu'Alexandre autrefois
Plaçait sous son chevet auprès de son épée,
Et le temps a brisé le sceptre de cent rois.

Cherchons si l'auteur en a souvent de pareils, et suspendons notre jugement.

Je passe à l'*origine de la sensitive;* c'est l'histoire édifiante d'une jeune personne qui se laissa, il y a déjà bien long-temps, mourir de chagrin, parce que Pan l'avait embrassée. Le trait est rare et beau; la narration l'est un peu moins. Cela serait assez joliment placé dans quelqu'un de ces almanachs innocens, que janvier voit naître et mourir chaque année; mais je crains que le public, auquel M. M..... destine son recueil, ne prenne que fort peu d'intérêt au désespoir de sa belle *Sensitive;* et puis il a déjà vu tant de métamorphoses!

Mais j'arrive à une épître à *Pierre Corneille*. Pour le coup M. M..... ne compte pas sans doute écrire à celui-là en madrigaux. En effet, voilà des vers; voilà de la chaleur et de l'élévation. Le nom de Corneille est si

Digitized by Google

grand, qu'il semble à l'abri, même d'un mauvais éloge. Il inspire notre auteur, il en a inspiré bien d'autres. Cette épître aurait pu remporter tous les honneurs d'une séance d'athénée : voici entr'autres un trait qui serait applaudi par-tout.

> ..... j'entends l'altière Cléopâtre
> Méditer sans frémir ses empoisonnemens.
> Dans sa bouche, ennobli des plus fiers sentimens,
> Le crime serait grand s'il pouvait le paraître.
> Chef-d'œuvre inimitable, elle est le tien peut-être,
> Et même si j'en crois des rapports innocens,
> Tendre père, elle obtint à tes yeux complaisans
> Un rang, qui de ses sœurs choqua le droit d'aînesse.
> Quel cœur n'a ses penchans? quel père est sans faiblesse?

En tout s'il y a quelque témérité, même à louer Corneille, on trouvera que l'audace de M. M..... n'a point été trop malheureuse. Bien des gens cependant ne croiront pas qu'il soit nécessaire, à la gloire du père de notre théâtre, de lui sacrifier Racine, et s'étonneront sur-tout d'entendre notre auteur dire de ce dernier poëte, que s'il n'a point les inégalités de son rival,

> S'il a moins de défauts, *il a moins de beautés*.

Racine, *moins de beautés!!* Je plains bien sincèrement M. M..... s'il ne sent pas la *perfection désespérante* de ce beau génie, et je ne conçois absolument pas comment on peut avoir le goût des vers, et ne trouver à Racine que de la *grâce*, point de *plan savant*, point de *verve et de romaine énergie*. Il est d'autant plus singulier de voir ce jugement de collége, reproduit par M. M....., que jusqu'ici lui-même promet peu de ces inspirations brillantes, de ces élans vigoureux dont il paraît faire tant de cas; qu'il annonce plutôt des dispositions à traiter des sujets qui demandent quelque naturel, quelque facilité, et qu'enfin sa manière manque de force, plus que de correction.

En renvoyant à l'*almanach des Muses* des vers à une dame sur une *couleuvre artificielle*, je lis avec plaisir

Digitized by Google

une assez longue épître où l'auteur se peint avec un ton de vérité et de bonhommie qui donne envie de le connaître et de l'aimer. Ce morceau est sagement pensé, purement écrit; il est plein de détails doux et agréables; mais c'est à son auteur qu'on peut souhaiter un peu plus de verve, je dirais même à la rigueur, plutôt un peu plus de défauts, mais aussi plus de beautés. Je porte le même jugement de deux épîtres à une *Noëmi*, qui paraît inspirer un tendre intérêt à notre poète. Il y a plus de chaleur dans la pièce où le poëte décrit le charme de la beauté : peut-être ne faudrait-il à M. M.. .. qu'un bon amour qui le tourmentât bien, pour enflammer tout à fait son génie. Je crains bien qu'une épître à une Sophie, à laquelle l'auteur reproche d'être insensible, ne réussisse pas à la toucher.

Mais voici que M. M.... adresse ses adieux à sa Noëmi : oh! malheur à lui s'il n'est là ni *amant*, ni *poëte*. Je dis amant, et je ne suis pas très-sûr d'avoir bien dit : M. M..... est aussi modeste, aussi discret pour les affaires de son cœur, que quand il parle de son talent et de ses prétentions poëtiques. Je vois qu'on appelle cette Noëmi une *respectable sœur*, une *véritable amie*. On se plaint *à vingt ans* d'avoir tout perdu : est-ce bien à cet âge qu'on ne répare pas la perte d'une femme qui n'est que *sœur, qu'amie?* Voilà cependant une *fête*, un *premier baiser*, des *soirées* passées dans un *hameau solitaire*. Voilà un *second baiser*, des *lèvres qu'on dévore*, des *yeux humides* tournés vers un *amant ivre de volupté*.... Ne disons pas tout aux curieux, et hâtons-nous d'ajouter que cet amant jure à Noëmi qu'il sera heureux sans la faire rougir, et qu'il ne peut s'assouvir de ses *chastes tendresses*. Je n'y connais plus rien. C'est bien chaste en effet pour de l'amour..... tout humain; c'est bien sensuel pour du *platonisme*. Notre inconnu est d'un bout à l'autre une énigme pour moi; il est bien raisonnable pour ses vingt ans; il a d'assez singulières idées pour un homme d'un âge plus mûr. Quel qu'il soit, dans *ses adieux à Noëmi*, il est vraiment poëte. Il l'est encore dans sa dernière épître à un ami *sur la mort;* il a su répandre sur ce sujet rebattu une teinte de cette

Digitized by Google

philosophie *horatienne* qui va surprendre les secrets du cœur humain, qui instruit en riant, et jette des fleurs sur les épines de la vie. Je ne résiste pas au plaisir de citer quelque chose de cette dernière pièce; voici comme l'auteur rappelle les festins philosophiques des Egyptiens.

Quand un cercle d'amis, de fleurs ceignant leurs têtes,
D'un tranquille banquet prolongeaient les douceurs,
Un squelette immobile, orné comme eux de fleurs,
Sur un siège élevé s'asseyait à leur table;
Et quand les ris cessaient, *convive redoutable*,
Semblait crier tout haut au milieu du festin :
Jouissez aujourd'hui; sera-t-il temps demain?

Convive redoutable me paraît faire une sorte de contre-sens avec le sentiment de ce petit tableau, qui est d'ailleurs très-naïvement rendu.

Je pense qu'en dépit du sujet, on ne pourra s'empêcher de sourire à celui qui suit, et par lequel je vais terminer mes citations.

Quand victime en naissant à la mort condamné,
Peut-être j'ai compté ma dernière journée,
Certes je n'irai pas, atôme ambitieux,
En souhaits superflus perdre un temps précieux;
Suis-je même certain d'achever ma pensée,
Le vers que je polis, la phrase commencée?
Non, le temps peut sans cesse arrêter mon essor;
Le passé n'est plus rien, l'avenir rien encor.
Entre ce double abîme où le temps se déroule,
Le présent fugitif incessamment s'écoule.
Heureux, qui dans son vol sait l'art de le saisir,
Le voit fuir sans regret et l'attend sans désir!
Souvent lorsque la nuit revêt ses sombres voiles,
Et qu'un crêpe lugubre obscurcit les étoiles;
Lorsque la solitude et son calme effrayant
Rappellent le silence et l'horreur du néant;
Averti qu'il faudra tôt ou tard que je meure,
Je vais, bien éveillé, rêvant ma dernière heure,

Digitized by Google

Et dans mon lit bien chaud je cherche à me prouver
Qu'un jour j'y dormirai pour n'en plus relever.
D'avance à mon chevet je crois entendre un prêtre
Me consoler *de moi* par l'espoir de renaître ;
Je vois tout l'attirail dont on tue un mourant :
Un notaire, une garde, un docteur ignorant
Parlant mal et beaucoup; puis dans une ordonnance,
En termes de grimoire écrivant ma sentence.
Un troupeau d'héritiers et quelques vrais amis,
Avec ménagement près de moi sont admis ;
Et tous diversement composant leur visage,
Me font d'un air forcé le compliment d'usage,
Lorsque je vais partir jurent que je suis mieux,
Que les premiers raisins me rendront à leurs vœux,
Et par quelques tableaux des plaisirs de la vie,
S'efforcent d'égayer un homme à l'agonie.

C'est ainsi que M. M...., comme il le dit lui-même :

Essaie en se jouant les armes de la mort.

Il les manie avec une gaieté franche et naturelle, qui doit faire espérer à ses amis qu'elles ne l'atteindront pas de sitôt. Est-ce tout ? Non, il nous a encore donné six *stances* d'essai.

Ses *Dieux lares*, les stances sur la mort d'une jeune femme, sont de petits morceaux pleins de grâce, de sentiment et de délicatesse. Beaucoup de romances, qui passent de bouche en bouche à la faveur de la musique qui les embellit, sont loin de valoir les deux dernières de ces six pièces, qui mériteraient d'inspirer Boyeldieu ou Dalvimare.

Voilà un aperçu de ce que M. M.... offre au public. En lui en rendant compte, en l'avertissant qu'un nouveau solliciteur se présente à son tribunal, j'ai rempli ma tâche envers ce juge suprême des auteurs et de leurs critiques.

Quant à notre auteur lui-même, ai-je répondu à ses désirs ? ai-je satisfait ses vœux ? Il voulait, a-t-il dit, des observations impartiales ; j'affirme que les miennes

Digitized by Google

le sont : c'est, au reste, tout ce dont je peux répondre. J'ai bien envie de lui ouvrir encore davantage ma pensée, et comme cela ne regarde plus les lecteurs, c'est à M. M.... que je vais m'adresser.

Entre nous, M. l'inconnu, je crains que vous n'ayez quelque peu par delà de vos vingt ans ; vous êtes trop correct, trop grave, trop travaillé pour cet âge ; vous n'avez pas de néologisme, point d'épithètes ambitieuses, point de cette manière brillantée, de ces vers sonores dont le cliquetis étincelant éblouit aujourd'hui la plupart des lecteurs ; mais aussi votre raison, votre calme vous laissent un peu froid, un peu uniforme. Oh ! que j'aimerais bien mieux que votre style fut moins poli, votre marche moins sage, et qu'au milieu de quelques incorrections, de quelques écarts, vous nous montrassiez plus souvent cette verve, cette chaleur, cet entraînement, cette audace, heureux dons de la jeunesse !

Il paraît que vous avez d'autres vers en porte-feuille, et que vous ne demanderiez pas mieux que de les livrer à l'impression. A mon avis (remarquez toutefois que mon opinion ne fait pas loi, et que vous ferez très-bien d'en consulter d'autres) ; à mon avis, dis-je, si ces pièces valent ce qui m'a paru louable chez vous, et sur-tout vos deux dernières épîtres, vous pouvez vous risquer. J'ai vu vanter bien des gens qui n'en font pas toujours de meilleurs. Si, en outre, vous nous parlez de vos amours, tâchez aussi de nous dire là-dessus quelque chose de clair et de positif. La vertu est de soi-même une belle et bonne chose ; la chasteté est, comme on sait, un trésor sans prix ; mais pour un poëte élégiaque et amoureux, vous l'avouerai-je, un peu moins de scrupules, un peu de ce maudit fruit défendu, voilà ce qui réveille le goût d'un siècle qu'on dit corrompu, et qui ressemble pourtant en cela à tous les autres. Enfin je me suis plains de ne vous pas trouver assez de défauts ; en voici néanmoins un sur lequel, avant de vous quitter, il faut que je vous avertisse.

Vous êtes modeste, et vous voulez prendre rang parmi les poëtes ! Vous doutez de votre talent, et vous voulez que les autres vous assignent la place que vous devez

Digitized by Google

occuper! Tenez-vous pour assuré que beaucoup ne demanderont pas mieux que de vous laisser à la dernière.

On ne prend que trop tôt au mot celui qui ne parle de lui-même qu'avec réserve et retenue; mais vous trouverez tel rimeur par le monde, qui à force de l'entretenir de son génie, a fini par en persuader les autres, et en rester lui-même aussi convaincu que content et glorieux.

Ainsi donc, trève de pudeur et de modestie, autrement si vous n'entrez dans la carrière qu'avec du talent et point de prôneurs, je ne vous réponds plus du moindre succès. Au revoir, M. l'inconnu.

GIRAUD.

LE CONTEMPTEUR.

(IV^e^ et dernier article.)

En vain, me dira-t-on, contesterez-vous à l'espèce humaine sa prééminence sur toutes les autres espèces; en vain prétendez-vous que son sort est souvent plus à plaindre que celui des animaux. Ces déclamations rebattues dans tous les temps, réduites à leur juste valeur, sont tombées dans le mépris. L'homme doué de la raison, est par ce seul attribut, et indépendamment de ses autres qualités, l'œuvre la plus parfaite de la création. Si quelquefois il s'égare en se laissant emporter par ses passions, c'est un abus qui ne conclut rien contre l'excellence de sa nature. Eh! quel être dans le monde peut être comparé à celui dont le génie a su dompter tous les autres, faire tourner à son utilité ou à son agrément toutes les productions de la terre; former des combinaisons physiques et morales, dont les unes ont agrandi le cercle de ses connaissances jusqu'à l'infini, et les autres lui ont donné l'idée de la vertu? Quel autre que lui est capable de calculer des distances inaccessibles, de les rapprocher de lui par l'entendement, et de pénétrer les secrets qu'elles semblaient devoir lui interdire à jamais? Quel autre aurait imaginé les moyens de trans-

Digitized by Google

mettre ses pensées, non seulement à ses contemporains sur toute la surface du globe, mais encore aux siècles à venir; de multiplier ses sens et ses forces par de savantes combinaisons; de rendre tous les élémens ses tributaires, et enfin d'élever sa pensée jusqu'à l'auteur de son être, et de tout ce qui existe dans la nature.

Je conviens que voilà de belles attributions; mais examinons quels sont les avantages que l'homme en retire, et quoiqu'en insistant sur ses imperfections je n'aie fait que répéter ce que d'autres avant moi avaient fort bien remarqué, voyons si ces reproches sont au moins compensés par le pompeux étalage des éminentes qualités qu'on lui attribue; et s'il était vrai, comme je le crains, qu'il ne fût riche qu'en superflu et pauvre du nécessaire, on ne saurait trop lui remettre ce tableau sous les yeux; puisque ce sont précisément les dons plus brillans que solides dont il jouit, qui maintiennent sa présomption, et que l'orgueil qu'il tire des premiers l'empêche d'acquérir les secondes, desquelles seules il pourrait obtenir le bonheur. Eh! qu'importe en effet à son bien être, qu'il domine sur les autres animaux, lorsqu'il est lui-même dépendant sous tous les rapports? Dépendant de ses semblables, souvent jusqu'au plus vil esclavage; dépendant par ses besoins réels ou imaginaires, par ses désirs immodérés, par ses préjugés, par ses fantaisies, etc. — Il a su forcer la terre à le nourrir; mais celui qui la sillonne ne peut prétendre qu'à la plus grossière, à la plus mince, à la plus insuffisante part de ses fruits. — Il calcule la marche des corps célestes, et ne se connaît pas lui-même; il ignore même ce qu'il lui importerait le plus de savoir. — La combinaison de ses idées, faculté qui paraît exclusivement dévolue à son espèce, constitue en lui cet être moral qui le guide en toutes choses, et qu'on nomme *raison*; elle lui tient lieu de l'instinct, avec cette différence que celui-ci conduit toujours les animaux au but de la nature, et que l'autre en écarte l'homme dans presque toutes les circonstances de sa vie, et cela parce que l'un est impérieux et décisif, tandis que l'autre est arbitraire; et par une singularité vraiment déplorable, la raison guide assez bien les

Digitized by Google

hommes dans toutes les opérations de simple curiosité ou d'agrément, telles que les arts et les sciences; mais elle les trompe presque toujours dans les objets de la plus haute importance. Je prévois d'avance qu'on va me taxer ici d'avancer un sophisme, car loin que ce soit la raison qui égare l'homme, c'est quand il cesse d'écouter sa voix qu'il tombe dans l'erreur. Fort bien, c'est aussi de cette manière que je l'entends; mais la raison qui effectivement, prise dans son sens le plus parfait, est la faculté pensante bien dirigée, a pour interprète nécessaire un compagnon toujours perfide: c'est le *raisonnement*, qui semble ne nous avoir été donné que pour nous décevoir, et dénaturer les inspirations de son générateur. Je ne saurais donc me tromper en attribuant à l'une toutes les erreurs dans lesquelles l'autre nous entraîne. C'est par des faits, c'est par la conduite constante des hommes dans toutes les opérations de leur vie, et dans tous les siècles, que je prouverai cette thèse. Et d'abord, puisqu'il est décidé que l'homme doit vivre en société, est-il rien de plus important pour lui que l'établissement des lois qui doivent la régir? La première de toutes est sans doute celle qui doit constituer la forme du gouvernement. Eh bien! parmi les nombreuses nations qui peuplent la terre, s'en est-il jamais rencontré deux qui aient pu s'accorder sur le mode le plus sage à adopter? Il en est de même pour les lois de détail; ce qui est vertu chez les uns est crime chez les autres, et quoiqu'on en voie quelques-unes qui sont communes à tous les peuples, il suffit qu'il y ait dissidence absolue dans les principales, pour prouver que la raison est impuissante à cet égard comme à tant d'autres. Si elle n'est point *une* comme la vérité, si elle inspire chaque individu ou chaque peuple d'une manière différente, ce n'est plus une boussole salutaire, c'est un feu folet, un météore trompeur.

La raison nous dit que les hommes de tous les pays sont frères, qu'ils ont les mêmes devoirs envers eux, quelque partie de la terre qui les ait vu naître. Le raisonnement a bien un autre langage; il nous apprend à faire des distinctions entre ceux de ces frères qui habitent

Digitized by Google

un tel pays, et ceux qui en habitent un autre; il n'est pas nécessaire, pour établir ces distinctions, qu'un peuple existe dans une région lointaine, il suffit qu'il vive sous des lois différentes, sous d'autres chefs; alors il ne sont plus que des étrangers pour nous, bien qu'ils soient nos voisins, bientôt ils deviendront nos ennemis, et quel en sera le motif? Peut-être des mœurs tout à fait opposées, des offenses graves, des injustices criantes? Point du tout; un individu peut bien en offenser un autre, plusieurs même peuvent avoir quelques intérêts à démêler ensemble; et se prendre de querelle faute de s'entendre et de vouloir céder de leurs prétentions plus ou moins justes; mais des nations entières ne sauraient s'entrechoquer que pour des griefs imaginaires suscités entre leurs chefs. Tantôt ce sont des haines et des animosités personnelles à ceux-ci; d'autres fois la tentative d'étendre leur domination sur une portion du territoire de leur voisin, et bien que la question soit ordinairement indifférente aux sujets, qu'elle contrarie même souvent leur inclination, puisqu'il ne s'agit point de perdre leur propriété, mais de savoir par lequel des deux prétendans ils seront gouvernés; chacun des souverains persuade à la masse de ceux qu'il gouverne, que sa querelle leur est commune, où, sans daigner prendre ce soin, il leur ordonne de servir sa vengeance ou ses intérêts bien ou mal fondés; et la foule de ces êtres avilis s'arme à sa voix despotique, se jette avec une fureur aveugle sur ces prétendus ennemis qu'elle ne connaît pas, se fait égorger ou se baigne dans le sang, sans réflexion et sans remords; et pour comble de dépravation, en rentrant dans ses foyers, ose offrir au Créateur des actions de grâce pour les massacres qu'elle se félicite d'avoir commis avec son assistance, sans se douter que le père commun des hommes rejette avec horreur ces sacrilèges hommages. Il n'y aurait toutefois que de la stupidité et de l'abrutissement à reprocher aux hommes dégradés à ce point, s'ils n'étaient, dans ces fatales expéditions, que les dupes de ceux qui les gouvernent; mais ne nous le dissimulons pas, cette frénésie appartient aux nations non moins qu'à leurs guides, et depuis la horde sauvage

Digitized by Google

jusqu'aux républiques les plus civilisées, toutes ont été, de mémoire d'homme, en proie au même délire. Les animaux se livrent aussi des combats sanglans, mais du moins ils sont individuels, et toujours motivés sur l'intérêt légitime de leur existence ou de leurs amours; enfin ils sont de courte durée. Il n'appartenait qu'à l'homme d'en trouver le prétexte dans des combinaisons chimériques et des raisonnemens fallacieux, d'y intéresser toute une population, enfin de les rendre interminables. Qui peut donc produire d'aussi funestes effets? Je ne dirai pas que c'est *la raison*, mais bien *le raisonnement* son éternel ennemi; car il n'y a aucune de ces boucheries, que depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, on n'ait prétendu justifier. Et quand on pourrait prouver que le bon droit était au moins d'un côté, ce qui n'est pas toujours vrai, il suffit, pour prouver ma thèse, que l'un des deux ait commis une aggression injuste; car comme ces scènes se renouvellent incessamment depuis l'existence connue de la société, tous les peuples ont commis chacun à leur tour la même injustice, ont été frappés du même vertige.

Mais enfin, peut-être tous ces actes de folie vont être expiés par l'usage que l'homme fera du plus beau don qu'il ait reçu de la nature; il manifestera l'excellence de son être, il pénétrera la noblesse de son origine, il élévera sa pensée jusqu'au créateur de l'univers, et lui rendra l'hommage qui lui est dû. Ah! sans doute il faut qu'il y ait en lui un germe de conception vraiment sublime, puisqu'*au moins un* philosophe, après bien des siècles d'ignorance et d'abrutissement, a pu s'élever par la seule force de la réflexion jusqu'à l'idée de cet être primitif, éternel, et tout puissant; mais n'est-il pas déplorable que cette haute intelligence ait été si rare dans l'espèce humaine? Que peut prouver en sa faveur l'exception, toute admirable qu'elle est, d'un, de dix, de mille individus qui auraient entrevu l'auguste vérité, en comparaison de cette multitude innombrable d'êtres pourvus en apparence des mêmes facultés, qui, loin d'en avoir aperçu la moindre étincelle, sont plus dégradés par l'absurdité de leurs croyances et de leurs pratiques,

Digitized by Google

qu'ils ne le seraient par la privation absolue de toute idée sur un pareil sujet. Bien plus, n'est-il pas prouvé aujourd'hui que les profonds génies dont j'ai parlé, n'avaient pénétré qu'une faible partie des secrets éternels, et que, sans la revélation, nous serions encore nous-mêmes dans les plus épaisses ténèbres. Je suis fondé à faire valoir ici, en faveur de mon opinion contre le prétendu pouvoir de la raison, l'autorité même de la religion qui nous prescrit d'en abaisser l'orgueil devant la foi, lorsque l'une se révolte contre ce que l'autre nous enseigne. Quel est donc le mérite de ce guide si vanté, et quelle confiance devons-nous avoir en lui, lorsqu'il est prouvé que nous devons y renoncer dans une des circonstances les plus importantes de la vie ?

Et quant à cette immense population, qui comprend au moins les trois quart de la terre, et qui ne fut éclairée, ni par le flambeau de la philosophie, ni par celui de la révélation; soit que celle-ci n'ait pu parvenir jusqu'à elle, soit que ces hommes aveugles, éblouis par une fausse lumière qu'ils croient également descendue du ciel, l'aient repoussée, la raison n'a pu leur apprendre qu'un pareil phénomène excluait la possibilité de tout autre, et que celui qui nous sert de guide est le seul bien avéré.

Que dirai-je de ceux, qui héritiers immédiats de ce don céleste, ont dénaturé la divine inspiration en la commentant au gré de leur caprice, et qui se trouvent aussi peu avancés dans la connaissance de l'éternelle vérité, que si leurs pères ne l'avaient point reçue pour la leur transmettre. Mais la tradition, aussi authentique que l'inspiration primitive, restera pour les confondre, et la foi se conservera pure, au moins parmi quelques fidelles, jusques à la fin des siècles.

Cependant quelles atteintes funestes la manie du raisonnement n'a-t-elle pas portées à ce dépôt sacré ! elle a ramené le cahos dans une matière où tout semblait devoir à jamais être éclairci. Qui ne sait combien de disputes se sont élevées parmi les successeurs des premiers initiés, d'abord sur des points de peu d'importance, et ensuite sur des questions plus graves et résolues dans un

Digitized by Google

sens contraire par les partis opposés, en sorte que c'est à pure perte pour un grand nombre, que la divinité a daigné se manifester aux hommes. De qui donc faut-il attendre désormais la vérité ?

Au reste on peut assez raisonnablement penser que chacun est pénétré des conséquences qui peuvent résulter pour lui du système qu'il adopte dans ces matières dont le ressort, en définitif, n'est pas de ce monde. Il serait naturel d'en conclure que celui qui est dans l'erreur, l'est de bonne foi, et qu'il suit la voix de sa conscience ; conséquemment il devrait paraître absurde de prétendre le contraindre dans ses opinions, ni même l'influencer. Mais ce n'est point ainsi que raisonnent les hommes ; tel est leur insupportable esprit de domination qu'ils veulent l'exercer même sur la pensée, et qu'ils traitent en ennemis ceux qui diffèrent avec eux de sentimens ; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que tous les partis également convaincus que la raison est de leur côté, tandis que souvent elle n'est ni de l'un ni de l'autre, montrent un égal acharnement. Ce n'est pas assez pour eux de se vouer une haine concentrée, ils ne sauraient jouir de leur propre existence s'il fallait la partager avec leurs adversaires, et tout moyen leur paraît bon pour les anéantir. La voix de la discorde donne bientôt le signal de la proscription ; les aveugles instrumens du fanatisme courent aux armes, et les peuples s'entre-déchirent avec d'autant plus de fureur, que l'objet en discussion est moins évident. On pourrait même assurer que l'animosité s'accroît en proportion de l'absurdité de l'opinion que l'on soutient, et on en trouverait la raison dans un secret sentiment de honte dont ne peut se défendre celui qui consent à être dupe d'une sotise, et conçoit qu'elle le rendra l'objet du mépris de ceux qui la rejettent ; car celui qui serait bien sûr de son fait, jouirait en lui-même de sa conviction, ne formerait aucun doute que la vérité ne triomphât tôt ou tard, et regarderait en pitié l'aveugle qui se refuserait à son évidence. Il s'est trouvé des hommes extravagans, qui avec les argumens les plus subtils, ont voulu mettre en problême l'existence de tous les êtres et la leur même ; s'est-on jamais avisé de les persécuter ?

Digitized by Google

CONCLUSION.

Je crois avoir prouvé dans mes précédens articles, que l'homme était privé des facultés les plus nécessaires à son existence et à son bonheur; qu'il en possédait, au contraire, qui tournaient constamment à son désavantage et contre le vœu de la nature; que l'orgueil sur-tout était le corrupteur le plus actif de ses qualités les plus favorables. Je viens d'établir que celle dont il est le plus fier, *la raison*, qui laisse entrevoir à l'imagination une perfection plus flatteuse que sûre, est presque toujours dénaturée par *le raisonnement*, et détournée de *sa destination*. Comment accorder ces causes de dégradation avec ce sentiment de supériorité qui semble inné en lui, avec cette prétention à la suprématie sur tout ce qui existe? Certes, dans son état actuel, cette présomption est vraiment pitoyable; mais est-il donc destiné à présenter un contraste perpétuel de tous les élémens du bien avec la réalité du mal? N'ai-je point mon intérêt particulier à concevoir pour l'espèce à laquelle j'appartiens, une destinée plus satisfaisante? Oui sans doute je l'entrevois. Heureux si je sais y atteindre moi-même par la seule voie qui me semble ouverte pour y conduire mes semblables! Je l'avouerai, c'est dans ce *raisonnement* si souvent perfide, que j'ai dénoncé comme le plus dangereux ennemi du bonheur et de la dignité de l'homme, que je vais chercher le remède aux maux qu'il nous cause; mais il faut que je le dise, au grand scandale de l'orgueil humain, c'est en subordonnant le raisonnement à *l'instinct* qu'on peut en attendre un effet salutaire. Et qu'on ne s'indigne point contre cette expression. Quel est donc, après tout, ce sens intime que nous nommons la conscience, sinon cet instinct lui-même? Oui, l'instinct seul nous inspire ce qui est bien; c'est en le combattant que nous formons de faux jugemens. Soyons de bonne foi avec nous-mêmes, et la fausseté des raisonnemens disparaîtra. Le raisonnement ainsi épuré élévera nos pensées et nos actions; nos passions, sources de tant de maux, seront modérées et cesseront de faire notre tourment et celui de nos semblables.

L. C. D. L. B. C.

Digitized by Google

LETTRE AU RÉDACTEUR,

Sur les parapluies des Dames.

Monsieur

J'ai recours à votre impartialité. C'est au bon *Mercure* que je dois m'adresser, car il faut dans ma cause l'inflexibilité de Caton : je vais déposer contre les dames.

Je suis de Beaune, et fort étranger à toutes les modes du beau sexe de la capitale. Loin de moi cependant d'avoir la hardiesse de les censurer, tant d'autres l'ont fait pour moi. On a ri des schalls à cartes géographiques et à mappemondes; je contemplais dernièrement des pièces d'indiennes destinées à faire des robes et qui représentent des tentes, des canons et des bataillons armés : tudieu, me suis-je dit, que ces dames seront bien gardées! Les petits chapeaux à l'anglaise, les patins n'ont pas moins attiré mon attention; mais je ne me mêlerai point de toutes ces choses, on en a ri, et j'aurais mauvaise grâce d'exposer de nouveau, sur les mêmes objets, ces dames à la satire. Toutefois il en est qu'on n'a pas examinés, et les plus graves motifs me forcent à vous parler de leurs parapluies.

Le parapluie à canne est à la fois trop utile et trop commode pour que je fasse aux dames un crime de l'avoir adopté Si cependant elles n'étaient pas aussi fréquemment hors de chez elles, il y aurait moins de dangers à courir, ainsi que vous allez en juger. Le parapluie est d'ailleurs pour elles d'un usage ancien qu'on n'a fait que renouveler : aussi n'ai-je à les reprendre que sur la manière dont elles s'en servent lorsqu'il fait beau; voici mon aventure. Je n'ai fait encore que mon exorde, j'arrive à mon récit.

Je suivais l'autre jour l'un des trottoirs du Pont-Neuf une dame à très-jolie tournure marchait devant moi: s'appuyant sur son parapluie. Curieux de juger si ses traits répondaient à sa taille élégante, je double le pas ;

Digitized by Google

à Beaune comme ailleurs on est curieux; je m'avance pour la contempler de côté. Ne voilà-t-il pas qu'au moment où je m'approche, elle s'avise de *porter arme*, et de placer si brusquement son parapluie en caporal, que je me sens frappé sur l'œil. Une autre dame, qui me croisait en sens opposé, fait en passant le même mouvement militaire, et me voilà frappé sur l'autre œil. On ne fut jamais aussi funestement placé entre deux feux. Ces amazones me marmottèrent quelques excuses, et poursuivirent leur marche en souriant malignement. Tandis que je me frottais les yeux, une troisième survient, et toujours l'arme au bras; cette fois j'en fus quitte pour une large raie de crotte au bras, car le bout de la canne sortait du ruisseau, et mon bel habit marron est taché pour toujours. Corbleu! m'écriai-je, je me vengerai à la fois de tout le sexe porte-parapluie, en faisant insérer le fait dans un journal.

J'ai dit, Monsieur, que je comptais sur votre impartialité, sur votre ame inflexible; j'ose croire que vous répondrez à ma confiance en publiant ma lettre. On rira peut-être de ma curiosité; mais pouvais-je deviner, moi pauvre provincial, qu'il faut craindre à Paris que les dames à parapluies ne vous donnent dans l'œil.

Agréez, Monsieur, etc.

L'AVEUGLÉ, de Beaune.

LA FRANCE APRÈS LA RÉVOLUTION.

(III^e^ et dernier article.)

Nous avons vu dans l'article précédent, quels inconvéniens résultaient de la division du peuple en trois ordres, qui étaient devenus autant de partis armés les uns contre les autres.

Réduire ce peuple à un système d'unité au moyen d'une égalité politique, dans laquelle viendraient se fondre toutes les distinctions, toutes les oppositions d'intérêts, toutes les sources de divisions et de discordes; le

Digitized by Google

constituer en puissance législative, afin que sa volonté ayant concouru à l'établissement des lois, il n'en fût que plus obligé à leur exécution; rendre cette puissance permanente, et en renouveler les élémens de manière à ce que l'opinion publique fut continuellement représentée, pour que le gouvernement, marchant par cette opinion, n'eût rien à redouter d'elle, et que les institutions pussent suivre le cours de la civilisation, tels sont les principaux perfectionnemens qu'indiquaient ces inconvéniens, et qu'appelaient les idées du siècle.

Il serait résulté de ces perfectionnemens une véritable démocratie, qui n'aurait pu se trouver en contact immédiat avec le pouvoir monarchique, sans que l'un des deux ne finît par détruire l'autre; et comme un gouvernement entièrement démocratique n'est pas plus dans nos mœurs qu'une monarchie absolue, il était indispensable de mettre entre ces deux forces opposées une force égale et immobile, qui les empêchât de se heurter. Nous avons vu plus haut que l'ancienne aristocratie, la noblesse, ayant trop d'intérêts à débattre avec le peuple, ne pouvait plus remplir cet objet. Il fallait donc tirer du sein de ce peuple une aristocratie nouvelle qui en fût indépendante, mais ne lui fût pas opposée. C'est ainsi que s'est formée la chambre des pairs.

Enfin, la nécessité d'isoler la majesté royale des débats souvent licencieux de la tribune, et de concilier le respect et l'obéissance dus au souverains, avec la liberté de discussion nécessaire à la confection des lois, motiva l'institution d'un conseil de ministres, qui représentant le pouvoir monarchique, peut descendre pour lui dans l'arène et y combattre sans d'autres avantages que ceux qui lui sont assurés par sa constitution. (1)

(1) Si dans notre opinion les députés sont en droit de ne voir que les ministres et jamais le roi, dans la discussion des projets de loi qui leur sont présentés, cette distinction ne doit pas sortir de l'enceinte de la chambre; par tout ailleurs une obéissance passive est le premier devoir des sujets envers le souverain, qui représente la loi rendue. Les ordonnances contre lesquelles un écrivain qui a voulu s'armer de la charte pour attaquer le gouvernement, s'est élevé avec

Digitized by Google

Telles sont les principales parties du nouveau système représentatif. Assis sur les vieux fondemens de la monarchie, il s'élève à la hauteur de la perfection idéale. Le temps et les révolutions en ont indiqué les bases; la philosophie la plus éclairée en a régularisé les plans et coordonné l'ensemble. C'est donc sur-tout avec les yeux de la spéculation qu'on doit contempler un ouvrage dont elle est le principal architecte; elle seule pouvait, dans le grand siècle des lumières, concevoir la possibilité d'un gouvernement fondé sur la vérité, sur le droit naturel des hommes, sur la liberté civile et l'égalité politique.

Mais, dira-t-on, ce qui est bon en spéculation n'est pas toujours bon en pratique. C'est une erreur, et une erreur désespérante. Nous approcherons davantage de la vérité en renversant l'axiome et en disant: ce qui n'est pas bon en pratique n'était pas bon en spéculation. En effet, perfectionnez, murissez votre plan; faites entrer dans vos calculs les passions des hommes, et quand vous avez vu que cela est bien, mettez la main à l'œuvre et réalisez. En général, nous sommes trop prompts à douter de notre raison; ne séparons pas si légèrement ce qui est de ce qui doit être. Les vérités d'inspiration

---

tant de force, les ordonnances sont un attribut légal du pouvoir exécutif, puisqu'elles ne sont autre chose que les moyens d'exécution de la loi consentie par les trois pouvoirs. Cet écrivain nous paraît s'être également trompé en arguant de la responsabilité des ministres, pour se croire en droit de substituer leur nom à celui du roi dans les accusations qu'il élevait contre le gouvernement. Si cette responsabilité n'est point encore réglée, les limites du moins en sont fixées par la charte. L'article 56 dit formellement que les ministres ne peuvent être accusés que pour trahison ou concussion, parce que dans ces deux délits ils agissent indépendamment de la royauté; dans tout autre cas ils ne sont que les agens du roi, et ne doivent compte qu'à lui seul de leur gestion. On ne peut donc les rendre responsables des actes du gouvernement, qui d'après la constitution émanent uniquement du roi. On ne saurait trop admirer la sagesse de cette charte, qui ne présente pas la plus petite contradiction dans ses articles, et dont on ne pourrait changer un seul principe sans s'écarter du bon sens, et sans renverser toutes les idées sociales.

Digitized by Google

valent bien les vérités d'expérience : ces dernières ne sont souvent que relatives. Il est seulement trop vrai que les spéculations les plus belles rencontrent souvent des difficultés d'exécution qu'il n'appartient pas aux hommes de franchir. Il est tel perfectionnement qu'on ne pourrait atteindre qu'en sacrifiant une génération entière au bien être des générations futures, et une détermination si terrible dépasse les droits d'un mortel. Quand un résultat se trouve séparé de nous par la morale, l'homme doit s'arrêter; c'est à l'aveugle destin qu'il appartient seul de conduire sur le sol hérissé d'obstacles, ce cylindre de fer qui écrase tout sur son passage.

Cette réflexion répond à ce que disent certaines personnes, que l'infortuné Louis XVI aurait dû se mettre à la tête de la révolution pour la conduire vers son but avoué. Nous pensons qu'il ne le devait pas; tout ce qu'il pouvait faire c'était de mourir, et de mourir en roi. Dans cette époque de profanation et d'effervescence, il fallait sauver la monarchie des erreurs et de la démence du siècle; il fallait qu'elle se refugiât dans le ciel pendant l'opération sanglante du génie révolutionnaire, pour redescendre ensuite sur la terre avec la religion et la vertu, dont elle ne doit jamais se séparer.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas de pénétrer plus avant dans l'examen des parties secondaires qui complètent l'édifice constitutionnel; nous essaierons seulement de prouver que les avantages qu'il nous assure ont déjà ressorti de la courte expérience qui a suivi son érection.

On a trop légèrement répété, depuis l'ordonnance qui a dissous la chambre des députés, que la dernière session législative n'avait produit aucun bien réel pour l'état. S'il est vrai de dire que cette chambre a contrarié plus d'une fois les vues conciliatrices du gouvernement, excité l'effervescence des uns et les inquiétudes des autres, et retardé cette fusion des partis, d'où doit naître la paix intérieure; s'il est également vrai que l'état n'a pris une véritable solidité que depuis la séparation des chambres, toutes les inductions qu'on pourrait en tirer

Digitized by Google

contre les gouvernemens représentatifs, ne nous paraissent point justes. Dans un état composé de trois pouvoirs, ce n'est point isolément qu'il faut examiner chacun de ces pouvoirs, c'est dans l'ensemble de leurs rapports et dans le résultat de leurs travaux. On est effrayé de l'espèce d'exagération qu'on remarque dans un corps démocratique, et l'on ne pense pas que le législateur a compté sur cette exagération, dans les droits qu'il a donnés au pouvoir opposé. La royauté et la démocratie sont deux forces contraires dont les parties nuisibles se neutralisent l'une par l'autre; ce sont deux extrêmes entre lesquels est le terme moyen, ou le mieux possible, de même que chaque vertu, suivant Aristote, se trouve placée entre deux vices. Nous chercherons l'application de ce raisonnement dans la manière dont s'est rendue la loi d'amnistie. Le gouvernement, conduit par la raison d'état, voulait pardonner tout; l'opinion publique, qui ne connaît pas la raison d'état, voulait punir tout: qu'est-il résulté de ces intentions opposées? La justice humaine a été aussi loin qu'elle pouvait aller sans compromettre la sureté de l'état, et si elle a été forcée de s'arrêter devant les conquêtes du mal, les principes du moins ont été sauvés. C'est en cela sur-tout, que la chambre des députés a rendu un véritable service à la patrie. Après l'attentat scandaleux du 20 mars, lorsque l'Europe semblait douter que la France possédât encore assez de principes sociaux pour se maintenir en corps de nation; lorsque le crime heureux et puissant riait des arrêts de la morale, et trouvait, à défaut de l'estime, cette espèce de considération que le pouvoir et la richesse usurpent sur la corruption publique; lorsque la jeunesse, qui s'élevait devant ces funestes exemples, prenait le succès pour la vertu, la bravoure pour l'honneur, l'intérêt privé pour le patriotisme, et que toutes les notions naturelles se perdaient ainsi dans la confusion des mots, la chose la plus importante pour le salut de tous, était de relever la morale, qui seule peut offrir, dans ses principes généraux et éternels, des fondemens solides à l'esprit public. Plus la subversion de ces principes avait été longue et complète, plus leur rappel devait

Digitized by Google

être proclamé avec éclat. La chambre des députés a fait en cela tout ce qu'on pouvait attendre d'un corps qui avait le noble mandat de représenter l'honneur français: c'était là le point principal de sa mission, elle l'a remplie. Mais, dira-t-on, elle aurait dépassé sa tâche si elle n'eut été dissoute. Cela peut être; mais elle a été dissoute. La constitution est donc bonne, puisqu'elle a en elle-même des moyens suffisans de se conserver.

Des hommes qui ont leurs raisons secrètes pour ne pas croire à la liberté sous un gouvernement légitime, ont reproché à cette chambre d'avoir marqué une tendance entièrement opposée au but de son institution, en se montrant plus monarchique que le pouvoir monarchique lui-même, ou, pour nous servir de l'expression consacrée, *plus royaliste que le roi*. Il est vrai qu'en ce point la session législative a présenté un phénomène unique dans l'histoire des états constitutionnels. Cependant la chambre a été dans son véritable sens, celui de l'opposition. L'état se trouvait dans une situation extraordinaire qui devait nécessiter un système également extraordinaire. Dans le cours habituel des gouvernemens, l'opinion menace continuellement le pouvoir monarchique, dont tous les ouvrages de défense doivent être tournés contre la démocratie; mais ici la démocratie, qui venait d'exercer tant de ravages, avait l'opinion contre elle, et comme cette opinion marche toujours dans un sens quand elle cesse de marcher dans l'autre, la réaction du balancier révolutionnaire était peut-être inévitable, si le pouvoir monarchique ne se fut tourné précisément en face de l'opinion du jour. Nous ne saurions trop le répéter, ce n'est point isolément qu'il faut juger les pouvoirs législatifs, c'est dans leur ensemble. La conviction où était le roi, que l'amour de ses sujets pour lui et leur haine pour les fauteurs de nos longues infortunes apporteraient quelque chose de trop dans la balance, a sans doute influé sur le système de conduite qu'il a adopté dans l'initiative des lois; et loin qu'aucun inconvénient ait résulté de cet état de choses, le pouvoir démocratique s'est ennobli, et le pouvoir monarchique s'est popularisé; le premier en frappant de

Digitized by Google

réprobation les fureurs populaires, et le second en les pardonnant. Il fallait peut-être ce double résultat pour que la révolution fut finie.

Du reste, si la chambre des députés a été monarchique dans ses vues, elle s'est montrée tout à fait démocratique dans ses moyens. Ses efforts, pour envahir l'administration par l'indépendance des communes et des provinces; ses éternels combats pour s'emparer de l'initiative royale, son vœu bien prononcé pour le renouvellement intégral, quand les fonctions de ses membres, loin de tourner à leur avantage personnel, sont au contraire une charge pour leur fortune; sa conduite dans la loi des élections qu'elle avait d'abord entièrement dénaturée par ses amendemens, et qu'elle reproduisit ensuite avec les mêmes amendemens, quand la chambre des pairs l'eut rejetée; son exaspération contre les ministres, la chaleur de ses débats, son impatience, son exaltation, son emportement, tout annonçait la présence de cette liberté, que l'anarchie et le despotisme avaient tour à tour éloignée de la tribune. Ce n'était donc pas, comme ont feint de le croire alors ceux qui calomniaient les intentions du roi, une assemblée de courtisans agissant dans le seul intérêt du pouvoir, c'était le peuple; c'était le génie des tempêtes plébéiennes tonnant sur la tribune aux harangues; c'était le lion du *forum* avec ses yeux étincelans et ses rugissemens terribles; mais, hâtons-nous de le dire, c'était le lion populaire enfermé dans une enceinte dont il lui était impossible de sortir, et séparé du souverain par un ministère qu'à toute extrémité il eût suffi de lui sacrifier pour l'appaiser.

On attache encore une trop grande importance à la composition d'une chambre des députés; il semble, à voir les allarmes que témoignent beaucoup de personnes, que le destin de la France et l'existence de la charte soient à la discrétion de cette chambre. Sans doute, il est à désirer que les députés qu'on va élire se montrent animés de l'esprit de conciliation qui dirige le gouvernement, et que la révolution, qui est morte par le fait, ne revive plus dans nos souvenirs; (1) mais quand bien

(1) Il n'est pas étonnant que des hommes, qui ont vu tomber à

Digitized by Google

même cette nouvelle chambre épouserait les haînes et les préventions qui s'étaient établies dans l'ancienne; quand bien même ces députés n'embrasseraient la charte que dans l'intention de l'étouffer, croit-on qu'ils y pourraient parvenir? En résultat, le pouvoir démocratique n'est rien sans les autres pouvoirs; il faut, pour l'existence d'une loi, le consentement de la chambre des pairs et la sanction royale. Si les députés étaient tourmentés de cet esprit de gouvernement qui s'empare si souvent des assemblées délibérantes, on les laisserait s'amuser à discuter des propositions de loi auxquelles on ne donnerait aucune suite. Mais, nous diront les alarmistes, le roi ne peut se passer d'impôts, et si la chambre ne voulait s'occuper du budget qu'à de certaines conditions, le roi serait bien obligé de céder à ses demandes. Cette supposition se détruit d'elle-même. C'est précisément parce que les députés savent très-bien que la société ne peut se maintenir sans contributions, qu'ils ne refuseront pas de les décréter; ce serait dire nous ne voulons pas être gouvernés cette année, et une assemblée de propriétaires ne tiendra jamais un tel langage. La royauté et la chambre seront donc à cet égard dans une simili-

---

leurs côtés la tête de leurs amis et de leurs proches, sous le couteau des anarchistes, et qui eux-mêmes ont été en butte aux plus cruelles persécutions, aient encore la vue pleine de ces affreuses images; il est même probable qu'elles les obséderont jusqu'au tombeau; mais il est bon de remarquer que les Français qui approchent de leur trentième année, c'est-à-dire, ceux qui composent la partie forte de la nation, avaient à peine âge de raison lorsque toutes ces choses se passaient. Ces fantômes sanglans qu'on se plaît à explorer à nos yeux, font donc assez peu d'impression sur l'esprit de la génération présente. Robespierre et Marat ne sont plus pour nous que des personnages historiques assez étrangers à nos intérêts, et nous pourrions dire des noyades et des lanternades, ce que disait ce marguiller d'un vieux tableau de son église, dont on lui demandait l'explication: « Ceci ne s'est point passé de mon temps. » Nous sentons le besoin de sortir enfin de cette fantasmagorie révolutionnaire qui éternise dans nos cœurs les haînes et les frayeurs, et d'affranchir un siècle, qui est le nôtre, de l'empire si funeste du siècle passé. Vivons un peu dans le présent, beaucoup dans l'avenir, et n'oublions pas qu'il faut boire de l'eau du Léthé avant d'entrer dans les bosquets heureux de l'Elysée.

Digitized by Google

tude de position qui facilitera toutes les transactions, et une fois le budget réglé, qui empêchera qu'on ne termine la session, si l'on n'a pas à se louer des députés, et qu'on ne remette à une autre année les lois sur lesquelles on ne pourrait s'accorder?

Ceux qui s'imaginent que le roi ne peut gouverner sans les chambres, ont-ils donc peur de manquer de lois?

Nous ne saurions trop le répéter pour faire cesser la frayeur que cause assez généralement le mot de *gouvernement représentatif;* la chambre des députés n'est point appelée à gouverner, mais à régler le budget de l'état. Il ne faut pas croire que les lois seront toujours à faire ou à refaire en France. Nous n'aurons pas toujours des amnisties à décréter, des cris séditieux à réprimer, des libertés à restreindre. En temps ordinaire, les délibérations de la chambre ne porteront que sur les impositions, et de loin en loin sur quelques articles de jurisprudence qui auront besoin d'être rajeunis; et quand une fois on sera bien d'accord sur ce point, qui maintenant fait toute la question entre les pouvoirs monarchique et démocratique, conservera-t-on le système fiscal, ou essayera-t-on de rétablir le système foncier, la discussion du budget pourra se terminer en huit jours, et la présence des chambres sera sans objet.

On ne doit donc rien craindre de cet esprit démocratique, dont l'exagération même n'a aucun danger pour la société; d'un côté la chambre des pairs, de l'autre la prérogative royale, opposent des bornes éternelles à ses écarts; ainsi la tranquillité publique est garantie, et l'autorité monarchique est fortifiée par la constitution: l'intrigue sera sans moyens devant la liberté des passions; tout dans le gouvernement pourra marcher à découvert; les discussions sont publiques et la liberté sortant du choc des opinions plébéiennes ne sera plus voilée, ni pour les peuples, ni pour les rois.

Mais cet amour de la patrie qui ne peut que se fortifier dans nos ames à mesure que nous examinerons de plus près les divers points de notre constitution, prendra encore une nouvelle consistance quand la France moderne apparaîtra à nos regards dans l'admirable per-

Digitized by Google

fection de son système administratif. En effet, si la beauté qui a tant de charmes pour nos yeux, qui a tant de pouvoir sur nos cœurs, résulte, pour les choses physiques de la justesse des proportions et de la simplicité régulière des diverses parties d'un tout, ces règles appliquées aux choses intellectuelles, doivent produire ce beau moral que nous ne pourrons découvrir dans notre patrie, sans que nos yeux en soient enchantés, notre orgueil flatté, et sans que notre amour s'en accroisse. Autant l'ancienne France, considérée sous ce point de vue, était incohérente et difforme, autant la France moderne est régulière et uniforme. Tout autrefois semblait tendre à localiser les intérêts et à substituer l'égoïsme de corps à l'esprit national; toutes les classes de citoyens étaient divisées en petits cercles qui s'isolaient dans le sein de l'état : les arts, les métiers, les institutions de bienfaisance, les confréries, les communes, tout avait sa caisse, ses règles, ses lois, sa police, dont ils ne devaient de compte à personne; et ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que ces règles, ces lois, cette police, changeaient suivant les provinces et suivant les villes. Tout maintenant tend à centraliser les intérêts et à les réunir dans un seul et même cercle, la patrie. La loi est une, la jurisprudence est une, la police est une; tout arrive de centre en centre jusqu'au centre commun qui est le trône; tout arrive de ce trône jusqu'aux dernières extrémités du corps politique. Allez sur les bords où fleurit l'oranger, sur ceux où jaunit le tabac; allez sous le beau ciel du Languedoc, ou sous le climat brumeux de la Flandre maritime, par tout vous trouverez le même magistrat avec les mêmes attributions, le même pouvoir; par tout vous serez protégé par la même surveillance, et jugé dans les mêmes formes.

On a beaucoup parlé dans la dernière chambre des députés contre cette centralisation, dont il est vrai que l'ancien gouvernement avait abusé dans sa détresse pour s'approprier toutes les caisses locales; mais ce n'est point par l'abus qu'il faut juger une institution, c'est par l'usage; ce qui était nuisible et pernicieux sous un gouvernement subversif et arbitraire, sera bon sous un gouvernement constitutionnel, où les ministres sont

Digitized by Google

constitutionnellement devant le tribunal de l'opinion.

On a également paru regreter dans cette chambre, que le clergé n'eût plus en France ces vastes possessions territoriales, qui lui assuraient une si haute importance politique ; personne plus que nous ne désire que la religion soit florissante, personne ne fait plus de vœux pour que ses ministres trouvent la considération et le bonheur au sein de cette société qu'ils éclairent et qu'ils consolent ; mais, est-il nécessaire, pour cela qu'ils possèdent des propriétés foncières ? Ne serait-il pas plus conforme à la sainteté de leur vocation qu'ils reçussent de l'état des revenus suffisans, et même plus que suffisans à leurs besoins, afin qu'ils fussent dispensés de tout esprit de calcul, et que rien de terrestre n'altérât la pureté de leur ame ? Veut-on les forcer de descendre des hauteurs de la religion aux viles spéculations de l'intérêt de propriété, et de consacrer aux soins des affaires de ce monde des instans qui seront perdus pour les malheureux et les affligés ? Ne voit-on pas d'ailleurs que donner des terres au clergé, c'est assurer des moyens de finances aux révolutionnaires à venir ; c'est mettre sous la main de la première faction populaire des biens situés hors du peuple, et que l'opinion ne défend pas (1).

Nous ne voyons donc rien dans nos institutions qui ne soit le résultat de la plus parfaite civilisation, qui ne garantisse la grandeur politique de la France, et ne doive concourir à nous rendre plus cher ce nom de Français, si anciennement en honneur dans les contrées les plus éloignées.

Si des institutions qui régissent la société nous descendons ensuite à la société elle-même, avec quel orgueil ne verront nous pas l'état florissant où se trouvent

(1) Au reste cette question, comme toutes celles qui ont divisé la chambre et le ministère, rentre dans ces généralités. Conservera-t-on le système fiscal, ou essayera-t-on de rétablir le système foncier ? Laissera-t-on dans la dépendance de l'état tous ceux qui constituent sa force, ou bien les rendra-t-on indépendans. Maintiendra-t-on les changemens *matériels* qui se sont accomplis dans le siècle, ou essayera-t-on de rétablir ce qui était dans tel ou tel siècle ?

Digitized by Google

chez nous l'agriculture, les arts, l'industrie commerciale et manufacturière ? Jamais, dans aucun siècle, une nation ne présenta un assemblage aussi imposant d'hommes lettrés, de guerriers illustres, d'excellens artistes, de gens versés dans toutes les sciences utiles; jamais ces sciences ne furent poussées à un si haut degré de perfection : est-il un peuple où le sentiment des beaux arts soit si général, où le génie se reproduise et se multiplie sous tant de formes, où l'esprit ait autant de ressort et d'activité ? Est il une nation où la peinture, la sculpture, l'architecture, soient cultivées avec tant d'éclat ? Ce Prudhon, que les étrangers ont nommé le Corrège moderne; ce Gros, qui a le pinceau large et facile de Rubens; ce Guerrin, presque aussi dramatique que Racine; ce Giraudet, ce Gérard, et une foule d'autres artistes qui tous possèdent les parties supérieures de leur art, assurent à l'école française la palme du dix-neuvième siècle, et appellent de tous les points de l'Europe l'or et l'admiration des étrangers. Loin donc que la France ait perdu quelque chose de son antique splendeur pendant les désordres de sa révolution, sa beauté s'est encore accrue; ses monumens, ses canaux, ses grandes routes, se sont multipliés, et les infortunes privées semblent avoir tourné au profit de la prospérité nationale. Les lumières ne sont plus comme autrefois le propre d'un petit nombre de citoyens, elles sont générales, elles sont répandues sur la nation entière; la politesse, l'éducation, l'élégance, ont ennobli toutes les classes; le luxe et le goût ont tout conquis, tout embelli, tout épuré, les idées se sont élevées, et la philosophie, ratifiée par l'expérience, s'est réconciliée avec la religion pour éclairer les hommes. Ainsi, tous les élémens de la véritable grandeur se trouvent réunis chez nous, et cette grandeur est d'autant plus solide, qu'elle n'est point le résultat d'une extension disproportionnée, mais qu'elle s'appuie sur les richesses toujours renaissante du sol le plus fertile de l'Europe. En effet, tel est l'avantage d'une nation agricole, sur celles qui ne sont que commerçantes et manufacturières, que la grandeur de ces dernières est pour ainsi dire éventuelle, puisqu'elle

Digitized by Google

est fondée sur une industrie dont la source et les débouchés sont situés hors de son sein, tandis que la France pourrait se passer des nations voisines, et n'a rien à gagner ni à apprendre avec elles.

Aucun événement extérieur ne peut donc compromettre l'existence d'une nation qui s'est placée si haut dans la civilisation, et qui trouve tant de ressources dans les richesses de son territoire. Les désastres de Mont-Saint-Jean ne doivent point enchaîner nos espérances ni décourager nos ames; la France a traversé plus d'une fois, avec gloire, des circonstances tout aussi graves; les cyprès de Poitiers et de Pavie n'ont point empêché la tige florissante du lis français de s'élever au-dessus des puissances du monde; c'est dans la conscience de nos forces, dans notre union que chaque jour semble cimenter davantage, dans les lumières et la sagesse d'un roi qui, pour nous servir d'une expression des livres saints, *sonde notre cœur et nos reins*, que nous devons trouver ce calme et cette sécurité qui attend les événemens sans les craindre, et qui fut toujours l'attribut de la véritable grandeur.

Telle est cette France trop souvent calomniée par ceux de ses enfans qui ont encouru sa disgrace; telle est cette patrie, que les sophismes d'une faction expirante voudraient en vain dérober à nos regards. Malheur aux ames flétries, aux caractères usés, qui n'auraient pas puisé dans le tableau imparfait que nous venons d'esquisser, quelques sentimens d'amour pour leur pays, et de reconnaissance pour le souverain qui nous gouverne; malheur aux Français qui vont chercher dans l'étranger des sujets d'admiration, et qui érigent en héroïsme chez les Bruce et les Wilson, des sentimens patriotiques qu'ils prétendent ne plus exister en France, parce que leurs cœurs souillés ne sont pas capables de les éprouver; ne soyons point dupes de ce chagrin affecté avec lequel, au nom de la patrie et de l'honneur; on essaye de nous dire qu'il n'y a plus ni patrie ni honneur. Il n'en est pas un, parmi ceux qui tiennent ce langage, dont l'ambition ou l'intérêt ne pût nous expliquer le prétendu découragement. L'honneur et la patrie sont en nous, qui n'avons

Digitized by Google

point trempé nos mains dans le sang royal ; en nous, qui n'avons point vendu la liberté publique à l'ambition d'un dictateur ; en nous, qui n'avons point prostitué nos talens, qui n'avons point ramené à la nation le tyran que la nation avait chassé de son sein ; en nous, qui sommes Français, qui apprécions le bienfait de la charte constitutionnelle, qui aimons, qui chérissons le monarque auquel nous devons notre liberté, qui croyons à la légitimité dans une monarchie héréditaire ; en nous sur-tout qui sommes jeunes encore, et qui trouvons dans la vigueur de nos ames, dans l'élévation de nos idées, dans l'unanimité de nos vœux et de nos sentimens, de quoi répondre à la France de la solidité de ses institutions et de ses destinées glorieuses.

DE LOURDOUEIX.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le Médisant.

C'est un désavantage d'être exposé tous les jours à des attaques auxquelles on ne peut répondre qu'une fois par semaine. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai adressé au *Journal général* ma réponse à un article de *la semaine dernière* dirigé contre moi, au sujet du *Médisant*. Il a refusé de l'imprimer, parce que j'y faisais voir sa maladresse à contrôler la critique d'une comédie qu'il déclarait ne pas connaître. Voulant que ma lettre parût dans une feuille quotidienne, j'ai prié alors le rédacteur en chef du *Constitutionnel* de la publier : il a eu cette bonté. Le rédacteur des spectacles de ce dernier journal, se trouve être l'ami intime de M. Gosse ; il a cru devoir ajouter à mes réflexions un petit correctif : rien de plus naturel, et loin de m'en plaindre, je suis le premier à reconnaître que cela fait l'éloge de son cœur. Mais l'a-

Digitized by Google

nonyme du *Journal général* est devenu furieux de la publication de ma lettre, et son petit article est cent fois plus comique à lui seul, que les trois actes du *Médisant* ensemble. Voici la substance de ce morceau curieux: « Vous êtes un ingrat; j'avais fait votre éloge, croyant » que vous feriez le mien; mais puisque vous n'avez pas » dit du bien de moi, je vous ôte votre esprit. »

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

On reproche aux *Femmes savantes* de renfermer plusieurs traits qui ont vieilli. L'anonyme du *Journal général* justifie bien Molière de cette accusation. Je vous retire donc, me dit mon terrible antagoniste, *le certificat d'homme d'esprit*. Courez tous au *Journal général*, vous qui pouvez être *les amis* du rédacteur de *la semaine dernière :*

Là, *pour vous, de l'esprit* se tiennent les bureaux.

Parce que j'ai dit et prouvé que *le Médisant* ressemblait à tout, l'anonyme m'appelle *l'homme aux ressemblances*, ce qui n'est pas trop correct ni trop clair; mais il les aime assez lui-même. Dans sa réponse, il s'assimile modestement à Voltaire. Il aurait mieux fait, ce me semble, de se comparer

A Gallais qui n'a pas, mais qui donne l'*esprit*.

Comme Alceste, *pour avoir été trop sincère*, je me suis attiré le courroux du *Journal général* et du *Constitutionnel*. Eh bien! Messieurs, je me dédis. J'ai avancé que *le Médisant* ressemblait à tout, je déclare qu'il ne ressemble à rien: c'est ce qu'il me sera facile de démontrer.

En parlant de la première représentation du *Médisant*, j'ai dit que l'auteur méritait de grands éloges pour la manière dont il avait tracé et soutenu le personnage de *Dubreuil*. C'était, je crois, avoir beaucoup d'indulgence; mais puisque d'*imprudens amis* s'obstinent à porter cette pièce aux nues, moi je serai *le sage ennemi* qui éclairerai M. Gosse sur les nombreux défauts de son ouvrage. L'impression vient de les mettre au

Digitized by Google

grand jour. Le *Constitutionnel* égale M. Gosse à Molière, ni plus ni moins ; il dit que *le Médisant* ne pouvait être fait que par Molière ou par M. Gosse ; il appelle cette pièce une comédie de caractère ; il parle du génie qu'il a fallu à M. Gosse pour *décrire les plus secrètes pensées d'un homme*, et pour *dévoiler les replis les plus cachés de son cœur*. Mais pour peindre le Médisant, M. Gosse n'a eu qu'à copier tous ceux qui l'entourent, qu'à se copier lui-même ; il n'a eu qu'à le faire parler, ou plutôt qu'à lui faire répéter en prose rimée les beaux vers du *Méchant* et du *Misanthrope*. La médisance est un travers commun à tout le monde ; c'est le soulagement de l'amour-propre et de l'envie. Destouches l'a dit dans l'*Homme singulier :*

La moitié des humains rit aux dépens de l'autre.

Or, une pièce qui n'offre rien autre chose que ce penchant naturel auquel nous sommes tous portés, peut-elle être regardée comme une comédie de caractère ? Peut-on donner ce nom à un ouvrage où l'on voit un homme, qui logé à Paris dans un hôtel garni, trouve plaisant de changer de nom pour s'amuser impunément de tous les originaux dont une auberge est le rendez-vous ? Le caractère du *Médisant* de M. Gosse, est la bonté même ; tout le monde parle de son bon cœur ; c'est enfin une espèce de *railleur bienfaisant*, bien loin d'être une nuance du méchant, selon la définition que Laharpe donne de la médisance. Duvernoy le dit lui-même à Dubreuil :

Tu n'as pas tout à fait ce mauvais caractère ;
Je t'ai vu bon époux, et sur-tout meilleur père.

M. Gosse est de meilleure foi que son ami du *Constitutionnel ;* il nous apprend, par la bouche de Duvernoy père, qu'il n'a voulu fronder dans ses trois actes qu'un simple travers :

Mais quel malin démon, dégradant ta belle ame,
T'inspire le *travers* dont l'amitié te blâme.

Je n'aurais pas tant critiqué M. Gosse, si ses amis ne

Digitized by Google

l'avaient pas loué outre mesure. Un caractère ne peut être développé qu'en cinq actes ; un ridicule, un défaut, peuvent tout au plus en fournir trois. *Le Misanthrope*, *le Tartuffe*, *l'Avare*, *le Joueur*, *le Glorieux*, *le Méchant*, sont en cinq actes.

Après avoir placé son personnage dans cette position, après en avoir fait un railleur si benin, il était difficile de l'amener à éprouver lui-même les funestes effets de son innocente manie. Pour y réussir, M. Gosse a défiguré une des plus belles situations qu'il y ait au théâtre. Dans le *Philinte de Molière*, Philinte, victime de son propre égoïsme, court les plus grands dangers ; le fripon qui a surpris sa bonne foi peut triompher ; Philinte peut recevoir un châtiment terrible de son odieux caractère ; on ne sait pas comment il pourra échapper à sa ruine ; on voit bien les efforts d'Alceste et de l'Avocat, mais on craint encore plus les manœuvres du fripon et du procureur : voilà ce qui rend la situation éminemment dramatique. Dans *le Médisant*, au contraire, Mme Dubreuil et Duvernoy père ont peur de laisser trop longtemps Dubreuil en proie à son inquiétude : il n'a pas le temps de sentir les conséquences affligeantes de son imprudence. A peine a-t-il appris qu'un médisant a osé attaquer sa femme et sa fille, qu'on lui révèle que ce médisant c'est lui-même ; on en plaisante avec lui ; ce n'est qu'un jeu. On lui dit tout, au moment où Duvernoy fils vient lui demander raison des traits qu'il a lancés contre sa maîtresse. Cette scène, bien traitée, aurait pu produire de l'effet. L'emportement de l'amant, celui de Dubreuil, à qui l'on veut faire expier sa médisance, quand il songe lui-même à venger sa famille outragée, les efforts de Duvernoy père pour arrêter le duel, la crainte de ne pas le voir réussir ; tous ces moyens habilement développés auraient pu donner de l'intérêt à la situation qui est à peine indiquée. Mais il aurait fallu pour cela que Mme Dubreuil ne mît pas le spectateur dans la confidence de son projet ; pour que le jeu des ressorts que l'auteur dramatique fait mouvoir nous surprenne et nous attache, il ne doit pas avoir la maladresse de nous les montrer d'abord.

Digitized by Google

Le *Constitutionnel* remarque, en faveur du *Médisant*, que le succès de cet ouvrage se soutient sans le secours de Mlle Mars. Mais la malignité est encore plus propre à donner la vogue, que tout le talent d'une actrice; et ceux qui aiment les épigrammes doivent être satisfaits; la pièce de M. Gosse n'est qu'une suite de portraits satiriques. Deux vers contre les dénonciateurs, que j'ai déjà cités, sont ce qu'on applaudit le plus. Pour réussir, M. Gosse a ajouté après coup quelques vers de circonstance. Qu'on ne dise pas, que ce qui par tout ailleurs pourrait mériter ce nom, n'est dans une comédie que la peinture des mœurs: c'est en faisant agir ses personnages, et non en décochant des pointes, comme dans un vaudeville, qu'on peint les travers de son siècle. D'ailleurs la délation, que la fin de chaque révolution voit renaître, n'a jamais été et ne sera jamais dans les mœurs françaises; et comme elle n'est pas assez aimable pour être long-temps de mode en France, la vogue du *Médisant* va bientôt passer avec elle. En supposant même que le succès du *Médisant* soit aussi grand que le *Constitutionnel* le prétend, et aussi durable qu'il l'espère, qu'est-ce que cela prouve aujourd'hui? Si l'auteur de l'*Assemblée de famille* me vantait ses trente représentations et les honneurs d'une reprise, je lui demanderais à quoi il faut les attribuer, ou au mérite de son ouvrage, ou bien aux 40 louis qu'il a donnés pour la première représentation seulement?

Le style n'est pas la partie brillante du *Médisant*, et je ne sais comment le *Constitutionnel* fera pour en déguiser la faiblesse et l'incorrection. Dans le premier acte seul, on trouve quatre fois *je crois* à la fin des vers; c'est une cheville d'une ressource admirable. *Car*, rime avec *art*; *Médisant* avec *gens*; *lisant* avec *écrivant*; ces mots: *traits médisans*, y sont répétés à satiété, ainsi que *blâmer*. Quant au comique de la pièce, il n'y a pas le plus petit mot pour rire, et quand Dubreuil dit:

Mais ris donc comme moi.....

on pourrait lui répondre, avec Duvernoy père,

..... non, ta gaîté m'assomme.

Digitized by Google

Pour l'action, elle est nulle; le troisième acte est presque tout entier imité mal-adroitement du *Philinte de Molière*. Un des traits les plus piquans de ce dernier acte est pris dans le *Médisant* de Destouches. Duvernoy père demande à Dubreuil ce qu'il dirait à l'homme qui a calomnié sa femme et sa fille. Dubreuil répond :

Votre esprit indiscret eut moins *touché mon ame* (1),
Si vous n'aviez encor médit que de ma femme.

Dans la pièce de Destouches, la baronne, apprenant que le Médisant ne l'a pas épargnée plus que le baron, dit à son mari :

Il publie à la cour aussi bien qu'à la ville,
Que vous n'êtes qu'un sot et qu'un vieux imbécille :
S'il n'eut fait que cela le mal serait petit.

Débuts de Mlle Wenzel dans Andromaque *et l'*Ecole des Maris.

Cette jeune et jolie débutante ne pleure ni ne chante comme Mlle Volnais, mais elle débite les vers de Racine comme M. Jourdain demande à Nicole ses pantoufles et son bonnet de nuit. Elle exprime ses craintes sur le sort d'Astyanax, comme elle dirait : Quel temps fera-t-il demain ? Elle n'a pas eu beaucoup plus de succès dans Isabelle, quoiqu'elle semble plus faite pour rire que pour pleurer. Elle a un peu mieux joué Iphigénie, et un peu mieux encore Rosine, du *Barbier de Séville*. Elle ne manque pas d'intelligence; mais elle paraît dénuée de moyens. Sa jolie figure a seule trouvé grâce devant tous les critiques, excepté cependant devant M. G. *du Journal des Débats*. Il a lu dans son Ovide que Mlle Wenzel était trop jeune, trop belle et trop petite pour jouer Andromaque. Il veut que l'actrice qui représente la veuve d'Hector ait au moins six pieds, et bientôt il nous dira que ce rôle doit être rempli par

(1) Qu'est-ce que c'est qu'*un esprit qui touche une ame* !

Digitized by Google

un homme, comme *la comtesse d'Escarbagnas* et *la mère Simone*. Talma, fort inégal dans les premiers actes d'Andromaque, et sublime dans le cinquième, a estropié deux vers de Racine : au lieu de,

Que la seule vengeance *excite* ce transport,

il a dit :

Que la seule vengeance *inspire* ce transport.

Au lieu de,

Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit,

il a dit à Pylade :

Porte ailleurs des périls dont j'attends tout le fruit.

Mlle Duchesnois, qui a eu de beaux momens dans Hermione, au lieu d'*éclater*, pour me servir de l'expression de Laharpe, a pris un ton langoureux, en disant :

Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?

Victor, qui avait été un peu écrasé à son premier début, par le rôle d'Oreste, a donné de véritables espérances dans Achille et dans Tancrède. On ne voit plus en lui l'élève qui répète les leçons de son maître, mais l'acteur qui donne l'essor au talent dont la nature semble l'avoir doué. Il vient, dit-on, d'être reçu pensionnaire. M. Auguste doit débuter dans *Polyeucte*.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Ce théâtre promet toujours beaucoup de nouveautés et de reprises; on lit depuis long-temps sur l'affiche : En attendant la première représentation de *Féodor*, ou *le Batelier du Don*, la reprise de *l'amitié à l'épreuve*, *la Soirée orageuse*. Quand ce théâtre nous donnera-t-il donc des *soirées amusantes* ?

THÉATRE DE L'ODÉON.

La Femme jalouse.

Si toutes les pièces du répertoire du Théâtre Français étaient aussi bien jouées à l'Odéon que *la Femme ja-*

Digitized by Google

louse, le faubourg Saint-Germain n'aurait presque rien à envier à la rue de Richelieu. Mlle Délia ne laisse pas grand'chose à désirer à ceux qui n'ont vu que Mlle Leverd dans Mme Dorsan. Si Closel a un peu de froideur dans M. Dorsan, je l'aime encore mieux que la chaleur de mélodrame de Damas. Mlle Fleury vaut bien Mlle Bourgoin; Baptiste aîné est le seul que Chazel fasse regretter, dans le rôle de Daranville. Si la Comédie Française voulait reprendre sa supériorité dans cette pièce, il faudrait que Mme Talma remplît encore le rôle de la femme jalouse, Mlle Mars celui d'Eugénie, et Fleury celui de M. Dorsan; mais Mme Talma n'est plus au théâtre, Mlle Mars est absente, et Fleury ne jouera bientôt plus rien; il se retire au mois d'avril.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Première représentation du *Mari en bonne fortune*, vaudeville de M. *Henri*.

C'est un petit acte sans conséquence, dont le succès n'aurait eu rien de remarquable sans la réclamation sérieuse auquel il a donné lieu. M. Maréchalle a porté plainte contre M. Henri, qui n'est autre que M. Henri Simon. Il l'accuse d'avoir donné, à son insu et par abus de confiance, au théâtre de la Porte Saint-Martin, cette pièce qu'ils ont faite ensemble il y a quatre ans, et qui a été lue au *Vaudeville* et aux *Variétés*, sous les titres de *l'Auberge du Croissant* et de *la Femme capitaine*. L'affaire va être renvoyée devant les tribunaux; mais la marche de la justice est si lente, et le succès d'un vaudeville si rapide, qu'il est à craindre pour M. Maréchalle qu'il n'y ait plus de pièce de conviction. Le théâtre de la Porte Saint-Martin, pour nous consoler de la perte d'*Hamlet* et de *Samson*, que l'Opéra lui défend de jouer, va nous donner *la Perdrix rouge*, comédie en un acte, et *les Corbeaux accusateurs*, mélodrame à grand spectacle. Il espère que les ailes de ces oiseaux le porteront aussi haut que celles de la pie voleuse.

THÉATRE DE L'AMBIGU COMIQUE.

Ce théâtre vient de reprendre incognito *l'Amour à*

Digitized by Google

l'anglaise, vaudeville joué autrefois aux *jeunes Elèves*. L'affiche ne porte pas le nom des auteurs; mais à la manière dont le *Journal de Paris* a vanté cette mauvaise pièce, j'ai deviné qu'elle était de MM. Rougemont et Ourry, rédacteurs dudit journal. En parlant l'autre jour de la représentation du *Chevalier à la mode*, dans laquelle *Armand* a remplacé *Fleury*, ces Aristarques disaient, que *grâce à Fleury*, cette comédie serait toujours vue avec plaisir. Fiez-vous encore aux éloges du *Journal de Paris!*

E.

INTERIEUR.

L'objet qui occupe le plus généralement les esprits, est la nomination faite par les divers colléges électoraux de département, des députés qui doivent former la nouvelle chambre. Nous croyons donc qu'il sera agréable à nos lecteurs de trouver ici la liste de tous les choix connus jusqu'à ce moment.

Ain. M. Camille Jordan.

Aisne. MM. le duc de Gaëte, de Courval, de la dernière chambre; Carlier, maire.

Aube. MM. le comte de la Briffe, Paillot de Loinel.

Aveyron. MM. le baron de Capelle, le comte de Mustuejols, de Bonald, de la dernière chambre, Thomas, procureur du roi; le baron Nogaret, ancien préfet de l'Hérault.

Doubs. Les premiers votes ont été annullés; les élections suivantes ont été faites : MM. Corvoisier, Chifflet, de la dernière chambre; Clément, le comte de Scey, de Grosbois, de la dernière chambre.

Eure. M. Lisot, ancien député, est le seul qui ait été élu. Le collége électoral s'est séparé.

Eure et Loire. MM. Courtavel, Caquet

Gard. MM. Vogué, Calvières, Trinquelague, tous trois de la dernière chambre.

Hérault. MM. Montcalm, Durand, tous deux de la dernière chambre; Ratye, maire de Cette.

Ille et Vilaine. Corbière, ex-député; Vauquelin de la Rivière, ex-député; Garnier-Dufougerai, ex-député; Moreau, frère du général, et administrateur des postes.

Indre. M. le comte de Bondi.

Indre et Loire. MM. Gouin, Moisan, Perceval de Witenstorff, commissaire ordonnateur.

Isère. MM. Savoie-Rollin, ex-député; De la Vallete, Lombard, Bellescise.

Digitized by Google

Jura. MM. Brulé, Babei, tous deux de la dernière chambre; Jobei, Gagneur, de la dernière chambre.

Loire. MM. de Vougi, président du collége; Dugas des Varennes, de Pommerol, tous ex-députés.

Loire inférieure. MM. Richard jeune, Peirasset.

Loiret. MM. le baron de Talleyrand, de la dernière chambre; Crignon d'Aujouer, Henri de Longuève.

Loire et Cher. M. Josse-Beauvoir.

Maine et Loire. MM. Dandigné des Alliers, Papiera-Verrier.

Marne. MM. Royer-Collard, conseiller d'état, et de la dernière chambre, Froc la Boullaye, Ruinard.

Marne (haute). MM. Becquei, sous-secrétaire d'état au ministère de l'intérieur; Beugnot, ministre d'état; Sainte-Aldegonde, Pastoret.

Meuse. MM. Saunier, Bazoche, ex-députés.

Moselle. MM. Ernouf, lieutenant-général; Voisin de Gartempe, premier président de la cour royale; de Hansen, tous trois de la dernière chambre; Ducherret, propriétaire.

Nièvre. MM. le marquis de Pracontal, Clément, colonel, ex-députés.

Nord. MM. Beaussier-Mathon, négociant, ex-député, de Forest, de Monstier, conseiller de préfecture, ex-député; Brigod.

Oise. M. Destissac.

Orne. MM. le prince de Broglie, Delaunai, ex-députés; le comte d'Orglande, Druet de Vaux.

Pas de Calais. MM. Blanquart-Bailleuil, ex-député; Francoville, d'Harlincourt, Harlai.

Rhin (bas). MM. Hellets, propriétaire; Kern, conseiller de préfecture; Magnier-Grandpré, tous trois ex-députés; Reibell, propriétaire.

Rhône. MM. le comte de Fargues, maire de Lyon; de Magneval, de Cotton, de la dernière chambre.

Saone et Loire. MM. le marquis de Gannay, président du collége; Paccard, le marquis de Beaurepaire, le marquis de Doria.

Seine. MM. Pasquier, ministre d'état; Bellard, procureur général de la cour royale; Lafitte, banquier; Try, premier président du tribunal de première instance; Chabrol, préfet du département; Lebreton, notaire; Roi, avocat; Delaitre, du conseil général de département.

Seine Inférieure. MM. Ribard, maire de Rouen; le comte Beugnot, président du collége; Begouen, conseiller d'état; le prince de Montmorency, Duvergier de Hauranne.

Seine et Marne. MM. Despatis, procureur du roi;

Seine et Oise. MM. Delaistre, ancien préfet du département; Usquin, de la dernière chambre; le marquis de Bizemont, Destouches, préfet du département.

Somme. MM. Cornet-d'Hincourt, Hardivilliers, Lemarchand de Gomicourt, Morgan du Belloi, tous de la dernière chambre.

Vendée. MM. le baron Dufougerai, ex-député; de Laval.

Digitized by Google

Vienne (Haute). MM. Bourdeau, Mousnier, Buisson, ex-députés.

Yonne. MM. Jaquinot-Pampelunne, président du collége; Hay, de la dernière chambre; le marquis de Villefranche.

Allier. MM. Aupetit-Durand, Preverent de la Bouteraye, tous deux de la dernière chambre.

Ardennes. MM. Demousseaux, le baron de Salis.

Calvados. MM. Charles d'Hautefeuille, Heroult de Hotto, ancien conseiller au parlement, tous deux de la dernière chambre; de Cordei, de Folleville, de la dernière chambre.

Charente. M. Albert, ex-député.

Cher. MM. le baron Augier, maréchal-de-camp; Bouin, docteur en médecine, tous deux de la dernière chambre.

Creuse M. Michelet, président du collége.

Deux-Sèvres. M. Jard-Panvilliers, président à la cour des comptes.

Meurthe. MM. Lefrogne, notaire; le baron Louis.

Nord (bis). MM. le baron de Coppens, le maréchal duc de Trévise. Les nominations de ce département sont complètes.

Rhin (Haut). MM. de Serre, Voyer d'Argenson, de la dernière chambre.

Saone (Haute). MM. le marquis de Grammont, de la dernière chambre; Martin de Groi.

Seine inférieure. M. Castel, négociant à Dieppe.

Vendée. M. Bejari.

— On avait répandu le bruit que la fièvre jaune s'était manifestée à la Pointe à Pitre; que sir Leith avait concouru de tous ses moyens à procurer la sureté de l'île, tandis que les troupes nouvellement débarquées occuperaient un camp sain et commode, où elles pourraient rester jusqu'au moment où les symptômes de cette maladie seraient disparus. Les dernières nouvelles arrivées de cette île et de la Martinique, où ce bruit avait pris naissance, ont rassuré contre toutes les craintes. Il est faux que la fièvre jaune se soit manifestée.

— Le 19 septembre, un orage a éclaté à Sommedienne, dans le département de la Meuse; la flèche du clocher a été détruite, et la tour frappée en plusieurs endroits. Un homme et une femme qui s'étaient retirés sous un arbre, ont été frappés de la foudre; l'homme est mort sur-le-champ: on dit la femme morte; tout son corps a été brûlé. Un enfant qui était près d'eux, n'a eu que des meurtrissures. Malgré la répétition fréquente de ces événemens, on cède au premier mouvement, celui de se mettre à l'abri. Il faut donc aussi répéter, que dans le moment où il tonne, on doit éviter de courir, de se mettre sous des arbres, et auprès des meules de foin et de paille.

— Le ministre vient de faire publier dans un ordre du jour, la défense d'introduire aucun changement dans l'uniforme et l'armement des troupes. Les frais occasionnés seront à la charge des officiers qui auront ordonné les dépenses.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SOIXANTE-HUIT.

POESIE.

	Pages.
La Restauration	3
Les Désirs	49
Epitaphe de M***	100
La mort d'un époux	*Id.*
Couplets adressés à Mgr. le duc de Berri	102
Ode sur la conspiration de 1812	145
Le jugement dernier	149
La contrition du délateur	150
A Pyrrha, Ode traduite d'Horace	193
Roller et Colin, Conte	194, 243
Le Maitre et son Valet, Conte	197
Traduction nouvelle du distique de M. Malingre	198
Vers à Madame ***	*Id.*
Saint Louis, Chant gallique	241
Ode après la campagne de Russie 1812	289
La bulle de savon, Ode	293
Stances, par Ducis, peu de jours avant sa mort	*Id.*
A Mlle C. F.	295
Discours de Galgacus, traduit de Tacite	337
A Chloé, Ode d'Horace	341
L'épouseur accommodant, Conte	*Id.*
Le Rendez-Vous	342
Le club des Puritains	343
Endymion, Cantate	385
A Mme de B***	388
Elégie sur la mort de Millevoye	433
A Mlles F	436
Le lendemain des Rois	437
Envoi d'une montre	*Id.*

Digitized by Google

Pages.

La Grèce, Elégie 481
Le Précepteur et son Elève 483

ENIGMES, CHARADES ET LOGOGRIPHES.

Logogriphes, Enigmes, Charades · 5, 51, 52, 103, 104, 151, 152, 199, 200, 247, 248, 295, 343, 344, 389, 390, 437, 438, 484.

LITTÉRATURE ET ARTS.

Quatre événemens dans un jour; par Mme Dufrénoy. 7
Note sur la dernière Elégie de Mme Babois 17
Examen de l'ouvrage de Don Juan Escoiquiz .. 18
Notice sur Berruguete (Alphonse) 30
La nouvelle Emma ..... 53 et 105
Observation sur une nouvelle carte de la Retraite des dix mille et la dénomination des villes Epithraces; par M. Gail 66
Note sur l'ouvrage ayant pour titre : *De Buonaparte*, sa famille et sa cour 80
Les Trois âges ..... 81 et 117
Notice sur sur Louis de Morales 131
Eben-Haçan, Histoire orientale 153, 439
Tragédie de Charlemagne 156, 214
Le français à Venise; par Mme Dufrénoy, anecdote 201
Relation d'un voyage forcé en Espagne et en France. 221, 249
Alphonse Cano. 224
Le retour des Bourbons 254, 309
Gaspard Bécerra 272
Œuvres badines et morales, historiques et philosophiques de Cazotte 297, 345
Eloge de Montesquieu 313
Le verre d'eau sucrée 365
Jean Fernandez Navarrete el mudo 368
Le porte-faix de Bagdad 391
Mémoire sur Thucidide; par M. Gail 402, 448
La fin du monde. 410

Digitized by Google

Pages

La Roulette 414
Histoire de Marie-Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles. 415, 441
Douze Epitres suivies de Stances 485

MÉLANGES.

Lettre à un provincial 24
Note sur les galeries du Luxembourg 29
Du dérangement dans l'ordre des saisons 39
Le Contempteur 60, 304, 493
Jeu des Anecdotes 72, 258
Rêve d'un amant des Lis 79
Suite du Dictionnaire raisonné des Etiquettes, etc., par Mme la comtesse de Genlis .. 84, 133, 172, 361
Sur l'Art d'obtenir des places 121
De la Vieillesse, par M. de Ségur 163
Principes de la distinction du contrat et du sacrement de mariage 210
La séance académique 227
Le tombeau de Mesdames de France, à Trieste 265
Notice historique sur la colonie de Sierra-Léone 460
Sur les parapluies des dames 501
La France après la révolution 353, 502

SPECTACLES.

Lettre de M. Pouretcontre 34, 88, 137, 176
Correspondance dramatique .. 252, 278, 320, 372, 419, 468, 515

NOUVELLES.

Intérieur, 40, 182, 236, 281, 328, 378, 426, 473
Extérieur. ... 43, 185, 286, 330, 381, 428, 476
Annonces. ... 46, 95, 144, 192, 236, 286, 336, 383, 432, 480

DUBRAY, IMPRIMEUR DU MERCURE, RUE VENTADOUR, N.° 5.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JAN 26 1931

Digitized by Google